





TUFTS COLLEGE LIBRARY.

GIFT OF
JAMES D. PERKINS,

OCT. 1901.



REVUE
DES
DEUX MONDES.



III^e ANNÉE.

IMPRIMERIE DE AUGUSTE AUFFRAY,

PASSAGE DU CAIRE, n° 54.

TUFTS COLLEGE
LIBRARY

REVUE

DES

DEUX MONDES.

TOME SECOND.



PARIS.

AU BUREAU, RUE DES BEAUX-ARTS, N° 6.

—
1851.

FURTS COLLEGE
LIBRARY.

40968

REVUE
DES
DEUX MONDES.

Voyages.

SOUVENIRS DE GRÈCE.

(5 MAI 1830.)

. As my bark did skim
The bright blue waters with a fanning wind,
Came Megara before me and behind
Egina lay, Piræus on the right,
And Coriuth on the left, I lay reclined
Along the prow and saw all these mute
In ruin.

BYRON, *Child.*, Cant. IV, S. 44.

Je voguais sur ces mers au souffle du zéphire,
Et penché tristement sur les flancs du navire,
Je voyais fuir au loin Égine à mes regards,
À gauche étaient Corinthe et ses altiers remparts,
Megare devant nous, à droite le Pirée;
Tout respirait le deuil sur la terre sacrée.....

ÉGINE. — ATHÈNES.

Malgré la diversion puissante commandée par d'héroïques et récents triomphes, une vive sympathie n'a

pas cessé d'admirer la France à la Grèce; tout ce qui se rattache surtout à cette cité dont le nom rappelle l'ère la plus brillante des temps antiques excite notre intérêt : c'est ce qui m'enhardit à rassembler quelques notes écrites à la hâte pendant une rapide excursion dans Athènes. Mon unique but, on doit le sentir, est de faire connaître en peu de mots l'état actuel de cette ville; il y aurait trop de ridicule à vouloir ajouter quelques faits nouveaux aux relations si instructives et si complètes de Spon, de Chandler et de Choiseul, toute la durée de mon séjour en Grèce ayant été d'ailleurs consacrée à la recherche des traces de ces aventuriers illustres dont j'ai dit ailleurs les premiers exploits.

Avant d'aborder l'Attique, j'habitais depuis quelque temps Égine, et la capitale nouvelle de la Grèce régénérée peut bien évoquer aussi de nombreux souvenirs. Sans remonter aux temps mythologiques, à l'époque où cette île recérait les mystérieuses amours de la fille d'Asope et de Jupiter, la vieille terre d'OEnopie est fière d'avoir accueilli et consolé Aristide et Démosthènes dans leur exil. Égine offrait aussi ses bosquets de lauriers, de myrtes et de roses à la voluptueuse Laïs, quand, fatiguée du tumulte d'Athènes, elle voulait s'environner d'ombre, de silence et de paix. C'était là qu'Aristippe venait chercher quelque trêve à ses douleurs, alors que l'infâme arrêt de l'Arcopage lui enlevait son vieux maître et son ami ¹. Trois cents temples, ornés des chefs-d'œuvre de l'école nationale ²,

¹ Plat. *Phed.* Ce philosophe fut lui-même vendu comme esclave à Égine. Plutarq. *in Plat.*

² Cette école avait produit le peintre Lysippe, et les sculpteurs Calton, Onatas, Callitèle, Glaucias, Anaxagore et Simon.

couvraient les riantes collines de cette île fortunée : leurs échos retentissaient de ces hymnes consacrés au triomphe de Salamine ¹, et du nom de Polycrite, de cet Éginète, couronné comme le plus brave parmi les vainqueurs de cette immortelle journée ².

Tant de splendeur et de puissance ont laissé des traces profondes, et la faible main des hommes a bouleversé le sol de l'île presque aussi fortement que les volcans, dont les éruptions la ravagèrent avant les temps historiques. Interrogez les versans inférieurs de ces cratères dont les trois bouches dominant de tous côtés; sur quelque point que vous frappiez leur surface, un sourd retentissement vous décèle une tombe. Pénétrez plus avant : soulevez la large dalle qui recouvre ces mortelles dépouilles ³ (ce sont peut-être celles du farouche Dracon, car il fut inhumé dans ces caveaux taillés au sein de la lave refroidie) : sous les rameaux livides de cette plante qui croît dans le séjour des morts, vous allez retrouver tous les prodiges du luxe et de l'industrie antiques...., des coupes revêtues des plus brillantes couleurs, des vases d'un cristal d'azur, ceints d'ornemens bleu pâle et orangé; des patères décorées de des-

¹ Les *hydrophores*, qu'il ne faut pas confondre avec les *hydrophores* institués par les Athéniens en commémoration du déluge de Deucalion, qui étaient célébrées le 1^{er} du mois anthesterion.

² Les Athéniens redoutaient tellement l'habileté des marins d'Égine, qu'ils firent couper les pouces à tous les habitans de cette île, lorsqu'ils s'en furent rendus maîtres, afin de les rendre inhabiles au service de mer. Plut. *Lys.* § 16. Valér. Max. 1x, *cap.* xi.

³ Il est facile de distinguer les tombeaux athéniens de ceux des Éginètes. D'après la loi rapportée par Élien (*Hist. div.* vii, chap. 1x), ils devaient faire face au soleil couchant. Un de ces caveaux les plus vastes a été converti en chapelle, et sert au culte du rit grec. Il peut à peu près contenir cent personnes.

sins dans lesquels la roideur des formes trahit une origine égyptienne; des strigilles bronze et or, des bijoux d'un riche travail, des jouets d'enfans que la pieuse sollicitude d'une mère a placés près du cadavre d'un fils chéri, et du fard... du fard! comme si les stériles ressources de la vanité humaine osaient tenter de déguiser sous la couleur des roses les horribles empreintes de la mort. Combien de générations sont venues à la fin d'une vie agitée se presser sous ces laves séculaires! Elles espéraient y trouver un inviolable asile, que leurs compatriotes plus malheureux encore leur disputent et leur ravissent aujourd'hui.

Ce n'est plus que dans les tombeaux que se retrouvent les restes de la splendeur d'Égine; partout ailleurs le temps a passé son impitoyable niveau. Deux monumens ont pu seuls échapper partiellement à ses ravages. Sur le cap septentrional, le temple de Jupiter Panhellénien soutient sur ses nombreuses colonnes d'ordre dorique quelques entablemens mutilés qui ne sont pas sans grâce; ils couronnent de la manière la plus pittoresque une colline isolée qui fait face à l'Attique. Dans ses proportions règnent tant de justesse et d'harmonie, le hasard a d'ailleurs disposé ses ruines avec tant de goût, ces futs, ces frises, ces corniches, ces chapiteaux renversés et brisés par les tremblemens de terre, conservent dans leur ensemble un agencement si original, que le vieux temple, tout ruiné qu'il est, arrache au voyageur un cri de surprise et d'admiration.

Le cap opposé porte les vastes soubassemens de l'édifice que les Éginètes avaient consacré au culte d'Aphrodite.

Attestant sur ses bords les âges révolus,
Noble et dernier débris d'un siècle qui n'est plus.

Une seule colonne y brave la tempête,
 Et du sein des écueils dressant encor sa tête,
 Semble rester debout sur ces bords éclatans,
 Comme entre un siècle et l'autre une borne du temps¹.

On a malheureusement porté, il y a peu de mois, une main barbare sur ces précieux débris. Les Russes, peu respectueux pour le culte de la déesse de la beauté, ont enlevé à son temple un grand nombre de blocs, destinés à la construction de leurs magasins à Poros, et les habitans d'Égine eux-mêmes ont élevé leurs nouveaux quais aux dépens de ces restes qu'ils auraient dû respecter.

Une jetée, des fossés, des bains et une mosaïque, voilà tout ce qui a survécu de cette Égine que ses arts et son commerce avaient placée quelque temps à la tête des peuples civilisés de la Hellade².

La nature elle-même semble avoir vieilli; partout la

¹ Lamartine, *Childe-Harold*.

² Les fouilles d'Égine, et particulièrement celles qui ont été entreprises au temple de Jupiter Panhellénien, ont produit les plus beaux résultats; il n'est personne qui n'ait entendu parler des statues éginiètes actuellement conservées au musée de Munich. Les tombeaux qui couvrent le sol dans la partie occidentale de l'île ont été presque tous entièrement explorés durant ces dernières années, mais il y a beaucoup à faire dans la partie qui fait face à Athènes.

Les bains découverts par les soins de M. Mustosxidi sont d'une construction fort peu remarquable; ils étaient presque au niveau du sol. Mais il n'en est pas de même des fondations étonnantes du temple de Vénus, que ce savant a fait fouiller pendant notre séjour à Égine. Elles sont formées de superbes blocs de pierre, et n'ont pas moins de trente pieds de profondeur. Il est à regretter seulement que les Russes aient démoli quelques-unes de ces magnifiques constructions pour fabriquer leurs magasins de Poros. C'est ainsi que M. Paléologue a construit sa ferme-modèle, dans la plaine d'Argos, avec les débris cyclopéens de Tyrinthes. De pareils actes de vandalisme, dignes de lord Elgin, doivent être signalés à l'Europe civilisée.

sécheresse, l'épuisement et la stérilité attestent que des populations nombreuses ont à la longue appauvri le sol qu'elles occupaient; plus de ruisseaux murmurans, plus d'ombrages frais, et partant, plus de ces rossignols qui charmaient jadis les bosquets de l'île. Sur le sommet des montagnes, des buissons de pins rabougris; dans les plaines, quelques rares bouquets d'oliviers, un seul jardin planté de cyprès et d'orangers, partout ailleurs des rochers grisâtres, des pierres spongieuses et cette terre de cendre que forment les éruptions des volcans; au-dessus de ce terrain d'une si triste nudité, un ciel de feu qui flétrit et dévore, telle est Égine pendant les deux tiers de l'année. Cependant aux premiers jours de mai, où nous nous trouvions alors, sous l'influence d'une pluie bienfaisante, qui donne au terrain une odeur de vanille, elle retrouve un instant son ancienne parure; la sauge, le thym et les plantes aromatiques, mêlant leurs parfums à l'odeur résineuse des arbres verts, embaument les montagnes et les collines; le laurier-rose décore le lit des torrens, les hyacinthes, les anémones et diverses espèces d'*orchis* croissent spontanément dans les plaines, qu'elles émaillent de leurs couleurs variées, et, plus fidèles que les rossignols, des tourterelles viennent en grand nombre animer le paysage. C'est à cette époque qu'il faut gravir le sommet septentrional du mont Saint-Elie, pour visiter ses caloyers et leur vieil hégoumène ¹. Leur monastère si pittoresque avec sa tour de briques, a été construit par les Vénitiens au milieu du cratère d'un volcan, masqué par une riante prairie. C'est une pénible tâche que de monter la montagne à travers les laves roulantes et les prismes basaltiques

¹ Religieux et leur abbe.

qui encombrant la route, mais le panorama qui bientôt s'offre à vos regards ferait oublier bien d'autres fatigues. A vos pieds, Égine étend ses tapis de fleurs et de verdure; à l'est, vous apercevez Macronisi, où Paris reçut pour la première fois les faveurs d'Hélène, Sunium, l'île de Patrocle et Athènes; au nord, Eleusis, Salamine et Mégare; devant vous, Corynthe, son isthme, son golfe semé d'îles, Anticyre et le Parnasse, que la nature, toujours prévoyante, semble avoir rapprochés à dessein; à l'ouest, Epidaure, les hautes montagnes de l'Argolide, Poros et le tombeau de Démosthènes, Méthone, la plaine de Trézène et les rochers sourcilleux d'Hydra; enfin, vers le midi, dans le lointain, au-dessus d'une mer d'un bleu foncé, les nombreuses îles de l'Archipel, semblables à un essaim d'alcyons dormant sur les vagues paisibles, confondent leurs sommités blanchâtres avec les nuages de l'horizon.

La ville d'Égine du moyen âge occupe, vers le nord, la dernière colline, qu'elle couvre des clochers de ses monastères et de ses maisons aujourd'hui entièrement désertes. Elle est située à quatre milles de la mer, à gauche de la route du temple Panhellénien. La pente du rocher qui la soutient est tellement abrupte, que l'on aperçoit difficilement le point qui permettait de l'aborder. Mais ce n'est point là que les Grecs ont établi leur nouvelle capitale. Celle-ci occupe l'emplacement de l'ancienne OEa. En débarquant dans le port formé par les restes des jetées helléniques, on peut

¹ La rade d'Égine offre un mouillage d'une bonne tenue, abrite par les îles de Moni, d'Ankistri, et par les côtes de la Corinthie et de la Mégare. En général, tous les bâtimens de guerre jettent l'ancre à tribord de la petite passe, à quelques encablures d'un jardin assez remarquable par ses cyprès et ses orangers, situé à un mille de la ville; le port au-

embrasser la ville d'un seul coup-d'œil. Le premier édifice qui frappe les regards est une tour carrée (*pyrgos*), au front crénelé, qui, par sa hauteur, dépasse tout ce qui l'entoure ; c'est le donjon où, sous le régime ottoman, l'aga ture avait établi sa résidence. Il est remplacé aujourd'hui par l'un des riches primats de la Morée, Zaïmi, dont les habitudes orientales rappellent un peu celui qui le précédait dans cette demeure. Quand il sort, monté sur un cheval qu'escortent deux *pallicares*, et que suit un *tchibouktchi*¹, ses vêtemens somptueux, sa démarche fière décèlent assez son éducation, son caractère et son rang. Une multitude de huttes basses et enfumées, construites autour de ce *pyrgos* avec des branchages et de la terre détrempecée, présentent de loin l'aspect d'un camp. Sous ces tristes abris vivent ou plutôt languissent dans le deuil les restes des populations de l'Archipel échappées au fer des Ottomans. Ici la jeune Ipsariote, au large turban, à la blonde chevelure, au teint de lis et de roses, essaie encore d'ajuster avec coquetterie les restes de son élégant costume, dont la misère enlève chaque jour un lambeau : elle pleure ses montagnes arides, cette île aux flots tumultueux

ne peut recevoir que des bâtimens d'un très-faible *tirant d'eau*. Les canots, en se rendant du mouillage à la ville, ne doivent pas mettre le cap sur Égine. Il faut, pour éviter les bas-fonds, leur faire faire un circuit qui les éloigne du rivage, en gouvernant un peu à babord.

Les bâtimens doivent aussi, en passant devant la ville, prendre garde de ranger de trop près une petite île basse, d'une teinte rougeâtre, dont le prolongement s'étend fort avant dans la rade, et qu'ils laissent à tribord.

Du reste, les travaux hydrographiques des Anglais sur le golfe Saronique pendant les années 1829 et 1830, compléteront la reconnaissance déjà faite en partie par mon oncle, le contre-amiral Gauttier.

¹ Domestique chargé du soin de la pipe.

tueux qu'elle ne doit plus revoir, ses frères et ses sœurs qui végètent dans les bagnes de Constantinople ou dans les harems des bourreaux de sa famille. Plus loin est la population d'Aiwali, cent fois plus misérable encore : elle aussi ne retrouvera plus de patrie ; mais considérée comme étrangère par ceux qu'elle a voulu défendre, elle ne reçoit pas même la consolation d'un soupir de sympathie. Hâve, pâle, décharnée, on la voit errant dans les campagnes stériles d'Égine, pour arracher à la terre quelques racines sauvages, ou cherchant un abri parmi les tombeaux qu'elle peuple de spectres animés. Lugubre colonie, digne de la patrie d'Eaque, juge des enfers !

La ville entière ne présente pas partout un aussi déplorable spectacle : au bazar, plusieurs Grecs de Chio ont rassemblé des marchandises d'une médiocre valeur ; on y trouve du *chali* de Smyrne, des étoffes de Brousse, des draps français, de la quincaillerie de Trieste, du riz, des dattes d'Égypte, et une grande quantité de babouches, d'habits et de fourrures.

A l'extrémité de la longue rue dans laquelle le bazar est situé, et sur la gauche de la route qui conduit au débarcadère de la rade, on rencontre un vaste édifice, récemment construit aux frais de l'impératrice de Russie, et destiné à servir d'asile aux jeunes Grecs orphelins : il a reçu le nom d'*Orphanotrophion* ¹. M. Mus-

¹ L'Orphanotrophe, l'un des premiers monumens construits à Égine par ordre du gouvernement grec, est un vaste édifice formant un carré long, dont l'entrée principale fait face au couchant ; c'est là que sont élevés les jeunes enfans rachetés par la France en Égypte, et les fils de familles pauvres qui ont pu obtenir leur entrée dans cet établissement. Le nombre des élèves est d'environ trois cents. Ils reçoivent l'éducation première et sont ensuite formés ailleurs aux arts méca-

toxidi, Grec de Corfou, auteur de plusieurs ouvrages qui lui ont valu le titre de correspondant de l'Institut de France, est l'*éphore* de cet établissement. Par les soins de ce savant, un musée a recueilli de nombreux débris des richesses archéologiques éparses jusque là sur divers points de la Grèce. Nous y avons remarqué, indépendamment d'une grande quantité d'inscriptions inédites, quelques beaux vases de Santorin, une statue du Sphinx, plusieurs bas-reliefs, des bijoux d'or et quelques figurines en bronze et en terre cuite ¹.

ques. On leur fait suivre aussi un cours de grec ancien. Le gouvernement a établi dans les autres parties de la Grèce quarante-huit autres professeurs de la même langue, qui donnent des leçons à deux mille trois cent quatre-vingt-seize élèves.

Soixante-quatre écoles d'enseignement mutuel reçoivent cinq mille quatre cent dix-huit élèves. La France et la Grèce doivent beaucoup à madame la duchesse de P., qui a fondé à ses frais, une école de jeunes filles, et à M. Dutrone, inspecteur-général des études dans ce pays, qui a exercé sur l'organisation de l'enseignement la plus heureuse influence. Membre de la Société Philhellénique française, j'ai rempli un devoir en visitant plusieurs de ces écoles, et je dois particulièrement citer celles des îles de Tine, Syra, Poros et Naxos comme très-remarquables par leur excellente tenue.

¹ Le Musée d'Égine contient :

- 1090 vases peints de différentes formes et grandeurs ;
- 168 lampes ;
- 24 petites statues de terre cuite ;
- 16 autres pièces de poterie ;
- 19 vases de verre ;
- 34 vases d'albâtre ;
- 137 patères, ustensiles et autres pièces de cuivre ;
- 71 inscriptions ;
- 24 statues plus ou moins bien conservées ;
- 14 bas-reliefs ;
- 53 fragmens de sculpture ;
- 359 médailles ;
- 1 paire de boucles d'oreilles.

Une maison, d'une apparence plus que modeste, placée vis-à-vis de l'*Orphanotrophe*, est occupée par la famille du prince Marovcordato. Homme d'état habile, diplomate instruit, il a dirigé long-temps les affaires de son pays, et son honorable médiocrité prouve assez que, loin d'imiter l'exemple de quelques-uns de ses compatriotes, il est sorti pur de cette dangereuse épreuve.

Mais près du port, au-dessus de ces canons brisés, de cet amas de matières résineuses, de ces voiles, de ces vergues et de ces agrès épars, quelle est donc cette habitation si simple que chacun semble contempler avec respect? — C'est la demeure du brave des braves, c'est là qu'habite Canaris. Tout ce qui porte un cœur d'homme lui doit hommage; montons.

Etendu sur un tapis, le seul ameublement qui orne sa demeure, un petit homme au teint basané, à l'œil noir et vif, au nez pointu et retroussé, joue avec un jeune enfant; il porte un fezzi rouge, un large pantalon bleu attaché au-dessous du genou, une petite veste verte brodée en soie violette, et l'indispensable *combolghi*² aux grains noirs, accompagnement obligé de tout Grec au-dessus du commun. Une jeune femme est assise auprès de lui: son turban blanc et les bandelettes ornées d'or qui retombent sur ses épaules donnent plus de charmes encore à ses traits athéniens, à ses beaux yeux bleus et à sa physionomie gracieuse. Elle nous salue, suivant l'habitude ordinaire, en mettant la main sur son cœur, et s'empresse d'aller préparer le café et les confitures de cédrat et de roses, que l'hospi-

¹ On doit noter encore, parmi les édifices de la naissante colonie, une petite église de style grec, la maison du président et celle du résident de France, M. le baron A. Rouen.

² Chapelet

talité grecque offre à l'étranger, et que la maîtresse de la maison doit toujours servir de ses propres mains.

Canaris nous accueille avec une assurance modeste. Je lui parle de David et du désir que ce sculpteur habile m'a témoigné de pouvoir un jour buriner ses traits : le front du héros s'incline en rougissant. Il nous entretient et nous remercie des bienfaits dont le comité grec et quelques philhellènes l'ont comblé. Je lui parle de ses exploits, de l'admiration dont l'Europe l'environne ; il a fait bien peu, nous répond-il, pour mériter un tel honneur.

Ou je me trompe, ou cet homme est aussi bon et aussi modeste qu'il est brave et généreux. Pourvu du gouvernement de Napoli de Malvoisie, il avait dernièrement résigné sans regret ce commandement important, disant qu'il était propre à conduire un navire, mais qu'il n'entendait rien au gouvernement d'une cité. Au nom de son fils, qui habite Paris, et que nous devons bientôt rejoindre, son œil brille humide d'une larme ; il nous conjure de le voir et de lui recommander de n'oublier jamais ni sa langue, ni son père, ni son pays. *Νὰ μὴ ξελάσει τον πατέρα του τὴν γλῶσσαν του οὐδὲ τον τόπον του.*

A présent nous pouvons partir pour Athènes ; quand nous saluerons les cendres de Thémistocle, ensevelies sur ces glorieux rivages¹ témoins du désastre de Xerxès, nous pourrons réjouir les mânes du héros avec le nom d'un Grec digne de lui et de Salamine.

« Au Pyrée ! au Pyrée ! » s'écrient mes compagnons de voyage² dans leur classique enthousiasme. « vous

¹ Pausan. 1, § 1. — Plut. Arist. § 7.

² MM. le baron A de C., ministre plénipotentiaire de France près le

» le voyez, l'*embat*¹ entre dans le golfe, il dépasse
 » les hauteurs d'Épidaure ; ne perdons pas un temps
 » précieux. » — Ils disent, et déjà nos tapis, quelques
 provisions de voyage, des cartes géographiques, Pausanias, Anacharsis, des armes, sont jetés à la hâte sur
 le caïque qui va nous porter dans l'Attique ; on exhibe
 à la garde du port l'indispensable *diavtir*², elle nous
 répond par le *calo catavodio*³ d'usage ; la brise enfile
 rapidement nos voiles rouges tissées d'un coton léger ;
 l'ancre se lève et nous voguons.

Le cap de Vénus est bientôt doublé ; nous découvrons alors Mégare, assise au pied d'une haute montagne : on croirait voir une ville, hélas ! et ce n'est plus qu'une triste solitude où sur les débris des temples jadis consacrés à la nuit viennent hurler les loups et les chacals. N'approchons pas trop du rivage, peut-être nous laisserait-il apercevoir quelques-uns de ces hideux AFRÈTS, de ces génies malfaisans qui, suivant les traditions de l'islamisme, président aux ruines : nous les verrions foulant aux pieds les chefs-d'œuvre de Phidias, d'Eupalinus, de Scopas, de Praxitèle, et les éléments d'Euclide, insulter aux mânes d'Alemène, de Térée et d'Iphigénie.

Il y a près de deux mille ans que la position où nous nous trouvions alors, et l'état de décadence de ces contrées inspiraient déjà de tristes pensées à l'un des amis de Cicéron.

diète germanique ; le baron de G., attaché à l'ambassade de Vienne, et de R., architecte, membre de la commission scientifique en Grèce.

¹ Vent qui souffle périodiquement dans les golfes pendant toute la saison d'été.

² Passeport grec.

³ Bon voyage.

« A mon retour d'Asie, écrivait Sulpicius au prince
 » des orateurs, je faisais voile d'Égine vers la Méga-
 » ride; mes yeux erraient sur les rivages voisins : der-
 » rière nous l'île célèbre que nous quittons, devant
 » nous Mégare, Corinthe à notre gauche, à notre
 » droite le Pirée. A l'aspect de ces villes jadis si floris-
 » santes, eh quoi ! me disais-je, en présence des ca-
 » davres des cités qui gisent sur ces côtes, oserions-
 » nous, mortels, dont la vie est d'un jour, murmurer
 » contre le sort, si le glaive des hommes ou la faux
 » du temps vient nous atteindre ! »

Pendant nous avons laissé bien loin les rochers scyroniens; les montagnes de Salamine sont déjà près de nous, et nous distinguons plus nettement une petite colline, dont les sommités indiquant la présence de quelques monumens, se détachent sur une montagne aux flancs noirs : nos cœurs palpitent d'espérance; cette montagne est l'Hymette; cette colline, l'Acropole; ces monumens sont les Propylées et le Parthénon.

C'est alors que nous voudrions pouvoir doubler la vitesse du sillage de notre esquif; mais, comme il arrive d'ordinaire, l'embarcadere tombe à la chute du jour, la voile pend inanimée le long des antennes, et la barque, jouet des flots, n'obéit plus à la barre du pilote.

Nous tournons nos regards vers le soleil couchant, comme pour lui reprocher un si prompt abandon; il nous répond en déployant cet imposant tableau qui inspira au chanteur du *Corsaire* la plus poétique de ses descriptions : au milieu de flots d'or, de pourpre et d'azur, l'astre de feu semble planer avec amour sur

¹ *Lib. iv, Epist. 5.*

les antiques sommets de sa ville bien-aimée, de Corinthe, fille d'Apollon : à chaque seconde, ses reflets magiques, variant de direction et d'intensité, se brisent sur les montagnes de l'isthme qu'ils teignent des couleurs de l'iode et du rubis, et traversant les nuages d'une vapeur colorée des teintes mobiles du prisme, inondent la Corinthie et le golfe Saronique d'un torrent de lumière que réfléchit de toutes parts l'éclat de ces brillans rivages 1.

Le disque d'or découronné a disparu majestueusement derrière son rocher de Delphes ; au rapide crépuscule succède une ombre épaisse qui ne nous permet plus d'apercevoir la terre ; il faut convertir notre voile en tente, car déjà la rosée de mai, si pénétrante dans les contrées méridionales, a trempé nos vêtemens. Les lourds efforts de nos rameurs, en faisant jaillir une lueur phosphorique de la mer qu'ils sillonnent, nous rapprochent lentement des côtes. Vers dix heures, nous reconnaissons, à la clarté des étoiles, les restes d'une digue antique ; c'est celle qui, partant des promontoires d'Aetion et d'Alcime, fermait le Pyrée, et portait les deux énormes lions qui ornent aujourd'hui l'entrée de l'arsenal de Venise. Nous atteignons enfin l'extrémité du port ; mais dans cet ancien entrepôt du commerce de la Méditerranée, sur ce point où tant de nations diverses venaient alimenter en foule par leurs tributs le luxe d'Athènes, pas un bâtiment, pas un matelot, pas même le cri d'une sentinelle, partout régnaient la solitude et le silence le plus profond.

A peine les premières lueurs de l'aube commen-

1 Voir sur ce singulier effet le voyage de Grèce par M. Lebrun, page 181, note.

çaient-elles à blanchir les plus hauts sommets du Pentélique et de l'Hymette, que nous étions descendus à terre ; plus diligens que nous , des Albanais du voisinage, instruits de l'arrivée d'un bâtiment, avaient amené des chevaux sur une petite grève qui s'avance au fond du port. Nous nous empressâmes de nous mettre en route, afin de dissiper l'engourdissement causé par la fraîcheur de la nuit, qui nous avait paru bien longue. Le conducteur de notre petite caravane était un Albanais musulman des sauvages montagnes du Valthos ; il portait un long sarreau de toile grise, ramassé par une ceinture de cuir : des sandales de peau non préparées, le fezzi rouge et une longue escopette complétaient l'équipement de ce grossier *pallicare* ; quel guide pour visiter le séjour d'Alcibiade et d'Aspasie ! Le mot *guidelum* (marchons !), répété de temps en temps avec une gravité imperturbable, fut le seul qui sortit de sa bouche pendant toute la durée de notre trajet ; seulement il nous adressait parfois un de ces regards de curiosité dédaigneuse que l'arrogance musulmane veut bien accorder aux *ghiaours* ¹. A mesure que nous avançons, on reconnaissait les restes des longues murailles que construisit Callicrates ², et que renversa Lysandre ; tantôt elles disparaissaient sous les ondulations d'un terrain légèrement inégal, tantôt mises à nu jusqu'à leurs bases, elles nous laissaient apercevoir ces larges blocs qui donnaient aux constructions antiques une si grande solidité. La plaine ne nous offrit pendant long - temps qu'une terre stérile couverte de bruyères, de thym, de *salsola soda*, d'Amaryllis et d'ar-

¹ *Infidèles.*

² Plutarq. Pericl. §. 23.

bustes sauvages; nous vîmes ensuite une prairie, dans laquelle le *dehli bâchi* avait mis ses chevaux au vert, et quelques pas plus loin, nous entrâmes dans un bois touffu d'oliviers. Sous l'ombrage de ces vieux arbres, coulait un petit ruisseau qui répandait dans ces lieux une délicate fraîcheur : ce ruisseau, c'était le Céphise.

Il était environ sept heures du matin quand nous aperçûmes les faibles murailles d'Athènes au-dessus d'un monticule peu élevé : nous suivions alors la Voie Sacrée, laissant derrière nous le tombeau d'Euripide et les autels des Muses et de Zéphire.

Nous atteignîmes une misérable porte que le plus léger effort eût suffi pour renverser; elle s'ouvrit, et laissa voir une troupe de cinquante bandits dont les physionomies farouches ne se trouveraient guère en France que dans les bagnes; ils étaient, à la vérité, couverts d'un costume peu propre à rehausser leur mine : de grossiers vêtemens de toile grise, en lambeaux, cachaient à peine leur sale nudité; c'était la garnison d'Athènes, c'étaient les successeurs de Tyrtée, de Miltiade et de Xénophon. Notre guide échangea avec eux quelques mots dans une langue barbare qui nous était tout-à-fait inconnue, et nous pûmes nous diriger sans obstacles vers la partie basse du vallon, où nous apercevions l'emplacement de la ville.

Mais en vain cherchions-nous « ces toits aplatis en- » tremêlés de minarets, de cyprès, de ruines, de co- » lonnes isolées; les dômes de ces mosquées couronnées » par de gros nids de cigognes ¹, les tours élégantes de » ces kiosques brillans ², » décrits par Byron et Châ-

¹ *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, tom. 1, pag. 143. (Œuv. compl.).

² *The Corsair*, Cant. III.

teaubriand : le palmier, roi gigantesque du désert, était seul resté debout au milieu des décombres, et semblait avoir pris possession de son empire silencieux.

Nous suivîmes les traces de longues rues désertes : partout des murs renversés, des poutres charbonnées, des sculptures en éclats, des troncs d'oliviers, d'orangers et de citronniers coupés jusqu'à la racine. A côté de la petite légende (*ma-challah*) qui distinguait les maisons turques, on reconnaissait les caractères à demi-effacés d'une inscription hellénique; les frêles murailles du harem moderne confondaient leurs ruines avec les restes du gynécée antique; la croix fracassée, le croissant mutilé mêlaient leurs débris aux vieux marbres des autels de Jupiter, et l'on rencontrait à chaque pas, réunis dans un même désastre, les monumens de tous les âges et de tous les cultes. Au-dessus de cet amas de matériaux confusément entassés, une prodigieuse quantité de lézards verts, jaunes, bruns, mouchetés, circulant avec une agilité que redoublait l'active influence d'un soleil ardent, peuplait toutes les cavités des décombres. Ça et là croissaient d'épaisses touffes d'orties, et des buissons de *galaxidi*¹, de cette herbe épaisse et vénéneuse dont les exhalaisons donnent la fièvre; les feuilles acérées des aloès *ferox* palissadaient les sommets des murailles en ruine, et quelques plantes grimpantes attachant leurs vrilles aux interstices des cloisons renversées, semblaient s'efforcer de masquer sous leurs fleurs et sous leur feuillage cette scène de désolation.

En approchant du Pœcile, nous rencontrâmes quelques Grecs que la misère avait forcés de revenir à leurs

¹ Espèce d'euphorbe.

demeures, et de s'abriter sous leurs débris. Un peu plus loin, au bazar, se trouvait une douzaine d'échoppes enfumées occupées par des Turcs; elles étaient garnies de selles, de mors, de brides, de vieilles armes et de quelques comestibles.

A peu de distance du bazar, une petite maison triste et assez obscure est seule restée debout; c'est là que le bey a établi sa demeure. Nous nous y rendîmes de suite pour demander la permission de visiter la ville; il était parti la veille pour Négrepont, résidence habituelle d'Omer pacha, son beau-père. Son caïmacan nous reçut fort bien, nous fit asseoir sur son divan, et (suprême honneur dont je me serais volontiers passé) daigna m'offrir le *tchibouk* qu'il fumait lui-même. Je lui adressai la parole en ture; il nous répondit, à notre grand étonnement, qu'il n'entendait pas cette langue, et que, né en Grèce, il ne comprenait que le grec. Ses stupides satellites, rangés au fond de l'appartement, fixaient sur nous des yeux de stupéfaction, concevant difficilement que des infidèles fussent assis sans plus de cérémonie aux côtés de leur maître. Après avoir causé quelque temps sur les rapports de la Grèce et de la Turquie, nous prîmes congé du caïmacan, qui voulut bien nous donner une escorte pour parcourir Athènes.

On se ferait difficilement une idée des difficultés qui retardaient notre marche au milieu des décombres; mais leur aspect nous engageait plus vivement encore à hâter le pas pour nous assurer de l'état dans lequel se trouvaient les chefs-d'œuvre de l'architecture antique. Le premier monument que nous rencontrâmes nous inspira les craintes les plus vives sur le sort des autres. L'une des colonnes de cette élégante et gracieuse construction de Lysierates, dont la frêle archi-

lecture avait jusqu'ici bravé les efforts de tant de siècles, était brisée en éclats ¹. C'était, dit-on, le plus antique modèle de l'ordre corinthien connu, puisque Lysicrates était contemporain d'Alexandre. La couleur d'un blanc si pur, que les fragmens du marbre avaient conservée, ne permettait pas de douter que cet acte de vandalisme ne fût très-récent; il nous semblait voir les chairs vives d'une blessure, et nous comprîmes alors toute la vérité du sentiment exprimé dans Child-Harold : « *O Grèce, bien froid est le cœur de l'homme qui peut te voir et ne pas sentir, à l'aspect de tes temples en ruine et de tes saints autels renversés, ce qu'éprouve un amant auprès des cendres de celle qu'il aima!* » Nous étions d'autant plus douloureusement affectés que ce petit édifice appartient à la France; il est, comme on le sait, enclavé dans l'ancien couvent de notre mission des capucins, acheté par notre compatriote le père Simon, en 1669.

Il était loin de notre pensée de supposer qu'une excursion aussi rapide pût permettre quelque découverte; le hasard nous servit pourtant. Nous quittions la tour des Vents, charmés de voir qu'elle n'avait aucunement souffert, et nous avançons derrière le Pœcile par un chemin que nous frayions nous-mêmes : un petit édifice, soutenu par cinq colonnes d'ordre corinthien, d'une disposition assez élégante, parut tout à coup devant nous. Nous l'examinâmes avec un vif intérêt, car tout porte à penser qu'il est encore inconnu; telle est au moins l'opinion du jeune et savant architecte qui nous accompagnait, et qui en prit avec soin les plans et l'élevation.

¹ On avait publié que l'incendie du couvent auquel il était attaché l'avait détruit; le fait est faux.

Lorsque ce travail fut terminé, nous nous rapprochâmes des murs de l'Acropole, sous le feu de la garnison albanaise, afin de considérer de plus près ces monumens que nous ne pouvions aborder; nous redescendîmes ensuite dans la plaine du Stade : là ne se retrouvaient plus, il est vrai, ces vieux platanes qui formaient autrefois la promenade publique; mais nous voulions voir les limites de la ville d'Adrien, et ces longues colonnes que l'entier nivellement de la plaine de l'Illyssus faisait paraître plus hautes encore. La chaleur était déjà très-forte. Quelques Turcs, assis à l'ombre, écoutaient un de leurs compagnons qui chantait sur un mode plaintif, en s'accompagnant de la guitare. Son refrain toujours répété de *Ketcher aiam i behar*¹, nous fit reconnaître un ghazel de Meshihi.

L'amandier s'est paré de ses fleurs argentées,
 Les chants du rossignol annoncent le printemps,
 Partout dans nos jardins les tentes sont plantées;
 Hâtons-nous de jouir, les beaux jours n'ont qu'un temps.

Tu vois le teint vermeil et de lis et de roses
 De ces jeunes beautés aux regards caressans,
 Leur éclat le dispute aux fleurs fraîches écloses;
 Hâtons-nous de jouir, les beaux jours n'ont qu'un temps.

Cette fraîcheur bientôt, hélas! va disparaître,
 Elles devront fléchir sous le fardeau des ans;
 Plein de regrets alors, tu gémeras peut-être;
 Hâtons-nous de jouir, les beaux jours n'ont qu'un temps.

Un Tartare chantant l'amour et le printemps sur les

¹ La saison du printemps s'échappe.

ruines d'Athènes anéantie ! Étrange destinée des empires !

Nos courses fatigantes, par une température de vingt-six degrés, commençaient à nous faire sentir le besoin du repos ; nous rentrâmes dans la maison d'un de nos gardes, où nous improvisâmes à la hâte un dîner tout-à-fait oriental. On nous servit du *pilaw*, du *caïmac*, du *kebab*, du miel exquis de l'Hymette : nous y joignîmes quelques bouteilles de vin de Naxos que nous bûmes pur malgré les défenses du vieux roi Amphycion ¹, et sans craindre la surveillance des œnoptes ².

La journée était déjà fort avancée ; c'était la seule que les occupations de mes compagnons et l'obligation où j'étais moi-même de me rendre promptement dans l'Archipel, nous permissent de consacrer à Athènes. Nous recommençâmes rapidement notre exploration par le temple de Thésée. L'intérieur est vide à présent, et ne sert plus d'écurie ; toutes les autres parties du monument sont entières, seulement une des plus fortes pierres du fronton a été détachée et jetée par terre : elle couvrait une ruche d'abeilles dont les Turcs ont voulu dernièrement prendre le miel.

La Lycabettus était devant nous. Il fallait gravir cette colline pour arriver au Pnyx. « Vous voyez, effendi, me dit sur la route un Athénien qui nous accompagnait, cette pierre si usée par le frottement est celle où de temps immémorial les femmes stériles qui voulaient devenir fécondes venaient glisser chaque soir. » Je remarquai effectivement à droite de la route un rocher élevé

¹ Troisième roi d'Athènes, cent cinquante ans avant J.-C.

² *Inspecteurs des vins*. Ils étaient spécialement chargés de la police des courtisanes, et percevaient le tribut qu'elles devaient payer.

d'environ douze pieds, et qui présentait une pente assez douce : la pierre, dans toute sa longueur, avait acquis un poli parfait ; et ceux qui m'entouraient m'assurèrent qu'autrefois cette sorte de montagne russe était très-fréquentée par les Turques et les Grecques, qui lui attribuaient une vertu particulière. Mon Athénien continuant son office de *cicérome*, « le chemin que nous suivons, ajouta-t-il, fut naguère arrosé de sang. Les Turcs n'ont pas toujours été, comme vous les voyez aujourd'hui, paisibles possesseurs de ces remparts ; nos troupes occupaient le Pnyx ; les Albanais firent une sortie de l'Acropole, ils furent repoussés, mais un massacre horrible ensanglanta ces rochers. » Je lui témoignai le désir d'apprendre quelques détails sur le sort d'Athènes pendant la guerre de l'indépendance, et il reprit en ces termes.

« A peine nos compatriotes furent-ils informés que l'étendard aux deux couleurs brillait triomphant sur les murs de Salone, qu'ils résolurent de suivre le généreux exemple qui leur était donné. Vous apercevez au nord-est cette longue chaîne de montagnes, dont l'une des collines conserve encore les ruines de Philé ; là Trasybule avec ses conjurés arrêta la mort des trente tyrans, là aussi nos conjurés de Khissa résolurent la perte de leurs oppresseurs. Ils s'assemblèrent à Menidi¹ (3 mai 1821), marchèrent sur Athènes, qu'ils emportèrent d'assaut, par la porte de Thèbes, aux cris de *Χρίστος ανίστασ, ελευθερία*². Les Turcs se réfugièrent dans l'Acropole, et, peu de temps après, firent la sortie dont je vous parlais à l'instant. Bientôt des renforts nous arri-

¹ L'ancien Acharnes, à trois lieues N.-E. d'Athènes.

² Dieu est ressuscité ! Liberté !

vèrent; nous reçûmes dix canons d'Hydra, on les plaça en batterie ici à droite, sur la colline du Musée près du monument de Philopapus, pour déloger les Musulmans, qui occupaient encore le théâtre de Bacchus. Étroitement bloqués, ceux-ci ne pouvaient tarder de se rendre, lorsque, malheureusement pour nous, ils reçurent des secours de l'Eubée; le bey d'Avlone et Omer-Vrione les commandaient. Ces forces imposantes ne permettaient pas de résistance; il fallut fuir. Les femmes et les vieillards, qui ne pouvaient nous accompagner, furent indignement sacrifiés. Les déhlis nous tuèrent aussi un grand nombre d'hommes dans la plaine du Céphise. Vingt-quatre piastres leur étaient comptées par chaque tête qu'ils apportaient au pacha. Ce chef habitait alors la maison où vous avez été reçu par le caïmacan, et le petit cloître obscur que vous avez traversé était encombré de ces horribles trophées. La foudre, tombée au mois de mai de l'année précédente sur la colonne du temple de Thésée, que vous voyez entourée de cercles de fer, semblait nous prédire de grands malheurs : ces présages ne nous trompèrent pas.

» Nous attendîmes à Egine et dans l'Attique un moment plus favorable. Il se présenta au commencement de l'année suivante. Nous revînmes en force investir l'Acropole : un officier français dirigea le bombardement. Le 22 mars, les Turcs capitulèrent : de 2,000 hommes composant la garnison, il en restait à peine la moitié; les autres étaient morts de soif et de misère. Les Musulmans avaient provoqué de terribles représailles : ils avaient égorgé six de nos otages, mis nos têtes à prix, porté une main sacrilège sur nos temples, renversé nos autels; mais leur capitulation aurait dû les mettre à l'abri de notre ressentiment : malheureu-

sement il n'en fut pas ainsi ; l'intervention de vos forces navales et le courage des consuls de France et d'Autriche , MM. Fauvel et Gropius , sauvèrent pourtant quelques victimes. Par quelles terribles représailles notre trahison a été punie ! Rechyd-Pacha vint nous investir. En 1826, Gouras , forcé de se retrancher dans l'Acropole , y fut rejoint vers le mois de décembre par votre brave Fabvier , qui partagea nos dangers , et que l'on vit toujours le premier où se trouvait le péril. Au printemps suivant , l'armée grecque fit un effort pour nous débloquer. Cochrane , Church , le général Guehe-neuc , ancien aide-de-camp de Napoléon , M. Edouard Grasset , le colonel Gordon , et une foule d'autres philhellènes , accompagnés de troupes nombreuses , se présentèrent devant le Pirée (19 mars 1827). Karaiskaki , de son côté , à la tête de ses pallicares , occupait le camp de Keratsina. Après quelques escarmouches , et le massacre horrible des Albanais qui occupaient le monastère alors au Pirée , l'armée de débarquement s'établit dans la plaine , et parvint même jusqu'à la colline du Musée. Mais le 7 avril , jour à jamais funeste , un engagement général eut lieu. Nos compatriotes , tournés par la cavalerie turque , éprouvèrent une défaite complète , un grand nombre de philhellènes et 1500 Grecs perdirent la vie. L'Acropole , désormais sans espoir d'être secourue , dut capituler ; le vainqueur de Navarin , l'amiral de Rigny , interposa sa médiation puissante , et sauva la garnison ; mais , depuis cette époque , la bannière de la croix n'a plus brillé sur Athènes.

» Là , fut naguère une population heureuse et florissante ; à cette heure , vous auriez entendu chaque soir les accords joyeux des mandolines grecques sur les terrasses , se mêlant confondus aux cantiques pieux du

muezzin, partant du sommet des minarets. Maintenant le minaret altier rampe dans la poussière, et le Grec n'ose même plus laisser entendre un soupir! » En terminant ce récit notre guide essaya une larme qu'il s'efforça vainement de nous cacher.

Cependant, arrivés au Pnyx, nous avons monté d'un pas religieux les gradins de la tribune aux harangues. Rien ne troublait le calme de la soirée et les sentimens qui venaient nous opprimer en foule dans cette enceinte, où, tour à tour, vêtus de blanc et couronnés de fleurs¹, avaient tonné Eschyle, Lycurgue, Dinarque et Démosthènes. Tout ce qui nous entourait prêtait une nouvelle force à nos souvenirs; le Pnyx, taillé dans le roc vif, aussi bien conservé que s'il eût été terminé la veille; à quelques pas plus loin, l'Aréopage; au premier plan, sur la gauche, le temple de Thésée qui, malgré la teinte légère d'or et de fleurs de pêcher dont les rayons du soir ont nuancé la blancheur de ses marbres pentéliques, paraît sorti récemment des mains de son habile architecte; à droite, l'Acropole et ses monumens, dont l'élévation et la distance cachent les ruines; au fond de la vallée, les restes de la ville entourée des vapeurs du soir; enfin à l'extrémité du tableau, l'Anchesme à la teinte argentée, et l'Hymette déjà plus sombre. Nous reconnaissons la Voie Sacrée se dirigeant vers Eleusis, par le Céramique; c'était là, qu'aux fêtes de la déesse, la statue de Iacchus, couronnée de guirlandes de myrte, s'avancait, à la

¹ C'était le costume exigé de ceux qui voulaient parler au peuple. Il fallait en outre qu'ils fussent pères de famille, et que la valeur de leurs biens excédât un talent (5,400 fr.). Les fortunes les plus considérables d'Athènes n'excédaient pas quatre ou cinq talens. — Mœurs. Them. Att. — Valér. Max., lib. v, cap. x. — Dinar. p. 99. — *Past. Hist. de la légis.* t. VIII, p. 286.

clarté de dix mille flambeaux, vers le temple consacré à sa mère; une multitude de jeunes filles, ornées de voiles de pourpre, de bleuets, d'épis et de coquelicots, l'entouraient en chantant des hymnes en l'honneur de Jupiter et de Proserpine.... Je croyais presque entendre le bruit des clairons, des trompettes et des cymbales: un instant, aux lueurs douteuses d'un crépuscule mourant, Athènes antique revivait à mes yeux. *Guidelum, effendi!* s'écria d'une voix forte notre guide albanais, qui voyait avec regret la nuit s'avancer, *Guidelum, kidjeh guelir*¹. Ces mots, cette langue, cet homme, me rappelèrent tout à coup à la réalité. Arraché péniblement à mon rêve, et redescendant avec lenteur les marches de la tribune, je jetais sur la ville ensevelie dans l'ombre un long et dernier regard. Athènes, adieu! les funestes prédictions de l'oracle de Delphes² n'ont été que trop accomplies, et l'oiseau de Minerve est resté seul pour gémir sur des ruines que le Musulman lui-même dédaigne d'habiter; mais, grâce aux vœux puissans et toujours écoutés de mon pays, je puis aussi, du haut de cette tribune sacrée, te prédire un nouvel avenir. Les destinées de la ville de Cécrops sont impérissables; pour toi bientôt doit naître une ère nouvelle de gloire, de puissance et de prospérité; dans le temps où tu donnais asile aux dieux, une ville voisine vit au son de la lyre s'élever ses nobles murailles, les tiennes aussi se relèveront glorieuses

Allons, monsieur, allons, la nuit arrive.

¹ Thuc. II, § 17.—L'oracle de Delphes menaçait la ville d'une entière destruction, dans le cas où quelques-uns de ses habitans s'établiraient sur l'emplacement occupé par les Pélages, sous l'Acropole. On fut cependant forcé de l'occuper lors du siège d'Athènes, durant la guerre du Péloponèse.

aux accens créateurs des hymnes de la liberté !

Il nous resterait maintenant à raconter notre rixe violente avec l'Albanais et ses camarades dans la plaine du Céphise, des scènes tout aussi vives, mais un peu moins périlleuses avec nos mariniers qui, profitant de la nuit et de notre sommeil, voulaient nous engager malgré nous dans le golfe de Salamine : que le lecteur se rassure ; je sais que si des accidens de voyage deviennent parfois très-dramatiques pour ceux qui y prennent part, ils pourraient être pour lui d'un fort médiocre intérêt ; j'aurai d'ailleurs mis sa patience à une assez rude épreuve, s'il a bien voulu nous suivre jusqu'à notre retour au Pirée, où nous nous embarquâmes à dix heures du soir pour retourner à Egine.

GAUTIER D'ARC.



LES

DERNIERS JOURS DE LA SEMAINE SAINTE

A JÉRUSALEM ¹.

Après avoir parcouru toute la Syrie, nous étions impatients d'arriver à Jérusalem, et nous traversions rapidement cette terre des prophètes et des apôtres, repassant dans notre esprit les singuliers contrastes qu'elle présente. Le désert d'Âlep à Damas nous avait montré l'homme en proie à toutes les privations, mais consolé par l'indépendance; nous le trouvâmes à Damas, jouissant de tous les charmes de la vie, mais attristé par la servitude. Nous laissions derrière nous les merveilles de l'architecture antique dans les solitudes du Horan; la superbe Tyr, presque engloutie par les flots; enfin Thibériade, Jopé, Nazareth, ne conservant plus que leurs noms, lorsqu'un jour, notre guide arabe, nous montrant de loin quelques masures qui s'élevaient à travers deux collines arides, s'écria : *Codus la sainte!* C'était Jérusalem.

¹ Cet intéressant fragment, que M. Delaborde nous avait communiqué depuis fort long-temps, a été lu à la grande séance de réunion des quatre Académies, le 30 avril, pour la fête du Roi. C'est celui qui paraît avoir le plus captivé l'attention de l'auditoire dans cette séance.

On conçoit l'empressement que doit éprouver un voyageur à visiter les points importans de cette ville célèbre , mais ce qui excite plus vivement encore son intérêt , c'est d'observer l'impression que les traditions ont laissées parmi tant d'hommes de différens pays et de différentes croyances , dans un lieu si propre à frapper leur imagination. Le chrétien est là près du berceau et du sépulcre du Christ , en présence des prodiges de l'ancienne et de la nouvelle loi ; le juif sort de son humiliation à la vue des ruines du temple , la gloire de ses ancêtres et de la vallée de Josaphat , où reposent leurs cendres ; le musulman surtout , fier de dominer dans ces lieux célèbres , voit s'élever au-dessus d'eux le dôme d'une mosquée égale pour lui en sainteté , et supérieure en magnificence à la Caba de la Mèque ; le philosophe enfin trouve ici de quoi méditer sur les arrêts du destin qui a voulu placer dans un lieu aussi aride , dans un si obscur réduit , l'événement qui a changé la face du monde et la scène de ces mystères qu'on révère dans la foi , qu'on respecte encore dans le doute.

Arrivés à Jérusalem le mercredi de la semaine sainte , nous nous bornâmes , pendant la journée du jeudi , à parcourir la ville et les environs , car ici les lieux sont les monumens , et ils seraient plus solennels , débarrassés des ornemens mesquins qui les déparent. Les événemens sont restés là plus grands que les hommes , et le sommet du Golgotha , dans ses nudités , serait plus imposant que les constructions informes du saint Sépulcre qui le couvrent , édifice détruit et rebâti tant de fois , et qui n'a plus ni la richesse de la basilique de Constantin , ni la régularité des églises modernes.

Il existe cependant à Jérusalem quelques monumens qui méritent un examen particulier sous les rapports de

l'art : ce sont les tombeaux taillés dans le roc à l'orient de la ville et dans la vallée de Josaphat. Cette architecture græco-égyptienne, ou plutôt syrienne, prend un rang particulier dans les arts depuis la découverte des ruines gigantesques de Pétra dont elle semble le modèle. Ces monumens appartiennent à l'Égypte par la grandeur, et à la Grèce par le style; mais il leur manque à tous une condition essentielle, c'est de savoir à quel temps, à quel peuple ils appartiennent; pas un passage d'auteur ancien, pas une inscription ne donnent des notions justes à cet égard. Étrangères à l'histoire, ces immenses constructions semblent être un accident de la nature, soumis comme elle à quelques grandes commotions, et dont alors il ne resterait plus de traces; et pendant ce temps la pleine aride d'Ilion, chantée par Homère, le site à peine reconnaissable de Numance exciteront éternellement l'intérêt, parce que les ouvrages du génie sont les plus durables des monumens, et les actions généreuses les plus chères au cœur, comme au souvenir des hommes.

Le vendredi saint nous appela exclusivement aux cérémonies religieuses, et par une circonstance heureuse, la pâque des Grecs se trouvait cette année tomber le même jour que celle des Latins. Les premières cérémonies, et je dois le dire à l'avantage du culte catholique, les plus solennelles commencent le soir du vendredi saint par la procession des prêtres et de tous les chrétiens qui reconnaissent l'église romaine autour du saint Sépulcre; ce qu'ils appellent la nuit ténébreuse, *nox tenebrosa*. Toutes les lumières sont éteintes dans l'édifice, et ses longues nefs, ses différentes chapelles ne sont éclairées que par les cierges que portent les assistans. Les salles paraissent plus vastes, les voûtes

plus élevées, le lieu plus auguste. A chacune des stations où s'arrête la procession, il est prononcé une sorte d'allocution en différentes langues; la dernière est en arabe, et excite particulièrement l'attention de cette foule d'hommes accourus de tous les environs, et qu'on est étonné de voir dans leur costume oriental prosternés au pied de la croix. Ces cérémonies se prolongent fort avant dans la nuit : sitôt qu'elles sont terminées, les Grecs et les Arméniens viennent à leur tour occuper l'église, et se préparer à la cérémonie du feu sacré, sorte de scandale, ou au moins de rite bizarre, décrit par les plus anciens voyageurs, et pratiqué encore aujourd'hui tel qu'il avait lieu il y a neuf cents ans.

Dès la pointe du jour, une troupe de gens de la campagne, *felhas*, presque nus, commencent à courir autour du saint Sépulcre en criant : *Eleyson*. Ils dansent, chantent et montent les uns sur les autres; un prêtre est à leur tête : il suit et marque de la main la mesure; plusieurs font semblant d'être morts, et sont portés sur les épaules de leurs camarades; d'autres saisissent des spectateurs, et les font tourner avec eux, ou les portent dans leurs bras jusqu'à ce qu'ils aient obtenu d'eux un salaire. Les Turcs, pendant cette cérémonie, frappent indistinctement à coups de fouet sur toute cette troupe, ou l'insultent du haut des galeries supérieures. Après trois heures d'un bruit continu et de la répétition des mêmes scènes, l'archevêque grec entre avec l'évêque arménien dans le saint Sépulcre; c'est alors que les cris et le bruit redoublent, et que les plus vigoureux des *felhas* s'emparent des ouvertures placées aux deux côtés du tombeau, pour vendre leur place à de riches Grecs ou Arméniens qui, croyant que ce feu descend du ciel, pensent qu'il a d'autant plus d'effi-

écacité qu'on le reçoit les premiers; enfin on voit sortir des orifices un feu brillant, clair, sans fumée, et dont l'origine artificielle est bien reconnaissable. En ce moment, hommes, femmes, enfans, tous se précipitent avec une égale fureur pour le saisir. Des torches allumées le répandent dans le temple; au même instant, la porte du saint Sépulcre s'ouvre, et l'archevêque grec, porté par quatre hommes, paraît dans une sorte d'exaltation, les cheveux et la barbe en désordre, les mains pleines de ce feu, et ayant plutôt l'air d'un maniaque que d'un ministre de la religion.

Tel est le singulier spectacle qui attire à Jérusalem la plus grande partie des pèlerins grecs et arméniens, et que les prêtres de ces deux religions considèrent comme le moyen le plus efficace d'augmenter le revenu de leur église. Ne sachant comment excuser ou seulement expliquer ce scandale, les Grecs éclairés, parmi lesquels on distingue le célèbre Coraï, ont prétendu que cette coutume était une intervention des moines latins du IX^e siècle, une imitation de la descente du feu que sainte Radegonde prétendit avoir vu dans le couvent de Poitiers qu'elle fonda en 569. Ils allèguent pour preuve le silence des apôtres et des Pères de l'Église sur ce sujet, et celui des historiens qui ont parlé du séjour des impératrices Hélène et Eudoxie à Jérusalem. Ce silence est sans doute une forte présomption; mais on ne peut le regarder comme une preuve qui, d'ailleurs, se trouverait opposée à l'assertion de plusieurs autres écrivains, tels que Nectarius qui publia une histoire non interrompue de la lumière sainte, une sorte de chronologie de ce miracle, et Cantacuzène qui appelle en témoignage de sa véracité les Musulmans eux-mêmes.

Il paraît certain que, de temps immémorial, un pareil spectacle avait lieu dans plusieurs parties de l'Orient. Pausanias parle d'un feu spontané que les prêtres faisaient paraître dans un temple de la Lydie; Aristote et Pline établissent le même fait en Macédoine et dans l'île de Tines; Zosime, qui écrivait dans le v^e siècle, parle de la lumière qui brillait à Héliopolis, aujourd'hui Balbec, le jour de la fête de Vénus. Il est des traditions, des croyances qui se transmettent ainsi à travers des cultes différens, et qui semblent se plaire plus particulièrement dans certains pays qu'ils considèrent comme leur terre natale. Celle-ci reparut au IX^e siècle, et, suivant les voyageurs, elle subsista malgré la domination des Sarrasins; elle y causa même un tel scandale au commencement du XI^e siècle, que le calife Hakim-Billah prit ce prétexte pour ordonner la destruction du saint Sépulcre. Elle lui survécut cependant, et le pape Urbain II en fit encore un récit merveilleux au concile de Clermont, pour exciter les peuples à entreprendre la première croisade.

A l'exception de cette cérémonie ridicule, le culte grec, arménien et cophte ne manque pas de dignité et d'éclat. Le riche costume des patriarches et des prêtres qui les suivent, leur aspect vénérable, leurs chants singuliers présentent une variété de scènes qu'on ne trouve réunies que dans ce lieu, et à cette époque; mais il est une observation qui se présente toujours à la pensée au milieu de ces chants, de ces prières des différentes sectes chrétiennes : c'est la fatalité qui les renferme dans l'étroite enceinte d'une église, et qui veut qu'un culte répandu jusqu'aux contrées les plus lointaines du monde possède à peine quelques toises carrées d'espace au lieu de son origine, près du tom-

beau de son fondateur. A la porte même du saint Sépulcre, on trouve assis le gouverneur ture et les gens de sa suite, recevant le tribut des pèlerins; on n'entend dans les rues que la voix du muezzin qui appelle les Musulmans à la prière, et de tous côtés on ne peut échapper à la vue du croissant de la mosquée d'Omar.

Une curiosité bien naturelle, un sentiment bien vif s'emparent alors du voyageur : c'est le désir de pénétrer dans cette enceinte redoutable, dans cet édifice mystérieux, construit sur le parvis d'un autre plus mystérieux encore, le temple de Salomon. Quelle fut donc notre satisfaction, de retour à notre logement, d'apprendre que notre drogman, M. Perry, avait obtenu d'un des gardiens de la mosquée de nous en procurer l'entrée pendant la nuit, à la faveur de notre costume ture, et en profitant du Ramasan, où les Turcs, fatigués du jeûne de la journée, ne sortent guère de leur maison après le coucher du soleil; cet homme est mort depuis, ce qui nous permet de révéler le service qu'il nous rendit. Cette nouvelle, qui nous mit d'abord dans l'enchantement, se présenta bientôt à moi dans toutes ses conséquences; il y a *peine de mort* pour tous les chrétiens qu'on aurait surpris dans ce lieu sacré, dont le grand-seigneur même ne peut accorder l'entrée. De terribles exemples avaient déjà eu lieu, et en différens temps, aucun voyageur, à l'exception d'Aly-Bey, n'avait tenté d'y pénétrer; M. Bankes, voyageur anglais, y était entré un moment déguisé, et ayant à la porte son cheval pour se sauver. Poursuivi jusqu'à Jaffa, il eut le bonheur de s'embarquer avant d'avoir été atteint; mais le couvent grec où il avait logé à Jérusalem fut mis à une forte amende à son sujet. Madame Belzoni s'y était glissée un moment pendant qu'on y

faisait des réparations ; mais elle n'avait pu en rapporter qu'un souvenir vague. Après quelques réflexions, je ne crus pas possible de laisser échapper une occasion semblable, qui pouvait fournir un des épisodes les plus intéressans de notre voyage, et surtout laisser aux jeunes gens qui m'accompagnaient une impression profonde.

Que cherchent en effet les voyageurs ? Des émotions et des souvenirs ; et ne sommes-nous pas tous sur ce point un peu voyageurs dans la vie ? N'aimons-nous pas à nous rappeler les incidens aventureux de notre existence passée ? L'histoire même n'est-elle pas le recueil des aventures des peuples, et lorsque quelques-uns d'entre eux cherchent au prix de tant de sacrifices une patrie, lorsque d'autres se lancent témérairement peut-être dans la gloire ou dans la liberté, que font-ils autre chose que de s'abandonner à la plus enivrante comme à la plus noble des émotions ?

Nous nous mîmes en route, bien armés, vers dix heures du soir : la nuit était obscure, et chaque fois que nous rencontrions un fanal, nous nous rangions de côté. Nous arrivâmes enfin à la porte du côté du nord, et au milieu d'un silence profond nous pénétrâmes jusqu'au parvis, sur lequel on monte par sept marches, et qui domine tout l'espace.

Nous voici donc dans cette redoutable enceinte où déjà, du temps d'Israël, il fallait être purifié pour oser pénétrer. Nous voici dans le *Saint des saints*, dont Salomon créa et chanta les merveilles, mais dont rien ne retrace plus la grandeur passée. La charrue a nivelé autrefois ces ruines, et les seuls débris qui restent de l'ancien temple sont de grandes assises de pierre qui servent de mur de soutènement au côté oriental du

mont Moria, et qu'on suppose couvrir de vastes terrains où personne n'a pénétré. Suivant les historiens arabes, les bâtimens de la mosquée actuelle occupent tout l'emplacement du temple. Phocas, qui écrivait au xii^e siècle, l'atteste également. En effet, bien que l'ancienne enceinte, telle qu'on peut l'établir d'après les passages de l'Écriture, et surtout les auteurs arabes, soit moins étendue que le parvis actuel de la mosquée, il faut calculer qu'elle devait l'être davantage en ajoutant aux deux cours des prêtres et des Israélites un espace vide que saint Jean, chargé, dit l'Écriture de mesurer le temple, ne devait pas comprendre, parce qu'il était abandonné aux gentils, *quoniam datum est gentibus*. L'ancien parvis, suivant les auteurs musulmans, avait mille cinq cent soixante-trois pieds de long, sur neuf cent trente de large, tandis que le nouveau a mille trois cent soixante-neuf de long sur huit cent quarante-cinq. Les quatre côtés de la mosquée sont orientés comme étaient ceux du temple; celui de l'est, également formé par la muraille de la ville, est suspendu sur le torrent de Cédron; celui du sud, attenant aujourd'hui au palais du gouverneur turc, est séparé également de la montagne de Sion par un ravin.

Il fallait que cet espace fût fort étendu, puisqu'il servit de forteresse, de dernier retranchement dans les deux sièges que soutint Jérusalem. On croirait, en lisant les historiens des croisades, qu'ils ont copié le récit de Flavius Joseph, lorsqu'il parle de cent mille Juifs massacrés dans l'enceinte du temple, et dont les cris retentissaient jusqu'aux montagnes voisines. Albufeda porte à soixante mille le nombre des Musulmans qui périrent dans la mosquée d'Omar. « Voulez-vous savoir, dit Godefroi de Bouillon dans une lettre

au pape, ce qu'on a fait des ennemis, sachez que dans le portique de Salomon et dans le temple, les nôtres ont eu du vil sang sarrasin jusqu'au frein de leurs chevaux.»

Du haut du parvis, nous pûmes distinguer, malgré l'obscurité, l'ensemble des bâtimens entremêlés d'arbres et de plate-formes, et au milieu d'eux, la fameuse mosquée de la Roche, dont le dôme élevé domine le parvis et toute la ville de Jérusalem.

Avant d'y pénétrer, notre conducteur nous fit ôter nos babouches, et cet homme, qui exposait sa vie et la nôtre, était surtout occupé de l'idée de ne point manquer au respect qu'il portait à ce lieu. Nous passâmes entre la mosquée et un bâtiment fort élégant à l'est; c'est un oratoire octogone et non point circulaire, comme le porte le plan d'Aly-Bey : il est soutenu par douze colonnes d'une seule pièce de marbre rougeâtre. Entre les deux colonnes, vers le sud, est un renfoncement où on fait la prière. Ce lieu est nommé le *Mek-Khemet Daoud* ou tribunal de David, et est en grande vénération; de là nous passâmes au côté du sud du temple, et nous entrâmes sous un péristyle qui fait face à la maison du gouverneur. Ce péristyle est soutenu par huit colonnes, tant de vert antique que de marbre mélangé.

La mosquée est un édifice octogone dont chaque côté a soixante pieds de long. L'intérieur est composé de deux nefs et d'un dôme majestueux. La première nef est soutenue par seize colonnes et huit piliers du plus beau marbre brun; la seconde nef est composée de douze colonnes avec des chapiteaux variés, provenant sans doute de l'ancien temple d'Hérode. Cette enceinte renferme la Roche sacrée, qui occupe vraisemblablement la partie principale de l'ancien temple. car il pa-

rait que, détruit par Adrien, l'édifice célèbre de Salomon et d'Hérode ne fut jamais reconstruit. Sous les empereurs d'Orient, le terrain qu'il comprenait était une dépendance de plusieurs églises. Il semble même, d'après le témoignage d'Eutichius, patriarche d'Alexandrie, qu'il était abandonné et couvert d'immondices au moment de la prise de Jérusalem par les Sarrasins. A son entrée dans la ville, le calife Omar fit venir le patriarche Sophonibe, et lui demanda où était jadis le temple de Salomon et la roche sacrée dont Mahomet avait parlé; il s'y transporta avec les grands de sa cour. On fouilla le terrain, on écarta le fumier qui couvrait la roche, et Omar la nétoya avec son manteau; ses officiers l'imitèrent, et le jour même il jeta les fondemens de la mosquée actuelle. C'était, suivant les traditions arabes, sur cette roche que Jacob avait appuyé sa tête lorsqu'il vit l'échelle mystérieuse, et que Mahomet laissa l'empreinte de son pied, lorsqu'il fut transporté, par l'ange Gabriel, de la Mèque à Jérusalem.

C'est sur cette même roche, dit Guillaume de Tyr, que s'assit l'ange exterminateur, lorsqu'il prononça l'anathème en punition du dénombrement du peuple, et cette double tradition en a fait un objet de vénération pour tous les cultes. Pendant le temps de l'occupation de Jérusalem par les croisés, les pèlerins enlevaient des morceaux de la roche, pour les placer sur l'autel de leur paroisse. A la reprise de Jérusalem, Saladin la fit laver avec de l'eau rose, et rétablit la mosquée dans l'état où elle se trouve aujourd'hui. Les Musulmans croient que c'est le lieu où les prières sont le plus agréables à Dieu, et que tous les prophètes, depuis la création du monde jusqu'à Mahomet, y sont venus prier.

Cette roche sort de terre sur un diamètre moyen

d'environ trente pieds, en forme de segment de sphère. Sa surface est inégale, raboteuse, et dans sa forme naturelle; elle est entourée d'une grille, et à six pieds au-dessus flotte un large voile de satin vert et rouge. Notre guide, après nous avoir fait toucher l'empreinte du pied de Mahomet, qui se trouve à la porte du sud-ouest, ouvrit, à quelques pas de là une grille de fer, et nous fit descendre par onze degrés dans un caveau qui passe pour être plus sacré encore que le reste de la mosquée. C'est une sorte de chrypte, comme dans les anciennes basiliques, mais plus resserrée et plus mystérieuse. « Lorsque je voulus pénétrer dans ce sanctuaire, dit un ancien auteur arabe, je craignis que la roche ne s'affaissât sous le poids de mes péchés, mais voyant que d'autres pèlerins, couverts d'iniquités, y entraient et en sortaient sains et saufs, je risquai d'y pénétrer, et il ne m'arriva rien. » La tradition de ce bon arabe nous encouragea, et en effet nous pûmes comme lui, et malgré nos péchés, examiner tranquillement ce caveau.

Il est entièrement creusé dans la roche, dont on a laissé les pans coupés irrégulièrement, et sans autre jour qu'une ouverture au sommet qui aboutit à la place où Mahomet, dit-on, fit sa prière. Il a seize pieds de long sur huit de large. A droite est un petit autel en marbre, couvert d'ornemens arabes, appelé le *Makan Souleiman*, ou station de Salomon; un autre semblable sur la gauche, sculpté différemment, appelé la station de David; enfin un renfoncement au nord forme une sorte de table, qui s'appelle la station d'Elie. Une lampe éclaire ce sanctuaire, dont nous prîmes le plan; nous en fîmes autant pour l'intérieur de la mosquée, à dix pieds de hauteur, car l'obscurité nous empêchait de distinguer la voûte du dôme.

L'intérieur de cet édifice, comme celui des mosquées en général, réunit la grandeur à la simplicité; il inspire le recueillement, si propre à la nature du culte musulman, qui est grave, silencieux et sans ostentation : la prière, chez ces peuples, paraît être plutôt l'expression d'un sentiment que l'accomplissement d'un devoir. L'Arabe descend de son chameau au milieu du désert; le Turc s'arrête sur la place publique pour prier, sans attirer ni l'attention ni la curiosité : l'impiété, dans ce pays, serait un scandale, sans que la ferveur y devînt pour cela un mérite; il suffit d'avoir passé quelques heures dans une mosquée pour s'en convaincre. Le silence y règne ainsi que le recueillement; il n'est interrompu ni par des chants, ni par des quêtes, ni par le bruit des chaises ou des conversations particulières. Quelques versets du Koran sur la puissance de Dieu, sur la résignation dans le malheur, ou les devoirs de la charité, sont les seuls ornemens des murs. Mais de toutes les mosquées que nous avons vues, il n'en est aucune d'aussi intéressante que celle-ci : il y a quelque chose de singulier, de mystérieux dans cette roche grossière, entourée de portiques de marbre, de grilles dorées, de tapis de soie, et vénérée depuis tant de siècles : richesse, élégance, grandeur, tout est réuni dans ce curieux monument. Lorsque nous en sortîmes, la lune apparaissant au milieu des nuages éclaira toute l'enceinte, et nous fit voir l'ensemble des bâtimens de la mosquée, les arcades des oratoires, mêlées à des groupes d'arbres, et projetant de larges ombres sur les marbres des parvis. On aurait pu se croire au milieu de ces demeures enchantées décrites dans les contes arabes. Ce prestige ne dura pour nous qu'un moment, car notre guide, saisi tout à coup

de frayeur, nous entraînaient vers la porte de l'enceinte. Sitôt que nous l'eûmes franchie, et que nous nous trouvâmes hors de tout danger, nous nous arrêtâmes un moment pour recueillir nos idées; heureux d'avoir pu pénétrer dans ce lieu si redoutable, plus heureux encore d'en être sortis, et la tête pleine de souvenirs arabes, nous répétâmes en chemin ce verset du chapitre xcvi du Koran : *Oh! qui pourra comprendre combien a été excellente cette nuit meilleure que mille mois.*

ALEXANDRE DELABORDE.

Histoire.

CONSTANTINOPLE

EN 1851 ¹.

Les Osmanlis sont à nos yeux un peuple arrivé à un point extrême de criticisme, n'ayant plus aucune foi en sa force; assez lié, d'un côté, par l'autorité d'une religion, qui est à la fois toute l'organisation sociale, pour ne point oser marcher violemment dans un nouveau système, et de l'autre trop détaché du Koran pour en tirer de l'unité d'action, et ce fanatisme qui les a menés si long-temps à la gloire. Ils restent là, n'avançant que pas à pas, lorsque l'Europe est en pleine course sur la route du progrès.

Du temps de Frédéric le Grand, la politique maladroite de la France les a séparés de l'action générale; ils sont demeurés long-temps sans être mêlés aux guerres des autres puissances; ils ne se trouvent plus aujourd'hui en harmonie avec les peuples qu'ils avaient vaincus autrefois. Ils roulent seuls dans leur système, mais

¹ Fragment d'un voyage dans le Levant.

ils doivent craindre qu'un corps plus solide ne les rencontre et ne les brise dans sa révolution.

Avec la diplomatie qui ne travaille point en grand, qui raccommode et qui ne construit point, ils continueront encore long-temps à se débattre contre leur croupissante désorganisation; mais dès que l'on songera à refaire l'Europe sur un nouveau plan, à redresser nos états si difformes, nos limites boiteuses; quand nous pourrons hâter l'avenir de l'humanité, nous donnerons peut-être un autre tour à la politique, et alors, au lieu d'aider à replâtrer l'édifice social en Turquie, nous le renverserons d'une manière ou d'une autre.

Cet empire se compose encore d'éléments bruts comme chez les anciens; les forces se trouvent ou isolées ou perdues¹. Ce sont plusieurs peuples, des castes, des esclaves, des serfs, de la théocratie, du despotisme militaire : la femme est là une chose, un meuble; elle est toute en dehors de la société. Le système de centralisation y a presque tout à faire.

Déjà, il est vrai, pour rendre l'état plus compact, le sultan a soumis la plupart des grands feudataires de l'empire; son action sur ses sujets est devenue plus directe, moins contestée; avec la destruction des janissaires, la force militaire a reçu le principe d'obéissance passive; la population est désarmée. Selon moi encore, la séparation de la Grèce aura servi à la Turquie; c'est un germe de dissolution de moins. L'Albanie, qui est

¹ La somme des idées en circulation, la valeur individuelle, le prix de la vie y sont moindres qu'en France; un homme peut toujours être remplacé par un autre homme; le visir et le *bacal* se ressemblent. — Tuer, emprisonner, ce n'est que retrancher des unités. — Il n'y a point de chiffres de dixaines. — L'abolition de la peine de mort sera un brevet de capacité pour l'espèce humaine.

en révolte, ne sera pas même une perte. Si les Osmanlis sont des inutilités ou une maladie du système européen, nul doute qu'ils ne soient rejetés en Asie; mais si, au contraire, leur existence peut s'arranger avec la nôtre, alors leurs revers, ou ce que l'on appelle ainsi, auront servi à leur grandeur future; ils auront déterminé de nouveaux efforts de leur part pour se remettre à notre hauteur.

La condition actuelle des *rayas* est le grand obstacle. Pour la modifier d'une manière complète, le Koran devrait être expliqué plus largement, comme il l'était sous les califes d'Espagne ou de Bagdad, époque où les arts et les sciences étaient entre les mains des Musulmans. Jusque là, la réforme sera toujours tronquée. Voyez : ici, des Arméniens schismatiques; là, des Arméniens catholiques; puis des Grecs, des Juifs, toutes nations que la politique du sérail laisse s'enrichir tour à tour pour les spolier à son aise. Ils sont perdus pour une grande partie des directions humaines. Ils sont en tutelle et suspects; ils font partie du butin. Leur influence dans le gouvernement n'est jamais immédiate, toujours recherchée dans un but mercantile et souvent ennemi. Leur industrie est naturellement timide, sans grands moyens, boutiquière. Dans les grandes crises, ils portent malheur. Ces derniers temps, on a vu les Arméniens de l'Asie fournir des corps de cavalerie au général Paskevitch, les Grecs et les Bulgares émigrer en foule vers les provinces russes, les rayas de Constantinople servir constamment d'agens à l'étranger, et acheter, avec l'or d'une puissance voisine, les secrets et les votes du divan.

Malheureusement les ulémas, gens de la loi, auxquels est confiée la garde de l'ordre social en Turquie, sont encore entourés de respects; le laissez-passer du

mufti est toujours une bonne formalité, et le grand-seigneur a, je suppose, encore la tête rasée pour lui plaire. Sa Hautesse n'ose même rentrer dans le grand-sénil, de peur de retomber sous le joug de l'étiquette religieuse, d'avoir à subir chaque jour les hideux regards des eunuques, et de voir l'intendante du harem retourner ses pantoufles, s'il s'oubliait plus d'une heure avec une de ses femmes. Jugez : quand il changea le costume, c'était faire une révolution ; entre le fessi et le turban, il y a pour un uléma la différence de la réforme de Luther et du catholicisme.

Au milieu de cette combinaison théocratique, le régime militaire trouve sa place. L'empire turc est un camp ; ses provinces ont des sandjiaks, des drapeaux ; la population est divisée officiellement par aile droite et aile gauche, prête à se rallier au centre à Constantinople. Les pachas sont des généraux d'armée ; ils punissent de mort sans consultation, comme s'ils étaient en campagne, et le sultan donne le mot d'ordre à tous.

La lutte est aujourd'hui entre l'ordre religieux et l'ordre militaire.

L'ordre religieux, auquel on doit les grandes choses du passé, n'est plus guère qu'un embarras.

Parmi les premiers sultans qui envahirent les provinces du Bas-Empire, il y en eut qui n'ignoraient pas le latin et qui lisaient les fragmens d'Homère et la Bible. La diplomatie de Soliman-le-Grand était moins fanatique que celle de François I^{er}. A côté des mosquées, le pape desservait en liberté sa chapelle ; le caloyer bâtissait son monastère près des cieus, sur la même montagne où le derviche allumait les lampes de son Tekè. De nos jours encore, la procession catholique passe dans Péra au son des cloches, et révè-

rentieusement escortée par des gardes turcs. Les Musulmans ont laissé au tombeau de Jésus, au mont des Oliviers, leur sainteté.

Jusqu'à la réforme de Luther, les chrétiens furent peut-être au-dessous des sectateurs de Mahomet : les armées de ces derniers tinrent long-temps toute l'Europe en échec. Les tapis de Smyrne, les riches étoffes de Brousse, les laines d'Angora, les armes de Damas, étaient le luxe de nos cours, de nos châteaux. Partout, dans l'Orient, on voyait s'élever des fondations pieuses, les mosquées avec leurs bibliothèques, leurs écoles, leurs hospices, les khans aux lourds piliers de pierres, les caravansérails aux arcades orientales, et les kiosques chinois. Sur un sentier écarté, au milieu d'un bois, le voyageur découvrait souvent, dans une délicieuse surprise, une fontaine de marbre brillante de sculptures d'or et d'azur, qu'une pieuse sultane avait consacrée au prophète. — Le repos des morts était ombragé par des cyprès, et celui des vivans par des platanes. — La danse, la musique, les chants étaient cultivés par les derviches, et l'on admirait la délicatesse de leurs peintures sur étoffe.

La religion mahométane présidait à tous les actes de la vie, et quand au mois de mai, l'on quittait la pelisse de fourrure pour la robe de châlit, et quand l'on allait en guerre, ou qu'il était prescrit, dans un temps de détresse, de n'avoir plus que six plats à sa table. Cette religion était un système spirituel et matériel comme le saint-simonisme; elle ralliait toutes les forces de l'homme. La domesticité ne retranchait point une classe entière de l'ordre politique : l'esclave de la veille, qui apportait au visir, en se courbant, la pipe et son plateau de cuivre, se trouvait le lendemain vêtu d'un

castan d'honneur, et voyait son maître vendre des pastèques à la porte de son conak ¹ : la naissance n'avait des droits que sur le trône.

Toute cette vie religieuse est sans doute encore celle des Turcs, mais superficielle, pâle et sans création.

Le janissarisme, affiliation militaire, est venu diviser l'action sociale, reléguer les sultans au fond des harems, et perpétuer dans des familles les propriétés, les timars, qui ne devinrent plus le prix de la bravoure et du mérite. Une tolérance mal réglée envers les chrétiens, tantôt accompagnée d'avaries, de confiscations, et tantôt laissant surgir les écoles de Chio et de Tcheshmé, n'a pas peu contribué aussi à tuer l'unité de l'état. Les Turcs, qui forment au plus un tiers de la population dans leurs domaines en Europe, et peut-être les trois quarts en Asie, sont perdus au nombre de quatre ou cinq millions sur la surface de leur vaste empire ². Les Curdes, la plupart Yezdis ou adorateurs du mauvais esprit, et les Turcomans, sont les plaies de l'Anatolie, où l'on marche souvent douze à quinze heures sans trouver de culture et sans voir autre chose qui sente l'homme qu'un café abandonné. Les Principautés, la Serbie, le pays des Curdes, les pachaliks de Syrie, l'Égypte, l'Albanie musulmane, tout cela n'appartient à l'empire que nominativement. Les Turcs ne sont, à proprement dire, une puissance que dans Constantinople ; tout est mort ailleurs, tout s'écroule avec les murs de leurs vieux forts.

Eh bien ! cependant, il leur est resté cela de leur ancienne énergie, qu'ils ont vaincu les Russes en 1828, et qu'à la bataille de Koulaktché de jeunes réguliers

¹ *Conak*, maison.

² Je crois que leur nombre a été beaucoup exagéré jusqu'à présent.

ont essuyé, sans reculer d'un pas, le feu de trois batteries et les charges réitérées de la cavalerie. Ces enfans tombèrent à leurs rangs sur le champ de bataille, couchés comme des gerbes de blé.

Il faut le dire encore, entourés de l'abjection des Juifs, de la lourdeur et de l'égoïsme des Arméniens, de la fourberie des Grecs, les Turcs se sont conservés plus simples, plus purs qu'on ne devait l'espérer; car la filouterie, le vol, sont inconnus parmi eux, et un jour qu'un fratricide avait été commis, le peuple resta consterné, sans force; l'assassin disparut, il avait commis un crime nouveau. Ensuite, n'ayant pu guère nous connaître pratiquement que par les intrigues et la corruption des Levantins, faux Européens, gens sans patrie véritable, sans devoirs, et par conséquent sans garanties; ayant à lutter contre les sales jalousies et les défiances réciproques des différentes diplomaties, les Musulmans ont dû ressentir peu d'affection pour l'Europe, rester dans l'incertitude, l'inertie, et mal comprendre même les intentions si loyales de la France pour la régénération ottomane.

Mahmoud, élève de Sélim, sultan que les Grecs autrefois employés à la Porte initièrent dans les idées européennes, est sans doute l'expression des besoins de son temps; mais il ne peut être ce que fut Pierre le Grand, dont il a étudié, dit-on, la vie. On reconnaîtra toujours en lui le Turc, l'homme du sérail. Le czar n'était pas embarrassé comme lui dans les replis d'une religion qui enlaçait tous ses pas, et ce n'était pas né dans une ignorance totale qu'il prêchait la civilisation à son peuple.—Examinez dans quelle cour Mahmoud a vécu; les officiers de compagnie de S. H. en sont encore aux temps du XIV^e siècle, aux beaux jours de l'alchi-

mie. Un d'eux, un musahib, demandait s'il était vrai que le fils de Napoléon eût une boîte dans laquelle il pût se mettre pour traverser les airs.—De jeunes Grecs, de jeunes Juifs y étaient élevés à la manière des femmes, dans leurs danses, leurs caresses. La faveur y était souvent le prix de la beauté de l'homme.—Le sérail n'était qu'une prison un peu mieux faite, et encore aujourd'hui les courtisans vivent la plupart couchés au pied de leur maître ou sur leurs moelleux divans; le seul exercice qu'ils prennent, c'est de tirer un certain nombre de coups de flèches sur un but placé dans leurs appartemens. Du reste, ils n'ont sous les yeux aucune partie de ce luxe aux formes élégantes, heureuses, aucun tableau, aucun livre, rien qui change l'ordre matériel de leurs idées. Ce sont des murs nus, quelques coffres, un sabre formant trophée avec des pistolets, un esclave debout et à la figure immobile. Quelquefois on les voit fixer stupidement leurs regards sur une longue vue, à travers laquelle ils étudient le monde. Chez le secrétaire du sultan, on n'aperçoit pas un kalem (plume), pas une feuille de papier; seulement, quand les Européens paraissent, on voit aussitôt se mouvoir le télégraphe des doigts; le langage des muets devait convenir à des esclaves.—Les exorciseurs sont encore à la mode; des derviches viennent au sérail conjurer de petites figures de cire, et Achmed, capitain-pacha, croyait que son hydropisie était due à une belette qu'il avait dans le ventre.—Les forteresses de la mer Noire ne tenaient tant à cœur aux grands de la Porte que parce qu'elles leur servaient de dépôts pour les esclaves qu'ils tiraient de la Géorgie, de la Circassie.—Enfin, c'est aux alentours des palais impériaux que l'on voit le plus d'immondices : les chiens, les vautours, les goëlans, s'y

disputent leur proie sous les pieds des chevaux du sultan. C'est encore aux portes de ces palais que l'on trouvait à côté des cavas, des bourreaux, les têtes empaillées et les sacs d'oreilles.

Trois hommes ont aujourd'hui une grande influence dans l'empire : le secrétaire du sultan, Mustapha Effendi, Chosrew-Pacha, et Cassas-Artin.

Le premier est un superbe jeune homme, batelier dans son enfance, et que sa belle voix dans les écoles des mosquées fit distinguer; il dirige son maître et est dirigé à son tour par un ancien domestique franc. Il s'occupe, à ce qu'il prétend, de donner l'impulsion au commerce et à l'industrie, c'est-à-dire qu'il expédie pour son compte trois ou quatre bâtimens dans la mer Noire, qu'il monopolise les denrées, qu'il a fait venir une charrue et un agronome d'Angleterre, que S. H. et lui marchandent comme des *bacals*¹, et ont ensemble des conférences de tailleur.

Chosrew-Pacha, dit le pacha boiteux, esclave circasien du grand-seigneur, est à la tête de la réforme militaire; c'est un petit homme tenant beaucoup du singe, avec sa figure colorée, ses favoris blancs; à force de souplesse, il a conservé sa tête à travers toutes les révolutions du sérail. On le regarde comme le premier menteur de l'empire; on le trouve partout avec son activité prodigieuse, faisant la police des rues et parlant au divan. C'est lui qui, se promenant avec quinze cents hommes dans Constantinople, maintint les restes des janissaires au moment de la prise d'Andrinople par les Russes. Il veut exercer et payer ses soldats lui-même. Il escamotait, pour ainsi dire, des livres, des mémoires aux

¹ *Bacal*, marchand en détail, épiciier.

instructeurs, dans l'espérance de pouvoir se passer ensuite de leurs conseils.

Ces deux hommes ne sont pas sans grandes qualités; mais, de même que pour leur maître, il eût fallu un nouveau prodige de Mahomet avant de les séparer entièrement des défauts de leur nation.

L'Arménien Cassas-Artin, ancien domestique de la famille des Douz-Ouglou, à la chute de laquelle il contribua, est un des auteurs de la persécution des catholiques. Il est parvenu à acheter tout le sérail.

Au milieu de cette cour, dont je n'ai présenté que quelques traits, le sultan travaille à la réorganisation de l'empire.

Il a commencé avec les autres puissances des rapports qui ne tiennent plus de l'ancienne barbarie. Autrefois les Turcs, ne connaissant les Européens que par les drogmans, et croyant que la politique ne pouvait se faire sans intrigue, laissaient leurs affaires entre les mains des Grecs, passés maîtres en fait de corruption. Ce ne fut qu'après 1821 qu'ils commencèrent à voir par eux-mêmes, et depuis cette époque aussi, plus de franchise, plus de dignité parut dans toutes les transactions. On voit encore quelques drogmans baiser la robe des grands de la Porte, ou se coucher à leurs pieds; mais le temps n'est plus où tel interprète vendait des têtes, des pachaliks.

On traduit nos réglemens, nos théories militaires, nos codes même. Les Français sont regardés en Turquie comme les maîtres des saines organisations, et Napoléon est quelque chose pour eux comme le prophète. De jeunes Musulmans sont envoyés à Paris, et bientôt l'on pourra voir des écoles militaires à Constan-

tinople, fondées avec nos moyens. Notre langue promet de devenir la langue de la cour.

Déjà, dans le dix-huitième siècle, l'artillerie était réorganisée par nos agens, et *Bonaparte* avait reçu l'autorisation du comité de salut public pour passer au service des Turcs. Les forteresses du Bosphore et des Dardanelles sont les ouvrages des ingénieurs français.

Des officiers de santé, sortis de nos armées, sont attachés aux hôpitaux turcs; mais il est vrai que l'enseignement de la médecine est encore confié à un garçon barbier venu de Hongrie.

L'administration des finances a reçu des améliorations notables : un contrôle s'exerce sur les recettes et les dépenses, qui ont été séparées.

Le sultan a réussi aussi à modifier le style d'affaire des effendis. Ce style, dont il a donné le modèle, est devenu plus simple, plus précis. La chancellerie turque aura sa terminologie; l'emphase orientale est mise de côté.

La réforme militaire marche avec nos conseils; elle a quelquefois pourtant un caractère d'enfantillage. Les Turcs croient saisir la science en écoutant à nos portes; ils veulent jouir de suite. Dans l'origine, ils pensaient que quelques conversations avec des officiers français leur donneraient une armée, et c'est avec le seul sous-officier Gaillard qu'ils essayèrent d'organiser soixante bataillons d'infanterie. Du reste, les soldats couchent dans leurs uniformes, les chevaux dans leur harnachement, et l'administration de l'armée coûte les deux tiers plus qu'en France.

En 1826, on rencontrait dans Constantinople une population grave, majestueuse, chargée de cachemires, de châles, de draps d'or, d'armes ciselées. L'effendi,

le visir, sous leurs turbans cylindriques, sous leurs bonnets en pyramides, montraient des traits larges, imposans : on les voyait tantôt sur les tapis ou les divans, caresser la longue barbe qui retombait sur leur poitrine; tantôt s'avancer à pas lents, comme dans une marche triomphale, sur un coursier arabe dont un écuyer tenait la bride dorée. Ici passaient les janissaires, portant pour coiffure la manche de *Bechiktach*, leur patron; là, les bandes asiatiques avec leurs longs fusils à mèche, et aux crosses sculptées par la hache. L'Orient était debout, comme du temps de Xerxès, avec la pompe variée de ses costumes. Alors le Franc était humble; il tremblait devant les chiens et les écoliers des mosquées; et quand défilaient les célèbres marmites de Pilaf avec les menaçantes cuillères, il s'arrêtait respectueusement et courbait les bras sur sa poitrine. Le raya était chaque jour en crainte de partager sa bourse ou sa femme avec les soldats du prophète. Des firmans prescrivait la largeur de sa robe et de son *kalpack*.

Le café avait alors tous les jours ses mangeurs d'opium, avec leurs convulsions, leurs extases; les banes de pierre du sérail, leurs trophées; le carrefour, son supplice; on trouvait le bacal, l'oreille clouée sur la porte de sa boutique, et l'on jetait à la mer, dans un sac, la femme turque dont le *jachmak*¹ était trop ouvert, ou le *feredge*² trop brillant.

En même temps l'on entendait dans les rues la lyre à trois cordes, le tambour de basque, la cornemuse, la clarinette criarde, avec des airs monotones ou dolens, et partout l'on chantait du nez. Le *hamal*³ passait gra-

¹ Voile.

² Manteau.

³ Portefaix.

vement avec un pestiféré sur le dos, et le pompier marchait ou versait de l'huile au milieu du feu. La majesté du sultan était presque toujours cachée derrière les triples murs du sérail; s'il apparaissait, c'était, ou inconnu au milieu de la foule, écoutant des plaintes, et désignant des coupables, ou mystérieusement voilé par les hautes plumes de héron de ses pages, et alors les Musulmans baisaient la terre de peur de rencontrer l'éclair de ses regards.

Aujourd'hui les Turcs, avec leurs fessis, leurs vestes étriquées, paraissent mesquins, grêles; leur démarche est empruntée, et ce n'est que parés du mantelet espagnol qu'ils reprennent de la noblesse. Cependant ils sont déjà plus dégagés : la pensée suivra le mouvement du corps. Ils ont quitté les hautes selles de velours et l'étrier tartare. Ils étudient les manières du Franc, qui passe orgueilleusement au milieu d'eux, respecté et envié, portant avec fierté sa tête au milieu de sa cravate. Les pachas, les ridjals ¹, viennent dans les cercles européens, humbles, embarrassés, ridicules copies de nos mœurs, et s'enivrant avec aisance.

Les jeunes Grecques dansent la romaïka devant le sultan; des chantenses sont à ses gages. Sous ses fenêtres, et à la tête des régimens, l'on entend la musique de Rossini et la Marseillaise. S. H. se montre dans les palais des ambassadeurs et donne des audiences privées.—Ses femmes sont moins entourées de gardes qu'autrefois, lorsqu'elles se promènent au mois de mai sur les pelouses de la vallée des Eaux douces, et l'importation des eunuques est moins considérable. Les esclaves ont moins à craindre la fureur de conversion

¹ Les grands.

de leurs maîtres; le voile vert ne met plus les dames franques en danger d'être lapidées.

Au résumé, l'Orient n'est plus que dans nos tableaux : on voit un peuple qui se déshabille, vêtemens et mœurs; ce n'est pas le beau moment pour l'admirer. Attendons qu'il soit devenu entièrement européen.

Remarquez ensuite qu'il n'y a plus guère d'autre art que l'architecture, que cet art est cultivé traditionnellement par des entrepreneurs et des *maçons*; que la poésie est toute arabe ou persane, et que la littérature n'est cultivée que par les conteurs de café et les graveurs de cachets; que la police utile des voyers est inconnue; que l'industrie et le commerce sont morts, bien que fasse Mustapha-Pacha; que les importations surpassent de plus d'un dixième les exportations; que la Turquie tire ses blés de la Russie, lorsque autrefois ceux de Roumélie, de Macédoine, étaient abondans sur les marchés de Constantinople; que la dépréciation des monnaies, le monopole, ont été les grands moyens de gestion; que les taxes pesant sur toutes les denrées, mais n'atteignant pas celles-ci aux lieux de leur production, les marchés deviennent déserts, la consommation diminue; que les mines sont abandonnées, la fabrication arrêtée; que la plus grande partie de la classe ouvrière turque a disparu depuis la destruction des janissaires, et enfin que la Porte, sans ressources propres, a refusé l'emprunt de Rotschild pour payer les créances russes.

Quelle action peut-on espérer, après cela, du sultan en Europe? La politique extérieure de Sa Hautesse a d'ailleurs toujours été médiocre et dominée par les préjugés de la loi mahométane. Le principe de la nécessité a seul été invoqué. Mahmoud n'a pas su éviter les traités de

Londres et d'Andrinople ; il pouvait le faire au moyen de faibles concessions en faveur des Grecs.

Maintenant il est douteux que la Porte, embarrassée du côté de l'Albanie, se décide à payer ses dettes à coups de canon ; elle se reconnaît province russe. La réforme militaire entrave plus qu'elle n'aide ; le peuple est sans goût pour les nouvelles institutions, sans amour pour son maître, sans souvenir du passé ; il ne demande qu'à payer le riz bon marché.

Dans quelques années, à moins que l'Europe ne soit trop pressée et veuille se reconstruire de suite sur un plan général, lorsque les essais de civilisation en Turquie poindront hors de terre, si alors les ulémas sont compatibles avec l'ordre nouveau, si le mufti change le commentaire du Koran ; si, comme on le proclame dans un firman, les rayas et les Turcs sont égaux devant la loi, alors l'empire ottoman reprendra une belle place dans l'histoire, et l'Asie pourra recevoir de lui ses lumières.

Ce sont les Turcs, après tout, qui les premiers, bien que moins glorieusement que les Polonais, ont montré le secret de la faiblesse des Russes. Peut-être sont-ils destinés, quand ils auront passé par des idées plus larges, à refouler les hommes du Nord dans les steppes de la Tartarie, et à prouver qu'ils n'ont jadis conquis l'Europe que par surprise.

J^H FRANÇOIS-CRESSEN.

LES CAPOZZOLI

ET

LA POLICE NAPOLITAINE. ¹

La province de Salerne fut une de celles qui embrasèrent avec le plus de chaleur les principes de la révolution napolitaine de 1820, et partant elle fut cruellement maltraitée par la réaction parjure de 1821. Dès cette époque elle eût constamment pour intendans (préfets) des hommes violens, attachés au système d'inquisition et de rigueur suivi par le gouvernement.

Là, plus qu'ailleurs, on avait détourné le sens des termes, et le mot de police, au lieu d'indiquer cette surveillance protectrice qui assure le repos et la sécurité publique, ne désignait plus qu'une science infernale dont le but semble la désunion des familles et le relâchement des liens sociaux.

Les suppôts de ce tribunal inique sont comme autant de génies malfaisans attachés aux pas du citoyen. Ce ne sont plus les crimes que l'on châtie, mais on va

¹ Ces pages ne sont qu'un épisode d'un voyage de plusieurs années en Sicile et dans les provinces méridionales de l'Italie.

fouiller dans les cœurs pour y surprendre les pensées. On crée des délits pour les punir. Nulle sécurité pour l'honnête homme. La délation est en honneur et sert aux inimitiés privées. Le prêtre vend le secret du confessionnal : le fils craint un délateur dans son père, le père dans son fils unique. L'arbitraire lève une tête impie sur les ruines de la justice, et la terreur impose silence aux murmures.

L'histoire a peu d'exemples d'une si longue opiniâtreté dans la colère, d'une tenacité si constante dans la vengeance. Je craindrais d'être accusé d'exagération et d'injustice, si un long séjour dans les provinces napolitaines en me mettant en rapport avec les habitans et les autorités, ne m'avait fait voir à nu la misère des uns et la violence des autres. Dans l'été de 1828, un mouvement insurrectionnel se manifesta dans la province de Salerne, et se propagea jusqu'à Salerne même. Il fut bientôt étouffé dans la ville, mais la révolte se retrancha dans le Cilento, où elle était née, et prit une attitude menaçante.

Le Cilento est la partie la plus méridionale de la province. Il s'étend des plaines de Pestum jusqu'au golfe de Policastro. La nature y est d'une fertilité merveilleuse. On recueille le coton dans les vallées, la manne dans les bois, et l'on pêche le corail dans les mers de Camarota. Les figes y sont d'une qualité si exquise, qu'elles étaient déjà célèbres dans l'antiquité sous le nom de *caricæ*, et passaient pour la nourriture des dieux. C'est là que fleurissaient les fameuses roses de Pestum, et le climat d'Agropoli était si doux, que les arbres produisaient en hiver des fleurs et des fruits, et que les jeunes filles (au dire des anciens) y perdaient leur virginité par la seule mollesse de l'air.

Ces mêmes plaines sont aujourd'hui converties en marennes insalubres comme les plages romaines d'Ar-dée et de Lavinie.

Là aussi la nature morte s'anime du prestige des ruines et des souvenirs. Et sans parler de cette Pestum, ville phénicienne, dont les temples sont le monument le plus pur et le plus gracieux de l'Italie, c'est dans le cœur du Cilento qu'était Vélia, chantée par Horace et aimée de Cicéron. Des murailles en ruines, des marbres brisés, des colonnes couchées sous l'ellébore et les lentisques, attestent tristement son existence dans une solitude battue par la mer et peuplée par les palombes.

Plus loin est ce port de Palinure, illustré par Virgile, où l'on montre encore le sépulcre du pilote d'Énée; à quelque distance, au pied de la Molpa, montagne verte et riante, on découvre les vestiges d'une ville mystérieuse qui éveille la curiosité de l'antiquaire et la superstition du pâtre.

Mais ces lieux poétiques sont bien changés. Des villages hideux de saleté ont remplacé les cités grecques. Une population souffrante et décimée par la misère, entassée dans de chétives mesures, y végète, étrangère à tout, et sans ressources comme sans besoins d'intelligence.

J'y ai trouvé cependant des vertus antiques. J'ai été de sa part l'objet d'une hospitalité qui n'était pas sans courage et sans péril, sous l'œil d'une police sombre et jalouse.

C'est là que s'était réfugiée l'insurrection. Il faut le dire, vague, partielle, mal conduite et trahie, elle portait tous les caractères d'un mouvement de police. Il y a même tout lieu de croire (et c'est l'opinion générale) qu'elle fut provoquée par le gouvernement lui-même,

qui voulait se défaire de quelques hommes suspects de carbonarisme.

Si offensant que soit un pareil soupçon, je le crois fondé, et il paraîtra tel à quiconque est initié dans les allures tortueuses de la cour de Naples et connaît ses habitudes d'immoralité. Des données recueillies sur les lieux n'ont fait que justifier cette opinion.

Il est prouvé, par exemple, que cette révolte, concentrée dans le Cilento, n'avait pas de ramifications en dehors de la province. Cependant le ministère feignit d'y voir un grand projet de soulèvement national, et sous le frivole prétexte de complicité, fit de nombreuses arrestations jusque dans l'Abruzze.

D'ailleurs, c'est la tactique du cabinet napolitain. Punir les délits dont il est l'auteur, lui semble le *nec plus ultra* de la politique, le secret du gouvernement, et depuis dix ans, il exploite à son profit cet odieux système de provocation.

Le duc de Blacas était alors ambassadeur de France à Naples, et son nom est mêlé à ces trames sanglantes; je dis sanglantes, car le sang a coulé. Il est accusé d'avoir été le conseiller du roi, et d'avoir poussé aux vengeances une cour déjà si implacable dans ses haines : « Sire, il faut des têtes ! » est un mot que lui prêta alors la voix publique. L'a-t-il prononcé ? Je l'ignore ; mais ce que je sais, c'est que des cris accusateurs s'élevèrent contre lui ; que son intervention passait pour fatale, et que d'un ministère grand et national, il avait fait un instrument de passions et d'injustice.

Jamais un Français soupçonné d'opinions libérales n'a trouvé appui et protection chez l'ambassadeur de son roi contre les vexations de la police napolitaine. J'en appelle à Naples tout entière.

Et la France n'a-t-elle pas retenti du nom de Gallotti? Compromis dans ces mêmes troubles dont j'essuie ici quelques traits, et réfugié en Corse, il fut arraché du sol libre de France, et livré aux vengeances de Naples sans que l'ambassadeur s'élevât contre cette violation du droit des gens. Il gémit long-temps dans les cachots, et ne fut rendu à une tardive liberté que lorsque l'indignation de l'opposition française, devenue publique, eût intimidé la colère du roi de Naples.

Certes, je ne rappelle point ici la part que le duc de Blacas semble avoir eue dans les conseils de ce monarque, pour insulter à un homme en disgrâce, ni à la dynastie déchue qu'il représentait. Loin de moi un motif aussi bas! Je rapporte des faits qui appartiennent au domaine de l'histoire et que j'ai recueillis sur place¹.

Je les ai dits pour apprendre à la France que, compromise par ses ministres, elle a pu passer aux yeux de l'étranger pour complice de l'iniquité et de la violence; je les ai dits pour apprendre aux gouvernemens à ne pas choisir des représentans dont la nation ait à rougir, et dont ils aient à se repentir eux-mêmes. Tout autre motif serait un outrage à mon caractère.

Cependant l'insurrection du Cilento semblait prendre un caractère plus sérieux que le gouvernement ne l'avait prévu, car la mine pratiquée par l'assiégeant

¹ Voici un fait qui prouve l'opinion qu'on avait à Naples du duc de B. Lorsque l'intendant calabrois de Mattheis, dont j'ai rappelé ailleurs les excès et les cruautés, fut appelé sur le banc des accusés, il se recommanda, par une circulaire, aux ambassadeurs des grandes puissances comme ayant agi dans les intérêts et les principes de la sainte-alliance. L'ambassadeur de France fut un de ceux dont il réclama la protection, comme si la France et la sainte-alliance devaient être confondues dans une communauté de principes et d'intérêts. — Ce fait m'a été raconté à Naples l'année dernière.

contre la ville assiégée peut le faire sauter lui-même. Poussés à bout par une oppression longue et systématique, séduits par l'espoir d'un avenir meilleur, des hommes sincères y avaient pris part, sans avoir calculé les moyens de succès ; ils avaient donné leur confiance à ce qui n'en méritait point, et ceux dont la tête n'est pas tombée expient dans les cachots et dans les bagnes leur crédulité.

Trois frères du Cilento, nommés Capozzoli, étaient descendus en athlètes francs et courageux dans cette arène de déception. A la tête de quelques hommes résolus, ils parcouraient le pays, s'efforçant de rendre l'insurrection générale. Ils brûlaient les télégraphes, afin de rompre toute communication entre les autorités et la capitale, et attaquaient les gendarmes qui escortaient les deniers de l'état.

Des troupes s'avançaient sous les ordres du général Carreto. Protégés par la nature physique du pays, les Capozzoli auraient pu faire une longue résistance, s'ils eussent été secondés. Le Cilento est un sol montueux, coupé de vallées profondes, et sillonné de torrens sans ponts. Il n'est pas traversé par la grande chaîne de l'Apennin : elle court plus à l'est ; mais la Stella et les monts de Novi, qui en sont des ramifications, l'égalent presque en hauteur.

Il n'y a point de routes dans le pays ; il n'y a d'autres moyens de communication que des sentiers scabreux, et impraticables à la cavalerie et à l'artillerie¹. C'est la même nature qu'en Calabre, et l'armée française doit savoir qu'on ne pénètre pas impunément dans ces âpres contrées. Le débarquement n'est pas fa-

¹ On travaille maintenant à une grande route de Salerne au Vallo.

eile, car les côtes ne présentent, à peu d'exceptions près, que des rochers à pic. C'est un pays taillé pour une guerre de guérillas.

Mais les Capozzoli n'en étaient pas là : la gazette officielle avait soin de les qualifier de *brigands*, c'est-à-dire d'hommes qui en voulaient aux fortunes privées. C'est ainsi qu'on appelait les Vendéens et les Calabrois.

Soit que la tactique du gouvernement eût réussi, soit que l'on n'eût aucune foi dans un soulèvement, les Capozzoli furent abandonnés. Ils errèrent quelque temps de forêts en forêts, de villages en villages, et trouvèrent presque partout une courageuse hospitalité.

Carreto, investi d'une sorte de dictature, entra dans le Cilento, et y répandit la terreur par une sévérité inouïe.

Le village de Bosco est brûlé et rasé pour avoir donné asile aux fugitifs; les arrestations se multiplient; les cachots s'ouvrent; le sang coule, et les trois frères, traqués de bois en bois, trouvent le moyen de s'embarquer pour la Corse, et y cherchent un refuge. Mais effrayés sans doute par l'arrestation de Galotti, et considérant dès lors le sol français comme un asile peu sûr, ils se rembarquèrent imprudemment, et revinrent dans ce Cilento où la mort les attendait. Ils y restèrent cachés encore plusieurs mois.

J'ai parcouru cette province au mois de mai 1829, précisément dans le temps qu'on était à leur recherche. J'allais en Sicile à travers les Calabres, et curieux de ces marines inconnues, des ruines de Vélia, du port de Palinure, et du golfe de Policastro que mon imagination me peignait comme un lieu de délices, je m'étais aventuré seul dans ces contrées malheureuses.

Le deuil et la terreur y régnaient; tous les agens de la police étaient en mouvement; les gendarmes couvraient le pays, les gardes urbaines étaient sous les armes, la consternation dans les familles, et la liberté individuelle outragée.

Elle ne tarda pas à l'être dans ma personne. Mon isolement, ma manière de voyager éveillèrent les soupçons; on me prit pour quelque *carbonaro* déguisé, et malgré un passeport signé du préfet de police de Naples, je fus arrêté dans un petit village près de Palinure, et conduit par deux gardes urbains au Vallo, chef-lieu de la sous-intendance.

Le sous-intendant me traita avec beaucoup d'égards, en ma qualité d'étranger; toutefois il envoya mon passeport à l'intendant de Salerne, afin de prendre ses ordres. Après cinq jours d'attente, ils arrivèrent, et on me permit de continuer ma route en me traçant mon itinéraire. Cette petite aventure me valut une dénonciation en forme au marquis Intonto, ministre de la police générale, et il lança contre moi une circulaire qui pensa m'être fatale en Sicile quelques mois plus tard.

Les prisons du Vallo étaient pleines, et à chaque instant j'entendais les chaînes de nouveaux prisonniers qui passaient sous ma fenêtre. Les habitans n'y prenaient plus garde : il en passait tant! Afin de les intimider davantage, le gouvernement avait imaginé un raffinement de barbarie qui n'est pas de ce siècle. Toutes les têtes tombées sur l'échafaud étaient exposées dans des cages de fer, de manière que les femmes et les enfans avaient sous les yeux la tête sanglante de leur mari et de leur père.

Le Vallo a plusieurs de ces affreux trophées; il y en

a dans tous les villages, et jusque sur le poétique promontoire de Palinure. J'ai vu la tête d'un vieillard dont les cheveux blancs, souillés de sang, flottaient au haut de la pique où elle était plantée, devant sa propre maison; et (ce qui est horrible à dire!) les habitans étaient faits à ce spectacle.

C'est sous le plus beau ciel du monde, en présence d'une nature ravissante, au milieu du parfum des oranges en fleurs, que l'homme rêve et exécute de telles atrocités! Je me demandais si la mollesse de l'air ne devait pas adoucir ces âmes, si l'éclat des cieux, les fêtes du printemps, n'invitaient pas à l'oubli et à la concorde; ils ne servaient, hélas! qu'à rendre plus douloureuses ces scènes lugubres.

Le ministre de ces vengeances, le général Carreto a laissé un nom de sang dans ces provinces. Le jeune roi vient de récompenser de si glorieux antécédens, en l'appelant au ministère, et l'on prétend nous faire croire aux bonnes intentions de S. M. napolitaine!

Quand je repris ma route vers les Calabres, la retraite des Capozzoli n'avait point encore été découverte, et je partis en faisant des vœux pour qu'elle ne le fût pas : ils ne furent pas exaucés.

Le roi s'étonnait que ses limiers fussent si long-temps en défaut, et allait sans doute ordonner un redoublement de rigueur, lorsque son premier ministre, le chevalier Medici, lui dit : « Sire, que ne mettez-vous » à prix la tête des rebelles. Il n'y aura pas un ami qui » ne vende son ami, pas un frère qui ne vende son » frère. »

Ce fut là un trait de lumière : le noble conseil fut suivi, et l'événement ne justifia malheureusement que trop la triste prophétie du ministre de corruption.

Les Capozzoli avaient à Perito, petit village au pied de la Stella, un ami d'enfance qui, ému de compassion, leur donna asile. C'était en effet un spectacle touchant que celui de ces trois frères, si étroitement unis par une communauté de courage, de malheur et de proscription, seuls contre tant d'ennemis; mais ce qui était bien plus touchant encore, c'était de voir un ami se charger de l'anathème, les recueillir sous son toit, et les protéger contre une telle colère.

Pendant trois mois, il les tint cachés dans sa maison, leur portant lui-même à manger, et pendant trois mois, sa fidélité et sa sollicitude ne se démentirent pas un jour; il paraît que sa famille même ignorait son dévouement, et qu'il avait pris sur lui seul cette terrible responsabilité: au moins, c'est ainsi que la chose m'a été racontée.

Le décret qui mettait à prix la tête de ses hôtes ne tarda pas à être connu; ce fut pour lui comme une tentation de l'enfer. Soit qu'il s'effrayât de sa propre audace, ou que la soif de l'or fût en lui plus forte que la crainte des dangers qu'il avait affrontés avec tant de générosité, il y succomba; il trahit une amitié d'enfance, une hospitalité si constante et si héroïque, et promit de livrer ses hôtes.

La nuit du 17 juin fut fixée pour l'accomplissement de cette œuvre de perfidie. Ce jour-là, il avait marié son fils, et la nuit devait se passer en réjouissances. Il invita les trois frères à y prendre part, les assurant qu'il n'y avait que des amis dévoués, et qu'ils n'avaient rien à craindre.

Les Capozzoli tombèrent dans le piège, et comment l'auraient-ils évité? Comment l'ombre même d'un soupçon pouvait-elle entrer dans leur cœur? Ils descendi-

rent donc dans la salle du festin, et se livrèrent sans défiance à la joie commune.

Tout à coup une grande rumeur se fait entendre, et les gendarmes se précipitent dans la salle pour s'emparer des Capozzoli. Les trois frères résistent, et le combat s'engage. Le sous-intendant du Vallo, prévenu par le perfide ami, était venu en personne au rendez-vous avec une force armée considérable.

Les Capozzoli se défendent avec intrépidité, et disputent le terrain pouce à pouce. Refoulés de chambre en chambre, ils se retranchent sur le toit, et le combat continue avec acharnement. Il était trop inégal pour que les assiégés ne succombassent pas. Quand leurs munitions furent épuisées, le nombre les écrasa. On les prit, on les garrota, et ils furent conduits dans les prisons du Vallo, pour être de là transférés dans celles de Salerne.

Ainsi fut consommée la trahison la plus noire. Ce qui m'étonne, c'est que le premier coup des trois frères n'ait pas été frapper le traître au cœur. Peut-être n'osaient-ils encore attribuer à l'amitié une telle infamie, et croyaient-ils à une surprise sans croire à une perfidie ! Le traître reçut le prix du sang.

Le procès des Capozzoli fut bientôt fait, contre l'usage d'un pays où souvent les prévenus attendent leur jugement dans les cachots pendant plusieurs années. J'ai vu juger en Calabre un accusé qui l'attendait depuis douze ans.

La gazette officielle de Naples se divertit fort aux dépens des trois *brigands*. Leurs grands favoris noirs surtout devinrent le but de ses attaques. Il y eut un moment à Naples où les favoris furent prohibés comme un signe de carbonarisme. De là, force plaisanteries. La gazette

n'imagina rien de plus piquant que d'en faire l'objet d'un proverbe, et proposa de dire à l'avenir : *Des favoris à la Capozzoli* (*Baffi da Capozzoli*).

Ces basses insultes après la victoire, cet atroce mauvais goût sont un caractère distinctif de la cour de Naples. On cite dans ce genre des mots odieux, tant alors de la révolution tragique de 1799 qu'en 1821. On la retrouve la même à toutes les époques. Elle semble appliquer, dans toute sa rigueur, ce principe du despotisme, *que le trop est plus sûr que le trop peu.*

Les trois Capozzoli condamnés à mort furent ramenés dans le Cilento, et le 27 juin 1829 ils furent décapités sous le télégraphe de Palinure, qu'ils avaient incendié l'année précédente. Leurs têtes furent envoyées en spectacle dans les villages.

CHARLES DIDIER.

Littérature.

SCÈNES DU DÉSERT.

(Fragmens de l'ALMÉN, roman.)

I.

UNE TENTE ARABE.

Ze djoubish mergh wé mahy eramîdeh
Tlhawaditz pay derdamen veznideh.

Tous les êtres créés jouissaient d'un
sommeil paisible, et le malheur lui-même
était endormi.

DJAMY, poète persan. *Amours
de Zuleika.*

Cette histoire commence au milieu des nuits paisibles, claires et froides du *Saïd*, nom arabe de la Haute-Egypte, dans l'année de l'hégire 1212, que les chrétiens appellent l'an 1797, et que les Français nommaient alors l'an vi de

la république, et dans le désert qui s'étend sur la rive gauche du Nil, à quelques lieues des grandes ruines de Thèbes. La lumière de nuit était pure comme elle l'est toujours sous ce beau climat; mais comme l'horizon y est continuellement voilé par de légères vapeurs, ce n'était qu'au zénith seulement que l'on pouvait voir les larges étoiles de la zone torride, et les constellations inconnues à l'œil de l'Européen. Une terre inégale et blanchâtre, sans l'éclat de la neige, mais ondulée comme elle, s'étendait jusqu'à l'horizon comme une nappe immense dont rien ne rompait la triste uniformité. Cette sorte de mer immobile avait une lueur blafarde et mate, et partout s'étendaient des sables sans ombre. Seuls au milieu de la terre vide et stérile, s'élevaient deux colosses comme deux rochers dans l'océan; ces figures énormes et d'inégale grandeur reposaient assises à côté l'une de l'autre sur des trônes de granit noir, larges comme deux collines¹; à la lueur des étoiles, on pouvait distinguer leurs bras immenses s'appuyant sur leurs genoux réunis; et dans l'air, à une grande hauteur, reluisaient leurs têtes mutilées, qui s'élevaient sur leurs épaules comme deux grandes tours ruinées sur deux montagnes voisines. Ces antiques statues semblaient régner sur le désert, et lui imposer son silence: tout, jusqu'à l'air lui-même, était sans mouvement, quelquefois seulement une brise soudaine et rapide, venue de la mer Rouge, faisait voler devant elle un peu du sable fin de la plaine; et puis, comme si cette terre morte eût fait un vain effort pour s'agiter et revivre, tout retombait dans un éternel repos.

Cependant un bruit inusité s'éleva tout à coup dans cette nuit silencieuse, ce fut un tintement léger de sonnettes et de grelots, secoués par un mouvement fréquent et régulier: une masse blanchâtre qui courait rapidement, s'approcha des deux colosses, et tourna deux fois à l'entour.

¹ Le piedestal et le colosse (du sud) réunis pèsent 1,305,992 kilogrammes (2,611,985 livres.)

C'était un petit éléphant blanc, de la moindre taille, qui passait avec un trot rapide et allongé : un homme paraissait assis sur son dos, au milieu de plusieurs fardeaux élevés ; douze autres hommes couraient à ses côtés, un enfant était couché sur sa tête. Après avoir fait le tour des statues, l'éléphant fut arrêté par son guide entre ces deux colosses, et vers le socle du plus grand, qui a soixante pieds de haut, et dont sa trompe n'atteignait pas le pied. Une petite lumière rougeâtre brillait sur le sable ; elle éclairait l'intérieur d'une tente arabe plantée sur quatre piquets, et couverte de peaux de chèvres. Ce toit nomade s'appuyait contre la base immortelle et pesante de la statue de Memnon, et s'élevait à peine à la moitié de son piédestal ; les deux pieds réunis du colosse paraissaient comme un double dôme sur la tente qu'ils ombrageaient. A quelques pas, une longue lance était plantée dans le sable ; un large anneau de fer passé dans le bois de cette pique ployante, et balancée comme un jeune arbre, retenait la jambe d'un beau cheval, qui se mit à hennir en secouant sa crinière et frappant la terre de son pied libre. L'odeur et l'aspect de l'éléphant l'avaient effrayé, et l'influence qu'exerce l'approche de ce puissant animal sur tous les autres fut communiquée à deux chameaux, qui, se levant par saccades, passèrent leurs longs cols par-dessus la petite tente, et firent de vains efforts pour briser les licols qui les attachaient à des débris de monumens. Cet effroi ne jeta aucun trouble sous le toit des hommes ; personne ne parut hors de la tente, et le nouveau venu, après s'être laissé glisser sur le flanc de l'éléphant agenouillé, et l'avoir fait conduire à quelque distance par les hommes de sa suite, entra seul dans la tente. Il souleva le tissu de peau de chèvres qui la formait, et demeura debout sur le seuil sans entrer. Il vit alors ceux qu'il semblait être venu chercher, un homme et une jeune femme, placés en face l'un de l'autre, et dans la même attitude. Un vieillard grave était, non pas assis, mais ployé, les jambes croisées, sur le tapis qui régnait dans toute la tente, et fumait une longue pipe dont le tuyau formait autant de cercles et d'anneaux que le corps

d'un serpent avant d'arriver au réceptacle du tabac, posé au milieu du cercle comme un vase ou un encensoir ; son aspect était vénérable par la noblesse de ses traits allongés et amaigris, l'expression de ses yeux noirs et bien fendus était fort douce ; mais le sourire de ses lèvres épaisses, trait particulier aux Arabes, était une sorte de convulsion sauvage qui, à la manière du tigre, découvre des dents luisantes que l'on croirait prêtes à mordre ; une barbe blanche et droite tombait en touffes inégales et désordonnées sur la poitrine nue de cet homme ; un schall était négligemment noué sur sa tête chauve, et un vaste manteau blanc, drapé autour de son corps avec un art connu des Orientaux seuls, cachait des membres nerveux et bruns, et des bras nus qu'il découvrait en parlant, et dont il montrait complaisamment la force.

Devant lui, une jeune fille, d'environ quatorze ans, était si mollement couchée, qu'on l'aurait crue endormie. Deux coussins d'une étoffe brune déchirée en plusieurs endroits, soutenaient son bras et sa tête. Un grand voile de toile blanche tombait derrière ses cheveux tressés en longues nattes, au bout desquelles pendaient de petites sonnettes d'argent, et des sequins d'or percés et attachés de distance en distance à chaque nœud des tresses. Tout son costume avait une forme voluptueuse et négligée, par on ne sait quel mélange de luxe oriental et de misère sauvage : une sorte de pantalon, d'une étoffe transparente, usée et ternie, laissait nue sa ceinture et son sein, et la couvrait jusqu'à ses pieds, très-petits et posés à nu sur des souliers de bois ; à son cou pendaient des colliers ornés de mille petites figures et soutenant deux petites boîtes, dont l'une contenait, selon l'usage, un verset du Koran, l'autre des essences. La beauté régulière de ses traits était admirable, sa bouche était petite et sérieuse, ses yeux grands et doux étaient abaissés avec leurs longues paupières sur une sorte de mandoline arabe à long manche et à trois cordes, appelée *tan-bour*, qu'elle effleurait presque sans bruit du bout des doigts. Deux choses de la nature et de l'art s'unissaient cependant pour donner à cette jeune fille un aspect moins

doux au premier abord ; son teint était absolument jaune , ses sourcils arqués étaient peints d'une couleur étangère et noire, appelée *surméh*, et l'extrémité de ses doigts était rougie de ce *hennéh*¹, qui rassemble les nuances de la pourpre et du safran. Près d'elle étaient posées, sur le tapis, trois tasses d'un café fumant, et une petite pyramide de riz. L'intérieur de cette petite demeure était éclairé par un œuf d'autruche suspendu au sommet de la tente, et rempli à demi d'une huile odoriférante.

A peine la jeune Arabe eut-elle aperçu un homme à l'entrée de la tente, qu'elle se leva comme une gazelle blessée , et jeta sur son visage un second voile de toile bleue, percé devant les yeux seulement, et assez grand pour la couvrir de la tête aux pieds, et cette élégante femme prit tout à coup la triste et sombre tournure de ces pénitens noirs, qui, en Europe, accompagnent les enterremens. Le vieil Arabe lui lança un regard courroucé, qui semblait chercher les yeux de sa fille jusque sous l'abri sombre du *borκό*, pour lui reprocher d'avoir trop tardé à s'en couvrir; puis il se hâta de reporter les yeux sur l'étranger, comme pour voir s'il avait eu le temps de contempler son enfant; mais il fut rassuré pleinement par l'attitude froide et cérémonieuse de l'Indien. Celui-ci avait la tête inclinée sur sa poitrine, les bras croisés, et les yeux fermés comme plongés dans la plus profonde méditation. Son costume excita la surprise de ses hôtes; son front, d'un noir rougeâtre, était couvert d'un turban de mousseline, à ses oreilles pendaient de longues perles, et de longs colliers à son col, ses jambes noires et ornées de cercles d'or étaient à demi couvertes par un caleçon de mousseline blanche, et, chose plus étrange, il avait revêtu l'habit uniforme bleu des Européens; sur ce costume des Indes et auprès du *cangiar* de son pays pendait une épée française.

¹ Le *hennéh* est un arbrisseau qui croît dans l'Inde, et est cultivé en Égypte, surtout aux environs du Caire. On broie ses feuilles séchées; on en fait ensuite une pâte qui sert de teinture.

Le vieux chef de tribu attendit quelque temps sans se déranger, ni faire le moindre mouvement, continuant de fumer paisiblement sa longue pipe. Cependant, s'apercevant que l'Indou demeurait obstinément dans la même attitude, et luttait avec lui d'immobilité, il en conclut, avec justesse, que l'étranger attendait que le premier mot vînt du cheik ; il se décida donc à le prononcer, et ôtant avec lenteur de ses lèvres le bout d'ambre de sa pipe, il articula gravement le *salam alicum* des Orientaux, ou *la paix soit avec toi*.

L'Indien, comme mis en mouvement par ces deux mots, leva la tête et s'avança d'un air doux et paisible jusqu'au milieu de la tente, et pour y arriver, il lui suffit de faire trois petits pas ; là, il s'inclina profondément, toucha la terre de ses deux mains et les porta sur son front pour accomplir le *salam*, ensuite prit la parole, et prononça de la gorge et d'un ton nonchalant et presque dédaigneux un long discours en langue de l'Indonstan, où le mot seul de *Brahma* fut intelligible pour le cheik. Mais celui-ci ne sourcilla pas, le laissa continuer jusqu'à la fin, sans témoigner par un seul regard ou par le moindre geste l'impatience de ne pas comprendre, et lorsque le nouveau venu eut fini sa harangue, il lui fit un geste gracieux pour l'inviter à s'asseoir, et lui montra une petite tasse pleine de café, en disant seulement *cahoué*, nom qui signifie *force*, et qui en donne aux habitants pour supporter les chaleurs de leur climat. L'Indien s'accroupit sur les talons sans répondre, tournant dans ses doigts d'un air d'orgueil inexplicable une sorte de petite ficelle blanche qui pendait de son épaule gauche à la hanche droite, et passait sur son habit militaire bleu. Il repoussa doucement le café qui lui était offert, comme si un scrupule religieux l'empêchait d'y goûter, et prit seulement avec les doigts quelques grains de riz et de sel qu'il porta sur ses lèvres, puis il accepta une longue pipe que lui présenta l'Arabe, et tandis que la jeune fille enveloppée de son manteau bleu et accroupie près de son père semblait craindre de

faire un mouvement, des nuages de fumée embaumée s'élevèrent à la fois des deux bouches et des deux tuyaux, de manière à former sur les têtes un nuage qui offusquait la timide lueur de la lampe. Le bruit des lèvres qui aspiraient cette vapeur fut long-temps le seul que l'on entendît, enfin le grave cheik parut se rappeler que pour savoir ce que voulait son hôte, il pouvait être bon de le comprendre; et avec ce calme des Orientaux pour qui l'on dirait qu'il n'y a pas d'heures, à voir comme ils songent peu à les employer, il dit tout haut ce seul mot : *Frank*. Aussitôt sa fille se leva, et sortant de la tente, parla avec un ton de commandement; une voix d'enfant répondit, on entendit un cheval partir, et elle rentra bientôt sous la tente de peaux de chèvre, s'assit sans parler, et ne cessa de tourner de son père sur l'Indou ses grands yeux noirs qu'on voyait briller sous l'épaisse toile de son masque, tandis que les deux graves personnages, recommençant à fumer de nouvelles pipes sans prononcer une syllabe, presque sans remuer les yeux, passèrent ainsi toute la nuit, soit qu'ils fussent aussi indifférens et dénués d'idées que des pagodes de porcelaines, soit qu'ils demeurassent plongés dans des méditations aussi profondes que celles d'un fakir ou d'un ulemah, cherchant à comprendre les soixante-dix mille incarnations de Vichnou, ou bien la mission de Mahomet, envoyé comme prophète, *au rouge et au noir*, selon l'expression du sage Abu'l Feda.

II.

UN PALAIS DÉSERT.

Au nom de Dieu, clément et miséricordieux.
O infidèles idolâtres ! je n'adore pas ce que
vous adorez, et vous n'adorez pas ce que
j'adore.

Il-Koran, chap. des Infidèles écrit à la Mecque.

C'était, comme on l'a pu entendre, un jeune enfant arabe qui avait reçu les ordres laconiques du cheik par la voix de sa fille. Ce bel enfant, entièrement nu, et dont la tête seule était couverte d'une calotte rouge, sauta promptement sur la jument, toute sellée, qui était attachée derrière la tente, et qui se mit à bondir sitôt qu'elle sentit son pied dégagé de l'anneau de fer qui la retenait ; elle s'enleva et sauta trois fois avec des mouvemens onduleux et gracieux, comme pour délasser ses membres vigoureux de leur longue contrainte ; et puis, après que son jeune cavalier eut pris sa lance de seize pieds, et jeté un regard sur les étoiles, pour se diriger dans le désert comme un pilote sur la mer, la belle cavale partit au galop, et passa si légèrement sur le sable, que l'on aurait pu croire ses pieds garnis d'une enveloppe de velours ; on les entendait à peine retomber sur le sol, et elle semblait se guider elle-même dans l'ombre, car la haute selle qu'elle portait enveloppait entre les arçons et son siège et cachait presque entièrement le petit Bédouin. Ce jeune et hardi cavalier, quittant les colosses de la plaine, que les Arabes nomment Tâma et Châma, tourna vers le sud-ouest pour trouver le chemin qui borde le désert ; et, remontant contre le cours du Nil, il traversa d'abord un petit bois d'acacias

épineux, si clair semés, qu'on aurait pu les prendre dans la nuit pour des piques plantées à de grands intervalles; une petite vallée poudreuse s'ouvrit au-delà, il la passa rapidement, ensuite il franchit sans hésiter une vaste enceinte de briques remplie de débris de colosses : embarrassée par des têtes et des membres de marbre et de basalte, qui semblaient dans l'ombre un champ de bataille de géans; à la lueur des étoiles, il voyait à l'occident la chaîne libyque, qui s'étendait comme une muraille blanche, et lorsqu'il se trouva élevé sur un promontoire de poussière et de débris, il reconnut dans l'air une masse noire et carrée, soutenue sur deux sombres pyramides, et formant une porte démesurée; c'était le premier *pylône*¹ du palais antique de Médinet-Abou, l'un des neuf villages de mesures qui sont jetés d'espace en espace sur l'emplacement de l'antique Thèbes aux cent portes. Ces villages donnent leurs noms barbares à ces majestueux débris, aux pieds desquels ils rampent obscurément, et qu'ils souillent comme des ronces souillent le pied d'une forêt de chênes brisés. Pour arriver au vieux temple, l'enfant mit son cheval au pas, et commença à circuler lentement dans les routes tortueuses, étroites et obscures que le hasard a laissées dans ces entassements de ruines, et que la nuit ne pouvait permettre de reconnaître qu'à l'œil exercé d'un enfant bédouin, et au pied intelligent d'un cheval arabe.

Tandis qu'il marche ainsi avec précaution, il nous est nécessaire de le devancer, et de nous occuper des habitans de ce reste de palais, habitans auxquels ceux de la tente avaient souvent recours, et qu'ils venaient trouver dans toutes les circonstances pressantes qui nécessitaient les secours de la médecine ou des autres sciences européennes. Nous remonterons un peu dans le passé, et nous y apprendrons à connaître les nouveaux personnages que nous devons rencontrer.

¹ *Pylône*, nom grec qui a été depuis long-temps adopté pour représenter à la pensée ces sortes d'arcs de triomphe dont le sommet est une terrasse et les deux piliers de larges obélisques.

Deux des pères jésuites qui avaient succédé à la mission du père Brévedent en Éthiopie furent contraints à quitter ce pays, par les inquiétudes sans nombre que leur causèrent le patriarche et les prêtres cophites, dont la religion est celle de ce royaume; ils furent heureux de se retirer sains et saufs, à travers leurs ennemis chrétiens et mahométans, et descendant à grand'peine le cours du Nil, vinrent se cacher dans les décombres de Thèbes: remplis de persévérance, de courage et de finesse, ils parvinrent à gagner, à force de temps et de services rendus, la confiance des *fellahs* des neuf villages des deux rives, et même d'une tribu d'Arabes pasteurs nommée Abab-deli's, et à établir une sorte de petite mission sur la rive gauche du Nil. Il est bien vrai qu'ils furent obligés d'atténuer étrangement la rigueur des maximes du catholicisme, qu'ils voulaient établir au centre d'un pays mahométan ou schismatique; ils avaient affaire à de rudes et superstitieux néophytes, qui les placèrent souvent dans l'alternative de faire céder leurs principes, ou d'être livrés aux Mamelouks, qui gouvernaient despotiquement l'Égypte, et dont les pauvres pères se cachaient soigneusement. On peut donc dire qu'il y eut conversion de part et d'autre, en ce sens que les Arabes arrachèrent de leurs pieux missionnaires des concessions secrètes et des permissions occultes dont les bons pères demandaient sans doute pardon à Dieu dans leur cœur, tandis qu'en échange ils accordèrent aux deux frères de Jésus les privilèges, successivement octroyés, d'enseigner les enfans et de dire secrètement la messe, pourvu qu'ils n'eussent pas de cloches, et ne s'avisassent jamais de parler aux femmes, sous peine d'être tués sur-le-champ par leurs maris ou maîtres, ce qui pensa arriver deux ou trois fois aux bons missionnaires, que leur âge avancé ne put soustraire qu'avec bien des difficultés à l'inflexible jalousie orientale. Il était résultat de ces arrangemens et de ces mutuels sacrifices une sorte de petit culte mixte, tout particulier, qui s'exerçait dans l'ombre; une croyance vague et complaisante, qui n'était ni la religion romaine, ni la grecque, ni la cophite, ni l'armé-

nième, ni le schisme Jacobite, ni le Surien, ni l'Éutichéen, ni le Nestorien, ni le Sévérien, ni celui des Monophysites, cultes qui règnent dans l'Orient, débris épars du christianisme qui survivent à sa chute comme les débris des temples au pied des mosquées; mais c'était comme une sorte de moyenne proportionnelle trouvée entre la religion catholique et celle de Mahomet, demi-teinte entre les deux couleurs, demi-ton entre deux sons, point d'intersection, vacillant et indéterminé, montant ou descendant selon la circonstance, et selon que la fortune de la mission haussait ou baissait dans l'opinion. On verra par la suite en quoi consistaient les accommodemens d'amis dont nous parlons, et cette sorte de sainte contrebande; elle faisait, par exemple, que les bons pères n'hésitaient pas à bénir les talismans musulmans et le Koran quand un Bédouin les leur apportait, de crainte qu'en désespoir de cause il ne les portât au Santon du voisinage. Quoi qu'il en soit, d'abord médecins, puis religieux ouvertement, les deux pères, qui avaient nom *Félix* et *Servus Dei*, avaient établi leur chapelle et leurs personnes à Medinet-Abou, d'une manière aussi solide que quelque chose ou quelqu'un pouvait l'être en Égypte, sous l'empire aristocratique et militaire des Mamelouks, lorsque dans l'année 1793, le premier, qui était le plus jeune, fut emporté par la peste, dont il avait espéré guérir une pauvre famille de Cosséir, petit port voisin de Thèbes, sur la mer Rouge; et à l'époque de cette histoire, il ne restait plus que le P. *Servus Dei*, comme timide pasteur du plus farouche et du plus perfide de tous les troupeaux.

L'excellent homme, qui avait jugé à propos de prendre ce nom latin, qu'il rendit célèbre et digne de figurer dans les *Lettres édifiantes*, en avait sans doute un autre dans le monde; mais on n'en a jamais rien su, et il parut toujours l'avoir complètement oublié, n'ayant de sa vie laissé échapper un seul mot qui pût marquer un souvenir d'un genre de vie différent de celui qu'il menait. Il s'était logé dans un de ces vastes et magnifiques souterrains de Thèbes dont les

mars sont chargés de dessins bizarres et d'hiéroglyphes qui sont encore très-mystérieux pour nous ; ce souterrain avait son entrée dans l'immense cour du palais de Medinet-Abou, qui avoisine un vieux temple et un pavillon, ancienne demeure des prêtres égyptiens. Le temps l'avait rendu possesseur des ruines extérieures et intérieures de ce gigantesque édifice, avec d'autant moins de résistance, que les misérables cahutes du village voisin étaient totalement abandonnées. Le pauvre moine se trouvait donc maître absolu de l'une des demeures des Pharaons, et officiait dans le sanctuaire de la déesse Isis, se voyant ainsi souverain spirituel et temporel d'un palais auprès duquel tous ceux de Rome et de l'Europe entière ne paraîtraient que des chaumines enfumées, ou des colifichets d'enfans. Cependant, quelque juste que soit l'enthousiasme qui nous porte à signaler ainsi la gloire de notre ami, nous devons dire qu'il n'était pas le premier religieux conquérant de ces magnifiques demeures ; elles portaient et portent encore les traces de tous les cultes qui furent en honneur dans l'Égypte : les chrétiens de la première Église de la Thébaïde avaient élevé une chapelle dans la cour du grand temple ; les Musulmans en firent depuis une mosquée, après l'avoir purifiée avec de l'eau rose ; mais le temps renversa bientôt ce faible édifice avec ses croix et ses croissans au pied des ruines impérissables qui l'entouraient comme des fortifications ; il n'en resta que quelques belles colonnes de granit rouge, d'un seul morceau, qui semblent placées là comme point de comparaison et de proportion entre le goût étroit, mesquin et joli de l'architecture moderne, et la simplicité grandiose, et la sublime beauté de l'architecture et de la statuaire antiques.

La nuit dans laquelle se passèrent les événemens très-simples que nous avons à raconter, était déjà très-avancée, lorsque le P. *Servus Dei* sortit de son souterrain, portant une lanterne sourde dans une main, et dans l'autre un pot d'argile très-pesant ; il monta dans les décombres, et, seul dans l'immense péristyle du palais découvert, il se dirigea d'un

pas assuré vers le milieu du mur le plus grand, le mieux conservé, et le plus surchargé de dessins de batailles et d'offrandes religieuses. Là, il s'arrêta, et posant, non sans quelque peine, plusieurs pierres les unes sur les autres, il en fit une sorte d'échelle, au moyen de laquelle il s'éleva à la hauteur d'une grande figure d'Osiris, assis sur son char de victoire, et tenant d'une main les rênes de ses chevaux, et de l'autre faisant un signe pacifique à une quantité de petits hommes dont la tête n'atteignait pas son genou, et qui répandaient en offrande, sous les roues de son char, une pluie de mains et d'oreilles coupées à ses ennemis. Le bon père, ayant posé sa lanterne à côté de lui, se mit à considérer le profil d'Osiris, dont l'œil était vu de face, comme un peintre regarderait un mauvais tableau qu'il serait chargé de réparer; il examina quelque temps en silence la figure d'épervier qui formait la coiffure du divin personnage, et poussant un léger soupir, il demeura un moment les bras croisés à le considérer attentivement. Enfin, prenant tout à coup son parti, il trempa et retourna long-temps un gros pinceau dans le pot qu'il avait apporté, et, le retirant tout gonflé d'une belle couleur d'ocre jaune, l'appliqua sur la muraille, et dessina un demi-cercle autour de la tête d'Osiris; puis, mettant tous ses soins à bien détacher le profil, et à cacher la tête d'épervier, il remplit la circonférence avec sa couleur pâteuse, de manière à former une sorte de lune derrière la tête et les épaules de l'ancien dieu de l'Égypte. Très-satisfait de son ouvrage, il descendit de ses degrés de pierre pour l'examiner de loin, pencha à droite et à gauche sa tête chauve, et caressa son menton à barbe grise d'un air d'artiste consommé; ensuite, remontant sur son échafaud, et saisissant de nouveau son gros pinceau, il se préparait à corriger la main étendue du dieu, lorsqu'une voix forte fit retentir dans l'écho des péristyles un éclat de rire long et ironique, qui fit tressaillir le bon missionnaire; il retourna la tête avec un peu d'embarras, et vit en bas de son piédestal un homme dont la présence ne lui causa

aucun étonnement, mais un léger mouvement d'humeur.

— Mon cher ami, dit-il cependant en français avec douceur, à ce jeune homme, j'ai eu bien des croix à porter à la suite de notre Seigneur, depuis que je mène la vie évangélique dans la domination des infidèles; ces croix me sont venues de la part des Mahométans et des schismatiques surtout. Je n'ai pas eu moins à souffrir de la part des libertins auxquels je tentais d'enlever leurs victimes; mais la croix la plus lourde pour moi serait de voir un catholique romain se rire d'un acte de foi que j'accomplis dans toute la simplicité de mon cœur.

— Allons, allons, bon père, ne nous fâchons pas, répondit le nocturne visiteur; vous y perdriez peut-être un peu, car le moment approche où bien des gens ici auront besoin de moi, et vous tout le premier. Jusque là, permettez-moi de m'étonner de vous voir devenu tout d'un coup peintre en bâtimens, et de vous demander si je puis vous seconder dans votre ouvrage mystérieux.

— Quant à me seconder, dit le père *Servus Dei*, je ne doute pas que vous n'en soyez très-capable, car celui qui sait toutes les langues peut bien savoir aussi tous les métiers; et en vérité, mon ami, quand vous me diriez que vous allez rebâtir le temple de Medinet-Abou, et le remettre en l'état où il était sous Sésostris, qui certainement est le Pharaon de l'Écriture, cela ne m'étonnerait point de votre part après ce que je vous ai vu faire. Mais je n'ai pas besoin d'aide en ceci; ce que je vous demande, c'est de ne pas me faire entendre un second éclat de rire comme celui-ci, qui m'a semblé tout-à-fait infernal, vraiment infernal; soit dit sans vous offenser, mon ami.— Sans vous offenser, reprit-il en descendant de ses pierres et en serrant la main de cet homme, car vous savez que je vous aime déjà comme un fils, quoique vous me soyez tout-à-fait inconnu.

La main nerveuse et sèche du nouveau venu serra les petits doigts jaunes et maigres du père, et il s'écria avec un ac-

cent ferme, mais douloureux, qui pénétra jusqu'au cœur du missionnaire :

— Dieu veuille, mon père, que je sois inconnu à tout le monde; moi et mes pareils ne devons désirer que cette destinée-là. Mais le temps va venir où je courrais bien des dangers, s'il y avait des dangers pour un homme qui, au fond, ne se soucie guère de ce qu'il deviendra.

— Eh ben Dieu! mon fils, dit le père alarmé, que pouvez-vous craindre dans cette retraite, où nous menons tout-à-fait la vie des anciens solitaires de la Thébàide? Les Mamelouks n'ont pas paru depuis qu'ils ont levé le *myry* de l'an dernier; les habitans du *Saïd* sont très-doux, et accoutumés à vous. A présent, de quels dangers parlez-vous?

— Oh! n'importe; ne faites pas attention à ce que je vous ai dit. Moi, voyez-vous, je suis toujours en voyage; ce temps de repos n'était qu'une halte. Mais vous, père, préparez-vous aussi, car je me trompe fort, ou ceux qui viendront n'auront pas grande sympathie avec vous.

— Qui doit donc venir ici, mon Dieu?

— Des gens que je suis venu attendre, et que j'ai besoin de voir de près; je ne puis vous les nommer, mais ils se feront bien voir et entendre; et je vous le dis sur mon honneur, dès qu'ils seront venus, il n'y aura pas un seul cheveu de ma tête en sûreté.

— En ce cas, mon fils, dit le père en souriant, il faut compter sur la Providence.

— Nous sommes dans le pays de la fatalité, reprit l'étranger, qui en ce moment parlait français sans le plus léger accent, et nous verrons ce que l'un et l'autre amèneront. Qu'est-ce que cela me fait à moi?

— Heureux ceux qui ont confiance au Seigneur, et dont la conscience est en repos, dit le missionnaire avec résignation, mais cependant baissant la tête avec un air de préoccupation visible.

— Voilà! voilà les soupçons que j'inspirerai toujours, et vous ne pouvez vous en défendre, ajouta son interlocuteur

avec un rire forcé ; mais cela m'est égal. Oui, de pardieu ! cela m'est égal, ajouta-t-il en élevant les mains, l'opinion des hommes m'est indifférente. Qu'est-ce que cela me fait ? ajouta-t-il après un repos. C'était sa phrase favorite.

Le père *Servus Dei* fut effrayé de ces exclamations, et voulut éviter d'y répondre. Il y avait dans ce jeune homme quelque chose qui le déconcertait et l'intimidait sans qu'il se l'avouât lui-même ; il remonta paisiblement, en apparence, sur son échafaud de pierre, et prenant son pinceau, il se mit à barbouiller une croix dans la main d'Osiris avec la même couleur jaune, car il n'en avait qu'une. L'autre le laissa faire et se promena de long en large, les mains derrière le dos, dans la vaste cour pleine de débris où ils se trouvaient, marchant avec une vitesse qui suffisait pour faire reconnaître un Européen. Pendant environ un quart d'heure, on n'entendit que le bruit de ses pas, qui retentissait dans l'écho des mille piliers carrés qui formaient le grand péristyle ; enfin, vers la vingtième fois qu'il repassa devant la petite lanterne du missionnaire, celui-ci se retournant un peu, le pinceau à la main, lui dit :

— Croyez-vous, mon fils, que ce soit une imprudence, d'après vos tristes prévisions, que de transformer cette figure païenne en un saint Jean, selon l'usage de nos pieux frères de la primitive Église, qui n'ont eu qu'à ajouter une robe à ces images profanes d'Isis, que vous voyez ici près, pour en faire une représentation assez passable de la sainte Mère de Dieu ?

— Eh mon Dieu ! mon bon père, reprit un peu brusquement l'interprète, car il n'était connu dans le pays que sous le nom de ses fonctions, usage assez général dans l'Orient, où l'on fait plus de cas du surnom que du nom, et cet usage favorise singulièrement l'incognito ; mon Dieu ! vous pouvez bien faire tous les petits barbouillages qui vous plairont sur la muraille, cela n'aura guère plus de conséquence aux yeux des Européens que les soldats que les enfans dessinent au charbon dans les rues de leurs villes. »

Quoique visiblement choqué de la comparaison, le père ne perdit pas de vue la circonstance où il se trouvait, et le mot échappé à l'interprète.

— Vous dites donc que ce sont des Européens qui doivent venir? dit-il en regardant un peu en dessous la physionomie de l'étranger, que sa lampe et la clarté croissante du ciel éclairaient assez. Celui-ci, sans chercher à se cacher, s'approcha davantage.

— Oui, dit-il d'un ton sérieux et solennel; oui, ce sont des Européens, des Européens sans pitié, sans foi, sans loi, sans mœurs, sans gouvernement régulier, plus barbares que les Bédouins et les Mamelouks. Voilà ce que j'ai à vous dire; tenez-vous pour averti, et réfléchissez. J'ajoute à cela, une fois pour toutes, que si vous voulez quitter le pays, il y a à Cosséir un brick qui vous portera où vous voudrez.

— Quitter le pays! dit le missionnaire avec chaleur. Ah! mon fils, ce n'est pas à soixante-deux ans, quand on en a passé quarante à étudier la langue, le caractère et les usages d'un peuple que l'on songe à changer de pays, parce que ce pays change de maîtres. Et ne l'ai-je pas vu déjà en changer cinq fois? N'ai-je pas vu Ibrahim, le premier qui renversa les pachas en 1746? N'ai-je pas vu le Cheik-el-Beled, le fameux Aly-Bey, qui se déclara sultan d'Egypte, prit la Mecque et battit toutes les troupes du grand-seigneur? Cette main a touché celle de Dâher, son ami fidèle, en 1772; et j'ai été réduit à me cacher dans les tombes que vous voyez ici à Qournah, lorsque le brigand Mohammed lui succéda; à présent je respire sous la protection de Mourâd et d'Ibrahim, les Mamelouks. Eh bien! pourquoi notre Sauveur, qui m'a tiré de la dent des tigres, m'abandonnerait-il sous celle des loups? J'accomplis son œuvre, je suis son soldat, son serviteur, et il ne délaissera pas celui dont les services remontent jusqu'au temps du révérend, et j'oserais même presque dire du bienheureux père Sicard.

— Vous avez raison, mon bon père, vous avez raison,

restez ici. Moi, qui suis plus exposé, j'y veux rester aussi; mais souvenez-vous que je vous ai averti.

— Et d'ailleurs, poursuivit avec la même vivacité le bon missionnaire, il se passera bien du temps sans doute avant que vos craintes se réalisent, et d'ici là la mission aura gagné et aura pris une attitude plus respectable; nous aurons jeté des racines plus profondes par la protection de Mourad-bey, que je regarderai toujours comme moins éloigné du royaume de Dieu que les autres beys des Mamelouks. Mourad-bey, je vous l'ai dit, m'a promis solennellement et avec serment qu'il me permettrait d'avoir une cloche.

Et voyant un léger sourire sur les lèvres habituellement sérieuses de l'interprète :

— Vous riez, mais vous ne savez pas de quelle importance est une cloche dans une mission; ce fut toujours le désir le plus ardent qu'il y eut dans le cœur du P. Félix et dans le mien. Si nous avons une fois la cloche, nous pourrions appeler de loin notre petit troupeau, et je pourrai, sans mentir, nommer église ce qui ne serait qu'un débris de temple jusque là; une fois cette cloche suspendue, et il me sera facile de le faire, pourvu que Mourad tienne sa promesse, une fois que la cloche aura retenti depuis El-Acalteli jusqu'à Med-Amoud ¹, qui doutera que la Sublime-Porte ne permette et ne protège ouvertement notre culte, comme en Syrie celui des Maronites, qui n'est autre chose que le culte catholique romain? Cette opinion établie, les tièdes seront réchauffés dans leur foi; vous verrez les ouailles accourir de tous les côtés, et la tribu des Beni-Ouassel pourra peut-être se joindre à celle des Ababdéhs; dès que mon troupeau se sera accru à ce point, on n'osera pas refuser aux cheiks de ces tribus la permission de construire ici, où je suis, un petit autel, et vous qui savez tout et qui êtes, je crois, catholique romain, vous m'aidez à orner le temple du Seigneur. Il ne serait pas impossible qu'ils nous vint des vases

¹ Villages aux deux extrémités de l'emplacement de Thèbes.

sacrés de Cosséir ou par la caravane de Damas, et les Cophtes qui se sont égarés, et qu'on pourra faire rentrer dans le sentier de la vraie foi, sont déjà habitués aux rites du vrai culte; ils ont des chapelains, des desservans, des....

— Tenez, bon père, voilà un enfant de chœur qui vous vient, interrompit l'interprète avec un rire caustique, en voyant s'avancer sous le premier pylône un beau cheval guidé par le petit Bédouin que nous venons de voir partir de la tente.

— C'est bien extraordinaire à cette heure, dit le père étonné, et descendant de son échafaudage en jetant son pinceau, il marcha précipitamment au-devant de l'enfant, qui en un seul bond fut à terre. Le jeune Arabe ne salua qu'en posant sa main droite sur son cœur, et faisant des gestes aussi composés, aussi graves et aussi lents que ceux d'un patriarche auraient pu l'être; il annonça dans sa langue que Yâqoub, cheik des Ababdéls, avait reçu sous sa tente un Indou accompagné de ses esclaves, mais qu'on ne savait pas le sujet de sa mission, ni comment il était venu, parce qu'il ne parlait ni l'arabe, ni la langue des Francs; que le cheik désirait la présence et les services de l'interprète, et qu'il viendrait à la naissance du jour le consulter, si c'était son plaisir et son moment, car le caractère grave et la multitude des connaissances de l'Européen lui avaient acquis, dès son arrivée, une vénération presque superstitieuse de la part des cheiks et de tout le pays, qu'il n'était venu habiter que depuis six mois. Lorsque le missionnaire lui demanda quelle était là-dessus sa volonté, il réfléchit long-temps sur cette circonstance, et le débarquement d'un Indien sembla l'étonner; il interrogea l'enfant en arabe vulgaire, lui demanda depuis quand et comment l'Indou était débarqué, mais ses questions furent inutiles. Enfin il s'écria :

— C'est le commencement, ce doit être le commencement; qu'il vienne : puis, reprenant le style et la langue arabe avec la facilité d'un Bédouin et la prononciation fortement gutturale :—Dis au cheik Yâqoub, père de Souleyman :

Yongouf el Terjuân vous attend demain à l'heure où les Croÿans doivent lire le chapitre de l'Aurore.

Le père *Servus Dei* parlait moins bien l'arabe, qu'il avait appris pendant quarante ans ; cependant il s'en servait toujours dans ses relations avec les Bédouins, et se faisait passablement entendre d'eux ; il emmena celui-ci à quelque pas, et lui dit en faisant de nombreuses parenthèses : — Nous avons d'autres affaires à régler, mon enfant ; tu diras au cheik Yâqoub que rien ne m'échappe, et qu'il y a ici un génie qui me dit tout. Je sais que son neveu Souleyman vient d'épouser sa fille Zahra ; j'espère qu'ils se conduiront bien et en bons chrétiens, et ne manqueront pas de se présenter devant moi pour recevoir le sacrement du mariage et la bénédiction que j'ai seul le droit de donner ; entends-tu bien, mon enfant ? Moi seul, moi seul, il ne s'agit pas de consulter les fakÿrs ni les santous, qui sont des menteurs. — (Je t'ai déjà dit de t'habiller plus déceimment que cela, Taleb ; tu es ici tout nu dans une église, mon enfant ; ce serait tout au plus bon en plein champ.) — Oui, tu diras au cheik que si les deux époux ne se présentent pas ici, leur mariage sera nul devant Allah, entends-tu ? — comprends-tu bien ?

L'enfant immobile jusque-là fit un signe d'intelligence.

— Et que Monkir et Eblis les attendent, s'ils ne viennent pas se présenter devant le prêtre de Issa ¹.

Taleb répondit gravement par une citation du Koran : — *C'est Issa qui a changé une pierre en oiseau ?*

— Oui, mon enfant, c'est cela même, poursuivit le père, et se tournant vers l'interprète, comme pour s'excuser : Ces pauvres gens n'en savent pas plus, dit-il en français, il faut bien parler un peu leur langage et hurler avec les loups, pour en faire un jour des brebis du bercail.

Puis reprenant sa harangue : — Pour toi, Taleb ; toi, je t'ai promis de te baptiser et de te faire enfant de chœur, mais

¹ Nom arabe de Jésus.

tu es trop entêté, tu ne veux pas t'habiller; à dix ans! (tu auras dix ans au mois de Ssafâr¹, et tu ne portes pour vêtement qu'une calotte rouge sur la tête.) C'est honteux, Taleh; va vite, et n'oublie rien; surtout qu'ils n'aillent pas chez le santon. — Monte vite à cheval; prends ta grande lance. Allons, saute. — Ce santon est un menteur, entends-tu? il ne passera pas le pont Al Sirât au jour du jugement, dis cela au cheik, entends-tu? — Ah! le voilà parti! ouf, ils me donnent assez de peine! ils ont la tête si dure, qu'il faut parler de notre sainte religion avec les noms du Koran de leur faux prophète, pour se faire entendre.

Et l'enfant parti, le bon père, en s'essuyant le front, revint, prit le bras de l'interprète, et se promena de long en large avec lui, comme pour se remettre de la grande fatigue qu'il venait d'éprouver; il avait encore quelque scrupule dont il paraissait embarrassé, et dit en marchant :

— Ne soyez point scandalisé, mon ami, de ce que vous venez d'entendre : malgré leur amour fanatique de la fausse croyance, les Orientaux ont naturellement un besoin, j'oserais presque dire un instinct de religion qui ferait honte aux chrétiens, et j'ai pensé que, pour ne pas les heurter et pour les ramener, je ferais bien, par degrés, de leur parler leur langage; car, à tout prendre, leur faux prophète (que Dieu confonde!) a cependant montré quelque respect pour la personne divine de notre Seigneur Jésus-Christ : il dit dans le Kôran, au chapitre *de la Table*, qui fut écrit à Médine, et qui contient cent vingt versets : « Allah dira à Jésus, fils de » Marie : Souviens-toi de la grâce que je t'ai faite et à ta mère. » Je t'ai fortifié par le Saint-Esprit; tu as parlé dans le ber- » ceau comme un homme de quarante à cinquante ans; je t'ai » enseigné l'Écriture et la science, l'Ancien Testament et » l'Évangile; tu as guéri les aveugles-nés, tu as ressuscité les » morts, tu as fait des miracles que les impies disaient être

¹ Ce mois de l'hégire correspond au mois de juin (vieux style) et de messidor, style républicain.

» magie. » — C'est peut-être ce qui fait que ses sectateurs montrent tant de vénération pour la mère de Dieu ; ils l'appellent la mère du grand prophète Issa, et la révèrent jusqu'à faire empaler les Juifs qui osent blasphémer contre elle, tandis que des hommes élevés au sein du christianisme hésitent à lui rendre les honneurs et l'adoration qu'on lui doit ! — Le saint sépulcre est un des termes de leurs pèlerinages de dévotion : j'ai vu dans la cité sainte des pèlerins turcs allant sur leurs genoux et se traînant à terre depuis la porte jusqu'au saint tombeau, et avant d'y entrer, ils ôtaient la laisse de leur turban ; ensuite ils se prosternaient et faisaient de profondes inclinations en frappant le pavé de leur tête. Et considérant aussi que le grand-seigneur, parmi tous ses titres pompeux et magnifiques, se fait gloire du nom de protecteur et conservateur de la cité sainte, j'ai pensé que nous pouvions répondre, pour ainsi dire, à ces procédés que l'on pourrait regarder, en quelque sorte, comme des avances pour rentrer dans le giron de notre sainte mère l'Église. Le père Félix n'était pas toujours de mon avis sur ce point, et ce fut souvent le sujet de quelques douces contestations ; mais personne ne pouvait décider entre nous, car notre correspondance avec le père procureur des missions du Levant avait été totalement dérangée par les événemens inouis de la révolution de France, que je n'ai sus que par vous depuis six mois, et auxquels j'ai peine à croire encore.

— Ils vous seront confirmés bientôt, mon bon père, dit l'interprète en lui serrant la main ; oui, sévèrement confirmés. Vous m'aviez pris en amitié parce que depuis longtemps vous n'aviez plus personne à qui parler français ; eh bien ! vous aurez bientôt des Français pour soutenir la conversation avec vous, et...

L'interprète fut interrompu par un gémissement sourd qui se fit entendre derrière le péristyle ; tous deux y coururent à grands pas, et distinguèrent un homme à cheval qui s'avancait lentement vers le grand temple qu'ils habitaient. Le missionnaire alla chercher sa fidèle lanterne, et, s'approchant

timidement, reconnut un Mamelouk à l'élégance de son costume et à la richesse de ses armes ; mais il fut effrayé du délabrement et de l'accablement total du maître et du cheval : l'animal, fatigué, harassé, traînait avec peine ses membres couverts de sueur et de sang, où s'attachait la poussière comme une cendre délayée ; il tirait une langue haletante et écumeuse, et alongeait sa tête jusqu'à terre : le Mamelouk laissait pendre un damas attaché par un cordon d'or à son bras droit, dont la main semblait à demi séparée par un coup de sabre ; ses pistolets d'argent et sa carabine évasée tombaient aussi sur ses cuisses, à l'extrémité des longs cordons de soie qui les attachaient, comme des instrumens inutiles qu'il ne pouvait plus manier. Il s'arrêta ; et malgré sa blessure, portant sa main gauche au poignard de sa ceinture, il s'écria :

— Chiens de chrétiens ! donnez-moi de l'eau.

L'interprète saisit d'une main son bras, et de l'autre la bride de son cheval, et lui répondit en arabe :

— Dis-nous d'où tu viens, et tu auras de l'eau.

Le reste d'orgueil du Mamelouk s'éteignait avec ses forces, et sa menace en avait été la dernière lueur. — Les beys sont vaineux, dit-il d'une voix étouffée, les maudits qui viennent ont les bras attachés les uns aux autres par des anneaux de fer. Laisse-moi gagner le désert, et donne-moi de l'eau.

— Déjà ! dit l'interprète, Mourad-Bey déjà vaincu !

— Voilà une étrange nuit, il faut en convenir, dit le père en présentant au Mamelouk l'extrémité d'une petite outre de peau de bouc. Tiens, mon ami, bois, nous secourons le pharisien et le gentil.

Le malheureux but avec une avidité effroyable l'eau que renfermait l'outre, sans reprendre haleine une fois, et ouvrant fixement des yeux ardents ; puis il la jeta brusquement, et regardant encore en arrière, comme s'il eût cru voir l'ennemi sur ses pas, il donna quelques coups de talon à son cheval épuisé, et du tranchant de ses étriers blessa et coupa les

flanes du pauvre animal, qui partit plus vite qu'on ne l'eût attendu, et ne tarda pas à se perdre dans l'ombre du côté des déserts, au-delà du vaste emplacement d'un hippodrome antique.

Les deux amis revinrent assez pensifs dans la grande enceinte du palais, et demeurèrent quelques instans sans parler, se regardant fixement l'un l'autre, mais ne voulant pas s'exprimer leurs sentimens. L'interprète se taisait, parce qu'il ne semblait pas croire que ses paroles pussent être d'une grande utilité à un homme qui hésitait à suivre ses avis, et auquel, de son côté, il ne voulait pas se confier; le missionnaire gardait le silence par un reste de respect humain qui l'empêchait de témoigner trop de frayeur en présence d'un inconnu. Ce fut dans cette idée qu'il affecta de revenir une troisième fois à son ouvrage favori; et reprenant son pinceau, il se mit à passer des teintes jaunes sur l'auréole de l'Osiris devenu saint Jean; cependant il était visible que cette fois ce pinceau ne donnait plus les touches hardies et larges d'un grand maître, mais au contraire se promenait mollement sur des couleurs déjà *empâtées*, selon le terme des peintres, et ne faisait qu'accroître l'épaisseur de la couche d'ocre qui remplissait l'orbe de l'auréole. Le bon Père *Servus Dei* poussa son air d'assurance jusqu'à fredonner un *Magnificat*, et commencer en tremblotant un *Salve Regina*, puis il parla de choses toutes différentes de celles qui l'occupaient, et demanda d'un air distrait et sans se retourner, si l'interprète n'avait point passé quelque temps aux Indes orientales.

— A Séringapatam dans le royaume de Mysore, répondit l'autre avec son indolence accoutumée, et sans la moindre affectation; j'y ai fait connaissance avec le sultan Tippou-Saëb, et il me fit un accueil bizarre. Il était au moment de partir pour la chasse, cent éléphans étaient rangés sur la place de Séringapatam, sa capitale; lorsqu'il parut les soukedars crièrent: *Sa Présence, vos éléphans vous saluent*, et les animaux fléchirent le genou trois fois; le sultan était suivi de

ses tigres de chasse très-apprivoisés, et que l'on menait comme une mente; ils étaient couverts d'un manteau traînant à raies d'or, et portaient chacun sur la tête un bonnet de drap. Tippo avec sa figure presque noire, et vêtu de gaze blanche, s'avança tout seul, nous regarda tous fixement, et sans rien dire, nous tourna le dos, monta à cheval, et partit pour la chasse.

— Et qui, *nous?* dit le père impatienté en se retournant, qui étiez-vous? qui êtes-vous?

— C'est ce que vous ne saurez pas, à moins que d'autres que moi ne vous le disent, reprit l'interprète avec le même flegme, en se promenant encore de long en large.

— Comme il vous plaira, dit le père *Servus Dei*.

— Comme il me plaira, en effet, dit l'autre.

— Vous faites peut-être mal, reprit le premier.

— Mais peut-être fais-je bien, repartit le second.

— Je puis être plus utile qu'on ne pense, dit le missionnaire, tout en donnant force coups de pinces.

— Je puis être plus dangereux qu'on ne croit, répéta l'interprète, en marchant toujours du même pas, et s'amusan à parodier les paroles de son interlocuteur.

— Vous êtes un plaisant, dit celui-ci en se retournant d'un air conciliant, car il ne demandait qu'à faire la paix.

— Je ne suis pourtant pas gai, je vous jure, répondit l'autre, et un nouveau silence commença.

Sans s'inquiéter le moins du monde de cette interruption, l'interprète tira de sa poitrine une petite montre d'or à double fond, et s'approchant de la lanterne, en prit la clef, et se mit à la monter gravement. Les mouvemens reprurent leur battement régulier, et les aiguilles leur marche lente; il les regarda avec une grande attention, et porta plusieurs fois la montre à son oreille.

— Allons, allons, dit-il, en s'adressant à la montre, puisque les événemens recommencent pour nous, recommençons donc à compter les heures et les minutes des jours. A quelle heure sera célébré ce mariage demain, bon père? Je

vous conseillerais de vous presser, si vous me demandiez mon avis.

— Hélas ! dit le père, qui commençait à s'affecter sérieusement, la jeunesse rit et plaisante de toutes choses, parce qu'un sang brûlant coule dans ses veines, et qu'elle se sent assez de force pour recevoir le choc des événemens; mais lorsque l'inquiétude entre une fois dans l'âme d'un vieillard, rien ne peut la combattre, si ce n'est une grande confiance dans la Providence, car ses forces diminuent tous les jours.

En disant cela, il remit son pinceau dans le pot de couleur, et s'asseyant sur les pierres qui lui servaient d'échafaudage, il baissa la tête, et soupira profondément.

L'interprète changea de ton subitement, et lui serrant la main dans les siennes, lui dit avec une voix émue et attendrie :

— Ah ! croyez, mon bon père, que je ne me plais point à vous tourmenter par de vaines prévisions, et que si je garde encore le secret de mon nom et de mon pays, c'est moins pour moi que pour vous-même, car aux yeux des gens dont j'attends la venue, vous seriez aussi compromis que moi-même. Aussi criminel, ajouta-t-il avec un rire de mépris, aussi criminel de lèse-nation. Ah ! ah ! vous apprendrez bientôt ce que c'est que ce crime-là. Je vous en dis assez, mon père, pour que par la suite vous puissiez deviner ce que je suis, quand vous serez plus au fait des derniers événemens de l'Europe; mais je ne vous fais aucune confiance qui puisse vous compromettre et vous engager, je ne vous demande aucun serment, ne taisez rien de ce que j'ai dit, parlez de vos soupçons à qui vous plaira, je n'ai aucun droit à rien exiger de vous. Vous êtes libre, nous verrons ce que vous ferez.

On put voir à la lueur de la lanterne la rougeur dont se couvrirent les joues du missionnaire. Il salua légèrement et ploya les épaules comme pour se résigner à une nouvelle humiliation, et dit avec douceur : — Mon frère, je n'ai fait que bien peu de bonnes œuvres, mais je puis dire que je

n'en ai jamais fait une mauvaise avec l'intention de nuire.

— Il faut pardonner, reprit l'interprète, en appuyant son doigt sur la manche de bure du père *Scrvus Dei*, il faut pardonner aux malheureux leurs craintes continuelles ; je vous affirme ici, mon cher père, que depuis long-temps je n'ai parlé à aucun homme avec autant de confiance que je le fais avec vous. A présent je vous demande, soit que nous demeurions encore quelque temps ensemble, soit que nous nous séparions, je vous demande de ne plus me parler de moi ; au premier mot que vous m'en diriez, je vous quitterais pour-toujours, et ce serait avec la plus grande peine, car je ne désespère pas de vous être utile bientôt. Adieu, je vais dans ma cahute voir si je suis prêt en tout point à lutter contre l'orage, et préparer l'équipage d'un voyageuraussi perpétuellement en marche que le Juif errant. A demain matin, c'est-à-dire dans une heure ou deux tout au plus, car la nuit va finir.

En disant ces dernières paroles, il serra la main du missionnaire, et le quitta. Il traversa à grands pas l'enceinte du palais ruiné, et à quelque distance en dehors du second pylône, gravissant un petit monticule sablonneux qui s'étend en avant de la chaîne libyque, il entra seul dans une des cahutes de terre, du village de *Medinet-Abou*, entièrement abandonné depuis plus d'une année.

ALFRED DE VIGNY.

(La suite à la prochaine livraison.)

L'Église.

C'était un jour de fête, et l'église était belle ;
Un linge blanc brillait dans la sainte chapelle ;
 Un soleil caressant
Glissait avec amour au fond du sanctuaire ;
Mais seul il animait l'église solitaire :
 Le peuple était absent.

C'est un triste tableau qu'une église déserte,
Quand le peuple surtout, par la porte entr'ouverte,
 Voit, passe et n'entre pas.
Un homme entra pourtant, mais courbé vers la terre,
Pâle, humble et tout craintif.... On lisait sa misère
 A chacun de ses pas.

C'était un vieux maçon, vieux de peine et non d'âge ;
Il entra lentement, et fit, sur mon passage,
 Le signe de la croix ;
Puis ploya le genou sur la dalle luisante,
Et je vis tous ses maux, de sa lèvre tremblante,
 S'échapper à la fois.

Oh ! qu'ils étaient pesans ! Que sa tête vieillie
Tombait avec douleur sous le poids de la vie !.....
 Venez, accourez tous !

Que d'éloquence , ô ciel , dans ces pleurs solitaires !
 Je voyais devant moi des milliers de nos frères
 Dans cet homme à genoux .

« Exaucez-le , me dis-je , ô Dieu plein de clémence !
 Qu'il porte sur son front de peine et de souffrance !
 Lorsqu'il prie en ce lieu ,
 Peut-être il a chez lui des enfans qui se meurent !
 Peut-être ils ont tous faim , et l'attendant , ils pleurent !
 Exaucez-le , grand Dieu ! »

Et j'entendais rouler le brillant équipage ,
 Et de la ville en fête après ses jours d'ouvrage ,
 Le murmure lointain ;
 Puis mon œil retombait sur cet homme en prière ;
 Et je priais pour lui , pour sa femme et son père ,
 Et ses enfans sans pain !

Il partit consolé ; du moins sur son visage ,
 Je vis du désespoir s'éclaircir le nuage ;
 D'un pas plus assuré
 Il regagna le seuil où la douleur s'arrête ,
 Et je vis à la place où s'inclinait sa tête ,
 Qu'un homme avait pleuré !

Ah ! laissez-les debout , ces pieux édifices ,
 Où le cœur vient fermer ses vieilles cicatrices ,
 Et parle à Dieu tout bas !
 La foule n'y vient plus ; mais aux jours de souffrance ,
 Puisqu'un seul homme encore y trouve l'espérance ,
 Ne les abattez pas .

LÉON HALEVY.

DE

La Littérature Russe.

La littérature, cette science si vaste et qui se rattache à tant d'études accessoires, demande pour être bien connue et bien appréciée, plus de solidité que n'en suppose ordinairement la masse des lecteurs, qui semble n'y voir qu'un verbiage superficiel sur les créations de l'esprit et de l'imagination. La littérature d'un peuple peut servir de thermomètre à son caractère, à ses mœurs et à sa situation politique. Nous n'appuierons point ici la vérité de cette assertion par des raisonnemens dont la multiplicité nous entraînerait trop loin, mais tout le monde conviendra que la profondeur germanique, l'exaltation italienne, le patriotisme et la gravité anglaise, la délicatesse et l'urbanité française ont dû nécessairement imprimer un sceau particulier aux productions littéraires de ces différens peuples. Il est donc tout naturel que la littérature russe se ressente de la subite transition des Moscovites de l'état de barbarie à celui de civilisation. Les sciences et les arts ont été implantés en Russie comme les perruques à la Louis XIV, et les habits à la française. Contraints par la force des circonstances à devenir imitateurs, il n'est pas étonnant que nous ne trouvions chez les Russes que fort peu d'ouvrages originaux : cependant, comme il faut être impartial dans l'examen d'une littérature, nous allons remonter à son

berceau, à fin de mieux calculer ensuite la rapidité de son essor et la progression de ses développemens.

La naissance des lettres en Russie ¹ ne date réellement que du règne de Pierre I^{er}. Avant cette époque, les moines étaient seuls dépositaires des lumières. Le haut clergé se distingua, vers les temps les plus reculés, par quelques bons ouvrages. On cite les annales du moine Nestor, écrites dans le xi^e siècle, et qui jusqu'ici ont servi de base à tous ceux qui se sont occupés de l'histoire russe. Ces annales ont eu des continuateurs jusqu'en 1700, mais il est bon de faire observer que Nestor, ayant traduit en grande partie les historiens byzantins, sa chronique est éminemment dépourvue du grand mérite de l'originalité.

En fait de littérature proprement dite, on ne peut guère citer de pièce ancienne et vraiment nationale que le *poème sur l'expédition d'Igor contre les Polovtsi*, qui date du xii^e siècle. Cette production, très-estimée parmi les littérateurs, sert aujourd'hui de témoignage à l'antiquité de la poésie slave, et à l'existence d'autres ouvrages que le temps a dévorés. Le style, les tournures, les métaphores, tout porte à croire que ce poème est une imitation des anciens contes russes sur les exploits des princes et des héros. On y reconnaît l'enflure orientale, car l'auteur de ce chant guerrier fait l'éloge du rossignol de l'ancien temps, du poète Boïan, dont les doigts se promenaient avec légèreté sur les cordes harmonieuses d'un luth, et qui célébrait la gloire des preux. Plusieurs écrivains prétendent que le nom de Boïan était donné aux poètes qui,

C'est au tsar Ivan Wassiliévitch que la Russie est redevable de l'introduction des premières presses d'imprimerie. Elle eut lieu en 1553, sous la direction d'un Danois nommé Gouze. Mais, depuis son établissement jusqu'en 1711, on n'imprima que les livres sacrés et les oukases des souverains. A cette dernière époque, une imprimerie russe, que Jean Tessing, Hollandais, avait formée à Amsterdam, par privilège de Pierre le Grand, fut transportée à Moscou, et mise en activité par le Polonais Kopievsky. Plusieurs ouvrages sur l'histoire et les mathématiques sortirent de cette typographie.

à l'instar des chantres grecs chez les anciens et des troubadours chez les modernes, célébraient dans les fêtes de la cour les exploits des règnes précédens. Le poème sur la campagne d'Igor est d'autant plus remarquable, que c'est le seul ouvrage en ce genre que les Russes possèdent aujourd'hui. Nos lecteurs classiques, ou romantiques, nous sauront gré sans doute de leur en présenter ici l'analyse.

Igor, prince de Séversky, avide de la gloire des héros, exhorte sa garde à marcher contre les Polovtzi, et lui dit : « Je veux briser ma lance dans leurs déserts les plus reculés ; » je veux y laisser mes cendres, ou tremper mon casque dans » le Don et me désaltérer dans ses ondes. » De nombreux guerriers se rassemblent ; les coursiers hennissent de l'autre côté de la Soula ; la voix de la gloire se fait entendre dans Kief ; le son des trompettes retentit dans Novgorod, et à Poutivle les étendards flottent au gré des vents. Igor attend Vsiévolod, son frère chéri. Vsiévolod fait le portrait de ses valeureux guerriers. « Ils ont, dit-il, reçu le jour au bruit des » clairons, et dans leurs premières années, on leur présentait » la nourriture sur le fer d'une lance ; ils connaissent les chemins et tous les précipices ; leurs arcs sont tendus, leurs » carquois ouverts, leurs glaives aiguisés ; ils se précipitent » dans la campagne comme des loups affamés ; ils veulent courir de lauriers leur noble front et celui de leur prince. » Igor met les pieds *dans des étriers d'or*. Il voit au-devant de lui des ténèbres épaisses ; le ciel le menace de terribles orages ; les bêtes féroces rugissent dans leurs antres ; des troupes d'oiseaux planent au-dessus de l'armée ; les cris des aigles semblent lui présager sa ruine, et les renards glapissent à l'aspect des boucliers étincelans des Russes. Le combat s'engage ; les légions des barbares sont renversées ; leurs vierges tombent au pouvoir des guerriers d'Igor : l'or et les étoffes les plus précieuses deviennent leur proie ; les habits et les ornemens des Polovtzi jonchent les marécages et servent de ponts à l'armée des Russes. Le prince Igor ne garde pour lui qu'un drapeau rouge, enlevé aux ennemis et porté

sur une pique garnie d'argent. Mais bientôt le Sud vomit d'affreux nuages ou de nouvelles masses de barbares : « Les » vents, fils de Stribog, lancent du côté de la mer des nuées » de flèches sur les intrépides bataillons d'Igor. » Cependant Vsiévolod est en avant avec sa garde fidèle. « Les ennemis » sont accablés de ses traits ; leurs casques retentissent sous » les coups répétés de son glaive, et des monceaux de Polo- » lovtsi ont mordu la poussière partout où a brillé le casque » d'or du prince. » Igor vole au secours de son frère : depuis deux jours, la bataille la plus terrible, la plus acharnée, se prolonge. « La terre est teinte de sang et jonchée de cada- » vres. A la troisième aurore, les drapeaux russes s'abaissent » devant l'ennemi, *faute de sang à verser*. Les vaincus ter- » minent leur banquet sanglant et meurent pour la patrie » après avoir vendu chèrement leur vie. » Kief, Tchernigof sont dans l'effroi ; les Polovtsi triomphants emmènent Igor en esclavage. « On entend sur les rivages de la mer azurée les » chants de leurs vierges qui font sonner l'or enlevé aux » Russes. » L'auteur s'adresse ensuite à tous les princes, et les engage à se coaliser pour tirer vengeance des Polovtsi. Il dit à l'un : « Tu peux épuiser le Volga par le mouvement » des rames de tes nombreux vaisseaux, et tarir les eaux du » Don en les puisant dans les casques de tes compagnons » d'armes. » A un autre : « Vos casques dorés sont depuis » long-temps teints de sang ; vos héros sont furieux ainsi que » des taureaux féroces blessés par un fer brûlant. Déjà les » Lithuaniens, les Yatviagues et les Polovtsi jettent leurs » lances à vos pieds, et courbent leurs têtes devant leurs » pesans cimenterres. » Au prince Yaroslaf de Galitch : « Du » haut de ton trône d'or, tu soutiens les monts Krapaks par » tes légions de fer ; tu peux fermer les portes du Danube, » ouvrir le chemin de Kief, et lancer tes flèches jusque dans » les contrées les plus éloignées. » S'il déplore la mort du prince Polotsk, voici comment il s'exprime : « O prince ! des » oiseaux de proie ont couvert ta garde de leurs ailes, et les » bêtes féroces ont léché le sang de tes guerriers ; toi-même,

» à travers ton collier d'or, tu as laissé échapper ton âme de
» perle de ton corps vigoureux. » Dans la description des dés-
astres de la guerre civile, il est dit : « Les rives du Niémen
» sont couvertes de têtes aussi nombreuses que les gerbes
» au temps de la moisson, et, tels que de lourds fléaux, les
» glaives séparent les âmes des guerriers de leurs enveloppes
» mortelles. O temps de calamité ! pourquoi n'a-t-il pas été
» possible de fixer le grand Vladimir sur les montagnes de
» Kief ? » — Cependant l'épouse d'Igor déplore dans Poutivle
le sort funeste de son époux ; du haut des remparts, elle
jette les yeux sur la plaine, et s'écrie : « O vents cruels !
» pourquoi avoir prêté vos ailes légères aux flèches lancées
» par le khan sur les légions de mon ami ? N'était-ce pas
» assez pour vous d'agiter les flots de la mer et de balancer
» les vaisseaux russes sur ses vagues furieuses ? O majestueux
» Dniéper ! tu as miné d'affreux rochers pour te précipiter
» dans le pays des Polovtzi ; tu as porté sur tes flots les bar-
» ques de Sviatoslas jusqu'au khan de Kobiak : ramène-moi
» aussi le bien-aimé de mon cœur, et tous les matins je ne
» chargerai plus la mer de te porter le tribut de mes pleurs !...
» Astre brillant du jour ! tu répands sur tous les mortels ta
» douce chaleur et ton majestueux éclat, et pourtant tes
» rayons ardens ont consumé dans un aride désert les légions
» de mon bien-aimé ! » Mais déjà Igor est libre ; il a trompé
ses gardes, et, monté sur un coursier rapide, il s'élançe vers
les frontières de sa patrie ; il tue des cygnes et des oies pour
pourvoir à sa nourriture ; son cheval est épuisé de fatigue :
alors le héros s'embarque, et les eaux du Donetz le portent
en Russie. L'auteur anime ce fleuve ; il lui fait adresser au
prince les paroles suivantes : « O grand Igor ! quelle doit être
» la rage du khan Kontchak, et la joie de tes chers compa-
» triotes ! » Le prince répond : « O Donetz ! quo tu dois être
» glorieux de porter Igor sur tes ondes, et de lui préparer un
» lit de gazon sur tes bords argentés ! Tu m'enveloppes de tes
» douces vapeurs quand je me repose à l'ombre des arbres
» qui bordent tes rives : les canards qui nagent dans tes eaux,

» Les mouettes qui effleurent la surface de tes flots, me servent de gardes. » Arrivé à Kief dans sa capitale, Igor s'empresse d'aller rendre grâce au Tout-Puissant dans le temple de Notre-Dame.

On remarque dans cette production antique une certaine force d'expression, des beautés pittoresques, et les figures hardies qui caractérisent la poésie d'un peuple encore voisin de la nature. Mais quelques lucurs qui se font jour à travers une épaisse nuit et à de longs intervalles ne peuvent dissiper les ténèbres de l'ignorance. La lumière arrive tard chez un peuple encore dénué de ces établissemens utiles qui sont, pour ainsi dire, les phares de l'esprit humain, et servent de point de ralliement aux facultés intellectuelles comme aux élans de l'imagination.

Pierre-le-Grand, voulant donner à ses sujets le goût de l'instruction, fit un appel aux sciences et aux arts; mais les Russes, éblouis d'abord par l'éclat des exploits de leur souverain, et comprenant mal le système d'innovation qu'il avait introduit, semblèrent reculer devant le soleil de la civilisation: aussi, après avoir été le réformateur de la langue de son pays et le fondateur de la première académie dont se soit honoré l'empire russe, après avoir posé la pierre angulaire de l'édifice scientifique et littéraire, il ne jouit pas du bonheur de le voir s'élever à une grande hauteur: la mort vint l'arracher prématurément à ses immortelles créations.

Cependant un monnment littéraire très-estimé des Russes fut le premier résultat de cette forte impulsion que le génie de Pierre I^{er} venait de donner à l'esprit national. Le jeune prince Kantemir, doué de la plus rare organisation, et dévoré de la soif d'écrire, publia des satires qui étonnèrent la Russie: elles furent le premier effort d'une langue qui s'essayait à la poésie classique. Néanmoins cette langue ne fut pas encore fixée, elle resta hésitante et timide, parce qu'elle manquait de régulateur.

Sous le règne de l'impératrice Anne, Trédiakofsky, disciple de Rollin, prouva que l'on peut être fort instruit et

fort mauvais poète. Tout le monde connaît les insultes faites à sa traduction en vers russes du *Télémaque* de Fénelon. Trente ans après sa mort, l'impératrice Catherine, dans ses soirées de l'Ermitage, donnait pour pénitence aux personnes de sa cour une tirade de la *Telemakhida* à réciter; c'était le châtement le plus sévère qu'elle pût infliger.

Deux aurores littéraires s'étaient déjà levées sur la Russie, mais le jour ne brillait pas encore : enfin il parut et s'éleva d'un des points de l'horizon d'où il était le moins attendu.

Le jeune Lomonossov était né en 1711, au village de Denissovsky, à peu de distance de Kholmogory et d'Archangel, sur les bords de la mer Blanche. Condamné par le sort aux travaux les plus grossiers, fils d'un pauvre pêcheur, le désir de s'instruire tourmenta son enfance; heureux d'avoir pu se procurer une grammaire¹ et un psautier, il les lut avec attention; il les récitait sans cesse, et, dominé par une inquiétude vague qu'il ne pouvait définir, maîtrisé par cette fièvre du génie qui veut et ne peut créer, il quitte un jour Kholmogory, et traversant à pied l'espace immense qui sépare Archangel de Moscou, il vient se jeter aux genoux d'un évêque, qui, subjugué par la franchise et le noble désir du

¹ La langue russe est une des nombreuses branches de la langue slavonne, qui est celle employée dans le culte divin en Russie. Ce dialecte éprouva de fréquentes altérations avant de parvenir au degré où il est aujourd'hui. Les invasions des Tatars, qui se prolongèrent depuis l'an 1224 jusqu'en 1462; l'envahissement des Lithuaniens et des Polonais, qui occupèrent, vers le milieu du quinzième siècle, plusieurs grandes provinces russes, exercèrent une pernicieuse influence sur la langue. Elle se fit sentir jusqu'au commencement du dix-huitième siècle. A cette époque, sous Pierre-le-Grand, on réforma l'alphabet russe; on supprima plusieurs lettres inutiles; on retrancha les accents et les abréviations. Enfin, Lomonossov, en 1740, donna une nouvelle vie à la langue nationale: il rejeta tout ce qui était étranger, tout ce qui était bas et trivial. C'est de son temps que date le règne du langage poétique.

jeune Russe, le reçut dans son séminaire, où il étonna tous les professeurs par la rapidité de ses progrès.

Le gouvernement russe, qui épiait la marche d'un sujet aussi distingué, voulant donner à ce génie naissant tous les développemens dont il était susceptible, l'envoya, après un séjour de deux ans à Saint-Pétersbourg, près de Christian-volf, célèbre mathématicien, puis à Freyberg, où il apprit la métallurgie pratique et l'art des mines. On doit s'étonner qu'un goût aussi passionné pour les sciences exactes n'ait pas desséché son imagination, rien n'étant plus rare que cette alliance des études sérieuses et des grâces poétiques. De retour dans sa patrie en 1741, il fut successivement nommé adjoint de l'académie des sciences, professeur de chimie, et enfin conseiller d'état. C'est alors qu'ayant fait la part de la science, il marcha à grands pas dans la carrière des Muses.

Lomonossov fut l'architecte du nouveau temple des lettres et des arts qui s'est élevé en Europe. La gloire était tout pour lui; ce fut sa pensée dominante : lorsqu'une maladie douloureuse vint l'avertir de sa fin prochaine, il s'affligeait de l'idée de mourir tout entier; mais la postérité a désavoué cette rare modestie : la célébrité de ce poète ne saurait être contestée.

C'est du règne d'Élisabeth I^{re} que date la naissance de l'art dramatique en Russie : jusque-là, les théâtres allemand et italien avaient suffi aux plaisirs de la cour. Les élèves du corps des cadets eurent les premiers l'idée de représenter devant l'impératrice une pièce dans la langue du pays; et à cette même époque, le fils d'un marchand de Kostroma, nommé Théodore Volkof, forma une troupe de comédie, dont il choisit les acteurs parmi ses jeunes camarades. Le bruit des succès de cette troupe nouvelle parvint jusqu'à la cour, qui voulut juger de ses talens.

C'est aussi dans ce temps qu'eut lieu Soumarokof, père de la tragédie russe; à peine âgé de vingt-trois ans, il publia sa tragédie de *Khoref*, qui fut représentée en 1750, sur des théâtres de société. La Melpomène russe se fit jour à

travers les muses étrangères, et le théâtre de la cour retentit enfin des vers harmonieux d'une tragédie retraçant un sujet national. Ce jour fut marqué par un double triomphe; et dans les jeux de la scène, les Russes éprouvèrent pour la première fois le plaisir de s'intéresser à eux-mêmes.

L'impératrice consacra le succès éclatant de cette représentation par l'établissement d'un théâtre public à Pétersbourg; les actrices y furent admises: jusqu'alors les rôles de femmes avaient été joués par des hommes. Soumarokof fut nommé directeur de ce nouveau théâtre, et Volkof le premier acteur. Trois ans après, Moscou eut aussi son théâtre public. Tout semblait concourir aux progrès rapides des conceptions dramatiques. Dmitrefsky ¹, le plus grand comédien qu'ait possédé la Russie, débutait avec éclat, et devenait pour ses camarades un modèle de bonne déclamation.

Ici se présente naturellement une observation qui n'est pas sans intérêt: quand les Russes sentirent le besoin des jouissances intellectuelles, la plupart des nations de l'Europe étaient parvenues à l'apogée de leur gloire littéraire. Entourés des chefs-d'œuvre anciens et modernes, les premiers écrivains du Nord durent recueillir le fruit de leur étude des bons modèles; leur début peut donc avoir été plus heureux que celui des autres peuples; mais, d'un autre côté, s'ils ont échappé à l'inconvénient de voir leur berceau littéraire souillé par des compositions ignobles et triviales, les Russes ne peuvent pas, comme nous, jouir du plaisir d'étudier l'accroissement progressif de leur littérature.

¹ Cet acteur, célèbre en Russie, éprouva le besoin d'aller fortifier son talent à l'école des grands maîtres. Le gouvernement encouragea cette louable émulation. Dmitrefsky fit un long séjour à Paris, où il se lia avec Lekain, qui lui dévoila les secrets de son art. De Paris, il se rendit à Londres, où il profita des leçons du célèbre Garrick. A son retour en Russie, il fit jouir ses compatriotes de la perfection de son jeu. Cet artiste, que son esprit, ses qualités et son rare talent faisaient rechercher par la bonne compagnie, est mort à St.-Petersbourg, dans l'hiver de 1821, à l'âge de quatre-vingt-douze ans.

A cette époque, l'impératrice Élisabeth fut secondée dans la protection qu'elle accordait aux écrivains par son ministre, le lieutenant-général comte Jean de Schouvalof¹, qui contribua puissamment aux progrès des lumières dans le Nord.

Mais le règne d'Élisabeth était le prélude d'une époque plus brillante : la littérature fleurit avec un nouvel éclat sous l'influence de Catherine II ; non-seulement elle la soutint par ses encouragemens, mais elle la cultiva elle-même, et chercha dans les délices de l'étude un repos à la grandeur de ses destinées, ou peut-être aussi une distraction aux tortures de sa conscience. Dans les premières années de son règne, sentant qu'il était d'un grand intérêt pour son pays d'y naturaliser tous les auteurs célèbres, tant anciens que modernes, elle protégea spécialement les traducteurs des bons ouvrages, qu'elle faisait souvent imprimer aux frais de la couronne ; opération louable sans doute, mais qui dut naturellement nuire aux élans de la poésie nationale. Sans elle, les Russes auraient peut-être leur Ossian, tandis que, pendant plus d'un demi-siècle, ils ont servilement enté leurs conceptions sur celles des Grecs, des Latins et des Français.

C'est ainsi que *Kniajnine* suivait les traces du père de la tragédie. Son talent se décela dans sa pièce de *Didon*, qui attira l'attention de l'impératrice ; il se manifesta ensuite avec plus d'énergie dans sa tragédie de *Rosslaf*, sujet national, dont le célèbre acteur Dmitreffsky créa la principal rôle. *Kniajnine* s'essaya également avec succès dans la comédie ; sa pièce intitulée *Khvastoune*, le fanfaron, imitation libre du *Glorieux* de Destouches, et son opéra du *Zbitientschik*, ou le marchand de coco, se voient encore avec plaisir.

La comédie faisait aussi quelques progrès sous le pinceau

¹ Ce ministre était oncle du comte Schouvalof, célèbre par les grâces de son esprit, et que Voltaire appelait l'aimable Russe. Sa charmante épître à Ninon se trouve dans l'*Encyclopédie poétique*.

de *Vomizine*. Cependant cet auteur n'est jamais franc dans ses productions : Allemand d'origine, et portant un nom qui sonne mal aux oreilles russes, pour qui la langue tudesque a peu de charmes, il voulut obtenir du succès en ridiculisant, aux yeux de ses compatriotes adoptifs, les Français et jusqu'aux Allemands eux-mêmes; aussi toutes ses pièces se ressentent-elles de cette absence de naturel qui exclut le *vis comica*, on y voit trop l'homme qui se bat les flancs pour avoir de l'esprit. Sa pièce du *Brigadier* n'est pas sans quelque mérite, et dans sa pièce du niais *Niedorossle*, il a réussi, par quelques mauvaises et grossières charges, à exciter le rire des Russes, qui, soit dit en passant, sont bien moins difficiles pour leur langue que pour le français.

La muse de l'épopée devait aussi son tribut à un règne qui donnait l'élan à toutes les puissances de l'imagination : *Kheraskof* eut la gloire de chanter Vladimir, et dans *la Rossiade* il immortalisa la conquête du royaume de Kasan, l'un des plus hauts faits d'armes de la Russie, puisqu'il la délivra à jamais des excursions des Tatars. Enthousiaste de la gloire contemporaine comme de celle des temps anciens, ce poète célébra la victoire de Tchesmé dont s'illustra le règne de Catherine; enfin, chaussant le cothurne, il enrichit la scène tragique du tableau de *Pojarsky*, ce héros cher aux Russes, et que le ciseau du fameux Martoz a représenté dans le beau groupe qui décore une des principales places de la ville de Moscou.

Tandis que Kheraskof initiait la langue russe aux fictions brillantes de l'épopée et à sa mâle harmonie, les Grâces semblaient dicter à *Bogdanovitch* son poème de *Doushinka* (Psyché), qui se distingue par les plus riantes images et une parfaite mélodie de style. Cette charmante composition, imitée en grande partie de La Fontaine, fit sensation dans le monde littéraire. L'impératrice Catherine l'avait si parfaitement gravée dans sa mémoire, qu'elle en pouvait réciter indistinctement tous les morceaux.

Dans le même temps, *Kastrof* traduisait en vers alexan-

drins les six premiers chants de l'Iliade ; mais *Dierjavine* parut et surpassa tous ses rivaux. Sublime et original dans ses pensées, pittoresque et neuf dans ses expressions, plus fécond dans ses sujets que Lomonossov, plus varié dans ses formes de style, il s'éleva à une hauteur inconnue jusqu'alors.

Kapniste, membre de l'Académie russe, parent et ami de *Dierjavine*, se fit connaître avantagement par des poésies fugitives ; il composa aussi une comédie intitulée *Yabeda* (la chicane), qui est restée au répertoire.

Enfin, pour compléter la gloire littéraire de ce beau règne, *Bobrov*, nourri de la lecture des auteurs anglais, enrichissait la langue des premiers essais du genre descriptif, dans son poème de *la Tauride*, tandis que la chanson et la romance empruntaient un charme entièrement neuf sous la plume gracieuse du sénateur *Nélédinsky*, dont les vers sont dans la mémoire de tous les amateurs.

Une des choses les plus remarquables dans les annales du théâtre russe, fut la représentation du *Melnik* (le meunier), par *M. Ablessimov*, comédie-vaudeville, dont les airs sont nationaux. Cet ouvrage est rempli de détails populaires exempts de toute trivialité. L'action est bien conduite, et ce fut une heureuse inspiration de l'auteur qui n'avait sous les yeux aucun modèle en ce genre.

Sous le règne de Paul I^{er}, la poésie fit un grand pas vers la perfection ¹. Elle se dépouilla de l'enflure qui l'avait jusqu'alors caractérisée. Jusque-là les premiers écrivains n'étaient point parvenus à triompher complètement des caprices de la langue poétique ; et les gens du monde, tout en admi-

¹ La langue russe se distingue par l'étonnante variété de ses terminaisons dans les noms et dans les verbes ; elle compte jusqu'à sept cas différens. L'irrégularité de ses conjugaisons est un des obstacles les plus difficiles à surmonter, lorsqu'on se livre à l'étude de cette langue. Elle n'a point, comme la plupart des idiomes modernes, la fastidieuse répétition de l'article ; et, de même que le grec et le latin, chacune

rant leurs ouvrages, les lisaient peu. Mais la muse de *Dmitrief* obtint le droit d'entrée dans les salons et les boudoirs, tant les grâces de son style et la mélodie de sa versification eurent de pouvoir sur les âmes les plus indifférentes en matière de belles-lettres. Ce poète a surtout excellé dans la fable et dans le conte : son *Yermak*, ou la conquête de la Sibérie, et sa *Modnaïa-Géna* (la petite maîtresse), sont les deux morceaux où il a montré le plus de talent.

Depuis le commencement du siècle, et sous les auspices d'Alexandre, toutes les branches de la littérature ont éprouvé des améliorations sensibles : le style poétique, l'histoire, l'éloquence de la chaire et l'art dramatique se sont montrés avec un nouvel éclat; *Ozérof* comprit mieux la tragédie : ce poète sut faire jouer plus habilement que ses devanciers le ressort de la terreur. Sa tragédie de *Dmitri Donskoï* et celle de *Fingal* ont remporté la palme chez les Russes ; elles sont le plus bel ornement de leur théâtre. A mesure que le goût s'est formé, que les lumières se sont répandues, les lecteurs sont devenus plus difficiles ; ils ont dû exiger plus rigoureusement l'observation des connaissances littéraires. MM. *Merzliakof*, *Pouschkine* (Alexandre), *Joukofsky*, *Batiouschikof*, *Gniéditsch*, le prince *Viazemiky*, concourent avec M. *Dmitrief* au perfectionnement de l'art : l'horizon s'est agrandi devant eux, les richesses du goût se sont multipliées, les secrets de la poésie imitative ont été mieux connus. M. *Krilof*, le seul fabuliste qui puisse approcher de La Fontaine, s'en est servi avec un rare bonheur dans ses apologues, qui sont un des plus précieux monumens de l'école classique. M. *Izmaïlof*, agréable fabuliste et conteur spirituel, s'est distingué particulièrement dans l'art de peindre avec vérité les mœurs po-

de ses prépositions gouverne un cas différent. La multiplicité des finales devient un puissant moyen d'harmonie, et la poésie s'en sert avec le plus grand succès. Un des plus précieux avantages du russe, c'est aussi d'exprimer les plus légères nuances de la pensée par un seul mot, composé d'une préposition et d'un verbe radical.

pulaires ; ses productions sont inspirées par une gaîté piquante que le lecteur le plus sérieux ne peut se défendre de partager.

Les traductions des ouvrages étrangers ont atteint une nouvelle perfection. M. *Lobanof* a prouvé qu'il entendait parfaitement la langue de Racine ; il a souvent égalé les beautés du texte dans *Iphigénie en Aulide* et dans *Athalie*, où M^{lle} Séménof, la Georges russe, fait briller toute la puissance de son talent. La tragédie d'*Esther* et celle d'*Ariane*, traduites par M. le colonel *Kotienine*, et plusieurs pièces de Crébillon et Ducis, par M. *Viskovatof*, ont le double mérite de l'élégance et de la fidélité. M. le chambellan *Kokoschkine* a traduit très-heureusement le *Misanthrope*, et la scène s'est enrichie du *Joueur* et du *Tartufe*, par M. le général *Alexis Popofsky*. Quant aux nombreuses traductions de M. le sénateur *Khvastof*, qui distribue lui-même à tous venans ses poésies originales, entre autres son poème sur l'apologue, il faut rendre hommage plutôt à l'intention qu'au talent de l'auteur, chez lequel rimer est plus qu'une passion, et lire ses vers une véritable frénésie.

Il n'est temple si saint des anges respecté,
Qui soit contre sa muse un lieu de sûreté.

On attend avec impatience la traduction en vers de la *Jerusalem délivrée*, par M. *Merzliakof*, un des plus savans professeurs des universités russes.

Deux genres de poésie avaient échappé aux muses du Nord, la ballade et le poème héroï-comique. Le premier a été traité par M. *Joukofsky*, chef du romantisme russe ; le second par M. *Alexandre Pouschkine*. Les productions de ces deux poètes ont été couronnées du plus brillant succès ; cependant il serait injuste de ne pas reconnaître plus de génie, de verve et d'originalité dans ce dernier que dans M. *Joukofsky*, adorateur du soleil et de la lune germanique.

Le prince *Schékhafskoï* s'intitule modestement le Scribe du théâtre russe. Son cabinet est une véritable officine de comédies, de vaudevilles et d'opéras, qui, en raison du rang de l'auteur et de l'absence des sifflets, sont représentés sur les théâtres de Pétersbourg et de Moscou. A travers ce fatras, quelques pièces cependant sont vues avec plaisir, telles que *l'École des Coquettes* ou *les Eaux de Lipetsk*, le *Demi-Seigneur*, le *Menteur*, *l'Intérieur d'une Famille*, ou le *Ménage mal organisé*.

Le théâtre s'honore aussi du talent de MM. *Zagoskine* et *Khmelnitsky*. Ce dernier a obtenu un succès mérité dans sa pièce des *Châteaux en Espagne*, imitation de Colin d'Harleville; dans celle du *Bavard* (*Govoroune*), et celle intitulée le *Perroquet de ma grand'mère*.

Plusieurs dames russes se sont aussi distinguées dans les lettres : M^{lle} Anne Boumine a publié un recueil de poésies didactiques et lyriques estimé et recherché par les littérateurs ; M^{lle} Poutschkof, la princesse Ourousof, les demoiselles Svinine, M^{lle} Volkof, M^{me} Bedriaga, née Izvékof, enfin les demoiselles Magnitsky se sont fait connaître par d'heureuses inspirations en prose et en vers.

Chez tous les peuples, l'art d'écrire débuta par la poésie ; parée de l'éclat des images et du charme de l'harmonie, elle exerce tant d'empire sur les hommes, qu'ils chantent sur la lyre bien long-temps avant de s'occuper des ouvrages en prose. Les poètes abondaient en Russie lorsqu'on citait peu de prosateurs dont les œuvres fussent remarquables. C'est à cette époque que *Karamzine* se fit connaître. A son retour de France et d'Angleterre, il publia ses *Lettres d'un voyageur russe*, ouvrage qui fit révolution dans le style, et que cependant les Russes critiquent encore aujourd'hui comme étant rempli de gallicismes et de tournures étrangères. La traduction des nouveaux Contes de Marmontel, plusieurs nouvelles, entre autres *Marpha Possaditsa*, Marthe la lieutenant, ou la conquête de Novgorod par Jean III, et un recueil de poésies fugitives, tels furent les principaux ouvrages par

lesquels M. Karamzine préluda à son histoire de Russie, qui fixe à jamais sa célébrité, bien qu'il y règne presque partout un esprit de partialité, un ton de fatuité nationale, qui ont fait dire avec quelque raison qu'elle avait été écrite sous l'influence du knout, et des 300,000 roubles que sa publication a rapportés à l'auteur. Cette histoire a joui d'une vogue extraordinaire; la première édition, de trois mille exemplaires, publiée le 5 mars 1818, était épuisée le 25 du même mois: c'est la plus belle fortune littéraire qu'on ait vue dans le pays depuis l'origine des lettres. Qui croirait cependant, d'après un succès aussi foudroyant, que deux cents Russes à peine ont lu l'histoire de Russie?..... Quoi qu'il en soit, il est vrai de dire que c'est Karamzine qui a définitivement fixé le langage prosaïque, qui, jusqu'à lui, avait été emphatique et guindé, et il serait injuste de ne pas convenir que la littérature lui a les plus grandes obligations sous ce rapport. Plusieurs écrivains d'un grand mérite ont aussi puissamment contribué à opérer cette heureuse révolution, avant laquelle les prosateurs ne sortaient pas du style amphigourique et boursofflé: je veux parler de *M. Batiouchkof*, dont le style ne laisse rien à désirer sous le rapport du charme et de l'harmonie; de *M. Boutirsky*, professeur d'éloquence à l'Université impériale de Saint-Petersbourg; de MM. *Gretch* et *Boulgarine*, critiques éclairés non moins qu'élégans écrivains, dont le dernier a publié le *Gil-Blas russe*, le premier roman de mœurs que la littérature de ce pays ait à nous présenter¹.

On sait avec quelle facilité les Russes parlent toutes les langues de l'Europe; il est très-ordinaire de les entendre converser tour à tour en français, en allemand, en anglais, en italien et en polonais; mais le premier de ces idiomes est comme nationalisé en Russie, c'est celui qu'ils parlent et écrivent avec le plus de goût. Leur style est pur, correct et naturel; non-seulement les règles grammaticales sont observées, mais on y retrouve souvent toutes les finesses du langage. Plusieurs

¹ Ce roman a été traduit depuis peu en français.

Russes se sont exercés avec succès dans la versification française; les poésies de M. *Khanikof*, ministre de Russie près la cour de Saxe, respirent la grâce et la sensibilité qui distinguent nos poètes élégiaques. MM. le comte *Golofkine*, *Basile Pouschkine* et *Ouvarof*, président de l'Académie des Sciences, ont composé des pièces de vers français qui ont le charme de l'élégance et le mérite d'une bonne facture. Le dernier, M. *Ouvarof*, a tellement l'habitude du français, qu'il n'écrit jamais le russe. Il existe de lui des discours que ne désavoueraient pas les meilleurs orateurs français, et M. *George Kozmarvsky*, fils du général de ce nom, a bien voulu me confier des vers qui semblent échappés au génie de Lamartine ou de Victor Hugo. Cependant toutes ces productions sont inédites.

Il y a aussi plusieurs ouvrages écrits dans notre langue : l'*Histoire de Naper*, par le comte Grégoire Orlof, un roman du comte Fodor Golofkine, un ouvrage du comte Tchernischef, publié sous le titre du *Théâtre de l'Arsenal*, l'*Histoire militaire*, par M. le colonel *Boutourline*; les *Mystères d'Eleusis*, par M. *Ouvarof*, publiés à Paris, par madame Sylvestre de Sacy; deux romans, *Alphonse de Lodève* et *Elisabeth*, ou *Histoire d'une Russe*, par la princesse *Natalis Golofkine*.

ALEX. JAUFFRET.

Variétés.

—
LETTRE

SUR LES ÉTATS-UNIS.

Nous partîmes de Point-Breeze, résidence du comte de Surveilliers, dans une petite voiture de Quakers, et nous arrivâmes au village de Washington, palpitans, couverts de poussière, et accablés par la chaleur presque intolérable qui avait envahi l'atmosphère. Onze diligences arrivèrent à la file avec leurs poudreuses compagnies, et nous montâmes à bord du bateau à vapeur qui devait nous mener à New-York, en descendant la rivière Rariton; nous y arrivâmes vers neuf heures du soir, par un orage des plus violens : les éclairs étaient presque continuels, et faisaient jaillir à chaque instant, de l'épaisseur profonde de la nuit, la ligne immobile des maisons de New-York, sur lesquelles ils jetaient en frémissant leur éblouissante lumière.

Après avoir cherché vainement à me placer dans plusieurs

hôtels qui tous étaient pleins, je réussis à *Washington-Hall*, et le lendemain, à six heures et demie du matin, je descendais *Broadway* sous un ciel superbe. A sept heures, je faisais le millièame passager sur le *steamboat North-America*. Il y en avait autant la veille, et pendant les mois de juillet et d'août, il est rare que ce nombre diminue. Ce bâtiment est le meilleur de ceux qui remontent la rivière du Nord, ou l'Hudson; il a deux machines, et sa force est de deux cents chevaux; il a deux cents pieds de long et quatre-vingts de large; sa marche ordinaire est de seize milles à l'heure, ou cinq lieues. Son propriétaire assure que, dès qu'il le voudra, il en doublera la vitesse; il n'attend que le moment où quelque nouveau bateau viendrait établir une concurrence avec le sien, pour lui ajouter encore un degré de force plus considérable. Il a quatre ponts; le plus bas a trois superbes salons, dont un, réservé pour les dames, est orné de pianos, de sofas, de meubles de la plus grande élégance et du meilleur goût. Le second, qui est celui par lequel on entre, est un peu au-dessus du niveau de l'eau. Le troisième est recouvert d'un auvent élégant pour défendre du soleil; c'est celui d'où l'on jouit le mieux de la vue, et où l'on se promène. Le quatrième ne sert qu'aux timoniers qui conduisent le bateau. Je fus étonné du bas prix qu'on me demanda pour faire cent quarante-cinq milles, le déjeuner compris : c'étaient huit francs ! Ce bon marché vient du grand nombre de bateaux à vapeur qui font tous les jours ce voyage.

Le *North-America* remonte jusqu'à Albany, à cinquante lieues de New-York, en onze heures et demie.

Rien de plus pittoresque que les bords de l'Hudson jusqu'aux *Highlands*. A peu de distance de New-York commence ce qu'on appelle les *Palissades*; c'est une longue suite de rochers à pic, qui s'étendent sur le côté occidental de la rivière, et qui s'élèvent, depuis quinze jusqu'à cinq cent cinquante pieds, à l'entrée des *Highlands*, ou terres élevées, à peu près à quarante milles de la ville. Une de ces montagnes a douze cent vingt-huit pieds de haut. On aper-

çoit bientôt à la gauche *Westpoint*, et les ruines du fort *Putnam*, à cinq cent quatre-vingt-dix-huit pieds au-dessus de la rivière. *Westpoint* a été un poste célèbre dans la guerre de la révolution d'Amérique, et c'est là que s'élèvent maintenant les bâtimens de l'École militaire des États-Unis, calquée, à peu de chose près, sur notre École polytechnique. Le nombre des cadets est fixé à deux cent cinquante, et chaque état a le droit d'y en envoyer un certain nombre, suivant sa population.

En continuant à remonter, on s'arrête aux petites villes de *Newburgh* et de *Poughkepsce*, et l'on découvre sur la gauche la chaîne des montagnes *Catskill*. On me fit remarquer sur une d'elles un point blanc très-visible, à trois mille pieds : c'est une magnifique auberge qui vient d'y être bâtie, où les diligences montent deux fois par jour. La plus haute montagne a quatre mille pieds au-dessus de la rivière, et se nomme *North-mountain*. Sur la droite, à quelque distance, est la ville d'*Hudson*, et plus loin enfin, sur la gauche, celle d'*Albany*, capitale ou plutôt siège du gouvernement de l'état de *New-York*. Ce voyage fut pour moi une charmante promenade. Notre société à bord était composée de femmes charmantes et de jeunes demoiselles ravissantes de fraîcheur et de beauté, et de cette grâce naïve qui ne se trouve guère qu'aux États-Unis. Le temps était superbe, et l'*Hudson* uni comme une glace. Nous nous croisions avec des *steamboats* qui descendaient rapidement avec tous leurs pavillons étoilés, flottans, et leurs galeries couvertes de passagers. Les vagues que nous soulevions arrachaient à leur léthargie les sloops et les goëlettes nombreuses, à côté desquelles nous passions, et qui, malgré toutes leurs voiles déployées, semblaient endormies sur les eaux. Le paysage sans cesse varié qui longe la rivière, les élégantes maisons de campagne qui percent au milieu des forêts, les villes et les villages auxquels on aborde, le mouvement continu des voyageurs qui partent ou qui arrivent, contribuèrent à me faire paraître les cinquante lieues très-courtes. Je repartis d'*Albany* en diligence, le

lendemain à midi, pour les eaux de Saratoga ; je passai d'abord par la petite ville de Skenectady, bâtie sur le canal, ensuite par les eaux de Ballston, et à huit heures et demie du soir j'entrai à Saratoga : c'est le lieu de réunion de tous les voyageurs des États-Unis. Les élégans, ou pour parler comme dans le pays, les *beaux* et les *belles* s'y donnent rendez-vous. C'est une véritable lanterne magique, où chaque jour se présentent cent ou deux cents figures nouvelles, et où une semaine s'écoule très-agréablement. La voiture s'arrêta à la porte du *Congress-Hall*, où résonnaient de nombreux instrumens ; les fenêtres, étincelantes de bougies, laissaient voir des têtes couronnées de fleurs, des têtes blondes, des têtes frisées, s'agitant, se mêlant en mesure. Tout y était plein ; il fallut aller plus loin, à l'*United-States hotel*. L'escalier et la galerie y étaient couverts de jeunes gens et de jeunes personnes qui montaient en voiture pour se rendre au bal d'où nous venions. Nous n'y fûmes pas plus heureux. Enfin nous trouvâmes à nous placer au *Pavillion*.

Les eaux minérales de Saratoga sont très-efficaces ; mais on y va en général plutôt par amusement que par motif de santé, et surtout aussi pour quitter la ville, où la chaleur est insupportable. C'est là que se trouve réunie toute la société des États-Unis, sud, nord, est et ouest.

Bien avant le déjeuner, qui a lieu à huit heures, ceux qui veulent jouir de tous les plaisirs, vont boire à la fontaine sept à huit verres d'eau, et reviennent avec appétit. La salle à manger de mon hôtel était grande, et près de deux cents personnes s'y réunissaient tous les jours. En sortant de table, on va faire sa toilette, on se rend au salon, on fait quelques visites aux autres hôtels, ou on se promène sous les grands verandahs, où tout le monde est réuni. On rentre au salon, et souvent on y voit un cercle formé autour de quelque jeune personne timide que sa mère y aura envoyée. Elle joue une sonate sur le piano, ou chante *Nel cor piu mi sento*, ou *O Pescator*. Bien ou mal, on se tait, on n'en parle pas, et l'heure

du dîner arrive. En sortant de table, on est libre de ses actions : on cueille des fleurs dans le jardin, s'il y en a, et si on a quelqu'un à qui en faire hommage. On se promène en traversant les bosquets, car on y trouve des bosquets artificiels où le plus subtil rayon de soleil ou de lune aurait peine à pénétrer. Sept heures arrivent; la cloche sonne, et l'on prend le thé. Immédiatement après, on monte s'habiller pour le bal qui doit se donner, soit dans votre propre hôtel, soit dans un autre, car on est toujours sûr d'un bal par soirée. Toutes ou presque toutes les femmes y sont charmantes. L'orchestre est mauvais et composé de nègres, mais on n'en danse pas avec moins de plaisir. Si quelques demoiselles osent valser, aussitôt un cercle de curieux les entoure, les yeux fixés sur ces couples, qui ont le courage de braver ainsi les préjugés qui existent encore contre cette danse en Amérique; ils ont plutôt l'air d'envier leur sort que de vouloir leur en faire des reproches. La soirée se passe; les rafraîchissemens se distribuent, et vers minuit, tout est replongé dans le silence jusqu'au jour suivant, où doit recommencer cette succession de plaisirs vifs et innocens.

Je passai ainsi huit jours à Saratoga au milieu des fêtes, et je partis de cette ville avec une aimable famille de la Nouvelle-Orléans pour les chutes du *Niagara*, en suivant l'*Erie canal*. Nous avions loué une diligence entière jusqu'à Skenelectady, où nous devions nous embarquer.

Le pays que nous traversâmes est triste et sablonneux; mais les environs de ce village, situé dans une vallée où la jolie rivière Mohawk fait une quantité de détours, à travers les bois, les champs et au pied des collines, sont charmans. Nous y arrivâmes à six heures et demie, et après souper, à huit heures, nous nous embarquâmes sur le *Pacquet-boat Mohawk*.

Le canal Erié joint la rivière du Nord, à partir d'Albany, à la ville de Buffalo, parcourant une distance de trois cent soixante-trois milles; il a encore beaucoup d'autres branches divergentes, et une, entre autres, qui va au

lac Champlain. Ce canal n'est terminé que depuis cinq ans, et a coûté 50 millions; sa profondeur est de trois pieds, sa largeur varie entre trente, quarante et cinquante. Une distance de trois milles a été creusée dans le roc, et les bords y ont vingt pieds d'élévation, tandis que la largeur est de cinquante environ; ces trois milles ont coûté 5 millions. Il y a dans toute la longueur de ce canal quatre-vingt-trois écluses et dix-huit aqueducs; les écluses sont en pierres de taille, ont quinze pieds de largeur et quatre-vingt-dix de longueur. Parmi les aqueducs les plus longs, on remarque celui de Rochester, qui a huit cent quatre pieds, et un autre qui traverse au-dessus de la Mohawk, dont la longueur est de mille cent quatre-vingt-huit pieds.

Le bateau dans lequel j'étais mérite une description particulière. Il avait environ quatre-vingts pieds de longueur et quatorze de largeur, et ne tirait pas deux pieds d'eau; la cabine occupait toute la longueur du pont, excepté huit à dix pieds réservés à l'arrière pour la cuisine; la chambre avait huit pieds de hauteur, et était bordée de couchettes qui se placent le soir dans la salle des hommes, et qui sont à demeure dans celle des femmes: celle-ci est séparée de l'autre par une porte d'acajou, ou par un rideau vert qui se baisse comme une toile de théâtre. Quant à l'ameublement, il y avait des canapés, des glaces, etc. Entre la chambre des dames et l'avant du bateau est un espace de quatre à cinq pieds à peu près, où l'on peut s'asseoir, et jouir à son aise et sans danger de la vue du pays qu'on traverse; je dis sans danger, car en restant sur le haut du bateau, on serait très-exposé, si l'on n'était constamment sur ses gardes. On passe sous un pont à chaque demi-mille, et c'est tout au plus si, couché à plat-ventre, on peut tenir entre le toit et la partie inférieure de ces ponts. Les accidens sont assez fréquens, quoique le timonier ait soin de crier *bridge!* au moment du passage. Trois chevaux attelés l'un devant l'autre, et dont le dernier est monté, font faire près de cinq milles par heure à ces bateaux. Les relais ne sont pas éloignés les uns des au-

tres; et, lorsqu'on en approche, le timonnier entonne l'éternel air de *sweet home* sur son *bugle*.

Nous fîmes souvent éveillés pendant la nuit par les furieux cloes que se portent les bateaux qui se rencontrent allant dans une direction opposée, et qui surprennent assez la première fois qu'on les ressent. Le lendemain matin, nous jouîmes de la vue d'un pays digne de l'Italie et de la Suisse. Après avoir passé les villages d'Amsterdam, Scahorie, etc., nous arrivâmes à *Littlefalls*. Jusqu'à ce village, le canal suit une délicieuse vallée, et côtoie presque constamment la Mohawk, au même niveau ou plus élevé; mais alors il entre dans un pays magnifique, qui rappelle le Simplon et les sites sauvages de la Suisse : rochers, torrens, montagnes, rien n'y manque; mais il y a de plus ce joli et paisible canal, uni et clair comme une glace, réfléchissant les arbres et les rochers, et passant si facilement dans ces endroits qui, avant d'y arriver, vous semblent impraticables. Nous étions alors dans le comté d'Onéida, où les Indiens de cette tribu, au nombre de quinze cents, ont encore quatorze mille acres de terre. Nous en rencontrâmes un grand nombre assis sur les bords du canal avec leurs arcs ou leurs longues carabines à leurs pieds, fumant gravement, et entourés de leurs nombreux chiens de chasse à oreilles droites.

Situé au pied des montagnes *Catsberg* et près des chutes de la Mohawk, le village de *Littlefalls* est composé d'une centaine de maisons, et forme un tableau des plus pittoresques. Un aqueduc y traverse la rivière, et il est singulier de se voir glisser si paisiblement sur l'eau, tandis qu'au-dessous la chute forme des rapides qui bouillonnent avec un bruit étourdissant. Nous traversâmes encore deux petits villages, *Herkimer* et *Francfort*, et arrivâmes le soir à Utica, à quatre-vingt-trois milles de Skenectady. Nous avons passé dans ces vingt-quatre heures vingt-six écluses de huit pieds chaque, et nous étions élevés par conséquent de deux cent huit pieds.

Il était huit heures quand nous entrâmes dans la ville; nous

la traversâmes en grande partie glissant le long des maisons éclairées, devant lesquelles les habitans étaient réunis pour nous voir passer, et nous nous arrê tâmes à la porte de l'auberge. La population d'Utica augmente rapidement : elle est actuellement de huit mille cinq cents âmes. Il y a de superbes maisons, et les rues y sont aussi larges que la rue de la Paix à Paris; ce qui pour le moment est un défaut, en ce qu'elles semblent désertes. La grande rue est la seule qui fasse exception, car il y arrive à chaque instant du jour des diligences de tous les points des États-Unis. L'hôtel dans lequel j'étais reçu par jour, dans la saison, plus de cent voyageurs.

Le lendemain, après avoir déjeûné avec une quarantaine de convives, nous allâmes à quatorze milles d'Utica, en voiture, visiter les fameuses chutes nommées *Trenton-falls*. Utica est située, comme Lucques en Italie, dans un entonnoir, et se voit jusqu'à ce qu'on soit descendu de l'autre côté des montagnes qui l'entourent. Le pays y est encore très-sauvage, inculte et couvert de forêts, et ce n'est qu'à de grandes distances qu'on rencontre quelques cabanes, dans un carré où les arbres ont été brûlés, et dont les troncs noircis sont encore debout.

A onze heures, nous étions à l'auberge, située auprès d'un bois magnifique où s'élèvent des arbres gigantesques. Pour en sortir, on descend cinq escaliers de quarante marches chacun, qui vous placent au niveau de la rivière Mohawk; on est alors encaissé entre deux murailles de rochers perpendiculaires de quatre cents pieds d'élévation, et éloignés de quarante pieds l'un de l'autre. La rivière, noire comme de l'encre, y coule sans bruit, mais avec une rapidité effrayante; une pierre que j'y jetai fut enlevée à plus de douze pieds avant de disparaître. Il y a des passages dangereux, et qui pourraient faire tourner la tête, si l'on n'avait eu le soin de fixer dans le rocher des chaînes auxquelles on se tient, et qui donnent de l'assurance. La première chute a trente-trois pieds: la seconde, qui n'en est pas éloignée, est divisée en

deux : la partie la plus élevée a quarante pieds, et la seconde quarante-cinq. Il y en a encore trois autres à peu de distance de celle-ci, aussi belles et à peu près aussi hautes. On compte un peu plus de deux milles de la dernière chute à la première. Les voyageurs qui vont au *Niagara* s'arrêtent ordinairement à *Utica* pour jouir de la vue des chutes.

A quatre heures, nous repartîmes, et après quatorze milles de marche, nous arrivâmes à la ville. Deux heures après, nous étions encore embarqués sur le *Canal-boat-Oncida*. Notre route courait alors à travers les forêts les plus sauvages. C'est un beau spectacle que ces forêts vierges de l'Amérique, mais pour quelques heures seulement : leur monotonie finit par fatiguer. Que de temps et d'habitans il faudra encore pour peupler cet état de *New-York*, quand on considère l'immensité des forêts et des terrains incultes qui s'y trouvent !

Après avoir traversé sept ou huit petits villages à grands noms, tels que *Camillus*, *Manlius*, etc., nous arrivâmes à sept heures du soir à *Weedsport*, où nous prîmes une diligence qui nous descendit à l'auberge d'*Auburn* à dix heures. Cette petite ville est renommée par sa belle prison.

Le lendemain, nous allâmes par terre, au lieu de continuer par le canal, qui, pendant cinquante milles au moins, est constamment percé dans les bois. Vers neuf heures, nous traversâmes la pointe du charmant lac *Cayouga* sur un pont de deux milles de longueur. Sa largeur est de trois milles, et sa longueur de trente-deux : un bateau à vapeur le traverse d'un bout à l'autre, et va jusqu'à la ville d'*Ithaque*, à l'une de ses extrémités. Vers onze heures, nous côtoyâmes, pendant un mille environ, un autre joli lac nommé *Seneca*. La ville de *Geneva* s'élève sur une des collines qui le bordent. Le lac *Seneca* a trois ou quatre milles de largeur et trente-six de longueur, et ne gèle jamais. A quinze milles plus loin, nous en côtoyâmes encore un autre nommé *Cunaindagua*. Il donne son nom à la ville située sur ses bords, et d'où la vue est très-étendue. Toutes les maisons de ces villes américaines

sont d'une propreté et d'une élégance remarquables ; elles sont également bâties en briques ou en bois, avec des terrasses à l'italienne, des galeries, et des colonnes entourées de plantes grimpantes, des persiennes bien vertes, et des fleurs et des arbres devant la porte. Il y a le long de ce dernier lac une assez grande quantité de maisons de campagne.

Nous avons fait soixante-dix milles à cinq heures et demie, quand nous entrâmes à *Rochester*, très-jolie ville dont beaucoup de maisons peuvent se comparer à celles qu'on admire à New-York. Elle compte déjà treize mille habitans; il y a quatorze ans, ce n'était qu'une forêt, où les Indiens seuls, peut-être, avaient pénétré. Mais ce canal, percé à travers l'état, porte la vie partout où il passe, et avant dix ans, tous ces villages qui s'élèvent sur ses bords seront des villes florissantes et peuplées comme Rochester.

Nous y trouvâmes une excellente auberge, car l'Amérique est le pays des auberges et des voyageurs. Elle était tenue par un Canadien, qui nous mena voir toute la ville, le chapeau à la main. (Chose remarquable aux États-Unis qu'une politesse si grande!) Il nous montra, entre autres, un passage avec des boutiques qui pouvait presque rivaliser avec ceux de Paris pour l'élégance de l'architecture.

A huit heures, nous étions sur un nouveau bateau, *le New-York*. Jusqu'à *Lockport*, ou port des écluses, nous avançâmes toujours à travers les forêts. Le canal a un cours de soixante à soixante-dix milles entièrement de niveau jusqu'à ce village; mais là il se trouve arrêté au pied d'une colline qui se passe au moyen de cinq belles écluses de douze pieds chacune, jointes à cinq autres de même dimension pour descendre : ainsi, un bateau qui s'élève de soixante pieds peut en voir un à côté de lui descendant en même temps. Le tout est construit en pierres de taille, et un escalier, avec des rampes de fer des deux côtés, sépare les écluses montantes et descendantes. *Lockport* avait deux maisons en 1820; aujourd'hui, en 1830, il en a quatre cents.

En quittant ce bel ouvrage, qui, de loin, offre un coup-

d'œil très-pittoresque, on fait trois milles taillés dans le roc, et à sept milles plus loin on entre dans la petite rivière *Tonnawanta*, où le bateau va beaucoup plus vite, la largeur de cette rivière étant de cent à cent cinquante pieds, et l'eau y offrant moins de résistance. De là on rejoint le canal sur les bords élevés du *Niagara*, qu'on a à sa droite. On passe à *Blackrock*, et en remontant toujours le long de la rivière, on arrive à Buffalo.

Il faisait presque nuit à notre arrivée à *Blackrock*, et nous étions encore dans l'admiration, tournés du côté où le soleil venait de noyer ses feux dans la belle et calme rivière du *Niagara*, à l'endroit où, selon notre capitaine, devaient être les chutes. Mais en vain interrogeâmes-nous l'horizon, aucune vapeur ne s'en élevait, et nos oreilles attentives ne purent distinguer d'autre bruit que celui de l'eau que fendait notre bâtiment.

Vers huit heures et demie, enveloppés de nos manteaux, nous nous arrêtâmes à Buffalo.

Cette ville est située sur les bords du lac *Érié*, et a près de huit mille habitans et quatorze cents maisons. Elle est bien bâtie, mais elle a le même défaut que toutes les villes commençantes des États-Unis : les rues y sont trop larges pour leur peu de population. En 1814, elle fut prise et brûlée par les Anglais par représailles contre les Américains qui avaient précédemment brûlé York, dans le Haut-Canada. Quant au lac *Érié*, on croit voir la mer : il n'y a de différence que dans le goût de ses eaux. Tous ces lacs vont en cascades, si l'on peut s'exprimer ainsi. L'*Érié* est à deux cents pieds au-dessus de l'*Ontario*; mais le lac Supérieur est le plus élevé de tous, tellement qu'ayant plus de cinq cents pieds de profondeur, son fond est au niveau de Buffalo.

Une grande quantité d'Indiens se promènent dans les rues de cette ville, et y vendent leurs *mocassins*, leurs paniers et autres ouvrages, très-bien travaillés en poil de porc-épic. La tribu des *Tuscarora*, qui n'en est qu'à quatre milles, est la plus nombreuse de celles des environs : ils sont à peu près quatre cents.

Le lendemain 24 août, nous remontâmes en diligence, repassâmes à *Blackrock*, et de là, dans une espèce de bac mu par des chevaux, et en nombreuse compagnie d'Indiens, nous traversâmes le Niagara. Le petit village où nous abordâmes au côté opposé, qui est anglais, s'appelle Waterloo. Nous continuâmes en voiture, en descendant le long de la rive gauche de la rivière, par la route la plus belle qu'on puisse imaginer; et vers dix heures, un petit nuage blanc, immobile au milieu de l'azur du ciel, nous indiqua l'endroit des chutes. Bientôt nous aperçûmes les tourbillons de vapeurs blanches qui s'en élancent à deux cents pieds de haut. Bientôt l'eau commença à se briser contre les rochers, à écumer, tourbillonner d'une manière effrayante, et à former ce qu'on appelle les rapides, avant d'arriver à l'endroit où, devant nous, à un demi-mille, se dessinaient cent arcs-en-ciel sur les nuages épais et blancs qui bondissaient en l'air. Déjà depuis une demi-heure nous entendions un bruit sourd qui augmentait sans cesse, et qui, sous les chutes, ne peut se comparer qu'au fracas de cent tonnerres.

Enfin, dix minutes plus tard, nous admirions cette merveille de la nature, dont l'imagination la plus étendue, la plus vaste, la plus poétique ne pourra jamais se faire une idée. Il faut voir et entendre les chutes du Niagara, ce *hell of waters*, cet enfer des eaux, comme dit Byron, pour pouvoir les comprendre.

Un superbe hôtel est situé à cent cinquante pas de la chute anglaise, nommée le *Horse-shoe*, ou le fer à cheval, parce qu'elle en a la forme. On la voit parfaitement des fenêtres de la maison, ainsi que la rivière, à une grande distance, avant qu'elle ne vienne se précipiter. *Goat Island* est une île assez étendue, qui la divise en deux, et forme deux chutes, l'une américaine, et l'autre anglaise; la première, qui tombe en belle nappe, a cent cinquante pieds, et est de dix pieds plus élevée que la seconde.

Nous descendîmes une colline dans laquelle sont creusées des marches qui conduisent à côté et au niveau de la rivière,

à l'endroit même où elle tombe, si près, qu'elle venait baigner mes pieds. On ne peut en voir le fond; une vapeur blanche comme la neige, qui y tourne sans cesse, et qui s'en élève en larges et épaisses colonnes, empêche de rien distinguer.

Un peu plus loin, un escalier en colimaçon, et entouré de planches, descend le long d'un rocher à pic, à cent trente pieds, à quelque distance du bas de la chute. On passe alors dans une petite cabane, où l'on vous donne une capote de toile cirée, un chapeau ciré, de gros souliers, un parapluie même; mais ces précautions sont presque inutiles. car, avant d'arriver à cette maison, on est déjà percé de part en part. Rien ne peut rendre ce qu'on éprouve là devant ces masses étourdissantes. Le craquement épouvantable de cette mer qui tombe, ces tourbillons de vapeurs qui vous éblouissent et vous coupent la respiration, ces coups de vent qui vous décoiffent et enlèvent votre parapluie (comme le mien qui vole encore), ne peuvent s'exprimer.

A quatre heures, nous allâmes en voiture jusqu'au lieu d'embarcation pour passer au côté américain. La rivière a dans cet endroit deux cent cinquante pieds de profondeur; et lorsqu'on arrive au rivage après avoir bien dansé sur les vagues, on est à moins de cent pieds de la chute.

Un escalier très-élevé monte jusqu'au haut, et n'en est qu'à quarante pieds, de sorte qu'on peut jouir de la vue à son aise. Un peu plus haut, la rivière se passe sur un pont construit sur les rocs, au milieu des rapides, où l'eau descend et se brise avec une force et une vitesse effrayantes. On entre alors dans *Goat Island*, l'île qui sépare les deux chutes, où s'élève une forêt d'arbres énormes. On la traverse, et on trouve un pont posé sur les rochers, sur une partie même de la chute, et qui se termine à l'endroit où elle tombe à pic. Ce pont est constamment agité par les coups de vent produits par le mouvement de cette masse d'eau qui tombe, et c'est un imposant spectacle que celui qu'on a, en se penchant à l'extrémité, et en interrogeant l'abîme au-dessous de soi.

Le lendemain, m'étant armé de tout mon courage, j'allai jusqu'à quatre-vingts pas sous la chute anglaise. Il y fait extrêmement obscur, et j'avais la plus grande difficulté à respirer. Je marchais sur des dalles très-glissantes que l'eau couvrait à chaque instant. Des anguilles noires, grosses comme le bras, et que dans ma terreur je prenais pour d'horribles serpens à sonnettes, me passaient entre les jambes. J'étais étourdi par le fracas épouvantable de cette mer immense qui tombait de cent quarante pieds au-dessus de moi. Je pensais que le moindre faux pas pouvait me perdre; je risquais d'être écrasé, anéanti..... Le moment qui me sembla le plus difficile, fut, après avoir compté quatre-vingts pas, de me retourner pour revenir. Je me baissai cependant pour prendre une anguille qui me glissa dans les mains, et je me sentis plus léger en retrouvant le ciel sur ma tête au lieu de la chute du lac *Érié*.

J'escortai mes compagnons de voyage jusqu'au lac *Ontario*, à quatorze milles des chutes où ils allaient s'embarquer pour Montréal. Bientôt le *steamboat l'Alciopé* partit. G..... traversa la rivière dans un canot d'Indiens; et moi, abandonné sur cette terre étrangère, regardant tantôt le bateau à vapeur qui s'évanouissait à l'horizon, tantôt le canot d'Indiens qui allait disparaître derrière les arbres, j'allai promener ma tristesse sur les bords silencieux du lac *Ontario*.

EUGÈNE NEY.

ÉTAT ACTUEL
DES
COLONIES PÉNALES DE L'ANGLETERRE
DANS L'AUSTRALIE.

Les âges de bonheur sont stériles pour l'histoire; les huit dernières années garantissent pour un immense avenir l'existence d'Hobart-Town et de Sydney : cependant elles occuperont peu de place dans leurs annales. Elles ont amené des améliorations précieuses, consolidé d'inépuisables ressources, mais naturellement, par la seule force des choses. Tant de nations nouvelles surgissent de nos jours sur des plages lointaines; la lutte de la civilisation contre la barbarie est si continuellement offerte à nos regards, sous tant de climats divers, et cette lutte entraîne à sa suite tant de désastres et de discordes aux bords où fut la Grèce, comme aux bords où naît la Colombie, que des conquêtes pacifiques ne sauraient captiver l'attention générale. Sortie du néant sur un monde sans pareil, tandis que les autres peuples s'élèvent sur des débris, la jeune société dont nous esquissons l'histoire a déjà vu s'effacer, dans la rapidité de ses progrès, la bizarrerie de son origine. Plus heureuse, plus civilisée, possédant plus de gages de sécurité que ses sœurs d'Amérique, elle ne doit plus prétendre à ces témoignages d'intérêt qu'attire la faiblesse, mais elle peut éblouir par des richesses inattendues.

L'émigration dans l'Australie n'a jamais reçu tous les

encouragemens qu'elle méritait. Long-temps on a exigé, pour accorder le passage, la justification d'un capital de 500 livres sterling : était-ce ainsi que l'on pouvait soulager l'Angleterre du pesant fardeau du paupérisme? D'année en année on a vu diminuer le nombre des passages gratuits, et aujourd'hui la voie des navires du commerce est, à peu d'exceptions près, la seule ouverte aux émigrés volontaires. Cependant une sorte de compensation leur est offerte par une latitude plus grande, laissée au gouverneur pour l'étendue des concessions territoriales, et dans les dernières années, quelques familles recommandables ont émigré en nombre qui promet de s'accroître. Il faut peut-être encore un demi-siècle pour familiariser complètement le peuple anglais avec la pensée d'une aussi lointaine émigration. L'énormité des frais de passage, et disons-le franchement, la nature même des avantages offerts à l'expatriation doivent long-temps détourner la plupart des caractères aventureux de tout projet d'établissement aux terres australes. Les premières relations des voyageurs avaient attiré sur le continent sans pareil un puissant intérêt de curiosité; aujourd'hui cet attrait s'est en partie effacé : les troupeaux introduits, les végétaux acclimatés, les arts industriels naturalisés, les rapports de climat mieux constatés, ont en quelque sorte créé dans l'Australie une seconde Angleterre. Toutes ces circonstances décideraient des têtes calmes et réfléchies, mais elles ne parlent point aux imaginations vives. Long-temps les émigrés anglais préféreront aux richesses réelles de l'Australie leurs spéculations moins certaines aux rives du Gange ou dans l'Amérique espagnole; leurs voiles se tourneront avec plus d'espoir vers les bords où ils vont chercher un lieu de séjour plutôt qu'une patrie. Le climat de l'Indoustan, de l'Amérique du Sud et des côtes d'Afrique, dévorera long-temps encore des milliers d'hommes qui auraient pu fonder des familles, et bientôt des peuples, sur une terre destinée sans doute par la Providence à la race européenne. L'Amérique du Nord, malgré un désavantage évident, séduira long-temps aussi par la

perspective d'une moins longue traversée; mais, pour être ralentis, les progrès des colonies australes ne sont pas moins assurés.

DIVISIONS TERRITORIALES.

Le territoire de la Nouvelle-Galles se divise actuellement en dix provinces ou comtés, sous les noms de *Cumberland*, *Camden*, *Argyle*, *Westmoreland*, *Northumberland*, *Roxburgh*, *Loudonderry*, *Ayr* et *Cambridge*. Les limites de ces provinces s'étendent bien au-delà des bornes assignées à la première occupation. Le port Macquarie, colonie essentiellement séparée, fait partie du comté d'Ayr, et les immenses découvertes d'Oxley, bien plus éloignées encore, sont comprises elles-mêmes dans ces divisions.

Il eût été facile et convenable d'assigner à ces provinces nouvelles des noms originaux, ou du moins de ne pas se permettre les répétitions avec autant de prodigalité. La nomenclature est la partie faible de la géographie moderne, et l'abus des noms empruntés aux personnages, aux provinces et aux cités de la mère-patrie, a été poussé plus loin encore, toute proportion gardée, par les Anglais que par les autres peuples. La science d'un Malte-Brun, d'un Remmel, s'égarerait elle-même à travers ce dédale de plaines, de prés, de rivières du roi Georges, de golfes, d'anses, de vallées de la reine Charlotte..... Les bizarreries les plus ridicules, et l'érudition la plus déplacée se présentent à côté de ces répétitions reproduites sur tous les points du globe, où l'Angleterre a promené son envahissante domination. Le voyageur peut rencontrer, grâce à elle, le Styx dans la Transylvanie, le village de Crécy dans le comté de Cornouailles, et le Nil au pied du Ben-Lomond.

ÉMANCIPÉS.

Les émancipés forment aujourd'hui la classe la plus riche de la colonie, et la partie la plus active de la population.

La plupart des établissemens industriels sont dans leurs mains; les terres les plus fécondes leur appartiennent. Ce sont en général des hommes intelligens, dont les dispositions naturelles ont été mal dirigées, ou que des passions ardentes ont entraînés à de grandes fautes; soit que la sévérité de la justice leur ait dessillé les yeux, soit qu'une exacte appréciation des choses leur ait fait reconnaître plus de chances favorables dans les voies honnêtes que dans leurs premières habitudes, leur retour aux principes d'honneur est le plus souvent sincère; il paraît même reconnu à Sydney que les relations commerciales sont généralement plus sûres avec les riches émancipés qu'avec les émigrés, et cette contradiction apparente entre des observations positives et les axiomes les plus vulgaires de la philosophie des livres s'explique d'une manière très-naturelle par le sentiment d'un intérêt bien entendu. La probité des émancipés est presque toujours en raison inverse de leur ancienne moralité, tant il leur importe, suspects comme ils doivent l'être, de ne pas laisser la plus légère prise à la malveillance de leurs rivaux. Ils veillent sur eux et sur les apparences avec d'autant plus de soin, que la moindre rechute doit les rejeter plus bas. Ce n'est peut-être pas le triomphe de la morale, c'est celui de l'intérêt personnel; mais le résultat est le même pour la société.....

POPULATION NÉE DANS L'AUSTRALIE.

La classe des hommes libres, nés dans l'Australie, commence, après quarante années, à former un poids dans la balance sociale, et bientôt, quoique des distinctions d'origine puissent maintenir dans son sein quelques divisions, elle dominera le reste de la colonie, par la force numérique et la prépondérance financière. Déjà les jeunes hommes se plaignent des obstacles opposés à leurs demandes en concession de terrains; cependant, par une prévention excusable, ils préfèrent le commerce et la navigation à la culture des terres,

habitué qu'ils sont à la considérer comme le dégradant attribut des *convicts*. D'une vigueur remarquable, et plus précoces que les hommes de la même race nés en Europe, ils touchent plus promptement aussi à l'âge mûr, et l'on a cru remarquer, dans le développement de leurs membres, quelques rapports avec les formes maigres et élancées des peuplades indigènes, comme dans la pâleur de leur teint, une singulière analogie avec les premiers nés de la grande famille anglaise dans l'Amérique du Nord. Il faut un laps de temps plus long pour consacrer ces observations physiologiques ; mais déjà assez d'années se sont écoulées pour permettre de juger avec confiance l'état moral de la jeune population : tant de soins sont donnés à son éducation, tant d'avantages, et surtout tant de distinctions, sont assurés à sa bonne conduite, qu'elle offre à l'ordre public les garanties les plus certaines. A peine a-t-on vu quelques blancs, nés dans l'Australie, comparaître devant les cours de justice, même pour les motifs les moins graves. Mais, il faut bien le reconnaître, les mœurs des jeunes hommes sont plus pures que celles des jeunes filles, et pourrait-il en être autrement dans une colonie où la disproportion de nombre est aussi forte entre les deux sexes ?

ASSOCIATIONS DE BIENFAISANCE, LITTÉRATURE.

De nombreuses associations de bienfaisance ont institué et doté des établissemens d'utilité publique. On doit distinguer surtout une maison de refuge, une école de jeunes servans, et un dispensaire qui fournit gratuitement des consultations et des médicamens. Des sociétés savantes, formées à Sydney, à Hobart-Town et à Bathurst, veillent à la conservation de la vaccine, deux fois perdue depuis la fondation de la colonie ; perfectionnent la culture des champs et des jardins, entretiennent des relations avec les savans et les établissemens publics de l'Europe, et discutent avec un peu trop de chaleur peut-être la question de prééminence entre la

Nouvelle-Galles et la terre de Van-Diémen. Déjà des publications et des projets utiles recommandent les académies naissantes, et l'Australie commence à pouvoir offrir au monde sa littérature indigène. Au nombre de ses historiens, elle compte un de ses fils, W. C. Wentworth, auteur de la *Statistique des établissemens anglais de la Nouvelle-Galles et de la terre de Van-Diémen*, ouvrage consacré en Angleterre par trois éditions. Les presses coloniales ont produit deux traités fort répandus sur la culture de la vigne et l'éducation des troupeaux. Miss Woolstonecraft a publié les droits de la femme; d'autres écrits sont annoncés à la curiosité publique, et l'on discute dans les salons le mérite des poésies nationales du jeune Tompson et du vénérable Michael Robinson.

Bientôt chaque ville possèdera sa bibliothèque, formée par souscriptions, et déjà la Nouvelle-Galles voit paraître cinq journaux, dont le plus ancien existe depuis plus d'un quart de siècle, tandis qu'il y a cinquante ans l'Écosse tout entière n'en publiait pas un seul. Le journal officiel, la *Gazette de Sydney*, l'*Australasian Magazine* de MM. Wentworth et Wardell, le *Monitor* et le *Gleaner* du docteur Halloran, sont distribués à de nombreux lecteurs, et forment surtout, par le nombre des annonces, de lucratives propriétés. La terre de Van-Diémen possédait deux journaux il y a déjà plusieurs années. Si le gouvernement anglais paraît trop souvent justifier le reproche de vouloir restreindre les progrès de ses colonies australes, il faut reconnaître qu'il n'a point adopté cette politique étroite de l'Espagne, qui prohibait avec tant d'activité l'introduction de la littérature et des arts de l'Europe dans ses vastes domaines du Nouveau-Monde.

ÉDUCATION.

Sur aucun point du globe de plus grands soins ne sont donnés à l'instruction primaire. Le gouverneur Macquarie avait alloué aux écoles publiques la huitième partie du re-

venu colonial; cette proportion a dû changer d'après l'accroissement des ressources plus rapide que celui des besoins; mais aujourd'hui encore des droits spéciaux sont affectés aux besoins de l'instruction. Dans chaque village naissant, un édifice et un terrain défriché sont destinés à un instituteur soldé par l'état, et qui ne doit recevoir de rétributions scolaires que suivant les facultés des parens de ses élèves. Dans la plupart des districts, des écoles des dimanches sont offertes à tous les âges; un établissement semblable a été séparément ouvert pour les jeunes *convicts*, et à tous ces moyens d'instruction, généreusement répandus par le gouvernement, viennent encore se joindre les souscriptions volontaires, et les efforts actifs des missionnaires de la société Wesleyenne.

L'autorité a sagement senti que, si l'instruction primaire est une dette de la société envers tous ses membres, l'éducation libérale n'a droit qu'à des encouragemens et à une juste liberté. Plusieurs établissemens particuliers, dirigés presque tous par des membres du clergé, sont ouverts dans divers points à la jeunesse opulente, et formés en général sur le modèle des collèges écossais. Les maisons consacrées à l'éducation des jeunes demoiselles passent pour moins bien tenues. Les arts d'agrément ne sont point négligés; l'escrime et la musique sont enseignés par des maîtres habiles, et les talens de M. Giraud, professeur de danse français, sont célèbres dans toute la colonie.

COMMERCE D'IMPORTATION.

Plusieurs maisons de commerce de Londres entretiennent des agens à Sydney; des marchands de modes et de nouveautés ont fait de rapides fortunes, mais aujourd'hui la concurrence est devenue si forte, qu'un semblable succès ne peut plus s'obtenir dans le court espace de six années. Une activité toujours croissante règne dans le mouvement du port Jackson : l'Angleterre y importe sur de nombreux navires pour une valeur annuelle de plus de quatre cent mille livres

sterling, ses étoffes de coton, de laine et de fil; de l'argenterie et des porcelaines, des objets d'enharnachement, des liqueurs spiritueuses, des épices, et une foule de ces produits manufacturés que l'Europe est en possession de fournir au monde entier. L'Inde et surtout le port de Calcutta concourent à ce commerce. Les États-Unis d'Amérique et Valparaiso entretiennent aussi des relations fréquentes avec les côtes de l'Australie. La France n'y est représentée que par ses navires de découvertes, et les noms des Freycinet, des Duperrey, des Bougainville et des Durville, sont devenus inséparables des annales de la cinquième partie du monde. Le cap de Bonne-Espérance envoie ses vins à Sydney, le Brésil ses produits indigènes, la Chine ses nankins, ses soieries, son thé et sa vaisselle de terre; les îles de la mer du Sud enfin, et la Nouvelle-Zélande, la nacre, le bois de sandal, des salaisons, l'*arrow-root* et le *phormium tenax*. Des maisons de Sydney ont établi des comptoirs à Honkianga, sur la côte ouest de la Nouvelle-Zélande, pour y faire construire de petites goelettes, et recueillir des salaisons, du phormium, des planches et des bois de mât. Cette spéculation a complètement réussi, mais tout le commerce austral est entravé par les prétentions de la Compagnie des Indes.

ÉDUCATION DES BÊTES A LAINE. TRAVAUX AGRICOLES.

La culture des terres n'est qu'au second rang dans l'Australie. Quelque étrange que doive sembler notre pensée au premier aperçu, c'est surtout parmi les peuples pasteurs que doit être classée la population européenne de la Nouvelle-Galles du sud. Il n'est guère besoin d'expliquer que cette dénomination pastorale s'applique beaucoup moins à la naïveté des mœurs qu'à la nature des travaux.

Les pâturages de l'Australie fournissent, dans toutes les saisons, une égale nourriture, et permettent aux colons de ne point récolter de fourrages. Les plantes graminées particulières à ce climat sont éminemment propres à

l'éducation des troupeaux ; il est à désirer que des essais soient tentés pour les améliorer par la culture, et que leur principe nutritif soit comparé avec celui des herbages de l'Angleterre. Jusqu'à ce jour, on ne s'est point assez occupé d'en recueillir les semences, et la présence continuelle des troupeaux, diminuant la reproduction des plantes annuelles, a rendu nécessaire sur quelques points l'introduction des prairies artificielles.

Les troupeaux de bêtes à laine, singulièrement favorisés par le climat, sont devenus presque innombrables, et permettent cependant encore quelques spéculations avantageuses : on a vu un seul colon réaliser, dans une seule année, un bénéfice net de 1400 livres sterling sur les produits de toute nature de ses bergeries. L'introduction de quelques béliers des diverses races saxonnes et françaises a puissamment contribué, dans les dernières années, au perfectionnement des troupeaux.

Les laines, égales pour le moins à celles de la Saxe et de l'Espagne, forment encore et formeront long-temps la principale branche du commerce d'exportation : dès l'année 1825, il en a été embarqué plus de cinq cent mille livres pour l'Angleterre..... Déjà le commerce d'exportation commence à balancer pour plus de la moitié les importations de la Grande-Bretagne.

Le prix des terres est maintenant plus élevé dans l'Australie que dans le Haut-Canada ; la mesure adoptée est l'acre d'Angleterre. Le défaut de rivières navigables doit maintenir l'élévation du prix des terres sur tout le littoral, et elle eût été plus grande encore, si les premiers planteurs, hommes pour la plupart peu propres à la vie agricole, ne s'étaient pas laissés facilement séduire par la vue de l'or, dans un temps où les capitalistes étaient plus rares à Sydney. Dans l'intérieur des terres, la valeur vénale ne s'élève guère au-dessus du prix des défrichemens. Cependant, au-delà des montagnes Bleues, de vastes établissemens agricoles, fondés sur des terrains plus fertiles, doivent bientôt démentir cette

règle. La présence de deux grandes rivières, plusieurs découvertes de passages faciles et les progrès de l'industrie assurent un brillant avenir à cette partie presque incommensurable des possessions anglaises.

Pour obtenir une concession de six cent quarante acres, un émigré doit justifier d'un capital de cinq cents livres sterling, et proportionnellement un planteur peut obtenir jusqu'à deux mille cinq cent soixante acres, en contractant l'obligation de se charger d'un *convict* par chaque centaine d'acres. Le droit de propriété n'est point définitivement acquis avant sept années; alors il faut avoir dépensé en améliorations le quart au moins du capital exigé, et l'on commence à verser au trésor public une redevance annuelle de cinq pour cent sur une valeur de convention qui ne s'élève jamais au-dessus de cinq shellings par acre. Cette redevance est rachetable au denier vingt; ainsi, après sept années de jouissance, on peut devenir propriétaire incommutable de deux mille cinq cent soixante acres au prix fixe de six cent quarante livres sterling deux shellings, ou par une rente de trente-deux livres sterling au même capital. Les concessionnaires réclament vivement le droit de s'acquitter en nature.

Presque tous les végétaux utiles de l'Europe se sont facilement acclimatés sous le ciel pur de l'Australie; plusieurs même y ont acquis des qualités nouvelles, et à peine en a-t-on vu quelques-uns dégénérer. Les tributs offerts par les tropiques ont obtenu moins de succès; cependant le goyavier, l'ananas, le bananier et le cafier sont naturalisés dans la colonie, et la canne à sucre réussit vers le nord. La culture des orangers offre déjà des avantages réels, mais en général l'aspect de l'Australie confirme une observation morale depuis long-temps répétée. Une disposition innée porte l'homme expatrié à cultiver de préférence les végétaux qui lui rappellent la patrie; c'était ainsi qu'au milieu de tous les trésors de la nature les conquérans de l'Amérique s'appliquaient surtout à acclimater les plantes qui leur rendaient

le souvenir de l'Estramadure et de la Castille. Sans connaître cet exemple, les Européens réunis sur les terres australes se sont laissés guider par un pareil sentiment, on doit même les accuser d'avoir trop négligé, à peu d'exceptions près, les tributs offerts par le Brésil, le cap de Bonne-Espérance, l'Indoustan et les îles de la mer du Sud. Toutes les plantes céréales ont été introduites avec succès; le blé de Turquie seul ne réussit point à la terre de Van-Diemen, et telle est sur tous les points l'abondance de divers fruits, des pêches surtout, qu'il faut en consommer une partie dans les distilleries, et pour la nourriture des animaux domestiques. Aux lieux même de son origine, le pêcheur n'offre point le spectacle d'une égale fécondité.

La naturalisation de la vigne n'a point répondu jusqu'à ce jour aux espérances de la mère-patrie, quoique l'attention publique soit souvent appelée sur cette culture par des tentatives réitérées; mais tant de points du littoral de la Nouvelle-Hollande restent jusqu'à ce jour inhabités comme la presque totalité de l'intérieur des terres, qu'il est permis encore d'attendre le succès de l'avenir. Il paraît que dans les parties les plus méridionales des établissemens anglais le raisin peut échapper à une partie des influences funestes qui s'opposent à sa maturité dans les alentours de Sydney, et naguère encore le projet avait été formé d'attirer dans la colonie des vigneronns de Madère.

E. DE BLOSSEVILLE ¹.

¹ L'auteur de cet article fera paraître sous peu de temps une *Histoire complète des Colonies pénales de l'Australie*. A Paris, chez A. Leclere, quai des Augustins.

PRODUIT EXCESSIF

DE L'OPIMUM

CONSOMMÉ DANS L'ÎLE DU PRINCE-DE-GALLES.

Suivant un recensement fait en 1822, par le surintendant de la police anglaise, de la population de l'île du Prince-de-Galles et de ses dépendances, on y comptait 45,127 habitans, parmi lesquels environ 19,000 Malais, 9000 Chinois, 6000 Choulis, 1500 Bengalis, 1000 naturels chrétiens, et 400 Européens seulement.

Il est curieux de savoir à quel énorme impôt se voit soumise cette seule fraction si minime de la grande population indienne, pour satisfaire, même incomplètement, l'impérieux besoin que les Orientaux éprouvent de chercher, dans l'usage le plus immodéré de l'opium, une existence factice, qui les arrache aux soucis ou seulement à la monotonie de la vie vulgaire, et qui fait passer tour à tour ceux qui s'y livrent d'un état d'illusion et d'extase à un état d'abrutissement et de torpeur, dont tout l'effet de nos liqueurs spiritueuses ne donnerait qu'une idée imparfaite.

Voici ce qu'on lit à ce sujet dans le premier volume des *Transactions de la Société agricole et horticole de l'Inde*, publié à Serampore en 1829.

De tous les monopoles que l'ingénieux esprit de la fiscalité ait jamais imaginés, le commerce exclusif de l'opium, que la Compagnie des Indes s'est réservé, est non-seulement le plus

judicieux sous le rapport financier, mais aussi le mieux justifié sous le rapport moral, par les obstacles qu'il apporte à l'extension destructive que la consommation de cette substance tend continuellement à prendre, et qui n'aurait sans doute plus de limites. Nous n'envisageons ici l'opium que comme objet et moyen de la jouissance la plus superflue, la plus dangereuse et la plus condamnable qui puisse exister. Considéré dans ses vertus médicales, la consommation qui s'en fait est presque nulle, comparée surtout avec l'usage de le manger et de le fumer. On en importe annuellement à Penang vingt-huit chests pour les besoins des Malais et des Chinois. Chaque chest est de quarante caisses. A son arrivée, l'opium est soumis à une opération simple, qui produit une première et une seconde sorte d'extrait appelé *chandoo*. On regrette de ne pouvoir indiquer ici la proportion exacte de ces deux sortes d'extraits, comparativement à toute la quantité qui compose un chest. Il suffit, au surplus, de savoir que la compagnie tire un revenu mensuel de 3 à 4000 dollars espagnols (36 à 48,000 dollars par an) des spéculateurs qui afferment le droit de vendre cette drogue en détail. Cet extrait, préparé pour fumer, est revendu par eux à un prix qui produit dans le pays 8000 dollars par chest, et sur la côte opposée de Queda, 9600 dollars, ce qui, à 2 roupies par dollar, donne 560,000 roupies pour les vingt-huit chests annuellement importés. Si l'on ajoute à cela le prix de la ferme, on aura la somme de 656,000 roupies, produite par l'opium, en sus du prix de vente de chaque chest à son arrivée dans l'île, lequel prix surpasse 4000 roupies par chest. Cette somme, multipliée par 28, donne 112,000 roupies qui, ajoutées aux 656,000 portées ci-dessus, présentent un total de 768,000 roupies, ou 384,000 dollars, ou environ 2 millions de francs par an, qui sont payés pour une quantité excessivement petite de cette masse que consomment les mangeurs d'opium répandus sur le globe; et ce ne sont pas même tous les habitans d'une seule petite île qui font cette dépense exorbitante, l'impôt pèse surtout sur les Malais et les Chi-

nois, qui ne font guère que la moitié de la population, et dont beaucoup sont sans doute obligés de sacrifier jusqu'à leur dernière roupie à un goût effréné, qui finit par les réduire à l'état de la brute.

Un fait qui n'est pas moins singulier, c'est la disproportion énorme qui existe entre le prix d'achat primitif et le prix de détail de cette denrée. Il résulte d'un passage de *l'Histoire de l'Archipel Indien*, par Crawford, vol. 3, page 518, que le coût primitif d'un chest d'opium, tel qu'il revient à la compagnie, n'est, dans le Bengale, que d'environ 112 roupies. De la comparaison de ce prix avec le prix de détail, il résulte que le consommateur ne paie pas moins de 24 à 25,000 pour 100 au-dessus de l'achat primitif; et l'on ne peut s'empêcher de dire qu'il est heureux pour l'humanité qu'il ne puisse pas payer moins, car cette espèce de fléau ferait sans doute encore de plus grands ravages.

SOULANGE-BODIN,

Directeur de l'Institut horticole de Fromont.

Album.

Antony, drame en cinq parties, par M. Alex. Dumas. — Le drame d'*Antony*, reçu et répété au Théâtre-Français, puis tout à coup transporté au théâtre de la Porte-Saint-Martin, devait être un sujet de problème pour bien de gens qui ne conçoivent pas que l'on puisse quitter un Palais-Royal pour un boulevard. L'auteur d'*Antony* a probablement pensé qu'il ne fallait que d'excellens acteurs et de bonnes pièces pour faire un Théâtre-Français, et que quelque loin que fût le boulevard, c'était encore la France. Il a été, du reste, accompagné dans son émigration par l'auteur d'*Hernani* et de *Marion Delorme*.

Ceux d'ailleurs qui ont pu s'étonner de cette transplantation du haut drame, ont oublié les beaux souvenirs qu'ont laissés Frédéric et madame Dorval dans plusieurs mélodrames remarquables. Leurs succès ont prouvé qu'ils étaient dignes de jouer toute espèce d'ouvrages, et la troupe actuelle, quoique privée de ce premier acteur, a brillamment soutenu la réputation méritée de ce théâtre, que la mort de Talma et la retraite de mademoiselle Mars, admirables talens si regrettés, rendent encore plus précieux.

Le drame d'*Antony* n'a point d'analogie avec les autres ouvrages de M. Alex. Dumas. On y trouve moins de ces effets de théâtre si imprévus et si pittoresques, de cette multiplication de personnages et d'incidens qui caractérisent la manière de l'auteur de *Stockholm* et *Fontainebleau* et de *Henri III*. L'action d'*Antony* est simple, claire, précise, nullement chargée d'épisodes; on reconnaît seulement dans l'arrangement du petit nombre d'événemens dont M. Dumas a voulu se servir, cette admirable entente de la scène qui n'a jamais été contestée à ce jeune auteur. Mais il n'y a pas là

affaire d'action : peu importent ces événemens ou d'autres, ce ne sont que les châssis sur lesquels le peintre fixe la toile qu'il va sillonner de larges et énergiques coups de pinceau.

Antony est la personnification dramatique des passions de l'homme civilisé, qui, à force d'analyser, a tout détruit, qui finit par ne plus reconnaître de prestige à ce que la société, à tort ou à raison, appelle devoir, à force de se demander pourquoi cela?... *Antony* est revenu, par la longue route de la philosophie et des méditations, au point d'où il était parti : l'obéissance aveugle aux passions, qui, lorsqu'elles sont peintes avec les couleurs de M. Dumas, peuvent se passer d'excuses, mais qui en trouvent dans la position du héros de son drame, enfant trouvé, repoussé par le monde, hors de la société. Essayons d'indiquer l'action à laquelle M. Dumas a mêlé cet étrange personnage.

Nous apprenons au lever du rideau qu'*Antony* a aimé Adèle, femme du baron d'Hervey, avant qu'elle ne fût mariée, et qu'il en a été aimé; il s'est retiré devant la concurrence d'un homme riche et noble, lui qui n'avait que de l'amour. Ne pouvant vivre cependant sans revoir la baronne, il lui demande par une lettre la permission de la revoir. Celle-ci veut l'éviter, fait mettre ses chevaux à sa voiture et part. Mais les chevaux emportent la baronne, sa vie est menacée; un homme se précipite au-devant de la voiture, arrête les chevaux et reçoit un coup de timon dans la poitrine : c'est *Antony*. On le transporte dans la maison de M^{me} d'Hervey, où elle craint de le garder, et dont elle n'ose cependant l'exiler; là, une délicieuse scène entre les deux amans, Adèle cherchant à le consoler sans lui donner d'espoir, et lui persuadant de consentir à s'éloigner, tout en tremblant qu'il ne fasse un mouvement trop brusque : « Je ne puis vous garder ici, dit-elle, votre état » n'est point assez grave; il faudrait aux yeux du monde une excuse.....—Une excuse, reprend *Antony*; ne faut-il que cela?... » et il déchire l'appareil mis sur sa blessure. « Maintenant, ajoutez-il, je puis rester. »

Au bout de quinze jours, *Antony*, guéri de sa blessure, se présente chez la baronne et lui arrache le secret de son amour. Celle-ci, effrayée de l'aveu qu'elle vient de faire, et sentant qu'elle succomberait, prend la résolution de fuir, au moment même où *Antony* vient d'obtenir, à force de prières et de menaces, la permission de la revoir. Mais *Antony* apprend bientôt qu'il est trompé; il

devance Adèle dans une auberge, s'établit dans une chambre à côté de la sienne, et pénètre dans la nuit chez elle. On devine ce qui en résulte.

Le quatrième acte nous transporte chez une amie de la baronne, jeune femme bonne, étourdie et passablement coquette, qui ne parlait que de médecine au second acte au bras d'un jeune médecin, et qui au quatrième ne parle que de littérature. Un jeune auteur est installé chez elle. Il y a là une scène des plus *originales* dans ce siècle où l'on fait de l'originalité par tous les moyens possibles ; mais la susceptibilité du public exigera sans doute quelques suppressions. La pièce d'*Antony* s'y compose sur le théâtre. Une discussion littéraire s'engage : on reproche à la nouvelle école de prendre ses pièces dans les chroniques, « où on les trouve toutes faites, dit-on. — Pourquoi » ne prenez-vous pas vos drames dans l'époque présente ? dit ironiquement une jeune femme ; n'y trouve-t-on pas aussi des preux » chevaliers qui sauvent la vie à leurs maîtresses ? » Et elle conte toute l'histoire d'Adèle et d'Antony. Celui-ci éclate, comme on le pense bien, et, s'approchant de l'auteur : — « Oui, dit-il, faites ce » drame, et mettez-y pour accessoire une femme qui change à chaque » instant d'amant, mais qui, plus adroite que la femme vertueuse » qui a pu succomber une fois, se déshonore et ne se compromet » pas. » — Cette situation est des plus dramatiques et renoue parfaitement l'action ; elle amène une scène ravissante que madame Dorval a dite avec un immense talent. Les deux amans sont brusquement interrompus dans leur rêve de bonheur, et Antony apprend bientôt que le mari d'Adèle arrive à Paris. Il court chez elle : — « Il n'y a plus un moment à perdre, dit-il ; partons, fuyons en » semble. » Adèle résiste... elle ne veut pas déshonorer son mari, son enfant ; elle voudrait au prix de tout son sang recouvrer cette réputation qui ne lui appartient pas. Antony insiste pour l'entraîner ; mais il n'est plus temps : le mari, averti par des lettres anonymes, arrive menaçant. Que faire ? — « Tu m'as dit que tu » ne craignais pas la mort. — Oh ! non ; tue-moi, Antony ; tue-moi ; » et, autant pour l'arracher au malheur qui l'attend qu'aux étreintes d'un autre, il la poignarde, et au moment où le baron enfonce la porte... — « Elle me résistait, dit-il, je l'ai assassinée. » Belle péripétie qui couronne dignement l'œuvre.

Le nouveau drame de M. Dumas, quelles que soient les basses injures d'un petit critique sans conscience, est un des plus beaux

développemens de passion qu'il y ait au théâtre ; et il y a progrès sensible dans la manière d'écrire de l'auteur. Nous ne doutons pas qu'*Antony* ne soit destiné à parcourir une longue et fructueuse carrière.

Bocage a créé le rôle d'*Antony* de la manière la plus brillante ; C'est bien ce regard fascinateur que la pauvre Adèle avoue tant redouter. Il a joué avec une chaleur de sentiment , un aplomb , une originalité qu'il n'avait pas encore eu l'occasion de déployer. Les derniers rôles dont Bocage avait été chargé l'avaient déjà placé haut dans l'opinion du public : ce rôle achève de le mettre en première ligne. Madame Zélie-Paul a débité avec esprit un rôle secondaire. Mais madame Dorval!... je ne sais que vous en dire. Allez la voir..... Je n'essaierai pas de donner une idée de son jeu ; qu'il me suffise de dire que jamais parterre n'a été enchanté par plus de grâce , attendri par plus de pathétique , bouleversé par plus de terreur. Les autres actrices font plaisir : madame Dorval fait mal. Le rôle d'Adèle est le plus beau fleuron de sa couronne dramatique ; il lui assure l'héritage de mademoiselle Mars , comme la pièce nouvelle avec *Marion Delorme* assure à la Porte-Saint-Martin celui du Théâtre-Français.

La séance des quatre Académies du 5o avril , pour la fête du Roi , n'a guère été plus gaie qu'à l'ordinaire. Après ce que le programme appelait l'ouverture par M. Lethière , et un rapport sur le prix fondé par Volney , qui a été adjugé à M. Eugène Burnouf , la commission a proposé pour sujet du prix qu'elle décernera dans la séance générale des quatre Académies du 1^{er} mai 1852 la question suivante : « Déterminer , par un travail à la fois lexicographique » et grammatical , le caractère propre des idiomes vulgairement » connus sous le nom de *celtiques* en France et dans les îles britanniques , et rechercher l'importance et la nature des emprunts » qu'ils ont faits soit au latin , soit à d'autres langues. » Le prix sera de 1200 fr. Les ouvrages ne seront reçus que jusqu'au 1^{er} janvier.

M. Raoul-Rochette a lu , pour l'Académie des Beaux-Arts , un rapport sur les sculptures trouvées à Olympie par la commission envoyée en Morée. Est arrivé ensuite M. Charles Dupin avec un

mémoire assez remarquable sur les *progrès de la richesse française*, mais qui a paru long et fatiguer l'auditoire. Est-ce la faute du public, ou de M. Charles Dupin? M. de Laborde est venu enfin faire une heureuse diversion à l'ennui qui commençait à gagner la grave assemblée; et ce n'était pas la chose la moins curieuse de cette séance que de voir ces visages, jusque-là si indifférens, s'animer, se pencher pour ne rien perdre des paroles, des ingénieuses observations du voyageur à Jérusalem. Ce fragment des voyages de M. de Laborde dans le Levant, que nous donnons tout entier pag. 29, a été à plusieurs reprises couvert d'applaudissemens. M. Arnault a clôturé la séance. Le programme annonçait que l'honorable académicien réciterait quelques fables inédites de sa composition. Mais M. Arnault a voulu aller jusqu'à la demi-douzaine; et je crois, bon Dieu! qu'il serait encore sur son siège, si le public ne s'était levé spontanément.

Les *Souvenirs de la Révolution*, de M. Charles Nodier, que nous avons annoncés dans notre dernier numéro, ont paru chez le libraire Levayasseur, au Palais-Royal. M. Charles Nodier montre les hommes de la révolution sous un jour si nouveau, il a tant de piquantes anecdotes à conter sur cette époque d'exception si grande et si grotesque tout à la fois, que nous croyons ménager un véritable plaisir à nos lecteurs en leur indiquant ce livre qui sera bientôt dans toutes les bibliothèques. C'est dans cet ouvrage qu'on trouvera, sur Robespierre, des idées neuves et hardies, qui valurent dans le temps à l'auteur une petite persécution. On sait que l'ancien gouvernement le punit d'avoir osé dire la vérité sur cet homme extraordinaire, en le privant d'une modeste pension.

Voyages.

VOYAGES

DANS

L'INTÉRIEUR DU BRÉSIL.

La France Antarétique. — Coup-d'œil rapide sur les divers voyages au Brésil. — Utilité dont peuvent être les anciennes relations françaises pour écrire l'histoire du Brésil. — Intérieur du Brésil long-temps inconnu. — Durée et but des voyages de M. Auguste de Saint-Hilaire'. — Regrets pour la nature d'Europe au milieu de la nature des Tropiques. — Lampyres, leurs variétés. — Politesse des muletiers brésiliens. — Découverte de la province de Minas, sa faible population. — Villa-Rica. — Clergé des Mines. — Agriculture imparfaite des Brésiliens. — Abondance du fer. — Indiens Malalis. — Tombent en extase en mangeant une chenille. — Rapports des colons de l'intérieur avec les Indiens. — Minas Novas. — Richesse future de cette province. — Nécessité de diriger les Indiens. — Anthropophagie. — Sertão ou désert. — Sertanejos vêtus de cuir. — Rio de San Francisco. — Retour vers le district Diamantin.

Peu de personnes savent maintenant que la baie de Rio de Janeiro, avec ses fertiles campagnes, ses ro-

¹ 2 vol. in-8°. Paris, 1830. Chez Grimbert et Dorcz, libraires, rue de Savoie, n° 14. Prix 15 fr.

chers à pic, ses collines verdoyantes, a porté le nom de *France Antarctique*; on sait encore moins peut-être que c'est à deux Français ennemis par religion et rivaux comme historiens qu'on doit les premières notions un peu complètes que l'on ait eues sur le Brésil et sur les nations guerrières qui le parcouraient. Le premier est Jean de Lery, natif du duché de Bourgogne, comme il le dit lui-même, et protestant, fuyant les persécutions de l'Europe, et cherchant une patrie nouvelle aux doux climats de *Guenabara*¹. Le second, André Thevet, est un moine, grand explorateur de contrées nouvelles, voyant rapidement, mais avec sagacité, et revêtu du titre pompeux de cosmographe du roi. Si l'on en excepte les récits curieux, mais un peu romanesques, d'Hans Staden², et quelques documens raisonnables publiés par Hackluit³, et quelques *roteiros* (routiers) fournis par les navigateurs et par les colons qui envoyaient à Lisbonne les divers matériaux dont se servit Jean de Barros pour écrire sur le Brésil cette histoire qui n'a point paru, les renseignemens qui parvenaient sur ce beau pays étaient dus, pour la plupart, aux récits mensongers des navigateurs normands, employés au xvi^e siècle comme interprètes dans les relations commerciales qu'on avait avec les nations indiennes. Quelques-uns de ces hommes, tirés d'une classe corrompue, apportaient trop souvent aux sauvages l'exemple des vices de l'Europe, et puisaient dans la barbarie de ces nations une férocité

¹ Les Tupinambas avaient donné ce nom à la baie de Rio de Janeiro.

² Hans Staden a publié sa relation dès 1556. Thevet a donné la sienne, en 1558, et le livre de Lery, composé en 1556, n'a paru qu'en 1578.

³ On peut consulter dans cette collection Hatkins, 1530, 1532, Reniger et Forêt, 1540; Pudsey, 1542; Hare, 1580; Lancaster, 1591.

nouvelle. On cite d'eux des traits qui ne laissent rien à envier aux conquérans du Mexique et du Pérou ; mais, doués d'un courage à toute épreuve, d'une activité incroyable, et d'une merveilleuse facilité à se ployer aux coutumes des peuples parmi lesquels ils allaient vivre, ils jouissaient au milieu d'eux d'une telle estime, que le titre de *Mair* ou de Français était la sauvegarde la plus assurée parmi les Tupinambas. On sent toutefois que les récits de ces hommes grossiers ne pouvaient être ni bien exacts, ni bien exempts de préjugés : aussi, vers le milieu du xvi^e siècle, des idées fort étranges s'étaient-elles répandues en France sur ce pays. Les cosmographies du temps (et je ne sais trop si celle de Munster n'en offre pas un exemple), nous représentent les indigènes du Brésil débitant la chair humaine sur un étal, comme nos bouchers débitent la chair des bestiaux. Enfin Lery parut, et ces contes absurdes trouvèrent moins de crédit : doué de l'esprit le plus observateur et d'une âme pleine de poésie, ce voyageur comprit admirablement les nations parmi lesquelles il vivait et la nature sublime dont il était environné ; il fait presque pleurer d'attendrissement quand on le voit chantant des psaumes au milieu des belles forêts du Brésil, et quand, dans son effusion pleine d'enthousiasme, il fait partager le sentiment dont il est animé à deux Indiens qui l'admirent sans le comprendre. C'est chez lui que sont décrites pour la première fois, avec quelque soin, les productions naturelles du pays ; c'est chez lui qu'on apprend à jager ces nations méconnues jusqu'alors, qui joignaient au plus ardent courage les plus nobles et les plus touchantes qualités, et chez lesquelles on est effrayé de rencontrer l'horrible coutume de l'anthropophagie comme un fait

moral devant lequel l'esprit épouvanté recule, surtout quand il faut le concilier avec des vertus pleines de douceur et des preuves de la plus touchante hospitalité. Le récit naïf de Lery eut un tel succès en France, qu'il obtint successivement cinq éditions. Quelque temps auparavant, Thevet avait donné ses *Singularités de la France Antarctique*, et ce livre, en excitant les esprits, avait éveillé la curiosité; mais il était si loin d'offrir le charme de style qu'on rencontre chez Lery, qu'il ne put obtenir qu'une vogue éphémère. Observateur moins exact que le voyageur dont nous venons de parler, mais s'enquérant plus minutieusement que lui des croyances religieuses, Thevet est devenu précieux pour ceux qui cherchent des notions sur la mythologie des peuplades du Brésil; et le temps a donné aux récits du *cosmographe* un degré d'intérêt qui ira toujours en croissant, puisque ces nations sont éteintes. Plusieurs années après (1614), Claude d'Abbeville ne se contenta pas d'écrire sa relation du Maranhão, il emmena avec lui plusieurs guerriers de la nation déchue des Tupinambas, pour les faire baptiser à Paris, et offrir à une cour pompeuse l'étrange spectacle de ces sauvages, qui, après avoir amusé un moment les oisifs, moururent de douleur loin de leurs belles forêts. Nous ne craignons pas de le dire, quand, malgré l'estimable travail de Southey, on écrira un jour dans tous ses détails l'histoire primitive du Brésil, ce sera à ces trois voyageurs qu'il faudra puiser, ainsi qu'à la relation un peu romanesque du bon Hans Staden. Les ouvrages portugais seront d'un faible secours, si l'on en excepte, avec Vasconcellos, un routier du Brésil que l'on conserve à la Bibliothèque royale de Paris, et qui, ayant été écrit vers la fin du xvi^e siècle, contient les

renseignemens les plus précieux sur les indigènes et sur les divisions politiques du territoire qu'ils occupaient.

Mais ces diverses relations ne décrivaient que le littoral; les magnificences de l'intérieur restaient complètement inconnues, et cependant des hommes hardis commençaient à remonter les fleuves, à visiter les solitudes imposantes du désert. Vers la fin du xvi^e siècle, les Paulistes (on désignait ainsi les habitans de la capitainerie de Saint-Paul) formoient ce qu'on appelait alors des *bandeiras*, et renouvelaient, dans ces aventureuses expéditions, tout ce que l'esprit chevaleresque de l'époque pouvait imaginer de plus audacieux. Malheureusement ces hommes entreprenans, gens d'action, et non de savoir, ne confiaient guère au papier la relation de leurs merveilleuses expéditions; ils ne leur attribuaient pas tant d'importance, et se contentaient, à leur retour sur le bord de la mer, d'en faire quelques-uns de ces récits que la mémoire du peuple a conservés en leur imprimant ce caractère de merveilleux que les traditions prennent toujours avec le temps.

Tantôt le voyageur était arrivé dans d'imposantes solitudes, nouvel *Eldorado*, où l'or et les pierres précieuses étincelaient de toutes parts; mais la fatigue l'avait empêché de s'arrêter au milieu de ces trésors, et depuis il n'avait pu trouver ce lieu mystérieux, à la recherche duquel s'élançaient une foule d'aventuriers. Tantôt, sur le bord d'un ruisseau, la mère des eaux (*mai das aguas*) avait arrêté le voyageur épouvanté, et celui qui ne craignait point de combattre le jaguar entourait d'une crainte superstitieuse le lac qui renfermait le paisible manati, ce *pexe boy* des Espagnols, qui, dans toute autre contrée, eût pu donner naissance à la fable des Syrènes; puis venait encore le

récit des ruses employées pour vaincre les sauvages, ou pour s'en faire redouter en leur imprimant une sainte terreur. C'est ainsi qu'on vous raconte comment le hardi Bartholomeu Bueno, pour découvrir de nouveaux trésors, menaçait les simples habitans de Goyaz d'incendier les lacs et les rivières de cette immense contrée, en brûlant un peu d'eau-de-vie dans un vase d'étain. On vous dit encore la terreur avec laquelle ces pauvres sauvages voyaient déjà la flamme bleuâtre s'élançant, par un pouvoir mystérieux, au-dessus des vagues, et voltigeant sur elles, jusqu'à ce qu'une vallée de sable remplit un lac aux bords enchantés.

On comprend que tous ces contes, qui pouvaient bien entraîner des imaginations enthousiastes, et faire faire des découvertes, n'avançaient guère les Européens dans la connaissance topographique du pays¹. On était obligé de s'en tenir aux anciennes relations; elles contenaient, il faut en convenir, bien peu de notions positives sur l'état physique de la contrée.

Enfin arrivèrent les guerres de la Hollande, et l'on vit paraître deux grands ouvrages qui, pendant bien long-temps, servirent de guide à ceux qui eurent à parler du Brésil. Leur influence devint d'autant plus universelle, qu'ils furent composés en latin. Je veux parler de l'*Histoire naturelle* de Pison et Margraff (1648), et de l'*Histoire contemporaine* de Barlœus (1647). Ces deux ouvrages, écrits avec conscience, mais se bornant, l'un à la botanique et à la zoologie du Brésil, l'autre au récit d'une conquête, ne purent répandre

¹ Cela est si vrai que Bueno, dont nous venons de parler, erra pendant plusieurs années dans les forêts pour retrouver les contrées découvertes par son père.

des connaissances bien générales ; néanmoins ils occuperont long-temps un des premiers rangs dans la bibliographie des ouvrages relatifs au Brésil.

Mais Pison et Barlæus, ainsi que Roulox Baro, J. Moreau (1651), Brito-Freyre (1657), leurs contemporains, et plus tard Rocha Pitta (1730), connaissaient encore bien peu de l'intérieur, et les notions qu'ils en donnaient étaient bien vagues ; aussi tout le XVIII^e siècle resta-t-il dans une ignorance profonde à ce sujet, car pendant plus de cent ans, aucun ouvrage remarquable ne fut publié sur le Brésil. Parlerons-nous en effet du livre de Duguay-Trouin, qui n'est que le récit d'une expédition militaire, audacieuse comme son chef ? Dirons-nous un mot de ces lettres où Parny décrit Rio de Janeiro en style de boudoir. Enfin, le grave Staunton arriva au Brésil à la suite de l'expédition de lord Macartney, et il donna du moins à l'Europe quelques notions raisonnables sur ce beau pays (1797). Barrow, plus tard, l'imita, et son habile traducteur, Malte-Brun, ajouta son immense érudition aux notions imparfaites que le voyageur avait recueillies (1807). Cependant l'intérieur du Brésil avait vu se développer une laborieuse population, des cités florissantes s'y étaient élevées, et, chose incroyable ! l'intérieur était moins connu à l'Europe que les villes de l'Inde ou de la Chine, sur lesquelles les missionnaires donnaient du moins, de temps à autre, quelques renseignemens. L'ignorance était si complète dans tout ce qui avait rapport à cette immense partie du Nouveau-Monde, que les géographes oubliaient quelquefois de parler de la province du Mato-Grosso, et le Mato-Grosso est plus vaste que la Germanie tout entière !

¹A partir de 1783, un savant qu'on peut appeler le Humboldt brésilien,

Un grand changement politique amena de grands changemens dans l'état des connaissances sur le Brésil. Sans parler de Lindley, qui ne vit que les côtes (1804); Mawe décrivit enfin une partie de ces mines célèbres dont on ne connaissait guère que le nom, et sa relation, bien qu'imparfaite, jeta quelque jour sur l'intérieur (1812). M. Langsdorff peignit avec charme les délicieuses solitudes de Sainte-Catherine, et révéla aux naturalistes les immenses moissons qu'ils pouvaient y faire. Koster parcourut un pays dont il avait à peine été fait mention depuis les conquêtes de la Hollande. Pernambuco et le Maranhon furent enfin décrits (1816); puis parut cette *Corographie Brésilienne*, de Casal, qui, malgré ses nombreuses imperfections, rendit un service immense à la statistique du Brésil, et apprit à l'Europe l'existence de vastes provinces dont on ignorait jusqu'au nom; mais, pendant que le P. Manoel Ayres de Casal (1817) enregistrerait sèchement tant de noms de villes, de villages, de nations à demi éteintes, ou qu'on devait subjuguier, des savans européens, dont on ne peut assez admirer le courage, s'élançaient dans l'intérieur, et allaient étudier des milliers de productions inconnues, ou bien observer en philosophes des nations qu'on verra bientôt disparaître des belles forêts qui leur servent d'asile, et qui elles-mêmes tomberont sous la hache du cultivateur. C'est ainsi qu'on vit paraître tour à tour ce prince de Neuwied, plein de sagacité, qui contempla la nature en observateur, et qui la peignit quelquefois en poète (1819);

Alexandre Rodrigues Ferreira, employa plusieurs années à parcourir les contrées les plus reculées de l'intérieur, et surtout le Mato-Grosso. Ses manuserits sont restés inédits. Il est mort en 1814.

Spix et Martius, dont les voyages sont à peine connus en France, et qui sont cependant pour le Brésil ce qu'ont été pour le Mexique et pour le Pérou les immenses travaux de Humboldt et de Bonpland. Malgré ces grands et utiles ouvrages, auxquels il faut joindre ceux du baron d'Eschwege, qui, vivant depuis plusieurs années au milieu de Minas, a fait connaître mieux que tout autre aux Brésiliens les richesses métalliques de cette belle province, l'état de l'intérieur était presque ignoré en France.

Tandis que Henderson (1817), Walsh, Luccok se disposaient à visiter soigneusement certaines localités, que Pizarro préparait les matériaux immenses de sa grande statistique, que Rugendas rêvait à ces belles solitudes, retracées d'une manière si poétique par son pinceau; tandis que des savans et des artistes parcouraient le Brésil en sens divers et dans des buts différens, doué d'un esprit observateur, plein de conscience scientifique, un Français, riche de connaissances acquises dans le silence du cabinet, visitait les provinces les plus reculées du Brésil, non-seulement avec l'intention de les faire connaître à la France, mais dans le but plus noble encore de révéler aux Brésiliens les richesses végétales cachées au sein des forêts vierges, ou croissant au milieu de ces campagnes que nul voyageur n'avait visitées avant lui. Si le prince de Neuwied cherchait surtout à éclaircir la zoologie du Brésil, si les Camara, les Andrada, les d'Eschwege faisaient connaître ses richesses métalliques, M. Auguste de Saint-Hilaire, comprenant la botanique dans son but le plus élevé d'utilité, décrivait les plantes les plus remarquables, et surtout les plus utiles : s'attachant de préférence à celles auxquelles le vulgaire attribuait des qualités précieuses

ou énergiques, il combattait les erreurs de la botanique populaire, ou profitait de ses expériences¹; il faisait, en un mot, ce que n'auraient de long-temps fait peut-être les Brésiliens, et ce qui mérite de la part d'une nation la plus haute reconnaissance.

Mais ne nous le dissimulons pas, le but qui entraînait M. Auguste de Saint-Hilaire dans ses courses à la fois si pénibles et si utiles, ce désir ardent du bien des hommes qui le guidait sans cesse, se montre avant tout dans son voyage. Pour peu que l'on connaisse le Brésil et l'imperfection des relations précédentes, on est surpris de la multitude de documens importants qu'il renferme, qui étaient inconnus avant lui, et auxquels les Brésiliens eux-mêmes seront contraints d'avoir plus d'une fois recours. Non-seulement M. Auguste de Saint-Hilaire entre dans de nombreux détails sur l'exploitation des mines et sur les produits métalliques, mais il donne des renseignemens statistiques de la plus haute importance pour les voyageurs qui lui succéderont; il est le premier qui ait désigné aussi clairement les distances, qui ait établi le mouvement de la population dans certains districts à peu près inconnus. L'état administratif, le produit de l'impôt, la manière dont cet impôt se perçoit, la situation politique et religieuse des habitans de l'intérieur, leur mode d'existence, les améliorations qu'on peut leur faire subir ont été dans ce voyage l'objet de l'examen le plus mûr et le plus consciencieux.

¹ Ces importantes observations ont été principalement consignées dans un ouvrage que nous avons lu avec le plus vif intérêt.

Voyez *Plantes usuelles des Brésiliens*, par M. A. de Saint-Hilaire, A. de Jussieu et Cambessèdes, in-4°, 75 pl.

Vers le même temps, et seulement à quelques années de distance, M. le contre-amiral Roussin, exécutait le long des côtes ses immenses

Dans une courte préface, qu'il est important de lire, puisqu'elle dit en peu de mots le but et les opinions du voyageur, M. Auguste Saint-Hilaire rappelle qu'il a consacré six années entières à parcourir une vaste portion de l'empire du Brésil; qu'il y a fait environ deux mille cinq cents lieues; qu'il a visité les provinces de Rio de Janeiro, d'Espirito-Santo, de Minas-Geraes, Goyaz, Saint-Paul, Sainte-Catherine, et qu'il a même passé plusieurs mois dans la république Cisplatine, où il a été à même d'examiner les restes des missions jésuitiques, de la rive gauche de l'Uruguay. Pour peu que l'on soit familier avec les livres qui parlent du Brésil, on voit promptement tout ce que promet de neuf cette nouvelle relation. Un sommaire rapide du voyage, qui précède l'un des grands ouvrages de l'auteur¹, a pu déjà faire soupçonner cet intérêt géographique. Toutefois, M. de Saint-Hilaire, suivant l'ordre chronologique dans ses relations, les deux volumes que nous annonçons ne contiennent que le voyage à Minas-Geraes, à Minas-Novas, à Espirito-Santo et aux Campos-Geraes, pays bien différens d'aspect et de productions, mais que leurs richesses agricoles ou métalliques placent à l'un des premiers rangs dans la géographie du Brésil.

Parti de France en 1816 avec l'ambassade de M. le duc de Luxembourg, et dans le seul but de se livrer à

travaux hydrographiques. M. Freycinet rassemblait les nombreux documens qu'il a publiés dans son *Voyage autour du monde*, sur la statistique de Rio de Janeiro. M. Taunay répandait le goût des arts dans cette ville, et les fils préparaient ce panorama d'une si merveilleuse exactitude que tout Paris a admiré.

¹ *Histoire des plantes les plus remarquables du Brésil et du Paraguay*, avec figures.

une branche de l'histoire naturelle pour laquelle il s'était senti, dès sa plus tendre enfance, une sorte de passion, ce n'était point dans les villes, c'était dans les campagnes solitaires de l'intérieur que le voyageur pouvait la satisfaire. Aussi ne fit-il qu'un bien court séjour à Rio de Janeiro, et s'enfonça-t-il presque aussitôt après son arrivée au sein de ces bois vierges qui existent encore dans la province, et dont il fait connaître le caractère varié. A l'aspect de ces forêts imposantes qu'il décrit en habile naturaliste, il arriva à M. de Saint-Hilaire ce qui arrive à presque tous ceux qui les parcourent pour la première fois, sous ce beau ciel des tropiques, au milieu de cette magnificence de la végétation qui n'a point d'égale en Europe, et que l'enthousiasme du poète ne saura jamais peindre, le voyageur qui venait de quitter le bord de la mer, cherchait déjà quelques fleurs qui lui rappelassent celles de la France ; il venait d'en trouver une, c'était un *érinus*, semblable à la primèvre à grande corolle, et son aspect lui fit éprouver une vive émotion :

« Des plantes que l'on puisse rapporter aux genres de la *Flore française* sont fort rares sous les tropiques, et je n'en recueillis jamais dans le cours de mes voyages sans éprouver quelque attendrissement. Cet *érinus* me rappela, avec celui des Alpes, les riantes campagnes où j'avais vu ce dernier pour la première fois, et les doux souvenirs de la patrie vinrent se mêler au recueillement dans lequel m'avaient plongé les forêts sombres et majestueuses que je traversais alors. »

Après avoir parcouru les environs si pittoresques de Rio de Janeiro, Aguassu, Bemfica, la vallée Das Pedras, la montagne de la Veuve (*Serra da Viuva*) et Pao Grande, une des sucreries les plus considérables du Brésil, qu'il

décrit avec exactitude, M. Auguste de Saint-Hilaire arriva à l'habitation d'Uba, fondée par M. Jozé Rodriguez, un ardent ami des Indiens, et il avoue que durant tout son séjour au Brésil, il ne passa nulle part des instans plus heureux que dans cette solitude, où ses nombreuses collections d'objets d'histoire naturelle commencèrent à s'accroître.

« Ce n'est pas seulement pendant le jour, dit-il, que l'entomologiste augmente ses collections; il peut encore, lorsque la nuit arrive, se livrer à la chasse des insectes phosphoriques. Tandis qu'en France la propriété d'être lumineux ne s'observe que dans trois ou quatre lampyres, et que dépourvus d'ailes, ils restent à peu près à la même place, cachés parmi les herbes, ici diverses espèces, appartenant à plus d'un genre, parcourent les airs et les sillonnent de leur brillante lumière. Quelques-uns ont les derniers anneaux du ventre remplis de matières phosphoriques; d'autres, au contraire, portent à la partie supérieure de leur corselet deux proéminences lumineuses, arrondies et assez écartées, qui semblent se confondre lorsque l'insecte vole, mais qui pendant le jour brillent comme autant d'éméraudes enchâssées dans un fond brun un peu cuivré. Les coléoptères phosphoriques répandent ordinairement une lumière éclatante et d'un vert jaune; cependant quelques-uns ne laissent échapper qu'une lueur rouge et obscure, et il en est qui ont tout à la fois quelques anneaux de l'abdomen remplis d'une lumière verte, et d'autres anneaux pleins d'une matière lumineuse et jaunâtre. Rien n'est plus amusant que de voir ces divers insectes voler par une nuit sombre. Dans les endroits où ils sont un peu nombreux, les airs sont traversés par des points lumineux plus ou moins larges, plus ou moins éclatans, qui se croisent en tout sens,

brillent un moment, disparaissent et se montrent plus loin. Le vol des coléoptères phosphoriques n'est pas le même pour toutes les espèces : quelques-uns s'élèvent à dix ou douze pieds et même davantage, d'autres, au contraire, restent toujours à quelques pieds de la terre ; la plupart volent horizontalement, mais dans les endroits marécageux on trouve une petite espèce, qui, comme un jet lumineux, s'élance dans une direction oblique ou verticale, sautille un instant et disparaît. »

Ce fut à Ubà que M. Auguste de Saint-Hilaire vit des Indiens pour la première fois : c'étaient des *Coroados* ; mais, comme il l'avoue lui-même, ils appartenaient à une des peuplades les plus disgraciées de la nature. Cette physionomie ignoble qu'on n'observe point chez les autres Indiens, cet embarras stupide, trahissant le sentiment qu'ils ont de leur infériorité, et qui firent naître dans l'esprit du voyageur un sentiment si vif de pitié et d'humiliation, montrent comment notre civilisation les a *faits*. Quel douloureux contraste en effet avec ces Tououpinambaouls ¹, si fiers, si courageux, que vit autrefois Lery, dans ces campagnes, et dont Montaigne comparait les réponses avec ce que l'antiquité offre de plus éloquent ! Toutefois, l'empreinte de l'asservissement n'a pas été partout aussi hideuse, et il y a, comme nous avons été à même de le voir, et comme l'ouvrage de M. de Saint-Hilaire en offre la preuve, des sauvages qui ont encore un sentiment de dignité primitive.

¹ Thevet, dans ses *Singularités de la France antarctique*, les appelle Toupinambaux, nom qui se rapproche beaucoup plus du mot Toupinambas, par lequel les Portugais désignent cette grande nation. Je pense que Lery a voulu exprimer les moindres modifications de la prononciation indienne.

Après avoir visité dans leur aldée ces misérables Indiens, dont il peint le caractère physique et moral avec beaucoup d'intérêt, M. Auguste de Saint-Hilaire revint à Rio de Janeiro; mais ce fut pour entreprendre immédiatement son grand voyage à Minas. Se joignant donc à un savant naturaliste déjà bien connu, M. Langsdorff, et à un jeune habitant de l'intérieur, il partit de la capitale du Brésil, le 7 décembre 1816, pour ce long voyage dans l'intérieur qui allait révéler enfin tant de choses complètement ignorées, ou du moins connues imparfaitement.

Nos voyageurs suivent d'abord la route si fréquentée qui conduit de Rio de Janeiro à Villa-Rica. Arrive-t-on dans un de ces *rancho*, espèces de caravansérails où s'arrêtent les caravanes qui vont de l'intérieur vers le bord de la mer, là, tout est mouvement, tout est activité, mais tout se passe aussi en général avec un ordre remarquable. « Les muletiers des différentes caravanes se rapprochent, se racontent leurs voyages, leurs aventures amoureuses, et quelquefois l'un d'entre eux charme le travail de ses voisins en jouant de la guitare, et en chantant quelques-uns de ces airs brésiliens qui ont tant de grâce et de douceur. On se dispute rarement, et l'on se parle avec une politesse inconnue chez nous parmi les classes inférieures. »

La manière lente dont on voyage au Brésil, où l'on ne peut guère faire plus de trois, quatre ou tout au plus cinq lieues par jour, favorise les observations du voyageur, et en général ses remarques, pleines d'exactitudes et d'intérêt, suppléent au manque d'incidens qui se fait un peu sentir dans cette première partie du voyage. Enfin, il arrive sur les bords du Rio-Parahybuna, qui divise la province de Rio de Janeiro de celle

de Minas-Geraes. Il trace un rapide exposé de l'histoire de la découverte, qu'il ne fait remonter qu'au milieu du xvii^e siècle, et qu'il attribue, avec Pizzaro et Southey, à un aventurier nommé Marcos de Azevedo, tandis que Cazal l'a fait remonter à l'année 1573, et en accorde l'honneur à Sebastião Tourinho, colon de Porto-Seguro, qui aurait longé le Rio-Doce, et serait revenu sur la côte par le Jiquitinhonha. Quoi qu'il en soit, ce fut Rodriguez Arzào, natif de Thaubaté, qui le premier découvrit de l'or dans la province de Minas-Geraes : il avait pénétré dans les déserts de Cuyaté, et à son retour, en l'année 1695, il présenta trois oitavas d'or à la municipalité (*camara*) de la ville capitale de la province du Saint-Esprit.

On sait combien de *bandeiras* de Paulistes suivirent ses traces, et combien de villes florissantes furent fondées. M. de Saint-Hilaire se plaît à énumérer les avantages dont peut jouir cette magnifique province, qui, située entre les 13° et 23° 27" latitude S., et entre les 328° et 336° de longitude, jouit du plus doux climat, et peut produire, suivant les lieux et les hauteurs, la vigne, le sucre et le café, le chanvre et le coton, le maniot, le froment et le seigle, la mangue, la pêche, la figue et la banane. Nous ne parlons point de ses immenses richesses métalliques. Aussi le voyageur, plein d'enthousiasme pour cette merveilleuse fertilité, ne peut-il s'empêcher de s'écrier : « S'il existe un pays qui jamais puisse se passer du reste du monde ce sera certainement la province des Mines ! » Et cependant ce beau pays ne comptait, lors de son voyage, que cinq cent mille âmes ; ce qui ferait dix individus par lieue carrée, et par conséquent une population cent dix fois moindre que celle de la France ! D'après les

mêmes calculs, dans un espace de quarante-quatre ans, la population de la province des Mines aurait presque doublé.

Notre voyageur, arrivé au Registro, où se pèsent toutes les marchandises sèches qui entrent aux Mines, fait sentir toute l'absurdité du système qui faisait payer sur le fer et sur le sel des droits infiniment plus élevés que sur la bijouterie, les rubans et la dentelle; système dû au régime colonial, et qui se maintint encore après l'émancipation. Après qu'il a dépassé le Registro, on aime à le voir décrire, tantôt ces graminées gigantesques, le taboca ou tabioca, qui s'élèvent jusqu'à soixante pieds; tantôt un *solanum*, qui, loin d'être un simple arbrisseau, acquiert jusqu'à quarante pieds. Toutefois cette partie du livre n'est pas la plus neuve quant aux détails de mœurs. Enfin l'auteur arrive à ces délicieux *campos*, où change tout à coup la végétation. Là, d'immenses pâturages remplacent les forêts qu'on vient de traverser : le campo, néanmoins, n'est point une vaste plaine, et M. de Saint-Hilaire le compare à ces pacages que l'on rencontre dans plusieurs de nos hautes montagnes d'Europe : celui, par exemple, du Mont-d'Or en Auvergne, lorsque, après avoir passé le pic de Sancy, on arrive à Vassivière. Jusque-là les campagnes ont été riantes; mais après avoir passé Capão, le paysage prend un air de tristesse qu'il conserve jusqu'à Villa-Rica : la verdure est remplacée par des monceaux de cailloux; on est dans le voisinage de la capitale des Mines. Pour donner une idée de la décadence de cette ville, dont le nom atteste l'ancienne opulence, nous dirons que sa population, qui s'est élevée autrefois jusqu'à vingt mille âmes, est réduite aujourd'hui à environ huit mille.

Villa-Rica, construite sans aucune espèce de régula-

rité, sur une longue suite de mornes qui bordent le Rio-d'Ouro-Preto, offre l'aspect le plus étrange et le plus pittoresque. Bâties par groupes inégaux, sur un plan différent, les maisons s'élèvent tantôt sur le bord d'excavations profondes; tantôt dominées par des pics arides, elles semblent menacées d'effroyables éboulemens. Elles ont, pour la plupart, un petit jardin long et étroit; « ces jardins sont soutenus par une muraille peu élevée, presque toujours couverte d'une immense quantité de fougère, de graminées et de mousses, et le plus souvent ils forment, les uns au-dessus des autres, une suite de terrasses, dont l'ensemble présente quelquefois une masse de verdure telle qu'on n'en vit jamais dans nos climats tempérés. De ces maisons ainsi entremêlées de sommets arides et de touffes serrées de végétaux, il résulte des points de vue aussi variés que pittoresques. Mais la couleur noirâtre du sol, celle des toits, qui n'est guère moins obscure, le vert foncé des orangers et des cafiers très-multipliés dans les jardins, un ciel presque toujours nuageux, la stérilité des mornes où l'on n'a point bâti, communiquent au paysage un aspect sombre et mélancolique. » A Villa-Rica, M. de Saint-Hilaire fut reçu par un célèbre minéralogiste, M. le baron d'Eschwege, avec lequel il fit de nombreuses excursions dans la ville et dans ses environs, où il eut occasion de voir combien sont riches ces mines de fer qu'on a dédaignées pendant si long-temps, et qui, se montrant où l'on ne cherchait autrefois que de l'or, ranimeront peut-être un jour l'industrie de la ville délaissée. Villa-Rica est dépourvue de la plupart des établissemens utiles ou agréables qu'on trouve dans nos villes d'Europe. Cependant M. de Saint-Hilaire admira la propreté de son hôpital militaire. Son théâtre est le premier qu'on ait songé à

établir au Brésil; mais malheureusement la troupe y est d'une déplorable médiocrité, et la couche de rouge ou de blanc dont les acteurs (hommes de couleur) sont obligés de se couvrir le visage ajoute encore à ce qu'il y a de grotesque et de bizarre dans leur jeu.

A Marianna, siège d'un évêché, M. Auguste de Saint-Hilaire porte ses observations sur le clergé des Mines; après avoir remarqué que le gouvernement avait interdit l'entrée de cette province aux corporations religieuses, il ne peut s'empêcher de signaler une foule d'abus qu'on remarque dans le clergé séculier. Là, comme dans toute l'étendue du Brésil, les prêtres ne perçoivent plus la dîme qu'ils ont cédée autrefois au gouvernement, moyennant un revenu annuel d'environ 1250 francs, payable à chaque curé. Par l'accroissement de la population et de l'industrie, le gouvernement, au bout d'un certain nombre d'années, obtint d'énormes bénéfices; mais le traitement des curés ne suffisait plus, parce qu'ils étaient contraints de faire desservir certaines succursales. Bientôt un arrangement, connu sous le nom de *constitution de Bahia*, accorda aux pasteurs 40 reis (25 cent.) pour chaque propriétaire et pour sa femme, et 20 reis (12 cent. 1/2) pour chaque enfant et pour chaque tête d'esclave. Cet impôt avait été volontaire; le clergé néanmoins ne tarda pas à élever d'autres prétentions: « sous prétexte, dit l'auteur, d'être indemnisé de la confession pascalle, prétexte que les catholiques européens auront heureusement quelque peine à concevoir, les curés, parvinrent à introduire l'usage de se faire payer 300 reis (1 franc 95 cent.) par chaque communiant. Un ecclésiastique charitable n'exigera rien des indigens; mais on a vu des curés, on ose à peine le dire, qui, au moment de

donner la communion dans le temps de Pâques, suspendaient cet acte solennel pour demander à des hommes pauvres la rétribution accoutumée. C'est sans doute de cette manière que certaines cures rapportent jusqu'à 9,000 cruzades. » Félicitons l'auteur de ce qu'en ne s'éloignant pas un seul instant d'un ton de modération qui donne une nouvelle autorité à ses paroles, il a signalé de monstrueux abus qui s'opposent, comme il le prouve lui-même, à la prospérité du pays.

« La confession, dit-il, est celle de toutes les fonctions sacerdotales qui prend aux prêtres le plus de temps, et j'ai vu cinq nègres expédiés en un quart d'heure. Si les ecclésiastiques disent leur bréviaire, il faut que ce soit bien secrètement, car il ne m'est arrivé qu'une seule fois d'en surprendre un remplissant ce devoir. Être prêtre, c'est une sorte de métier, et les ecclésiastiques eux-mêmes trouvent tout naturel de considérer ainsi le sacerdoce. » M. de Saint-Hilaire, dans lequel cependant l'esprit religieux semble dominer, ajoute les derniers traits à ce tableau de l'état moral du clergé des Mines, en disant qu'il n'est pas sans exemple de voir des ecclésiastiques s'adonner (à la lettre) au commerce, et même vendre en boutique.

« Au reste, continue-t-il, si les prêtres sont loin d'être exempts de torts, on doit se plaire à reconnaître qu'ils n'y ajoutent point l'hypocrisie, ils se montrent tels qu'ils sont, et ne cherchent nullement à en imposer par de graves discours ou par un extérieur austère. Hors des villes, leur costume ne diffère nullement de celui des laïques, et personne n'est étonné de voir un curé avec des bottes, une culotte de nankin et une veste d'indienne verte ou rose. »

Nous ajouterons à ce tableau, que nous avons vu

nous-même aux environs de San-Salvador, un curé faisant danser ses paroissiens au son de la guitare, sans que personne en fût scandalisé. M. de Saint-Hilaire, en provoquant des réformes importantes, veut qu'elles soient faites avec une extrême prudence : « aucun peuple, selon lui, n'a plus de penchant que les Mineiros à devenir religieux, et même à l'être sans fanatisme. Tout à la fois spirituels et réfléchis, ils sont naturellement portés aux pensées graves ; leur vie peu occupée favorise encore cette propension, et leur caractère aimant les dispose à une piété douce. En général, les Mineiros ont été doués heureusement par la Providence : qu'on leur donne de bonnes institutions, et l'on pourra tout attendre d'eux. »

Continuant sa route, qui devient de plus en plus intéressante, l'auteur traverse une foule de contrées où l'extraction de l'or fait négliger encore l'agriculture. Il signale les causes principales de son faible accroissement, et quelques mots suffiront pour faire comprendre les déplorables résultats que doivent forcément amener les procédés agricoles suivis jusqu'à présent. « Si j'en excepte la province de Rio-Grande-do-Sul, celle des Missions, et la province Cisplatine, on ne fait usage, dans le Brésil méridional, ni de la charrue, ni des engrais. Tout le système de l'agriculture brésilienne est fondé sur la destruction des forêts ; où il n'y a point de bois, il n'y a point de culture... » Combien de fois n'avons-nous pas entendu dire nous-même, comme l'auteur, *Hè huma terra acabada*, c'est une terre épuisée ; et le champ dont parlait ainsi l'agriculteur n'avait donné que huit à dix récoltes. M. de Saint-Hilaire est, je crois, le premier qui ait signalé un des fléaux les plus actifs de l'agriculture brésilienne, et qui ne s'est cependant

développé que depuis quelques années; nous voulons parler du *capim gordura* (*tristegis glutinosa*), graminée visqueuse, grisâtre et fétide, qui envahit les champs avec une incroyable rapidité, qui en fait disparaître toutes les autres plantes, et qu'on voit croître où s'élevèrent les plus riches moissons. Notre voyageur, qui ne manque jamais de signaler aux habitans des contrées qu'il a parcourues les moyens d'améliorer leur sort, indique un procédé à employer pour récolter encore du maïs au milieu de ces champs désolés.

A Itajuru, et après avoir considérablement augmenté ses collections, M. de Saint-Hilaire se sépare de ses compagnons de voyage; là, il prend de nombreux renseignemens sur le mouvement de la population et sur les procédés agricoles du pays. Il les donne dans toute leur étendue, et ils peuvent devenir d'une haute utilité pour les Brésiliens eux-mêmes ou pour les émigrans. Non-seulement il entre dans les détails les plus complets sur la cession des terrains (*sesmarias*), mais il fait connaître la législation qui leur est relative. A ces documens si précieux pour ceux qui voudront s'établir au Brésil, il joint des renseignemens sur le travail des mines, qui laissent bien loin d'eux ce que Mawe a dit sur ce sujet : nous regrettons de ne pouvoir les citer, mais ils servent à prouver que là, comme dans tout le reste du Brésil, la fortune des chercheurs d'or est aussi précaire que celle des agriculteurs laborieux est assurée¹. Après avoir visité les mines encore opulentes de la Conception et d'Itabira, dont les produits vont néanmoins

¹ D'ailleurs, plusieurs ouvrages, et entre autres une notice insérée dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Lisbonne, prouvent, avec notre voyageur, la déchéance successive des mines et la diminution de leur produit.

en s'affaiblissant, le voyageur se dirigea vers ces forges de Girao qui sans doute ont reçu depuis un immense accroissement. L'auteur dit avec raison que le fer des montagnes de Minas-Geraes peut être considéré comme inépuisable, on le trouve à la surface de la terre, et le minerai a donné jusqu'à 85 pour 100, et davantage. Que dire de ce régime colonial où il était défendu aux Brésiliens de fondre la moindre parcelle de fer? L'établissement du Morro de Gaspar-Soares a fourni depuis long-temps le fer nécessaire à l'exploitation des diamans, mais il a coûté des sommes énormes au gouvernement par le manque absolu de constructeurs habiles.

Ce sont, comme nous l'avons déjà dit, des choses essentiellement utiles qu'on doit s'attendre à trouver dans cette relation : aussi ce que dit l'auteur sur la juridiction des mines, sur les titres divers de l'or, sur la manière de le fondre et de l'essayer, pourrait bien paraître aride à quelques lecteurs ; cependant il jette un tel jour sur l'administration et sur les ressources intérieures du Brésil, que nul ne saurait s'en plaindre, et d'ailleurs, hâtons-nous de le dire, ces faits sont mêlés à des détails de la vie intérieure, qui pourront plaire aux lecteurs les moins sérieux.

Mais bientôt la relation prend un autre caractère. Quittant Villa-do-Principe où il séjournait depuis quelque temps, et s'avancant vers Minas-Novas, l'auteur se trouve de nouveau en rapport avec quelques tribus sauvages ; ce sont les Malalis qu'il visite, et il cite à leur sujet un des faits les plus curieux dont il soit fait mention dans aucun voyage. Semblables à ces Guaraons des bords de l'Orénoque, qui mangent avec délices une larve du palmier *murichi*, les Malalis tirent

une graisse très-fine et très-délicate d'un gros ver blanc (*bicho de Taquara*), et ils en accommodent leurs aliments. « Ce n'est pas tout, les Indiens emploient encore le bicho de Taquara à un usage fort différent. Lorsque l'amour leur cause des insomnies, ils avalent un de ces vers que l'on a fait sécher sans en ôter le tube intestinal, et alors ils tombent dans une espèce de sommeil extatique qui dure plusieurs jours. Celui qui a mangé un ver desséché du bambou raconte en se réveillant des contes merveilleux; il a vu des forêts brillantes, il a goûté des fruits exquis; mais avant de manger le bicho de Taquara, on a grand soin d'en ôter la tête, que l'on regarde comme un poison dangereux. » Nous pourrions ajouter, peut-être parce qu'elle produit à un degré plus énergique les effets qui résultent du reste du vers. M. Aug. de Saint-Hilaire attribue uniquement la propriété narcotique du bicho de Taquara au tube intestinal. M. Latreille, auquel il a soumis la description de cet animal merveilleux, l'a reconnu pour une chenille, qui probablement appartient au genre *cossus* ou au genre *hépiale*.

A Passanha, au milieu d'un pays à peine cultivé, M. de Saint-Hilaire fait sur les Indiens des observations qui attachent vivement. Il y rencontra un Copoxo et un Panhame, auxquels il ne trouva aucun des traits de la race indienne. Malheureusement, comme il le dit lui-même, ce dernier individu, qui ressemblait à un paysan français, était isolé, et ne pouvait servir à constituer une exception extrêmement remarquable.

Nous avons, des raisons pour croire que, trompés par quelques traits généraux souvent dus au climat, les premiers voyageurs se sont trop hâtés de trouver

une ressemblance absolue entre tous les indigènes de l'Amérique. Cette assertion a été émise bien légèrement, entre autres par Ulloa. Nous pensons avec M. de Saint-Hilaire que la teinte cuivrée qu'on leur a attribuée n'est point naturelle à toutes les tribus. Nous avons vu comme lui des Botocudos presque blancs, et on nous a même parlé de quelques-uns de ces Indiens, dont la teinte était d'un blanc de lait, ce qui serait probablement dû à un état analogue à celui des Albinos, ou à une circonstance accidentelle qu'on ne sait trop comment expliquer.

Après avoir peint l'état social de ces tribus encore jalouses de leur indépendance, qui semblent appartenir à une race plus sauvage que celle des dominateurs de la côte, l'auteur s'élève avec véhémence contre l'usage épouvantable de la part des nations civilisées de faire la guerre à ces misérables indigènes, qui se laissent souvent tuer sur la place où ils combattent, et qu'on pourrait à coup sûr faire passer graduellement dans la population utile.

Lorsqu'on consulte deux autres voyageurs qui ont été à même, comme M. de Saint-Hilaire, de bien connaître la position sociale des Indiens, on est effrayé des moyens qui ont été employés jusqu'à présent pour s'opposer à leurs déprédations ou pour les soumettre. MM. Spix et Martius disent que des vêtemens imprégnés du virus de la petite vérole leur ont été offerts, et que par ce moyen des tribus entières ont été décimées ; le prince de Neuwied cite un trait qui peut figurer à côté de celui-là, quand il rapporte qu'un vieux canon chargé à mitraille ayant été placé sur le chemin d'une habitation, et disposé de manière à ce qu'on ne pût s'avancer sans le faire partir, les Indiens qui al-

laient la nuit enlever quelques cannes à sucre ou quelques épis de maïs, furent impitoyablement massacrés. L'empereur, à qui le Brésil doit déjà plus d'une amélioration dans son administration intérieure, s'occupe de réprimer de si sanglans abus. Le sort de ses sujets indiens l'a touché, et dans une partie du Brésil où ils sont encore assez nombreux, un Français revêtu d'un caractère honorable, M. Marlière, est chargé de leur direction.

Le second volume de M. de Saint-Hilaire commence par la description pleine d'intérêt d'une contrée bien peu connue, de cette province de Minas-Novas, qui ne fut découverte qu'en 1726 ou 1727, et qui diffère par son aspect et par sa végétation des districts environnans. Une des choses les plus surprenantes sans doute, c'est que ce beau pays, auquel on donne cent cinquante lieues de longueur sur quatre-vingt-six de large, ne comprenne qu'une population de 60,000 âmes, répartie sur sept paroisses!... L'or de Minas-Novas, qui, jusqu'à présent, a occupé bien plus l'attention que ses produits agricoles, est d'une belle couleur, et généralement au titre de vingt-quatre karats : on a tiré pour le compte du roi beaucoup de diamans de la serra de Santo-Antonio-de-Itacambiruçu, appelée vulgairement serra Diamantina, et l'on pense qu'elle n'est point encore épuisée. La même contrée fournit une foule de pierres précieuses. C'est avec grande raison que l'auteur s'exprime ainsi sur cette contrée, destinée à occuper un rang si remarquable dans l'empire. « Le Termo de Minas-Novas a l'extrême inconvénient d'être situé à une très-grande distance de la capitale du Brésil; mais depuis la découverte récente du cours du Jiquitinhonha, on ne trou-

verait peut-être pas dans toute la province des Mines un pays mieux situé pour le commerce.»

Nous ajouterons que ce beau fleuve, qui se jette dans la mer entre les provinces de Rio et de Bahia, doit devenir avant tout l'objet de travaux actifs, et que tant qu'on les négligera dans ce qui a rapport à l'amélioration de la navigation, on retardera le développement agricole d'un des plus beaux pays de la terre.

On sent qu'au milieu de cette contrée encore presque déserte, les observations botaniques de M. de Saint-Hilaire doivent se multiplier et offrir un nouvel intérêt. Il ne se contente pas de décrire des individus épars, il fait connaître les diverses dénominations appliquées aux divers genres de forêts.

A l'Aldea d'Alto dos Bois, il visite les Macunis, et ces sauvages lui fournissent des détails de mœurs fort curieux; les guerriers de la tribu ont un tel respect pour leurs ancêtres que, guidés par ce sentiment, ils refusèrent de faire à leurs armes certaines améliorations indiquées par un Européen. On ne retrouve plus chez les Macunis l'usage bizarre, commun autrefois à la plupart des nations brésiliennes, de se percer la lèvre inférieure, et d'y introduire un corps étranger¹; mais leur contact avec les peuples policés n'a pas pu améliorer encore complètement le sort du sexe le plus fai-

¹Les anciennes relations parlent de certains chefs tupis qui avaient jusqu'à sept pierres de jade vert, enchâssées dans leurs lèvres ou dans leurs joues. Les Machacalis portaient autrefois une plume dans la lèvre. Les Cayabavas ornaient cette partie du visage au moyen d'une rouelle de résine; les Guayeurus y plaçaient un ornement d'or, et la *botoque* (bondon de tonneau), qui a donné aux Botocudos le nom qu'ils portent, est trop célèbre pour que nous en parlions ici.

ble, et M. de Saint-Hilaire vit dans une des maisons où il entra, la férule de bois destinée à corriger les femmes, suspendue au plafond.

Quand ils sont malades, les Macunis prennent pour tout remède de l'ipécacuanha ; les parens de celui qui souffre pleurent autour de lui, mais ne lui donnent aucun soin.

L'ignorance de ces pauvres Indiens inspire à M. de Saint-Hilaire des réflexions pleines de justesse et de véritable philanthropie. « Il nous paraît incontestable, dit-il, que l'imprévoyance est attachée aux différences de forme que présente leur race, comme le même défaut a été attaché à l'organisation imparfaite de l'enfance.... Ainsi qu'aux enfans, il faudrait aux Macunis des tuteurs intègres et vigilans. » Il veut, et sa réflexion est de la plus haute importance, qu'on encourage les alliances légitimes des Indiennes avec des hommes de couleur ; ces alliances produiront une race mixte, que nous sommes tentés de regarder comme devant être plus parfaite qu'il ne le suppose.

Les Macunis sont ennemis des Botocudos, et M. de Saint-Hilaire pense que cette haine est en partie produite par l'opinion qu'on a généralement de leur anthropophagie ; il cite à ce sujet deux faits curieux, qu'il ne consent point à admettre néanmoins comme la preuve décisive d'une horrible coutume, à l'existence de laquelle il voudrait ne pas croire, mais que des relations trop nombreuses attestent pour qu'il soit possible désormais de la nier. D'ailleurs les aveux du jeune Botocudo appartenant à M. de Neuwied, nous paraissent assez concluans, pour ne point en aller chercher d'autres, et l'Indien Firmiano, en convenant que ses compatriotes avaient l'habitude de couper par quartiers les ennemis

tués dans le combat, indique plutôt un vestige d'anthropophagie dans sa tribu, qu'il ne peut l'en disculper entièrement. Il suffit de lire Hans Staden et de se rappeler ses misères au milieu des Tupinambas, à l'époque où ces tribus avaient encore quelque importance, pour avoir la preuve de l'horrible enthousiasme avec lequel ils se livraient à d'épouvantables festins¹, et pour penser que dans les lieux où une telle coutume a pu être considérée comme une des bases de l'état social, quelques vestiges ont pu en être conservés. D'ailleurs ce qui se passait à cette époque chez les Tupinambas se renouvelle continuellement chez les Battas ou dans les îles de la Nouvelle-Zélande, et il nous paraît difficile de laver l'espèce humaine de cette terrible accusation.

Malgré les détails pleins d'intérêt donnés par le prince de Neuwied sur les hordes de Botocudos qui errent le long des rives du Jiquitinhonha, on lira encore avec plaisir ceux que présente la relation de M. de Saint-Hilaire, mais ils paraîtront nécessairement moins neufs; aussi

¹ Lery, dans son récit dont l'énergie égale la naïveté, trace un tableau qui fait frémir des cruautés commises à cette époque en France, durant les guerres de religion, et il cite des faits épouvantables qu'il compare à ce qui se passait parmi les Tonoupinambouls. Du reste, en admettant que les Botocudos soient les descendants des Tapuyas, il est difficile qu'ils n'aient point conservé quelques usages de leurs ancêtres, que Pison nous peint comme étant livrés à un bien plus haut degré que les Tupis aux horreurs de l'anthropophagie.

² Chez les peuples de race aztèque, où, chose fort extraordinaire, l'anthropophagie ne s'était développée qu'après une certaine période de civilisation, on sacrifiait un nombre immense de victimes humaines, dont quelques portions seulement étaient dévorées solennellement. Si on s'en rapporte à un voyageur moderne, on évaluait à vingt mille le nombre de ceux qui périssaient ainsi annuellement au Mexique.

passerons-nous rapidement sur cette partie du voyage, bien qu'elle ait été pour nous une preuve de l'extrême vérité des descriptions, puisque nous avons eu occasion de visiter en partie les mêmes lieux, et nous suivrons le voyageur vers des contrées qui, avant lui, n'avaient jamais été complètement décrites.

Après avoir fait de nombreuses observations sur l'origine des tribus sauvages du Brésil, qu'il fait remonter, les unes à la race mongole, tels que les Botocudos; les autres à un des rameaux les moins nobles de la race caucasique, faits d'une haute importance, qui paraissent acquérir ici un nouveau degré de probabilité; après s'être procuré un jeune Indien qui devait l'accompagner jusqu'en France, M. de Saint-Hilaire revint à Villa-do-Fanado; il visita les mines de fer de Bomfim, qui ont été fondées par le capitaine Manoel Jozé, et qu'on regarde comme le plus bel établissement de la province, puis il entra dans le *Sertão*, dans ce désert de Minas, où la nature prend un nouvel aspect. Néanmoins ce pays ne lui parut point mériter le nom de jardin du Brésil qu'on lui donne quelquefois, à cause sans doute de ce terrain onduleux couvert çà et là d'arbres peu élevés au milieu de nombreux pâturages, et dont mille plantes en fleurs interrompent la monotonie. A cette époque, la sécheresse avait tout dévoré, et le *Sertão* n'offrait qu'un aspect désolé. Les *Sertanejos* (on désigne ainsi les habitans du désert) forment une classe à part, qui dédaigne en général l'agriculture pour se livrer à l'éducation des bestiaux, et qui, vivant à peu près en dehors de la société, a pris des préjugés nouveaux et des habitudes inconnues dans le reste du Brésil. Accoutumé à poursuivre des bestiaux presque sauvages dans un pays entrecoupé de collines et de bois, où se sont multipliées

mille plantes aux longues épines, aux dards nombreux et pénétrants, entouré d'animaux féroces, qu'attire une proie facile, le Sertanejo, qu'on peut comparer au Péon des Pampas, mais qui mène une vie bien plus laborieuse, est vêtu complètement d'une espèce d'armure de cuir, qui se fait avec la peau du cerf (*veado*), et qui lui donne l'aspect le plus singulier aux yeux d'un Européen. Comme dans les campagnes de Buénos-Ayres le cultivateur le plus pauvre monte à cheval pour faire la moindre course, et ne sort jamais dans le Sertão sans avoir un fusil. Là, plus d'un chasseur solitaire rappelle le *bas de cuir* de Cooper, et s'éloignant de la société qu'il ne peut plus comprendre, vit dans les plaines et se nourrit uniquement de gibier. Mais ces intrépides habitans du désert, s'ils n'ont point à redouter les builles sauvages, sont exposés à la rencontre d'ennemis plus féroces et surtout plus agiles. On compte dans le Sertão seulement quatre espèce d'*onças*, parmi lesquelles se trouve le jaguar ou tigre à peau mouchetée. Quatre espèces de chats sauvages (*gatos do mato*), et le guara que l'on compare au loup d'Europe, sont, avec les animaux dont nous venons de parler, les ennemis les plus redoutables du chasseur, et l'on raconte dans le Sertão de merveilleux récits du sang-froid avec lequel les hommes de ce pays attaquent ces hôtes terribles du désert.

Malgré le nom qu'on lui a donné, le Sertão n'est pas complètement dépourvu de bourgades; mais souvent, dans cette réunion de pauvres habitations, le voyageur ne trouve pas même les choses les plus nécessaires à la vie, quoique partout la plus touchante hospitalité s'empresse de l'accueillir : partout aussi l'ignorance la plus complète forme un contraste douloureux avec les

qualités qu'on remarque chez les Sertanejos, et qui s'éteignent souvent parce qu'elles n'ont jamais été cultivées.

En se dirigeant vers le Rio-de-San-Francisco, M. de Saint-Hilaire eut occasion de constater un fait curieux : c'est qu'aucune des abeilles de la province des Mines n'a d'aiguillon, et qu'elles se contentent de mordre quand elles se défendent. Le miel que fournissent les nombreuses espèces d'abeilles qu'on rencontre au Brésil est très-limpide et exempt de cet arrière-goût désagréable qu'a celui d'Europe; cependant MM. Spix et Martius engagèrent à se défier de plusieurs espèces de miels trouvés dans les forêts : quelques-uns d'entre eux, tel que celui de l'abeille *munbubinda*, sont un véritable poison. La cire des abeilles du Brésil est noirâtre, et à l'exception de quelques essais heureux faits dans le Goyaz, on a essayé vainement jusqu'à présent de la blanchir.

Toujours accompagné de son domestique et de l'Indien qu'il voulait emmener en France, M. de Saint-Hilaire se dirigeait vers le San-Francisco; mais l'uniformité de la campagne, l'absence d'eau, le manque de nourriture pour les bêtes de somme, l'ardeur du soleil qui dévore ces solitudes, tout contribuait à jeter les voyageurs dans un accablement douloureux, que venaient accroître les souvenirs d'une autre contrée, et que ne peuvent comprendre que ceux qui l'ont éprouvé. Enfin, après avoir visité les bords imposans du San-Francisco, qui offrent des paysages si variés : après avoir contemplé un de ces lacs que le grand fleuve forme dans ses débordemens, et dont le rivage, couvert de mimoses à fleurs odorantes, sert d'asile à des milliers d'oiseaux, parmi lesquels la spatule étale ses ailes d'un

beau rose, qui se marient aux fleurs azurées du Golfo, M. de Saint-Hilaire abandonna ces lieux, où la misère des habitans fait un triste contraste avec la splendeur de la nature, et il se dirigea vers le district des Diamans.

C'est là que s'arrête la première partie de sa relation, et si l'on se rappelle le peu de renseignemens qu'on a sur ce pays à la fois si riche et si curieux, on comprendra sans peine l'intérêt qui doit s'attacher à la suite de cet important ouvrage.

FERDINAND DENIS.



PROGRÈS

DES

EXPLORATIONS DE L'AMÉRIQUE.

« Nous sommes si penus sur la terre , que
» nous n'avons pas encore eu le temps de re-
» connaître la petite portion de sa surface qui
» nous a été cédée par l'océan. »

BERTRAND, *Lettres sur les révolutions
du globe.*

La découverte de l'Amérique appartient à deux époques bien distinctes : la première, qui fut le produit accidentel des courses aventureuses des Scandinaves, n'offre qu'un fait historique sans conséquences, arraché à l'oubli par l'érudition; la seconde, au contraire, résultat d'un sublime calcul, et accueillie avec enthousiasme par l'Europe civilisée, a changé la face du globe en exerçant sur tous les peuples une merveilleuse influence. Pour se rendre compte d'effets si divers, pour expliquer l'intervalle immense qui sépare les noms presque ignorés de Gun-Biurn et d'Eric Rauda, de la renommée universelle de Christophe Colomb, il suffira sans doute de consulter les temps, d'examiner la distance relative de l'Europe aux contrées différentes du même continent, et de comparer

les glaces et l'aridité du Groenland et de Terre-Neuve au climat et aux richesses des Antilles et du Mexique.

Les pirates du Nord qui désolèrent l'Irlande et l'Angleterre au moyen âge avaient visité plus d'une fois les côtes de l'Islande, en y laissant des traces de leur passage, avant que les indications de Naddodd y attirassent en 860 une colonie de Normands-Scandinaves. Les hommes entreprenans qui s'étaient expatriés dans cette île étendirent leurs expéditions au-delà de son cercle étroit. Gun-Biurn découvrit en 970 la terre du Groenland; et par une fatalité réservée aux premiers découvreurs de l'Amérique, son droit de priorité lui fut disputé par le Norvégien Eric Randa, qui, fuyant le châtimement de ses crimes, n'aborda que douze années plus tard auprès du cap Farewell. Bientôt, en 1001, l'Islandais Biurn¹ aperçut vers le sud-ouest une terre haute et boisée, revint au Groenland, et repartit avec Leif, fils d'Eric. Ces deux voyageurs arrivèrent dans la même année sur les rivages du continent où l'on a cru reconnaître dans le Labrador, Terre-Neuve et l'Acadie, les contrées de Helleland, Markland et Winland, qu'ils dépeignirent dans leurs curieux récits. Enfin, en 1006, Thorwald, frère de Leif, poursuivit l'exploration du Winland. Ses compatriotes y conservèrent des relations, et les chroniques rapportent qu'en 1121 l'évêque Eric vint du Groenland pour y prêcher la foi chrétienne aux colons encore païens. Plus tard, enfin, le rapport d'un Frislandais² naufragé, qui paraît avoir visité Terre-Neuve et la Nouvelle-Angleterre sous les noms d'Estotiland et de Dro-

¹ Il ne faut pas le confondre avec Gun-Biurn.

² Habitant des îles Ferroer.

geo, donna naissance aux courses et aux relations un peu douteuses des frères Zeni et du prince Zichmi de Frislande, qui accréditèrent en 1386 ces découvertes; mais leur faible importance dans ces temps reculés ne pouvait exciter l'attention générale. Les fruits de celle du Groenland furent abandonnés à des colonies islandaises et norwégiennes qui se trouvèrent bientôt isolées par les glaces, ou détruites entièrement par le fer, le climat et les maladies. Le lieu de leur emplacement était dernièrement encore un point de critique historique, mais il est prouvé qu'elles s'élevaient au-delà du cap Farewell, et non loin de ce promontoire. Au milieu des incertitudes qui, depuis plus de 400 ans (1418), nous déroberont leur destinée, la preuve vient d'être acquise qu'en 1133 elles s'étaient étendues jusqu'aux îles des Femmes dans la baie de Ballin.

Cette connaissance forme époque dans l'immense espace de temps qui s'écoula entre les voyages de Gun-Biurn et de Colomb. L'attention peut s'y reposer encore pour examiner l'origine des murailles et des monnaies trouvées dernièrement à Terre-Neuve, qui parurent à quelques personnes indiquer les ruines d'un fort bâti au xiv^e siècle par le prince Zichmi. La critique doit peut-être s'arrêter aussi pour discuter l'authenticité d'une entreprise portugaise que Juan Vas Costa Cortereal et Alvaro Martens Hornen dirigèrent en 1463, à la recherche d'un passage au nord vers les contrées de l'Orient, et qui les conduisit aux côtes de Baccalaos. Elle n'aura pas moins de peine à dissiper l'obscurité qui s'attache aux prétentions des Basques et du capitaine Jean de Echaide, qui, le premier, les conduisit à Terre-Neuve.

Si nous professons encore un respect classique pour l'expédition des Argonautes et pour les erreurs d'Ulysse, si nous sommes journellement séduits par le merveilleux d'un grand nombre de découvertes accidentelles, quelle admiration ne devons-nous pas au navigateur audacieux, dont le génie devina la moitié du globe, et dont le courage sut prouver, malgré les hommes et les éléments, la réalité de ses grandes conceptions. Cependant Gènes et Lisbonne refusèrent le monde qui leur était offert; la France oubliée fut punie dès-lors d'avoir négligé la marine. La cour de Londres n'eut pas le temps de se décider, Ferdinand craignit d'abord, en favorisant des chimères, de compromettre le titre de roi d'Aragon; et quand enfin la généreuse Isabelle fit en faveur des Castillans l'échange de ses pierreries contre les trésors de l'Amérique, elle céda plutôt à l'entraînement qu'à l'espérance. Tant d'obstacles, tant d'incrédulité auraient jeté le découragement dans un esprit moins élevé, mais Colomb montra la même persévérance, la même conviction en soutenant ses projets, qu'en luttant contre les erreurs de la boussole et les menaces de ses timides compagnons.

On chercherait inutilement à diminuer le mérite de Colomb, car si l'on ne peut refuser aux enfans d'Odin quelques légers fleurons de la couronne glorieuse du navigateur génois, les prétentions jalouses des autres peuples ne supportent pas la critique avec le même avantage. Les Anglais, les Portugais et les Français ont présenté dans la lice Madoc-Ap-Owen, Alonso Sanchez et Cousin, dont les voyages à la Virginie, à la Floride, au Mexique, à Saint-Domingue et au fleuve des Amazones, remontaient, suivant de vieilles archives, aux années 1170, 1480 et 1488. Dans cette dispute de

primauté, fondée sur d'obscures traditions, les Allemands ont voulu aussi être représentés par Martin Behem, prétendu découvreur du Brésil, du détroit de Magellan et des Patagons, les Vénitiens par un de leurs compatriotes, et les Arabes pourraient l'être à égal titre par les frères Almagrurim, avant le milieu du *xii^e* siècle. Il semble aussi que la nature elle-même ait voulu conspirer contre Colomb par des illusions atmosphériques, sources des fables répandues sur les îles d'Antilla, de Saint-Brandon et des sept Cités, qui remplacèrent sur les anciennes cartes cette main noire, cette terre de la main de Satan qui devrait glacer d'effroi par son nom cabalistique les marins aventurés sur l'Océan. Enfin, l'Europe, en donnant un nom au nouveau continent, sembla partager l'envie qui s'attache toujours au mérite.

Quoi qu'il en soit des prétentions de quelques peuples rivaux, et des efforts d'imagination d'après lesquels des cartes furent construites, il est certain que la grande découverte de l'Amérique, précédée par le fameux voyage de Marco Polo aux confins de la Chine, devint le fruit d'une immense erreur géographique sur la petitesse de la terre et l'étendue de l'Asie, et de réflexions savantes sur l'antique théorie des Antipodes, l'équilibre des terres, la masse des eaux, la direction des vents, et l'arrivée de productions étrangères sur les rivages des Açores.

Voyons aussi dans ce grand événement une conséquence de l'agitation des esprits excités par l'usage devenu général de la boussole, de l'imprimerie et de la poudre à canon. Les peuples héritiers de la force et de la civilisation n'habitaient plus les bords d'un grand lac, leur imagination développée franchissait toutes les

bornes, ils comprenaient généreusement que devant ces dons du génie le monde devait s'agrandir. Dans d'autres circonstances, les succès de Colomb n'eussent pas eu les immenses résultats qui les suivirent, résultats si rapides, si compliqués, quelquefois si imprévus, si indépendans, qu'il nous faut dès le principe abandonner cette forme de considérations générales pour suivre sans nous égarer toutes les traces de Colomb et de ses émules. C'est d'abord en décrivant les courses des découvreurs, et ensuite en racontant les progrès de la colonisation, c'est en disant comment les habitans de l'Europe se mêlèrent avec ceux de l'Amérique lorsqu'ils ne les anéantirent point, que j'essaierai de remplir ma tâche. L'histoire des progrès de la géographie de l'Amérique est aussi l'histoire de la civilisation moderne de cette partie du monde.

Lorsque l'envoyé de l'Europe quitta l'Espagne, il se dirigeait vers les régions orientales du Cathay, où il croyait aborder après une navigation plus courte que celle des Portugais; mais un heureux obstacle ¹ devait l'arrêter dans sa course, et le 11 octobre 1492, il rencontra la fameuse Guanahim, annoncée dans la nuit par la lueur d'un foyer. La découverte des Lucayes, de Cuba et de Saint-Domingue termina glorieusement ce premier et merveilleux voyage. Quel phare célèbre et construit à grands frais rendit jamais de plus grands services que cette lumière modeste qui guida la pre-

¹ C'est avec beaucoup de justesse que M. de Châteaubriand a dit : « L'Amérique barre le chemin de l'Inde comme une grande digue entre deux mers. » Une phrase aussi vraie de M. de Humboldt fait envisager la même idée sous un autre aspect : « Cette langue de terre contre laquelle se brisent les flots de l'Océan atlantique, est depuis des siècles » le boulevard de l'indépendance de la Chine et du Japon. »

mière navigation des Européens au Nouveau-Monde !

L'Europe était révélée à l'Amérique, il fallait aussi révéler l'Amérique à l'Europe. Colomb avait mérité la gloire, mais il ne pouvait en jouir qu'en rapportant ses titres en Espagne. L'affreuse tempête qui l'assailit à son retour près des Açores pouvait rompre les liens à peine formés qui venaient d'unir les deux mondes. Les frêles barques chargées de son destin résistèrent à ces vagues qui devaient engloutir par la suite tant de nobles vaisseaux, mais les autres monumens de son voyage furent anéantis. La mer ne nous a point rendu le précieux journal confié à ses flots courroucés, et les armes des Indiens n'avaient accordé qu'une courte existence à la petite colonie laissée à Hispaniola.

Le Portugal reçut le premier les pavillons triomphans du héros dont naguère il avait dédaigné les inspirations; mais la perte de la moitié du monde devait être une leçon inutile : quarante ans plus tard il refusait encore de seconder le génie de Magellan. Il semble qu'il lui suffisait d'avoir reculé le premier les bornes de l'univers, et d'avoir produit à la fois un Gama et un Camoëns.

Pendant l'absence de Colomb, l'attente avait été bien vive, mais au bout de neuf mois l'enthousiasme du succès transporta les plus incrédules. Jour à jamais fameux où des Américains foulèrent de leurs premiers pas le sol de l'Europe, où le découvreur de l'Amérique en raconta les mystères à Isabelle!

L'amiral de la mer océane se hâta de poursuivre sa grande mission, et bientôt dans une seconde entreprise autorisée par Alexandre VI, il fit connaître une partie des petites Antilles, Portorico et la Jamaïque; mais son souvenir rappelle tristement les excès de l'affreuse

tyrannie qui commença à s'apésantir sur les timides habitans de Saint-Domingue. Cependant jusqu'alors Colomb n'avait vu que des îles; en 1498, après avoir renoncé au projet de naviguer sous l'équateur, et découvert la Trinité, il aperçut la côte ferme près des bouches du Dragon, et la suivit jusqu'à la pointe d'Araya : l'aspect isolé de la pointe de Paria, qu'il nomma d'abord *Isla Santa*, l'aurait encore induit en erreur, si le courant rapide des eaux douces de l'Orénoque ne lui eût révélé la présence d'un grand continent.

L'impulsion était donnée; en 1595, le monopole des découvertes cessa, la carrière devint libre, les relations commencèrent à devenir actives entre l'Europe et ces régions nouvelles. Le xv^e siècle allait finir quand Alonso de Ojeda, ayant reçu d'une main jalouse le dernier journal de Colomb, attérit à Maracapana sur les rives de la Guyane, découvrit Venezuela, le lac de Maracaybo, et borna ses reconnaissances au cap de la Vela. Il était accompagné d'Americ Vespuce, dont l'obscurité n'annonçait pas alors l'heureuse usurpation qui a rendu son nom immortel. Bientôt on vit aussi paraître sur ces rivages Alonso Nino et Christoval Guerra, qui les visitèrent dans un but mercantile.

L'injustice n'était pas encore un caractère si naturel aux Européens, qu'ils n'eussent aucun scrupule de s'approprier les possessions des Américains; mais Alexandre VI rassura la conscience des maîtres de l'Espagne, qui présentèrent leurs expéditions militaires comme des espèces de croisades¹. Une ère nouvelle s'ouvrit

¹ Après les premières expéditions du fameux prince Henri, qui avait demandé au Saint-Siège la possession des terres que ses navigateurs

alors pour des entreprises non moins remarquables que celles qui avaient illustré les années précédentes. Des navigateurs rivaux de gloire s'élançèrent dans la carrière où il est difficile de suivre leurs courses multipliées et rapides. En 1500, Vicente Yanez Pinzon, le premier capitaine espagnol qui ait passé la ligne équinoxiale, découvre le cap Saint-Augustin, le fleuve des Amazones, et parcourt six cents lieues de côtes avant d'arriver à l'Hispaniola. Presque aussitôt Diego de Lepe et Alonso Velez de Mendoza suivent les mêmes traces, et lèvent des cartes. Ignorant le succès de ces voyages, Pedro Alvarez Cabral est conduit par le hasard et les élémens sur la côte du Brésil qu'il prolonge depuis le dixième parallèle jusqu'à Porto Seguro, prouvant ainsi que la découverte de l'Amérique devait tôt ou tard devenir une conséquence de celle du cap des Tempêtes, dépassé par Gama. Un an après Améric Vespuce aborde vers le cap Saint-Roch, établit une faible colonie, prolonge sept cent cinquante lieues de côtes jusqu'au trente-deuxième parallèle, s'éloigne encore vers le sud, et découvre une nouvelle terre qui doit être la Géorgie de Cook. Les rigueurs de l'hiver austral le privent seules peut-être de la double gloire que devaient acquérir ensuite Balboa et Magellan sur l'océan de l'ouest. Deux

recontraient, le pape Grégoire VII s'était attribué le droit de donner à des nations catholiques l'investiture de leurs découvertes. A la suite du voyage de Colomb, son successeur, séparant le monde en deux parties par une ligne *de marcacion* qui passait à cent lieues dans l'ouest des îles Açores, donna l'orientale ou l'asiatique aux Portugais, et l'occidentale ou l'américaine aux Espagnols. La découverte du Brésil par les Portugais, et le voyage de Magellan, apportèrent des changemens à ces limites, et cette ligne, qui était devenue un grand cercle, et qu'on avait reculée vers l'ouest de deux cent soixante-dix lieues, prit alors le nom de *demarcacion*.

escadres portugaises commandées par Goncalo Coelho et Christovao Jacquez examinent les parties méridionales du Brésil, et s'avancent jusqu'au cap des Vierges. Roderigo de Bastidas, et Juan de la Cosa, après avoir visité les pays vus par leurs devanciers, parcourent cent lieues de rivages inconnus, là où s'élevèrent depuis Santa - Martha, Carthagena et Nombre de Dios.

Enfin en 1502 Colomb, cherchant *encore* la route des Indes par un passage nouveau, et connaissant le voyage de Bastidas, termine sa vie maritime par la découverte de la Martinique, de la côte d'Honduras, de l'île de Guanaja, du cap Gracias à Dios, du riche pays de Veragua, et par la fondation d'une colonie à la Jamaïque. Aucune renommée humaine ne peut lutter contre la sienne; cependant sa vie fut abreuvée d'amertume, et il eut à lutter contre les plus noires intrigues. A son premier voyage, l'incertitude s'était changée en admiration, mais au second ce sentiment fit place à l'envie. Plus tard, ô honte éternelle! ce fut dans les fers qu'il reparut aux yeux d'Isabelle; enfin, dans sa dernière expédition, les ports de Saint-Dominique refusèrent un abri à celui qui les avait découverts; et soumis aux plus cruelles épreuves, la jalousie de ses rivaux sut encore aggraver l'horreur de sa position. L'âme accablée cesse de soutenir le corps, et l'illustre amiral meurt après avoir dévoilé le mystère de son siècle, mais sans savoir quelle brillante réalité effaçait jusqu'à ses plus belles visions de gloire. Privé à sa dernière heure de la certitude si consolante, si douce à sa grande âme, d'avoir ajouté un nouveau continent à l'ancien, il quitte sans l'avoir connu ce monde qu'il nous avait donné. Le jour de la reconnaissance fut celui

de ses funérailles, mais ses chaînes furent les seules richesses qui l'accompagnèrent au tombeau.

A cette époque, c'est-à-dire dix ans après le premier voyage de Colomb, en réunissant les travaux des Espagnols, des Portugais et des Anglais, il ne restait plus à découvrir sur la côte orientale d'Amérique, depuis le détroit d'Hudson jusqu'à celui de Magellan, que l'intervalle compris entre le golfe d'Honduras et la baie de la Chesapeak, et quelques points dont les navigateurs avaient éloigné leurs routes. Cependant toutes les incertitudes n'étaient pas encore détruites; les premières entreprises n'avaient pas eu toutes de la publicité : chaque découvreur disait n'avoir aperçu qu'une île, et les opinions les plus singulières, à les examiner aujourd'hui, prévalurent successivement. Ainsi, Colomb, qui, en pénétrant dans la zone torride, conçut, pour ainsi dire, le premier l'applatissage des pôles, en croyant s'être rapproché du ciel, regarda pendant long-temps Saint-Dominique comme le pays de Cipangu, et la pointe orientale de Cuba comme l'extrémité de l'Asie. Il prit aussi l'Orénoque pour un des quatre fleuves du paradis terrestre, et fut persuadé que les mines de l'Hayna avaient fourni à Salomon l'or du temple de Jérusalem. Par un rapprochement curieux, il en destinait les nouveaux produits à la délivrance du Saint-Sépulcre; des idées de croisade se lièrent à tous ses rêves de richesses. Ces erreurs ne lui furent point particulières, elles appartirent à son siècle : Pinzon fut persuadé qu'il avait rencontré la presque île transganguétique, et dépassé la grande ville de Cambalu. La plupart des capitaines qui les premiers firent voile vers l'Amérique, eurent l'espoir de paraître à la cour du grand Khan, et prirent à leur

suite des interprètes arabes; enfin, on n'a pas oublié l'épisode de ce plénipotentiaire parlant l'hébreu et le chaldéen, dont la mission auprès d'un pauvre chef de l'île de Cuba eut pour fruit la première découverte du tabac.

Les découvertes principales des Castellans, connues de toute l'Europe, augmentèrent l'enthousiasme déjà si vif des Portugais, et rendirent les Anglais jaloux de partager avec ces peuples un si bel héritage. Cette nation, qui, cinquante ans plus tôt, s'arrêtait encore aux colonnes d'Hercole, fut la seconde qui parut sur les côtes du Nouveau-Monde, mais il fallut qu'un pilote étranger y guidât ses navigateurs. Henri VII, à qui les projets de Christophe Colomb avaient été soumis par son frère Barthélemi, lorsque l'Espagne dédaignait ses services, voulut se ressaisir d'une portion de cette gloire qui lui était échappée : il favorisa l'entreprise des Vénitiens Jean et Sébastien Cabota, qui, en cherchant vers l'empire du Cathay, un passage au nord des contrées aperçues par Colomb, virent Terre-Neuve ou Prima-Vista, et furent arrêtés, en 1497, par la rencontre des rivages de l'Amérique septentrionale, qu'ils prolongèrent depuis le cinquante - sixième jusqu'au trente-huitième parallèle, sans débarquer sur aucun point ¹. Les guerres d'Écosse, et le désir de ménager la cour d'Espagne, jalouse des droits établis par la fameuse bulle, firent négliger les découvertes des Cabota, et les terres qu'ils avaient reconnues ne furent même considérées alors que sous le rapport des diffi-

¹ Il est curieux d'observer que les lettres patentes de Cabota, pour découvrir et coloniser, rivalisaient, par leurs expressions et l'autorité qu'elles confiaient, avec le style de la fameuse bulle d'Alexandre.

cultés qu'elles présentaient à la navigation de l'Inde.

Le roi de Portugal, voulant surmonter ces obstacles, confia, en 1500, une expédition à Gaspar de Cortereal. Ce navigateur aperçut une partie des côtes vues par les Scandinaves et les Anglais, traversa le détroit de Belle-Isle, découvrit la terre du Labrador, l'embouchure du Saint-Laurent et le détroit d'Anian, qui prit plus tard le nom d'Hudson. Les désastres qui signalèrent les voyages postérieurs de Cortereal et de son frère, joints au peu de succès du premier, quant au résultat unique qu'on se proposait d'obtenir, firent cesser pendant quelque temps les expéditions au nord de l'Amérique. Celles qu'on vient d'indiquer, remarquables par la noblesse et la grandeur de leur but, n'étaient peut-être pas les premières : on sait qu'en 1500 la pêche attirait un grand nombre de navires portugais, basques et normands dans ces parages, où la mer est peu profonde, mais son origine paraît être plus ancienne. Dès cette époque, les Dieppois visitèrent fréquemment les terres de *Baccalaos* ou les côtes de l'Acadie et du Canada; et en 1506, deux Rouennais levèrent les premières cartes de Terre-Neuve. Le premier essai de colonisation dans ces parages date de 1518, et fut entrepris sans succès sur l'île de *Sable* par le baron de Lery.

Malgré ces tentatives isolées, les Français n'avaient pas encore pris aux découvertes la part qui convenait à un grand état maritime : le génie entreprenant de la nation ne s'était signalé que dans des expéditions particulières, dont le souvenir devait se perdre¹. Il était réservé au roi restaurateur de faire acquérir

¹ Les monuments historiques qui les attestent se retrouveront peut-être un jour, et ces journaux doivent exister dans quelques archives.

à son peuple de nouveaux titres de gloire : en 1523, un Italien fit pour la France ce que trois de ses compatriotes avaient fait pour l'Espagne et l'Angleterre; Verrazano partit de Dieppe, et suivant les instructions de François I^{er}, parcourut sept cents lieues de côtes de l'Amérique septentrionale, depuis le trente-unième jusqu'au cinquantième parallèle; le nom de Nouvelle-France leur fut donné. Dix ans après, Cartier fit deux voyages, dont la découverte authentique du Canada, de la rivière Saguenai, de l'île Hochelaga, de la baie des Chaleurs, et des renseignemens sur les pays arrosés par le Saint-Laurent, furent les utiles résultats. Aussitôt une rivalité naturelle amena les Anglais dans les mêmes parages, et ils visitèrent, en 1528, le détroit de Belle-Isle, le cap Breton et la côte d'Arambec. En même temps un de leurs navires, le *Dominus vobiscum*, fit vers le pôle nord un voyage malheureux.

Cependant, après une très-courte interruption, les Castillans, occupés à conquérir et à fonder des colonies, avaient poursuivi leurs découvertes vers le nord et vers le sud avec leur première activité. En 1505, l'horrible Ovando, rivalisant de cruauté avec Bovadilla, achève de soumettre l'île de Saint-Domingue; il y fait venir les premières familles de ces Africains destinés à succéder d'abord aux Caraïbes massacrés, et plus tard à devenir les meurtriers de leurs maîtres. D'accord avec une antique prédiction, l'année suivante, Juan Diaz de Solis et Yanez Pinzon visitent l'étendue entière de la Côte-Ferme, le golfe d'Honduras, et la partie orientale de la presqu'île de l'Yucatan. Dans un autre voyage, les mêmes capitaines reconnaissent la côte du Brésil, depuis le cap Saint-Augustin jusqu'au quarantième degré. La découverte du Rio de la Plata leur échappe, et ce

n'est qu'en 1516 que Solis, en cherchant un détroit, entre dans ce large fleuve, où il reçoit la mort des mains des terribles Charruas, après avoir visité, le premier, la baie magnifique de Rio-Janeiro. En 1507, la forme de l'île de Cuba est déterminée par Sebastian de Ocampo, qui en fait le tour, et (1512) celle de Portorico est soumise par Juan Ponce de Léon, qui bientôt après, en cherchant la fontaine de Jouvence, d'après les traditions des Indiens, visite les Lucayes, découvre la Floride, qu'il croit être une île, et navigue sur l'important canal de Bahama, jusqu'au-delà du trentième degré de latitude : Vasquez de Ayllon le suit bientôt dans la même province. Enfin, Alonso de Ojeda et Diego de Nicuesa portent le ravage chez les habitans de la Côte-Ferme; ils n'obtiennent pas même de sanglans lauriers, mais à cette école d'adversité, Balboa et Pizarro apprennent à enchaîner la victoire.

L'imagination, attristée par le souvenir de ces rapines et de ces massacres, aussi cruels qu'impolitiques, se plaît à contempler la prospérité d'un établissement gouverné à la Jamaïque, depuis 1509, par le généreux Juan d'Esquibel, selon les lois de la justice et de l'humanité. Honorable et unique exception au milieu de la barbarie de la conquête.

Les premières années du règne de Charles-Quint furent signalées par le merveilleux succès d'une entreprise qui contribua à diminuer les embarras de la métropole, en donnant des bases solides à la puissance espagnole en Amérique. Diego Velasquez, gouverneur de Cuba, en avait fait la facile conquête, et le sol y manquait déjà à l'avidité espagnole. En 1517, il envoie Fernandez de Cordova avec plusieurs navires, reconnaître le continent voisin, dont les insulaires racon-

taient des choses merveilleuses. La découverte du cap Catoche et celle de la côte de Campêche, sont les fruits de cette entreprise, qui est bientôt suivie d'un nouvel armement. Juan de Grijalva aborde à l'île Cozumel, remonte au nord, et prolongeant ensuite le rivage, découvre les rivières Tabasco, Tonala, Alvarado et Banderas, la province de Panuco, et l'île San-Juan de Ulua qui, trois siècles après, devait être un des derniers remparts de l'Espagne américaine contre les fils de ses audacieux *conquistadores*. Alonso Alvarez de Pineda achève aussitôt la reconnaissance du golfe du Mexique; choisi par Velasquez pour soumettre ces riches contrées, qui venaient de recevoir le nom de Nouvelle-Espagne, le jeune Hernan Cortez commence cette immortelle entreprise en 1519, et dans le cours de trois années, par la supériorité de son génie, et l'ascendant irrésistible de son beau caractère, il réduit à l'obéissance le riche, le puissant empire de Montezuma, avec une grande partie des provinces de Mechoacan, Tututepec, Panuco, Guascaco et Soconusco. Si la postérité lui refuse un jour son admiration, c'est parce qu'il fit trop avec de faibles moyens, pour que ses exploits ne paraissent pas fabuleux.

Après la découverte de l'Amérique, beaucoup de savans cosmographes continuèrent, pendant quelque temps, de penser que les Espagnols avaient abordé sur les côtes orientales de l'ancien continent, et lui donnèrent une dénomination impropre. Une erreur si grossière pour nous, en apparence, devait être bientôt dissipée, et l'on fut conduit alors à cette idée naturelle que, s'il n'existait pas encore d'autres pays intermédiaires, le même océan qui baignait les côtes de la Chine devait borner les rivages occidentaux du Nou-

veau-Monde. La première connaissance de cette mer fut donnée aux conquérans par les naturels du Darien ; Nunez de Balboa voulut aussitôt vérifier ce rapport, et le 25 septembre 1513, du haut des montagnes de Pancas, où Pizarro l'accompagna, il aperçut en même temps les deux mers, l'une au nord et l'autre au sud. Telle fut l'origine des noms ridicules qu'elles portèrent si longtemps ; descendant sur ces plages nouvelles, il prit possession pour son roi d'une mer qui couvre la moitié du globe. Deux ans après, Tello de Guzman découvre Panama, et bientôt Pedrarias Davila fonde les premiers établissemens de la Castille d'or.

Charles-Quint avait consacré l'esclavage des Indiens, mais la religion voulut adoucir ses décrets. Dès le second voyage de Colomb, les missionnaires s'étaient joints aux conquérans, dont cette alliance gêna le despotisme. Fatigués des contrariétés qu'ils éprouvèrent, ils voulurent prêcher la foi aux Indiens encore libres. En 1512, Cumana devint le théâtre des conquêtes évangéliques ; mais après quelques succès merveilleux, une perfidie affreuse fut cause que les religieux ne purent s'y présenter que pour recevoir le martyre. Gonzalo Ocampo vengea la mort de plusieurs d'entre eux ; toutefois ce ne fut qu'en 1523 que Yago Castellon forma à Cumana le premier établissement durable. Les aventuriers espagnols avaient commis des atrocités dans toute l'étendue de la côte ferme ; Juan Ampues fut chargé d'y mettre un terme. L'administration de cet homme estimable, qui s'établit à Coro en 1527, ne produisit qu'un bien passager, car la province de Venezuela, cédée à la compagnie des Welsers pour payer les dettes de l'empereur, fut soumise bientôt à toutes les horreurs du brigandage ; les habitans se virent poursuivis

dans les forêts comme des bêtes fauves; Juan Spirra fit contre eux une campagne qui dura cinq années, et rapporta en 1539, à Coro, la première nouvelle du pays d'El Dorado. Le gouvernement passa alors aux mains d'un évêque, et cependant les atrocités continuèrent. Malgré des ordres précis, l'homme fut toujours une marchandise; des incursions furent faites auprès du lac de Maracaybo, et Phillip de Hutten, en portant au loin le ravage, recueillit de nouveaux renseignements sur l'El Dorado, et entreprit de l'atteindre. En 1545, la ville de Tocuyo s'éleva. Bientôt après la couronne d'Espagne reprit ses droits, et les horreurs eurent un terme. Les mines de Philippe de Buria furent découvertes. De 1552 à 1572, on fonda les villes de Barquisimeto, Nirgua, Valence, Caravalleda, Truxillo et Carora. En même temps la conquête de la province de Caracas, tentée par Faxardo, Miranda et le cruel Aguirre, fut achevée par don Diego Losada, qui bâtit sa capitale; et Alonso Pacheco soumit avec peine les naturels de Maracaybo. La province de Venezuela subit plus que toute autre les horreurs de la guerre; l'injustice et la cruauté des Espagnols avaient rendu toute alliance avec les habitans impossible. De la nécessité de posséder naquit celle de vaincre et de massacrer.

Dès qu'on apprit que la mer des Indes formait les limites orientales de l'Afrique, l'espoir de la réussite en devint le gage, et les vaisseaux d'Emmanuel naviguèrent peu de temps après dans le golfe d'Oncan, au-delà du fameux cap où le succès de Vasco de Gama couronna l'espérance de Barthelemi Diaz. De même la découverte du grand Océan excita la plus vive ardeur chez les Espagnols qui avaient déjà tiré de la direction

des côtes des conséquences favorables à l'existence d'une mer libre ou d'un passage au sud de l'Amérique. Arrêté par un monde, Colomb n'avait pu pénétrer jusqu'aux régions de l'Inde; c'était également en vain que d'habiles capitaines avaient reconnu un long développement de côtes non interrompues. Magellan n'est pas rebuté du peu de succès des premières tentatives, il jure de réussir, et l'Espagne lui confie ses navires. Il part, aborde au Brésil, reconnaît avec soin le Rio de la Plata, visite la Patagonie, découvre le détroit fameux qui l'immortalise, et le traverse avec rapidité. Enfin, le 27 octobre 1520, il vogue sur le nouvel océan, qui reçoit le nom de Pacifique, et s'éloigne triomphant des rivages orageux du continent qu'il a franchi. Le voyage de Magellan est une chaîne qui embrasse le globe en unissant les héroïques travaux de Colomb et de Gama.

La découverte de Balboa avait ouvert un vaste champ à des entreprises, dont Panama devint le centre. Cortez, dont les premiers messagers n'avaient point reparu, envoya vers la mer du sud Francisco Chico qui la rencontra à Tehuantepec et à Zacatula. Dès 1516, Hernan Ponce de Léon avait atteint le golfe de Nicoya; Gonzales Davila et Andres Nino arrivent au même point en 1522, ils font des conquêtes dans la province de Nicaragua, et s'avancent jusqu'à la baie Fonseca. Ils terminent leur belle campagne dans *ce paradis de Mahomet*, sans avoir trouvé le détroit qui devait les conduire dans la mer du nord, mais ils révèlent l'existence du grand lac et du Rio San-Juan. En même temps et pour obéir à son roi en cherchant *le secret d'un détroit* pour naviguer directement vers les régions de la *Especeria*, Cortez, que ses victoires avaient amené

sur les côtes occidentales du Mexique, fait armer à Zacatula plusieurs navires, dont les explorations, réunies à celles d'une flotille de Davila, procurent des renseignemens exacts sur les rivages qui séparent Colima du golfe de San-Miguel; d'un autre côté, il faisait explorer les rivages opposés de Panama à la Floride, par Christophe de Olid et d'autres capitaines. Bientôt le conquérant traverse en personne les provinces qui séparent Mexico des pays de Honduras et d'Ybueras, où il espérait trouver un détroit près du port de Terminos, et revient en prolongeant les côtes. Enfin, en 1524, le royaume de Guatemala est conquis par Pedro de Alvarado, qui fonde sa capitale et Ciudad Vieja, et découvre en 1534 le port d'Acajutla près Zonzonate. Des divisions qui éclatent entre plusieurs chefs castillans (Fernandez de Cordova, Olid, Davila), les conduisent dans des parties peu connues où ils bâtissent les villes de Léon, Granada, Nueva Segovia, Bruselas, Gil de Buena Vista et Truxillo; ensuite Juan Perez Dardon, lieutenant d'Alvarado, soumet la province de Chiquimula de la Sierra; Francisco de Montejo s'empare de Honduras, et forme à égale distance des deux océans la colonie de Santa-Maria de Concayagua, tandis que Las Casas prêche l'Évangile dans celle de la Vera Paz, qui perd le nom de *Tierra de guerra*. A cette époque appartient l'expédition d'Estevan Gomez, le premier Espagnol qui, s'élevant beaucoup au nord en 1525, rivalisa avec Cabota et Verazzano, dont il rattacha les découvertes à celles de Colomb et de ses compatriotes. On conserve également le souvenir de l'entreprise barbare de Vasquez de Ayllon, qui, l'année suivante, prolongea la côte de la Floride jusqu'au trente-quatrième parallèle, et enleva des In-

diens destinés à mourir dans les mines d'Hispaniola.

Les premières expéditions maritimes des Espagnols dans le grand Océan montrèrent combien ils excellaient dans le difficile ; au milieu des obstacles, on admira les grandes ressources du génie, le mépris du danger et l'ignorance de l'impossible qui caractérisaient ces conquérans du Nouveau-Monde, aussi étonnans que leurs aventures. Nous savons par l'histoire que les treize brigantins employés par Cortès au siège de Mexico furent apportés de quatorze lieues par huit mille Tlascalans, escortés par trente-deux mille autres. Quand Balboa voulut faire construire deux navires à Panama, le bois nécessaire fut coupé à Ada sur le golfe du Mexique ; des Européens, des naturels et des nègres transportèrent toutes les pièces travaillées, le fer et le grément à travers l'isthme de Darien jusqu'aux bords du grand Océan. Enfin, nous ne sommes pas moins surpris de voir dans le premier armement ordonné par Cortez, quatre années après son premier débarquement, que le fer, les voiles et le grément nécessaires furent apportés à dos d'hommes de la Vera-Cruz à Zacatula, qui en est éloigné de plus de cent cinquante lieues.

Des découvertes importantes et des succès inouis viennent ici commander l'admiration la plus vive. Depuis Jouze années, l'existence du Pérou avait été révélée à Balboa, et Pasqual de Andagoya venait de visiter ses frontières, lorsqu'en 1524 Pizarre et Almagro préludent à sa conquête. La faiblesse de leurs moyens isolés retarde le succès de leurs armes ; mais en 1531, cette conquête est sérieusement entreprise avec une ardeur nouvelle et des ressources mieux calculées. Or voit alors se succéder ces événemens remarquables. ces

brillantes actions d'une bravoure cruelle et téméraire qui soumirent au joug espagnol l'antique empire des Incas, en rendant un seul Castillan supérieur à quatre mille Indiens. D'abord les découvertes, fruits de la guerre, ne s'étendirent que de Tumbez à Cusco; mais en 1536, Belalcazar, après avoir visité en vainqueur Quito, Pasto, Popayan, Cauca et la province d'Esmeraldas, parvient dans la mer du nord en suivant le cours de la Magdalena, qui venait de conduire Ximénès de Quesada au centre du puissant royaume de Cundinamarca dans les plaines de Bogota et d'Ébata. De son côté, Gonzalo Diaz de Pineda traverse les pays de Quixos, Macas et Canelos, que Gonzalo Pizarro entreprend de réduire dans une entreprise mémorable vers le pays d'El Dorado, dont le résultat fut glorieusement couronné par la célèbre navigation d'Orellana sur le fleuve des Amazones en 1541. En même temps le joug espagnol s'affermissait, et suivant les progrès d'un autre capitaine, il s'appesantissait sur les régions du sud. Lima où la ville des rois est fondée, les villes de Truxillo, de Puerto Viejo et de Guayaquil s'élèvent auprès du grand Océan. Alonso de Alvarado pénètre dans le pays de Chiachapoyas, et la ville de San-Juan de la Frontera lui doit son origine. Almagro traverse les vallées de Capiapo et de Coquimbo, et s'avance dans le Chili ou la Nouvelle-Tolède jusqu'à la grande ville de Concomicagua; il revient au Pérou sans avoir formé d'établissements, mais la ville de Paria est bâtie par ses ordres dans la province de Charcas, qui fut bientôt colonisée, et eut la Plata pour capitale. Après des guerres civiles et la mort d'Almagro, Pizarro fait construire Arequipa, il envoie des forces au Chili, et Pedro de Valdivia qui les commande, devient en 1541 le fonda-

teur de San-Yago. Enfin, la conquête des pays de Jaer, des Pacamoros, du Tucuman, du Cuyo, de Quixos, de la province de Mullubamba, et la découverte du Potosi terminent cette époque des grandes expéditions que le Pérou vit se former, et qui se réunirent à celles qui partaient des bords de la Plata.

Pendant plusieurs années, on parut avoir oublié que l'audace de Magellan avait réuni les deux mers, et ce ne fut qu'en 1525, que Charles-Quint, voulant profiter des avantages du détroit, confia à Joffre de Loaysa le commandement d'une flotte qui devait faire le tour du monde en suivant cette route. Ce voyage n'eut pas le résultat qu'on en attendait, mais le navire de Francisco de Hozes découvrit la terre des Etats, peut-être même le cap de Horn; et un autre abordant au Mexique, devint le sujet des tentatives réitérées de Cortez pour établir des communications régulières avec les îles à Epices. D'autres essais plus malheureux encore, tel que celui d'Alcazaba, et la cession des Moluques au Portugal durent naturellement ralentir le zèle des Espagnols, firent sentir tous les inconvéniens du détroit, et engagèrent à porter toutes les vues sur la partie la plus étroite du continent. Des communications furent proposées par la navigation du lac de Nicaragua, de la rivière Chagres, et par des routes tracées de la Vera-Cruz au golfe de Tehuantepec, et de Nombre de Dios à Panama. Cette dernière voie obtint la préférence et l'a conservée jusqu'à nos jours.

Pendant tandis que Pizarre faisait la conquête du Pérou, les nouveaux maîtres du Mexique, avides de gloire et de trésors, s'emparaient du pays de Xalisco, et réunissant ces contrées à celles qui leur obéissaient déjà sur le grand Océan, à partir du Hâvre de Navi-

dad, ils en formaient la province de Nouvelle-Galice. Des rapports mensongers et des contes extravagans sur la prodigieuse richesse des pays situés au Nord, et l'opulence de leurs sept villes avaient engagé les Espagnols à pousser plus loin leurs explorations. En 1531, Nunez de Guzman s'était avancé à la tête d'une petite armée; il avait soumis entièrement la province de Mechoacan, pénétré plus loin que celles de Culiacan et de Cinaloa, et ne trouvant pas les cités merveilleuses qu'il cherchait, il avait fondé celles de Compostella et de San-Miguel. Les villes de Guadalaxara, San-Luis et Puebla de los Angeles s'élevèrent peu de temps après, et dès-lors les Espagnols s'empressèrent de former des établissemens dans les contrées voisines du Mexique, dont les premières cartes venaient d'être dressées par ordre des magistrats. En 1554 ou 1559, Durango fut bâtie par Alonso Pacheco dans la vallée de Gadiana, pour repousser les incursions des Indiens Chichimeches, et Francisco de Ybarra fonda les colonies de Topia, Santa-Barbara, San-Juan, San-Sebastian et Chiametlan dans le voisinage de riches mines d'argent. En même temps Philippe II réunissait à sa couronne les îles Manilles qui prenaient son nom, et les fameux galions allaient bientôt établir des relations suivies entre ce vaste Archipel et les côtes de la Nouvelle-Espagne.

Vers la même époque, d'autres soins occupaient le fameux Hernan Cortez. N'ayant plus d'ennemis à combattre au Mexique, et voyant la terre interdite à sa gloire, le marquis ¹ crut trouver encore dans des en-

¹ C'est ainsi qu'aujourd'hui à Mexico on désigne Hernan Cortez, *marques de el Valle de Oaxaca.*

treprises maritimes sur les deux mers le seul moyen de satisfaire l'activité de son génie sans exciter les inquiétudes d'un souverain ombrageux. En 1532, il confia à Diego Hurtado de Mendoza le commandement de deux navires qui reconnurent une partie des côtes orientales de la mer Vermeille (mer de Cortez). Un second armement, aux ordres de Diego Becerra et de Hernando de Grijalva, procura l'année suivante la découverte de la Californie méridionale, celle de l'île Socorro, et un examen plus soigné de la côte du Mexique jusqu'au golfe de Tehuantepec. Les cartes sur toile où les Mexicains représentèrent eux-mêmes leurs connaissances géographiques, n'anéantirent pas tout espoir d'une communication. Ordaz eut ordre de diriger les recherches dans la mer des Antilles, et ayant fini par tourner ses vues sur l'Orénoque, il remonta ce fleuve en 1535, après un premier désastre, jusqu'à l'embouchure de la Meta.

Les expéditions de ces différentes flotilles n'ayant pas rempli le but désiré, celui de trouver un détroit, Cortez voulut en diriger une en personne, et se confiant à sa fortune, il aborda en 1537, après une navigation orageuse, sur les rives de la Californie. Cet important voyage, qui eût suffi pour illustrer tout autre capitaine, ne put rien ajouter à la réputation du héros du Mexique.

Jusqu'alors les conquérans du Nouveau-Monde, souillant leurs victoires par des excès horribles, s'étaient rendus odieux par leur froide inhumanité; mais en 1538, sous le gouvernement de Antonio de Mendoca, Las Casas persuada de ramener les Indiens à l'obéissance par de bons traitemens et des promesses sincères : de saints hommes reçurent la douce mission d'inspirer des

sentimens de paix en répandant les vérités du christianisme. Plusieurs de ces apôtres de notre foi, après avoir obtenu des succès faciles, entreprirent des excursions dangereuses et pénibles dans des pays jusqu'alors fermés aux Européens. Sans armes, sans autre protection qu'une croix, ils firent des découvertes importantes en propageant chez les nations inconnues du nord les principes d'une religion amie des hommes. La plus remarquable de ces pieuses missions fut celle de Marcos de Niza, dont le voyage aventureux se lie à plusieurs autres tentatives. Parti de Culiacan en 1539, ce moine franciscain gagne Petatlan, parcourt un désert, examine le pays qu'il traverse en publiant le nom de Dieu et celui de l'empereur, atteint la région des sept villes, croit apercevoir la cité magnifique de Cibola, et revient annoncer le succès de ses recherches. On veut s'assurer de la confiance que méritent les rapports merveilleux de Marcos, on brûle de parvenir à ce Tombouctou mexicain, et bientôt une petite flotille, commandée par Francisco de Ulloa, fait le tour de la mer Vermeille, double le cap Saint-Lucas, et remonte vers le nord jusqu'au trente-huitième parallèle. Telle fut la dernière entreprise à laquelle Cortez prit part. Son zèle pour les découvertes qu'animaient principalement des idées de conquête et de gain, eût produit des résultats surprenans, si sa puissance limitée et la présence d'un rival n'y avaient mis obstacle. Ses plans étaient dignes de son vaste génie, et en raison des difficultés qu'il rencontra, ses efforts furent extraordinaires.

La navigation d'Ulloa n'avait eu aucun rapport avec les courses de Marcos; mais, à son retour, des préparatifs faits par Mendoca, l'habile rival de Cortez, se trouvaient terminés. Francisco Vasquez Coronado s'a-

vance avec des forces dans le pays de Cibola, fait la conquête de cinq grands villages, source de tant de fables, et pénètre jusqu'au quarantième parallèle dans la province de Quivira. En même temps, et par une mesure combinée, Hernando de Alarcon parvient à l'entrée du Colorado, remonte cette rivière à quatre-vingt-cinq lieues de son embouchure, et offre, dans ses échanges avec les Indiens, le premier exemple du commerce des fourrures dans cette partie de l'Amérique. Continuant la reconnaissance des côtes extérieures de la Californie, Juan Rodriguez Cabrillo, parti en 1542 de la Navidad, examine tous les caps et entrées, découvre le port de Monterey ou de Los Pinos, s'élève, malgré le mauvais temps, jusqu'au cap Mendocino par 37° 10', et prouve, par le succès, qu'il aurait fait de plus grandes découvertes, si, dans les ordres qu'on lui remit, on eût eu égard aux saisons. Il périt près du canal de Santa-Barbara, et son pilote, Bartolome Ferrela, parvient jusqu'au quarante-troisième degré sur les côtes du Cap-Blanc. A la même époque, Rui Lopez de Villalobos aperçoit le premier, en se rendant aux Moluques, les îles inhabitées de Roca-Partida, Santo Tomas et Nublada.

Pendant ce demi-siècle, qui avait vu la puissance espagnole s'étendre si rapidement dans les régions bordées par l'océan Pacifique, les explorations et les conquêtes furent dirigées avec non moins d'ardeur du côté de l'Atlantique. En 1516, Thomas Pert et Sébastien Cabota font, pour des marchands anglais, un voyage au Brésil et aux Antilles. Le second de ces navigateurs, envoyé bientôt après, par la jalousie de l'Espagne, à la recherche des pays de Tarsis, d'Ophir, de Cathay et de Cipangu, au-delà de l'Amérique, pénètre dans

la Plata. et remonte le Parana à une grande distance de son embouchure. Il est rejoint par Yago Garcia, qui venait de rencontrer les Abrollhos sur la côte du Brésil, en même temps que les Français étaient entrés dans la baie de tous les Saints; Garcia franchit en 1525 les frontières du Pérou.

En 1528, Francisco de Montejo entreprend de soumettre l'Yucatan; peu de temps après, Panfilo de Narvaez, et plus tard encore, Fernando de Soto, l'un des douze héros du Pérou, échouent dans leurs projets d'établissement à la Floride; mais, conquérant heureux, ce dernier chef parcourt en vainqueur la partie occidentale de cette province jusqu'aux rives du Mississipi, en traversant les pays d'Apalache, d'Achusi, de Chisca et d'Anilco. On réclame aussi pour lui la gloire d'être parvenu jusqu'à la Susquehannah. Il périt, et son successeur, Luys Moscoso de Alvarado, regagne le Mexique. Alvaro Nunez Cabeza de Vaca, et trois autres compagnons de Narvaez arrivent sur la côte de Culiacan, après avoir erré plusieurs années dans la Louisiane et la partie septentrionale du Mexique. En 1549, une mission religieuse, et dix ans plus tard, une expédition de conquête, n'obtiennent pas plus de succès sur les mêmes rivages. En 1530, le célèbre Martin Affonso de Souza se dirige vers les rivages brésiliens, divisés dès-lors en capitaineries, avec l'ordre de les explorer depuis Bahia jusqu'au Rio de la Plata. Les navigations précédentes, imparfaitement connues, lui font croire qu'il entre le premier dans la baie de Rio-Janeiro; il établit une colonie dans celle de Santos. La domination portugaise commence à envahir le Brésil, et Thome de Sousa, profitant des succès obtenus par quelques Juifs, y régularise le gouvernement et bâtit

San-Salvador. Après s'être occupé pendant quarante années de la conquête des provinces de Cumana, Venezuela et Maracaybo, on pense à profiter du cours de l'Orénoque, et ce fleuve est remonté loin de son embouchure.

En 1535, Mendoza jette les premiers fondemens de Buenos-Ayres; aussitôt après, Ayolas et Irala suivent le cours du Paraguay jusqu'aux lacs temporaires de Xarayes, et l'Assunción s'élève pour offrir, dans l'histoire des établissemens européens aux Indes, le phénomène unique d'un foyer intérieur de colonisation et de découvertes. En effet, cette capitale du Paraguay devient le centre des communications qui s'établissent avec le Pérou, le Brésil et le Tucuman. Après les troubles du Pérou, la ville de La Paz s'élève; les Chiquitos, les Moxos sont visités par Chaves, qui bâtit Santa-Cruz de la Sierra. Un de ses compagnons descend le Rio-Madeira et l'Amazone: Zamora est fondé par Alonso de Mercadillo; le pays de Quixos possède la ville espagnole de Baeza; l'existence de Santa-Fé de la Vera-Cruz, et celle de Cordova, dans le Tucuman, datent du même jour. Manso explore les Llanos, qui ont conservé son nom. Ces découvertes et ces travaux, comme ceux de Belalcazar, de Quesada, de Marcos, de Cabrillo et d'Orellana, appartiennent au milieu du seizième siècle. Alors le fleuve Saint-Laurent avait été remonté; Soto et Moscoso de Alvarado, son compagnon, venaient d'arriver à l'embouchure du Mississippi. Après l'époque fameuse dans les annales du monde, qui vit la première entrevue des habitans des deux hémisphères, en est-il une plus remarquable que celle où, simultanément, le Péruvien et l'Araucano apprirent l'existence de l'Iroquois et du Californien,

lorsque, par l'intermédiaire des peuples de l'Europe, des relations subites s'ouvrirent entre le Paraguay, le Chili, la Louisiane, la Californie, le Pérou, le Canada, l'océan Atlantique et la mer Caraïbe?

En 1541, Alonso de Camargo avait tenté de conduire trois vaisseaux dans le grand Océan; un seul avait franchi le passage et atteint Arequipa, après avoir prolongé toute la côte du Chili et du Pérou. Les désastres de cette flotte, qui pénétra jusque dans le détroit de Lemaire, firent renoncer à la navigation qu'elle avait entreprise, et l'on fortifia Nombre de Dios pour assurer, par l'isthme de Darien, les communications entre les deux océans. Plusieurs années se passèrent ainsi, sans qu'aucun navire fréquentât le détroit de Magellan, que l'on disait s'être fermé, et il s'était élevé, contre les explorations en elles-mêmes, un préjugé ridicule, fondé sur la mort tragique des hommes tels que Balboa, Magellan, Almagro et Pizarre, qui avaient fait les plus remarquables découvertes¹. Cependant la domination espagnole étant bien établie au Chili, on pensa encore à profiter des facilités qu'offrait le détroit pour entretenir des rapports directs avec la métropole. En 1543, Valdivia avait chargé le capitaine Juan Bautista de Pastène, Génois de naissance, venu d'Europe dans des vues de commerce, d'examiner la côte jusqu'au fameux passage, et il en avait reçu des renseignemens utiles. Neuf ans plus tard, ayant fondé les villes de Coquimbo, Ciudad-Rica, Impériale, Villa-Rica, celle

¹ Ce préjugé aurait pu exister également dans l'Amérique du Nord, dont les mers ensevelirent les découvreurs les plus remarquables, les frères Cortereal, Verazzano, Humphrey, Gilbert, Cartier, etc. etc. Raleigh fut décapité, les compagnons de La Salle l'assassinèrent; les Espagnols firent éprouver le même sort à Ribaut.

enfin qui a conservé son nom, et découvert de riches mines d'or près de la Concepcion, il se flatta de l'espoir d'importer bientôt d'immenses trésors en Espagne, voulut en faire explorer la route, et charger Francisco de Ulloa de la reconnaître jusqu'au détroit. La mort arrêta ses projets, mais ils furent repris par son successeur, don Garcia Hurtado de Mendoza, qui, en 1557, confia à Juan Ladrilleros le commandement d'une nouvelle expédition, à laquelle on dut une connaissance détaillée de l'île Chiloe et des archipels voisins; elle offrit aussi le premier exemple du passage d'une mer à l'autre, exécuté de l'ouest à l'est. D'autres armemens furent dirigés dans un but presque semblable, mais l'histoire ne nous a transmis que le souvenir de leurs malheurs. Le nouvel Adelantado se signala par d'autres actions : il poussa ses conquêtes jusque dans le pays des Araucanos, et fonda la ville de son nom dans la province de Cuyo, que Pedro Castillo, succédant à Francisco de Aguirre, venait de soumettre entièrement. La guerre interminable contre les Araucanos, entreprise par Valdivia, dont elle abrégéa la carrière, fut noblement célébrée par la poésie; elle offrit enfin aux Espagnols des ennemis dignes de leur courage. Ce fut au milieu des plus grandes difficultés qu'ils pénétrèrent, à plusieurs reprises, dans le territoire de ce brave peuple, qui sut préserver son indépendance. La dernière marche de Mendoza le conduisit jusqu'à l'archipel d'Amud ou des îles du Chili, et ce fut le célèbre Ercilla qui, s'avancant plus loin que ses compagnons, traça en vers, sur l'écorce d'un arbre, l'histoire de la découverte, le 31 janvier 1559.

Le perfectionnement de la navigation conduisit vers la même époque à la découverte de quelques îles. Antonio Urdaneta, s'élevant vers le nord, fit connaître en

1565 la route de l'ouest à l'est, à travers l'océan Pacifique, et deux ans plus tôt, Juan Fernandez avait démontré que sans le secours de la magie, mais seulement en s'éloignant des côtes, on abrégait les voyages du Pérou au Chili. Ces nouvelles directions, suivies par les vaisseaux, leur firent rencontrer des terres isolées. Juan Fernandez découvrit, en 1563, les îles Mas-a-Fuera et Mas-a-Tierra, lorsque celles de Malpelo et des Cocos avaient été déjà aperçues; enfin l'archipel des Gallapagos fut connu avant 1570, et quatre années plus tard on rencontra les îles San-Felix et San-Ambor. Il n'est pas hors de propos de dire ici que, de nos jours, don Joseph Arosbide donna l'exemple unique d'une navigation courte et directe de Manille à Lima, contre toutes les chances qui devaient lui être contraires.

Les événemens des règnes de Philippe II et d'Elisabeth, en excitant une grande animosité entre les nations espagnole et anglaise, donnèrent naissance aux courses des flibustiers, aux établissemens temporaires des boucaniers, et à des entreprises particulières que les gouvernemens paraissaient tolérer, lorsqu'ils ne les encourageaient pas en secret. Les premiers hauts faits de ces aventuriers eurent pour théâtre la mer des Antilles; et l'un d'eux, l'intrépide Oxnam, eut, en 1572, assez d'audace pour traverser l'isthme de Darien, et établir sa croisière dans le golfe de Panama avec un navire de sa construction. Plusieurs fois le continent ne fut pas à l'abri des attaques des pirates, qui, à l'exemple du fameux Morgan (1671), rançonnèrent ou pillèrent les villes les plus importantes de l'isthme. Ce fut dans une expédition de ce genre, en 1572, que le fameux sir Francis Drake, ayant aperçu le grand Océan, pria le ciel de lui accorder la faveur d'y naviguer un

jour sur un vaisseau de l'Angleterre. En effet, avec de très-petits navires, dont le plus fort ne dépassait pas cent tonneaux, il ose bientôt entreprendre un voyage dont les difficultés et les périls avaient rebuté les hardis Espagnols. En 1578, il atterrit sur la côte du Brésil, entre dans la Plata, visite plusieurs havres de la Patagonie, et traverse le détroit; une tempête lui fait découvrir à son insu l'extrémité de l'Amérique sans l'avoir doublée, et après avoir porté le ravage sur les côtes du Chili, du Pérou et du Mexique, il continue de s'avancer vers le nord pour chercher un passage qui le ramène en Europe. La continuité des rivages l'arrête quelques degrés au nord des découvertes de Cabrillo, mais il ne renonce à son grand projet que pour en exécuter un plus gigantesque, en plaçant son nom auprès de celui de Magellan, comme le second des circumnavigateurs; son exemple est bientôt suivi par des marins célèbres, au nombre desquels on distingue Thomas Cavendish, Richard Hawkins, Chidley, et John Davis, découvreur des îles Malouines en 1592, que nous verrons plus tard se signaler à la recherche du passage nord-ouest.

L'arrivée désastreuse de ces célèbres flibustiers, l'existence des Pichilingues, et plus tard, les courses des amiraux hollandais de Cordes, Mahn, Olivier Van-Noort, Spilbergen et l'Hermite, sur ces côtes, dont les Espagnols réclamaient la possession exclusive, auraient dû rappeler ceux-ci à leur activité première, et les engager à s'assurer, par des découvertes, des prises de possession et des comptoirs, la propriété des pays où des rivaux entreprenans pouvaient s'établir par un droit que la force aurait légitimé. Cependant si les possesseurs de l'Amérique firent alors des excursions remarquables vers le nord, leur gouvernement a

dérobé au monde la masse des connaissances qu'ils acquirent : on sait seulement qu'en 1582, F. Galli tenta de revenir du Japon en Europe par la route de l'Amérique, et qu'il atteignit, vers 57° 30', les côtes de l'archipel du prince de Galles ou du roi George, dans la Nouvelle-Cornouaille. Dans un très-long espace de temps, on distingue à peine quelques entreprises dont les relations, publiées et embellies sans doute par de zélés promoteurs de la recherche d'un détroit, forcent la critique impartiale à y faire la part de la réalité et celle de la fiction. On peut consulter avec une entière confiance le voyage du grand navigateur Viscaino, dont les résultats principaux furent l'examen soigné de la Californie, depuis le promontoire de San-Lucar jusqu'au cap Mendocino, et la première reconnaissance des ports de San-Francisco, San-Diego et Monterey, qu'il visita en 1602 ; mais il est difficile de croire qu'en 1592, Juan de Fuca parcourut l'entrée qui a conservé son nom, ou le canal de Georgie. On n'admet pas avec plus de confiance qu'en 1640 Bartolomeo de Fuente ait visité l'archipel de San-Lazaro, et il est reconnu que si les récits de Martin d'Aguilar, compagnon de Viscaino, ont quelque fondement, leur incertitude suffit pour les faire oublier. C'est à la même période des découvertes au N.-O. de l'Amérique, et à la même classe de relations apocryphes, brodées sur un fonds plus ou moins vrai, qu'appartiennent le roman nautique où Ferrer Maldonado mêla les descriptions de l'Amérique à celles du Japon, et le voyage de l'anglais Thomas Peche, qui, en cherchant l'embouchure occidentale du détroit d'Anian, paraît avoir atteint les îles Aléoutiennes dans l'année 1672. Les fables un peu plus anciennes de Chaque et d'Urdanietta ne méritent pas d'être développées.

La religion et le commerce se chargèrent en partie, pour une seule province, de réparer les négligences de la politique. De riches pêcheries de perles avaient rappelé l'attention sur la Californie, dont la côte intérieure devint, en 1615 et 1632, le but des expéditions intéressées des capitaines Yturbi, Castillo, Vicuna, Ortega, Carboneli et Barriga. En 1642, le gouverneur de Cinaloa et le père Jacinto Cortez examinèrent les mêmes rivages; et après quarante années, qui virent échouer d'autres expéditions, parmi lesquelles celle de Luzenilla fut la plus remarquable, l'amiral Isidro de Atondo y Antillon et plusieurs jésuites formèrent les établissemens passagers de la Paz et de San-Bruno. Cependant ce ne fut qu'à la fin du dix-septième siècle, après deux cents ans de tentatives infructueuses, que cette stérile province fit réellement partie des domaines de l'Espagne, quand on vit s'élever les présides de San-Loreto et de San-Xavier, sous la direction des jésuites Salvatierra, Piccolo, Ugarte et Khūn ou Kino, dont les voyages vers l'embouchure du Colorado détruisirent l'erreur naissante qui faisait de la Californie une île et même un archipel. Par le zèle infatigable d'Ugarte, des missions furent bientôt fondées au milieu de la presque île, sur ses deux côtes explorées, et chez les Indiens de la Pimeria Alta, tandis que le père Clément Guillen exécutait des courses pénibles dans l'intérieur et à l'ouest. Outre leur but évangélique, ces hommes infatigables se proposaient la recherche d'un port qui pût recevoir le galion des Philippines. En 1744, les pères Consay et Sedelmayer parcoururent, le premier, les rives de la mer de Cortez, et le second le pays de Moqui, qu'arrosent le Gila, le Colorado et le Yaquesila. Une vingtaine d'années après, le visitador don Jose de Galvez soumit

entièrement les provinces de Cinaloa, de Sonora, et finit par entrer dans la Californie, où sa raison égarée ne trouva point les richesses qu'elle cherchait. On prit possession de Monterey, de San-Diego et de San-Francisco; des communications s'ouvrirent avec ces présides: les pères Garces et Font y parvinrent en 1773, en venant de la Pimeria Alta, sans toucher la mer de Cortez, et en visitant la fameuse *Casa grande* du Rio Gila. Enfin, quatre ans plus tard, deux moines franciscains, le P. Escalante et le P. Antonio Velez, pénétrèrent plus à l'est, dans la Nouvelle-Californie, et les pays que traversent le fleuve Zaguananos et le Rio de Nabajoa, jusqu'au lac, si long-temps douteux, de Teguayo, qui vient d'être retrouvé par les caravanes du Missouri.

Si une rivalité menaçante n'excita pas l'émulation des découvertes chez les Espagnols, ils n'en reconnurent pas moins avec effroi que les succès de Drake avaient offert le plus séduisant appât aux aventuriers de son pays, et porté l'atteinte la plus sensible à leurs droits de conquêtes. On voulut arrêter de nouvelles entreprises, et Pedro Sarmiento de Gamboa, qui s'était rendu du Pérou en Espagne en examinant l'archipel de Chonos, celui de la *Madre de Dios* et le détroit de Magellan, fut chargé, avec Diego Flores Valdez, d'intercepter le passage par la fondation d'une colonie qui fut établie en 1584, non loin du cap Forward, dans la *Bahia de la Gente*, dont le nom fut changé bientôt en celui de *Puerto de la Hambre*¹, pour indiquer le sort déplorable des premiers Européens qui furent abandonnés sur les terres magellaniques. Cette position, qui commandait le détroit, aurait sans doute arrêté plusieurs

¹ Port de la faim, port famine.

entreprises des interlopes ; mais elle eût été dépouillée de son importance par la découverte prochaine d'une communication plus avantageuse, dont la connaissance fut pour ceux qui la firent le fruit étonnant d'une double prohibition étrangère et nationale. On soupçonnait depuis long-temps que les eaux des deux océans se réunissaient au sud du continent dont on avait voulu même tracer les limites, lorsque la nécessité de parvenir aux Indes par une route libre et étrangère aux privilèges des compagnies fit entreprendre par Lemaire et Shouten leur grande et célèbre expédition. En réunissant les découvertes ignorées ou mal appréciées de Drake et d'Hozes par celle de la côte sud-est de la terre de Feu, ils tracèrent les contours méridionaux de l'Amérique, et cette fameuse route du détroit de Lemaire et du cap de Horn, qui, en facilitant les rapports de tous les pays, exerça sans aucun doute sur la navigation et le commerce une influence bien supérieure à celle qu'avait produite le passage de Magellan dans un bras de mer long et tortueux. Ce voyage mémorable des Hollandais produisit en Espagne une sensation plus désagréable que toutes les hostilités précédentes ; on voulut cependant profiter de ses résultats, et le désir d'en avoir une connaissance complète fut l'origine de l'entreprise des frères Nodal, qui, en 1618, observèrent les premiers les sondes de la côte de Patagonie, firent le tour de la terre de Feu, et découvrirent les îles Diego Ramirez, qui, pendant un siècle, furent sur toutes les cartes les terres les plus australes du globe. En même temps don Juan de Moze parut dans le détroit de Lemaire.

La rupture d'une trêve pensa bientôt détruire la puissance espagnole-portugaise dans l'Amérique méridio-

nale, où elle fut attaquée par la Hollande avec un succès différent, au Pérou, au Brésil, et enfin au Chili en 1643. La flotte du Pérou, dirigée par l'Hermite et Shapenham, fit quelques découvertes sur les côtes méridionales de la terre de Feu, que l'on commença dès-lors à regarder comme un vaste archipel, et celle du Chili, commandée par Hendrick Brouwer, apprit que la terre des Etats, au lieu de s'avancer jusque dans le voisinage de l'Afrique, comme on l'avait cru d'abord, ne formait qu'une île peu considérable, séparée du continent par un étroit passage qui perdit alors sa première importance.

J. DE BLOSSEVILLE,

Lieutenant de vaisseau.

(La suite à une prochaine livraison.)

Histoire. — Philosophie.

VIRGINIE

ET LE MONT SACRÉ¹.

ANNÉE 304 DE ROME.

Un mot étrange est venu effrayer les cliens, mot de la langue patricienne, dont ils ne comprennent pas le sens, et qui semble contenir une menace. Ce mot mystérieux est *impunité*. Il exprime lui seul un ordre d'idées où la protection légale n'existe que pour quelques-uns, et qui livre à ceux-là les personnes et les biens des autres. Néanmoins, tant qu'il servit seulement à désigner la faculté éminente du patricien, soumis, pour toute peine infligée à ses fautes, pour toute rétribution de ses actes mauvais, à se voir appliquer la sentence *improbè factum*, ce mot fut innocent; mais il cessa de

¹ Cet épisode est extrait du cinquième volume des *OEuvres de M. Ballanche*, maintenant sous presse, et qui contient la *Formule générale*.

Dans une prochaine livraison, nous développerons les idées fondamentales du système de l'historien psychologique, dont les travaux sont si bien appréciés des hommes graves, mais trop peu connus du public

l'être dès que la condition patricienne fut diminuée dans son essence, dès que les plébéiens se furent introduits dans la plus petite sphère de conscience libre et spontanée. Alors à la signification absolue se joignit une signification relative qui devait tuer l'impunité.

Tout à coup un événement terrible, en révélant cette situation nouvelle, évolutive et passagère, amène la solution du problème posé par le conseil du mystère profond. Les choses elles-mêmes, dans ces jours de crise sociale, prennent un langage, langage quelquefois effroyable; et toujours l'épreuve doit précéder l'initiation, ou plutôt l'initiation est le prix de l'épreuve.

Il est certain qu'ici l'histoire se trouble : elle recule devant les témoignages qu'elle-même avait rassemblés; elle méconnaît le fait abstrait caché sous le fait concret; c'est ce qui ne peut manquer d'arriver dans le moment où la prose vient s'emparer du domaine de la poésie, dans le moment où une muse raconte ce qu'une autre muse avait chanté, dans le moment enfin où l'homme veut dire la voix ancienne. Tite-Live avoue que la tradition lui paraît absurde; il n'ose l'envisager en face. Il a péniblement cherché la vraisemblance, lorsqu'il avait à s'enquérir de la vérité. C'est au philosophe et au jurisconsulte à reconstruire la tradition primitive; c'est à eux à lui rendre toute sa pureté; c'est à eux à démêler la véridique poésie enfouie sous les vêtements habilement tissés d'un récit harmonieux et mensonger.

Une jeune fille sans nom, d'une rare beauté, avait attiré les regards d'un des décenvirs, au moment où elle se rendait aux écoles, accompagnée d'une femme qui était sa nourrice. On a lu, dans le regard irrité du décenvir, de funestes projets. La nourrice a frémi de crainte; la jeune fille a senti une secrète terreur. On

savait que ces écoles nouvelles excitaient toute l'animadversion d'une magistrature ombrageuse. Mille divers sujets d'effroi agitaient les plébéiens ; et toutes les démarches, tous les signes étaient interprétés dans un sens redoutable. La pudeur va-t-elle se trouver sans protection ? Et où pourrait se trouver la protection pour la pudeur plébéienne ? Quel asile peut-il y avoir pour la vierge qui n'est pas destinée, lorsqu'elle deviendra épouse, à se réfugier sous le voile sacré du connubium ? La première sécession n'a produit que la liberté personnelle, c'est-à-dire le sentiment de soi, la conscience ; et quelle garantie peut avoir la liberté personnelle, lorsque la liberté civile n'existe pas ? Telles étaient les pensées confuses de la multitude. De plus, on venait d'apprendre qu'un vaillant soldat, Siccius, avait péri sans jugement, par l'ordre de Fabius, général détesté.

« Nous savons à présent, s'écrie-t-on de toutes parts. »
 » jusqu'où le monstre de l'impunité peut enfoncer sa »
 » griffe odieuse ; il égalise le client à l'esclave. Périssent »
 » un tel droit ! périssent l'impunité ! »

Écoutez le cri patricien : « La jeune fille est née dans »
 » la maison d'un maître. Qu'elle rentre sous la garde »
 » des dieux domestiques ! Le seuil du patron doit être, »
 » pour elle, les confins de la patrie. Là elle doit con- »
 » naître toute la doctrine qui lui convient ! »

Le décemvir, le législateur, qui va se trouver aux prises avec la loi à laquelle il a coopéré, est jeune encore ; mais il saura trouver, dans la rigueur du devoir, toute l'austérité d'un autre âge. Brûlant d'un zèle sans frein pour la cause patricienne, dont il veut laisser la gloire intacte ; décidé à ne jamais fléchir dans sa haine contre la race plébéienne, il ne reculera point devant l'orage. Ce décemvir est Appius Claudius, neveu du

vicillard auguste qui dans le sénat, et dans le sein du conseil secret, a manifesté une si parfaite connaissance des mœurs et des changemens introduits dans les mœurs. Bien différent du généreux vicillard, l'inexorable décemvir ne croit aucune transaction possible entre le passé et l'avenir, entre le fait et le droit. Il faut que la cité romaine périsse, ou qu'elle reste pure de toute profanation. La jeune fille qu'il avait aperçue se rendant à une école publique l'avait singulièrement étonné par je ne sais quelle noblesse répandue dans tous ses traits, dans toute son attitude. L'effroi qu'il lui avait causé par son regard avait ajouté à la puissance de l'attrait. Il n'ignorait pas qu'un plébéien, centurion dans l'armée de Cornélius, passait pour son père. Ne pouvant supporter une telle infraction aux mœurs antiques : « Quelle » loi, dit-il, autorise les plébéiens à faire instruire leurs » enfans hors de l'enceinte domestique où règne le pa- » tron ? Une telle condescendance mène droit à la pro- » miscuité ! Nous envoyons les nôtres dans les collèges » osques et étrusques, pour conserver en eux la pureté » de la doctrine ; et les plébéiens forment librement des » écoles pour la pervertir ! Quelle indignité encore, » d'élever au grade de centurion celui qui ne devrait » jamais avoir que des ordres à recevoir ! Lui, sans » doute, il se croit affranchi de tout lien ! Il fait accom- » pagner son enfant par une nourrice ; ne dirait-on pas » une fille qui a des aïeux ? Que le lâche patron du sol- » dat soit noté d'infamie, s'il ne se hâte de revendiquer » toute la plénitude du droit, s'il ne rétablit aussitôt, » chez lui, toute l'austérité de la discipline. »

Cependant l'ame de l'orgueilleux magistrat, de l'inflexible législateur, a été atteinte au-delà de ce qu'il croit lui-même. Plus il le sent, plus il s'indigne d'être

subjugué par cette puissance d'un attrait qui est venu le saisir à son insu. Il éprouve comme de la colère, de ce qu'une jeune fille sans nom possède le charme et la grâce qui égalent une femme à une déesse. En vain il a été ému d'une douce et irrésistible admiration; il l'étouffera pour ne pas être faible lorsqu'il s'agit des intérêts sacrés du patriciat. Cette école, formée pour instruire les enfans d'une race qui devait rester à jamais exclue de toute science et de toute doctrine, était un signe trop caractéristique d'une funeste tendance à l'émancipation; il fallait se hâter de lui rendre impossible toute voie initiative, la maintenir dans l'abrutissement, afin qu'elle ne fût pas tentée de sortir d'un état passif, nécessaire à l'harmonie civile. Pour elle-même enfin, il fallait la garantir d'un élément de progrès, contraire à sa nature infime, et qui ne pouvait que lui rendre sa condition douloureuse.

Le patron qui a mérité le blâme du déceuvr est loin d'avoir les mêmes pensées; mais ne voulant pas être accusé de laisser périr entre ses mains la gloire attachée à la royauté de la famille, il vient déclarer, ainsi qu'il lui est prescrit, que la barrière du droit a été franchie par la fille d'un de ses cliens.

La jeune fille, citée devant le tribunal du juge sévère, comparait accompagnée de sa nourrice et de quelques femmes timides, plébéiennes comme l'accusée. Toutes sont éplorées, toutes ont un maintien suppliant. La foule rassemblée verse des larmes abondantes.

Appius Claudius, renfermant sa propre émotion, se montre plus inflexible, plus inexorable qu'il ne l'est en effet. Un nuage de tristesse et d'ennui couvre son front, et tempère le feu de son regard.

Le patricien qui a été obligé de réclamer son autorité

méconnue, rigide à regret, explique avec une sorte d'hésitation le mal dont il se plaint, et qui, dans ce moment, est le mal de la cité romaine tout entière. Il parle en ces termes : « Je dois commencer par dire que » cette jeune fille est irréprochable. C'est une douce et » pacifique créature, qui répand le calme autour d'elle, » qui est le charme du foyer domestique. Elle a cru que » reconnaissant pour père un centurion de l'armée, elle » pouvait s'avancer dans la hiérarchie de l'intelligence, » à l'égal du grade obtenu par son père, soldat si vaillant. Le mal donc est d'avoir souffert une école plébéienne au milieu de nous. »

» Le mal sera arrêté à sa source, dit le décemvir, que » chaque patron fasse rentrer ses cliens sous le joug de » l'antique discipline! »

Le maître reprend son accusation : « Je ne me suis » pas opposé jusqu'à présent à ce que cette jeune fille » allât avec décence dans les écoles, qui auraient dû ne » pas exister; mais où d'ailleurs, je m'en suis assuré, » nulle maxime irrévérentieuse n'a été dite. J'avouerai » même que les progrès de la fille de mon client flat- » taient ma vanité de patron, et que j'aimais à la con- » sidérer comme une parure de mon foyer domestique. » Mais, puisque nous vivons dans un temps où tous les » droits sont menacés, je ne veux pas laisser périr ce- » lui qui repose sur ma tête. Je suis *ex-lex-optimus*, » c'est-à-dire au-dessus de toute loi dans l'intérieur de » ma famille. Je suis roi, par cette faculté éminente de » dire toute la loi à mes cliens. Celle-ci, née dans l'en- » ceinte du contubernium, ne doit recevoir d'instruc- » tion que dans la maison de son roi. Au reste, j'au- » torise le magistrat à interroger la jeune fille sur ce » qui lui était enseigné. »

» Je n'ai pas besoin de l'interroger, dit le décemvir ;
 » je le sais, elle a appris à jouer sur la lyre à sept cor-
 » des. Un de ces vieillards qui nous arrivent quelque-
 » fois de l'Ionie, en mendiant leur pain, est venu en-
 » seigner ici cette lyre consonnante à l'harmonie des
 » sphères célestes. Jadis ce noble instrument n'était
 » point ainsi prostitué. Il fut arraché des mains d'un
 » chanteur fameux, Thamyris, pour l'empêcher de li-
 » vrer la doctrine sublime à ceux qui ne devaient pas
 » la connaître. Telle doit être notre conduite. Nous
 » chasserons tous ces mendiants qui osent apporter dans
 » nos clientelles une science au-dessus de natures in-
 » fines et nécessiteuses. »

Puis s'adressant à la jeune fille, il lui dit : « Je ne
 » veux point t'effrayer, je veux seulement t'apprendre
 » ton devoir, et te l'apprendre devant tous, afin que
 » tous profitent d'une leçon qui pourrait devenir un
 » ordre rigoureux. Écoute, ma fille, car, en ce moment,
 » je tiens la place de ton patron, ton nom même t'en-
 » seigne ta condition obscure, subordonnée, sans droit.
 » Ton nom, dis-moi, n'est-il pas dérivé de celui de
 » ton patron ? Tu tiens tout de lui, et ton nom et le
 » pain dont tu te nourris. »

Suffoqué de sanglots, la jeune fille répond : « Ai-je
 » donc jamais manqué au respect que je dois à mon vé-
 » nérable patron ? Mais le père que les dieux m'ont
 » donné est un vaillant soldat ; vous le savez, il a reçu
 » le prix de la valeur. Ne dois-je pas aussi honorer
 » mon père ? Apprendre à louer les dieux en paroles
 » harmonieuses pourrait-ce être un crime pour sa
 » fille ? »

« Jeune fille, reprend le décemvir, celui que tu dis
 » ton père, sans doute est le père que t'a donné la na-

» ture ; chose insuffisante , puisque lui-même n'a pu te
 » revêtir d'un nom. Mais voici le père que t'ont donné
 » les saintes lois de Rome ; c'est lui qui t'a nommée.
 » Non , ce n'est pas un crime d'apprendre à louer les
 » dieux immortels ; toutefois , il faut bien que tu le sa-
 » ches , tu appartiens à une race sans culte et sans
 » dieux , car elle est inhabile à toute religion qui lui soit
 » propre. »

A ces mots un long murmure éclate comme un orage lointain.

Le décemvir , pour étouffer le murmure , s'écrie en s'adressant à tous : « Ceci n'est-il pas la vérité même ?
 » Les patriciens ont-ils jamais accordé aux plébéiens la
 » participation à la chose sacrée ? Dès-lors les plébéiens
 » en sont privés , puisqu'ils ne peuvent l'avoir par leur
 » propre vertu. »

La jeune fille avait mis sa tête dans ses mains , pour cacher ses larmes : « Race sans culte et sans dieux ! » disait-elle à voix basse. « Fils et filles sans pères ! » ajoutait-elle , toujours à voix basse. « Est-ce ainsi qu'est
 » la condition plébéienne dans sa cruelle réalité ? Et ce-
 » pendant ne sais-je pas admirer et aimer ? Il y a là un
 » terrible mystère ! » disait-elle encore.

Pendant qu'elle restait muette devant le juge , lui demeurait immobile , gardant un farouche silence , et promenant de funestes regards sur l'assemblée.

Enfin la jeune fille prend quelque courage , et les joues colorées d'une vive rougeur , elle dit : « Je supplie le juge
 » de permettre que mon père vienne me défendre. S'il
 » croit que j'aie trop voulu m'élever , j'obéirai à ses or-
 » dres. Non , je ne veux pas m'élever au-dessus de la
 » triste condition de mon père , plébéien et soldat vail-
 » lant ! »

Appius Claudius, profondément ému, mais qui ne veut pas laisser paraître son émotion, dit : « Où se trouve le patron, le client n'a nul besoin de se trouver. » Jeune fille, encore une fois, ton père légal est présent. »

« Je croyais, dit la jeune fille, que les XII Tables avaient affranchi les cliens ! »

« On ne conteste point, reprend le juge, que tu ne sois de condition libre : ton patron, et non pas moi, te protégerait, et ce serait son devoir, si quelqu'un voulait te réduire à l'esclavage; mais les droits de celui que tu appelles ton père dépendent d'une volonté supérieure à la sienne. »

L'assemblée gémissait. Appius Claudius, s'écriant de nouveau, pour être entendu de plus loin, dit : « A qui appartient la glèbe arrosée par les sueurs de celui que l'on dit père de la jeune fille ? L'union obscure qu'il a contractée avec une plébéienne comme lui sans aïeux, et qui lui a donné un enfant, cette union a-t-elle eu d'autre éclat que l'éclat emprunté du patron ? a-t-elle eu d'autre sanction que les paroles sacrées à un tel usage, prononcées par le patron, et répétées à mesure, une à une, par le client ? La renommée a-t-elle publié hors de l'enceinte domestique un mariage, c'est-à-dire la communication des choses divines et humaines ? Enfin, celui que l'on dit père de la jeune fille est-il père en vertu de justes noces contractées sous les auspices de Jupiter Initiateur, qui préside aux noces solennelles ? L'épouse, mère de la jeune fille, a-t-elle invoqué Junon Pronuba, sous le voile du connubium, emblème de la pudeur des épouses nommées justes ? »

La multitude garde un morne silence.

La jeune fille répond doucement : « Je ne connais pas » toute la sublimité de ces questions ». Elle pensait, en ce moment, à Icilius, son époux désigné; mais elle renfermait cette pensée dans son sein. Le sentiment de la pudeur outragée jusque dans son sanctuaire le plus intime ne put se manifester que par des larmes. Pourtant elle ajouta : « Je sais une seule chose; j'ai toujours » donné le nom de père à celui auquel vous contestez » ce titre, et la femme qui fut ma mère est morte en » me donnant le jour. Je n'ai jamais eu le bonheur de la » connaître. »

« Jeune fille, dit le magistrat, je ne t'interdis pas la » faculté de nommer ton père celui que tu as toujours » salué de ce nom, mais il ne peut rien sur ta destinée, » c'est du maître de la glèbe qu'elle dépend. Licteurs, » saisissez la jeune fille, et livrez-la à son maître, qui » est son père légal. »

La jeune fille tombe évanouie sur le sein de sa nourrice. Le réseau qui retenait sa belle chevelure se détache; et les flots de sa belle chevelure, en inondant son visage, le cachent à moitié.

Un cri d'effroi se fait entendre. Les femmes poussent de plaintives clameurs.

Les licteurs s'approchent avec respect pour saisir la jeune fille. La multitude les écarte sans violence; elle entraîne la vierge innocente en l'encourageant, et surtout en prenant garde de ne pas froisser ses pudiques vêtements.

« Que le père de la jeune fille soit appelé! qu'il vienne » disposer du sort de son enfant, ou, du moins, qu'on » n'en dispose pas hors de sa présence! » Ainsi crie la multitude.

« Le crime de cette jeune fille, disait-on de toutes

» parts, c'est son éminente beauté. Croyaient-ils donc,
 » ces patriciens si fiers, que tous les dons de la nature
 » dussent leur être réservés? Les ménades qui suivent
 » le char de Bacchus brillent par l'éclat de la beauté,
 » aussi bien que les muses dont se composent les cœurs
 » d'Apollon. »

Une voix sort du milieu de la foule : « Déce[m]vir,
 » l'amour est entré dans ton farouche cœur! Le serpent
 » de la séduction n'y serait-il point entré en même
 » temps? ne t'inspirerait-il pas quelque mauvais des-
 » sein? »

Une autre voix sort également du milieu de la foule :
 « L'honneur obscur des plébéiens pourrait-il être plus
 » en sûreté que leur vie? Siccius a été tué sans juge-
 » ment. »

« Juste ciel! dit le déce[m]vir, qui frémit d'être réduit
 » à se justifier, juste ciel! qui oserait ici m'accuser?
 » Ne suis-je pas législateur? n'ai-je pas dit moi-même
 » la loi sévère qui interdit aux patrons toute embûche
 » contre leurs propres cliens? Cette jeune fille ne m'ap-
 » partient à aucun droit; je ne puis rien sur elle. Je
 » veux la rendre à son patron, qui est son père légal;
 » et c'est à son patron à la protéger. La jeune fille au-
 » rait-elle à se plaindre de celui que les lois chargent
 » de la protéger? Me voici sur mon tribunal pour lui
 » rendre justice. »

Mille entretiens confus, mille paroles heurtées reten-
 tissent et grondent avec menace : « Périssent l'impunité!
 » périssent l'impunité! » Toutes les autres paroles, expres-
 sions lamentables ou terribles, se perdent au milieu
 d'un bruit devenu de plus en plus sinistre. Et cepen-
 dant, malgré l'agitation de la multitude, un cercle
 qu'on eût dit tracé par une puissance invisible laisse

toujours isolées la jeune fille et sa nourrice. Elles sont là comme un groupe merveilleux que tous admirent, que nul n'ose approcher. La jeune fille se réveille de son évanouissement; elle lève la tête de dessus le sein de sa nourrice. Ses regards errent timidement autour d'elle, et semblent interroger la multitude tout à coup apaisée. Tous contemplant avec une sorte de calme religieux le pudique étonnement de la jeune fille appuyée sur sa nourrice.

Appius ne se trompe point sur ce calme d'un instant. Il voit que le tumulte va s'en accroître, et que la sédition est imminente. Il se lève subitement de son siège, et convoque l'assemblée pour le lendemain.

Le lendemain, au lever de l'aurore, le magistrat est déjà sur son siège. Il a réuni ses licteurs et ceux des autres décevirs; ainsi dix fois dix licteurs sont dispersés sur toute l'étendue de la place pour inspirer plus de terreur. De jeunes sénateurs armés parcourent la ville en troupes nombreuses pour maintenir l'ordre, comme feraient de simples soldats.

Un messager fidèle est allé pendant la nuit au camp de Cornélius, avertir le centurion, père de la jeune fille. Aussitôt il s'était enfui de l'armée. Il pénètre dans Rome au moment même où l'assemblée s'ouvre. Il arrive au pied du tribunal, tenant sa fille dans ses bras.

Le magistrat étonné lui dit avec colère : « Soldat, en » vertu de quel ordre es-tu venu à Rome? Où est le » congé qui t'a permis de quitter même momentanément l'ombre sacrée de tes manipules? »

Le centurion répondit avec calme : « Je n'ai ni » ordre, ni congé. C'est à Cornélius que j'aurai à répondre de l'infraction à la discipline militaire; mais

» au pied du tribunal du décemvir, je dois être occupé
» d'autres soins. »

Appius Claudius dit : « Oui, Cornélius disposera de
» toi, sans doute comme Fabius a disposé de l'indisci-
» pliné Siccius. Quant à la cause qui se débat devant
» moi, ne sais-tu pas, insolent centurion, que tu es
» sans droit en présence de celui qui les a tous? Ne
» sais-tu pas que ton patron seul est le père légal de
» cette jeune fille, égarée par de perfides maximes d'in-
» dépendance? Il est temps d'apprendre aux cliens les
» devoirs qu'ils sont trop portés à oublier. Retire-toi,
» ta présence est inutile à Rome. Va plutôt réparer ta
» faute et implorer la clémence de Cornélius. Moi-
» même je te donnerai une sauve-garde. »

Le centurion demande à avoir, avant de se retirer, un entretien avec la jeune fille.

La multitude n'attend pas la réponse du magistrat. Elle se range spontanément autour du centurion et de sa fille, pour ne pas troubler leur entretien. Le juge, de plus en plus étonné, reste immobile sur son siège. Le silence le plus profond règne dans l'assemblée. On n'entend d'abord que les sanglots du vaillant soldat et de la timide jeune fille.

Enfin le centurion lui parle à voix basse : « Dis-moi,
» ma fille, si l'on m'a fait un récit fidèle, c'est pour
» être allée dans une école que tu as allumé le cour-
» roux du décemvir. Mais ta beauté n'a-t-elle pas aussi
» attiré ses regards? »

« Mon père, répond-elle en rougissant, je ne puis
» le croire, car il prétend que j'appartiens à une race
» sans culte et sans dieux. »

« N'importe, dit le père, et ils savent bien descendre
» à déshonorer les femmes et les filles nées d'une

» race qu'ils méprisent et qu'à la fois ils détestent. »

« Mais, reprend-elle, n'aurais-je pas pu répondre
» au décevri que le culte de nos patrons est notre
» culte, que leurs dieux sont nos dieux ? »

« Trop de choses seraient à expliquer, ô ma fille !
» dit le centurion, et le temps nous manque. Écoute,
» le jour est venu de nous soustraire à l'antique ana-
» thème. Parmi les dieux des patriciens, il en est qui
» nous sont inconnus. Ce sont des dieux cruels qui de-
» mandent une victime. — Vous l'aurez, cette vic-
» time, » ajouta-t-il, les yeux baignés de larmes amères,
et la voix étouffée par ses sanglots. La jeune fille ne
comprendait point les sinistres paroles de son père. Elle
entoure de ses bras innocens le cou du vaillant soldat,
dont elle croit que le courage est sur le point de faillir,
et lui parle en ces mots : « Ah ! ne souffrez pas qu'on
» me sépare de vous, ô mon père ! veuillez rester mon
» appui ! ne me quittez plus ! Voyez donc quelle est no-
» tre misère ! nous sommes admis au culte domestique,
» non pour y participer, mais pour en être témoins ;
» et lorsqu'il nous est permis d'assister au culte public,
» c'est pour nous entendre adresser la formule du mé-
» pris : « Loin d'ici les profanes ! » Si, du moins on
» nous laissait libres dans notre abaissement ! Il n'en
» est point ainsi, on veut encore nous priver des
» liens de la nature. O mon père, soyez toujours mon
» père respecté ! soyez mes dieux, ma gloire et mon
» amour ! »

Le centurion jette sur le juge des regards enivrés
d'un trouble qui va croissant ; puis il les ramène sur
sa fille, comme pour l'engager doucement à exhaler
moins haut l'expression du sentiment qui l'agite. Il
continue de lui parler à voix basse : « O ma fille !

» qu'as-tu appris dans les écoles où j'avais voulu que
» tu fusses conduite ? »

« J'ai appris plusieurs choses , répond-elle ; j'ai en
» ce moment présente à la mémoire une histoire mer-
» veilleuse dont je commence seulement à comprendre
» le sens douloureux. Oui , je sais à présent que je suis
» une simple ménade , et que les ménades sont exclues
» des nobles banquets de la cité ; je sais que la peine
» de mort est prononcée par la loi des XII Tables
» contre celles qui tenteraient d'enfreindre cet ordre
» rigoureux. L'histoire que j'ai apprise dans les éco-
» les , et dont le sens vient de m'être révélé , est
» celle d'une jeune et belle ménade qui voulut tirer
» des sons de la lyre d'Orphée. Une des cordes de la
» lyre divine se brisa sous les doigts de la ménade in-
» fortunée , et elle mourut. »

« Ma fille , dit le centurion , tu viens de prononcer
» ton arrêt. Il faut mourir. La corde qui s'est brisée ,
» sais-tu que c'est la corde de l'initiation conjugale , et
» que cette grande et noble initiation nous est interdite ?
» Les banquets de la cité , étrangers aux ménades , sont
» l'ensemble des droits dont nous sommes exclus , ô ma
» fille ! Ainsi nous ne pouvons prétendre à des mariages
» consacrés par la renommée , qui seule fait la famille.
» Voilà pourquoi ce non cher et sacré que ton amour
» me donne m'est contesté. Icilius t'est promis en ma-
» riage , et la même condition vous sera imposée ; le
» mariage ne peut être pour vous la communication des
» choses divines et humaines. Bannis de la science et
» de la gloire des noces solennelles , vous ne pouvez
» être que des époux obscurs dans l'enceinte du contu-
» bernium , sous la loi ignominieuse d'un patron... Vois
» si cette destinée te convient ! »

« Hélas ! hélas ! dit la vierge innocente. Eh quoi !
 » mourir , mourir si jeune ! Mon œil s'est à peine
 » abreuvé de la lumière du jour ! à peine ai-je respiré
 » le doux parfum de la vie ! le décemvir veut-il donc ma
 » mort ? Le patron qui me réclame , me réclame-t-il
 » pour me faire mourir ? Ont-ils besoin du sang d'une
 » fille plébéienne pour affermir leur empire ? Mais je
 » n'ai point essayé de m'introduire au banquet de la
 » cité. Eh quoi ! serais-je condamnée à mourir pour
 » avoir savouré les innocentes délices de la musique ? »

« Ni le décemvir , ni le patron , ne veulent te faire
 » mourir ! répond le centurion , mais ils veulent perpé-
 » tuer l'opprobre de ce qu'ils appellent une race sans
 » culte et sans dieux ! Non , ce n'est point pour affermir
 » leur empire que le sang d'une vierge plébéienne est
 » réclamé , c'est pour l'ébranler ! »

« Qui donc me donnera la mort ? » dit la jeune fille.
 Le père infortuné répond : « Celui qui l'a donné
 » cette vie d'opprobre saura te donner une mort glo-
 » rieuse ! »

« Vous , mon père ! dit avec terreur la jeune fille ;
 » mais la ménade dont je vous rappelais l'histoire mer-
 » veilleuse n'a point été immolée. Elle est morte de dou-
 » leur... Ah ! laissez-moi mourir de douleur , mon père !
 » laissez-moi mourir de douleur ! »

Le juge , sur son siège , ne peut rien entendre de cet
 entretien extraordinaire , et pourtant il est plongé dans
 une morne stupeur. Il sent qu'un étrange complot se
 traîne sous ses yeux.

Il fait un signe alors aux licteurs , pour leur ordonner
 de séparer le père de sa fille.

Un cri unanime d'effroi répond à ce signe du juge.
 Les licteurs , frappés du même sentiment que la multi-

tude, n'osent, ni les uns ni les autres, exécuter l'ordre donné par le signe du juge.

Le religieux silence, légèrement interrompu, plane plus imposant sur l'assemblée immobile.

« Ta mort, reprend le père, saisi d'un enthousiasme divin; ta mort, ô ma fille! ne t'affranchira pas seule, elle brisera la barrière qui nous sépare de l'humanité. »

Cette soudaine illumination de l'avenir, fruit mystérieux de l'épreuve, passa aussitôt du soldat à la douce victime.

« Eh bien! dit la jeune fille, j'accepte la mort. »

« Courage, vierge magnanime! » s'écrie le vaillant soldat, devenu néophyte et prêtre, et qui ne mesure plus sa voix; « courage, ô ma fille! chante les paroles prophétiques! »

Le juge fait de nouveau le signe terrible. Les licteurs sont de nouveau écartés. Cependant nul n'a pu entendre l'entretien du père et de la fille. Une attente indéfinissable a saisi, et le juge assis sur son tribunal, et les gardes et les licteurs, et les jeunes patriciens armés, et la multitude pressée autour du lieu où s'accomplit avec un calme si formidable une grande transformation sociale.

Le père, se tournant du côté du juge, et élevant vers lui une de ses mains, pendant que l'autre soutient toujours sa fille, annonce qu'il veut parler. Son visage est revêtu d'une expression terrible qui fait pâlir le juge sur son tribunal. « Décemvir, dit-il, nous sommes au bout! Nous sommes au bout, toi, de ta patience; nous, de notre résignation! Illustre patricien, plus qu'un instant! Ne refuse pas d'entendre le chant de cette fille infortunée! Son chant d'adieu ne sera pas

» long. Tu sauras du moins ce qu'elle a appris dans les
» écoles qui ont allumé ton courroux! »

« Écoutez le chant de la fille infortunée! » crie la multitude. Ni les jeunes sénateurs, ni les gardes, n'osent proférer un cri contraire. Les licteurs restent immobiles. Un silence morne et solennel s'établit.

La voix plaintive de la jeune fille se fait seule jour au milieu de ce silence à la fois sinistre et majestueux.

« Doux éclat du jour, adieu! Adieu riantes prairies
» où j'égarai mes pas! Murs sacrés de Rome, colline
» auguste et funeste du Capitole, adieu! Compagnes de
» mon enfance, je vais cueillir pour vous la grenade
» merveilleuse de Koré! Après moi, vous pourrez sa-
» vourer les grains rafraîchissants de la grenade divine!
» Compagnes de mon enfance, tressez des fleurs pour
» ma pompe nuptiale, car ma mort est le don futur de
» la renommée des noces. Le temps n'est pas éloigné
» où vous n'aurez à envier ni le voile qui protège la
» pudeur, ni la corbeille mystique qui renferme les no-
» bles symboles de la royauté de la mère de famille, la
» quenouille et la laine blanche. Doux éclat du jour,
» adieu! Adieu, riantes prairies où j'égarai mes pas!
» Murs sacrés de Rome, colline auguste et funeste du
» Capitole, adieu!

» Compagnes de mon enfance, celle d'entre nous
» qui, la première, devait détacher de l'arbre sacré le
» rameau d'or de l'initiation, il fallait qu'elle fût con-
» damnée à mourir! Jeunes filles, mes compagnes,
» votre destinée cessera d'être obscure; ma mort va
» vous doter d'une destinée éclatante! Au prix de la
» vie, je vous laisse le rameau d'or de l'initiation! Pour
» vous, comme pour les reines du foyer domestique,
» on chantera Thalassus. Doux éclat du jour, adieu!

» Adieu, riantes prairies où j'égarai mes pas! Murs
 » sacrés de Rome, colline auguste et funeste du Capi-
 » tole, adieu!

» J'aime Icilius; mais Icilius ne pouvait être mon
 » époux glorieux, et je meurs! La communication des
 » choses divines et humaines nous était refusée, et je
 » meurs! Je meurs pour ne plus devoir le feu et l'eau
 » à un patron! Ah! mes paroles ne prononceront point
 » d'anathème! Mes paroles veulent rester innocentes
 » comme le fut ma vie. Je meurs vierge et sans tache,
 » et je vais dans un lieu où toutes les cordes de la lyre
 » rendront des sons harmonieux sous mes doigts. Doux
 » éclat du jour, adieu! Adieu, riantes prairies où j'é-
 » garai mes pas! Murs sacrés de Rome, colline auguste
 » et funeste du Capitole, adieu! »

La jeune fille avait cessé de chanter, et le majes-
 tueux silence continuait. Sans doute; il serait impos-
 sible de dire les pensées diverses et confuses dont tous
 étaient péniblement occupés. Et toutefois l'admiration
 dominait le chaos des pensées.

« Qui parle de mort? » s'écrie enfin le décemvir
 éperdu.

« Qui parle de mort? » répond avec angoisse la mul-
 titude.

« Qui parle de mort? » disent à leur tour les jeunes
 sénateurs, tout à l'heure si ardents à la vengeance, et
 maintenant si consternés.

Les licteurs eux-mêmes se disent entre eux : « Qui
 » parle de mort? »

Mais le centurion, qui était venu sans armes parce
 qu'il s'était furtivement échappé du camp, le centurion
 mesure d'un œil inquiet et farouche la distance qui le
 sépare de la boutique d'un boucher. Il aperçoit sur

l'étal un couteau brillant qui servait à égorger les douces brebis ou les jeunes génisses. Il s'en approche, tenant toujours sa fille reposée sur un de ses bras. Il saisit le couteau, et plonge la lame tout entière dans le sein de la vierge infortunée. La victime innocente s'agite faiblement sur le bras de son père, incline sa tête mourante sur l'épaule de celui qui lui donna la vie et qui lui donne la mort; et, sans proférer aucune plainte, s'endort comme doucement bercée par les paroles harmonieuses qu'elle vient de faire entendre. La nourrice éplorée accourt, et reçoit dans ses bras la jeune fille qui n'est plus.

Le père malheureux retire le couteau de l'horrible blessure; et, le montrant avec fureur au décevîr, il dit d'une voix concentrée : « Suis-je père enfin ? » Puis il s'écrie : « Ma fille a refusé de prononcer l'anathème, » c'est moi qui le prononcerai ! Anathème donc à des » lois odieuses ! »

« Anathème à des lois odieuses ! » erie, en frémissant, la multitude.

Alors le centurion, élevant l'arme funeste, dit : « Que » ce couteau plébéien soit semblable au poignard de » Brutus, le magnanime insensé ! que cet ignoble cou- » teau soit, pour nous aussi, le signe de l'abolition de » l'impunité ! »

La multitude répète les paroles du soldat revêtu, en ce moment, d'un sacerdoce cruel et sublime.

La jeune fille sans nom qui lui fût propre a acquis un nom : c'est Virginie, la vierge plébéienne.

Le père, à cause de sa fille, touchante victime, se nommera Virginus.

La multitude proclame ces deux noms nouveaux.

Le juge est frappé de stupeur sur son siège, les pa-

triciens sont frappés de stupeur dans le Forum. La multitude fait retentir l'air de lamentations et de confuses clameurs.

Le juge inflexible a senti d'abord mollir son courage, et des larmes involontaires s'échappent de ses yeux; mais, reprenant bientôt son caractère indomptable, il ordonne aux lieuteurs de saisir le centurion. Lui-même se précipite de son tribunal, pour faire exécuter l'ordre qu'il a donné.

La foule fait un rempart au centurion, en s'écriant : « Virginius est une personne sacrée ! »

« Oui, sacrée, dit le décemvir, transporté d'une vaine
» fureur; oui, sacrée, car je dévoue sa tête aux dieux
» infernaux ! »

« Nous te renvoyons l'anathème ! » s'écrie la multitude.

La sédition maintenant est indomptable.

Virginius, suivi de ses amis, et tenant à la main le couteau sanglant, sort des murs de Rome. Il va faire soulever l'armée, pendant que dans la ville on pousse des cris et des gémissemens autour de la belle Virginie.

La première, entre ses compagnes, elle aura un tombeau : ainsi la cérémonie funèbre précédera, pour la race plébéienne, la pompe nuptiale; ainsi, pour elle, l'initiation commence par les pompes de la mort.

Le corps de la vierge innocente est placé sur un lit de feuillage, formé avec des branches de chêne et de peuplier. Des draperies de lin et de pourpre sont étendues sur ses pieds. Des fleurs et des parfums jonchent le lit funèbre. Le beau visage de la vierge reste découvert, de même que la blessure profonde faite par le couteau profane du boucher, devenu le couteau sacré

du pontife. La pomme de grenade est placée dans une de ses mains. La quenouille garnie d'une laine blanche, et entourée du voile saint du connubium, repose à ses côtés.

De jeunes hommes et de jeunes filles forment le cortège lamentable. Icilius, promis de Virginie, Numitorius, oncle de la vierge immolée, servaient l'un et l'autre dans l'armée de Fabius; ils se sont échappés du camp, et ils se trouvent là pour mener le deuil.

On ne peut écarter la nourrice, toute teinte du sang de son élève. Elle promet d'étouffer ses gémissemens pour ne pas troubler le calme religieux d'un convoi si nouveau et si imposant.

Le patron de la jeune fille veut lui-même honorer de sa présence les funérailles de celle dont il admira de près l'innocente beauté, les grâces parfaites, les chants inspirés. Il verse des larmes abondantes, en pensant qu'il a livré la douce victime. Hélas! il ne comprenait point la nature de l'événement qui venait de se passer. Il marche isolé, et tous respectent son auguste douleur.

Les jeunes hommes et les jeunes filles chantent alternativement la belle Virginie, morte à la fleur de ses ans, immolée par son père généreux.

« Tressons des fleurs, elle l'a voulu ainsi, tressons
» des fleurs pour l'épouse plébéienne, qui nous a acquis
» la gloire de la pudeur, aux dépens de sa touchante
» vie!

» Elle était belle entre toutes les filles de son âge, qui
» furent ses compagnes; elle eût été belle entre toutes
» les filles patriciennes; elle est belle encore sur ce lit
» de feuillage, où elle semble reposer dans le sommeil,
» sur ce lit funèbre qui est environné de toute la gloire
» des noces solennelles!

» Jeunes filles, ses compagnes, nous avons souvent
» entendu la vierge magnanime nous dire des chants
» dont elle ignorait la sublimité. Dès sa plus tendre
» enfance, elle reçut d'en haut le don de prophétie,
» et elle s'en servait pour consoler. Nous le savons, les
» reines du foyer domestique l'écoutaient en silence.
» Le patron se glorifiait de la fille sublime de son client,
» car le charme de l'harmonie égalait en elle le charme
» de la beauté.

» Tressons des fleurs, elle l'a voulu ainsi, tressons des
» fleurs pour l'épouse plébcienne, qui nous a acquis
» la gloire de la pudeur, aux dépens de sa touchante
» vie !

» Elle a dédaigné la science accordée par le patron ;
» elle a refusé la noce obscure sous le toit d'un maître.
» Son cœur généreux réclamait pour elle, réclamait
» pour tous la communication des choses divines et
» humaines. Elle voulait que la maison de son époux
» fût un temple et non un asile, et ne reconnaître d'autre
» loi que la loi donnée par son époux lui-même. Elle est
» morte pour se soustraire à un injuste opprobre, et le
» sacrifice a été volontaire.

» Elle était belle entre toutes les filles de son âge, qui
» furent ses compagnes ; elle eût été belle entre toutes
» les filles patriciennes ; elle est belle encore sur ce lit
» de feuillage, où elle semble reposer dans le sommeil,
» sur ce lit funèbre qui est environné de toute la gloire
» des noces solennelles !

» Le père malheureux, en lui donnant la mort, s'est
» emparé de toute la puissance de la paternité, de toute
» la puissance de la religion. Le pouvoir du patron a été
» brisé par la vertu du sacrifice volontaire. Les droits
» du père légal ont été noyés dans le sang pur de la

» vierge magnanime. Le père donné par la nature a
 » revendiqué sa gloire et son amour; il les a revendi-
 » qués jusque dans leur plus haute manifestation. Il
 » s'est fait en même temps roi et prêtre.

» Tressons des fleurs, elle l'a voulu ainsi, tressons
 » des fleurs pour l'épouse plébicienne, qui nous a ac-
 » quis la gloire de la pudeur, aux dépens de sa tou-
 » chante vie!

» Il lui a été donné, jeune et belle sibylle, de déta-
 » cher de l'arbre sacré le rameau d'or de l'initiation.
 » Elle est allée cueillir la grenade mystique de Koré,
 » emblème des noces solennelles; elle va maintenant
 » habiter un lieu où toutes les cordes de la lyre répon-
 » dront à ses doigts. Par elle, par le sacrifice expiatoire
 » de l'innocente victime, la race plébicienne ne sera plus
 » une race sans culte et sans dieux.

» Elle était belle entre toutes les filles de son âge, qui
 » furent sès compagnes; elle eût été belle entre toutes
 » les filles patriciennes; elle est belle encore sur ce lit
 » de feuillage, où elle semble reposer dans le sommeil,
 » sur ce lit funèbre qui est environné de toute la gloire
 » des noces solennelles!

» La quenouille de la reine de famille, le voile pu-
 » dique de la fille d'un roi, sont le prix de sa victoire:
 » ensevelissons avec elle le prix de sa victoire, et chan-
 » tons pour de telles funérailles l'hymne de Thalassus,
 » l'hymne des noces solennelles!

» Tressons des fleurs, elle l'a voulu ainsi, tressons
 » des fleurs pour l'épouse plébicienne, qui nous a ac-
 » quis la gloire de la pudeur, aux dépens de sa tou-
 » chante vie! »

Une fosse est creusée. On y dépose avec respect le
 corps de la jeune fille. Chacun s'empresse d'apporter

des présens pour honorer la dépouille mortelle de la vierge magnanime. On la couvre de ces présens. Puis la poussière du tombeau achève de la dérober aux regards.

Le dernier cri d'adieu, mêlé au cri nuptial de Thallasus, retentit dans les airs. A ce moment, la douleur, qui avait été contenue, ne connaît plus de bornes. Ici-lius et Numitorius versent d'abondantes larmes. La nourrice pousse des cris lamentables. Le patron se retire dans ses foyers, pour y gémir en silence.

L'Aventin, lieu célèbre par la première sécession, avait été, peu d'années auparavant, concédé aux plébéiens; c'est sur cette colline que se passe la scène des funérailles, d'abord calme et sublime, ensuite terrible et menaçante. La multitude est enivrée à la fois et de sa misère et d'une soif ardente de l'initiation.

Ainsi la solennité des rites funèbres, la majesté de la douleur, avaient comme suspendu le mouvement irrésistible de la sédition; maintenant que la terre pose sur la touchante victime, la sédition rentre dans toute sa violence : elle ne pourra plus être comprimée que par l'apaisement de ses justes plaintes.

A Rome, tout était dans la confusion.

Hors de Rome, la révolte prend la forme de l'ordre. A une discipline violée succède immédiatement une autre discipline. Les soldats, en même temps qu'ils abandonnent leurs chefs, nomment des tribuns militaires : dix, dans l'armée de Fabius; dix, dans l'armée de Cornélius.

Les deux armées, conduites par les chefs qu'elles se sont donnés, marchent sous les insignes qui ont reçu leurs sermens, et vont camper sur l'Aventin.

Ceux des plébéiens qui n'avaient pu assister aux fu-

nérailles de Virginie sortent en foule de tous côtés, et vont se réunir sur le mont Crustumérien.

Alors les deux armées s'ébranlent à la fois, et vont entourer le mont choisi pour la sécession.

L'immense cortège de Virginie se précipite de l'Aventin, et accourt également sur la colline Crustumérienne. On eût dit que Rome tout entière avait été transportée dans ce lieu. Toutefois ce n'était que la Rome plébécienne; et la Valentia patricienne, dépouillée de ses cliens, n'était plus, en effet, qu'une vaste solitude.

« Que cette colline soit le mont Sacré! » s'écrie Virginus.

« Que cela soit ainsi! s'écrie la multitude; que la » colline Crustumérienne soit le mont Sacré! »

Au milieu d'un tel désordre, les décemvirs veulent ressaisir tout le pouvoir. Ils ont fait fermer le sénat, et ils déclarent qu'eux seuls sont chargés de veiller au salut de la république.

Les patriciens, à leur tour, poussent de tristes clameurs. Ils demandent que le sénat s'assemble, malgré l'ordre tyrannique des usurpateurs.

Un grand nombre de sénateurs parvient à se réunir, mais dans un lieu non consacré. La séance est orageuse comme l'eût été une sédition. Le droit lutte contre le droit. Le principe légitime est divisé en lui-même.

Encore une fois, l'anarchie règne dans la cité, pendant que l'ordre s'établit dans la ville : car la cité, c'est Rome déserte; et la ville, le mont Sacré, couvert d'une grande multitude.

Les nobles représentans de la cité patricienne se décident à envoyer deux députés à la ville plébécienne; ces deux députés sont Horatius et Valérius.

Les décemvirs prétendent que le sénat vient de

trahir la cause du patriciat. Ils s'entourent d'une garde nombreuse et dévouée. Ils disent aux jeunes patriciens : « Ne voyez-vous pas que le sort de la patrie est entre » nos mains? Ne voyez-vous pas que notre perte en- » traîne la perte du patriciat? Ne voyez-vous pas que » si nous succombons, la cité est envahie par la tourbe » plébéienne? Voulez-vous donc nous livrer à ses fu- » reurs? Lorsque le danger sera passé, nous le jurons » par ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré, nous » remettrons les faisceaux à des consuls légitimement » nommés par vous. Et que l'odieux tribunat reste » aboli! »

Tel est le dernier et vain effort d'une puissance dont les choses veulent la mort, et qui s'est précipitée par ses propres excès. Et pourtant, c'est cette puissance éphémère qui a fondé une législation durable. Quelques instans ont suffi pour lier une longue suite de siècles. Ce n'est pas tout : cette puissance inique et odieuse a jeté les indestructibles fondemens de l'équité.

BALLANCHE.

Littérature.

SCÈNES DU DÉSERT.

(Fragmens de L'ALMÉH, roman inédit.)

(SUITE ¹.)

III.

UNE LETTRE.

Souvenez-vous de cette journée : la peur vous faisait trouver la terre étroite pour fuir, et vous avez tourné le dos comme vaincus.

Al-Koran, chap. de la Conversion.

Le pauvre missionnaire n'eut pas un moment la pensée de s'aller coucher après le départ du compagnon de sa solitude, il ne songea même pas à reprendre l'occupation méritoire de sa peinture à fresque ; tout-à-fait abattu par la con-

¹ Voyez le numéro d'avril.

versation qu'il venait d'avoir, et par les tristes symptômes de guerre et de désastres qui étaient venus l'épouvanter, il demeura dans la position où l'avait laissé l'interprète; et, posant ses deux coudes sur ses genoux et sa tête dans ses deux mains, il se livra aux plus amères réflexions. Le chagrin de voir en danger le saint établissement qu'il avait si péniblement formé, et les germes de foi qu'il se flattait d'avoir jetés dans les cœurs, était le plus grave de ses soucis, et il cherchait dans son esprit de quel bouclier il pourrait s'armer pour protéger son troupeau naissant. Depuis la mort du P. Félix, il avait dû lutter seul contre les violences, les avanies, les vols à main armée et les trahisons de toutes sortes des Mamelouks, des Fellahs, des Bédouins et des Coptites; à force de compositions, de douceur et d'art, il était parvenu à se maintenir à travers les passions opposées des tyrans et des esclaves, des infidèles et des schismatiques, à peu près comme un pilote habile maintient en pleine mer une frêle chaloupe, et, les yeux toujours attachés sur sa boussole, présente tantôt sa voile tout entière, tantôt la moitié, tantôt le bord seulement, aux vents qui viennent l'attaquer; une autre fois la reploie et se laisse rouler au gré de la vague, puis profite d'un faible vent qui s'élève, pour revenir au point qu'il occupait dans la carte marine; et un moment après, se voyant emporté par les courans plus loin qu'il ne voulait, vire de bord tout à coup, met à profit le vent contraire, ne le reçoit qu'en partie, et s'armant de l'air contre l'air même, s'avance en louvoyant vers le point qu'il veut conserver, et réussit enfin à garder sa dangereuse position. Mais le pauvre père voyait venir un nuage menaçant et inconnu dont il ne pouvait mesurer ni l'étendue, ni la profondeur; il se perdait en conjectures pour deviner ce que ce pouvait être, et quelle armée avait pu vaincre Mourâd lui-même, ce redoutable bey qui partageait avec Ibrahim l'empire de l'Égypte; il ne voyait aucune puissance voisine qui eût pu réussir dans une telle entreprise, rien n'avait fait encore penser que la Porte voulût inquiéter dans

son empire la féroce aristocratie des Mamelouks : il ne fallait donc pas attendre moins qu'une de ces grandes invasions par lesquelles, de temps à autre, un peuple se rue sur un peuple, une race écrase une race, efface ses lois religieuses et humaines, réduit son langage au silence pour en faire une science morte, et recouvre la civilisation précédente de tout le poids de la sienne, comme une couche de terre, éboulée tout à coup, laisse à peine quelques arbres et quelques grands édifices montrer leurs cimes et leurs pointes au milieu des aspects nouveaux des campagnes rajeunies.

Lorsqu'il venait à se représenter l'une de ces inondations d'hommes, auxquelles l'Égypte n'était guère moins sujette qu'aux inondations périodiques du Nil, le pauvre moine considérait avec effroi le peu de surface et de résistance qu'offrirait sa chétive personne au choc d'un pareil bouleversement. Pourrait-il seulement conserver la liberté de ses pratiques religieuses sous les nouveaux conquérans? Saurait-il du moins se faire entendre d'eux? La seule langue européenne qu'il possédât était le français, sa langue naturelle; et si les Anglais étaient les nouveaux maîtres qu'il devait attendre, son ignorance de leur langage, leur haine pour l'Église de Rome et pour la nation française l'exposerait à de grands dangers. Quelquefois il pensait que le terrible Djezzar, pacha de Saint-Jean-d'Acre, était celui dont la venue était ainsi annoncée, par l'effroi qui le précédait toujours, et lui avait fait donner le surnom de *Boucher*; mais avec quelles armées aurait-il passé de la Syrie au Delta, et du Delta au Saïd? Les Druses et les Turkinans, réunis à toutes les forces des Ottomans du pachalik de Saint-Jean-d'Acre, ne lui auraient pas suffi pour traverser les déserts de Jaffa, et s'emparer du Nil, depuis Alexandrie jusqu'à Thèbes. D'où pouvait donc venir ce nouveau Cambyse, qui faisait déjà fuir devant lui, même les Mamelouks? Dans la confusion de ses idées, le père ne songea pas une fois qu'il fût possible à ses propres compatriotes de descendre sur la terre d'Égypte : le peu qu'il savait de la révolution française lui avait laissé la douloureuse conviction

que sa patrie était en proie aux déchiremens intérieurs d'une guerre civile, et qu'entourée d'ennemis, harassée par ses propres convulsions, l'épuisement la rendait capable tout au plus de conserver ses frontières. Dans son inquiétude, il ne pouvait s'empêcher de songer aux fréquentes prédictions de l'interprète, et à leur prompt accomplissement : loin que sa confiance en lui s'accrût par le succès, il ne pouvait se défendre au contraire de soupçons quelquefois injurieux à son compagnon du désert. Était-ce par des voies naturelles et légitimes que cet homme, qui n'avait aucune relation avec qui que ce fût, avait su et raconté tout ce qui se passait sur le globe entier, et annonçait un événement qui se hâtait de venir vérifier ses paroles ? Quoique touché du mouvement d'épanchement et de sensibilité qui avait provoqué tout à l'heure ses confidences, le père les trouvait obscures, et se sentait troublé d'avance de la situation dans laquelle se jetait volontairement un jeune homme qui l'intéressait vivement, et lui inspirait une compassion que les soupçons ne pouvaient détruire. Il y avait six mois qu'un brick léger et armé en corsaire, sans pavillon qui le distinguât, avait jeté cet inconnu seul à terre à Cosséir ; se trouvant dès son arrivée en relation avec les habitans, dont il parlait la langue comme s'il fût né à la Mekke, il était venu avec une troupe de Bédouins à Médinet-Abou, et s'était emparé de droit d'une des cabanes abandonnées de ce village, avait fait au père *Servus Dei* une visite de voisinage, et, lui parlant dès l'abord le plus pur français, avait réveillé dans le cœur de ce vieillard ce besoin de confiance et d'épanchement que les Français éprouvent plus que tous les hommes. Mais, lorsque le bon père eut occasion de remarquer que les idiomes étaient comme indifférens à ce jeune homme, et que des gens de plusieurs nations diverses prenaient tout à coup, en l'entendant, le sourire d'intelligence d'un compatriote, il ne put se défendre de ce refroidissement involontaire que l'on éprouverait en découvrant qu'un homme, que l'on a reçu comme son proche parent, s'était présenté sous un nom supposé. Ses dernières

confidences montraient une âme susceptible de quelques bons sentimens ; mais s'il semblait s'avouer le compatriote des conquérans futurs, exposé à leur haine, cette délicatesse de ne pas vouloir faire l'aveu entier au père, de peur de le compromettre, était-elle bien sincère ? n'était-ce pas la honte d'un criminel qui se cache et veut se couvrir d'un beau voile ? Ce n'était pourtant qu'à regret que le missionnaire accusait dans son cœur ce mystérieux jeune homme, car il se sentait un grand penchant à l'aimer, quoiqu'il eût trouvé en lui une ironie habituelle de propos qui avait quelque chose de froid, de désespéré et de sinistre, et un goût de sophisme qui faisait de toutes les conversations autant de disputes au fond desquelles son opinion véritable était aussi impénétrable que l'était le lieu de sa naissance.

Le bon vieillard, ne cessant ainsi de balancer dans son esprit ses soupçons et ses penchans, demeura, sur le compte de son compagnon, dans la plus complète incertitude, et elle lui arracha un profond et douloureux soupir. Résolu d'attendre la suite de ses actions pour asseoir un jugement sur lui, ses réflexions devinrent plus mûres encore lorsqu'il songea que cet homme était le seul qui eût avec lui ce rapport d'idées qu'une civilisation égale établit entre nous, et que depuis quarante ans il n'avait trouvé que lui et le révérend père Félix, ce missionnaire qu'il avait perdu, en qui il lui fût permis de répandre les pensées variées et fécondes de l'observation unie à l'instruction. Enfin le résultat des rêveries du bon moine fut celui où bien d'autres hommes sont arrivés comme lui, lorsqu'ils ont voulu porter la sonde dans le cœur de ceux qui les entouraient. Sa conclusion fut qu'il n'avait pas un ami.

Il leva les yeux sur les grands piliers carrés du péristyle, et contempla long-temps les hautes et majestueuses statues, coiffées encore de leurs thiares, qui se tenaient debout adossées à chaque pilier, les bras croisés sur la poitrine, comme un rang de sentinelles silencieuses. La lumière douteuse de la nuit commençait à faire place à celle du jour ; on sentait s'é-

vanouir par degrés la fraîcheur de l'ombre, et une sorte de vapeur étouffante annonçait l'approche du soleil de la zone torride. Une abondante rosée semait sur le sol et sur les pierres noires ou rougeâtres de petites lueurs innombrables qui étincelaient autant que des diamans, et comme en même temps les étoiles s'éteignaient au ciel, on aurait pu croire qu'elles en étaient tombées l'une après l'autre pour s'attacher à la terre. Les masses obliques du palais commençaient à prendre cette teinte dorée qu'elles tiennent du soleil qui les calcine. Le bon père regarda tristement les murs comme des amis dont on va se séparer, car s'il s'était habitué à les considérer jusque-là comme son incontestable propriété, il ne prévoyait que trop que le moment était venu où il lui serait difficile de la conserver paisiblement. Il se leva tristement de son siège en pierre, et faisant lentement le tour des murailles, il s'inclina respectueusement devant chacune des croix-fleuries, des niches de saints creusées dans la pierre et devant des dessins hiéroglyphiques que les solitaires, ses prédécesseurs, et lui-même avaient transformés en images de la sainte Vierge et de saint Marc, fondateur de l'église d'Alexandrie, qui fut envoyé par saint Pierre en Égypte pour l'établir. L'une des plus belles de ces représentations grotesques était autrefois un *Osymandias* foulant aux pieds deux Éthiopiens; mais, comme on en avait fait saint Pierre écrasant Eutychès et Nestorius, les fondateurs du schisme qui porte leur nom, ce fut cette peinture qui obtint la plus longue station de notre pieux personnage: arrivé enfin au milieu du mur du midi sur lequel il avait cloué une simple et grande croix de bois, il se prosterna le front contre terre, et demeura profondément absorbé dans l'extase d'une prière sincère et fervente.

Ce fut dans cette attitude que le trouva son compagnon. Ce jeune homme entra lentement dans l'enceinte découverte du temple, et appuyant sa tête contre le genou de l'une des cariatides, il attendit les bras croisés, que le père eût achevé sa prière. Le jour naissant éclairait la physionomie noble et

expressive ainsi que le bizarre costume de l'interprète, ses yeux creux et ardents étaient pleins d'une pensée inquiète; il était blond, et son teint hâlé, comme celui des hommes de mer, semblait fait pour être plus blanc, à en juger par la couleur plus claire de ses mains et de son cou à demi découvert. Son vêtement de drap bleu, le couvrant jusqu'au genou et serré d'une ceinture de cuir, était d'une forme très-ample, et l'on n'aurait pu dire si c'était la blouse d'un marin de l'Europe ou la robe d'un Arabe; mais ce qui décidait la question en faveur de l'Europe, c'était un chapeau rond vernis et luisant, de longs cheveux qui tombaient sur ses épaules formant une grosse queue que nouait un ruban noir; on pouvait juger que ses cheveux avaient été poudrés, à la légère teinte blanchâtre qui n'avait pu totalement s'effacer. Il n'avait d'arme apparente qu'une sorte de coutelas recourbé, qui était un très-grand poignard ou un très-petit sabre, et pendait à une chaîne de cuivre. L'ensemble de sa personne avait à la fois quelque chose d'Européen et d'Asiatique qui donnait une juste idée de la double nature d'un interprète, et ne pouvait étonner dans le voisinage du port de Cosseir, où tous les Grecs, les Juifs et même les Arabes qui ont quelques rapports avec les consuls où les commerçans européens s'empressent de mettre le chapeau rond, tirant vanité de leurs relations avec les peuples civilisés.

Il regarda quelque temps le père sans que sa figure exprimât autre chose qu'une observation attentive pour laquelle il semblait que tout son être eût été créé; ses yeux fixes ne perdirent pas de vue la physionomie du moine absorbé dans sa prière, comme s'il eût voulu deviner si elle était sincère. Il ne parut pas que ce spectacle lui donnât le moindre désir de s'agenouiller devant la croix, ni qu'une seule pensée religieuse résultât de sa méditation et de ses remarques; au contraire, un sourire un peu caustique erra un moment sur le coin de ses lèvres qui reprirent, tout à coup leur expression sérieuse. Il tira de sa gaine le poignard recourbé qu'il portait, et comme par désceuvrement, se mit à

achever sur les murs les deux dernières lettres d'une inscription qu'il y avait sans doute gravée lui-même précédemment.

— Je fais aussi mes hiéroglyphes, dit-il au père lorsqu'il se releva. *Popule mi, quid feci tibi?*

Et il continua en silence, sans ajouter aucune réflexion à la lecture de cette épigraphe, ne paraissant occupé que de la difficulté de tracer le point d'interrogation sur une pierre aussi dure. Le missionnaire ne voulant plus revenir sur la conversation précédente, et n'ayant l'air d'attacher aucun sens à ces mots latins, affecta d'être exclusivement occupé du mariage qui allait se célébrer dans la matinée, soutenant ainsi avec son compagnon cette petite ruse de conversation à laquelle leur fausse position vis-à-vis l'un de l'autre les avait habitués.

— Vous ne connaissez pas encore tous mes néophytes, Yousof, dit le père; je ne vous ai pas nommé encore le neveu du cheik Yaqoub, qui est pourtant un de ceux qui me donnent le plus d'espérance : il s'appelle *Richesses-de-Dieu*.

— Richesses-de-Dieu ! dit l'interprète avec la plus grande surprise; mais, en vérité, mon père, vous avez des noms d'une complication prodigieuse dans votre mission.

— N'importe, n'importe, mon ami, dit le bon homme avec un léger mouvement d'impatience. La coutume des Arabes est qu'aucun enfant ne porte le nom de son père, et la nôtre est de leur en donner au baptême qui leur rappellent notre sainte religion; ce jeune homme, par exemple, se nomme Souleyman, mais je voudrais donner à ses frères l'habitude de l'appeler d'un nom plus chrétien.

Là-dessus le père se mit à raconter comment un jour que le jeune Arabe était malade, il lui avait jeté de l'eau sur la tête, et, par une innocente et pieuse supercherie, avait prononcé tout bas les paroles du baptême sur sa tête, le faisant ainsi chrétien malgré lui-même. L'interprète fit bien encore quelques observations malignes sur ce qu'il nommait escamoter une âme, et représenta au père qu'il ne pouvait regarder comme chrétien cet homme en qui la foi n'était pas

alors bien vive; mais le père *Servus Dei* cita, comme un exemple et une grande autorité, le trait du R. père Brévedent, qui, pendant son séjour à Sennâr, en Éthiopie, fut appelé près d'une jeune Mahométane comme médecin, et la voyant à l'extrémité, la baptisa, sous prétexte de lui faire boire une potion salutaire, et lui donna ainsi l'éternité, n'ayant pu lui conserver la vie. Ensuite il fit à l'interprète le portrait moral de son prétendu néophyte.

— C'est, dit-il, le plus brave et le plus entreprenant des Bédouins Ababdéhs; dans leur tribu, ces pauvres fanatiques admirent tant le feu surnaturel qui anime les actions hardies, qu'ils disent que deux anges lui ont ouvert la poitrine, comme jadis à leur prophète, et ont rempli son corps et son sang des rayons du soleil ¹. Il est certain que ce jeune fou a bien mérité d'avoir pour femme (et Dieu veuille que ce soit la seule!) cette petite fille arabe, car on m'a raconté de lui des traits d'amour qui surpassent ce que l'on doit à une créature; et même c'est là, soit dit entre nous, ce que je n'ai pu lui faire comprendre encore. On dit qu'une fois, au milieu du désert, l'eau vint à se tarir dans les outres que portaient les chameaux; Souleyman disparut de toute la vitesse de son cheval, et bientôt il revint lentement, nu-pieds, marchant sur le sable qui le brûlait; mais il tenait dans ses mains, pour Zahra, une jatte de lait, contre laquelle il avait changé tout ce qu'il possédait au monde. Un matin, un léopard vint à passer près d'elle; Zahra l'avait admiré: il partit seul, il le poursuivit pendant sept jours dans le désert, loin des puits et du Nil, se nourrissant de la gomme qui découle des pal-

¹ Al-Monteki Gjannabi dit que deux anges vinrent trouver Mahomet, âgé de trois ans; ils portaient un bassin d'or plein de neige. Ils tirèrent Mahomet à part, l'emmenèrent sur une colline voisine, le couchèrent par terre, lui fendirent le ventre et lui ouvrirent ensuite la poitrine. Ils en tirèrent une certaine tache noire; ils lui lavèrent après cela le corps avec cette eau de neige; ils lui remplirent le ventre de lumière, et l'ayant refermé, le laissèrent dans le même état qu'avant. C'est à ce trait sans doute que le missionnaire fait allusion.

miers ; son cheval y périt , mais lui , il revint tout sanglant rapporter la peau tachetée que Zahra avait trouvée belle. On dirait que tant de passion épouvante la jeune fille elle-même , et je crois bien qu'une sombre jalousie est cachée dans cette flamme , comme un charbon noir au fond d'une fournaise. J'ai remarqué qu'elle n'osait témoigner un désir , ni montrer une crainte devant cet ardent jeune homme , et qu'elle n'osait presque pas parler devant lui , victime de sa passion , esclave de son esclave.

Le bon père ajouta encore quelque chose des projets qu'il avait d'adoucir les mœurs de ces jeunes gens , lorsqu'une fois il les tiendrait sous la loi de l'Évangile ; mais voyant encore sur le visage de l'interprète le même rire qu'il y avait tant de fois remarqué avec chagrin , et qui semblait ne se manifester jamais que lorsqu'on formait un projet quelconque , il se rappela tout à coup les craintes qu'il venait d'oublier un moment , et poussant un profond soupir , il s'écria :

— Je ne sais vraiment pourquoi la Providence nous a réunis , et pourquoi je me suis involontairement attaché à vous , car jamais deux hommes n'eurent moins de rapports que nous deux !

L'interprète , aussi calme après cette exclamation qu'avant , se contenta de tirer de sa poche une petite lunette marine , et en dirigea le point de vue hors du palais , vers le nord du désert , comme pour voir si celui qu'il attendait ne venait pas. Son vieux compagnon tourna involontairement la tête de ce côté , et plongea ses regards dans la plaine , sous le portique pesant du pylône , à demi enfoui dans le sable et les décombres.

— J'aperçois quelque chose de blanc , entouré d'hommes , qui marche vers nous , dit le missionnaire ; qu'est-ce que cela peut être ? dites-le moi , mon ami.

L'interprète ôta un moment sa lunette de ses yeux , en essuya le verre , et la posa de nouveau sous ses sourcils froncés.

— C'est un éléphant blanc , dit-il ; il porte un homme , et un enfant le conduit monté sur sa tête ; ce n'est encore sans

doute que l'envoyé indien. Je croirais volontiers que nous avons un peu de temps devant nous.

— Autant que mes faibles yeux me le permettent, reprit le vieillard en élevant sa main ridée au-dessus de ses sourcils blanchis, je vois une file d'hommes et d'animaux.

— C'est la tribu des Abahdéhés qui se retire, marche vers le Nil, dit Yousof le drogman, ou Joseph l'interprète.

En effet, des yeux plus jeunes que ceux du missionnaire eussent pu, sans la lunette de son compagnon, distinguer à peu de distance la nombreuse tribu qui sortait lentement du bois d'acacias, derrière lequel elle avait campé cette nuit. Quelques cavaliers, drapés de manteaux blancs, armés d'une lance démesurée, s'élançaient en avant, et revenaient en tournant vers la lente file de bagages qui s'avancait d'un pas plus prudent. On pouvait distinguer des chameaux portant entre leurs deux bosses, comme dans une selle formée à cet usage, des femmes voilées et des enfans nus; des dromadaires, plus légers, chargés des tentes, des sacs de blé, de dattes, de café, et des outres pleines de l'eau du Nil, si précieuse au désert. On voyait parfois une jeune fille marcher légèrement auprès de ces animaux, portant un enfant sur sa tête, comme un vase de lait, avec une grâce toute particulière à son pays; une autre passait sans aucun vêtement, mais tenant avec soin sur son visage le masque de toile bleue, parce que la pudeur d'une fille arabe est surtout de cacher ses traits qui, seuls, dit-elle, la distinguent des autres femmes. Quelques vieillards à barbe blanche suivaient sur de beaux chevaux, et laissaient pendre jusque sur le sable les longues pipes qu'ils fumaient en avançant; des troupeaux de chèvres noires, et quelques moutons à longue laine, marchaient après eux; et la nombreuse tribu, disparaissant et se montrant tour à tour dans les inégalités de ce terrain sablonneux, décrivit un grand cercle, et s'arrêta sur les bords du fleuve, dont le crépuscule commençait à découvrir les larges contours.

— Ces gens-là sentent l'approche de la tempête comme les

oiseaux de mer, dit l'interprète en les lorgnant toujours; ils vont mettre le fleuve entre eux et lui.

— Qui, lui? dit le missionnaire impatient, qui oublia sa résolution de ne plus questionner. En effet, il eût aussi bien fait de se taire, car l'interprète ne donna plus signe de vie, et demeura aussi immobile que les cariatides du temple, lorgnant toujours, jusqu'à ce que le cheik et les principaux de la tribu, conduisant l'Indien, fussent arrivés à vingt pas du pylône et des péristyles du palais ruiné. Là, toute cette troupe bigarée et singulière s'arrêta tout à coup, et comme voulant s'en retourner, fit tout à coup volte face : — Venez, dit l'interprète au père, venez voir un Indien adorer le soleil; je suis bien trompé si cet homme n'est pas un brahme. Venez, je vous expliquerai sa prière. — Ils se hâtèrent d'aller au-devant de leurs nouveaux hôtes, et virent qu'en effet les Orientaux semblaient tous attendre la naissance du soleil, qui, en ce moment même, se montra dans toute sa gloire au-dessus de la chaîne arabe, comme un énorme flambeau derrière un tombeau de granit bleu, et jeta sur le firmament, azuré jusque-là, des flammes qui le rendirent pareil à une fournaise ardente. L'astre immense et sans aurore lut et dessécha tout à coup la rosée de la terre, qui, en un instant, devint brûlante sous les pieds, et renvoya au ciel ses dévorantes chaleurs. Le Nil, comme si l'on eût arraché son voile, fut éclairé dans tout son cours, et parut comme endormi au milieu d'une forêt d'obélisques, de statues tronquées, de pylônes debout encore, de portiques renversés, de nîles carrés et inébranlables, de pilastres isolés, de chapiteaux sans base, de soffites sans portes et de murs penchés, dont les pointes, les têtes, les angles, les cylindres et les masses, brillèrent subitement de mille nuances rougeâtres, grises, bleues, roses, noires ou dorées. A ce spectacle, le brahme fit un geste aux douze serviteurs indous qui l'accompagnaient, et ils se prosternèrent la face contre terre; lui se tenant debout devant eux, la face tournée vers l'orient, s'éleva sur la pointe des pieds en étendant les bras, et le creux

des mains tournées vers le ciel, il prononça cette prière :

— O soleil! œil du monde! Dieu de la lumière, des planètes et de la vie! venez, le dieu Vichnou emprunte de vous son éclat; vous êtes pur et vous purifiez.

Et, prenant des mains d'un des sudras une petite soucoupe d'or, il versa en libation de l'eau, des fleurs rouges et de la poudre de sandal.

L'Européen, comme impatienté de ces cérémonies, s'avança d'un air de mauvaise humeur vers l'Indien, au moment où il finissait sa libation, et le frappa sur l'épaule : le brahme se retourna en rougissant subitement, et comme s'il eût su parfaitement qu'il devait lui obéir, le suivit vers le temple de Médinet-Abou, avec une docilité qui rendit le père *Servus Dei* totalement stupéfait. L'Indou, suivi de ses *sudras* et de la famille arabe, marchait à pied près de l'Européen, comme un écolier auprès de son maître qui lui fait répéter sa leçon. L'interprète paraissait même réprimander ce nouveau-venu, qui, parvenu à la grande enceinte ruinée que nous connaissons, tira de sa poche un porte-feuille de satin blanc, qui en renfermait un autre de moindre taille; dans le second était un troisième porte-feuille parfumé.

— Il n'en finira pas, dit l'interprète en français au missionnaire. Enfin, on vit sortir d'un quatrième sachet une petite lettre sur papier jaune, barbouillé d'une écriture tortueuse et confuse.

— C'est lui! c'est bien lui! cria l'interprète en souriant d'un côté de la bouche seulement; tenez, père, voilà l'homme : lisez, si vous pouvez.

— Je ne sais pas bien, mon ami, si ma vue a baissé ou si j'ai oublié le français, mais cette écriture ne ressemble à aucune de celles que j'ai vues dans ma vie. C'est une suite d'*et cætera* tortillés comme des serpens entassés dans un bocal.

— C'est tout simplement la main d'un homme d'action que l'écriture ennuie et qui se dépêche; mais lisez :

— Le missionnaire lut :

« A sa Présence ¹ Tippoo-Saëb, sultan de Mysore. — Liberté-égalité. »

— Liberté! égalité! quels sont ces mots-là?

— Ce sont des mots, répondit l'interprète laconique; allez toujours.

— Le père continua en épelant, hésitant mille fois, et secouru comme un enfant à l'école :

« Je suis sur les bords de la mer Rouge avec une armée »
 » innombrable et invincible, remplie du désir de vous déli- »
 » vrer du joug de fer de l'Angleterre. Envoyez à Suez un »
 » homme avec lequel je puisse conférer.

» BONAPARTE. »

— Le charlatan! continua l'interprète, il n'a que trente mille deux cents hommes; mais n'importe: probablement il s'en servira bien.

— Bonaparte! je ne connais pas ce nom; mon ami, est-ce un Italien? d'où vient-il? est-ce un Espagnol? c'est un nom méridional.

— Oui, oui, papa, dit l'interprète, en lui frappant sur l'épaule, et lui parlant du ton que l'on prend avec un vieillard qui radote, et auquel on accorde tout ce qu'il dit. Oui, oui, vous avez raison. Ne vous en inquiétez pas trop, vous saurez tout cela bientôt. Il s'agit à présent de savoir ce qui se passe dans le Vostanieh ², et d'envoyer un Ababdeh à la découverte.

Il répéta cette demande en arabe au cheik Yâqoub, qui se contenta de deux gestes pour réponse, ôtant lentement

¹ *Sa Présence*. Ce titre équivalait dans les Indes au titre de Majesté en Europe.

² Moyenne-Égypte.

sa pipe de sa bouche, il montra sa tribu en sûreté sur la rive droite du Nil, et jetant les yeux vers le nord, il indiqua un point blanc qui s'agitait dans la plaine comme les ailes d'un papillon; ce point grossit rapidement et devint le manteau flottant d'un Arabe, enfin un Bédouin à cheval, puis Souleyman, fils du cheik, en aussi peu de temps qu'il en faut pour lire le récit de son approche.

Le voir, c'était déjà l'avoir près de soi; aussi prompt que le vent enflammé de son pays, il arriva sur ceux qui l'attendaient, comme s'il eût été emporté par le galop effréné de son cheval, et l'arrêtant tout à coup à la manière des Arabes par la subite secousse d'un mors déchirant, on vit cet animal superbe, raidissant ses jarrets vigoureux avec un effort pénible à voir, glisser dans un long espace jusqu'aux pieds d'Yâqoub, qu'il couvrit d'un nuage de poussière.

L'aspect du jeune Bédouin était étrange et sauvage: debout sur ses larges étriers, et assis sur le rempart élevé de sa selle orientale, tenant à peine l'extrémité de ses longues rênes séparées, il jetait autour de lui des regards farouches; ses cheveux noirs à demi crépus formaient trois larges touffes sur sa tête, entourée d'un petit turban tissu de poils de chameau; son teint presque noir, son nez aquilin, ses lèvres épaisses, évasées et faisant la moue: tous ses traits annonçaient l'homme du désert, un vrai fils de la race nomade. Un manteau large et blanc l'enveloppait tout entier, et ses deux extrémités flottantes derrière lui pendant sa course semblaient être deux larges ailes; il portait à l'arçon de sa selle une sorte de sac, d'où tombaient sur le sable des taches rouges et larges.

— Que m'apportes-tu, Souleyman? dit le cheik.

Celui-ci, sans répondre, saisit son offrande par cette longue touffe de cheveux que tout Musulman laisse croître sur sa tête, afin que l'ange Azraël l'emporte après sa mort chez les houris; il la secoua en l'air avec mépris, et la jeta sur le sable, où elle entra en roulant. L'Européen détourna la vue un moment; ensuite il se fit effort, et reporta les yeux

sur ce jeune homme, dont la main était rouge comme celle d'un boucher. Il ne put s'empêcher de sourire ironiquement en regardant le missionnaire, qui se hâta de dire :

— Ne soyez pas étonné de cela; malheureusement ce sont là les mœurs du pays, et d'ailleurs, je crois que *Richesses-de-Dieu* n'a tué qu'un Mamelouk, mais je vous jure que ce jeune homme est d'un naturel très-bon.

— Il n'a pas eu grand'peine à venir à bout de son ennemi, reprit l'interprète, faisant rouler cette tête avec le pied, car c'est ce pauvre diable auquel nous avons donné à boire. Mais ils ont leur honneur qui ne ressemble pas au nôtre.

Cependant l'assertion du père ne paraissait pas dénuée de vraisemblance, car le jeune Arabe descendit lestement de cheval, dit quelques mots à son père d'une voix très-douce, et s'en alla tranquillement attacher son cheval et puiser de l'eau dans le grand fleuve, avec la simplicité et la docilité d'une jeune fille.

La nouvelle qu'il donnait si paisiblement et qui était reçue de même par la famille, agita beaucoup plus les deux Européens.

— Avez-vous entendu? dit le missionnaire inquiet.

— J'ai entendu très-clairement, répondit son compagnon, que l'on a jeté de la poussière des minarets, mais je ne comprends pas très-bien ce que cela veut dire.

— Qu'il y a un grand danger pour tout le pays; les Égyptiens s'avertissent ainsi de village en village depuis des siècles.

— Allons! Je ne l'attendais pas sitôt! Je vais continuer mon rôle; mais il sort un peu de la comédie pour tourner à la tragédie, mon père.

En disant cela, il s'éloigna seul et se mit à marcher à grands pas dans le sable, avec la détermination d'un homme qui sait bien où il va.

IV.

LES NÉOPHYTES.

Les uns s'en moquèrent ; les autres dirent
 Nous vous entendrons une autre fois sur ce
 point.

Actes des Apôtres.

Le père *Servus Dei* se sentit plus à l'aise dès que son compagnon l'eut quitté. Il respirait toujours plus librement en son absence. N'ayant plus à rougir devant un Européen (témoin trop éclairé) des petites concessions qu'il faisait à l'Orient et à ses usages, il s'accroupit, les jambes croisées devant ses hôtes Bédouins et devant l'Indou. La famille entière du cheik Yaqoub forma un cercle autour de lui, à l'ombre des murailles immenses du grand temple, que le père nommait son église. Il s'était tellement fait aux coutumes du pays, que sa physionomie avait pris l'expression, et son corps les attitudes d'un Arabe du désert. Chacun des Bédouins roulait dans ses doigts, en parlant, les grains d'un chapelet ; le missionnaire roulait aussi le sien qui n'avait d'autre distinction qu'une petite croix de cuivre suspendue au milieu. Espérant toujours les amener par degrés à sa fervente croyance, il faisait ainsi de continuelles avances et ne doutait pas de ses progrès dans leur âme, comme nous l'avons déjà vu. En ce moment, il avait quelque inquiétude, et tournait souvent la tête du côté du pylône, à travers lequel on voyait, comme dans un cadre rouge, Thèbes entière, et le cours du Nil, jusqu'à l'horizon du nord. Cependant cette préoccupation cessa dès qu'on se fut mis à boire le café, servi par les femmes à demi nues et à demi voilées, et s'effaça presque totalement dès qu'il eut

commencé à parler à ses néophytes; la présence d'un Indien l'anima même au point, qu'il s'imagina pouvoir le convertir, et se prépara à redoubler d'éloquence. Il parla pendant deux heures consécutives sur le sacrement du mariage, avec une conviction profonde. Il divisa son sermon en quatre points contre l'usage, afin de pouvoir suivre son système de politesse envers Mahomet. En conséquence il prit pour texte du premier point, le paragraphe de l'épître de saint Paul, aux Ephésiens : *L'homme abandonnera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme; pour texte du second point, le verset du Koran, tiré du chapitre des Femmes, écrit à Médine : O peuple! craignez votre Seigneur, qui a créé l'épouse de l'homme de sa côte. Epousez celle qui vous agréera. Le bon père jésuite eut soin de supprimer la suite qui porte : Ou bien les esclaves que vous aurez achetées. Le troisième point eut pour texte ces paroles de la Genèse : Or Jacob ôta la pierre du puits, fit boire le troupeau de Rachel et l'embrassa en pleurant; et le quatrième point, ces mots du Koran, au chapitre de la Table : Jésus, fils de Marie, je t'ai fortifié par le Saint-Esprit. D'après ces bases, on peut se figurer ce que fut son sermon, dans lequel il s'attacha à démontrer à ses graves et patiens néophytes, 1^o qu'ils étaient chrétiens, et même l'avaient toujours été de père en fils, depuis le commencement du monde, puisque la Bible renfermait l'histoire de leurs pères; 2^o il leur démontrait non moins clairement que Mahomet avait toujours été bon chrétien, comme le témoignaient les nombreux passages du livre qu'il cita en abondance, et dans lesquels Mahomet raconte même plusieurs miracles de Jésus, négligés par les évangélistes, comme par exemple d'avoir formé un petit oiseau avec de la boue et l'avoir animé ensuite, avoir fait descendre du ciel une table chargée de mets, etc.*

Le bon père fut assez satisfait de l'effet de son discours; ses néophytes ne cessèrent de l'écouter avec attention, les uns fumant avec gravité, les autres mâchant de l'opium ou de la gomme, et tournant leur chapelet. A chaque interruption

du prédicateur, le cheik criait *Allah!* en levant au ciel ses grands yeux, et ses enfans répétaient *Allah!* les uns après les autres. Souleyman surtout, assis sur ses talons, les genoux réunis, et se tenant ainsi en équilibre sur la pointe des pieds, à la manière du pays, avait croisé ses mains sur sa poitrine, et ne cessait de soupirer avec une ferveur qui avait quelque chose de farouche. Lorsque le discours fut fini, il étendit les bras et cria en se levant : *Allah! el Allah! Mahomet e rasoul Allah!* « Dieu est Dieu ! et Mahomet est son prophète. » Conclusion du sermon à laquelle le père ne parut pas s'attendre. Il arriva aussi que le plus petit des enfans, *Ababdch Taleb*, se glissa nu et roulant dans la poussière comme un petit serpent, et feignant de jouer au soleil avec des cailloux ; mais il parvint à voler un petit reliquaire dans la poche du père *Servus Dei*, sans que personne s'en aperçût. Le missionnaire ne le sut qu'en cherchant sa relique pour la montrer en témoignage à la fin du dernier point, et sentit un léger mouvement d'humeur en se voyant ainsi privé d'un de ses moyens de conviction les plus efficaces. A cela près, tout se passa dans l'ordre ; mais le bonhomme sentait quelque inquiétude en voyant arriver successivement plusieurs des cheiks *Ababdch*, qui, tant que dura son discours, entrèrent et s'assirent silencieusement, formant de nouveaux cercles en dehors de son cercle, et ne donnant du reste aucun témoignage d'impatience ou d'ennui. Était-ce pour écouter le prêtre chrétien ? il ne pouvait guère se flatter de ce succès imprévu. Était-ce pour la cérémonie nuptiale chrétienne ? l'épouse ne paraissait pas, on avait même renvoyé par un geste toutes les femmes, filles et esclaves que l'on apercevait à l'ombre d'un petit bois d'acacias épineux, occupées à traire deux chamelles. Le père, voyant le nombre des cheiks et de leurs fils accru peu à peu jusqu'à près de soixante, commença à se trouver un peu interdit, et vit sans déplaisir, pour la première fois, que l'interprète était revenu se placer derrière lui debout, et sans parler.

Le sermon était fini ; on se taisait. Il prit son parti, et dit

au cheik Yâqoub : « *Salam alicum* ¹. Allons-nous commencer? »

Le cheik ôta sa pipe et dit : « Nous allons commencer. » Alors il déroula un petit rouleau d'écorce de palmier préparée pour écrire, il prit aussi une sorte de pinceau noir, traça, au bas, un petit barbouillage carré de droite à gauche, avec des points au milieu. Il passa le rouleau et le pinceau à tous les cheiks qui signèrent successivement.

« Je ne croyais pas que les Arabes eussent leurs contrats de mariage, dit l'interprète dans ses dents. »

Le père *Servus* n'osait pas répondre, et regardait.

Le cheik fit signe à deux jeunes enfans noirs et nus, dont la tête était couverte de calotes rouges, et ils coururent hors du péristyle du temple. Un instant après, ils revinrent, conduisant une petite jument naissante, toute faible et gracieuse, qui pouvait à peine se porter sur ses jambes grêles et trop longues; une belle cavale libre et sans frein la suivait d'un air inquiet, la léchant ou la mordant doucement sur la crinière, comme pour la soutenir. On la plaça au milieu des Bédouins, et le cheik lut à haute voix :

« Je jure par l'Aurore, par la dixième nuit du mois *djemady-el-Aouel*, par le pair et l'impair et par l'arrivée de la nuit, que la belle *Tarriba* est fille de la rapide jument *Sobba*, qui couvre la terre de sa queue, issue de *Lazaz*, qui dépassait le *Semoun*; de *Mortaggez*, plus vive que le tonnerre, issue elle-même d'*Aldoldol*, fille unique d'*Al-Borack*, la divine, jument du Prophète. *Alla Kerim.* ² »

La tribu répéta *Alla Kerim*; et la belle cavale grise, comme si elle eût attendu la fin de la cérémonie, saisit dans ses dents la crinière naissante de sa fille : on lui permit de la soulever et de l'emmener sur la fine poussière du Désert, comme pour lui apprendre à la feuler aussi légèrement qu'elle.

¹ La paix soit avec toi.

² Al-Coran. Chap. de l'Aurore.

Le pauvre père n'eut pas de peine à reconnaître là une de ces insolences perfides, si communes aux Arabes dans leurs relations avec les *chiens* de chrétiens, et n'étant pas le plus fort, il n'osa rien dire. Mais son amour-propre et sa bonne foi furent si cruellement blessés de cette avanie qui lui était faite en présence de l'interprète, qu'il baissa sur sa poitrine sa vieille tête tremblante et sa barbe grise; son front chauve, ridé, et habituellement pâle et jaune, était devenu d'une excessive rougeur, qui se faisait remarquer jusque sur la peau luisante de son crâne: il se retourna et s'approcha de la muraille comme un enfant honteux, et enfin il pleura.

L'interprète s'avança vers lui, et remarquant les grosses larmes qui roulaient sur la barbe du vieillard, lui serra la main avec force.

« Venez, venez, lui dit-il brusquement, ces gens-là ne valent pas la peine que vous vous donnez. Cela fait mal de voir pleurer un brave homme comme vous. »

Le bonhomme, tout-à-fait abattu, se laissa emmener sans résistance, et marchant à demi courbé, s'appuya sur le bras de l'interprète, comme il aurait pu faire sur celui de son fils. Il était tout pensif et ne disait rien, il ne voyait même pas trop le chemin qu'on lui faisait prendre; et son guide, le soignant avec une attention toute filiale, fut obligé plusieurs fois de recouvrir la tête du père avec son capuchon, et n'oublia jamais de le conduire à l'ombre ou d'un petit bois d'acacias, ou des pans de murailles, ou des murs de temple, ou des colosses tombés; il regardait avec un intérêt triste ce pauvre vieillard infirme, jeté tout seul dans un désert, au milieu des Barbares, sans autre appui que sa foi, et voué à une seule idée dans laquelle il était trompé, celle de son prosélytisme.

Tous deux marchaient silencieusement dans ces grandes solitudes, et s'arrêtèrent au pied des rochers calcaires qui ferment la vallée des tombeaux. Ce ne fut qu'en cet endroit que le missionnaire s'aperçut qu'il avait marché: il s'arrêta, et essuya la sueur de son front.

« Mais où allons-nous, mon ami, dit-il ? Je ne suis jamais venu ici depuis quarante ans que j'habite ce pays. Arrêtons-nous un peu, j'avoue que je suis fatigué. » Il s'appuya en même temps contre un rocher. — « J'avoue aussi que la légèreté de mes néophytes m'a un peu ému ; et Richesses-de-Dieu lui-même qui avait tant de zèle ! Mais je sais d'où cela vient ; ils auront vu le santon.

— » Il y a donc un santon près d'ici ?

— » Hélas ! oui. Un Beelzébuth, qui les fait retomber dans le péché tous les jours, et détruit mon œuvre évangélique... »

Comme il parlait, on entendit un bruit sourd et lointain, comme un coup de tonnerre, qui fut répété cent fois dans les souterrains de la chaîne libyque. L'interprète regarda son vieux compagnon d'un œil ferme et animé.

« Que pensez-vous de cela ? dit-il ; connaissez-vous ce bruit-là ?

— » Mais serait-ce..... dit le père en balbutiant.

— » Le canon, dit l'interprète. Montez, montez vite, et vous verrez ce que ma lunette m'a fait apercevoir il y a une demi-heure. »

Le vieillard était trop troublé pour répondre, et ils suivirent un de ces larges sentiers à pente insensible, ouverts dans le roc par les mains gigantesques des Egyptiens, pour faire glisser, jusque dans la plaine, les colosses qu'ils taillaient dans le cœur même de la montagne.

ALFRED DE VIGNY.

(*La suite à une prochaine livraison.*)

Esquisses morales.

Soyez plutôt maçon si c'est votre talent.

BOILEAU.

Toute chose, tout homme a sa destination, sa vocation spéciale. Le désordre en tout résulte de *spécialités* méconnues ou détournées de leur route.

LEIBNITZ.

Nous vivons dans un siècle et dans un pays où chacun se croit bon à tout, et où l'on amalgame ensemble les choses les moins conciliables. Rien n'est à sa place, ni personne non plus.

Un jeune homme, après avoir étudié le droit et l'équitation, se met à faire des vaudevilles; il les fait mauvais, alors il fait des *affaires*; il les fait mauvaises, alors on l'envoie quelque part recevoir des finances; la province l'ennuie, il obtient la direction d'un théâtre à Paris; il ennue tout Paris: alors il fait banqueroute, il change de nom, et devient le secrétaire d'un ministre, qui, une heure avant de tomber, le nomme inspecteur de quelque chose; il inspecte donc quelque temps; puis le voilà parti à la suite d'une légation... ou à la recherche d'une *veute de carbonari*... cela lui est bien égal. Il s'affuble là-bas de trois ou quatre croix; non content de cela, il se marie; et comme la spécialité ne le touche guère, il embrasse sa femme un matin, et repart avec une autre pour la France, où il en trouvera d'autres encore très-probablement; et très-probablement aussi, on le verra plus tard avec une petite place dans *les jeux*, et publiant quelque livre sur la cul-

ture des betteraves ou sur l'éducation des jeunes personnes.

Et cet homme ne manquait originairement ni de moyens ni de qualités. S'il se fût voué à un art, à une carrière spéciale, il aurait pu s'en tirer avec honneur et distinction; mais il a voulu tout faire, il n'a rien fait de bien, et il a fini par faire le mal. Funeste exemple!... que beaucoup de gens s'empresseront de suivre, fascinés par je ne sais quelle magie, mordus de je ne sais quelle rage, car les principes et les hommes vicieux se propagent et se multiplient d'eux-mêmes comme les herbes vénéneuses, tandis que le sage et la sagesse sont là comme des modèles qu'on admire encore, mais qu'on ne copie guère. Peut-être est-ce moins amusant : c'est surtout moins facile. Et puis il en est toujours de l'ordre moral comme de l'ordre physique; une seule loi régit l'univers. Or, les plus horribles maladies sont contagieuses; la santé ne l'est pas. Un homme se porte à merveille, je lui en fais mon compliment; mais il n'en fait profiter qui que ce soit : un pestiféré donne la peste à tous ses amis et à tous ceux qui l'approchent. C'est que le mal seul est épidémique.— Pourquoi cela? — Ah! pourquoi? Demandez-le à tout le monde, et personne ne vous le dira. Peut-être le saurons-nous un jour là haut... si nous y allons.—Tâchons d'y aller.

Voyez comme Dieu, aux jours de la création, a divisé les élémens, attribué des propriétés diverses à chaque plante, à chaque minéral, à tout ce qui germe ou végète; voyez comme il a doué d'un instinct caractéristique chacun des animaux qui parcourent la terre, les eaux ou les airs! Tout se tient, tout se lie dans la nature, et rien ne se confond. C'est une chaîne immense, non interrompue, dont chaque anneau, large ou étroit, occupe éternellement la place qui lui fut assignée; merveilleux ensemble d'innombrables parties, prisme incommensurable où s'harmonisent à l'œil des millions de couleurs et de nuances, symphonie intarissable qu'alimentent sans cesse des légions d'instrumens combinés, mêlés, enchevêtrés, et dont l'oreille distingue chaque voix et perçoit chaque note! grand tout qui existe par la spécialité!

Otez les limites qui séparent chaque chose, et le monde s'en retournera au chaos. La fin du monde ne sera sans doute que la confusion de toutes les choses créées; il n'y aura plus rien quand il n'y aura plus de spécialité.

Les sociétés humaines se sont organisées et taillées à l'instar et, pour ainsi dire, sur le *patron* de la nature, comme Dieu a fait l'homme à son image. Des choses de la religion aux choses de banque, de la justice à la police, des beaux-arts aux arts mécaniques, tout a été classé dans un ordre régulier, et renfermé dans des bornes dont une seule ne peut être franchie sans que l'existence ou la beauté de la société entière soit compromise. Chaque pierre de l'édifice social, quelque infime ou quelque grossière qu'elle paraisse, est nécessaire et *harmonique* où elle est : déplacez ou brouillez les pierres, adieu les proportions et la solidité; et si c'est une colonne fondamentale à laquelle vous touchiez, adieu l'édifice lui-même. Gardons-nous donc de mêler la religion à la politique, les lois aux passions, la littérature au commerce, l'imagination à la matière : quand on en vient là, il y a perturbation générale, subversion sociale; les empires s'abîment et se noient, comme la terre, au temps du déluge, lorsque l'océan roula sur les montagnes, et que les carpes se couchèrent dans le nid des colombes! . .

Quand les païens, gens qui ont tout découvert et tout connu, excepté le vrai Dieu, imaginèrent de personnifier dans autant de divinités chaque vertu, chaque passion, chaque vice, chaque faculté de l'esprit, chaque force de la nature, ils montrèrent avec quelle intelligence exquise ils avaient compris et senti les causes, les moyens et le but de la création. Leur brillante religion était la traduction du monde physique et moral en poétiques symboles. En affectant à chaque dieu, déesse, nymphe ou démon, une puissance et des attributions distinctes, ils ont rendu un éclatant hommage au principe de *la spécialité*. Ils avaient des divinités supérieures et des divinités inférieures; mais chacune d'elles régnait indépendante des autres dans le cercle qui lui avait

été tracé; et les plus grands dieux (si on en excepte Jupiter, maître de tout, et qui n'avait point d'attribution spéciale), les plus grands dieux ne pouvaient pas remplir l'office des plus petits. Mars n'eût jamais fait mouvoir les forges de Vulcain; Apollon aurait mal porté le caducée de Mercure; Junon, la toute-puissante Junon, n'aurait pas tressé de fraîches couronnes comme Flore. N'était-ce pas dire à chaque homme: Ouvre un sillon, entreprends une œuvre, et conduis-les jusqu'au bout, sans dévier, sans te détourner, sans compliquer par d'autres tâches la fatigue et la difficulté de celle que le destin ou ta volonté t'auront imposée: si tu veux faire bien, ne fais qu'une chose; ne tente point avec ta vie éphémère ce que n'osent pas les dieux avec leur immortalité...

Génies, esprits, fées, anges même, nous retrouvons la spécialité dans toutes les théogonies: chaque être surnaturel est toujours chargé d'une fonction qui lui est propre, et dont il ne se départ point. Les fausses religions sont vraies en cela comme celle qui est la seule véritable. C'est aux hommes à se modeler sur ces divins exemples; et à défaut de déesses ou de fées, nous avons maintenant vingt proverbes pour nous rappeler à la spécialité. Je ne les cite pas, parce que je déteste les citations, et que je répugne à redire même ce qui a été dit cent mille fois.

Mais n'y a-t-il pas des hommes privilégiés dont la pensée embrasse l'universalité des choses, et qui peuvent tout connaître, tout sentir, tout enseigner, tout faire enfin? Je le crois. Il y en a deux ou trois tous les deux ou trois mille ans, et il en est de ces sublimes exceptions comme des monstres: la règle de la société ne leur est pas applicable. On met ceux-ci dans des cages de fer; ceux-là se mettent sur des trônes d'or, inventent des religions, créent des empires... et l'univers continue à suivre au-dessous d'eux sa loi générale. D'ailleurs ces mortels extraordinaires *font plutôt faire* aux autres qu'ils ne *font eux-mêmes*: ils ont le don du commandement; c'est là leur spécialité.

Le monde est plein de gens qui ont des connaissances très-

variées, une grande facilité d'élocution, et qui vont jugeant, critiquant, prêchant. En vérité, ils parlent fort bien de tout. *Ce n'est pas là l'embarras.* Mais entre *dire* et *faire* il y a un abîme. Ces grands dissertateurs d'agriculture ne sauraient pas planter une laitue; ces beaux parleurs de politique et d'administration, un greffier de village les embarrasserait; ces superbes aristarques de poésie passeraient une heure à poser sur leurs pieds quatre vers prosaïques; ces fameux capitaines en paroles seraient de détestables caporaux, si on les prenait au mot.

Dès qu'un homme consciencieux se dévoue à une carrière, à une fonction publique, à un art, à un métier, à une profession quelconque, magistrat ou commercant, prêtre ou soldat, marin ou laboureur, poète ou géomètre, ouvrier même, il doit se dire : Combien la chose où je vais mettre la main s'est perfectionnée progressivement de siècle en siècle, d'homme en homme, avant ma naissance ! combien elle fera encore de progrès après ma mort ! Ma vie sera donc bien peu devant l'immensité de mon œuvre, si je veux être, un jour, de ceux qui l'auront fait avancer d'un pas. Il faut donc m'y consacrer tout entier, car ce n'est qu'ainsi que j'aurai pu accomplir ma tâche humaine, et laisser quelque trace de mon passage sur la terre ou sur le coin de terre que j'occupe.

Celui qui se parlera ainsi méritera de réussir, et il réussira, non pas peut-être à faire fortune, qu'importe ? nous ne considérons ici que le côté noble des choses ; mais à se faire un nom illustre dans l'univers, ou une réputation honorable dans le cercle de sa destinée.

Il en est des professions dans la société comme des *genres* dans les arts. Ce ne sont ni les *genres* ni les professions qu'il faut considérer, mais la manière dont on traite les uns ou dont on remplit les autres. Il vaut mieux bien faire une petite chose que d'en faire médiocrement une grande. Le tout est de se rendre compte de soi-même, et de reconnaître à quoi l'on est bon... à moins que l'on ne soit bon à rien : ce

qui est fort rare, malgré tout ce que nous voyons. Beaucoup de gens ne sont point aptes à ce qu'ils font ; cela ne veut pas dire qu'ils soient tout-à-fait ineptes : telle *nullité* serait peut-être une *capacité*, si elle était placée dans son jour. Au contraire, tel homme supérieur par les qualités de l'esprit serait quelquefois au-dessous d'une fonction vulgaire : qui peut le plus ne peut pas toujours le moins. C'est une consolation d'amour-propre pour la grande majorité des humains ; ne leur ôtons pas ce petit orgueil d'infériorité.

C'est une chose étonnante comme les gens qui ne font rien croient tout facile, et avec quelle légèreté ils traitent les gens occupés ! Ils supposent qu'avec un peu d'esprit naturel (et ils s'en supposent beaucoup) on supplée de reste à l'étude et à l'expérience des hommes et des affaires ; et quand l'envie leur en prend, ils se présentent d'emblée pour les plus hautes fonctions judiciaires ou administratives, et regardent en pitié les vrais travailleurs, qui montent péniblement et lentement tous les degrés hiérarchiques, et qu'on appelle avec une certaine fatuité *des hommes spéciaux*. Eh ! oui, messieurs, des hommes spéciaux ! et c'est ainsi qu'il en faut partout. Ils ne vont pas vous déranger, vous barrer le chemin dans vos généralités ; ils ne le pourraient pas sans doute ; mais pourquoi, vous, venir entraver leur carrière, et refouler leur existence afin d'établir la vôtre, en compromettant, par votre ignorance et votre incapacité relatives, la réputation d'esprit et de talent que vous aviez avant d'avoir une place ? Ainsi, vous vous imaginiez qu'il est fort aisé, par exemple, d'être préfet : il est effectivement fort aisé d'être un préfet médiocre, et je vous crois tout ce qu'il faut pour cela. S'agit-il d'arriver avec un habit brodé, de parler haut à ceux qui s'inclinent bas, de marcher le premier aux cérémonies, de dénoncer et de destituer de la bonne manière, de tout signer et de ne rien écrire, d'examiner à fond les *qualités* des pétitionnaires et très-légèrement leurs pétitions, de se soucier des intérêts du département comme un mauvais maître de pension s'inquiète d'un élève qui ne paie pas, de recevoir

son monde fort peu et fort mal, afin sans doute qu'on ne dise pas que les appointemens du préfet servent à faire des amis au gouvernement (chose monstrueuse en administration!)... En vérité, dans tout ceci, je ne vois rien qui soit fort au-dessus d'une intelligence et d'un mérite ordinaires.

Eh bien ! il y aurait toujours quatre-vingt-six préfets excellens (comme il y en a eu quelques-uns dans un espace de trente ans), si l'on voulait toujours chercher la capacité, la moralité, la *vocation spéciale* où elles se trouvent, c'est-à-dire parmi les hommes déjà éprouvés ; si le chapitre des considérations, si les engagements, si l'esprit de parti, *le plus bête des esprits*, comme je crains bien de l'avoir déjà dit quelque part ; si.... que sais-je, moi ? Ce que je sais, tout ignorant que je sois, c'est que notre bonne terre de France produit certainement assez d'hommes de mérite et de vertu pour alimenter toutes les fonctions publiques. Ce n'est donc pas sa faute, ni la mienne, quand par hasard.... quelques places.... ne sont pas remplies, peut-être, aussi dignement qu'on le désirerait.

Nous arrivons à un point de la discussion fort délicat, fort embarrassant pour un homme qui a écrit quelques lignes dans sa vie, savoir : si les écrivains sont aptes aux fonctions politiques. Je vais me trouver placé entre mon dogme de la *spécialité* et mon orgueil littéraire : position tout aussi dramatique, s'il se peut, que celle d'*Alzire* et de cinquante princesses classiques, entre un *sauvage* et leur devoir. Charmant sauvage, il est vrai, qui a des plumes terribles sur la tête, un grand soleil sur la poitrine, peut-être même une massue de carton à la main, mais qui vous a des sentimens et un langage!... Ah ! peste ! Au surplus, ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

L'autre jour, un gros fonctionnaire bien épais, bien satisfait, bien médiocre, me tint à *peu près ce langage* : « Ah ! ah ! vous y voilà ! il faut bien que vous en conveniez vous-même, vous avez reconnu le principe, et de conséquences en conséquences nous parvenons à celle-ci : que les *hommes de lettres*

doivent continuer à barbouiller leur papier, et nous laisser faire les finances, la guerre, la justice. Nous n'allons pas les troubler dans leurs bibliothèques ou dans leurs méditations, qu'ils ne viennent pas nous encombrer dans les ministères et à la tribune. Chacun chez soi. Aussi bien ils n'y apportent que des rêves et de belles phrases; et dans les affaires, voyez-vous, on a besoin de sens commun, on veut du positif : ce n'est pas là, je crois, votre spécialité à vous autres. » Et il faut avoir entendu, pour y croire, le rire énorme et foudroyant qui suivit ces phrases; toutes les facultés physiques et intellectuelles du fonctionnaire s'étaient réunies dans cet éclat de rire; le fonctionnaire tout entier faisait explosion.

— Et d'abord, lui répondis-je très-froidement, ne parlons pas d'*hommes de lettres* : je n'ai jamais su ce que c'était; cela ne me représente absolument rien. Vous savez peut-être qu'il y a des historiens, des philosophes, des poètes : ce sont des gens qui passent leur vie à étudier l'homme, les peuples, la nature, tous les secrets de l'âme, tous les ressorts des sociétés, et à qui Dieu a donné la richesse de l'imagination, la force du jugement et la grâce de la parole, pour convaincre, instruire et charmer. Quant aux *hommes de lettres*, à moins qu'ils ne s'amuseut, comme le dit M. Charles Nodier dans son *Roi de Bohême*, à éplucher des syllabes, à écosser des adverbcs, à pondérer des hémistiches, je ne vois pas ce qu'ils font. C'est un titre que prennent beaucoup de gens fort étrangers à la vraie littérature, comme des gens qui ne sont ni avocats, ni magistrats, se font appeler hommes de loi. Il faudrait en finir avec ces dénominations vagues et banales, et pour cela, il faudrait que les hommes qui sont réellement quelque chose s'entendissent tous pour ne plus vouloir s'entendre nommer ainsi. Maintenant revenons à la question.

Les poètes, les philosophes, les historiens, sont-ils capables de bien remplir toutes les fonctions publiques? — Oui, mille fois oui, et mille fois mieux que personne, malgré le vieux préjugé que j'ai honte de combattre encore. — Faut-il donc appeler les philosophes, les historiens et les poètes aux

places politiques et administratives? — Non, malgré leurs prétentions fort justes, mais peu réfléchies.

Me voilà en guerre avec bien du monde : je n'ai contre moi que les sots et les gens d'esprit. Quelles armées ! surtout une ! Il faut que mon navire fasse feu des deux bords. Il va le faire.

A quelles causes attribuer la prévention qui jadis en France excluait des fonctions administratives les écrivains, comme incapables ? prévention qui survit encore dans beaucoup de têtes, à présent même qu'elle n'est plus mise en pratique. A deux causes. Premièrement, à l'envie : les petits hommes, qui ont de tout temps occupé de grandes places, se gardaient bien de donner les moindres petites places à des grands hommes ; ils craignaient trop d'être étudiés par eux, toisés, évalués, et enfin éclipsés et supplantés ; ils se vengeaient d'avance en les tenant à l'écart, et se sauvaient de la peur par l'insolence. Secondement, à l'intrigue des médiocres écrivains : en effet, ceux-ci, ayant la conscience de leur impuissance littéraire, ont toujours cherché un dédommagement dans les emplois publics, et ils les ont souvent obtenus, précisément parce qu'ils sont médiocres : condition *sine qua non* aux yeux de leurs protecteurs, qui d'abord avec eux ne craignent pas les éclipses, et qui, de plus, peuvent se donner le plaisir de répéter à tout venant : « Vous voyez bien que ces messieurs ne sont pas si forts que nous ; » et le monde croit cela.

Et le monde croit une énorme fausseté ! Toutes les fois que le poète (je le prends pour exemple, parce que c'est de lui qu'on se défie davantage, et que d'ailleurs les différentes forces intellectuelles peuvent se concentrer dans son unité), toutes les fois que le poète ploie ses ailes et consent à s'abattre dans la région des affaires, il y conserve sa supériorité, il y apporte la lumière et l'harmonie. Comment veut-on qu'une tête organisée pour les conceptions les plus hautes et les plus profondes, pour les combinaisons les plus savantes ou les plus subtiles, perde tout à coup sa suprême intelligence en l'appliquant à des travaux et à des études qui sont à la portée

d'intelligences inférieures? Je ne dis pas qu'un grand écrivain sera nécessairement un grand homme d'état : le génie en politique est un miracle aussi rare que le génie en littérature, en arts ou en sciences; et il y a phénomène dans la nature du miracle quand deux génies se rencontrent dans le même cerveau. Mais l'organisation poétique, le talent littéraire ont des droits imprescriptibles qui se retrouveront dans toutes les occupations de l'esprit et de l'entendement; et, mettant toujours à part l'exception du génie, soyez sûr qu'un poète vraiment poète serait toujours, s'il le voulait bien, le premier parmi les premiers magistrats ou administrateurs de son temps. Quoi! celui qui est doué d'une sorte de divination ne pourrait pas... Allons donc!

Et cependant je ne pense pas qu'on doive appeler les poètes et les grands écrivains *aux affaires*. Sans doute, dans cet ordre de choses, qui peut le plus peut le moins, mais non pas le plus et le moins à la fois. Quelque étendues que soient leurs facultés intellectuelles, ils n'ont qu'une force humaine, et la journée pour eux n'a que vingt-quatre heures, et la vie qu'un nombre incertain de journées. Si l'art leur tient encore au cœur parmi les tracas des fonctions publiques, ils ne donneront *aux affaires* que ces soins distraits que donne à sa femme un mari qui a une maîtresse; et dans les emplois comme en ménage, rien ne vaut ni ne remplace l'assiduité. Ou bien ils voudront, par conscience et par amour-propre, dominer leur nouveau travail et leurs nouveaux collègues, et alors, adieu les longs rendez-vous de la Muse, et les rêveries au bord du fleuve, et les nuits si vite passées sur quelque vieux livre, et la jeune femme que l'on suit tout un jour et qu'on ne retrouvera plus, ou qu'on ne quittera jamais, et les grands artistes dont l'amitié est si belle, et tout ce qui fait qu'on a de la joie, des larmes, de l'enthousiasme, de la folie, de l'amour, du talent enfin!.... A peine alors pourra-t-on dérober quelques instans furtifs aux travaux pénibles pour les études chéries, et l'art veut une vie entière. La capacité ne vous manque pas, qu'importe

si le temps vous manque? D'une manière ou de l'autre, il n'y a de salut que dans *la spécialité*. La vôtre, c'est la gloire littéraire, la gloire immortelle; ne la quittez pas pour quelques avantages, trop achetés, pour une immortalité de trois jours. Ne descendez pas de votre trône : il resterait vide celui-là.

Eh quoi! sentir en soi tout ce qu'il faut pour conduire les hommes ou diriger *les affaires*, et abandonner le monde aux *médiocrités!*.. Et 'chose bien plus triste) s'entendre traiter de visionnaire, de rêve-creux, de.... *monsieur le poète*, par le plus petit homme politique!... Laissez dire; laissez glapir à vos pieds cette éternelle criaillerie de l'infériorité envieuse. Ayez la noble conscience de vous-même et de votre mission. Lord Byron fuit les orages mesquins du parlement d'Angleterre pour essayer des tempêtes de l'océan, moins turbulentes encore que celles de son propre cœur; et l'Europe entière se tourne vers l'exil du poète, et la voix lointaine d'une lyre fait plus de bruit que toutes les harangues de tous les pairs des trois royaumes. Il plaît à Voltaire de se mêler des choses de ce monde, de faire l'application de la littérature à la politique; et, comme on l'eût dit de son temps, d'atteler *Pégase* au char du siècle; quel ministre, quel député aura jamais l'influence politique de Voltaire, poète, historien et philosophe? Quelle tribune sera jamais aussi élevée que celle de Ferney? Donc, si vous voulez descendre dans l'arène des intérêts humains, présentez-vous avec vos armes de poète; au moins serez-vous sûrs que l'on ne vous combattra point à armes égales. Qu'avez-vous besoin de fonctions officielles, pourquoi vous tourmenter de n'être ni électeurs ni éligibles? vous serez les seuls élus des siècles. Vous lancez vos feuilles prophétiques, gouvernans et gouvernés se fâchent ou se moquent, puis les idées et les choses tournent comme vous le saviez d'avance, et c'est vous qui, par le fait, dirigez les hommes politiques à leur insu. Ils ne sont réellement que vos ministres. Ils se contentent de ce rôle, contentez-vous du vôtre; et pour rester au-dessus d'eux, ne cherchez pas à être l'un d'eux.

Mais, si l'immortalité est beaucoup, la vie est bien quelque chose; tout poète, tout philosophe que l'on soit, on a un corps, une famille, des besoins matériels, on n'est pas dépourvu de tout intérêt, de toute ambition de ce monde. Certes; et je voudrais que la première dignité de l'état, pairie ou sénat, fût promise à la vieillesse des grands écrivains. Ils seraient un des élémens nécessaires et irrécusables de la nouvelle aristocratie. Je voudrais que dans leur jeunesse même, quand la fortune a des torts envers eux, la société s'empresât de les réparer, car il est certains travaux littéraires, les productions poétiques surtout, qui, selon les époques et les événemens, peuvent ne pas donner de long-temps les moyens d'exister à ceux dont ils honorent l'existence. Il n'est pas bon que le talent souffre, ou se dégrade pour ne plus souffrir. Quel inconvénient y aurait-il donc à ce que des emplois pour ainsi dire fictifs, qui ne seraient que des sortes de dotations honorables, procurassent aux jeunes écrivains qui n'ont rien que beaucoup de talent, des loisirs qu'ils occuperaient si bien! En n'accordant ces nobles faveurs qu'à ceux qui les méritent réellement, et qui en ont réellement besoin, l'état ne ferait pas de folles dépenses, je vous en réponds. Cela se réduirait à peu de chose et à peu de personnes; et ce peu d'argent ainsi semé, se récolterait en moisson dorée. — Par exemple, on crierait encore aux *sinécures*. C'est bien le cas, en vérité! *sinécures!*.... *barbares!* Le lion et la giraffe ont des *sinécures* aussi, et personne ne s'en plaint, pas même les chevaux de fiacre.

Voilà ce que je répondis l'autre jour à ce gros fonctionnaire que vous avez oublié, j'espère, et dont nous ne parlerons plus.

Un des grands crimes de *l'èsc-spécialité*, c'est de confondre les beaux-arts avec les arts mécaniques dans les mêmes hommages ou dans les mêmes travaux : les beaux-arts, chose sublime; les arts mécaniques, chose excellente, mais d'autant plus inconciliables ensemble, qu'ils paraissent se toucher par quelques points, et que l'opinion de la foule peut

s'égarer facilement, si les limites qui séparent ces deux mondes ne sont pas sévèrement gardées.

C'est ainsi que le goût et la convenance réprouvent les savantes et magnifiques peintures dont on surcharge maintenant la porcelaine : on ne sait plus si Sèvres est une manufacture ou un atelier; on ne sait plus si l'on tient une assiette ou un tableau. La transparence, la blancheur de la pâte, sont perdues sous les fonds entièrement peints et sous les sujets composés; et l'art ne doit pas déployer toute sa magnificence sur une chose qui est déjà un chef-d'œuvre comme métier, et qui va se casser. Des fleurs, des oiseaux, des fruits, des arabesques, voilà ce qu'il faut pour de la peinture *cuite*; c'est ce qu'on faisait autrefois, et on faisait bien. La peinture alors n'était qu'un ornement qu'on rendait aussi parfait que possible, mais elle n'avait d'autre prétention que de relever encore la beauté de la porcelaine, comme un léger accompagnement fait valoir le chant. On lui savait gré de son rôle accessoire : c'était une reine qui vient en négligé honorer de sa présence une noce de fraîches villageoises. Aujourd'hui, dans cette joute entre l'art et le métier, il y a un talent énorme, une difficulté immense, un luxe exorbitant, mais surtout un vrai chaos, un hymen incompatible, un enfantillage sacrilège. Cela me rappelle cet Anglais à qui l'on apportait un œuf dans lequel il y avait un poulet : « Vous serait-il égal, demandait-il, de me donner l'œuf et le poulet séparément? je paierai tout ce qu'il faudra. »

C'était aussi une malheureuse idée que d'exposer les produits de l'industrie sous les voûtes du Musée. L'industrie doit avoir un culte spécial dans un temple à elle, et ce temple ne saurait être trop splendide; mais ne plaçons plus Mercure sur les autels d'Apollon. Il en résultait d'ailleurs d'étranges méprises et des comparaisons grotesques : en voyant les toiles de Jouy si près de celles de Raphaël ou de Rubens, il y avait de braves gens... des électeurs, parbleu! qui se demandaient entre eux : « Que préférez-vous de ce velours peint, de cette *popeline* brochée, ou bien de cette descente de croix

et de cette tête de vierge? — Ma foi!... — Et vous, croyez-vous que M. *Fabrick* ait autant de talent que M. *Michel-Ange*? — Eh, eh! — Pour moi, parmi tant de chefs-d'œuvre de natures si diverses, je craignais toujours qu'il ne prît fantaisie à quelque industriel de mettre une camisole de flanelle à *la Diane*, ou des bas de coton à l'*Antinoüs*.

Les théâtres de Paris se perdent, et perdent l'art en sortant tous de leur *spécialité*. L'Opéra-Comique avec ses décorations, la Comédie-Française avec ses mélodrames, sont des grands seigneurs ruinés dans des opérations commerciales; et cette rage de mise en scène, qui a passé du mimodrame de *Franconi* jusqu'au Vaudeville!... Les entrepreneurs se trompent étrangement : ils croient que tout le monde veut la même chose ; cela n'est pas. Il y a un public pour chaque genre, plus ou moins nombreux, il est vrai, en raison inverse de la hauteur et de la beauté du genre ; mais enfin c'est le public spécial qui doit alimenter journellement chaque théâtre. Les faits répondent d'avance à toutes les objections : quels sont les théâtres qui prospèrent le plus depuis plusieurs années ? ce sont les *Italiens* et le *Gymnase*, deux spécialités bien distinctes : les *Italiens*, où l'on ne va chercher que le seul enchantement de la musique, et de la musique étrangère, sans l'auxiliaire des ballets ; le *Gymnase*, petite représentation de notre petite société, avec sa gaieté prétentieuse et ses passions bourgeoises, mais qui se contente de nous donner toutes ces petites choses assaisonnées de beaucoup de grâce, d'esprit et de fraîcheur ; et qui, pour attirer un public nombreux et choisi, comme on dit, n'appelle jamais une décoration au secours d'une situation intéressante, ni de beaux costumes pour escorter des bons mots. Je sais qu'il existe à Paris un certain nombre d'amateurs qui vont à un grand opéra pour les vers, à une tragédie pour une toile de fonds, au Vaudeville pour la musique, aux Variétés pour une pièce sentimentale, aux chevaux de *Franconi* pour les couplets, et ainsi de suite ; c'est évidemment la dernière classe d'amateurs, et j'espère encore que ce n'est pas

la plus nombreuse. Mais, pour ne parler que des gens qui ont à peu près l'usage de leur raison, il est de fait que l'esprit de l'homme tend à l'unité; chacun a des goûts particuliers, et cherche son plaisir où il le trouve. Sans doute, *Polyeucte*, *Phèdre* ou le *Misanthrope* n'ont jamais eu et n'auront jamais la vogue des *Deux Forçats* ou du *Mariage d'inclination*; plus l'art s'élève, moins il y a d'intelligences pour le suivre, c'est une loi de tous les temps et de tous les lieux; mais croyez-vous qu'en nous donnant des mélodrames moins *Frédéric*, ou des vaudevilles moins les couplets, vous repeuplerez la solitude du Théâtre-Français? Non. Vous verrez désertir ce qui vous restait de public, et vous n'embaucherez pas le public des boulevards, qui trouve là-bas les genres qu'il aime, plus franchement traités et beaucoup mieux représentés. Si le mauvais goût, le défaut de grands acteurs, mille circonstances, frappent momentanément de stérilité la représentation de nos chefs-d'œuvre tragiques et comiques, ce n'est pas une raison pour fermer le Théâtre-Français, ni surtout pour le dénaturer. C'est au gouvernement à le soutenir comme un luxe nécessaire, comme une gloire nationale, jusqu'à ce qu'un grand tragédien, une grande actrice y ramènent la foule, qui ne se remue que pour les acteurs. Or, il ne se formera pas de grands artistes, si l'on ne joue plus les grandes pièces, et si l'on n'encourage pas les poètes qui conservent encore le feu sacré. On a beaucoup crié contre les subventions accordées aux grands théâtres; le principe en est excellent, mais l'application et le mode de répartition l'ont rendu illusoire et même abusif. Quoi qu'il en soit, il ne faut pas que les étrangers qui visitent Paris rapportent dans leurs pays que Corneille, Racine, Molière, n'ont plus de prêtres ni d'adorateurs dans leur propre temple. Le Théâtre-Français n'est pas seulement une spéculation, c'est un monument d'art, où le type du *beau*, c'est-à-dire d'un *genre de beau*, doit être à jamais conservé, fût-ce même aux dépens de la liste civile et du trésor public. L'honneur de la France y est intéressé comme à la conservation de ses bibliothèques et de ses mu-

sées, dont l'entretien coûte fort cher aussi, pas assez encore, et qui ne pourraient être rayés que d'un *budget* vandale.

Mais, à côté du Théâtre-Français classique, je voudrais qu'on élevât un théâtre spécial pour la tragédie nouvelle, pour le drame historique ou poétique. L'un sous l'invocation de Racine, l'autre sous celle de Shakespeare (ce sont deux puissans dieux!), grandiraient parallèlement, en se prêtant le mutuel secours de leur rivalité. De cette manière, les poètes dans le goût ancien ne se plaindraient pas que les novateurs veulent usurper leur territoire, et les poètes dans le genre moderne n'auraient plus à dire que les autres leur prêtent la place de loin en loin et de mauvaise grâce. Ces deux théâtres, si différens et si égaux, auraient chacun son public, chacun ses partisans et ses détracteurs; tant mieux, l'art vit de discussions, comme l'amour de querelles. Il y aurait deux camps ennemis peut-être, mais au moins les deux bannières seraient nobles et glorieuses. Jamais le nouveau genre tragique ne pourra prospérer ni même se montrer tout ce qu'il est que sur un théâtre *ad hoc*. Quand on joue ce soir un ouvrage dans telle manière, demain un ouvrage dans telle autre, et cela sur les mêmes planches, il en résulte une indécision funeste dans le goût du public et dans le jeu des acteurs, puis l'habitude et la routine finissent par l'emporter, et le *nouveau* ne paraît plus que *bizarre*. Avec un théâtre spécial, acteurs, auteurs, pièces et public, tout serait homogène. Chaque spectateur, en prenant son billet, saurait clairement ce qu'il va entendre : on n'arriverait plus pour juger le genre, mais seulement la manière dont il est traité. Alors les chutes et les succès seraient réellement des succès et des chutes. Un pareil théâtre deviendrait le rendez-vous de tout ce qui sent et comprend la haute poésie moderne dans toutes les classes de la société; car le public artiste est prélevé sur bien des masses inertes, et la nature distribue le goût et l'instinct des arts comme elle fait de la beauté, sans s'informer du rang, de la fortune, ni même de l'instruction. Avec ses ressources dans la forte imagination

des poètes de la nouvelle école, avec ses vives sympathies dans les jeunes esprits, qu'on ne donne pas de subvention à ce théâtre; mais qu'on lui donne une tragédienne naturelle, poétique et passionnée comme madame Dorval!

Si j'avais encore trois cents pages blanches devant moi, je vous entretiendrais touchant la *spécialité* du génie, de la physionomie, de la destinée de chaque peuple et de chaque siècle; du moins je ne finirai point cette page sans vous faire remarquer que l'Italie, toute déchue de puissance politique, toute dépourvue de richesse industrielle, et peut-être à cause de tant d'infortunes, est la reine de tous les arts, depuis et avant même la *renaissance*. Poésie, architecture, peinture, musique, sculpture : voilà les cinq couronnes de l'Italie; quelle magnifique compensation qu'une telle spécialité! Que ce soit Dante, Michel-Ange, Raphaël, Canova ou Rossini; toujours un Italien a tenu en Europe le sceptre d'un art. L'un tombe, un autre paraît. *Uno avulso non deficit alter*, comme l'a dit un italien d'Auguste.

Je vous dirai encore qu'une femme anglaise est une blanche et rose apparition; qu'une femme allemande est une tendre colombe, une fraîche Ondine qui a déjà son âme; qu'une femme française est une vive gazelle, une nymphe aux milles grâces; mais que la femme, la vraie femme, la femme de l'homme, est une brune Andalouse.

Nous nous en tiendrons, si vous le voulez bien, à cette dernière spécialité.

ÉMILE DESCHAMPS.

Une Débauche ¹.

(Fragment de la *Peau de Chagrin*.)

Émile était un auteur qui avait conquis plus de gloire dans ses chutes que les autres n'en recueillent de leurs succès. Hardi dans ses compositions, plein de verve et de mordant, il possédait toutes les qualités que comportaient ses défauts : il était franc, vif, et disait en face une épigramme à un ami qu'absent il défendait avec courage et loyauté. Il se moquait de tout, même de son avenir ; et, toujours dépourvu d'argent, il restait, comme tous les hommes de quelque portée, plongé dans une inexprimable paresse, jetant un livre dans un mot au nez des gens qui ne savaient pas mettre un mot dans leurs livres. Il plaisait par des promesses qu'il ne réa-

¹ Impatiemment attendue, l'œuvre originale dans laquelle notre collaborateur a, dit-on, merveilleusement uni la peinture de la société moderne, son manque de croyance, son luxe, ses passions, aux plus hautes idées morales et philosophiques, doit paraître dans quelques jours (le 15 juin). On sait que la *Peau de Chagrin* a déjà obtenu dans les salons de Paris d'honorables suffrages.

Raphaël de Valentin, le héros du livre, est poussé par le désespoir à un cruel suicide. Mais il voudrait assister encore à une orgie, afin de mourir comme le duc de Clarence, non pas tout-à-fait dans un tonneau de Malvoisie, mais au milieu d'un festin moderne, éclatant de luxe, et au sein de la débauche. En ce moment, l'un de ses amis, Émile, le rencontre, et l'emmène au dîner donné par un capitaliste qui fonde un journal ministériel.

lisait jamais, et s'était fait de sa fortune et de sa gloire un coussin pour dormir. Il courait la chance de se réveiller vieux, à l'hôpital. Du reste, ami jusqu'à l'échafaud, fanfaron de cynisme et simple comme un enfant, il travaillait par boutade ou par nécessité.

— Nous allons faire, comme dit maître Alcofribas, un fameux *trouçon de chère lie!*... dit-il à Raphaël en lui montrant les caisses de fleurs qui embaumaient et verdissaient les escaliers.

— Oh! que j'aime les porches bien chauffés, et dont les tapis sont riches!... répondit Raphaël. Le luxe dès le péristyle est rare en France... Ici je me sens renaître...

— Et là haut nous allons boire et rire encore une fois, mon pauvre Raphaël...

— Ah ça! reprit-il, j'espère que nous serons les vainqueurs, et que nous marcherons sur toutes ces têtes-là!...

Et, d'un geste moqueur, il lui montra les convives, en entrant dans un salon resplendissant de luxe et de lumière.

Ils furent aussitôt accueillis par les jeunes gens les plus remarquables de Paris.

L'un venait de révéler un talent neuf, et de rivaliser, par son premier tableau, avec les gloires de la peinture impériale.

L'autre avait hasardé, la veille, un livre plein de verveur, empreint d'une sorte de dédain littéraire, et qui découvrait de nouvelles routes à l'école moderne.

Plus loin, un statuaire, dont la figure pleine de rudesse accusait quelque vigoureux génie, causait avec un de ces froids railleurs qui tantôt ne veulent voir de supériorités nulle part, et tantôt en reconnaissent partout.

Ici le plus spirituel de nos caricaturistes à l'œil malin, à la bouche mordante, guettait les épigrammes pour les traduire à coups de crayon.

Là ce jeune et audacieux écrivain, qui, mieux que personne, distillait la quintessence des pensées politiques, ou,

dans un article, condensait en se jouant l'esprit d'un écrivain fécond, s'entretenait avec ce poète dont les écrits écraseraient toutes les œuvres du temps présent, si son talent avait la puissance de sa haine. Tous deux essayaient de ne pas dire la vérité, de ne pas mentir, en s'adressant de douces flatteries.

Un musicien célèbre consolait en *si bémol* et d'une voix moqueuse un jeune homme politique récemment tombé de la tribune sans se faire aucun mal.

De jeunes auteurs sans style étaient auprès de jeunes auteurs sans idées, des presateurs pleins de poésie près de poètes prosaïques; et, voyant ces êtres incomplets, un pauvre saint-simonien, assez naïf pour croire à sa doctrine, les accouplait avec charité, voulant sans doute les transformer en religieux de son ordre.

Enfin, il y avait deux ou trois de ces savans destinés à mettre de l'azote dans la conversation, et plusieurs vaudevillistes prêts à y jeter des lueurs éphémères, semblables aux étincelles du diamant qui ne donne ni chaleur ni lumière...

Quelques hommes à paradoxes, riant sous cape des gens qui épousaient leurs admirations ou leurs mépris pour les hommes et les choses, faisaient déjà de cette politique à double tranchant, avec laquelle ils conspiraient contre tous les systèmes, sans prendre parti pour aucun.

Le *jugueur*, qui ne s'étonne de rien, qui se mouche au milieu d'une cavatine aux Bouffons, y chante *brava!*... avant tout le monde, et contredit ceux qui prédisent son avis, était là, cherchant à s'attribuer les mots des gens d'esprit.

Parmi ces convives, cinq avaient de l'avenir, une dizaine devait obtenir quelque gloire viagère, et, quant aux autres, ils pouvaient se dire, comme toutes les médiocrités, le fameux mot de Louis XVIII : *Union et oubli...*

L'amphitryon avait la gaité soucieuse d'un homme qui dépense deux mille écus; et, comme de temps à autre ses yeux se dirigeaient avec impatience vers la porte du salon,

il était facile de voir que tous les convives se trouvaient réunis, moins un... Alors apparut un gros petit homme vêtu de noir, accueilli soudain par une flatteuse rumeur. C'était le notaire qui, le matin même, avait achevé de créer le journal.

Un domestique en grande livrée vint ouvrir les portes d'une vaste salle à manger, où chacun alla, sans cérémonie, reconnaître sa place autour d'une table immense.

Avant de quitter les salons, Raphaël y jeta un dernier coup-d'œil. Son souhait était certes bien complètement réalisé. La soie et l'or tapissaient les appartemens. De riches candelabres, supportant d'innombrables bougies, faisaient briller les moindres frises dorées, les ciselures délicates des bronzes, et les somptueuses couleurs de l'ameublement. Des fleurs rares, contenues dans quelques jardinières artistement construites avec des bambous, répandaient de doux parfums. Les draperies respiraient une élégance sans prétention, et il y avait en tout je ne sais quelle grâce poétique dont le prestige devait agir sur l'imagination d'un homme dénué d'argent.

— Cent mille livres de rente sont un bien joli commentaire du catéchisme, et nous aident merveilleusement à mettre *la morale en action!*... dit-il en soupirant. Oh! oui, ma vertu ne va guère à pied... Pour moi le vice... c'est une mansarde, un habit râpé, un chapeau gris en hiver et des dettes chez le portier... Ah! je veux vivre au sein de ce luxe un an, six mois, n'importe... et puis après... mourir. J'aurai du moins épuisé, connu, dévoré mille existences.

— Oh! oh!..! lui dit Émile, qui l'écoutait, tu prends le coupé d'un agent de change pour le bonheur... Va, tu serais bientôt ennuyé de la fortune en t'apercevant qu'elle te ravirait la chance d'être un homme supérieur... Entre les pauvretés de la richesse et les richesses de la pauvreté, l'artiste a-t-il jamais hésité!... Il nous faut des luttes, à nous autres... Aussi, prépare ton estomac!... Vois!...

Et il lui montra, par un geste héroïque, le majestueux,

le trois fois saint, évangélique et rassurant aspect que présentait la salle à manger du benoît capitaliste.

— Cet homme-là, reprit-il, ne s'est vraiment donné la peine d'amasser son argent que pour nous... N'est-ce pas une espèce d'éponge oubliée par les naturalistes dans l'ordre des *polypiers*, et qu'il s'agit de presser avec délicatesse, avant de la laisser sucer par des héritiers? Ne trouves-tu pas du style aux bas-reliefs qui décorent les murs? Et les lustres, et les tableaux, quel luxe bien entendu! S'il faut croire les envieux et ceux qui tiennent à voir les ressorts de la vie, cet homme aurait tué, pendant la révolution, je ne sais quelle vieille dame asthmatique, un petit orphelin scrofuleux et quelque autre personne. Peux-tu donner place à des crimes sous les cheveux grisonnans de notre vénérable amphitryon?... Il a l'air d'un bien bon homme... Vois donc comme l'argenterie étincelle!... Chacun de ces rayons brillans serait un coup de poignard... Allons donc! autant vaudrait croire en Mahomet. Si le public avait raison, voici trente hommes de cœur et de talent qui s'apprêteraient à manger les entrailles, à boire le sang d'une famille!... Et nous deux, jeunes gens pleins de candeur et d'enthousiasme, nous serions complices du forfait!... J'ai envie de demander à notre capitaliste s'il est honnête homme...

— Non, pas maintenant! s'écria Raphaël : quand il sera ivre-mort, — nous aurons dîné.

Et les deux amis s'assirent en riant.

D'abord, chaque personne contempla pendant un temps encore plus court que la parole destinée à l'exprimer, le coup-d'œil offert par une longue table, blanche comme une couche de neige fraîchement tombée, et sur laquelle s'élevaient symétriquement les couverts couronnés de petits pains blonds. Les cristaux répétaient les couleurs de l'iris dans leurs reflets étoilés; les bougies traçaient des feux croisés à l'infini, et les mets, placés sous des dômes d'argent, aiguillaient l'appétit et la curiosité. Les paroles furent assez rares. Les voisins se regardèrent. Le vin de Madère circula.

Les verres se remplirent. Les assiettes vides disparurent.

Puis, le premier service apparut dans toute sa gloire. Il aurait fait honneur à feu Cambacérès, et Brillat-Savarin l'eût célébré. Les vins de Bordeaux, de Bourgogne, blancs, rouges, furent servis avec une profusion royale. Cette première partie du festin était comparable, en tout point, à l'exposition d'une tragédie classique.

Le second acte devint quelque peu bavard. Chaque convive avait bu deux ou trois bouteilles en changeant de crûs suivant ses caprices, de sorte qu'au moment où l'on emporta les restes de ce magnifique service, de tempestueuses discussions s'étaient établies. Quelques fronts pâles rougissaient, plusieurs nez commençaient à s'empourprer, les visages s'allumaient, les yeux pétillaient. C'était l'aurore de l'ivresse. Le discours ne sortait pas encore des bornes de la civilité; mais les railleries, les bons mots s'échappaient insensiblement de toutes les bouches, et la calomnie élevait même tout doucement sa petite tête et parlait d'une voix flûtée. Ça et là, quelques sournois écoutaient attentivement, espérant garder leur raison.

Le second service trouva donc les esprits tout-à-fait échauffés. Chacun mangea en parlant, parla en mangeant, but sans prendre garde à l'influence des liquides, tant ils étaient lampans et parfumés, tant l'exemple était contagieux... L'amphitryon, se piquant d'animer ses convives, fit avancer les vins du Rhône, de vieux Roussillons capiteux; et alors, déchainés comme les chevaux d'une malle-poste partant d'un relais, ces hommes, fouettés par les piquantes flèches du vin de Champagne impatientement attendu, mais abondamment versé, laissèrent galoper leur esprit dans le vide des raisonnemens que personne n'écoute, se mirent à raconter ces histoires qui n'ont pas d'auditeur, recommencèrent cent fois ces interpellations qui restent sans réponse... L'orgie seule déploya sa grande voix, sa voix, composée de cent clameurs confuses qui grossissent comme les crescendo de Rossini.... Puis arrivèrent les toasts insidieux, les forfanteries, les défis.

Tous renonçaient à se glorifier de leur capacité intellectuelle pour revendiquer celle des tonneaux, des foudres, des cuves. Il semblait que chacun eût deux voix...

Un moment vint où les valets sourirent, car alors les maîtres parlaient tous à la fois...

Mais cette mêlée de paroles, où les paradoxes douteusement lumineux, les vérités grotesquement habillées se heurtèrent à travers les cris, les jugemens, les niaiseries, comme au milieu d'un combat se croisent les boulets, les balles et les fragmens de mitraille, eût sans doute intéressé quelque philosophie par la singularité des pensées, ou surpris un politique par la bizarrerie des systèmes. C'était tout à la fois un livre et un tableau.

Les philosophies, les religions, les morales, si différentes d'une latitude à l'autre, les gouvernemens, enfin tous les grands actes de l'intelligence humaine, tombèrent sous une faux aussi longue que celle du Temps; et, peut-être, eussiez-vous pu difficilement décider si elle était maniée par la Sagesse ivre, ou par l'Ivresse devenue sage et clairvoyante.

Ces esprits emportés par une espèce de tempête semblaient vouloir, comme la mer irritée contre ses falaises, ébranler toutes les lois entre lesquelles flottent les civilisations, satisfaisant ainsi, sans le savoir, à l'arrêt dès longtemps porté par Dieu, qui laissa dans la nature le bien et le mal sans cesse en présence, en gardant pour lui le secret de leur lutte perpétuelle. Furieuse et burlesque, la discussion fut en quelque sorte un sabbat des intelligences. Mais entre les tristes plaisanteries, dites par ces enfans de la révolution, et les propos des buveurs tenus à la naissance de Pantagruel, il y avait tout l'abîme qui sépare le dix-neuvième siècle du seizième. Celui-ci apprêtait une destruction en riant, et le nôtre riait au milieu des ruines...

— Comment appelez-vous le jeune homme qui se trouve là-bas?... dit le notaire en montrant Raphaël; j'ai cru l'entendre nommer *Valentin*?...

— Que chantez vous avec votre Valentin tout court!... s'écria Émile en riant. Raphaël de Valentin!... s'il vous plaît. Nous ne sommes pas un enfant trouvé; mais le descendant de l'empereur *Valens*, souche des *Valentinois*, fondateur des villes de Valence en Espagne et en France, héritier légitime de l'empire d'Orient... Si nous laissons trôner Mahmoud à Constantinople, c'est par pure bonne volonté, faute d'argent ou de soldats...

Et il décrivit en l'air, avec sa fourchette, une couronne au-dessus de la tête de Raphaël.

Le notaire se recueillit pendant un moment; puis il se remit à boire en laissant échapper un geste authentique, par lequel il semblait avouer qu'il lui était impossible de rattacher à sa clientèle les villes de Valence, de Constantinople, Mahmoud, l'empereur *Valens* et la famille des Valentinois.

— La destruction de ces fourmillières nommées Babylone, Tyr, Carthage ou Venise, toujours écrasées sous les pieds d'un géant qui passe, n'est-elle pas un avertissement donné à l'homme par une puissance moqueuse?... dit un journaliste, espèce d'esclave acheté pour faire du Bossuet à dix sous la ligne.

— Moïse, Sylla, Louis XI, Richelieu, Robespierre et Napoléon sont peut-être un même homme qui reparaît à travers les civilisations comme les comètes dans le ciel!.. répondit Raphaël.

— Pourquoi sonder la Providence?... dit un fabricant de ballades.

— Allons, voilà la Providence!... s'écria le jugeur en l'interrompant; je ne connais rien au monde de plus élastique.

— Oh! et le budget!... répliqua l'amphitryon.

— Et la conscience d'un sénateur?... demanda Émile....

— Mais, monsieur, Louis XIV a fait périr plus d'hommes pour creuser les aqueducs de Maintenon, que la Convention pour asseoir justement l'impôt, pour mettre de l'imité dans

la loi, nationaliser la France, et faire également partager les héritages!... disait un jeune homme devenu républicain faute d'une syllabe devant son nom.

— Monsieur, lui répondit un propriétaire, vous qui prenez le sang pour du vin, cette fois-ci, laisserez-vous à chacun sa tête sur ses épaules?

— A quoi bon, monsieur?... Les principes de l'ordre social ne valent-ils donc pas quelque chose?...

— Quelle horreur!... Vous n'auriez nul chagrin de tuer vos amis pour un *si*...

— Hé! monsieur, l'homme qui a des remords est le vrai scélérat, car il a quelque idée de la vertu, tandis que Pierre-le-Grand, Pizarre, le duc d'Albe, étaient des systèmes, et le corsaire Mønbar, une organisation...

— Mais la société ne peut-elle pas se priver de vos systèmes et de vos organisations...?

— Oh! d'accord... s'écria le républicain...

— Eh! votre stupide république me donne des nausées!... Nous ne saurions découper tranquillement un chapon sans y trouver la loi agraire!...

— Tes principes sont excellents, mon petit Brutus farci de truffes!... Mais tu ressembles à mon valet de chambre! Le drôle est si cruellement possédé par la manie de la propriété, que si je lui laissais broser mes habits à sa fantaisie, j'irais tout nu...

— Vous êtes des brutes!... Vous voulez nettoyer une nation avec des cure-dents!... répliqua l'homme à la république. Selon vous, la justice serait plus dangereuse que les voleurs...

— Hé! hé!... dit un avoué.

— Sont-ils ennuyeux avec leur politique! — Fermez la porte. — Il n'y a pas de sciences ou de vertus qui valent une goutte de sang. Si nous voulions faire la liquidation de la vérité, nous la verrions peut-être en faillite!...

— Ah! il en aurait sans doute moins coûté de nous amuser dans le mal que de nous disputer dans le bien... Aussi je

donnerais tous les discours prononcés à la tribune depuis quarante ans pour une truite, pour un conte de Perrault ou une croquade de Charlet...

— Vous avez bien raison... — Passez-moi les asperges...

— Car, après tout, la liberté enfante l'anarchie, l'anarchie conduit au despotisme, et le despotisme ramène à la liberté. Des millions d'êtres ont péri sans avoir pu faire triompher l'une ou l'autre! N'est-ce pas le cercle vicieux dans lequel tournera toujours le monde moral? Quand l'homme croit avoir perfectionné, il n'a fait que déplacer les choses!

— Oh! oh!... s'écria un vaudevilliste, alors, Messieurs, je porte un toast à — Charles X, père de la liberté!...

— Pourquoi pas?... dit un journaliste. Quand le despotisme est dans les lois, la liberté se trouve dans les mœurs, et *vice versa*... Buvez donc à l'imbécillité du pouvoir qui nous donne tant de pouvoir sur les imbéciles!...

— Hé! mon cher, au moins Napoléon nous a-t-il laissé de la gloire! criait un officier de marine qui n'était pas sorti de Brest.

— Ah! la gloire!... Triste denrée!... Elle se paie cher et ne se garde pas!... Ne serait-elle point l'égoïsme des grands hommes, comme le bonheur est celui des sots?...

— Monsieur, vous êtes bien heureux!...

— Le premier qui inventa les fossés était sans doute un homme faible, car la société ne profite qu'aux gens chétifs... Placés aux deux extrémités du monde moral, le sauvage et le penseur ont également horreur de la *propriété*.

— Joli!... s'écria le notaire, s'il n'y avait pas de propriétés, comment pourrions-nous faire des actes?...

— Voilà des petits pois délicieusement fantastiques!...

— ... Et le curé fut trouvé mort dans son lit, le lendemain.

— Qui parle de mort?... Ne badinez pas! J'ai un oncle...

— Vous vous résigneriez sans doute à le perdre...

— Ce n'est pas une question...

— Écoutez-moi!... Messieurs! *Manière de tuer son oncle* :

Chut!... (Écoutez! Écoutez!) Ayez d'abord un oncle gros et gras, septuagénaire au moins, ce sont les meilleurs oncles... Faites-lui manger, sous un prétexte quelconque, un pâté de foie gras...

— Hé! mon oncle est un grand homme, sec, avare et sobre...

— Ah! ces oncles-là sont des monstres qui abusent de la vie...

— La voix de Malibran a perdu deux notes!

— Non, monsieur...

— Si, monsieur.

— Oh! oh! — *Oui et non.* — N'est-ce pas l'histoire de toutes les dissertations religieuses, politiques et littéraires... L'homme est un bouffon qui danse sur un précipice!

— A vous entendre, je suis un sot...

— Au contraire, c'est parce que vous ne m'entendez pas!...

— L'instruction!... Belle niaiserie. M. Heineffetermach porte le nombre des volumes imprimés à plus d'un milliard, et la vie d'un homme ne permet pas d'en lire cent cinquante mille!... Alors expliquez-moi ce que signifie le mot *instruction*? Pour les uns, elle consiste à savoir le nom du cheval d'Alexandre, du dogue *Bérécillo*, de Tabourot, seigneur des Accords, et d'ignorer celui de l'homme auquel nous devons le flottage des bois, ou la porcelaine. Pour les autres, être instruit?... c'est savoir brûler un testament et vivre en honnêtes gens, aimés, considérés, au lieu de voler une montre en récidive, avec les circonstances aggravantes, et d'aller mourir en place de Grève...

— Lamartine restera!...

— Ah! Scribe, monsieur, a bien de l'esprit...

— Et Victor Hugo¹?...

¹ Obligé de donner de l'actualité à son livre, l'auteur a fait parler dans ce banquet les convives avec la liberté que supposent le vin et la bonne chère; mais il espère que son opinion sur des hommes dont il estime sincèrement les ouvrages, ne sera pas suspectée.

— C'est un grand homme ! n'en parlons plus !...

— Vous êtes ivres !...

— La conséquence immédiate d'une constitution est l'aplatissement des intelligences... Arts, sciences, monuments, tout est dévoré par un effroyable sentiment d'égoïsme, notre lèpre actuelle !... Vos trois cents bourgeois, assis sur des banquettes, ne pensent qu'à planter des peupliers... Le despotisme fait illégalement de grandes choses, et la liberté ne se donne même pas la peine d'en faire légalement de très-petites !...

— Votre enseignement mutuel fabrique des pièces de cent sous en chair humaine ! dit un absolutiste en interrompant. Les individualités disparaissent chez un peuple nivelé par l'instruction !...

— Cependant le but de la société n'est-il pas de procurer à chacun le bien-être ?... demanda le saint-simonien.

— Si vous aviez cinquante mille livres de rente, vous ne penseriez guère au peuple !... Êtes-vous épris de belle passion pour l'humanité ?... Allez à Madagascar, vous y trouverez un joli petit peuple tout neuf à saint-simoniser !... Ah ! ah !

— Vous êtes un carliste !...

— Pourquoi pas ?... J'aime le despotisme, il annonce un certain mépris pour la race humaine. Je ne hais pas les rois... Ils sont si amusants !... Trôner dans une chambre, à trente millions de lieues du soleil !... N'est-ce donc rien ?...

— Mais résumons cette large vue de la civilisation !... disait le savant, qui, pour l'instruction du sculpteur inattentif, avait entrepris une discussion sur le commencement des sociétés et sur les peuples autochtones. A l'origine des nations, la force fut en quelque sorte matérielle, une, grossière... Puis, avec l'accroissement des aggrégations, les gouvernements ont procédé par des décompositions plus ou moins habiles du pouvoir primitif. Ainsi, dans la haute antiquité, la force était dans la théocratie. Le prêtre tenait le glaive et l'encensoir. Plus tard, il y eut deux sacerdoces, le pontife

et le roi. Aujourd'hui, notre société, dernier terme de la civilisation, a distribué la puissance suivant le nombre des combinaisons; et nous sommes arrivés aux forces nommées : industrie, pensée, argent, parole... Alors le pouvoir n'ayant plus d'unité, marche sans cesse vers une dissolution sociale qui n'a plus d'autre barrière que l'intérêt. Aussi nous ne nous appuyons ni sur la religion, ni sur la force matérielle, mais sur l'intelligence... Le livre vaut-il le glaive, la discussion vaut-elle l'action?... Voilà le problème...

— L'intelligence a tout tué!... s'écria le carliste. Allez! la liberté absolue mène les nations au suicide. — Elles s'ennuient dans le triomphe, comme un Anglais millionnaire. — Que nous direz-vous de neuf?... Aujourd'hui vous avez ridiculisé tous les pouvoirs, et c'est même chose vulgaire que de nier Dieu! Vous n'avez plus de croyance. Aussi le siècle est-il comme un vieux sultan perdu de débauche! Enfin, votre lord Byron, en dernier désespoir de poésie, a chanté les passions du crime!...

— Savez-vous, lui répondit un médecin complètement ivre, qu'à peine y a-t-il une membrane de différence entre un homme de génie et un grand criminel?...

— Peut-on traiter ainsi la vertu! s'écria le vaudevilliste. La vertu, sujet de toutes les pièces de théâtre, dénouement de tous les drames, base de tous les tribunaux!...

— Hé! tais-toi donc, animal!... Ta vertu, c'est Achille sans talon!...

— A boire!...

— Veux-tu parier que je bois une bouteille de vin de Champagne d'un seul trait.

— Quel trait d'esprit!... s'écria le caricaturiste.

— Ils sont gris comme des charretiers!... dit un jeune homme qui donnait sérieusement à boire à son gilet.

— Oui, monsieur, le gouvernement actuel est l'art de faire régner l'opinion publique?...

— L'opinion, mais c'est la plus vicieuse de toutes les prostituées... A vous entendre, hommes de morale et de poli-

tique, il faudrait sans cesse préférer vos lois à la nature, l'opinion à la conscience... Allez, tout est vrai, tout est faux ! Si la société nous a donné le duvet des oreillers, elle a certes compensé le bienfait par la goutte, comme elle a mis la procédure pour tempérer la justice, et les rhumes à la suite des cachemires...

— Monstre!... dit Émile en interrompant le misanthrope, comment peux-tu médire de la civilisation en présence de tant de vins, de mets, et à table jusqu'au menton ! Mords ce chevreuil aux pieds et aux cornes dorées; mais ne mords pas ta mère !...

— Est-ce ma faute, à moi, si le catholicisme arrive à mettre un million de dieux dans un sac de farine, si la république aboutit toujours à quelque Robespierre, si la royauté se trouve entre l'assassinat de Henri IV et le jugement de Louis XVI... et si le libéralisme devient Lafayette?...

— L'avez-vous embrassé?

— Non.

— Alors taisez-vous, sceptique? . .

— Les sceptiques sont les hommes les plus consciencieux...

— Ils n'ont pas de conscience.

— Que dites-vous?... Ils en ont au moins deux !...

— Escompter le ciel!... Monsieur, voilà une idée vraiment commerciale. Les religions antiques n'étaient qu'un heureux développement du plaisir physique; mais nous autres nous avons développé l'âme et l'espérance. Il y a eu progrès...

— Hé, mes bons amis, que pouvez-vous attendre d'un siècle repu de politique?... Quel a été le sort de Smarra?... La plus ravissante conception...

— Smarra!... cria le *jugueur*, d'un bout de la table à l'autre. — Ce sont des phrases tirées au hasard dans un chapeau !... Véritable ouvrage écrit pour Charenton!...

— Vous êtes un sot!...

— Vous êtes un drôle...

— Oh! oh!...

— Ah! ah!...

— A demain... monsieur!...

— A l'instant!... répondit le poète...

— Allons!... allons, vous êtes deux braves...

— Ils ne peuvent seulement pas se mettre debout!...

— Ah! je ne me tiens pas droit peut-être? reprit le belliqueux auteur en se dressant comme un cerf-volant indécis...

Il jeta sur la table un regard hébété. Puis, comme exténué par cet effort, il retomba sur sa chaise, pencha la tête, et resta muet.

— Ne serait-il pas plaisant!... dit le *jugueur* à son voisin, de me battre pour un ouvrage que je n'ai jamais vu ni lu?

— Eugène, prends garde à ton habit! Ton voisin pâlit...

— Kant!..... Encore un ballon lancé pour amuser les niais! Le matérialisme et le spiritualisme sont deux jolies raquettes avec lesquelles des charlatans en robe font aller le même volant. Que Dieu soit en tout, selon Spinoza, ou que tout vienne de Dieu, selon saint Paul... Imbéciles!... Ouvrir ou fermer une porte... Est-ce pas le même mouvement? L'œuf vient-il de la poule ou la poule de l'œuf?... — Passez-moi du canard! — Voilà toute la science!...

— Nigaud!... lui cria le savant, la question que tu poses est tranchée par un fait.

— Et lequel?...

— Les chaires de professeurs n'ont pas été faites pour la philosophie, mais bien la philosophie pour les chaires?... Mets des lunettes et lis le budget...

— Voleurs!...

— Imbéciles!...

— Fripons!...

— Dupes!...

— Où trouverez-vous ailleurs qu'à Paris un échange aussi vif, aussi rapide entre les pensées?... s'écria le plus spirituel des artistes en prenant une voix de basse-taille.

— Allons, Henri!... quelque farce classique!... Voyons, une charge!...

— Voulez-vous que je vous fasse le dix-neuvième siècle?....

— Écoutez!...

— Silence!...

— Mettez des sourdines à vos mufles!...

— Te tairas-tu, chinois!...

— Donnez-lui du vin, et qu'il se taise, cet enfant!...

— A toi, Henri!...

L'artiste boutonna son habit noir jusqu'au col, mit ses gants jaunes, et se grima de manière à singer *le Globe*; mais, le bruit couvrant sa voix, il fut impossible de saisir un seul mot de sa spirituelle moquerie; et alors, s'il ne représenta pas le siècle, au moins représenta-t-il le journal... car — il ne s'entendit pas lui-même.

Le dessert se trouva servi comme par enchantement. La table était couverte d'un admirable surtout en bronze doré, sorti des ateliers de Thonire. De ravissantes figures, données par un célèbre artiste des formes prestigieuses de la beauté idéale, soutenaient et portaient des buissons de fraises, des ananas, des dattes fraîches, des raisins jaunes, de blondes pêches, des oranges arrivées de Sétubal par un paquebot, des grenades, des fruits de la Chine; enfin toutes les surprises du luxe, les miracles du petit four, les délicatesses les plus friandes, les friandises les plus séductrices. Les couleurs de ces tableaux gastronomiques étaient rehaussées par l'éclat de la porcelaine, par des lignes étincelantes d'or, par les découpures des vases. Gracieuse comme les liquides franges de l'océan, verte et légère, la mousse couronnait les paysages du Poussin, copiés à Sèvres.... Le budget d'un prince allemand n'aurait pas payé cette richesse insolente.

L'argent, la nacre, l'or, les cristaux étaient de nouveau prodigués sous de nouvelles formes; mais les yeux engourdis et la verbeuse fièvre de l'ivresse permirent à peine aux

convives d'avoir une intuition vague de cette féerie digne d'un conte oriental.

Les vins de dessert apportèrent leurs parfums et leurs flammes, philtres puissans, vapeurs enchanteresses, qui engendrent une espèce de mirage intellectuel, et dont les liens puissans enchaînent les pieds, alourdissent les mains...

Les pyramides de fruits furent pillées, les voix grossirent, le tumulte grandit. Alors il n'y eut plus de paroles distinctes. Les verres volaient en éclats, et des rires atroces partaient comme des fusées.

Un vaudevilliste saisit un cor, et se mit à sonner une fanfare. Ce fut comme un signal donné par le diable. Cette assemblée en délire hurla, siffla, chanta, cria, rugit, gronda.

Vous eussiez souri de voir les gens naturellement gais devenir sombres comme les dénouemens de Crébillon, ou rêveurs comme des marins en voiture. Les hommes fins disaient leurs secrets à des curieux, qui n'écoutaient pas. Les mélancoliques souriaient comme des danseuses qui achièvent leurs pirouettes. Un journaliste se dandinait à la manière des ours en cage... Des amis intimes se battaient. Les ressemblances animales inscrites sur les figures humaines et si curieusement démontrées par les physiologistes, reparaissaient vaguement dans les gestes, dans les habitudes du corps... Il y avait un livre tout fait pour quelque Bichat qui se serait trouvé là, froid et à jeun.

Le maître du logis, se sentant ivre et n'osant se lever, approuvait les extravagances de ses convives par une grimace fixe, et tâchait de conserver un air décent et hospitalier. Sa large figure, devenue rouge et bleue, presque violacée, terrible à voir, s'associait au mouvement général par des efforts semblables au roulis et au tangage d'un brick.

— Les avez-vous assassinés?... lui demanda Emile.

— La confiscation et la peine de mort sont abolies, répondit le banquier.

Puis il se prit à rire en haussant les sourcils d'un air tout à la fois plein de finesse et de bêtise.

— Mais ne les voyez-vous pas quelquefois en songe?... reprit Raphaël.

— Il y a prescription!... dit le meurtrier plein d'or.

— Et sur sa tombe!... s'écria Emile d'un ton sardonique, l'entrepreneur du cimetière gravera :

Passans, accordez une larme à sa mémoire!...

— Oh! reprit-il, je donnerais bien cent sous au mathématicien qui me démontrerait par une équation algébrique l'existence de l'enfer!...

Il jeta une pièce en l'air.

— Face pour Dieu!...

— Ne regarde pas, cria Raphaël en saisissant la pièce. Que sait-on? le hasard est si plaisant!

— Hélas!... reprit Emile d'un air tristement bouffon, je ne vois pas où poser les pieds entre la géométrie de l'incrédule et le *pater noster* du pape. — Buons!... *Trinc!* est, je crois, l'oracle de la dive bouteille, et sert de conclusion au Pantagruel!...

— Nous devons au *pater noster*, répondit Raphaël, nos arts, nos monumens, nos sciences peut-être; et, bienfait plus grand encore, nos gouvernemens modernes, dans lesquels une société vaste et féconde est merveilleusement représentée par cinq cents intelligences, où les forces opposées les unes aux autres, se neutralisent, en laissant tout pouvoir à la CIVILISATION, reine gigantesque qui remplace le roi... cette ancienne et terrible figure; espèce de *faux destin* créé par l'homme entre le ciel et lui... En présence de tant d'œuvres accomplies, l'athéisme apparaît comme un squelette qui n'engendre pas!... Qu'en dis-tu?...

— Je songe aux flets de sang répandus par le catholicisme!... dit froidement Emile. Il a pris nos veines et nos nos cœurs pour faire une contrefaçon du déluge. — Mais n'importe!... Tout homme qui pense doit marcher sous la bannière du Christ!... Lui seul a consacré le triomphe de

l'esprit sur la matière ; lui seul nous a puissamment révélé le monde intermédiaire qui nous sépare de Dieu !...

— Bah ! reprit-il, en jetant à Raphaël un indéfinissable sourire d'ivresse, pour ne pas nous compromettre, portons le fameux toast :

— *Düs ignotis!*...

Et ils vidèrent leurs calices de science, de gaz carbonique, de parfums, de poésie et d'incrédulité.

DE BALZAC.



Variétés.

DE

LA PAIRIE EN FRANCE.

Je suis forcé de dire en très-peu de mots ce qui aurait exigé de longs développemens. Heureusement, aujourd'hui les questions politiques ont été tant de fois examinées, que le public en connaît les élémens. L'intelligence du lecteur nous impose la brièveté, et c'est souvent un service qu'elle nous rend.

Les dispositions particulières de la Charte de 1830, après avoir annulé les créations de pairs de Charles X, portent : « Et pour prévenir le retour de graves abus qui ont altéré le » principe de la pairie, l'article 27 de la Charte, qui donne » au roi la faculté illimitée de nommer des pairs, sera soumis » à un nouvel examen dans la session de 1831. »

Cet article 27 (aujourd'hui article 23), porte : « La nomination des pairs de France appartient au roi. Leur nombre » est illimité ; il peut en varier les dignités, les nommer à » vie ou les rendre héréditaires, selon sa volonté. »

Quoique l'obligation du nouvel examen spécifie particulièrement dans cet article la faculté illimitée donnée au roi

de nommer des pairs, il est explicite que l'article entier est soumis à un nouvel examen. Or, un examen ne signifie rien, s'il ne signifie le droit de modification, de changement même, dans le sens le plus large; car, si, après avoir examiné cet article, et l'avoir trouvé mauvais en tout ou en partie, la chambre n'avait pas le droit de le refaire à son gré, la Charte lui aurait fait une promesse ridicule et une prescription inutile. Cela ne pourra être contesté que par la mauvaise foi.

Toute la constitution de la pairie est donc mise en question, sauf les autres articles de la Charte touchant ce pouvoir législatif, et auxquels il y aurait également mauvaise foi à prétendre déroger.

Une autre objection sera faite. C'est la session de 1831 qui procédera à cet examen. Or, la session comprend le concours des deux chambres. Ainsi la chambre des pairs, dit-on, pourrait mettre son *veto* aux décisions de celle des députés sur cette question. Il est encore évident que, s'il en était ainsi, l'annonce du nouvel examen serait toujours illusoire. La chambre des pairs est implicitement contrainte par la Charte à ratifier ce qu'aura fait la chambre des députés. Le bon sens lui a dicté son devoir avec cet axiome : « Nul ne peut être juge dans sa propre cause. »

Posons donc les questions dans l'hypothèse d'une reconstitution complète de la pairie.

DES TROIS POUVOIRS.

Le système bicamériste n'est plus en question en France, ni même chez le plus grand nombre des peuples libres. C'est en vain que mon illustre ami Jeremie Bentham le poursuit d'objections multipliées et pressantes. Je ne veux point lutter contre une opinion établie. La Constitution de 1791 a laissé le souvenir d'une expérience manquée; et, lors même que deux chambres émanent de la même source élective, et ne sont au fond qu'une seule assemblée divisée en deux sections, on y voit un utile obstacle à une trop facile et trop

active fabrication de lois. Sans doute la formalité de plusieurs lectures successives des projets, comme en Angleterre, pourrait obvier à cet inconvénient; mais on voit aussi dans le système des deux chambres le complément d'une sorte de trinité législative, où un pouvoir peut servir de médiateur entre les deux autres, et les balancer en renforçant au besoin l'un d'eux de sa prépondérance.

C'est toutefois, dans la pratique, un fort embarrassant problème que cette balance des trois pouvoirs. Nos quinze ans de restauration ne sont autre chose que leur lutte continue; tantôt la royauté s'alliant à la chambre élective contre la pairie, et changeant la majorité de celle-ci par des irruptions de nouveaux membres; tantôt la pairie aidant la royauté à changer la composition de la chambre élective par de nouveaux systèmes électoraux.

Comme il importe que la royauté se défende et subsiste, quand elle n'est pas d'accord avec la chambre des députés, elle en appelle aux électeurs; et quand elle n'est pas d'accord avec la chambre des pairs, que voulez-vous qu'elle fasse? Il faut donc qu'elle se mette en équilibre avec celle-ci, en remaniant sa majorité? La conséquence forcée est que les chambres sont deux pouvoirs tempérés, l'un par la dissolution, l'autre par les fournées.

Or, on est convenu que ce remède est mauvais; il s'agit d'en trouver un autre.

Chercher l'accord parfait, l'harmonie continue des trois pouvoirs, est s'abuser sur les choses humaines. Pour faire le bien, il ne faut vouloir que le possible. Les trois pouvoirs sont destinés aux tiraillemens, et quelquefois à la lutte ouverte, comme le sont tous les intérêts de la société. L'essentiel est d'éviter les luttes, ou du moins de leur préparer une issue, et de rendre les tiraillemens le moins rudes qu'il se peut, afin que la machine politique roule sans trop de secousses.

Il y a des gens pleins de candeur, et qui abondent dans leur propre sens, au point de vouloir une pairie qui voie les ques-

tions tout-à-fait du même œil que la chambre élective, et puis une chambre élective et une royauté qui ne puissent être en dissentiment sur rien. C'est vouloir que ces trois pouvoirs n'en soient qu'un seul : alors à quoi bon trois pouvoirs ? C'est dommage qu'ils ne soient pas homogènes ? Vraiment je le crois bien. Mais c'est dommage que la société ne soit pas homogène, qu'il s'y trouve des intérêts divers, des opinions diverses. Prenons-là donc telle qu'elle est.

J'y vois d'une part le besoin et l'impatience du mieux, de l'autre la crainte de l'innovation, crainte ou intéressée ou réfléchie, il n'importe ; en troisième lieu, la nécessité de cheminer. Là est la tendance de l'humanité vers le progrès ; puis l'expérience qui le retarde pour ne pas le compromettre ; enfin l'action qui l'accomplit. Cela représente assez bien l'avenir, le passé et le présent. La chambre élective paraît plus spécialement destinée à tendre au progrès ; la mission de la royauté est de l'accomplir le plus sûrement qu'il se peut pour le bien du pays, auquel elle est intimement liée ; reste à la pairie, ou, pour mieux dire, au sénat, aux anciens, à montrer les obstacles, à donner les conseils de la prudence.

Ainsi je conçois rationnellement les attributions et l'essence des trois pouvoirs. De la sorte, le mécanisme gouvernemental, fondé sur la nature des choses, n'est plus une vague théorie construite par imitation, et dont on cherche le pourquoi.

Pour que la pairie soit utile, spéciale, rationnelle, il faut qu'elle représente la science politique du pays ; elle doit être l'organe de l'expérience législative.

Entre l'impatience du pays pour les réformes, et la résistance de l'aristocratie sénatoriale, la royauté prendra un moyen terme pour les concilier et pour agir en conséquence. J'avoue que je ne vois pas d'autre mode d'obtenir cette pondération des trois pouvoirs dont beaucoup de gens parlent sans s'en rendre raison.

Les esprits à opinions absolues se moquent du milieu : c'est tout naturel ; les esprits positifs, qui se renferment dans les

faits, acceptent le milieu, non comme une vérité absolue, mais comme une réalité utile, mais comme l'équilibre naturel des choses du monde, comme l'assiette, bonne ou mauvaise, que reprend toujours la société à la suite des oscillations qu'elle subit de temps en temps. Ce milieu, les gens sensés ne peuvent sérieusement le condamner : seulement ils peuvent trouver que leurs adversaires ne le placent pas où il est réellement. Il est mobile et progressif, comme toutes choses humaines. Il se déplace d'époque en époque, de révolution en révolution. Il est le produit net de chaque bouleversement, et l'expression du degré de perfectionnement où est arrivée la masse sociale. Les âmes généreuses qui s'impatientent de la lenteur du progrès et de la tenacité des abus, des sottises, s'indignent de voir le milieu où il se trouve ; elles ne peuvent le croire encore si arriéré. Mais il faut bien se résigner, et attendre encore pour qu'il se rapproche de l'avant-garde de notre civilisation. Patience : chaque chose doit arriver en son temps, pour réussir et durer. Laissons le milieu cheminer entre le mouvement et la résistance. N'oublions pas non plus que la résistance est indispensable au mouvement : en physique, on ne peut même concevoir celui-ci sans celle-là ; en politique, on ne le peut davantage.

LA PAIRIE DE LA RESTAURATION.

Louis XVIII fit une pairie, non-seulement pour satisfaire le sénat impérial qui l'avait appelé à cette condition, mais encore pour imiter ce qu'il avait vu en Angleterre.

Mais la pairie anglaise est-elle imitable en France ? Non, parce qu'elle est loin de nous convenir, et ensuite parce que nous n'avons pas de quoi l'imiter.

La faute de Louis XVIII fut d'avoir conçu une pairie moitié anglaise, moitié impériale : anglaise par quelques formes touchant l'institution, l'âge, les titres, etc. ; impériale par le secret des délibérations, secret du reste assez peu respecté. Il est résulté de là un corps sans action, sans vie à lui propre.

tout entier dans les mains de la royauté, et incapable d'une direction soutenue.

La pairie est tout en Angleterre; en France, elle n'a été presque rien. Puisqu'elle existe dans notre Charte, tâchons donc qu'elle soit quelque chose; car il ne faut pas qu'elle ne soit rien, ni tout.

En Angleterre, la pairie n'a pas été faite par la constitution, comme le sera la nôtre. Là elle est, parce qu'elle était; elle est antérieure à la royauté de 1688, et même aux communes du XIII^e siècle. Les pairs d'Angleterre sont des souverains féodaux, et ils sont plus souverains de leurs fiefs que le roi ne l'est de son royaume. Ils peuvent envoyer un fondé de pouvoir voter à leur place, comme un roi envoie un ambassadeur chez son voisin. Pourquoi les membres des communes n'en peuvent-ils faire autant? c'est, dit-on, que les pairs représentent le territoire, et que les députés ne sont que les délégués des habitans; cette explication et d'autres plus subtiles ne m'ont jamais satisfait beaucoup. La pairie anglaise est une chose de fait, voilà tout; mais ce n'est point une chose de droit, une chose rationnelle. Il ne nous faut donc rien qui ressemble à la pairie anglaise, et cela pour beaucoup de raisons.

DE L'HÉRÉDITÉ DE LA PAIRIE.

Je cherche comment on peut constituer utilement, et avec les élémens que nous offre notre ordre social, cette portion du corps législatif, qui doit représenter la science politique, l'expérience législative. Je me hâte d'arriver à la question fondamentale de l'hérédité; et, d'abord, je présente sans détour les argumens dont on peut l'appuyer.

En faveur de l'hérédité, on peut alléguer l'histoire, qui nous montre toujours la stabilité dans l'aristocratie. Toutes les aristocraties héréditaires sont vivaces; toutes ont de la durée: voyez Rome, Venise, l'Angleterre, etc.

Contre l'hérédité, on peut alléguer aussi précisément cette

force compacte des aristocraties, qui les rend si souvent oppressives.

L'hérédité choque la raison, parce qu'il n'est pas raisonnable qu'on soit législateur par cela seulement qu'on est le fils d'un législateur; elle choque le principe de l'égalité, qui domine surtout dans nos mœurs. Ce principe peut quelquefois avoir sa source dans un sentiment mauvais, dans une triste maladie de l'espèce humaine. L'inégalité est dans la nature comme dans l'état social; mais on se résigne mieux à celle qui se manifeste par des signes incontestables, qu'à celle qui n'est que de convention. On subit la supériorité du mérite; on proteste contre la supériorité du hasard. L'hérédité de la pairie est impopulaire; il s'agit de constituer un corps qui offre des gages de durée, qui ne soit pas un ferment d'insurrection. Il faut une pairie qui puisse être forte et respectée, parce qu'il faut que l'ordre soit fondé et maintenu.

Un des grands argumens en faveur de l'hérédité de la pairie est la connexion qu'on veut trouver entre elle et celle du trône : cela ne m'a point convaincu. Il importe à la tranquillité publique de maintenir le trône héréditaire, et c'est pour cela qu'il ne faut pas l'envelopper de l'impopularité d'une pairie héréditaire. Il faut nettement séparer ces deux choses : l'opinion est aussi fortement prononcée pour l'hérédité du trône que contre l'hérédité de la pairie.

La royauté est un pouvoir à part, sur lequel tous les yeux sont incessamment tournés. La royauté est plus nécessairement liée à l'intérêt du pays que ne le peut être un corps aristocratique, dont l'existence est toute exceptionnelle; la royauté ne vit que de la vie, n'est forte que de la force de la nation. L'héritier du trône est également sous la surveillance morale, sous l'influence du public. C'est toute la France qui fait son éducation.

Autre différence essentielle : la royauté agit par des intermédiaires responsables. Quelle est la responsabilité de la pairie? elle ne doit compte de ses votes à personne, et n'a point de commettans pour lui infliger un blâme. Un pair

héréditaire tient de sa naissance le droit de mettre à son gré son poids dans la balance des destinées du pays.

Enfin l'existence de la royauté est bien plus essentielle au repos de l'état que l'hérédité de la pairie, et s'il est démontré qu'en maintenant celle-ci on compromet celle-là, il n'y a pas à hésiter; il faut sacrifier l'hérédité des pairs pour garantir l'hérédité des rois.

DE LA CONSTITUTION DE LA PAIRIE.

Les défenseurs de l'hérédité reprochent à leurs adversaires de n'avoir rien à mettre à la place de ce qu'ils repoussent, de démolir sans réédifier, et de ne faire que des professions de foi négatives. Tâchons donc de trouver un symbole positif auquel puissent se rallier les opinions modérées.

Une foule de projets se présenteront pour constituer une pairie constitutionnelle.

Les uns voudront qu'elle émane d'une source élective, et ils ne songeront pas que ce ne sera plus une pairie, mais une section de la chambre des députés.

En effet, prendra-t-on les mêmes électeurs? Le double emploi sera plus évident, et l'on aura une chambre sans influence à elle propre. Prendra-t-on des électeurs payant un cens plus élevé? Indépendamment de l'inconvénient de diviser la nation en deux grands corps électoraux politiques, qui ne tarderaient pas à devenir presque ennemis, on ne ferait que donner à cette chambre une source plus aristocratique. On la ferait représenter la grande propriété, et il n'est pas nécessaire d'avoir un corps qui représente une partie de la nation, lorsque la chambre des députés a mission pour la représenter tout entière, sans distinction de classes. Songeons que la pairie doit être destinée à représenter l'expérience législative.

Les autres voudront que la chambre des députés présente des candidats. Le premier système aurait fait de la chambre des pairs une superfétation; celui-ci en ferait une émanation

directe de celle des députés. Ce serait encore, et bien plus, une seule chambre qui aurait constitué un comité à côté d'elle; un troisième rouage tout-à-fait inutile.

Enfin, il y en a qui se bornent à demander que la nomination et l'institution des pairs soient toujours à la discrétion de la royauté, ou, pour parler plus exactement, des ministères qui exercent successivement son action. Avec l'hérédité, ce système avait déjà des inconvéniens. On se souvient ici de ces fournées dont la révision promise est destinée précisément à empêcher le retour.

On se plaint de ces fournées comme d'un abus. Belle manière de raisonner en législation! Dès qu'elles étaient autorisées par la Charte, elles n'étaient qu'un usage légal, et s'il y avait abus quelque part, c'était dans la Charte.

La Charte octroyée avait décidé à la fois que le nombre des pairs était illimité, et que le roi créait des pairs à volonté. Qu'était-ce autre chose que de légaliser des fournées?

Il faut un pourquoi à tout. Pourquoi le nombre des membres de la chambre aristocratique était-il illimité, tandis que celui de la chambre élective était déterminé par la loi? Je défie qu'on en donne une raison plausible.

Le nombre étant déclaré illimité, il ne fallait pas que ce fût la couronne qui fit des pairs à sa guise, sinon les fournées étaient inévitables. La couronne ayant le droit de choisir des pairs en dehors de l'hérédité, il ne fallait pas que leur nombre fût illimité.

Sans doute, il faut maintenir influence et force à la couronne; c'est parce que je crois voir notre civilisation telle qu'elle est, et notre caractère national tel qu'il se montre, que je suis attaché de conviction au principe monarchique. Mais il ne faut donner à la couronne qu'une influence utile au pays comme à elle-même. Lui fournir des armes dont elle puisse se blesser, c'est lui rendre un mauvais service. La couronne change de systèmes suivant les temps, suivant le roi régnant, suivant les hommes qui surgissent aux affaires, suivant les variations de l'opinion publique; car l'opinion aussi

à ses variations, ses caprices, ses entraînemens, ses erreurs. Un ministère jetait une fournée dans la chambre des pairs; le ministère suivant en jetait une autre dans un sens différent, pour défaire la majorité, et il n'y avait pas de raison pour que, de ministère en ministère, de fournée en fournée, le nombre ne s'accrût pas indéfiniment. Le mot *illimité* dans une loi est le comble de l'absurdité, car toute loi a pour but de mettre des limites aux choses. Ce mot, c'est l'abus, c'est le chaos.

Si, avec le système héréditaire, il n'était bon ni pour le pays, ni pour la couronne, que celle-ci fit des pairs à son gré, sans l'hérédité c'est bien pis. Dans ce cas, cette chambre législative serait encore une émanation directe de l'un des deux autres pouvoirs, et c'est ce qui choque le bon sens.

Nous voulons une pairie utile, forte, respectable, pouvant être un moyen, et le moins possible un obstacle; un véritable sénat dépositaire des lumières, des talens éprouvés et des grandes illustrations du pays. Nous avons vu que ce corps ne doit être formé ni par des électeurs, soit ordinaires, soit spéciaux, ni par aucun des deux autres pouvoirs législatifs.

Où trouverons-nous la meilleure source de la pairie? dans elle-même, et dans les deux autres pouvoirs.

Puisqu'il faut une pairie qui se meuve dans sa sphère, pourquoi ne la constituerait-on pas de telle sorte qu'elle vécût un peu de sa propre vie, et qu'elle concourût pour quelque chose dans l'action de se conserver, de se perpétuer? Ce système n'a-t-il pas réussi déjà pour des corps judiciaires, et même pour des corps littéraires? Pourquoi n'en ferait-on pas l'application partielle à un corps politique? Qui est plus intéressé que le corps lui-même à ce que les nouveaux membres qui lui sont adjoints soient dignes de l'être?

Il est vrai qu'il faut aussi que cette faculté de se recruter, faculté dont l'esprit de corps use toujours avec un discernement intéressé, ne tourne pas à faire prévaloir une opinion trop spéciale, trop en dehors de l'opinion dominante du pays; il ne faut pas qu'elle conduise le corps à une sorte d'i-

solement de la société. Il importe que son recrutement le fasse participer un peu des deux autres pouvoirs, afin que l'harmonie subsiste autant qu'il est nécessaire. Tout cela est prévu dans le système proposé; il satisfait toute juste exigence.

Voici donc comme je conçois une pairie constitutionnelle. En premier lieu, tous les pairs seraient à vie. Cela ne fait pas question. Hors de là point d'indépendance. En second lieu, le nombre des pairs serait déterminé par la loi. Je crois avoir assez montré ce qu'il y a de non-sens dans un corps politique illimité.

Que le nombre des pairs soit fixé, je suppose, à la moitié de celui des députés. Il y a là quelque chose de régulier et de statistique. Si, en effet, l'accroissement de la population et le développement des intérêts locaux exigent plus tard une augmentation dans le nombre des députés, le nombre des pairs s'accroîtra en conséquence *ipso facto*: cela suivra naturellement.

Le nombre des pairs actuels se trouvant inférieur au chiffre que donnerait celui des députés, d'après la loi électorale actuelle, de nouvelles nominations seraient à faire pour l'atteindre. C'est un avantage. Il importe que la pairie soit fortifiée par l'accession de nouvelles notabilités qui aient fait preuve d'attachement à l'ordre de 1830. Cette promotion complémentaire ne pourrait se faire qu'en dehors du système que je propose, et il semble utile qu'elle soit faite avant la discussion de cette question importante. Il est probable que la royauté prendra ainsi son temps pour user d'une prérogative que lui laisse jusque-là l'article provisoire de la Charte.

Quant au personnel actuel de la chambre des pairs, que plusieurs écrivains ont attaqué comme s'il pouvait être modifié, à mon sens il ne doit pas être mis en question. Assurément il peut ne pas satisfaire complètement quelques opinions, il peut ne pas sembler également fondé en titres civiques, riche en illustrations nationales; mais il existe, il s'est

incrusté diversement, et de plus ou moins bonne grâce dans l'ordre actuel; il a coopéré à la confection des nouvelles lois; il faut l'accepter comme antécédent nécessaire, comme noyau légal. Si des opinions ennemies du trône consenti s'y trouvaient représentées, que voulez-vous y faire? les exclure serait intolérance et maladresse; ce serait leur donner des prosélytes; il vaut mieux les laisser s'éteindre: nous ne devons pas appliquer à notre tour la doctrine de *l'indignité*. L'essentiel est qu'on impose silence à ces opinions, et qu'on les renferme dans les bornes de l'opposition parlementaire, car il serait par trop fort qu'on pût conspirer à la tribune. Mais pour les nouvelles épurations dont on voudrait voir le droit dans la révision de l'article 23, j'avoue que je n'y vois rien de semblable. La question des pensions n'y tient pas. La possession est sans doute une chose respectable, mais la justice l'est aussi, et il n'est pas juste qu'une fraction d'un pouvoir législatif soit indemnisée, tandis que l'autre fraction, ni l'autre pouvoir ne le sont pas.

J'ai dit plus haut que la pairie devait se recruter elle-même, mais avec le concours des deux autres pouvoirs, afin de maintenir l'harmonie entre les trois. Cette faculté vitale, essentielle de se compléter, serait une sorte d'hérédité collective, rationnelle, une hérédité d'adoption généralisée pour tout le corps qu'elle perpétuerait; non plus une hérédité aveugle et hasardeuse comme celle de la primogéniture, mais une hérédité éclairée et procédant du choix. Voyons le moyen de l'organiser.

D'abord, puisque nous repoussons l'hérédité naturelle à cause de ses erreurs, et de l'exclusion qu'elle implique pour les citoyens, dont le mérite n'est plus un titre suffisant sans elle, il faut la remplacer par une meilleure garantie d'aptitude. Pour atteindre notre but, c'est-à-dire pour rassembler dans cette sorte de sénat tous les hommes qui se seront distingués dans les sciences politiques, rien de mieux que d'exiger, comme condition indispensable d'admission à la pairie, d'avoir été envoyé au moins deux fois à la chambre

élective. A aucun talent oratoire, à aucune réputation de publiciste, la tribune des députés n'est inabordable, quoi qu'on puisse dire du cens d'éligibilité. Les suffrages électoraux sont une sanction nécessaire, une adoption nationale des talens, des réputations qui se seront manifestés hors des chambres. Une seule élection ne suffirait pas, parce que la députation, pour certains caractères, a ses écueils, et la tribune ses mécomptes. Une réélection est la preuve que les électeurs ne se repentent point d'un premier choix, et ratifient un premier mandat; c'est la confirmation de l'estime, de la confiance.

L'abolition du droit héréditaire ne peut entraîner l'exclusion des descendans des pairs, si pour être admis à la pairie ils remplissent les conditions légales. Il y aurait injustice à les mettre hors du droit commun; le premier article de la Charte serait violé. L'obligation pour les fils, gendres, neveux de pairs, de rechercher les suffrages des électeurs, entretiendra d'utiles rapports entre eux et le pays, et sera pour eux un excellent noviciat constitutionnel. Ils se formeront aux débats législatifs comme les futurs pairs anglais débutaient dans la chambre des communes. Mais c'est à leurs concitoyens seuls qu'ils devront l'avantage de montrer leurs talens, et l'espoir d'arriver à une situation, qu'une grande fortune rend quelquefois indépendante, mais qui est toujours mieux assurée dans l'intérêt public par le mérite et par le caractère.

Toutefois, comme il serait naturel que les préférences de la chambre sénatoriale se portassent avec une prédilection paternelle sur les candidats de cette sorte, il y a des précautions à prendre pour les autres. Il ne faut pas faire rentrer l'hérédité par une porte dérobée. Voyons donc.

Le nombre des pairs une fois fixé, à chaque vacance de sièges, la chambre présenterait au choix du roi deux candidats par siège, remplissant les conditions ci-dessus; mais elle n'aurait le droit d'en présenter sur les deux qu'un seul pris parmi les fils, gendres, neveux ou héritiers de pairs, qui se trouveraient aptes à la candidature.

Entre deux candidats dont l'un, je suppose, tenant à la pairie, n'aurait nullement marqué dans la carrière politique, et devrait sa candidature au népotisme de l'esprit de corps, dont l'autre, sans liens avec la pairie, se serait distingué à la chambre élective, le choix de la royauté sera un acte significatif. La responsabilité morale, l'action de l'opinion et de la presse offrent du moins quelque garantie pour l'intérêt public et la justice. Mais nous avons voulu que la royauté eût sa participation dans le recrutement de la pairie, et son choix doit être libre. Ainsi le triple concours se trouve assuré. La pairie, par la présentation des candidats; la députation, du sein de laquelle ils doivent être pris, la royauté, qui fait le choix et l'institution, contribuent également à cet acte politique.

Il faudra mériter les votes du pays, il faudra réussir à la chambre élective, il faudra n'avoir point été hostile à la royauté; enfin, et cela semble de toute justice, il faudra être agréable au corps dont on voudra faire partie: il importe qu'un nouveau-venu ne soit pas mal vu de ses collègues. Alors, dira-t-on, les députés aspirans à devenir pairs, rechercheront de longue main la faveur de la pairie. Pourquoi supposer que ce serait par de basses complaisances? Comment croire que l'indépendance, le talent et la noblesse du caractère ne parviendraient pas tôt ou tard à se faire jour jusqu'à la pairie, sauf quelques malheureuses exceptions destinées à prouver que justice parfaite n'est pas de ce monde? Sans doute les visites académiques ont leur ridicule, et les coteries leur puissance; mais la plupart des grands talens littéraires; ceux mêmes qui n'ont pas toujours ménagé l'Académie, ne finissent-ils pas par y arriver? On n'a jamais trouvé moyen de fermer la porte à l'intrigue, qui se glisse dans l'élection populaire comme dans les choix du pouvoir. C'est beaucoup de la tenir toute grande ouverte au mérite.

On a songé à des pairies de droit, et attachées à de hauts emplois, par exemple les premiers présidens de cours royales: d'abord s'ils ont une capacité législative, ils auront bien

été élus deux fois dans leur vie par quelque collège; ensuite, quand ils deviendront pairs, ils feront bien de laisser leur siège de président (les sièges de la capitale exceptés), car on ne peut être à la fois à Paris et en province. Si un fonctionnaire peut sans inconvénient rester huit mois absent de son poste, c'est qu'il n'y est pas nécessaire, et alors il faut supprimer la place. On finira peut-être un jour par comprendre ainsi les services publics.

Restent les grandes illustrations, les services éminens rendus à l'état dans la haute administration, la diplomatie, ou l'armée de terre et de mer. Ici la législation peut admettre des dispositions spéciales. La reconnaissance publique peut avoir sa juste impatience, et l'on pourrait, pour une nomination de ce genre, anticiper sur une vacance dans la chambre. Il serait beau que les deux chambres pussent présenter à la nomination du roi, dans des circonstances éclatantes, le candidat unique sur lequel l'opinion du pays appellerait les honneurs de la pairie. Naturellement ce candidat de la gloire nationale serait dispensé d'avoir passé par la députation, et les trois pouvoirs représentant la France auraient également concouru à le créer pair. Pour un ministre, ce serait une récompense un peu plus glorieuse que celle qu'on a vu tels et tels se décerner modestement eux-mêmes en se colloquant au Luxembourg.

Le système proposé ne déroge à aucun article de la Charte de 1830. L'article 26, qui fait les princes du sang pairs par droit de naissance, reste intact, et porte dans sa rédaction même son caractère de spécialité. L'article 24, qui donne aux jeunes pairs l'entrée de la chambre à vingt-cinq ans, et voix délibérative à trente, signifie seulement que les princes du sang ont voix délibérative à trente ans. Il sera toujours bon que les princes se forment de bonne heure à la discussion des intérêts publics.

Dans le système de l'hérédité, cet article 24 était vraiment absurde. Ce n'était pas assez pour l'ancienne Charte de supposer la science infuse à ceux qui tenaient de leur naissance

le droit de faire des lois ; elle leur attribuait encore une précocité légale supérieure à celle des autres citoyens, dont l'âge de raison politique, en dépit de la garantie élective, était fixé à quarante ans ! Voilà de ces inconséquences dont une législation rationnelle doit nous faire sortir. Une chambre élective composée de vieillards et un sénat peuplé de jeunes gens étaient une conception trop ridicule. Nous devons arriver précisément à l'inverse. Que la pairie soit la vétéranee de la députation ; que les citoyens qui auront bien mérité de la patrie y trouvent un asile glorieux, et, au milieu de travaux d'un ordre élevé, ce calme politique que ne pourront plus troubler les retours souvent capricieux de la faveur populaire.

Le meilleur moyen de résumer cette sorte d'exposé de motifs, est de formuler un projet d'article. Le voici donc :

« Le nombre des pairs est fixé à la moitié du nombre des députés. Les pairs sont tous à vie, et nommés par le roi. A chaque vacance, la chambre des pairs présentera au choix du roi deux candidats par siège ; un seul pourra être pris parmi les fils, gendres ou neveux des pairs, et ils devront avoir été élus députés au moins deux fois ; cette condition ne sera pas nécessaire pour le citoyen désigné par d'anciens services à l'état, et que les deux chambres présenteront à la nomination du roi. »

Quant à la faculté de varier les dignités, il est tout-à-fait indifférent d'en faire mention.

Maintenant si quelqu'un demandait d'où je tiens mission pour faire un projet sur la pairie, je répondrai que c'est précisément parce que je ne suis ni pair ni prétendant à le devenir, que j'ai cru pouvoir donner mon avis.

FÉLIX BODIN.

Album.

UNE

LETTRE SUR LE THÉÂTRE

A PROPOS D'ANTONY.

C'est une heureuse chose qu'une chose nouvelle, dût-elle faire un peu de mal. Quand elle tombe au beau milieu d'une grande ville, on vous la prend, on vous la tourne et retourne en cent façons, on la regarde en tout sens, on en rit, on en pleure, on s'en réjouit, on s'en fâche, on l'accuse, on la défend, on la critique, on la loue. Que prouve tout ce tapage ? qu'il y a là une puissance réelle, une œuvre vivante, ayant, comme toute créature, ses qualités et ses défauts, mais vivante du moins, et c'est beaucoup, et c'est tout.

Il y a mille manières d'examiner une œuvre d'art, chacun à la sienne ; toutes sont bonnes quand elles rendent une impression, toutes sont curieuses et profitables pour les auteurs quand elles sont de bonne foi. Si j'écrivais jamais pour le théâtre, je voudrais entendre tous les dialogues et tous les monologues de tous les groupes de la salle, pour voir dans

quels miroirs se réfléchissent mes personnages, de quelles couleurs nouvelles ils se teignent, et quelle impression générale est restée établie dans l'esprit de la majorité.

L'impression produite par Antony sur le public a été l'émotion profonde que donne la vue d'une passion énergique et mutuelle; mais l'accusation presque générale d'immoralité est sortie de cette impression même.

Je crois possible de démontrer précisément le contraire, et je l'essaierai tout à l'heure. Je voudrais vous parler d'abord du premier coup-d'œil de la représentation.

La Porte-Saint-Martin est double comme la porte de l'enfer de Virgile. D'un côté, et c'est sans doute par la porte d'ivoire, entre la bonne compagnie; de l'autre, la porte de corne, entre la mauvaise. Antony a rouvert la porte d'ivoire, et le beau monde est entré. Les chapeaux bleus et roses, les ceintures moirées, les figures pâles et gracieuses ont remplacé les bonnets ronds, les tabliers et les figures larges, rouges et luisantes, voilà les salons venus, cela sent bon.

On disait bien depuis quelque temps que ce théâtre se voulait décidément élever, on parlait d'un grand drame politique, d'une certaine maréchale de France; je ne sais trop ce que ce pouvait être, mais je ne suis pas fâché que le mélodrame ait fait sa rentrée dans le monde littéraire, en passant par un salon de 1831; c'était sa destinée, donc c'est heureux, si tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

Toujours est-il que le succès de ce drame est un des plus beaux qu'on puisse voir, et que chaque représentation ressemble à une fête donnée par vingt salons réunis, dont une partie occupe aussi la scène. Des discussions curieuses, et un peu semblables à ce que devaient être celles de la cour d'amour, s'engagent dans chaque loge, d'une loge à l'autre, d'un balcon à une loge, entre jeunes femmes et jeunes gens, entre inconnus parfois, et tout cela dans les entr'actes, car dans les actes, le moyen de parler? Madame Dorval est toujours là. — On entend, dis-je, dans toute la salle des conversa-

tions à demi-voix sur la grande question, la question chevaleresque, la question éternelle, celle du dévouement en amour, à laquelle restent, comme réponse, une ou deux belles et immortelles anecdotes par siècle, comme celles de Roméo, de Paul, de Werther, de Desgrieux, etc. etc. Chaque femme cherche en son cœur lequel de ces hommes passionnés et malheureux elle doit donner pour modèle, elle jette son nom dans sa conversation d'entr'acte en jouant avec son éventail; celui à qui elle parle commence par arranger ses cheveux et sa cravate, froncer les sourcils avec tristesse, mais non sans douceur, et puis il cite celui des noms qui lui sied le mieux, on s'imme, on prend parti pour son champion, et ce combat a cela de bon, que, de quelque côté que reste la victoire, elle tournera au plus grand bien de tous deux; que monsieur cède à madame, ou madame à monsieur, tous deux auront cédé à l'influence d'Antony. Oh! bel art de la scène, si tu corriges les mœurs, ce n'est pas en riant cette fois!

Non, on ne rit pas, on pleure peu, mais on souffre beaucoup en voyant ce drame. On éprouve cette nerveuse agitation des personnages qui crispe les mains et les pieds malgré qu'on en ait, comme si on voyait quelqu'un toujours prêt à tomber d'un toit. Cette jeune femme est comme menacée par un vautour qui tourne sur elle. L'épouvante saisit pour elle à la vue de ce jeune homme convulsif, qui porte en lui-même deux causes d'exaltation, son amour d'abord, puis cette rancune de bâlard et d'orphelin qui lui fait bouillonner dans le cœur une éternelle rage contre la société. On pressent (et c'est habile à l'auteur), on pressent que cet homme, toujours en garde contre tous, qui a toujours l'épigramme à la bouche et le poignard à la main, saisira la première occasion de se donner une victime. Et qui choisira-t-il? Cette douce et gracieuse beauté qu'il a perdue en combinant froidement l'héroïsme, en calculant sur sa pitié, en ensanglantant son salon de soie pour qu'elle l'y garde, en volant ses faveurs sur la grande route comme un brigand..... Ce serait horrible si ce n'était utile et moral. — Il ne m'est pas pos-

sible de croire que M. Dumas écrive un ouvrage pareil sans une pensée dominante et sans conclusion, comme on parle sans idée dans un bal. Non, je crois ce drame médité dans un but d'utilité morale et même religieuse. Je le comprends comme une satire de notre siècle et de notre année même, portant à l'aversion, à l'horreur même de l'athéisme, du matérialisme, de l'égoïsme, de la présomption, de la domination orgueilleuse de la force physique sur la faiblesse; tout cela personnifié artistement dans le rôle original d'Antony.

Cela dit, ce drame est un ouvrage très-beau.

Et quelle idylle voulez-vous offrir, je vous prie, à une société blasée à qui suffisent à peine les scènes sanglantes du théâtre, qui se réjouit à la vue des bêtes féroces, et demandera bientôt des combats de gladiateurs pour voir couler le vrai sang? croyez-vous qu'un homme qui a dessiné Paula, Saint-Mégrin et son joli page n'eût pas été capable d'une pièce couleur de rose, et qu'il n'eût pas pu mettre en scène un amour moins scandaleux? Eh, bien! s'il l'eût fait, on n'y serait pas allé en foule, soyez-en sûr, et tout ce que renferme l'ouvrage de mots spirituels, d'observations fines, de tableaux vrais sur la société du jour, tout se fût perdu, si le cadre n'eût été noir. Ce cadre sombre attire les yeux de force, captive l'attention et attache aux détails qui sont l'essentiel. Je me trompe fort, ou l'auteur a pensé à cela. C'est une mauvaise plaisanterie qui se renouvelle trop souvent ici, que de vouloir toujours chercher bien haut de coupables projets contre l'ordre social dans des œuvres d'art; je ne crois point que l'auteur ait eu le moins du monde l'intention que lui ont supposée quelques personnes de vouloir abolir parmi nous l'usage de se marier et établir celui de tuer les femmes dont le mari demeure sous le même toit; ce serait par trop noir, et M. Dumas n'en veut sûrement pas tant. S'il est vrai du reste, qu'il ait formé cette grande entreprise, comme un journal l'assure, la suite le dévoilera. Pour moi, chétif, je me bornerai à vous parler des questions d'art que renferme ce brillant drame.

Il me paraît assez dans la manière de M. Dumas de créer d'abord un dénouement, et ensuite d'y suspendre la pièce entière. Le dernier mot une fois inventé, il veut que tout y aboutisse, il accroit, il gonfle les caractères s'il le faut, il resserre ou il étend les événemens, et événemens et caractères ont leur germe dans la dernière ligne ou le dernier vers. C'est une bonne manière pour l'état actuel de nos besoins d'émotions croissantes; donc elle est bonne pour le succès, et après tout, le succès n'est-il pas tout ce qu'il faut? La France, tout oublieuse qu'on la croit, se souvient de toute réussite, et en conserve une mémoire proportionnelle égale au mérite de l'ouvrage, selon le temps de sa naissance; on sait encore gré à madame Deshoulières de ses moutons. Je connais des hommes d'esprit qui en récitent jusqu'à dix vers, en vérité. Voltaire, en faisant moins de tragédies, eût fait mieux sans doute, mais il aima mieux avoir tous les ans un succès avec des orphelins chinois que de créer en dix ans un monument comme *Athalie*; fit-il mal? fit-il bien? je ne sais. Il faut prendre un homme comme il est, et le juger selon ce qu'il veut faire; Voltaire connaissait admirablement les planches et le parterre; il savait ce que dure une œuvre de théâtre livrée au public et dévorée en deux mois; il voulait alimenter l'hydre toute sa vie, et lui jetait de la pâture souvent. Dans les jeunes auteurs qui veulent écrire pour la scène, il n'est pas surprenant que quelques-uns adoptent ce système et précipitent encore le nombre des représentations. L'exemple est séduisant, et je n'en sais pas à qui la comparaison puisse être injurieuse. Grâce aux habitudes des théâtres de jouer tous les jours le même ouvrage, il n'y a plus de répertoire possible. Un drame est affiché, on y court lundi, mardi, mercredi; il s'use de jour en jour jusqu'à la corde, puis tout est fini, on n'y pense plus, on dit: à un autre. *Les romantiques font toujours des préfaces*, dit-on dans *Antony*; j'en sais une où l'auteur écrivait ceci: « Faire jouer » une tragédie n'est autre chose que préparer une soirée; » après un certain nombre de soirs, la machine ayant tou-

» jours diminué de qualité, et la multitude de quantité, le
 » mouvement cesse tout à coup dans la solitude. » C'était
 moins fou qu'on ne l'a pu croire. Jouissons donc du présent
 au théâtre, me suis-je dit; accrochons-nous-y, comme aux
 branches d'arbre un enfant qui se noie; allons où va tout le
 monde, et voyons. J'ai vu Antony.

Certes, je me garderai de vous envoyer une analyse pareille à celles que l'on fait d'habitude scène par scène, acte par acte. *Elle me résistait, je l'ai assassinée*; voilà tout le drame? oui, voilà tout, et il a fallu un bien grand talent pour tirer cinq actes d'une idée d'honneur conservé, d'un sentiment abstrait et tout moderne, qui n'eût fourni à tant d'autres qu'une esquisse pareille à celles du Gymnase. Rendons grâce aux auteurs qui savent développer, dans ce temps où tout se rétrécit, se fait à la hâte, se lit, se voit en courant. Les ébauches perdent les tableaux; remercions ceux qui peignent sur de grandes toiles, car on en serait venu à réduire le *Tartufe* et le *Misanthrope* chacun à un acte. On a dit qu'Antony parlait trop. Loin de trouver cela, je trouve qu'il ne parle pas assez, car toute la pièce est le développement de son caractère et de ses sentimens violens. J'aurais voulu plus que cinq actes pour le connaître davantage et me rendre compte plus long-temps et plus profondément de ces deux fureurs dont je vous ai parlé, et qui se partagent son cœur; fureur d'amour, un peu matérielle, je le crains, et fureur de bâtardise un peu trop philosophique pour l'indulgente année 1831. J'aurais voulu tout un roman pour cela, et un roman d'analyse tel que *Werther* ou *Adolphe*. S'il y a du mérite à avoir étendu l'action par le développement des caractères, il n'y en a pas moins à avoir su s'arrêter et contenir les caractères dans les bornes de l'action. C'est de quoi on n'a pas assez loué M. Dumas; il est vrai qu'en général on loue le moins qu'on peut, ce n'est pas piquant.

Rien de pis, selon moi, que de juger sans se placer au point de vue de l'auteur. Une fois que l'on aura admis l'existence (et elle est très-possible) d'un jeune homme profon-

dément égoïste et vaniteux, qui aime une femme, non pour elle, non pour l'entourer de bonheur, de soins et d'hommages, pour la consoler des afflictions de famille et des froissemens du monde; pour l'élever à ses propres yeux et aux yeux de tous, pour voiler ses fautes et dévoiler ses qualités, pour soutenir sa faiblesse et diriger sa marche; mais qui l'aime pour lui-même, pour lui seul, pour accomplir son déshonneur comme on gagne un pari, avec une rage de joueur; pour lui déclarer rudement qu'elle est sa propriété, pour la traîner à sa suite sous les lustres et les bougies, comme une victime ornée, pour lui faire fouler ses enfans aux pieds, pour anéantir son cœur de mère dans son sein, pour étouffer la prière sur sa bouche, et pour lui plonger un couteau dans la poitrine, comme Ali-Pacha égorge son esclave de peur qu'elle ne serre le vainqueur; une fois, dis-je, ce caractère admis, rien de plus moral que ce drame accusé d'immoralité, car il épouvante les femmes en leur montrant quelle déloyale et cruelle puissance elles peuvent donner sur elles à ces caractères fausement exaltés et passionnés froidement. Oui, n'en doutez pas, c'est la leçon qu'a voulu donner l'auteur, car il doit savoir que l'amour est la plus sublime expression de la bonté, ou n'est rien.

On a regardé le caractère d'Antony comme impossible, comme hors de nature; je pense au contraire qu'il est très-commun et des plus communs. Le nombre est incalculable d'hommes blasés, durs et athées, qui rougissent de cet état de leur cœur, et qui, pour arracher des succès d'amour-propre à des êtres facilement intimidés et éblouis, s'inventent des malheurs mystérieux et le plus byroniens possible, leur parlent de religion, sans croire seulement à l'âme, et de dévouement en méditant l'éclat de leur perte, et à force de se monter la tête, de se faire un héroïsme philosophique et une métaphysique de damné, sont forcés pour soutenir leur rôle de jouer le dernier coup du vice, en jetant le crime dans la partie. Les garnisons regorgent d'exemples pareils: il était bon d'en faire une grande satire, l'auteur d'Antony vient de

la donner avec un grand bonheur et une égale habileté ; il ne peut pas avoir eu d'autre but , et c'est dans ce sens seulement qu'on doit et qu'on peut louer son œuvre. Antony est un type effrayant , et il est utile par cela même.

Le caractère de madame d'Hervey est tracé avec le plus rare talent , et ici je ne puis m'empêcher de me rappeler qu'il était destiné à mademoiselle Mars , et que sa création vient d'écheoir à madame Dorval. Tel est l'art double du théâtre , que l'on ne peut séparer un rôle dans sa pensée de l'acteur qui l'a créé. Adèle d'Hervey apparaîtra toujours sous les traits de l'heureuse rivale de mademoiselle Mars , et il est impossible d'être plus complètement rendu que ne l'est ce rôle charmant dans tous ses traits , toutes ses couleurs et toutes ses nuances. Madame d'Hervey est une femme mélancolique , douce et bonne , toute soumise à son mari , toute rangée à ses devoirs ; très-heureuse d'ailleurs , aimant bien sa petite fille et la toilette aussi , les robes roses , les jolis chapeaux et les bouquets ; mais à travers cela , n'oubliant jamais qu'elle fut aimée de cet Antony : on sent que , s'il reparaît , elle est perdue ; que , s'il la touche du regard seulement , elle tombera. Aussi fuit-elle , aussi s'échappe-t-elle comme un pauvre oiseau qu'aspire quelque reptile venimeux. Une fois atteinte , elle n'essaie pas un moment de se soustraire au pouvoir de son maître , et c'est un trait ravissant de ce caractère , qu'elle lui pardonne tout , jusqu'aux affronts publics qu'il lui a causés ; elle accepte tout de lui à la fois , le déshonneur , la ruine et la mort , presque sans reproche , en s'écriant seulement : *Mais je suis perdue , moi !* Mot naïf que l'Adèle de la Porte Saint-Martin dit avec un étonnement douloureux qui porte la terreur jusqu'au fond des âmes , parce qu'il révèle le rôle entier et le résume , parce qu'il montre qu'elle a été si profondément engourdie par trois mois d'enivrement et d'abandon , que c'est la première fois qu'elle se réveille de là , et se réveille au bord du précipice , et le mesure pour la première fois aussi ; ce mot veut dire qu'elle n'y avait jamais pensé , qu'à peine se croyait-elle si

coupable, qu'elle voudrait savoir de son Antony lui-même s'il pense que ce soit sans ressource et pour toujours, et s'il avait cru aussi que le danger fût si grand. Il y a toutes ces idées et tous ces sentimens dans le seul cri de l'actrice et dans son attitude, car en apprenant le retour de son mari, ses jambes s'affaiblissent, elle tombe assise sur les bras d'un fauteuil, et croise les mains en regardant son séducteur en face, comme pour lui faire contempler sa victime dans tout son abaissement et toute sa destruction. On aime à se figurer ce que mademoiselle Mars eût fait de ce rôle; elle l'eût pris autrement peut-être, et d'une manière plus conforme à toute sa personne; mais mieux, cela n'eût pas été possible, même à elle. Dans les premiers actes, il est probable qu'elle eût cherché de la légèreté, et cette coquetterie ingénue qui plaît tant en elle; mais je ne sais si cette manière et ces qualités mêmes n'eussent pas nuï à l'ensemble du caractère, et n'eussent pas été en désaccord avec les deux derniers actes de ce grand rôle : quand le malheur serait venu tomber sur cette âme pleine de légèreté, de finesse spirituelle et mondaine, il aurait eu peine à y développer ces élans douloureux, ces larges épanchemens de terreurs et d'angoisses auxquels est préparée l'âme mélancolique et tendre que fait pressentir chaque geste, chaque mot, chaque soupir pénétrant de madame Dorval.

Qui peut savoir cependant quels trésors imprévus aurait pu nous montrer le talent brillant qui se voile à présent à tous les yeux, qui pourrait décider entre ces deux femmes célèbres que l'on ne cesse de comparer? L'une était la première des comédiennes, et fut tragédienne quand elle le voulut; le contraire vient d'arriver à l'autre, elle avait le secret des plus touchantes larmes, des plus puissantes émotions de la tragédie et du drame; elle vient de montrer que le ton aisé et simple du monde, que les bonnes manières de la comédie lui étaient familières; elle a passé sans effort dans ce nouveau cercle avec le talent le plus souple qui soit au théâtre. Elle semblait une actrice anglaise venue de Cove-

Garden ou de Drury-Lane avec toute la profondeur de rêveries, d'émotions de mistriss Siddons, et elle vient d'ajouter à cette puissance tragique (la première au théâtre) celle que donne une observation fine de la société; c'est un talent complet, et dont l'avenir est bien vaste, heureusement pour Paris et pour l'art dramatique. Le rôle de madame d'Hervey m'a fourni une observation nouvelle sur ce talent de bien dire, si rarement compris; il ne consiste pas dans cette sorte de chant trop usité depuis longues années, et qui n'est bien placé que dans les périodes larges et longues du vers alexandrin pompeux et antique. Dans les vers qui sont un chant eux-mêmes, et dont chaque syllabe est une note, l'acteur est bien contraint d'être chanteur malgré lui-même; mais dans les vers modernes et brisés, ou dans la prose, rien de plus monotone et de plus froid que ces tirades scandées, mesurées, balancées comme des *adagios* et des *allégros*. On essaie depuis quelque temps une autre manière à la scène, mais en changeant de route, les comédiens ont trouvé d'autres écueils. Quelques-uns à force de couper et de heurter leur débit, de prendre ce qu'on nomme *des temps* (qui sont les soupirs et demi-soupirs de la musique), à force de chercher le naturel, l'abandon et la franchise, sont tombés dans la trivialité, la mauvaise grâce et la grossièreté. *Bien dire* n'est pas seulement non plus prononcer nettement et proprement, c'est choisir dans les mouvemens naturels et vrais de son cœur ceux qui sont *beaux* suivant l'art, car s'ils ne l'étaient que suivant la nature seule et à tout hasard, ce ne serait pas assez. Ainsi, avant le rôle de madame d'Hervey, la même actrice avait montré dans *Charlotte Corday* (aujourd'hui parodiée aux Français), dans *l'Incendiaire* et dans *Marie Beaumarchais*, toute une science variée et profonde, qui consiste à se tenir toujours près de la nature et toujours dans l'art. C'est là le chemin de tout comédien véritable, il faut s'y tenir sans dévier, autrement on se perd ou dans la phrase ampoulée ou dans le mot trivial.

Revenons à la pièce, l'acte le plus brillant est le qua-

trième; je n'y verrais guère à reprendre, si je voulais reprendre. Ce salon actuel est peint; cette jolie petite femme légère et bonne qui plaint madame d'Hervey en se regardant dans la glace; qui parle de sa robe à son poète et de poésie aux autres, pour le faire briller; cet auteur spirituel qui jase de littérature dans le petit cercle féminin, ces jeunes gens désœuvrés qui se chauffent, tout cela est charmant. Il a été très-habile à M. Dumas de jeter ainsi la critique de l'art dans l'art même, et de faire porter à Antony son bouclier. Personne ne pouvait le tremper plus solidement que lui-même.

Ce personnage d'Antony était d'une extrême difficulté pour l'acteur. Bocage a déjà reçu tant d'éloges dans ce rôle, que ce serait un lieu commun de les répéter.

J'ai vu le public jouer de son côté une scène charmante à la troisième représentation.

Des femmes très-jeunes, très-jolies et fort parées, que je ne connais pas et que devrait remercier l'auteur, étaient groupées dans une grande loge de l'avant-scène, leurs amies dans les loges voisines; après avoir écouté Adèle d'Hervey, en pâissant, en frémissant, en se cachant les yeux, elles ont éprouvé pour elle une pitié si tendre, un intérêt si vif, qu'elles ont toutes arraché leurs bouquets et les lui ont jetés sur la scène, toutes penchées en dehors, en souriant et en pleurant, étendant les mains comme pour l'embrasser lorsqu'elle a reparu. C'était bien gracieux à voir, et cela me fit penser à l'injustice de lord Byron, lorsqu'il a fait dire au Giaour :

No gayer insects fluttering by
 Ne'er droop the wing o'er those that die,
 And lovelier things have mercy shown
 To every failing but their own,
 And every woe a tear can claim
 Except an erring sister's shame.

« Non, les plus brillans papillons de l'air n'out jamais abaissé leurs ailes sur ceux qui meurent; et les femmes les

plus belles ont pitié de toute chute, excepté de celle de leurs pareilles. Tout malheur peut réclamer d'elles une larme, hormis la honte d'une sœur égarée. »

Il se fût repenti s'il eût vu comme moi ces belles personnes étendre leur aile sur la sœur frappée à leurs pieds.

Y.....

P. S. Parlerai-je maintenant du Théâtre-Français? Abandonné par ses principaux appuis, il lutte, sinon par le talent, du moins par le nombre : jamais il n'y a eu plus d'activité à ce théâtre. On a fait, dit-on, un appel à *messieurs les auteurs du second ordre*; puis sont arrivés M. Régnier-Destourbet avec sa *Charlotte Corday*, qui s'est traînée jusqu'à sa dixième représentation; MM. Mailland et Blanchard avec *Camille Desmoulins*, et M. Casimir Bonjour, enfoui depuis un an dans les cartons. *L'Épreuve électorale* de ce dernier n'est guère qu'un long article de journal, flanqué d'une vieille marquise à préjugés nobiliaires, type usé qui court depuis vingt ans sur tous les théâtres. Nous avons entendu caractériser en très-peu de mots la manière de M. Bonjour : C'est un auteur qui arrange, rhabille, butine à droite et à gauche, mais ne crée pas, disait-on à côté de nous. — Il y a cependant dans cette comédie, comme dans tout ce qu'a fait M. Bonjour, des saillies heureuses, des mots piquans, qui révèlent un certain esprit d'observation. — Cela est vrai, monsieur, mais cet esprit est chose si commune en France !

Quant à *Camille Desmoulins*, il est au drame ce que le peintre d'enseigne est à Gros ou Girodet. C'est le *Moniteur* trié, découpé, et quelquefois assez maladroitement; le colosse Danton est là tout petit, tout grêle. Mais on doit avouer qu'il y a un peu plus de sens commun dans la manière dont les auteurs ont représenté Robespierre : il n'est plus ici tout-à-fait un monstre altéré de sang; et quoiqu'ils aient reculé devant une peinture franche du caractère de cet homme ex-

traordinaire, on ne doit pas moins leur savoir gré de ce qu'ils ont osé. Le quatrième acte, devant le tribunal révolutionnaire, qui a été remanié, transposé, produit maintenant une vive sensation. Le principal tort des auteurs est d'avoir fait d'un grand drame de la révolution presque un drame d'intérieur : au lieu de ces luttes terribles, de ces haines brûlantes des partis de 94, c'est une double tentative de séduction par le capucin Chabot et le général Dillon, qui fait ensuite de la chevalerie. N'y avait-il donc matière qu'à de telles fadeurs dans ces combats à mort des Montagnards extrêmes contre les Dantonistes et les modérés? Robespierre et Danton ne sont seulement pas mis en présence, et cette dernière entrevue entre les deux rivaux de puissance, qui pouvait être d'une si grande ressource aux auteurs, a été tout-à-fait omise.

LETTRE SUR LE SALON.

MON CHER AMI,

Vous me priez de vous faire part de l'impression que m'ont fait éprouver les tableaux exposés cette année au Salon. La tâche est difficile; sans être moralement épiciër, je ne suis ni peintre, ni même amateur : je vais au Musée tout bonnement pour y chercher des émotions comme au spectacle. J'achète le livret pour savoir envers quel artiste je dois être reconnaissant. Je m'associe aux drames et aux comédies de la vie. Je ne suis donc, comme vous voyez, d'aucune école, d'aucune coterie. Peut-être ai-je un peu le sentiment du vrai. Bien des fois j'ai versé de douces larmes devant telle ou telle composition. Horace a révélé en moi de douces sympathies; Gros m'a conduit sur les champs de bataille d'Eylau et d'Aboukir; c'est à Jaffa que j'ai vu, pour la première fois, le grand homme, et que je l'ai entendu parler. Girodet m'a fait assister au convoi d'Atala; Charlet m'a emmené avec lui dans les cantines, et j'ai donné avec son vieux grenadier de l'argent à sa famille indigente. Gudin m'a fait souvent faire de bien mauvaises traversées; Girodet, Prudhon, Scheffer et Delacroix m'ont bien des fois associé à leurs poétiques compositions. Je préfère à tous, vous le savez, mon cher ami, les artistes qui font de la peinture avec leur cœur. Je ne vous parlerai donc que de ceux dont les ouvrages m'auront ému.

La galerie d'Apollon sert cette fois de salle d'introduc-

tion; elle est coupée en deux, fort mal éclairée, et donne assez l'idée d'un dortoir de l'Hôtel-Dieu; elle est consacrée aux dessinateurs; toutes les autres sont jonchées de tableaux; la presque totalité de la grande galerie est envahie; nos artistes n'ont pas chômé depuis la dernière exposition, je vous assure. Les Grecs et les Romains d'autrefois ont décidément le dessous, nous sommes devenus plus coloristes. L'histoire a perdu, mais le portrait et le paysage ont beaucoup gagné. En somme, de fort belles choses, et de bien médiocres, du génie et plus que de la bonhomie, des débuts remarquables, des chutes et des succès. MM. Gros, Lethière, Hersent, Horace Vernet sont les seuls gros bonnets qui aient exposé, les autres se sont-ils retirés des affaires? nous aimons à croire le contraire. M. Guérin ne peut avoir passé tout le temps de sa direction à Rome, à s'occuper de comptabilité. M. Gérard bouderait-il? je ne le puis croire. Pourquoi M. Charlet ne nous donne-t-il plus maintenant de ses nouvelles qu'à l'époque du jour de l'an? Ce sont de fort belles étrennes, il est vrai; mais du moins nous voudrions voir ses tableaux. Nous avons tous applaudi à la première et seule faveur qu'il ait jamais obtenue; c'est déjà quelque chose: toutefois que Charlet n'oublie pas que c'est au Salon que les peintres reçoivent leur bâton de maréchal.

Je m'arrêterai devant les ouvrages qui me frapperont davantage; quant à ceux que je ne comprendrai pas, je n'en dirai rien, dans la crainte de porter un jugement trop sévère. Il est si difficile d'arriver, en peinture, à ce qu'on appelle un à peu près bien, qu'on ne saurait mettre trop de mesure dans les critiques. Tant pis pour les consciences de messieurs du jury si cette année, comme les précédentes, il ont écouté les mamans, les papas, les oncles et les tantes de certains exposans; il est bien triste de toujours voir au salon tant de plates et niaises productions, tant de tableaux tout au plus bons pour les fêtes et premiers jours de l'an. L'admission au Musée ne sera donc jamais un encouragement dont on devrait se rendre digne! La plupart du temps c'est une con-

cession faite à l'importunité. Ah! messieurs les jurés, si c'est là le motif qui vous a fait pencher vers l'indulgence, vous avez encore été cette année trois ou quatre cents fois trop bons.

Horace Vernet nous avait habitués depuis long-temps à croire qu'il était parvenu à l'apogée de sa réputation; il nous semblait qu'il ne devait plus acquérir, il nous a prouvé victorieusement le contraire : il a abandonné les cercles brillans de la capitale, ses équipages, sa délicieuse habitation, ses nombreux amis, les artistes, tous si fiers de ses succès, et un beau matin il est parti pour l'Italie, pour se livrer à de nouvelles et pénibles études, que lui seul a devinées être nécessaires au complément de son beau talent. Sa *Procession du Pape*, sa *Judith au lit d'Holopherne*, sont deux ouvrages capitaux d'un très-grand mérite assurément; mais ces deux études de femme, *Vittoria* et sa *Paysanne d'Arícia* principalement, quelle sublime et délicieuse création! Jamais, je crois, l'art n'a été plus loin. Je ne sais si c'est de la surprise ou de l'admiration, lequel de ces deux sentimens qui subjugué, mais cette ravissante composition attire tous les yeux. On sent palpiter le sein de cette jeune fille; ses beaux yeux sont humides, sa bouche respire; c'est inoui. Sa *Judith* est peut-être un peu coquette, mais sa *Promenade du Pape*, sa *Confession du Brigand*, ses *Carabiniers surprenant des brigands*, quels beaux poèmes! Ah! messieurs nos voisins, si fiers de votre Wilkie, de son beau tableau de *la Lecture du Bulletin de Waterloo dans l'hôpital militaire de Chelsea*, nous avons à opposer à cette belle page du peintre écossais toutes celles de notre Horace : sa belle paysanne dans les plaines de Champagne, combattant aux côtés de son mari, atteint d'une balle dans la poitrine, dormant à son fils sur le champ de bataille la première leçon de l'amour du pays; les plus belles années de notre peintre national, consacrées à consoler nos infortunes, à illustrer tous nos brillans faits d'armes. Nous avons des Phlipps, des Jackson et des Owen, des Constable, des Turner et des Stanfields, des Newton, des Allan et des

Mulready, des Landseer, des Lewis, des Ward et des Cooper; comme vous avez eu un Hogarth, nous avons eu un Greuze. Déjà une franche et loyale rivalité, qui tournera au profit des arts, s'est établie dans nos deux pays; déjà nos artistes ont retrouvé chez vous cette hospitalité qui vous est familière, et dont vous comprenez si bien les devoirs; ils combattront pied à pied avec vous, et entretiendront par ce moyen cette noble émulation, sans laquelle il n'y a plus d'art possible.

Pardon de m'être arrêté si long-temps devant M. Horace Vernet, quand je pense à la quantité de tableaux que nous avons à passer en revue; mais quand je contemple ces scènes si vraies, si animées, il me semble voir Sterne ou Béranger faisant de la peinture.

M. Carle Vernet nous a aussi envoyé de ses nouvelles. Ses *Chasseurs revenant en ville* sont dignes de son meilleur temps. Toujours la même fougue, la même jeunesse dans son talent. Il ne vieillira jamais.

Quelle quantité de portraits, bon dieu! ne dirait-on pas que c'est la chose du monde la plus facile à faire? Non, mon ami; je l'ai cru long-temps, moi, brave homme que j'étais. Si dans le monde je rencontrais un débutant, je lui demandais, comme mon propriétaire, comme tout le monde, comme vous-même l'auriez pu faire : *Faites-vous* le portrait, mon ami?... quand un artiste de beaucoup de tact et d'esprit me fit revenir de l'erreur dans laquelle j'avais été jusqu'alors. Vous croyez, me dit-il, que rien n'est plus facile à faire que le portrait? Pourquoi Wandick, Holbein, voire sir Joshua Reynolds, Thomas Lawrence, Gros et Ingres, qui du reste n'étaient et ne sont pas encore des maladroits, pourquoi se sont-ils appliqués spécialement à l'étude du portrait? Il fallait donc que le genre en valût la peine. Pour parvenir à y exceller, il faut non-seulement avoir une connaissance intime des tics et des habitudes de la physionomie des gens que vous devez peindre, mais encore de leur moral. Je vous citerai, à l'appui de ce que j'avance, la très-petite quantité de portraits ressemblans et irréprochables que nous

voyous. — Je fus de l'avis de mon artiste, et il me donna encore quelques nouvelles explications.

Cette femme, reprit-il, veut avoir le portrait de son mari, demande un peintre dans ses connaissances; on en a bientôt trouvé un.... Le monsieur, exclusivement occupé de ses affaires, ne voit pas le monde, et s'occupe fort peu de sa toilette; mais sa femme ne veut pas qu'il soit accroché dans leur salon, dans son costume de tous les jours, elle tient surtout à ce que sa barbe soit faite, à ce que sa vilaine cravate noire, grasse et luisante, soit échangée contre une autre d'une blancheur éblouissante; à ce que ses cheveux, si mal entretenus, soient ce jour-là frisés et pommadés, et sa veste de travail remplacée par un habit neuf qu'il mettra ce jour-là pour la première fois. C'est dans cet état si opposé à ses habitudes que le brave homme se présente chez l'artiste.

Au bout d'un instant, l'ennui s'empare du personnage; sa physionomie si gaie et si ouverte prend une teinte sombre, ses yeux se ternissent, sa bouche perd de sa grâce habituelle, et le portrait est manqué; les amis et connaissances, auxquels le tableau est soumis, sans apprécier les motifs, ne le trouvent pas *réussi*, et Dieu sait comment ce pauvre artiste est traité. Donc faire le portrait n'est pas chose facile. Nous citerons cependant celui de M. le maréchal Maison, par M. Léou Coignet, ceux de MM. Langlois, Drolling, Rouillard, Champmartin, Steuben, Decaisne, Court, Bouchot, etc., sur lesquels nous aurons à revenir, et principalement les délicieuses miniatures de madame de Mirbel, qui, à mon avis, s'est élevée dans ce genre de peinture au plus haut degré de perfection. Je vous donnerai dans ma prochaine lettre de plus amples détails; mais malgré l'inévitable quantité de mauvaises choses, l'ensemble de l'exposition est encore des plus satisfaisans.

HENRY MONNIER.

Chroniques et Traditions surnaturelles de la Flandre, par M. S. Henry Berthoud; chez madame Béchet, quai des Augustins.

La Flandre, par son ciel brumeux et ses habitudes, a plus d'un rapport avec l'Écosse; comme elle, elle est riche de traditions pleines de poésie, et, comme elle aussi, elle vient de trouver son *stories-teller* dans un de ses enfans, qui a recueilli ces traditions et en a composé un livre plein d'intérêt. M. Berthoud raconte ces légendes avec ce ton de naïveté et de simplicité qu'on trouve dans les anciennes chroniques, dont la lecture paraît lui être familière. Nous reviendrons plus tard sur cet ouvrage.

Annales de l'Institut-Royal horticole de Fromont, dirigées par M. Soulange Bodin, fondateur.

Elles paraissent le 1^{er} de chaque mois, par cahier de deux feuilles grand in-8^o, avec figures; le prix, pour Paris et les départemens, est de 9 fr., pour douze cahiers ou une année, d'avril en avril, et de 10 fr. 50 c. pour l'étranger.

Les tomes I et II se vendent séparément, savoir :

Le tome I, contenant douze livraisons du mois d'avril 1829 au mois de mars 1830, *six francs*, et 7 fr. 50 c. franc de port.

Et le tome II, contenant aussi douze livraisons, du mois d'avril 1830 au mois de mars 1831, *six francs*, et 7 fr. 50 c. franc de port.

Les premières livraisons du tome III contiendront une notice sur le chauffage des serres et orangeries, par le moyen de la circulation de l'eau chaude, avec plusieurs planches explicatives de ce procédé aussi salulaire qu'économique.

Voyages.

SOUVENIRS

D'UN

VOYAGE AUTOUR DU MONDE¹.

MANILLE.

Arrivée à Cavite. — Téralta. — Excursions dans le voisinage. — Herborisations dans les montagnes. — Froid rigoureux. — Le curé Mariano. Influence d'un prêtre sur les Malais. — Culture du riz sur les montagnes. — Singulier moyen de le préparer. — Indigoteries. — Retour à Cavite. — Départ pour Manille. — Les *Tasco*. — Visite à la *Cueva* de San-Matheo. — Bosoboso. — Mariquina. — Mine d'or. — Culture des terres. — Buffles. — Leur instinct. — Industrie des Chinois. — Opulence de Manille. — Bas prix des denrées. — Bazars, commerce, population. — Monnaie des classes pauvres. — But de notre voyage. — Combats de coqs. — Instrument de musique des Malais. — Singulière manière de fêter les étrangers.

Nous fîmes enfin directement route pour le terme le plus éloigné de notre voyage. Après dix-neuf jours

¹ Voyez les numéros d'octobre, novembre et janvier.

de mer, nous entrâmes dans la baie de Manille, où nous éprouvâmes des calmes qui ne nous permirent pas de mouiller avant le 23 décembre devant Cavite. Nous saluâmes le fort de vingt-un coups de canon, qui nous furent rendus presque immédiatement.

Lorsque j'eus pris toutes les mesures que je jugeai convenables pour la conservation de mes plantes à bord des deux bâtimens, et que le commandant de la division m'eut accordé un homme de l'équipage soi-disant propre à les soigner pendant mon absence, je m'armai de tout ce qui pouvait m'être nécessaire pour faire des recherches en histoire naturelle, et j'allai m'établir à Téralta, village situé à deux lieues de Cavite, chez un Français nommé M. Chapar, pour lequel j'étais muni de lettres de recommandation. J'y fus on ne peut plus favorablement accueilli : mon hôte mit de suite à ma disposition un logement propre à placer les collections que je me proposais de moissonner dans les environs. Il me fit chercher un Indien connaissant bien les lieux les plus boisés et les plus susceptibles de m'offrir d'abondantes récoltes, pour me servir de guide. Je parcourus avec lui, pendant plusieurs jours, les environs de Téralta, à une distance assez considérable du village ; mais ces parages étant presque tous cultivés, je n'y fis pas d'aussi abondantes moissons que je m'en étais d'abord flatté. En fait de bois, je ne rencontrais souvent que les lisières des champs et des chemins qui m'offrirent quelques bouquets d'arbres et de haies vives. Néanmoins j'y recueillis quelques sachets de graines, plusieurs échantillons de plantes pour mon herbier. J'y arrachai quelques végétaux, tels que le *diopyros mabola*, le *djouat*, des *eugenia*, des *tabernamontana*, des *erythrina*, des *clerodendrum*, etc. Je garnis de

terre fraîche des caisses dans lesquelles je fis reprendre ces végétaux vivans, afin de les conduire à bord des bâtimens, et de pouvoir les y conserver.

Je n'étais pas assez satisfait de mes herborisations dans ces parages pour m'en tenir là : je voulus pénétrer dans les montagnes; elles se trouvent fort éloignées de Téralta, ce qui devait m'entraîner dans un voyage de plusieurs jours; je jugeai donc à propos, avant de l'entreprendre, de retourner à *Cavite* pour donner quelques soins aux plantes que j'avais laissées à bord de *la Durance* et du *Rhône*. On commençait le désarmement de ces deux navires pour les réparer et les repeindre. Mes plantes ne se trouvaient guère bien dans tout ce remuement. Les personnes chargées d'y veiller n'y portaient aucune attention; aussi la plupart de ces végétaux dépérissaient faute d'arrosement, et ma présence leur était indispensable : quelques jours plus tard, j'eusse vu disparaître le fruit de trente courses pénibles. A bord du *Rhône*, je ressuscitai presque tous mes sujets; mais à bord de *la Durance* j'arrivai lorsqu'il n'y avait plus d'espoir. J'en fus plus affligé que surpris. Depuis le commandant jusqu'au dernier mousse, tout le monde paraissait embarrassé de ces collections, qui plus tard devaient faire la prospérité des colonies françaises et l'admiration des savans de l'Europe.

De retour à Téralta, M. Chapar, au lieu d'un guide, m'en donna deux, ayant chacun un cheval pour porter les collections que je devais former. Comme il m'était indispensable d'avoir un lieu quelconque dans les montagnes qui me servît de quartier-général, et où je pusse me reposer de mes fatigues, M. Chapar me recommanda au curé d'un village, qu'il connaissait particulièrement. Après avoir ainsi pris mes mesures, je

partis un matin avec armes et bagage, accompagné du capitaine Gerbet, qui faisait partie de notre expédition. Nous ne pûmes le jour même faire les dix mortelles lieues qui nous séparaient du curé qui devait nous donner l'hospitalité : les chemins étaient d'ailleurs aussi mauvais que difficiles. Nous passâmes la nuit dans les bois ; le lendemain à midi, nous frappâmes à la porte du presbîtere, et je remis au pasteur la recommandation de M. Chapar. Le bon prêtre me reçut de son mieux ; je m'installai dans le logement qu'il me désigna, et je mis de suite en herbier les plantes que j'avais récoltées dans le voyage. Lorsque nous eûmes dîné, mon hôte voulut m'accompagner lui-même dans les bois qui avoisinent le village. J'y trouvai plusieurs végétaux rares et brillans. Le curé me fit remarquer une espèce d'*elwagnus*, dont on mange les fruits. Cet arbrisseau me parut digne de remarque, tant par son port que par ses feuilles, qui sont d'un blanc argenté, et fortement ponctuées ; ses rameaux sont minces, flexibles et assez allongés ; ses fruits sont petits, mais également allongés ; ils ont un goût délicieux, un peu vineux. Dans cette après-dînée, tout en me promenant et en causant avec le bon curé, je ne laissai pas que de faire une récolte assez abondante, tant en graines qu'en plantes pour mon herbier.

Pendant plusieurs jours, je multipliai mes promenades dans les mêmes lieux, où je trouvais toujours quelque nouvel objet à récolter. Je rencontrai fréquemment le *mimosa scandens* ou *acacia*, remarquable par ses longues gousses articulées et déprimées, ainsi qu'un autre grand arbre également de la famille des légumineuses, nommé *aclé*. Le bois de ce dernier est fort dur, et passe auprès des habitans pour être incorruptible. Le banava, grand arbre de la famille des tillacées,

dont le bois sert aux constructions navales, et une infinité d'autres arbres curieux se sont souvent offerts à ma vue. Je remplis plusieurs paniers de plantes vivantes, que je mis en dépôt chez le curé, en attendant mon départ.

L'élévation prodigieuse des sagoutiers me causa quelque surprise, surtout celle des sagoutiers de l'espèce que les habitans appellent *bori* (*lontarus*). Ce beau palmier est couronné par une réunion de feuilles digitées fort larges, qui lui donnent un aspect majestueux. Je me procurai un grand nombre de ses graines, que je ramassai par terre toutes fraîches. Je fis également une bonne provision de l'espèce de sagoutier appelé *cavonegro* (*caryota mitis*.)

Je fis part à mon hôte, peu de jours après mon arrivée, de l'intention où j'étais de pénétrer plus avant dans l'intérieur des montagnes. Il eut la bonté, pour me favoriser dans cette expédition, d'engager des Indiens de sa paroisse à m'accompagner jusqu'à quelques cases qu'il possédait à six lieues en remontant. Ces Indiens, qui n'ont pas de plus grand bonheur que celui de pouvoir obliger leur pasteur qu'ils bénissent et adorent comme l'Être suprême, se disputaient à qui me servirait de guide dans les voyages que j'allais entreprendre.

Le *padre Mariano*, c'est le nom de mon respectable hôte, vint m'embrasser, et me fit présent de quelques provisions de campagne. Elles ne pouvaient être bien considérables, car lui-même n'avait souvent pour sa propre nourriture que le strict nécessaire, qu'il devait uniquement à la charité de ses paroissiens. Partis le matin à neuf heures, nous arrivâmes sur les quatre heures de l'après-midi, devant la case qui m'était destinée comme quartier-général, tout le temps

que dureraient mes explorations. Cette case, dont la grandeur était fort raisonnable, était entourée de plusieurs autres plus petites qu'occupaient de pauvres familles malaises. Celle que je devais habiter appartenait au curé qui y tenait un fermier, dont l'unique emploi était de cultiver le riz. Je contemplai avec quelque surprise, dans ces régions élevées, des champs immenses couverts de cette plante de la plus riche végétation. Nulle part je ne l'ai vue plus belle et produisant un grain aussi gros que sur ces montagnes; dans aucun pays, je n'en ai mangé dont le goût fût aussi doux et aussi agréable. Ce que je vis alors me convainquit que, pour faire croître le riz et pour l'obtenir bon, il n'est pas nécessaire de le tenir sous l'eau pendant tout le temps de sa végétation, comme on le croit généralement, et comme cela se pratique dans beaucoup de pays. Dans les montagnes que je parcourus, il ne reçoit que les eaux des pluies, qui encore n'y sont pas très-abondantes.

Les Malais, habitans des îles Philippines, font de grandes meules de riz, comme en France on en fait de blé et de foin. Le grain ou épi est placé de manière à former le revêtement extérieur de ces meules, de façon que l'eau en tombant dessus glisse promptement et ne puisse pénétrer dans l'intérieur. Lorsqu'ils ont besoin de riz pour leur consommation, ils ne dérangent nullement les meules pour prendre la quantité qui leur est nécessaire; ils les ratissent avec les mains ou un morceau de bois comme on ràperait un pain de sucre, et épuisent ainsi les meules sans leur faire jamais perdre la forme du cône. Pour écarter les oiseaux, ils les entourent de petits moulins en bambous creux, dont la surface est parsemée de plusieurs trous, qui, frappés

par le vent, font un bruit suffisant pour éloigner toute espèce d'animaux. On a recours à un expédient semblable dans quelques provinces de France, pour faire peur aux fouines, aux belettes et aux renards, et les empêcher d'attaquer les poulaillers.

La première nuit que je passai dans les cases élevées des montagnes où je me trouvais, je fus saisi par un froid excessif. Les indigènes n'ont pas de lit; ils se couchent à terre, sur des nattes; j'étais obligé de me conformer à leur usage; j'avais même négligé de me couvrir pendant mon sommeil. Le froid me parut, vers le milieu de la nuit, si rigoureux, que je fus obligé de me lever pour allumer du feu. Je me rendis facilement compte de cette température glaciale, en songeant que j'étais à environ dix-sept lieues de la mer, et à une hauteur considérable au-dessus de son niveau.

Quoique ce ne fût pas l'époque de la floraison des plantes, je recueillis néanmoins beaucoup de végétaux vivans, dont une grande partie était encore inconnue. Les graines n'étaient pas non plus en parfaite maturité, mais cela ne m'empêcha point d'en récolter une bonne provision.

Je m'enfonçai dans l'épaisseur des vastes forêts qui couvrent ces montagnes; je pénétrai dans la profondeur des collines les plus reculées. C'est dans ces derniers lieux que j'observai quelques belles espèces de *bégonia*, que je n'avais encore trouvées nulle part, ainsi que deux espèces de *besleria* extrêmement curieuses. Je remarquai dans les forêts un des plus beaux arbres qui existent, de la famille des sapotilliers et du genre *chryso-phyllum*¹. *L'arbol abrea* des Indiens, qui croît dans ces

¹ Je l'ai rapporté vivant au Jardin des Plantes de Paris, où il est aujourd'hui en plein état de végétation.

forêts, est un arbre résineux que je crois devoir classer dans la famille des thérébinthacées ; le *balite*, espèce de figuier, d'une grosseur et d'une élévation prodigieuse , dont les racines s'élevaient de terre en planches minces ou *arcaba*, de quatre à cinq pieds de hauteur, forment des espèces de caisses extrêmement bizarres. J'ai fait la découverte, dans ces lieux sauvages, d'une espèce de mangoustan que l'on ne connaissait pas encore. La fleur était passée, mais le fruit qu'il portait me parut beaucoup plus petit que celui des mangoustans cultivés, quoiqu'absolument semblable pour la forme. Quant au goût, il aurait fallu en manger pour en juger ; c'est ce que je ne pus faire, le fruit n'étant pas mûr. L'arbre est semblable, sous tous les rapports, au mangoustan domestique. Les feuilles sont opposées, larges, coriaces, épaisses et luisantes.

Il vient dans ces montagnes une belle espèce de *bignonia*, appelée par les Indiens *banai*, dont le tronc ressemble à celui du papayer, par les cicatrices que laissent les feuilles à leur chute ; elles sont grandes, pennées, et à folioles nombreuses et larges ; le pétiole commun est articulé et assez gros. Le tronc de cet arbre, quoique très-grand, n'est que d'une grosseur moyenne ; ses fruits sont aplatis, et ont souvent près de dix-huit pouces de longueur. L'arbre que les Indiens appellent *ditar*, et que je vis assez fréquemment, atteint une élévation de trente à quarante pieds. Ses feuilles sont digitées au nombre de sept folioles : du tronc de l'arbre découle un suc laiteux que les Indiens regardent comme très-vénéneux. N'ayant pu observer sa fleur ni son fruit, je ne puis savoir à quelle famille il appartient ; cependant je ne pense pas qu'il puisse appartenir à d'autre famille qu'à celle des euphorbiacées ;

peut-être est-ce un *hevea*. Les rotins, qui encombrant ces forêts, s'élèvent à une hauteur prodigieuse. Je cueillis quelques graines de chaque espèce que je semai aussitôt dans des caisses : je m'en procurai un grand nombre d'individus que j'ai laissés à Bourbon en passant, parce que le peu d'accroissement qu'ils avaient acquis me faisait craindre de les perdre en voulant les transporter plus loin.

En examinant la nature du sol que je parcourais, je ne pouvais m'étonner de la belle végétation qui, de toutes parts, frappait mes yeux ; on rencontre partout, et surtout dans les grands bois, une couche de terreau d'un pied et demi, deux pieds environ d'épaisseur, qui recouvre la racine des végétaux, et facilite puissamment leur développement, en accélérant la germination des graines. Le fond de ce sol est composé d'une bonne terre forte, de couleur jaunâtre, semblable à celle de nos terres à froment.

Je ne me lassais pas de parcourir dans tous les sens le sommet et les gorges des montagnes, les rochers au milieu desquels serpentent mille petits ruisseaux qui arrosent des tapis de bégonia, mêlés de besleria, de fougères, etc. La nature, dans ces heureux climats, est absolument dans toute sa force. Le feu ni la hache destructive n'exercent jamais leurs ravages sur cette vigoureuse végétation. L'arbre de haute futaie y élève sa tête majestueuse sans crainte d'attirer la main meurtrière du bûcheron ; la liane s'attache partout où elle se plaît le mieux ; l'art n'est point là pour prescrire des règles à son développement.

Après huit jours d'exploration dans ces sites montagneux, les deux chevaux qui m'accompagnaient avaient plus que leur charge des végétaux vivans que j'avais

récoltés; les Indiens eux-mêmes succombaient sous le poids. Ne pouvant plus me charger d'autres objets d'histoire naturelle, je résolus de regagner le village du curé Mariano. La seule nourriture que j'avais pu me procurer pendant la semaine que je venais de passer dans les montagnes, était du riz sec cuit à l'eau, ou seulement roti dans un bambou creux¹. On doit juger de l'insuffisance d'une pareille nourriture pour un Européen qui n'y était point accoutumé, et surtout pour un voyageur sans cesse sur pied.

J'arrivai le soir chez le *signor padre*, qui n'eut rien de plus pressé que de me faire préparer à souper. Ce repas, quoiqu'assez frugal, me parut délicieux. Le curé, qui voulut bien me tenir compagnie, dut être satisfait de la manière dont je me comportais à sa table.

Mon intention étant de me mettre en route dès la pointe du jour pour atteindre le soir même Téralta, je donnai mes ordres en conséquence aux gens qui formaient ma suite. Malheureusement, comme ils étaient encore plus harassés de fatigue que moi, ils ne se levèrent pas assez tôt pour faire les dispositions du départ. Les chevaux n'étaient point encore harnachés, lorsque le curé, qui disait sa messe ce jour-là (c'était un dimanche), appela les fidèles à l'église. Je n'osai résister à l'invitation qu'il me fit d'y assister; c'eût été payer d'ingratitude tous les services qu'il m'avait rendus, que de refuser de prendre ma part des bénédictions qu'il appelait sur

¹ Les bergers et les voyageurs malais ne se servent jamais d'autre marmite pour cuire le riz. A cet effet, ils fendent en deux un morceau de bambou rond, de deux pieds de long environ, enveloppent dans une large feuille de bananier, ou autre, le riz humecté, qu'ils introduisent dans le bambou, dont ils rejoignent les deux parties. En tournant cette espèce de cylindre pendant un certain temps sur un bon feu, le riz cuit très-bien et acquiert un goût délicieux.

ses paroissiens. Je fus très-surpris de voir tant de monde dans une église très-vaste. Je ne m'étais pas fait une idée juste de la nombreuse population de ce village. Chaque case qui le compose contient au moins douze ou quinze personnes; les cases sont toutes contiguës les unes aux autres, et le village est assez fort.

Ces villageois sont plus ou moins aisés suivant leur activité et leur goût pour le travail, car, comme je l'ai déjà dit, ils ne cultivent que le riz; mais les deux récoltes qu'ils en font chaque année sont si abondantes, que, quel que soit son bas prix (il ne se vend guère en gros au-delà d'un *quartz* la livre, un peu plus d'un sou), elles leur rapportent souvent beaucoup d'argent.

J'ai vu dans ce village quelques indigoteries, c'est-à-dire des cuves en bois, et une fabrique pour la préparation de la teinture; mais les divers appareils qu'exige l'extraction de cette substance, et les difficultés d'exécuter les opérations empêchent beaucoup de monde de s'en occuper. Quelques familles seulement dans ce village paraissent se livrer à cette culture. Il est fâcheux que l'on ne s'y adonne pas davantage, car l'indigo y est d'une beauté remarquable, et peut rivaliser avec celui de tout autre pays. Les Indiens l'emploient à la teinture des étoffes de toiles d'abaca ou de coton qui leur servent de vêtemens.

Après la messe, je pris congé de notre bon pasteur, et nous nous mîmes en route pour Téralta, où j'avais fait, quelques jours auparavant, un dépôt de plantes assez considérable. Nous ne pûmes y arriver qu'à la nuit. La longueur du voyage nous avait exténués. Il fallut m'occuper aussitôt de mettre en herbier les nouvelles plantes, et en sachets les graines que j'a-

vais récoltées chemin faisant. Je renvoyai au lendemain le soin de mettre en terre les végétaux vivans, fruit de cette longue exploration. Ils étaient presque tous d'espèces inconnues, et plusieurs de la plus grande rareté dans les colonies françaises. Lorsque j'eus terminé ces opérations, je retournai à Cavite, où était mouillée la division. Je courus de suite à bord du *Rhône* pour y visiter les plantes que j'y avais recommandées. Quelles furent ma surprise et ma douleur en retrouvant les caisses que j'avais laissées en bon ordre, étendues sur des tasseaux, avant mon départ, maintenant séparées sur le pont, mises à plat, et baignant dans l'eau salée chaque fois qu'on lavait les gaillards ! Les plantes traitées de la sorte étaient dans l'état le plus souffrant, et dans un dépérissement total. Quelques-unes avaient déjà succombé, toutes auraient en infailliblement le même sort, si je fusse arrivé quelques jours plus tard.

J'avais cru pouvoir placer ma confiance dans la personne qui m'avait été désignée pour donner à mes précieuses collections les soins assidus qu'elles réclamaient, et je me vis cruellement abusé. Ce n'était peut-être pas autant la faute de celui qui devait s'en occuper, que celle de ses supérieurs, car chaque fois qu'il voulait se livrer à ce soin, on l'en empêchait en lui donnant ordre de faire d'autres travaux moins pressés, et surtout bien moins importants.

A bord de *la Durance*, mes malheureux végétaux étaient dans un état pire encore qu'à bord du *Rhône*. Presque toutes les plantes de Java et de Samboangan y étaient mortes. Je pris alors le parti de faire descendre à terre les caisses contenant les plantes les plus précieuses et les plus délicates. Je les établis dans un jardin avec toutes celles que je récoltai

dans le pays, en attendant le départ de la division.

Je fis confectionner plusieurs grandes caisses destinées à recevoir le fruit de mes explorations à Manille. Il n'y avait à Cavite que du sable et aucune espèce de terre propre à remplir ces caisses. Il fallut en aller chercher à deux lieues de là, c'est-à-dire à Téralta. Cette opération, que je fus obligé de diriger moi-même, me fit perdre beaucoup de temps. Lorsqu'elle fut terminée, je plaçai dans ces caisses les plantes que je possédais, et les remis toutes dans un parfait état de reprise; après quoi je m'embarquai pour Manille, ville capitale des îles Philippines, située à trois lieues de *Cavite*. Je fis cette courte traversée sur un grand bateau appelé dans le pays *tasco*. Ces embarcations ont de chaque côté de grands balanciers en bambous qui dépassent la coque de huit à dix pieds. Ces balanciers maintiennent l'équilibre de l'embarcation, et servent à amarrer les cordages des voilures, mais nuisent singulièrement à la vitesse du bateau.

Un Français au service d'Espagne, M. Solier, fut le premier habitant de Manille avec lequel j'eus des relations amicales. Il me donna ou me procura tous les renseignements que je désirais sur la manière dont je pourrais m'y prendre pour explorer le beau pays des environs. Il me conduisit chez un des plus riches propriétaires de Manille, M. Tuason, indigène qui parlait passablement français. La fortune de cet habitant est immense. Il commande à des peuplades entières d'Indiens, et possède des propriétés dans presque tous les quartiers de l'île. C'était pour moi une précieuse connaissance. On verra combien je lui eus d'obligations pendant mon séjour à Manille.

Il commença par solliciter en ma faveur, auprès du

corrégidor, un ordre par écrit pour que l'on m'accordât, dans tous les lieux que je visiterais, les hommes et les chevaux dont j'aurais besoin pour m'accompagner et porter mon bagage. Je me présentai moi-même chez le corrégidor pour lui remettre la recommandation de M. Tuason. Ce fonctionnaire, Espagnol de nation, m'accueillit avec beaucoup de bonté, et m'accorda au-delà de ce qu'on demandait pour moi. Il me donna un de ses sergens auquel il intima l'ordre de faire exécuter ce que je réclamerais en vertu de l'autorisation qu'il me remettait. Une manière aussi bienveillante de traiter les étrangers ne me laissa pas la possibilité de refuser le dîner qu'il m'offrit. Ce ne fut que le soir que je retournai chez M. Tuason, pour veiller aux autres préparatifs de départ. Mais, lorsque j'arrivai, tout était prêt, équipages et provisions. M. Tuason, qui, en sa qualité de colonel, avait des militaires à ses ordres, voulut aussi qu'un de ses sergens m'accompagnât, et le gouverneur me fit la galanterie de m'envoyer huit militaires à cheval, armés jusqu'aux dents, pour m'escorter.

Le 29 janvier 1820, je me mis en marche, suivi de ma nombreuse escorte, pour aller visiter la *Cueva* (caverne) de San-Matheo, située à environ dix lieues de Manille. Nous fûmes coucher le premier soir de notre voyage à *Sienda*, habitation appartenant à M. Tuason. Le lendemain matin, au point du jour, je fus sur pied et ordonnai les préparatifs du départ. En attendant que tout fût disposé, je fis une promenade aux environs de la maison. Placé à côté de la belle rivière qui traverse plus bas Manille, ce magnifique établissement est dans une situation vraiment délicieuse. Tout à l'entour s'étendent à perte de vue de vastes plaines de riz et de cannes à

sucré, et une source d'eau minérale se fait distinguer à une grande distance par la fumée qu'elle exhale. La température du climat est supportable pour tous les Européens. La terre y produit d'abondantes moissons. En un mot, ce pays offre les plus vastes ressources au cultivateur laborieux, qui peut s'y enrichir sans compromettre sa santé.

Quoique la végétation soit riche et variée, je rencontrai fort peu de plantes en fleurs, et mon herborisation ne fut pas très-fructueuse. Sur les bords de la rivière croissaient des rideaux de bambous d'une très-grande élévation, imitant par leur feuillage les saules pleureurs. Après avoir parcouru pendant environ une heure et demi la propriété de M. Tuason, je rejoignis ma caravane qui m'attendait pour partir, et nous continuâmes notre voyage vers la caverne.

Le premier village que nous rencontrâmes était Mariquina, où nous relayâmes. Le sergent du corrégidor avait pris les devants pour faire préparer les chevaux de relais, de sorte que sitôt que nous arrivâmes à Mariquina, nous n'eûmes que la peine de changer de montures et nous poursuivîmes notre route.

Nous arrivâmes pour dîner au village de San-Matheo, lieu de résidence du capitaine des Indiens. Mon courrier m'y avait devancé, et avait eu soin de faire préparer le repas, qui fut servi aussitôt que j'eus mis pied à terre. Le curé du lieu, ayant appris notre arrivée, vint auprès de nous s'informer du but de notre voyage, et me fit bien promettre de ne pas repasser sans m'arrêter chez lui.

Nous atteignîmes le soir le pied d'une montagne. Nous allâmes coucher chez un *Tomogon*, qui ne me parut pas très-opulent. Il ne put m'offrir pour coucher

qu'un plancher de bambous sur lequel il me fut impossible de fermer l'œil de toute la nuit. Nous n'étions qu'à environ trois lieues de la caverne. Nous remonâmes à cheval au point du jour. La portion de chemin qui nous restait à faire était la plus mauvaise. Nous fûmes plusieurs fois arrêtés par de petites rivières dont le lit était trop profond pour pouvoir être passé à gué, même à cheval. Il fallait alors absolument construire des radeaux. Heureusement nous ne manquions ni de bras ni de matériaux. Le bambou était sous notre main, et le *Tomogon* avait eu l'attention d'envoyer au-devant de nous des hommes qui le coupaient. Sur les neuf heures de la matinée, nous touchâmes enfin le pied de la haute montagne dans laquelle la *Cueva* est percée. Il fallut construire de nouveaux ponts pour traverser la rivière qui se trouve à la base, et ce ne fut pas sans peine que nous la franchîmes à cause des sauts qui l'encombrent et des courans violens. Une fois de l'autre côté, il nous restait encore un assez long trajet pour atteindre l'entrée de la caverne. Nous fûmes obligés de mettre pied à terre et de gravir des rochers escarpés, de nous frayer des passages à travers des bois épais entrelacés de plantes épineuses qui nous déchirèrent cruellement. Il était dix heures lorsque nous arrivâmes à l'entrée de cette fameuse *Cueva*.

Nous disposâmes promptement des cierges et des bambous allumés pour nous éclairer dans ce vaste souterrain. Un seul de mes conducteurs avait déjà parcouru l'entrée il y avait déjà plusieurs années. De toute ma suite, trois ou quatre hommes se sentirent le courage de me suivre. La vue seule de ce noir caveau suffisait pour leur inspirer de l'effroi.

A quelques pas dans l'intérieur, je trouvai le passage

presque fermé par les grandes masses de stalactites, qui, descendant perpendiculairement de la voûte à terre, formaient de superbes colonnes transparentes et plus ou moins élégantes par la variété de leurs formes. Chaque jour, la filtration des eaux augmente le volume de ces stalactites. La voûte, qui était extrêmement élevée en certains endroits, était si basse dans d'autres, que j'étais souvent obligé de me coucher sur le ventre pour pouvoir passer. Fort heureusement ces affaissemens étaient toujours forts courts; dès que je les avais franchis, je retrouvais une voûte aussi élevée qu'à l'entrée. Des deux côtés du souterrain, je trouvai des noms et des inscriptions. Le mot *Leoncia* se présenta souvent à mes yeux. En avançant dans la caverne, nous rencontrâmes une si grande quantité de chauve-souris, que parfois elles nous empêchaient de nous entendre par leurs cris aigus et le bourdonnement de leurs ailes. A la clarté de nos flambeaux, on les voyait se détacher de la voûte et fuir devant nous.

Plus loin, nous rencontrâmes des nappes d'eau considérables et une mare bourbeuse que nous eûmes beaucoup de peine à franchir. Le sommet de la voûte et ses côtés étaient, en plusieurs endroits, tapissés de lames minces de stalactites d'une blancheur éblouissante, au travers desquelles filtraient lentement divers filets d'eau. Sur le sol, j'observai des couches plus ou moins épaisses de terre noire semblable à du charbon de terre (schiste marneux, talc), mélangées alternativement de couches de terre blanche imitant la chaux vive. Entre ces divers lits, il s'en trouvait de pierre peu dure, puisque je pouvais la briser avec les mains.

Arrivés à peu près à moitié du chemin que nous devions parcourir, nous trouvâmes une chute d'eau qui,

par le bruit qu'elle faisait en tombant, me fit penser qu'elle allait se perdre dans un souterrain très-profond. Je m'avançai sur le bord du précipice pour chercher à mesurer sa profondeur. Je découvris bien jusqu'à vingt pieds sans rencontrer le fond. Quelqu'efforts que je fisse pour observer de plus près, les Indiens, pendus aux pans de mon habit, ne voulurent jamais me permettre d'aller plus avant. Cette chute d'eau est située à droite de la caverne, bornant à peu près le milieu de son excavation parcourable; on entend son murmure long-temps avant d'y arriver. En poursuivant notre route au-delà de cette cascade, nous marchâmes constamment dans deux ou trois pieds d'eau. La chaleur étouffée de ce lieu souterrain gênait beaucoup notre respiration, et nous faisait transpirer abondamment, tandis que nos jambes ne sortaient pas d'une eau qui nous paraissait glaciale. Après environ deux heures de marche, nous atteignîmes un grand rocher de stalactites qui, barrant, à ce que j'ai pu m'apercevoir, le milieu de la caverne, nous fermait entièrement le passage. J'eus beau chercher par tous les moyens possibles, et sur tous les points, à le franchir, je ne pus jamais y parvenir. Ce dont je m'assurai positivement, c'est qu'après ce rocher la voûte me parut aussi large et aussi élevée qu'en deçà. On ne peut donc savoir, même approximativement, quelle est la profondeur de la caverne. Je suis probablement le premier et le seul qui ait été aussi avant.

Ce gros rocher qui me contrariait tant en m'arrêtant dans mes recherches souterraines me parut sans aucun doute le produit de la filtration des eaux : quelques espaces vides dans son flanc confirmèrent ma supposition. C'est par ces trous que j'aperçus distinctement le prolongement indéfini de la caverne.

En rebroussant chemin, je remarquai à droite et à gauche des embranchemens qui se prolongeaient dans la montagne, et auxquels je n'avais pas pris garde en allant. Cela me fit voir le danger de parcourir de semblables lieux sans avoir pris des mesures convenables pour sa sûreté. Je ne conçois actuellement qu'avec beaucoup de difficulté comment je ne me suis pas égaré dans quelqu'une de ces fausses routes : qui sait où elles m'eussent conduit ? Je ramassai une tête de mort, que j'ai soigneusement rapportée à Paris, où je l'ai offerte au cabinet d'anatomie du Muséum. On m'apprit, à mon retour au village de San-Mattheo, qu'il y avait environ trois ans trois Indiens, entrés dans cette caverne par simple curiosité, ayant négligé de prendre de bonnes bougies, et s'étant contentés de bambous allumés, n'en sont jamais revenus. Probablement leurs bambous s'éteignirent, et il leur fut impossible de retrouver la sortie de cette caverne. Le curé lui-même me confirma ces détails, et je suis fermement convaincu que la tête de mort que j'en ai rapportée a appartenu à un de ces infortunés Indiens. Avant de sortir du souterrain, je cassai, avec le marteau dont je m'étais muni, un morceau de la roche granitique ou pyroxénique dont la montagne est composée.

Avec quel doux ravissement je respirai à la sortie de cette grotte ! Il me semblait que je revivais dans un autre monde. Je me crus rapproché de ma patrie. La nature me parut plus brillante et plus animée que je ne l'avais encore vue. Cinq heures de séjour dans les entrailles de la terre et dans l'épaisseur des ténèbres m'embellirent tous les objets qui frappèrent mes regards, lorsque je revis le flambeau du jour.

Nous fîmes halte le long de la rivière sur des gazons

fleuris de *begonia*, de *besleria*, et autres plantes rares, pour prendre un peu de nourriture dont nous avions tous le plus grand besoin. Comme la nuit n'était pas éloignée, je remis au lendemain mes herborisations. Je me bornai ce jour même à cueillir en passant quelques graines et échantillons de plantes. J'abattis d'un coup de fusil un superbe calao, d'une espèce encore inconnue au Muséum de Paris, où je l'ai apporté soigneusement empaillé : c'est le calao à casque plat (*burceros hy drocorus*). Quelques autres espèces du même genre furent le résultat de ma chasse dans ces régions élevées, telles que le calao à casque sillonné (*burceros sulcatus*), le *burceros bicornis*; dans les galinacées, la *columba cruenta*, la *columba frontalis*; dans les oiseaux de proie, le *falco pontiveriensis*, etc. Le *Kakaloes* à huppe blanche y est très-commun.

Nous revînmes passer la nuit chez le *Tomogon*, d'où nous étions partis le matin.

Le lendemain, je revins explorer les lieux que je n'avais fait qu'admirer la veille. Je m'attachai principalement à la montagne sous laquelle se trouve la Cueva. Elle est d'une très-grande élévation, couverte de très-petits végétaux agréables à l'œil par leur belle verdure, au milieu de laquelle se mêlaient des pointes de rochers aussi blancs que des pitons de neige.

En face de la Cueva, j'ai fait une découverte bien précieuse pour la colonie, c'est celle de *l'epidendrum v. milla*. On verra plus loin quel prix le gouverneur et les habitans de Manille ont attaché à cette trouvaille. Cette liane courait d'arbre en arbre, formant de superbes guirlandes. Les bambous, et surtout le ditar, espèce de *terminalia*, leur servaient particulièrement d'appuis, et soutenaient des rameaux couverts de fruits.

Je fis une ample récolte des plus belles tiges ¹ que je fis porter de suite par deux Indiens chez M. Tuason, à Sienda, où je tenais le quartier-général de mes collections. Je continuai ensuite mes herborisations en m'enfonçant dans l'épaisseur des plus vastes forêts. La prodigieuse élévation des arbres ne me permit pas malheureusement d'y récolter beaucoup de fleurs et de graines.

Je revins le soir coucher à San-Mattheo, chez le capitaine des Indiens, afin de pouvoir aller visiter le lendemain une mine d'or éloignée, me dit-on, de deux lieues de ce village, et sur laquelle on me donna tous les renseignemens possibles.

Nous nous mîmes en route sur les dix heures du matin. Le guide qui me fut donné pour ce voyage ne partit pas en même temps que nous. J'ignore encore pour quelles raisons il demeura en arrière. Cela ne nous empêcha pas de continuer notre route en nous dirigeant sur le point où nous supposions la mine. Un seul de mes compagnons disait la connaître; mais soit qu'il n'ait pas voulu nous bien diriger, soit qu'il ne l'ait pas su, ce qu'il y a de certain, c'est que nous nous égarâmes, et que nous en étions même plus éloignés après deux heures de marche, qu'au moment de notre départ de San-Mattheo. Nous prîmes le parti d'attendre nos deux principaux guides, et nous tirâmes quelques coups de fusils pour les appeler et leur faire connaître la position dans laquelle nous nous trouvions. Ils nous rejoignirent enfin, et après avoir tenu conseil, il fut décidé qu'il était trop tard pour reprendre le chemin de la mine, dont nous étions fort éloignés. Un

¹ Destinées à faire des boutures.

des guides, qui avait ordre de me conduire de là à *Rotondo*, village important de la province de Bosoboso, me proposa d'y aller directement, me promettant de m'accompagner plus tard à la mine. Force me fut d'accéder à cette proposition.

Pour reprendre le chemin de Bosoboso, il nous fallut gravir de hautes montagnes, les unes arides, les autres bien boisées. Je cueillis chemin faisant des graines, des fleurs, et même des plantes vivantes. Nous voyagions depuis plusieurs heures toujours dans l'intention de rejoindre la route de Bosoboso, que nous avions perdue. Tout à coup je vis mes Indiens s'arrêter et disputer entre eux. Ils étaient entièrement désorientés, et n'étaient pas d'accord sur le point où pouvait se trouver le village que nous cherchions. Il me parut clairement démontré que, depuis que nous marchions, au lieu de nous en être rapprochés, nous nous en étions éloignés à chaque pas. Lorsque j'acquis cette triste conviction, il était cinq heures. Nous marchions depuis huit heures du matin, sans avoir rien pris de la journée. Nous avions eu heureusement la précaution d'apporter avec nous de quoi dîner. Nous fîmes halte quelques minutes, pendant lesquelles nous fîmes à la hâte un léger repas dans une forêt dont les arbres semblaient se perdre dans les nues. La nuit approchait; nous repartîmes de suite. Le sentier qui nous avait conduits jusque dans le bois devait nous servir à en sortir.

Je ne pourrais donner qu'une idée très-imparfaite des précipices affreux dans lesquels nous conduisit ce maudit sentier. Comme nous étions entièrement désorientés, nous ne cherchions plus qu'à parvenir au premier village habité pour passer la nuit, et nous pensions que ce qu'il y avait de mieux à faire pour atteindre ce but

était de persévérer dans la même direction. Cependant, après avoir marché fort long-temps, nous nous trouvâmes égarés plus que jamais. Nous arrivâmes dans un vallon arrosé par une rivière, et entouré de montagnes s'élevant à pic sur nos têtes, et sur lesquelles nous n'apercevions que des bois touffus dont la couleur sombre était effrayante. Pour comble de malheur, le sentier que nous avions suivi jusqu'à ce point s'y terminait. La nuit était des plus profondes; à peine pouvions-nous nous distinguer à cinq pas. Le courage commença à nous abandonner; la peur s'empara des Indiens qui m'accompagnaient. Nous essayâmes cependant de suivre le cours de la rivière, et nous avions à peine fait quelques pas, que des cris aigus et prolongés se firent entendre; ils semblaient approcher à chaque instant. La rive du fleuve que nous longions devenait de plus en plus impraticable par la quantité de pierres et de lianes qui en obstruaient le passage. Il ne manquait à notre malheureuse caravane que cette circonstance pour rendre sa position des plus affreuses. Le sergent que m'avait donné le corrégidor était heureusement un homme courageux. Il prit le commandement d'un ton militaire, fit faire halte à la petite troupe, qui était toute armée. On chargea les fusils, et on attendit, rangé en ordre de bataille, le signal du combat. Les cris se multipliaient de plus en plus, et commençaient à retentir très-près de nous. Nous n'eûmes plus de doute sur les causes de ces vociférations. Un sifflement prolongé de flèches qui passèrent sur nos têtes nous convainquit que c'était une attaque de Maures, contre lesquels nous n'avions d'autre parti à prendre que de nous mettre sur la défensive. Nous ne pouvions apercevoir les sauvages; mais leur nombre nous parut considérable,

d'après les hurlemens qu'ils poussaient, et que répétaient les échos d'une manière effrayante. Lorsque nous les supposâmes à portée de fusil, nous fîmes une décharge complète, qui les épouvanta tellement, qu'ils se sauvèrent à toutes jambes, et s'enfoncèrent dans l'épaisseur des bois. Nous rechargeâmes aussitôt nos fusils, nous disposant à faire feu de nouveau; mais nous n'entendîmes plus rien. Un silence profond succéda aux cris perçans dont nous étions étourdis un moment auparavant. Nous continuâmes à suivre le bord de la rivière, que nous descendions à pied, tenant nos chevaux par la bride, de crainte d'accident. Nous allions en avant, toujours dans l'espérance de trouver un chemin frayé. J'étais tellement harassé de fatigue, que, ne pouvant plus mettre un pied devant l'autre, je me déterminai enfin à proposer d'établir un camp volant, et d'y passer le reste de la nuit; d'allumer des feux pour nous garder et nous sécher, car nous étions trempés jusqu'aux os.

Les Indiens rejetèrent cette proposition. Ils voulaient continuer à faire route, plutôt par la frayeur qu'ils avaient d'une seconde attaque, que dans l'espérance, comme ils le prétendaient, de se retrouver. Dix heures étaient passées; nous gravissions des lieux raboteux où nous courions mille dangers. Tout à coup de nouveaux cris vinrent troubler encore le silence de ces vastes solitudes. Ce n'étaient plus, cette fois, des cris menaçans, c'étaient les gémissemens lugubres et plaintifs d'une voix qui réclamait du secours. Chacun arma son fusil, et nous marchâmes bravement sur le point d'où partaient ces sons tristes et douloureux. Nous arrivâmes ainsi au sommet d'une montagne, l'arme au bras et prêts à faire feu. Nous distinguâmes la voix assez clairement pour penser que c'était quelque pâtre qui criait

contre des animaux. Nous fîmes vers lui, et trouvâmes en effet un pauvre Indien qui faillit mourir de frayeur en nous voyant. Deux buffles qu'il conduisait avaient engagé leur fardeau entre deux troncs d'arbres, et ne pouvaient plus en sortir. Depuis le matin, le conducteur travaillait sans relâche à les dégager, et ne pouvait y parvenir. Après avoir cherché à calmer sa frayeur, et lui avoir donné un coup de main pour sortir ses buffles de l'endroit où ils étaient emprisonnés, nous lui demandâmes en quel lieu nous étions, et à quelle distance de Bosoboso. Il nous dit que nous étions à trois fortes lieues de ce village, mais qu'il ne fallait pas songer à se mettre en route par l'obscurité qu'il faisait dans des chemins épouvantables. Quelques instances que nous fissions pour le déterminer à nous servir de guide, en lui donnant la promesse de le payer généreusement, nous ne pûmes y réussir que lorsqu'il vit que nous étions armés de cierges. Nous coupâmes nos bougies par le milieu, afin d'avoir plusieurs feux, et que toute la caravane pût en profiter. La route était tellement étroite, escarpée et rapide, que je ne comprends pas comment, nous et nos chevaux, nous avons pu la parcourir sans qu'aucun de nous, pendant cette pénible nuit, ait été victime de quelque accident fâcheux. Enfin, après avoir arpenté bois, vallons et montagnes, traversé, pour ainsi dire, à la nage des étangs, des marais, des rivières, nous arrivâmes au pied d'une petite case à nègre, où nous fîmes halte pour prendre des informations sur le chemin à suivre pour nous rendre à Bosoboso. Il sortit de cette case deux hommes entièrement nus, dont le corps était aussi noir que l'ébène, et dont la figure décharnée avait quelque chose de hideux. Le nombreux cortège dont j'étais accompagné leur inspira d'abord quelque

crainte; ils parurent ne pas savoir à quoi se déterminer, et se demander s'ils pouvaient se fier à notre invitation de se joindre à nos guides. Un de ces hommes s'empressa cependant de nous aller chercher, à une fontaine voisine, de l'eau fraîche qu'il nous apporta dans un long bambou, et qui nous servit à éteindre une soif comparable à celle de Tantale. Nous prîmes ensuite la véritable route de Bosoboso, et nous arrivâmes enfin une heure après à ce village.

Toute la caravane alla descendre chez le curé de l'endroit, où notre estafette, parti le matin après nous, était arrivé dans la journée pour faire préparer le souper. On avait désespéré de nous revoir ce jour même. Il était deux heures après minuit quand nous mîmes pied à terre. Le curé, qui était couché, se leva de suite pour nous recevoir et faire servir un frugal repas. J'en pris ma part avec un plaisir infini, comme on peut le penser, et je ne me fis pas presser pour aller me coucher. Quelque dur que fût mon lit, jamais je n'ai dormi d'un pareil sommeil, même sur la plume et l'édredon.

Au point du jour, le guide que nous avions trouvé au milieu des bois à dix heures du soir, vint réclamer auprès de moi le salaire que je lui avais promis. C'est de bien bon cœur que je lui donnai *dose pesos*, deux piastres, dont il se montra satisfait. Le service qu'il nous avait rendu ne pouvait trop se reconnaître; sans lui, je ne puis dire ce qu'il fût advenu de nous au milieu des forêts et sans boussole.

Pendant cette terrible, journée je ne récoltai, en fait d'objets d'histoire naturelle, qu'une espèce très-belle d'hedysarum, inconnue jusqu'alors¹. Je la cueillis dans

¹ Je la nommai *H. Tuasoni* en l'honneur de M. Tuason.

la profondeur d'un vallon, où je marchais tenant d'une main la bride de mon cheval, et de l'autre une bougie allumée, pour éviter de tomber dans les précipices affreux dont la route était bordée. Cette plante fait partie de mon herbier. Je la conserve soigneusement, et la reconnaitrai toujours aux gouttes de cire dont elle fut couverte par ma bougie quand je la récoltai.

Le lendemain, je pris avec moi les deux hommes les moins fatigués de ma suite, pour aller visiter les lieux que nous avions parcourus la nuit précédente. Avec quel ravissement je contemplai ces belles forêts de Bosoboso, formées d'arbres majestueux et des plus rares! Je ne pouvais revenir de la grosseur et de la belle venue de leurs troncs. Des bois entiers de *caryota urens* et de *caryota mitis* s'offraient à ma vue, et chaque arbre était couvert de nombreux régimes de fruits qui en faisaient le plus riche ornement. Les rotins y croissaient dans leur plus grande élévation; quelques-uns avaient, par leur beau feuillage et leur tige articulée, l'aspect de palmiers d'un autre genre. Je remarquai aussi quelques espèces de *pandanus*, dont une à feuilles étroites assez rares, et diverses espèces de bambous dont les feuilles étaient plus larges que celles que j'avais vues jusque-là. Leur tige était très-unie et les nœuds situés à une très-grande distance les uns des autres. L'intérieur de ce bambou, qui est très-creux, le fait beaucoup rechercher par les Indiens, qui s'en servent comme de cruches et de seaux pour porter de l'eau¹. Je rencontrai une infinité d'autres plantes qui, pour la plupart, m'étaient inconnues, et dont je me procurai de jeunes plants.

¹ Les jeunes pousses de ces bambous sont mangés en guise d'asperges, à Manille comme à Java.

Le curé de Bosoboso, chez lequel j'étais ébergé, est le seul habitant aisé de tout le village. Cela se conçoit aisément. Ministre de Dieu, tout ce qu'il demande à un Indien, il l'obtient sur-le-champ; il n'a pas même la peine de demander. Ces crédules Indiens se laisseraient plutôt mourir de faim, que de ne pas voir leur pasteur nager dans l'abondance et le superflu. Les plus beaux troupeaux, et les plaines de riz les plus étendues et les mieux soignées dépendent du presbytère; tout ce qui appartient aux Indiens en ce genre paraît chétif et pauvre. Le village de Bosoboso est placé au milieu d'un vallon très-étendu, arrosé par plusieurs petites rivières qui le rendent un des plus florissans, des plus fertiles et des plus sains de la contrée. Les hautes montagnes dont il est entouré le mettent à l'abri des coups de vents.

Je partis avec tout mon cortège le lendemain, à neuf heures du matin, de chez le curé de Bosoboso, pour retourner à Mariquina. Nous arrivâmes à ce village sur les quatre heures de l'après-midi. Je fus chez le capitaine des Indiens, et le priai de m'accorder des guides qui pussent me conduire à la mine, sans courir le risque de m'égarer encore. Il me promit de me les envoyer le lendemain à la maison de M. Tuason, avec tout ce qui serait nécessaire pour ce voyage.

A six heures, j'étais sur pied, et tout mon bagage était prêt. Sept heures avaient sonné, et je ne voyais arriver ni les chevaux ni les guides de Mariquina. Fatigué d'attendre, je partis avec mon propre cortège pour San-Matheo. Je fus descendre chez le curé, qui m'avait fait promettre de m'arrêter chez lui en revenant de la *Cueva*. Il fut enchanté de me voir aussi fidèle à ma parole. Dans l'excès de sa joie et de sa reconnaissance, il fit tout ce qui

dépendait de lui pour réparer les contrariétés que j'éprouvais. Grâce à son obligeance, il obtint pour moi, du capitaine du village, un guide sûr, qui se chargea de me conduire à la mine. Les chemins que nous parcourûmes étaient affreux. Ce ne fut pas sans beaucoup de difficultés et de fatigues que nous y arrivâmes. L'énorme quantité de pierres, composées d'amphibole, de mica et d'ocre jaunâtre, que nous trouvâmes à la surface du sol, nous signalèrent sa position, que sans cela nous eussions peut-être eu beaucoup de peine à découvrir. En cherchant l'entrée du souterrain, nous rencontrâmes une espèce de chemin ou d'ouverture, dont la profondeur me parut être de trente à quarante pieds. En descendant plus bas, nous atteignîmes l'entrée de la mine. Je pus juger de suite, à son apparence, que l'exploitation était abandonnée depuis long-temps.

Je voulus m'assurer par moi-même, en parcourant cette mine dans tous les sens, si elle ne m'offrirait pas dans son intérieur quelques objets dignes d'attention. Je fis allumer des feux à l'entrée, ainsi que deux ou trois bambous, pour nous servir de flambeaux dans ces lieux souterrains, et suivis de trois personnes de bonne volonté, je pénétrai dans l'intérieur. En deux ou trois endroits, je trouvai des pierres dont le poids me parut être considérable vu leur grosseur, c'étaient des roches à base de fer oxidé; quelques-unes semblaient argentées légèrement; d'autres morceaux paraissaient contenir des parcelles d'or, mais ce n'était autre chose que du mica et de l'ocre jaune. Je pris des échantillons en différents endroits. Je remarquai que ceux que je ramassai dans le fond de la mine étaient plus pesans que ceux que j'avais pris à l'entrée; ce qui me fit supposer que, si l'on creusait plus avant dans le sein de la terre, il serait très-

possible que l'on y trouvât un métal précieux, comme l'assurent les Indiens.

En sortant des souterrains, j'explorai la surface extérieure et les environs de la mine. Je n'y vis, en fait de végétaux, que quelques groupes de bambous fort épais; les arbres de haute futaie étaient rares. En plusieurs endroits, je remarquai des trous assez profonds que l'on avait creusés à diverses reprises, mais depuis long-temps, à ce qu'il me parut, pour s'assurer si l'on n'y trouverait pas de l'or ¹. Non loin de cette mine, qui est assez étendue, la végétation reprenait un air riant et varié. Les arbres étaient fort beaux et surtout extrêmement droits.

Notre caravane était campée le long d'une petite rivière arrosant le vallon qui se trouve au pied de la haute montagne sur laquelle est la mine. Nous la rejoignîmes pour dîner, après quoi je fis une herborisation dans le voisinage de la rivière. Si je ne pus ramasser beaucoup de plantes en fleurs, en revanche je récoltai une assez jolie provision de graines et quelques plantes vivantes. Je fis porter les produits de cette excursion chez M. Tuason, à Sienda, et le soir même nous y allâmes coucher.

Pendant mon séjour à San-Matheo et aux environs, j'eus occasion de m'apercevoir de la différence des mœurs des habitans de l'intérieur du pays et ceux des bords de la mer. L'avantage est tout entier du côté des premiers : sous tous les rapports, je les trouvai plus vertueux, plus doux et plus laborieux surtout que ceux

¹ Les peuples de ces contrées se figurent que l'or doit se trouver à la surface de la terre, et non dans son sein; ce qui les fait aussitôt renoncer au projet d'exploitation des mines.

qui habitent le littoral de la mer et les villes. Leur physique diffère également. J'ai vu dans l'intérieur des hommes fort beaux et bien constitués. Les femmes y sont en général belles et bien faites. Leur peau est délicate et unie, leurs yeux noirs et bien fendus, leur bouche petite : il est fâcheux qu'elles gâtent leurs dents par la mastication du bétel. Les enfans abondent dans les familles. On en voit fréquemment des réunions de cinquante à cent ; presque tous ont une jolie figure.

La principale culture du pays est toujours le riz. Les habitans labourent les terres qu'ils veulent ensemençer avec une charrue dont le soc est en bois, recouvert seulement d'une lame de fer très-légère. Cette charrue diffère des nôtres en ce qu'elle n'a point d'*oreilles* pour renverser la terre de droite et de gauche, et en ce que la plupart n'ont point de roues. Elle ne fait, à proprement parler, que remuer légèrement le sol. Un buffle attaché par le poitrail suffit pour la traîner. Le laboureur la dirige dans le sens qu'il veut, au moyen d'une cheville en fer, ronde ou carrée, qui passe à travers les narines du buffle. Cette cheville est percée aux deux extrémités, et reçoit de chaque côté un bout de corde qui sert de rênes au laboureur.

Les buffles servent dans ce pays à tous les transports, comme les bœufs dans quelques parties de la France. On les attèle à des chariots à roue en bois sans ferrure ; on charge même leur dos des fardeaux les plus pesans. Hommes, femmes et enfans les montent sans danger, et les conduisent partout. Cet animal, lorsqu'il est dressé à la domesticité, est d'une docilité parfaite. Il a le singulier instinct, pour se soustraire à l'influence de la chaleur et à la piquûre des nombreuses légions d'insectes, de se cacher tout entier sous l'eau, à l'exception seule

du museau, dont il laisse à peine sortir l'extrémité qu'il tient immobile. Il se place ainsi sous cet élément dès les neuf heures du matin, et n'en ressort que vers les quatre heures du soir, lorsque la chaleur a perdu son intensité.

Je remarquai avec plaisir, dans les villages de San-Matheo et de Mariquina, une extrême propreté. Toutes les maisons sont entourées de palissades élégantes en branches d'arbres. Ces palissades sont bordées d'arec-tiers (*areca-catechu*), palmier qui, à l'époque de la fructification et de la maturité des fruits, offre un coup-d'œil des plus agréables. J'observai, dans le voisinage de presque toutes les maisons, des jujubiers dont le fruit égalait en grosseur une prune de reine-claude, quelques orangers, des citronniers, des caramboliers, des sapotilliers, des tamarins, des manguiers, et surtout des bananiers de plusieurs variétés. Le bétel y est aussi cultivé avec soin.

M. Tuason me retint chez lui deux ou trois jours pour me faire assister à une fête qu'il se proposait de donner, après quoi je fis embarquer toutes mes collections pour Manille, afin de les faire transporter à Cavite, où la division était toujours mouillée. Je me rendis ensuite à Téralta, chez M. Chapar, où, comme je l'ai dit, j'avais laissé des collections en dépôt, et de là à Manille, où j'espérais continuer mes explorations. J'appris, à mon arrivée dans cette ville, que le gouverneur m'avait fait demander plusieurs fois, et qu'il m'invitait à aller le voir aussitôt que je serais de retour. J'y allai sur-le-champ. C'était pour me prier de faire connaître aux habitans le lieu sur lequel j'avais découvert la vanille; que je rendrais par là le plus grand service à la colonie. Il désigna M. Tuason pour m'accompagner dans ce nouveau voyage.

Sans perdre un instant, nous montâmes en voiture, M. Tuason et moi, et nous partîmes avec une escorte et des provisions pour quatre jours. Je fus assez heureux pour trouver de suite le lieu où j'avais découvert cette plante précieuse lors de mon voyage à la *Cueva*. Toute ma mission consistait à l'indiquer à M. Tuason. Le gouverneur de Manille avait chargé cet habitant de lui faire un rapport sur le lieu et la position dans laquelle croissait la vanille, et l'arbre sur lequel elle s'attache particulièrement. Il était également chargé d'en transplanter quelques boutures sur ses habitations, pour essayer d'en former des cultures régulières. Je profitai de cette circonstance pour en faire une nouvelle provision que je transportai à Manille.

En descendant la rivière qui traverse Manille, j'avais remarqué un jardin chinois qui me parut si bien tenu, que je résolus d'y venir spécialement pour le visiter. Je fus enchanté de cette découverte, lorsque j'en eus parcouru quelques parties; il renfermait des plantes aussi rares que précieuses. Comme on eut soin de me prévenir que tout ce qui était dans ce beau jardin était à ma disposition..... avec de l'argent, je fis un choix de toutes les plantes que je crus les moins répandues et les plus importantes, entre autres, la *badiane* de la Chine, le *lonsonne* (*laugia sinensis*), un *diospyros*; une espèce de châtaigne de la Chine, extrêmement rare; une espèce d'*eugenia* fort peu connue; les véritables canellier de Ceylan et poivre noir; le bétel, les mandariniers et une infinité d'autres plantes de différens genres, aussi précieuses qu'intéressantes pour nos colonies. J'achetai environ cent cinquante individus de la plus belle venue, que je transportai de suite sur une *banquille* à bord des navires *le Rhône*

et la *Durance*, qui étaient encore mouillés à *Cavite*. Les réparations faites à ces bâtimens étant terminées, je n'avais plus autant à redouter le séjour du bord pour mes malheureuses plantes. Je pris toutes mes mesures pour faire placer les caisses de façon à ce que les végétaux qu'elles contenaient fussent abrités des vents et des émanations salines. Toutes mes caisses furent au complet quand j'y eus mis les nouvelles plantes que j'avais achetées au jardin chinois. Il eût été difficile et dangereux d'y en mettre d'autres. Je terminai ce travail aussi promptement qu'il me fut possible. Comme le commandant de la division m'avait donné l'ordre de faire également transporter à bord, sans plus tarder, les collections que j'avais laissées en dépôt tant à *Cavite* qu'à *Téralta*, je pris mes mesures pour accélérer ces opérations. Je commençai d'abord par *Téralta*, comme plus éloigné. Il me fallut faire deux voyages. Toutes les plantes provenant de ce dépôt furent mises à bord du *Rhône*, où j'avais fait disposer de la place. Au moyen de la chaloupe du *Rhône*, un seul voyage suffit pour transporter à bord des flûtes les plantes qui étaient en dépôt à *Cavite* chez le capitaine du port. Je fis arrimer sur le pont toutes les caisses qui purent y tenir sans trop gêner la manœuvre du navire, et j'eus la précaution de les faire entourer d'un treillage en bois et en bambous sur lequel pût se fixer un *prélat* ou toile peinte qui garantit les végétaux de l'eau salée de la mer et de la violence des coups de vent.

J'avais toujours sous les yeux mes collections à bord du *Rhône*; quant à celles de *la Durance*, où je ne pouvais que donner un coup-d'œil de temps à autre, le chef de timonerie fut désigné pour leur prodiguer les soins journaliers qu'elles réclamaient. Cet homme

était porté de bonne volonté, mais ces supérieurs le contrariaient fréquemment.

Aussitôt après l'embarquement des végétaux, l'ordre fut donné d'appareiller pour aller mouiller en rade de Manille. Je me rendis à bord avec mes autres objets d'histoire naturelle, et nous mîmes à la voile le lendemain. La division demeura près d'un mois dans la rade de Manille, attendant chaque jour l'ordre du départ. Tout le monde fut conigné à bord. Je demandai la permission de descendre à terre pour poursuivre de nouvelles recherches utiles à ma mission. On ne me l'accorda qu'à la condition expresse de ne pas m'éloigner de la ville, afin de pouvoir revenir à bord au premier appel.

Depuis mon arrivée à Manille, j'avais le plus vif désir de faire le tour du lac de la *Lagouna*, situé à environ dix lieues sur la droite de la ville. Je fis part de ce projet à M. Tuason, et le priai d'avoir encore la bonté de me donner des guides pour me diriger dans ce voyage. Il me le promit; mais il m'observa que je serais au moins une semaine à faire le tour du lac. Quels que fussent mes regrets, je crus devoir renoncer à ce projet, pour ne pas m'exposer à manquer l'expédition, qui était prête à appareiller d'un moment à l'autre, ou à regarder son départ. En parcourant les hautes montagnes de Bosoboso, j'avais pu prendre quelque idée du lac de la *Lagouna* qu'elles dominent. Je distinguais parfaitement les embarcations dont il était couvert, ainsi que les villages indiens et les belles habitations qui bordent ses rives. Tout ce qui frappait mes regards me rappelait le délicieux lac de Genève. La végétation m'y paraissait des plus riches. Une grande partie des terres environnantes était plantée

de riz, dont on découvrait des plaines à perte de vue.

En attendant le signal de revenir à bord, je fis encore quelques herborisations dans la partie ouest de Manille, à peu de distance de cette ville. Dans les parages que je parcourus, je vis des plaines entières couvertes d'arbres fruitiers, et des cultures extrêmement soignées et fort bien tenues. Je n'avais pas encore vu dans la colonie des plantations régulières aussi bien établies. Les jardins, qui sont immenses et en grand nombre, sont tirés au cordeau. Tout y est planté symétriquement et avec un ordre admirable. Ils sont généralement cultivés par des Chinois qui excellent dans la culture des légumes les plus délicats. Ils en apportent tous les matins en ville, et en tirent un prix très-avantageux. L'industrie des Chinois est poussée dans cette branche d'agriculture au dernier point de perfection. Il n'y a, pour ainsi dire, qu'eux à Manille qui fournissent les marchés de jardinage; aussi s'enrichissent-ils promptement. Il y en a qui, par cette seule branche de culture, ont acquis des fortunes colossales. Cela est d'autant plus facile, que la colonie est extrêmement peuplée, et que l'argent y est tellement répandu, que dans les plus faibles opérations commerciales, on ne parle que de piastres. Ce pays offre d'immenses ressources à l'Européen industrieux.

L'opulence de Manille s'annonce dès l'entrée de la rivière qui traverse cette vieille capitale de l'archipel de l'Asie. L'activité et le mouvement continuel des embarcations passant d'une rive à l'autre, la quantité innombrable de bâtimens de commerce qui sont mouillés dans la rade, tout respire grandeur et richesse. La superbe rivière qui coule au milieu de la ville la divise en deux parties, dont l'une est appelée *la ville de*

guerre, et l'autre *la ville marchande*. Cette dernière est beaucoup plus étendue que l'autre, où cependant le gouverneur fait sa demeure. Dans la ville de guerre, les édifices sont plus grands, plus solides, et généralement toutes les maisons y sont mieux bâties que dans la ville marchande. Tout y est d'une propreté remarquable. Le fort est bien tenu, et forme une espèce de fer à cheval. On communique des deux parties de la ville au moyen d'un superbe pont en pierre, dans le genre de ceux de Paris. Il est même beaucoup mieux pavé, ainsi que les rues adjacentes, que les ponts et les rues de la capitale de la France. Les maisons sont bâties en pierre de taille, et sont toutes entourées au premier étage d'une galerie fermée par des châssis en écailles de nacre, qui sont construits de manière à ce qu'en les ouvrant, on puisse les glisser sur les côtés. Cette galerie est encore fermée extérieurement par des jalousies. C'est un lieu de promenade très-agréable lorsque le mauvais temps empêche de sortir. Les rues sont droites et fort larges.

Il y a à Manille plusieurs églises très-richement décorées. Devant ces édifices ou sur le côté est une espèce de grotte taillée dans le roc, dans laquelle se trouvent plusieurs rangées de têtes de morts. Lorsqu'un Indien passe devant cette grotte, il fait plusieurs fois le signe de la croix, et se jette à genoux pour prier. Les prêtres ne manquent pas à Manille; on en rencontre à chaque pas dans les rues. Ils se louent aux riches habitans; M. Tuason en entretient plusieurs dans ses maisons de campagne. Il y a fait construire des chapelles où ces prêtres disent chaque jour la messe. C'est bien moins par esprit de religion que par intérêt ou politique, que les habitans encouragent le ministère des

autels. La religion est un moyen si puissant de dominer l'ignorance et la crédulité, qu'on ne néglige point de s'en servir à Manille pour maintenir la paix et la soumission au milieu des Indiens. Comme tous les peuples privés de moyens d'instruction, ces bonnes gens sont aveugles dans leur foi et fanatiques dans leur croyance. Tous les soirs, sur les six heures, ils se réunissent en famille, et prient à haute et intelligible voix. En passant à cette heure-là dans les rues, on a les oreilles étourdies du bourdonnement de toutes ces voix qui, du reste, ne comprennent rien à ce qu'elles prononcent. Chaque individu est couvert de paquets d'amulettes, comme les musulmans de la côte occidentale d'Afrique.

Le nombre des Chinois habitans de la ville est considérable. Ils font presque exclusivement le commerce intérieur, tant en gros qu'en détail. On trouve parmi les hommes de cette nation d'habiles artisans de tous genres; ils excellent surtout à faire la pâtisserie. Du reste, intrigans et voleurs à l'excès lorsqu'ils ont affaire à des étrangers, ils cherchent par tous les moyens possibles à leur vendre leurs marchandises le double de leur valeur, et à les tromper, soit sur le poids, soit sur la qualité. Malheur à l'acheteur distrait; s'il lui arrive de tourner la tête, il est bien sûr de trouver une marchandise de qualité inférieure à la place de celle qu'il a cru acheter.

Les voitures sont encore plus communes à Manille qu'à Java. On ne sort presque jamais à pied. La promenade a lieu depuis six heures du soir jusqu'à la nuit, et plus tard. Les promenades pour les carrosses sont en dehors de la ville de guerre. On les voit couvertes, à certaines heures, comme les Champs - Élysées et le bois de Boulogne, de toute sorte d'équipages.

Il y a des bazars sur toutes les places publiques. A toute heure du jour, on peut y acheter des fruits crus ou cuits, des sardines, du poisson salé, des bananes en beignets, et toute espèce de viandes. Les comestibles sont à très-bon compte. Douze grosses sardines ne coûtent souvent que deux quartz (environ 9 liards); on a trois livres de la plus belle viande du pays pour un réal (12 sous environ), sept ou huit belles volailles pour une piastre (5 francs 25 centimes), quatre à cinq œufs pour un quartz. Les étoffes sont aussi à très-bas prix. Elles viennent de Chine où la main d'œuvre n'est pas chère, et sont d'ailleurs très-légères, vu la chaleur du climat.

On ne porte guère que des chapeaux faits avec des feuilles de vaquoi (*pandanus*) ou de nipa, que l'on teint en noir; on en fabrique de toutes les qualités, en simple et double tissu. Dans aucun pays, on ne fait des chapeaux aussi fins qu'à Manille. J'en ai vu vendre de blancs, doubles tissus, 18 et 20 francs; mais c'est tout ce qu'il y a de plus beau et de plus fin en ce genre.

La plupart des toiles pour les chemises sont fabriquées avec du fil d'abaca (*musa bromeliæ*) ou de pignas. Ces toiles sont souvent très-fines, et quoique claires elles supportent très-bien le blanchissage.

La grande richesse de ces contrées et le modique prix des denrées coloniales et autres ne proviennent pas sans doute du perfectionnement de l'agriculture, qu'on peut regarder comme à peu près nulle pour ce qu'elle fournit au commerce. Quelles sont les denrées cultivées à Manille, qui soient propres à entrer dans le commerce? Je ne connais que la canne à sucre; encore n'est-elle cultivée que dans quelques parties de l'île. On n'y possède point de moulin pour la manipu-

lation de la canne ; on en extrait le jus avec une mauvaise roue en pierre , souvent même en bois , que l'on tourne à bras dans une auge également en bois , à laquelle sont adaptés deux cylindres que font mouvoir des buffles. Les chaudières et les autres ustensiles propres à la manipulation y sont inconnus. Aussi quelque belle que soit la qualité du sucre de Manille , ce n'est point à cette production que le pays doit l'opulence dont il jouit. On commence cependant , depuis quelques années , à s'occuper des usines que nécessite l'exploitation de la canne. Des cultivateurs français , venus de l'île de France , paraissent vouloir donner de l'extension aux sucreries.

Le riz , quoique cultivé en grand dans toute la colonie , est un objet de consommation comme le blé en Europe , mais n'entre point dans les marchandises sujettes à l'exportation. On peut juger de la grande quantité qui s'y consomme en pensant que les Chinois , les Indiens et les autres habitans , soit indigènes , soit étrangers , en mangent comme nous mangeons du pain , à tous les repas.

Manille , capitale des îles Philippines , n'est donc redevable de son opulence qu'au commerce d'échange dont elle est le théâtre. Les Chinois et les autres habitans des îles environnantes viennent y verser les divers produits de leur sol et de leurs manufactures. Les Européens en font autant de leur côté , pour obtenir en échange les objets que leur refuse leur patrie. Les mines qui se trouvent dans ces îles n'entrent pour rien dans les trésors dont elles regorgent , puisqu'on dédaigne de les exploiter par des motifs que j'ignore. Il est vrai que ces pénibles opérations ne pourraient être exécutées avec succès que par les Indiens indi-

gènes, qui sont naturellement paresseux et ne peuvent travailler que lorsque la plus indispensable nécessité leur en fait une loi. Si l'on recommençait les travaux, comme on l'a tenté plusieurs fois, l'inconstance des travailleurs forceraient de les abandonner au moment où l'on serait à même d'en recueillir les fruits.

Lorsque je parcourais les campagnes de l'ouest, je remarquai de vastes vergers de mandariniers, de sapotillers et d'orangers, plantés en allées tirées au cordeau. Le coup-d'œil que présentent ces vergers est des plus agréables. Les chemins qui conduisent de la ville dans les villages et dans les maisons de campagne sont presque tous bordés de haies en bambous. C'est à la sortie de Cavite, auprès du village de Saint-Roc, en allant à Téralta, que ces haies sont vraiment remarquables. Ce sont plutôt des forêts que des haies. La prodigieuse élévation et l'épaisseur de ces arbrisseaux rendent les routes étroites impénétrables aux rayons du soleil, et les plus fortes pluies ont peine, en certains endroits, à traverser l'épaisseur du feuillage.

Les habitans de ces parages conservent cette plante avec le plus grand intérêt, malgré sa voracité et l'étendue de ses racines. Elle leur est des plus précieuses sous une infinité de rapports. Il n'entre aucune autre espèce de bois dans la construction de leurs cases; ils en couffectionnent sans peine des vases de toutes formes et dimensions. Il leur sert en outre pour clôre leurs maisons et leurs champs, et à défaut d'autre moyen d'éclairage, on brûle des bambous en guise de cierges.

J'ai rencontré dans les environs de Téralta des champs très-étendus, plantés en *dolichos bulbosus*. Cette plante est cultivée avec soin pour sa bulbe qui est très-estimée des habitans du pays. Le *mimosa unguigati*, ou *camat-*

chili des Indiens, est également cultivé dans le voisinage des maisons pour la substance blanche et très-sucrée qui entoure la graine. Les *diopyros mabola* embellissent les champs par leurs belles feuilles glauques et allongées, et par leur fruit jaune. J'ai souvent été embaumé le matin et le soir par l'odeur suave que répandent les fleurs de *Filanguilan uaria*, arbre d'un très-beau port, de la famille des anonnacées. J'ai remarqué une espèce de *zizyphus* dont le fruit était fort gros et assez agréable à manger, ainsi qu'une espèce particulière de grosse carambole à fruit doux, d'un goût extrêmement délicat. Cette dernière plante est assez rare dans certains parages.

Dans les jardins que j'ai parcourus, les *hibiscus* roses, jaunes et simples de la Chine, dont quelques-uns s'élevaient à plus de douze pieds, couverts de fleurs de toute beauté; les *houstonias coccinea* roses et blanches, qui ne cédaient en rien pour la hauteur aux *hibiscus*, et les *plumbago scandens*, frappaient de toutes parts ma vue, qui ne pouvait embrasser assez d'objets à la fois.

Le village de Téralta est grand et fort peuplé; les enfans y fourmillent dans tous les coins. Au reste, cette multiplicité exubérante est générale dans les villes comme dans les villages de ces contrées. Dans les villages les plus peuplés de la Normandie, la population n'est rien en comparaison de celle qui afflue dans les moindres hameaux de Manille. Si l'on veut bien considérer cette île comme une colonie de la Chine, l'on ne sera plus surpris de cette immense population, puisque le nombre des habitans de cet empire surpasse celui de toute l'Europe. Saint-Roc, qui est à dix minutes tout au plus de Cavite, est un très-grand village, au milieu du-

quel se trouve une fort belle église, quoique Cavite en possède cinq qui se touchent pour ainsi dire. La ville de Cavite est très-sale. Les maisons sont antiques et mal bâties, les rues fort étroites, non pavées, ou le sont horriblement mal. Cette ville est située sur une pointe de l'île très-sablonneuse. Je n'ai pu y trouver une seule poignée de véritable terre. Cavite forme, par rapport à Manille, une presqu'île. On peut aller d'une ville à l'autre très-facilement, en contournant la baie d'un côté seulement, et en passant par Téralta et le vieux Cavite : la route est même des plus agréables. De chaque côté, elle est bordée de bambous qui préservent le voyageur des rayons d'un soleil dévorant. De distance en distance, on rencontre d'assez grands villages indiens et de fort jolies maisons de campagne.

Le bazar de Cavite, qui se tient près de la porte Saint-Roc, tous les jours de l'année, est approvisionné de tout ce que produit le pays en fait de comestibles. Les marins ne négligent pas de s'y procurer des vivres frais pour leurs traversées. Avec peu d'argent, ainsi que je l'ai dit, on peut acheter beaucoup.

Parmi la classe indigente des habitans de la ville et des environs, circule, en guise de monnaie, une petite espèce de coquillage, auquel les naturalistes ont donné le nom de *cyprea annulus*. Ce coquillage, dont dix représentent chez ces peuples une valeur relative de cinq centimes de notre monnaie, n'est guère en circulation que dans les bazards de comestibles, où les pauvres gens peuvent aisément pourvoir à leurs besoins journaliers. La valeur d'un sou pouvant ainsi se diviser en dix parties égales, il en résulte que les malheureux qui ne possèdent qu'une ou quelques fractions de ce sol, peuvent acheter sans difficulté, pour cette valeur, quel-

ques provisions de bouche, le prix des comestibles de tout genre étant extrêmement modique dans cette partie de l'Archipel asiatique. Ce petit coquillage est encore la monnaie favorite des enfans : on les voit du matin au soir sur les places publiques jouer avec acharnement au cypræa.

Après avoir parcouru pendant trois jours les jardins de Manille et ceux de ses environs, je fus invité à me rendre incessamment à bord, attendu que la division ne devait pas tarder à partir. J'y restai consigné comme les autres, pendant près de trois semaines, sans pouvoir mettre pied à terre. Ce long retard et cette inaction ne purent que me donner de bien vifs regrets de n'avoir pas entrepris mon voyage au lac de la Lagouna, que j'aurais eu tout le temps de terminer, et qui, je pense, m'eût offert des résultats intéressans.

J'essaierai, pour mettre le lecteur à même d'apprécier à sa juste valeur cette consignation générale à bord des deux bâtimens de l'expédition, de lui faire connaître d'une manière succincte quel était le but principal de notre voyage, et surtout celui du séjour prolongé de la division dans la baie de Manille.

Les deux gabarres *le Rhône* et *la Durance* furent désignées en 1818 par le ministre de la marine et des colonies, pour aller chercher des Chinois instruits dans les cultures exotiques, soit sur les côtes continentales du grand empire chinois, soit dans les îles de l'Archipel asiatique où il devait s'en trouver prodigieusement, et les transporter de là à Cayenne pour y répandre ce genre d'industrie et coloniser insensiblement ce vaste continent de nos possessions américaines. Ces hommes, disait-on, devaient remplacer les nègres dont la traite venait d'être abolie.

Notre séjour dans la rade de Manille avait donc pour objet de nous procurer dans cette colonie des agriculteurs d'origine chinoise, qui abondent, en effet, dans ces parages. Le gouverneur de l'île, sans s'opposer à ce projet de notre commandant, parut néanmoins peu disposé à le favoriser; cependant il jugea à propos de l'aboucher avec un capitaine chinois, qui, disait-il, avait beaucoup d'influence dans le pays. Après quelques *palabres* d'usage, ce dernier consentit volontiers, et s'engagea même à procurer, dans un délai assez court, le nombre d'hommes qui lui étaient demandés; à cet effet, il reçut de nombreux cadeaux de notre part. Mais quelques personnes du bord, malintentionnées sans doute, et ennemies de M. Philibert, commandant de l'expédition, cherchèrent par tous les moyens à lui faire manquer le but de sa mission; ils insinuèrent au *capitan* chinois que ses hommes seraient faits esclaves dès leur arrivée dans nos colonies, et qu'il ne devait point compter sur les belles promesses qu'on lui faisait. Cette manœuvre clandestine ne tarda pas à être connue du commandant de l'expédition, qui, bientôt, consigna tout le monde à bord; mais cette précaution fut malheureusement prise trop tard: les Chinois ne voulurent plus s'embarquer, et gardèrent les cadeaux, les arrhes qu'ils avaient reçus; on parvint pourtant, à force de démarches et de présents, à en engager une trentaine; ils furent conduits à Cayenne, où ces malheureux ont fini par succomber presque tous. L'un d'entre eux fut amené à Paris, où il a été entretenu pendant deux ans aux frais du gouvernement.

Un des plaisirs les plus vifs et les plus répandus chez les habitans du grand Archipel asiatique, et surtout chez ceux des îles Philippines, est sans contredit les

combats des coqs. C'est peut être un des jeux, ou pour mieux dire, un des spectacles le plus en honneur chez les apathiques Malais de ces régions lointaines. Les habitans des villages de Mariquina, de San-Matheo et de Bosoboso surtout, se livrent avec une enthousiasme effréné à ce genre d'amusement, digne, sous tous les rapports, de leur indolence et de leur barbarie. Des jeunes gens de quinze à vingt ans parcourent sans cesse les rues, les chemins des campagnes avec un coq d'une taille gigantesque sous le bras, offrant à tous les individus qu'ils rencontrent sur leur passage, de livrer au combat l'animal dont ils sont porteurs. Ils font ainsi successivement le tour des villages jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à trouver des joueurs disposés à partager leur plaisir favori. Ils font ensemble un pari d'une valeur équivalente à ceux de l'animal combattant, c'est-à-dire que le propriétaire du coq vainqueur reçoit de celui du vaincu la valeur estimée de ce dernier, ou souvent une valeur moindre, selon les dispositions des parties contractantes, mais jamais sans une sorte d'intérêt quelconque, soit de leur part, soit de celle des nombreux assistans.

Les conclusions du pari stipulées, on dispose tout pour la lutte. Les deux coqs sont bientôt entourés d'une foule de curieux et de passionnés joueurs. Placés en face l'un de l'autre, les deux combattans agitent et disposent leurs ailes en se fixant avec des regards fiers et animés, et attendent dans cette attitude, avec une impatience des plus vives, le signal de l'attaque qui doit venir de leur maître. Ce signal donné, une lutte aussi vigoureuse qu'opiniâtre s'engage; elle se prolonge ainsi sans arrêt jusqu'à ce que l'un d'eux succombe sous les coups redoublés de l'autre. Il est surpre-

nant de voir avec quelle adresse et quel acharnement ces coqs singuliers se battent, s'irritent et se terrassent, il semble qu'ils soient animés des passions jalouses de leurs maîtres, qui, du reste, les traitent fort bien.

Une chose qui m'a surtout indigné de la part de ces indolens Malais, c'est le cruel procédé qu'ils emploient envers ces bêtes innocentes, lorsqu'ils veulent que le but soit plus complètement atteint, surtout lorsque la force des deux combattans paraît égale. Ils attachent à l'une des pattes de l'animal, au-dessus de l'ergot, un canif ou espèce de stylet tranchant et très-acéré, à l'aide duquel le plus agile et le plus adroit parvient à poignarder son adversaire. L'individu, restant ainsi roide mort sur le pavé, justifie sans équivoque, aux yeux des spectateurs, la supériorité du vainqueur. Les combats de cette nature ont lieu surtout les jours de fête, et les prêtres ne font nulle difficulté d'y assister.

A mon retour d'un voyage que je fis dans les montagnes voisines, j'eus occasion de voir célébrer une de ces fêtes singulières, où le combat de coqs semblait être l'objet principal et la partie la plus intéressante. Tous les habitans de l'endroit se trouvaient à peu près réunis, et formaient ensemble, sur la place publique, un vaste groupe circulaire, dans le centre duquel je remarquai, non sans quelque surprise, plusieurs prêtres revêtus de leurs insignes religieux : ils semblaient diriger eux-mêmes le combat de ces bêtes inoffensives. Ceux qui formaient le premier contour du cercle tenaient dans leurs bras chacun un vigoureux coq, destiné aux combats successifs de la journée. Les prêtres, chefs principaux de cette cérémonie, s'adressaient tour à tour à eux pour leur demander, comme médiateurs,

de traiter en leur faveur les conclusions des différens combats; ce privilège leur était accordé sans difficulté.

Chaque coq, placé par son maître sur le théâtre du combat, avait une de ses pattes armée d'un stylet acéré, préalablement examiné et sanctionné par les ministres-chefs de la cérémonie. Les combattans ainsi disposés, et convenablement appariés, commençaient la lutte au premier signal donné; celui qui succombait était aussitôt remplacé par un autre, et ainsi de suite, jusqu'à ce que tous ceux destinés à combattre y eussent alternativement passé. Parmi le grand nombre de ces lutteurs opiniâtres, quatre seulement terrassèrent tous les autres; c'étaient, à vrai dire, des animaux d'une taille et d'une force monstrueuses dans leur espèce.

Pour moi, la chose la plus curieuse de cette fête, à laquelle je ne pus rester étranger, fut d'observer ces figures, ordinairement si indifférentes, si apathiques; il fallait voir l'enthousiasme, les éclats de joie des nombreux spectateurs à chaque lutte nouvelle. Les prêtres eux-mêmes partageaient cette gaieté générale.

Des combats analogues ont lieu dans tous les villages des environs de Manille, et en général, partout où il se trouve deux Malais réunis. Le plus grand bonheur dont ils puissent jouir est sans contredit celui de posséder un coq, fort, intelligent, et capable de lutter avec le premier venu de son espèce. Leur satisfaction est d'autant plus grande, que le combattant dont ils sont possesseurs a remporté plus de victoires.

Les Malais généralement aiment beaucoup la musique; on trouve chez presque tous les villageois une espèce d'instrument en bambou, qui est surtout en faveur parmi les jeunes gens. Cet instrument n'est autre chose qu'un morceau de bambou rond, creux, d'envi-

ron un pied et demi de long, autour duquel sont artistement tendues quelques cordes en crin. Alternativement vibrées, ces cordes, qui sont à peu près de même grosseur, produisent quelques sons peu sonores, plus ou moins harmonieux, et à peine distincts; pourtant ils ne laissent pas de charmer l'apathique Malais qui en paraît émerveillé.

En recevant chez eux un étranger, les Malais se figurent lui faire une grande politesse que de lui jouer un air de leur façon; aussi s'empressent-ils de se placer à côté de lui, pour ne plus le quitter qu'à son départ. J'avoue que ces monotones musiciens m'ont souvent fort ennuyé, bien que dans leur opinion ils crussent me divertir infiniment; rien ne me paraissait en effet plus insupportable que cette invariable vibration constamment répétée.

PERROTTET.



VOYAGE

A LA NOUVELLE - ÉCOSSE.

Départ de Terre-Neuve. — Aspect général de la Nouvelle-Écosse. — Beauté de ses ports. — Organisation politique de l'Amérique britannique. — Halifax. — Dartmouth. — Ma réception chez l'amiral Ogle. — Bâtimens composant la station de la Nouvelle-Écosse. — L'écrin du duc de Clarence. — Rencontre de paysans français. — Annapolis. — M. Haliburton. — Persécution et déportation des Acadiens ou colons français. — Population française de la Nouvelle-Écosse. — Aventure du capitaine Pigeon sur le *Bloody-Creek*. — Contes populaires à ce sujet.

Il commença à venteler le jour de notre départ de Saint-Pierre ¹, et l'odeur fétide de l'eau pourrie à fond de cale mise en mouvement, jointe aux secousses du vaisseau qui augmentaient de plus en plus, produisit en moi un malaise qui prit bientôt le caractère d'un véritable mal de mer. Nous eûmes une forte tempête qui dura trois jours, mais heureusement le vent nous était favorable; il soufflait du sud-est, et le quatrième jour ayant moli considérablement, le soleil brilla, et nous vîmes terre vers dix heures du matin. C'était un peu plus au sud que le cap Canso dans la

¹ Voyez, dans le numéro de mars, le *Voyage à Terre-Neuve*.

Nouvelle-Écosse, anciennement Acadie, ou Nouvelle-France.

Ce fut avec un plaisir inexprimable que je vis enfin une terre cultivée ; nous suivions de très-près les côtes, qui étaient montueuses et couvertes de verdure, séparées par de jolis bois, des fermes bien blanches, des champs avec des bestiaux, des routes avec des charrettes chargées de foin. Après Terre-Neuve avec ses rochers, sa brume, ses glaces et ses ours, j'étais charmé de changer de spectacle.

La Nouvelle-Écosse est une grande presqu'île de l'Amérique septentrionale. Les Français s'y établirent en 1604. Elle passa depuis successivement entre les mains des Anglais et de ceux qui l'avaient découverte, mais par le traité de 1783, les Anglais en restèrent entièrement maîtres.

Cette presqu'île est remarquable par le grand nombre de ports spacieux et bien abrités qui se trouvent le long de ses côtes, tant au nord qu'à l'est et au sud. Elle est arrosée par plusieurs belles rivières, et possède des lacs d'une grande variété de formes et d'étendues. Plusieurs canaux ont été ouverts à l'intérieur sous la direction de l'assemblée provinciale. Les eaux qui baignent de tous côtés ses rives, car elle ne tient au continent que par un isthme étroit, abondent en poissons de diverses espèces. Le sol est en quelques endroits assez stérile, mais la plus grande partie peut rivaliser en fertilité avec les meilleurs terrains des Etats-Unis. Il n'y a guère en Amérique de territoire mieux cultivé que les environs de Cornwallis et de Horton dans la Nouvelle-Écosse. Il s'y trouve aussi en grande abondance du minerai de plomb et de fer. Ce pays jouit, comme on voit, de nombreux avantages

naturels, et paraît appelé à une prospérité croissante - grâce à l'administration judicieuse et libérale de sa législature locale ¹.

Nous étions vers quatre heures en face d'Halifax, qui se trouve enfoncé dans la baie où est un des plus beaux ports du monde. Nous échangeâmes des signaux avec une frégate et une corvette anglaises qui sortirent, et nous entrâmes dans le port vers huit heures du soir le 30 octobre, ayant été retenus long-temps dans la baie, à cause du vent d'ouest qui nous avait forcés de louvoyer. *Le Manly* continuant sa route silencieuse et noble, en laissant derrière lui une longue trace de feu, alla jeter l'ancre dans vingt brasses d'eau, entre un brick de guerre et une frégate. Une minute à peine s'était écoulée, qu'un coup de canon parti de la frégate mit tout en émoi à notre bord; c'étaient huit heures, et le canon du soir. Plusieurs canots vinrent à bord, et le capitaine Field alla à terre rendre ses comptes à l'amiral.

Le Manly sur lequel j'étais venu, était un petit brick de douze canons, cent vingt hommes d'équipage, et six officiers, plus un chirurgien. Je trouvai parmi les officiers beaucoup d'amabilité et de prévenances; je

¹ L'organisation politique des provinces du nord-est de l'Amérique britannique est louable sous plusieurs rapports. La législature est composée d'un gouverneur investi du pouvoir exécutif, d'un conseil (qui remplace la chambre haute), mais dont les membres tiennent leurs places et leur autorité de la couronne, et d'une assemblée provinciale (qui remplace la chambre des communes), dont les membres sont choisis par les habitans francs tenanciers, qui ont la qualité d'électeurs. L'assemblée dispose des revenus de la province, et a le contrôle des dépenses du département civil du gouvernement. Toutes les sommes qui proviennent des droits perçus aux douanes entrent dans le trésor provincial, et restent à la disposition de la chambre. Il s'ensuit qu'elle n'est point obligée de charger le peuple d'onéreuses taxes directes.

regrettai que mon court voyage ne me permit pas de faire plus ample connaissance avec eux. Le capitaine Field, qui le commandait, était un vieux marin, blessé à Trafalgar, à une jambe dont il boîtaït. Cet excellent homme, pour lequel je ne saurais avoir trop de reconnaissance de ce qu'il fit pour moi, était venu à Saint-Pierre exprès pour me prendre et me conduire à Halifax.

Le lendemain de notre arrivée, par un temps magnifique, je montai de bonne heure sur le pont pour voir le pays qui m'entourait.

Je me trouvai alors en face de la plus jolie ville qu'on puisse imaginer, située sur le penchant d'une colline peu élevée, mais qui se prolonge assez loin. Presque chaque maison, qui est peinte avec soin, a un jardin avec de beaux arbres. Du milieu de la ville s'élèvent plusieurs clochers. Quelques maisons de campagne se voient à distance, et entre autres au haut de la colline, sur la droite, est celle de l'amiral qu'on appelle *Admiralty House*. Elle a une pelouse verte sur le devant avec une barrière blanche qui borde la route.

De l'autre côté de la ville, à un mille environ, se trouve sur le bord de la mer un village nommé *Dartmouth*, dont chaque bâtiment a l'air d'une jolie maison de campagne, tant par son élégance, sa propreté, que par le jardin qui l'entoure. Derrière s'élèvent des collines couvertes de forêts. A quelques pas sur la droite du village, on distinguait six cabanes d'Indiens *Micmacs* qui y vivaient paisiblement du produit de leurs ouvrages en poils de porc-épic.

A l'entrée, et juste au milieu du port, s'élève une île nommée Saint-Georges, très-bien fortifiée, et en face au fond du port s'arrondit un grand lac de plusieurs lieues de tour, bordé de jolies maisons de campagne.

de bois magnifiques avec une très-bonne route, qui est la promenade à la mode.

J'étais encore à admirer le beau pays que j'avais devant les yeux, quand le capitaine Field revint à bord, et me dit que l'amiral m'invitait à dîner, et qu'il désirait me voir. Nous partîmes à midi, et, pour la première fois, je mis le pied sur la terre d'Amérique. Deux *riflemen* montaient la garde sur la cale, et une grande quantité d'officiers et d'aspirans s'y promenaient en se chauffant au soleil. Nous arrivâmes à la cour de l'arsenal, où je trouvai encore des soldats montant la garde; et enfin nous entrâmes dans un pavillon très-élégant, qui était le bureau de l'amiral Ogle, commandant la station.

Après avoir parlé à deux ou trois secrétaires, je fus admis avec le capitaine dans le salon de l'amiral. Je le remerciai d'abord du passage qu'on avait bien voulu m'accorder sur un de ses bâtimens, et lui demandai si je pouvais aller d'Halifax à Quebec par terre, car c'était principalement dans ce but que j'étais venu à la Nouvelle-Écosse. Il me répondit qu'il n'y avait pas encore de grande route, et que ce voyage, qui demande au moins huit jours, ne pouvait se faire qu'à cheval en partant de Fredericktown dans le Nouveau-Brunswick, à travers les forêts, sans la moindre habitation sur son chemin, avec plusieurs lacs à traverser. En outre, il était impossible d'y transporter aucun bagage. Il me proposa un autre moyen qui était d'aller par mer, de passer par le détroit de Canso, de remonter le long de la *baie des Chaleurs*, et après le Saint-Laurent; mais c'était à cette saison un voyage hasardeux, très-long, et les bâtimens qui le font ordinairement ne m'offraient pas assez de sécurité pour que cela me tentât, car les naufrages dans ces parages

sont très-fréquens, surtout sur les îles de la Madelcine et d'Anticosti. Il me fallut donc renoncer à mon projet.

L'amiral me demanda si j'avais pris un logement en ville; sur ma réponse que je ne faisais que de descendre à terre, et que j'allais en chercher un, il me dit que les auberges étaient fort mauvaises à Halifax, et que je lui ferais grand plaisir de rester chez lui. Je m'en défendis long-temps, mais il insista d'une manière si aimable, que je finis par accepter, et il envoya de suite à bord chercher mes effets.

Il prit ensuite son chapeau, et m'emmena avec lui. Il me présenta à plusieurs officiers, entr'autres au capitaine English, qui me conduisit à bord de son beau brick de vingt-deux, *le Ringdove*, où il avait un appartement meublé avec la plus grande élégance, et où se trouvaient en regard le portrait de l'Empereur et celui de Nelson. Nous sortîmes ensemble, et avec plusieurs autres officiers parlant tous très-bien français; nous allâmes faire un tour dans la ville, où nous rencontrâmes beaucoup de cavaliers, de marins, de soldats, mais peu de bourgeois.

Nous visitâmes la caserne du 52^e et celle du régiment des *riflemen* que l'on passait en revue. Ces *riflemen*, ainsi nommés parce qu'ils sont armés d'une carabine, *rifle*, portent un shacos avec plumet de coq noir, et leur uniforme est vert foncé avec brandebourgs noirs également. Celui du 52^e est rouge, avec pantalons gris-clair.

A quatre heures, je retournai à l'amirauté; tout y était fort somptueux, et je le remarquai d'autant mieux, que je faisais la comparaison entre Saint-Pierre et Halifax. Ainsi, au lieu d'un gendarme, un valet de pied en habit blanc et or vint me recevoir à la porte, et m'introduisit dans un grand salon au rez-de-chaussée,

magnifiquement meublé, éclairé par de hautes fenêtres où ne pénétrait la lumière qu'à travers des stores élégans et des rideaux de soie rouge et blanche. Tout y était fort différent de l'appartement du gouverneur de Saint-Pierre; le gouvernement anglais a été plus généreux que le nôtre.

L'amiral et lady Ogle, sa femme, me comblèrent d'attentions pendant le temps que je restai chez eux, et exercèrent envers moi l'hospitalité la plus aimable. Lady Ogle, qui chantait parfaitement, me rendit réellement heureux en me faisant entendre de la bonne musique, dont j'avais été privé pendant six mois.

J'allai un jour, après avoir fait une promenade à Dartmouth avec quelques officiers, déjeuner à bord de la frégate *le Hussar*; elle est de quarante-quatre, assez vieille, mais en très-bon état, et très-bonne marcheuse, dit-on. C'est le bâtiment commandant la station de Terre-Neuve, du Canada, de la Nouvelle-Écosse et des Bermudes. Il y a, outre celle-ci, deux bricks, deux corvettes et une frégate de trente-deux canons. L'amiral avait son pavillon à bord du *Hussar*, et, selon l'usage, il devait partir pour les Bermudes au mois de décembre, y passer l'hiver, remonter au printemps à Halifax, et au mois de juin à Québec.

Le gouvernement anglais a récemment réuni cette station à celle qu'il avait dans les Antilles. On s'occupait beaucoup alors de la fortification des Bermudes, et un grand nombre d'ouvriers y étaient constamment employés. C'est une épine dans le cœur des Etats-Unis, car il y a aux îles Bermudes un port magnifique, capable de recevoir une flotte immense.

Halifax a aussi un gouverneur, mais il venait de partir pour le Canada, où il devait remplacer lord Dal-

housie, dont on était mécontent dans le pays, où il n'avait fait qu'exaspérer les esprits.

Un jour, pendant que nous étions à dîner, on apporta à l'amiral un écrin contenant une jolie parure avec des bracelets. Cet écrin avait été trouvé sur les bords de la mer, près du cap Breton, par un paysan, qui, n'osant le garder, le remit à l'autorité du lieu qui l'envoya à Halifax. Il y avait écrit dessus, à M^{me} (le nom était effacé), *de la part du duc de Clarence, à Québec*. Le duc avait fait l'année précédente un voyage au Canada, et il y envoyait cet écrin en souvenir à quelque dame sans doute dont il avait fait la connaissance. Le bâtiment qui le portait fit naufrage, et par un grand hasard, la parure fut trouvée sur le rivage en très-bon état.

En revenant d'une excursion que j'avais faite sur les bords d'un lac charmant, du côté de Dartmouth, je rencontrai deux paysans vêtus de même que les nôtres. Ayant entendu dire qu'il y avait encore des Français établis dans le pays, je leur demandai en français s'ils venaient de loin? « Ah! jarniqué, me répondit l'un d'eux, je venons de plus de vingt milles de dedans la contrée! » C'était d'un village nommé *Chenscook*, qui est entièrement français, et composé d'une soixantaine de familles. Il y en a encore au cap Breton et aux environs un assez grand nombre. Ils ont conservé le dialecte de nos paysans, et ils me dirent que j'étais le premier Français de France qu'ils eussent vu de leur vie.

Je fis la veille de mon départ avec les officiers du 52^e, des *riflemen*, et quelques officiers de la marine, une charmante promenade à la voile au fond du grand lac, et en revenant nous dinâmes tous ensemble à la *mess* ou table commune du 52^e, dans une superbe salle à manger, ornée du portrait en pied du général Moore.

tué à la Corogne. Le service était fait par un grand nombre de domestiques en livrée; le dîner fut gai et brillant.

Le 11 octobre, après avoir pris congé de l'amiral et de lady Ogle, je partis pour Boston avec le capitaine Pearl, de la marine anglaise, qui revenait des Indes, où il avait passé dix ans et fait la guerre des Birmanes. Notre route se fit presque toute la journée à travers bois jusqu'à une jolie petite ville nommée *Windsor*. Pearl profita d'une heure que nous devions y rester pour me conduire chez le juge H..... que nous trouvâmes entouré de ses quatre filles, toutes charmantes, et parlant bien français. Elles nous offrirent du vin, des gateaux et des tartines de beurre, ce qui me fit penser à ce que dit Byron que les demoiselles anglaises sentent le *bread and butter*! Il fallut nous séparer bientôt, et aller coucher à huit milles plus loin à Kentville, petit village situé au milieu d'un paysage charmant.

Le lendemain, nous allâmes coucher à Annapolis. Le pays que l'on parcourt jusqu'à cette ville en côtoyant la rivière, ressemble beaucoup aux bords de la Loire. La rivière d'Annapolis est très-large et navigable bien au-dessus de la ville, car au quai la marée monte de soixante pieds.

C'est à Annapolis que les Français s'établirent pour la première fois en 1605. Ils y restèrent maîtres paisibles jusqu'en 1710, où les Anglais en prirent possession. Il y a cependant encore plusieurs villages entièrement français, et leur population se monte à peu près à cinq mille âmes.

Je fis connaissance à Annapolis de M. Haliburton, historien de la Nouvelle-Ecosse¹; je puisai dans sa con-

¹ M. Haliburton est un avocat distingué, membre de l'assemblée

versation, ainsi que dans son ouvrage, une foule de détails intéressans sur le pays, dont je présenterai un résumé succinct.

L'événement le plus remarquable de l'histoire de la Nouvelle-Écosse, est sans contredit le coup d'état ordonné par le gouvernement anglais, qui fit saisir à la fois, et en un même jour, les habitans de l'Acadie ¹ (d'origine française), qui les fit tous déporter hors du pays qu'ils cultivaient, et où ils avaient vu le jour. Les hasards de la guerre avaient déjà plusieurs fois fait tomber cette province au pouvoir des Anglais avant qu'elle ne leur fût livrée par un traité. Mais diverses circonstances avaient toujours empêché les colons anglais de s'y établir. Les Français étaient les premiers occupans. Ils avaient défriché les meilleurs terrains, et poussé au loin leurs conquêtes sur les forêts et les déserts. L'antipathie qui régnait entre les deux peuples empêchait les Anglais, malgré les avantages qu'offrait le pays, de venir habiter avec les Français, et ceux-ci n'étaient guère portés à accueillir avec bienveillance de nouveaux colons appartenant à une nation, non-seulement étrangère, mais si souvent ennemie. Les tribus indiennes sympathisaient mieux avec les Français; elles avaient souvent pris part aux hostilités, et combattu les Anglais; il eût été dangereux pour ces derniers de s'établir dans un pareil voisinage. Les Acadiens parlaient tous le français, ils professaient la religion catholique, et conser-

provinciale de la Nouvelle-Écosse, et auteur d'une *Relation historique et statistique de la Nouvelle-Écosse* (An historical and statistical account of Nova Scotia. Halifax, 1829).

¹ Les Français qui étaient venus s'établir dans cette partie du continent lui avaient donné ce nom, et étaient désignés sous celui d'*Acadiens*.

vaient, comme on le pense bien, une tendre affection à la patrie de leurs pères. Après la cession de la Nouvelle-Ecosse, on leur enjoignit de prêter serment de fidélité au nouveau souverain, ou de quitter le pays. Ils consentirent à prêter le serment, à condition qu'on ne les forcerait jamais à prendre les armes contre leur première patrie, la France, ni contre leurs anciens alliés, les Indiens. Le gouverneur de la Nouvelle-Ecosse leur promit que cette restriction serait admise, et la prestation du serment fut ainsi faite. Mais le gouvernement anglais refusa de sanctionner la promesse du gouverneur de la province, et exigea qu'un second serment fût prêté immédiatement sans restriction quelconque. Les Acadiens rejetèrent à l'unanimité cette demande, et ils persistèrent constamment depuis dans leur refus. L'affaire traîna ainsi en longueur d'année en année, durant près d'un demi-siècle.

Mais il arriva parfois que lors des guerres des Anglais contre les Français au Canada, ou contre les Indiens du voisinage, quelques Acadiens furent trouvés combattant avec ces derniers. Il était bien reconnu que la grande masse de la population acadienne était éminemment pacifique, et ne voulait prendre aucune part dans ces sanglans conflits. On n'en accusa pas moins ces cultivateurs tranquilles de sympathiser avec les ennemis de la province, devenue britannique par traité, puisqu'ils ne voulaient combattre ni leurs compatriotes, ni leurs amis ou alliés; et l'on accusa les missionnaires français d'exercer encore dans ce pays, et surtout chez les Indiens, une influence hostile aux intérêts britanniques. Il n'est donc point étonnant que des officiers anglais conçussent une grande animosité contre les Acadiens. Ils en vinrent enfin à regarder

l'existence même de ce peuple comme incompatible avec leur propre sécurité; et, ne pouvant l'exterminer en masse, il fut résolu de le chasser en entier de ses foyers. Mais, comme on craignait qu'en se réfugiant dans le Canada, les malheureux Acadiens ne vinsent y ajouter aux forces du principal ennemi, on prit le parti de les transporter par petites portions dans toutes les autres provinces de la domination anglaise en Amérique, et de les distribuer de manière à ce qu'ils ne pussent plus se réunir.

Convaincus de l'impossibilité de s'emparer à la fois d'une population entière, si le projet de la déporter était connu d'avance; ne pouvant surtout empêcher que les Acadiens ne se dispersassent et ne se missent à l'abri de toute recherche dans le fond des forêts, où les Indiens qui leur étaient dévoués, leur auraient porté secours, les Anglais s'occupèrent des moyens de réunir leurs victimes, et de s'en emparer par stratagème. On résolut donc d'envoyer à chaque établissement une proclamation ordonnant au peuple de se rassembler à jour fixe dans un certain endroit; mais on eut soin que la rédaction en fût assez obscure pour qu'il ne pût deviner le véritable but de la convocation.

Cette proclamation était ainsi conçue :

« Aux habitans des districts de Grand-Pré, Minas,
» Rivière Canard, vieillards, jeunes hommes et garçons.
» Son Excellence nous ayant instruit des dernières
» résolutions de Sa Majesté à l'égard des Acadiens, et
» désirant que chacun soit pleinement satisfait, nous
» ordonne de les leur communiquer telles qu'il les a
» reçues lui-même. Il enjoint donc strictement par ces
» présentes à tous les habitans des districts ci-dessus
» nommés, de se réunir à l'église de Grand-Pré le ven-

» dredi 5 courant, à trois heures après midi, afin qu'ils
 » soient instruits de ce que nous avons à leur commu-
 » niquer, déclarant qu'aucune excuse ou prétexte ne
 » seront reçus, et que les absens seront punis par la
 » confiscation de leurs propriétés. »

Deux septembre 1755, vingt-neuvième année du règne de Sa Majesté.

JOHN WINSLOW.

Par cette ruse, toute la population de la province fut surprise simultanément. On peut se faire une idée des scènes d'horreur qui eurent lieu pendant cette funeste journée dans les divers établissemens de l'Acadie, par le récit suivant de ce qui se passa à Grand-Pré, dans le *King's County*. A trois heures de l'après-midi, selon l'ordre qui leur avait été donné, les paisibles et confians Acadiens des environs, au nombre de douze cent neuf hommes, tous en état de porter les armes, mais qui n'en avaient point alors, se rendirent à l'église de Grand-Pré. Les soldats anglais entourèrent l'église, et s'emparèrent de toutes les issues. Le colonel Winslow se plaça avec ses officiers au centre, et parla ainsi :

« Messieurs, je tiens en main les ordres du roi qui me sont envoyés par le gouverneur Lawrence. Il m'ordonne de manifester la résolution de Sa Majesté à l'égard des habitans français de sa province de Nouvelle-Ecosse, où depuis plus d'un demi-siècle il leur a été accordé plus d'indulgence qu'à aucun autre de ses sujets, en quelque partie que ce soit de ses colonies. Quoiqu'il me soit pénible de vous faire part d'une décision sévère, je vais mettre de côté mes propres sentimens, et obéir aux ordres que j'ai reçus. Je vais donc

sans hésiter vous faire connaître la volonté de Sa Majesté.

» Vos terres, maisons, troupeaux de toute espèce, appartiennent, à partir de ce jour, à la couronne, ainsi que tous vos autres effets, excepté votre argent et vos meubles. Vous êtes obligés de quitter la Nouvelle-Écosse. Tous les habitans de ce district doivent donc se préparer à un prompt départ. Mais je suis heureux de pouvoir leur assurer qu'il leur sera permis d'emporter avec eux leur argent et leurs meubles, autant que cela n'embarassera pas les bâtimens chargés de les transporter. Je dois vous informer aussi que le bon plaisir de Sa Majesté est que vous restiez sous la surveillance des troupes que j'ai l'honneur de commander. Vous êtes donc considérés dès ce moment comme prisonniers du roi. »

Il y avait à peu près à Grand-Pré douze cents hommes et sept cents femmes, et leurs fils et filles faisaient à peu près quatre mille âmes. Leurs troupeaux étaient de deux mille bœufs, trois mille vaches, cinq mille veaux, six cents chevaux, douze mille moutons et huit cents cochons.

Après cette décision, plusieurs de ces malheureux s'enfuirent dans les bois. On eut recours à tous les moyens possibles pour les faire revenir. On les menaça d'abord de brûler leurs maisons, menaces qui ne tardèrent pas à recevoir leur exécution. Dans le district de Minas seulement, quatre cents maisons et cinq cents étables furent réduites en cendres, ainsi qu'une église et les moulins. Mais la terreur qui entourait ceux qui parvenaient à s'échapper était telle, que sur quarante jeunes gens qui avaient pu désertir, vingt-cinq préférèrent revenir d'eux-mêmes; mais ils arrivèrent pour

voir brûler leurs propriétés. Le reste fut égorgé dans les bois par les soldats mis à leur poursuite.

Le 10 septembre fut le jour fixé pour l'embarquement. Dès le point du jour, les tambours résonnèrent dans les villages, et à huit heures, le triste son de la cloche avertit les pauvres Français que le moment de quitter leur terre natale était arrivé. Les soldats entrèrent dans les maisons, et en firent sortir tous les habitans qu'on rassembla sur la place. Jusque-là, chaque famille était restée réunie, et une tristesse silencieuse régnait parmi le peuple. Mais, quand le tambour annonça l'heure de l'embarquement, quand il fallut abandonner pour toujours la terre où ils étaient nés, se séparer de leurs mères, de leurs parens, de leurs amis, sans espoir de se revoir jamais; emmenés par des étrangers, leurs ennemis; dispersés parmi eux, dont ils différaient par le langage, les coutumes, la religion, alors accablés par le sentiment de leurs misères, ils fondirent en larmes, et se précipitèrent dans les bras les uns des autres, dans un long et dernier embrassement. Mais le tambour battait toujours, et on les poussa vers les bâtimens stationnés dans la rivière. Deux cent soixante jeunes gens furent désignés d'abord pour être embarqués sur le premier bâtiment; mais ils s'y refusèrent, déclarant qu'ils n'abandonneraient pas leurs parens, et qu'ils ne partiraient qu'au milieu de leurs familles. Leur demande fut rejetée, les soldats croisèrent la bayonnette et marchèrent sur eux. Ceux qui voulurent résister furent blessés, et tous furent obligés de se soumettre à cette horrible tyrannie.

Depuis l'église jusqu'au lieu de l'embarquement, la route était bordée d'enfans, de femmes, qui, à genoux, au milieu de pleurs et de sanglots, bénissaient ceux qui

passaient, faisaient leurs tristes adieux à leurs maris, à leurs fils, leur tendant une main tremblante, qu'ils parvenaient quelquefois à réunir, mais que le soldat brutal venait bientôt séparer.

Les jeunes gens furent suivis par les hommes plus âgés, qui traversèrent aussi à pas lents cette scène déchirante. Toute la population mâle de Minas fut jetée à bord de cinq vaisseaux de transport stationnés dans la rivière de Gaspareaux. Chaque bâtiment était sous la garde de six officiers et quatre-vingts soldats. A mesure que d'autres navires arrivèrent, les femmes et les enfans y furent embarqués, et éloignés ainsi en masse des champs de la Nouvelle-Ecosse. Le sort aussi déplorable qu'inoui de ces exilés excita la compassion de la soldatesque même. Celle-ci se trouva à son tour dans une position singulière, au milieu d'une belle et fertile contrée, alors ruinée, et sans ennemi à combattre ni habitans à protéger. Les colonnes de fumée qui s'élevaient de toutes parts des débris brûlans de tant d'habitations rurales, prouvaient jusqu'à quel point l'œuvre de destruction avait été poussé. Pendant plusieurs soirées consécutives, les bestiaux se réunirent autour des ruines fumantes, et semblaient y attendre le retour de leurs maîtres, tandis que les fidèles chiens de garde hurlaient près des foyers déserts.

A Annapolis (anciennement Port-Royal), et à Cumberland, les Français ne se rendirent pas à la proclamation, craignant d'être emprisonnés et envoyés à Halifax. Lorsque les transports chargés de les emmener arrivèrent à Annapolis, les soldats trouvèrent les maisons abandonnées. Les habitans avaient fui dans les bois avec leurs femmes et leurs enfans; mais la fatigue, la faim, la misère, forcèrent bientôt une grande partie

d'entre eux à venir se rendre prisonniers, tandis que les autres s'enfoncèrent plus avant dans les forêts, où ils vécurent avec les Indiens ; quelques-uns furent assez heureux pour atteindre Chignouctoo, et de là s'échapper au Canada.

Trois cent cinquante maisons furent incendiées au même moment à Cumberland, et consumées avec tout ce qu'elles contenaient. La fumée, chassée dans les bois par le vent, avertit les Français de la vengeance de leurs oppresseurs, et du haut des arbres ils virent avec horreur les flammes dévorer leurs maisons et tout ce qu'ils possédaient. Spectateurs passifs de leur propre ruine, ces infortunés ne purent supporter l'idée de voir leur église anéantie : quand ils virent leur clocher disparaître au milieu d'une épaisse fumée, et reparaitre après tout en feu, ils sortirent des bois accompagnés des Indiens, se précipitèrent avec fureur sur les Anglais, et les massacrèrent tous. Mais entourés bientôt de toutes parts d'ennemis, de flammes et de ruines fumantes, ils furent contraints de se réfugier une seconde fois dans les forêts.

Tous les Acadiens enfin, dispersés dans les provinces, furent réunis au nombre de huit mille, et conduits dans les colonies anglaises. Tous furent impitoyablement dépouillés de leurs propriétés, séparés de leurs familles, entassés dans de petits navires disposés pour la traite des nègres, et jetés dans des contrées hostiles à leur patrie, à leur religion, à leurs mœurs et à leurs habitudes. Ils y arrivèrent pauvres, humiliés, ignorant le sort de leurs amis. Une grande partie des femmes et des enfans périrent à bord par suite de privations et de mauvais traitemens.

On se demande, en lisant ces détails, si c'est bien un peuple civilisé qui a pu ainsi arracher une popula-

tion entière à ses foyers, chasser des cultivateurs paisibles des champs fertiles que leurs ancêtres avaient conquis sur les forêts, qu'ils avaient défrichés et arrosés de leurs sueurs.

Cependant, malgré les cruels traitemens qu'ils avaient reçus en Nouvelle-Écosse, les déportés désiraient vivement y retourner. Ceux qui avaient été transportés en Georgie partirent soudain, et, après un voyage long, hasardeux et pénible le long des côtes, ils avaient atteint New-York et Boston, lorsque des ordres du gouverneur Lawrence les firent arrêter, et les forcèrent d'abandonner leur projet.

Peu à peu ils y rentrèrent cependant, et y furent tolérés à condition qu'ils se soumettraient aux lois anglaises. Aujourd'hui les cantons de Clare et de Tuskett contiennent plusieurs villages français, dont les habitans descendent de ces mêmes Acadiens qui s'y étaient établis en 1610, et avaient fondé Port-Royal (Annapolis), près de la baie française (baie de Fundy). Ces villages sont bâtis en bois; les maisons en sont propres et respirent l'aisance. De toute la Nouvelle-Écosse, c'est la population qui cultive le mieux la terre; chaque famille a au moins un cheval et un char-à-banc. Le dimanche, on voit ces familles acadiennes se promener dans ce rustique équipage sur la route d'Annapolis; où elles viennent ordinairement passer la journée. Cette ville, ainsi appelée du temps de la reine Anne, s'étend le long de la rivière de ce nom. Tout le pays qui l'environne est extrêmement pittoresque; la route qui y conduit, en venant de Windsor et Halifax, bordée de hautes masses de granit, de beaux saules, de ruisseaux serpentant au milieu de bouquets de bois de couleurs éclatantes et variées, présente sans cesse un tableau charmant : c'est à Anna-

polis que furent faites les premières tentatives d'établissements, tant par les Français que par les Anglais. Depuis la première descente de Dumont, en 1604, jusqu'en 1713, cette ville changea continuellement de maîtres, et sur les murs du fort, qui aujourd'hui n'offrirait pas la moindre résistance à la plus légère attaque, flottèrent alternativement, pendant un siècle, les drapeaux de France et d'Angleterre.

Il y a à Annapolis une pierre qui porte la date de 1610. Les Français y étaient à cette époque, et c'est probablement la première inscription et le premier établissement de l'Amérique septentrionale.

Sur la route d'Halifax à Annapolis, on passe sur un pont de bois une petite rivière nommée le *Bloody-Creek* (rivière sanglante), qui jouit dans le pays d'une certaine célébrité. En 1712, le capitaine Pigeon et vingt hommes y furent envoyés en bateau pour faire du bois sur ses bords. Ils venaient de passer le ruisseau, et commençaient à se mettre à l'œuvre, lorsqu'une troupe de sauvages, cachés derrière les arbres, se précipita sur eux, et massacra le capitaine Pigeon et ses hommes, excepté deux qui purent s'échapper. Des ossemens et autres indices ont été trouvés plusieurs fois sur le lieu du massacre. Depuis ce temps, il court parmi le peuple d'étranges histoires sur le *Bloody-Creek*, que les bons Acadiens veulent absolument voir hanté par l'ombre du malheureux capitaine. Voici la déclaration que fit un pêcheur français à son curé :

« Le vendredi 17 avril 1812, à six heures du soir, moi, Désiré-Aimé Martin, revenais avec mon chien d'auprès de Bridge-Town, où j'avais pêché, et j'avais cinq gros poissons dans mon panier. Mon chien allait devant moi, et je pensais au capitaine Pigeon en passant

le ruisseau, quand soudain au milieu du pont mon chien s'arrête, dresse l'oreille, et regarde du côté du bois. J'arrive près de lui, et je vois vingt soldats habillés de bleu, le capitaine Pigeon habillé de bleu aussi, l'épée à la main, ayant de l'eau jusqu'aux genoux, traverser le ruisseau. Il faisait frais et je commençais à trembler. Peu à peu ils entrèrent tous dans le bois, en silence : j'entendis le bruit des haches contre les arbres ; je vis leur sommet s'agiter, et les oiseaux perchés dessus pour y passer la nuit s'envoler. Je les entendis craquer et tomber, et tout d'un coup des cris horribles qui me firent frémir retentirent de tous côtés. Le feu brilla à travers les arbres, les coups de fusil se firent entendre : il m'a semblé qu'une balle passa devant moi ; aussitôt je me mis à courir, et je ne m'arrêtai qu'arrivé en ville. »

Je fus curieux de voir ce fameux *creek*, que je n'avais pas remarqué en venant ; j'y allai un soir avec mon compagnon de voyage. A peine arrivés à la tête du pont, nous entendîmes un grand bruit dans l'eau. Bien que je ne m'attendisse pas à voir le capitaine Pigeon, je courus aussitôt de ce côté, et j'aperçus un grand caribou, arrêté au milieu du *creek*, qui, après m'avoir regardé assez long-temps, sauta hors de l'eau et s'enfonça dans le bois.

La terre d'Amérique est réellement une terre de progrès : où se voient maintenant des arbres chargés de fruits, et des champs très-bien cultivés, il y a peu d'années encore, les caribous et les mouses se promenaient en toute liberté, et rien, excepté lorsque la brume s'élevait et découvrait les huttes des Indiens, ne révélait humaine existence dans la large et belle vallée d'Annapolis.

EUGÈNE NEY.

Histoire. — Philosophie.

ESSAI

D'UNE FORMULE GÉNÉRALE

DE

L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ

D'APRÈS LES IDÉES DE M. BALLANCHE.

Il y a peu de mois que dans le journal d'un voyage, j'écrivais ce qui suit :

. « Mais au milieu du magnifique » spectacle que présentait l'escadre, je me plaisais sur- » tout à suivre de l'œil les bateaux à vapeur, se portant » de la tête à la queue, traversant nos rangs en tous sens, » puisant dans leurs propres flancs leur force d'impul- » sion ; ils se balançaient gracieusement sur la vague » écumeuse, ils se jouaient dédaigneusement des vents

» contraires; et ainsi, me disais-je, quelques hommes
» d'élite, mus seulement par un sentiment généreux,
» par une conviction profonde qui fait leur destinée,
» marchent noblement dans la vie, peu soucieux du
» vent ou de la vague qui pousse ou soulève la multi-
» tude. »

J'éprouve quelque plaisir à relire ce passage, aujourd'hui que dans une disposition d'esprit toute différente, et me proposant d'essayer une courte analyse des idées de M. Ballanche, je vais me trouver quelques instans sur le sillage éclatant de l'un de ces hommes dont alors même le souvenir ne m'avait pas quitté.

La méthode la plus rationnelle de rendre compte d'un système quelconque, consiste sans doute à en exposer d'abord la pensée principale; dominante, à descendre de là dans les détails, à suivre cette pensée dans ses rayonnemens; mais il faut pour cela que le système ait dit bien décidément son dernier mot, et cela ne peut être d'un auteur vivant, surtout lorsqu'il s'occupe d'études historiques. La muse de l'histoire est inépuisable en enseignemens. De nouvelles terres sociales se montrent à nous dans l'avenir, vers lesquelles ceux qui marchent à la tête des peuples ont mission de les conduire; en même temps des mondes nouveaux semblent sortir çà et là de la nuit des âges, et apparaissent aux yeux des *Schelling*, des *Muller* et des *Hegel*. Serait-ce parce qu'en raison de l'enchaînement merveilleux que la Providence a établi dans les choses de ce monde, l'histoire contemporaine contient tout à la fois les siècles qui ne sont plus, et ceux qui ne sont pas encore? que, dans nos labours de tous les jours, nous travaillons non-seulement pour le moment qui s'écoule, mais que nous fondons l'avenir, que nous refaisons en quelque sorte

de nos propres mains le passé, l'irrévocable passé? Et ainsi, au milieu de cette multitude d'événemens, qui, jadis, auraient rempli des siècles, et que nous avons vu venir se mettre à l'étroit dans l'espace de si peu d'années, quelque fait de cette histoire amoncelée, condensée, quelque fait inaperçu du vulgaire, insignifiant pour lui, a peut-être été pour le philosophe une immense et subite illumination. Une pomme a suffi pour révéler la gravitation universelle lorsqu'elle est tombée aux pieds d'un Newton.

Il est donc presque impossible, dans l'ordre d'idées dont nous allons nous occuper, d'isoler la pensée des circonstances au milieu desquelles elle est née, de la transporter hors de l'atmosphère où elle a grandi, où elle s'est développée; d'ailleurs, le tenter serait vouloir renoncer à l'intérêt tout dramatique de la voir réelle, animée, vivante; ce serait renoncer à s'identifier en quelque sorte avec celui qui la porte dans son sein, à écouter aux mêmes heures que lui la voix de cette mystérieuse Égérie.

Ainsi, au lieu d'appliquer à l'exposition des idées de M. Ballanche la méthode rationnelle dont je parlais il n'y a qu'un instant, je me bornerai à présenter l'analyse de ses différens ouvrages, à peu de chose près dans l'ordre où ils parurent, et en suivant le progrès de sa pensée des *Essais sur les Institutions* aux *Essais de Palingénésie sociale*, je m'efforcerai de montrer sous l'empire de quelles impressions cette pensée a pris naissance.

M. Ballanche publia dans les premiers mois de 1814 son poème d'*Antigone*. Alors revenait de l'exil, soutenant les pas d'un royal vieillard, une princesse que nous venons de voir s'y acheminer une troisième fois;

mais alors d'innombrables cris d'allégresse se faisaient entendre sur son passage, des milliers de voix s'élevaient pour la saluer du nom de moderne Antigone. Elles lui dédièrent ce poème, qui n'était point cependant un ouvrage de circonstance, mais une véritable œuvre d'artiste, une évocation de l'antiquité, pure et consciencieuse. Sous la draperie grecque, Antigone dédaignait la misérable langue des allusions, et ne parlait que le noble langage de Sophocle; néanmoins, jugée sous l'empire de cette première impression, elle ne reçut pas, à beaucoup près, l'accueil qu'elle aurait mérité.

Ce poème se recommandait pourtant par d'incontestables titres : le style toujours pur, harmonieux et facile, respire la noble simplicité de la poésie antique; les personnages conservent une fidélité religieuse à leurs caractères convenus, aux mœurs et aux croyances de leur époque; et cependant tout en ne paraissant parler que sous l'inspiration de la muse grecque, ils s'adressent aussi à des sentiments, à des idées développés en nous par une civilisation plus avancée, et par une religion spiritualiste.

Ce double caractère est surtout remarquable dans Antigone, la figure principale. Il la met en saillie dans le tableau, il la détache admirablement des figures secondaires qui se groupent autour d'elle. Toutefois, ce n'est pas là gracieux caprice d'artiste, anachronisme ingénieux, mais sentiment profond du sujet; car Antigone, l'un des types du beau moral pour la poésie grecque, et je crois le plus élevé, fait déjà pressentir toute une autre poésie. Au milieu du sombre et poétique nuage où nous apparaît la vierge grecque, il y a, ce me semble, sur son beau visage, comme une lueur an-

icipée du christianisme ; on dirait quelquefois une fille chrétienne égarée dans les murs de Thèbes, et à défaut du cirque, confessant devant Créon la religion du sacrifice et du dévouement.

D'ailleurs, dans un certain ordre d'idées, Antigone est vraiment contemporaine de tous les temps ; fille de l'inceste, héroïne de toutes les piétés, elle est un symbole de l'humanité déchue, ayant le ciel pour but. Par là M. Ballanche se trouvait merveilleusement propre à traiter ce beau sujet, lui qui devait être le poète, le philosophe, l'historien de cette doctrine de la déchéance ; aussi ce poème est-il demeuré comme le prologue des ouvrages qui l'ont suivi ; son admirable poésie, de même que les sons d'une musique harmonieuse dans les anciennes initiations, dispose l'esprit du néophite aux vérités du sanctuaire.

Ce fut en 1818 que M. Ballanche s'adressa pour la seconde fois au public ; il lui présentait un *Essai sur les Institutions sociales*. Ce livre, fruit de longues études et de solitaires méditations, contenait déjà toute une philosophie de l'histoire, une espèce d'éclectisme politique, où M. Ballanche, au moyen d'une hypothèse nouvelle sur le rôle réciproque de la parole et de la pensée dans le développement de l'humanité, espérait concilier des doctrines jusque-là opposées, voire contradictoires. Mais en même temps M. Ballanche s'occupait beaucoup des événemens contemporains ; c'était aux faits du moment, à ce qui se passait sous nos yeux, qu'il appliquait de préférence ses théories ; et par là il faisait aussi de son livre un livre de circonstance. C'est en me plaçant moi-même à ce double point de vue que j'essaierai de l'analyser.

Je dirai d'abord en quelques mots l'idée que M. Balanche se fait de l'individualité d'un peuple, car cette idée est demeurée fondamentale dans son système.

M. Ballanche croit qu'un peuple est un être collectif.

Selon lui, un peuple sous l'influence d'une force organique, cachée dans le mystère profond de son existence, croît, grandit, se développe;

Il passe ainsi par une série de formes sociales;

Aucune ne le contient pour toujours; toutes filles du progrès sont destinées à périr par le progrès; en même temps que chacune d'elles résume le passé, elle enferme un avenir qu'elle ne saurait emprisonner: ainsi le gland a renfermé le chêne, mais il n'a pas été donné à la frêle écorce du gland d'emprisonner à jamais le chêne immense.

Nous ne pouvons, il est vrai, peser, saisir, voir face à face ce principe intellectuel, cette âme d'un peuple. Voulons-nous le prendre en quelque sorte sur le fait, le surprendre dans le monde réel, il nous échappe dans la multitude et l'apparente confusion de ses actes. Voulons-nous le saisir dans son essence, le contempler dans le monde de l'abstraction, il s'évanouit comme un fantôme.

Il se cache dans les abîmes de l'intelligence humaine à une profondeur où il n'a été donné à aucun œil de pénétrer;

Mais il se révèle par ses modes d'activité; il devient visible par les développemens qu'il revêt, par cette multitude de formes sociales dont nous parlions tout à l'heure, et sous lesquelles un peuple nous apparaît.

Aussi toute cette partie de l'histoire des peuples, dont il est ici question, celle de leur développement, n'est-

elle que la forme, l'enveloppe d'une autre histoire intellectuelle, idéale.

Les grandes révolutions politiques et religieuses en témoignent d'une manière éclatante.

En effet, les grandes révolutions ne sont que la transition plus ou moins rapide pour un peuple d'une forme sociale ou religieuse à une autre forme plus ou moins éloignée de la première. Elles arrivent seulement lorsqu'une nouvelle idée, entrée dans l'intelligence de ce peuple, demande à se réaliser dans le monde extérieur.

Ainsi, lorsque le principe de l'autorité eut grandi dans le monde sans obstacle, et fut parvenu, pour dernier terme de son développement, à l'organisation politique et religieuse de l'Europe du xv^e siècle de la chrétienté, comme disaient nos pères, alors surgit le principe de liberté.

Dans la sphère des croyances, il arriva rapidement jusqu'à ses dernières conséquences, il toucha à la démocratie religieuse; dans la sphère politique, à diverses époques, en Angleterre et en France, il arriva de même à la république.

Mais dans le monde politique, ni dans le monde religieux, il ne pouvait s'établir pour long-temps dans la démocratie.

En effet, si les révolutions du monde réel ne sont que la reproduction des révolutions de l'intelligence, il ne leur faut pas moins des années, des siècles, pour les reproduire. La nature des choses le veut ainsi, car si la pensée est instantanée, l'acte qui la réalise ne l'est jamais. D'ailleurs c'est surtout dans le vaste mécanisme social qu'il faut tenir compte des frottemens; les passions et les intérêts y sont des obstacles sans cesse renaissans.

Aussi, lorsqu'une nation, par suite du développement rapide d'un principe nouvellement éclos dans son sein, atteint tout à coup aux dernières limites, aux conséquences extrêmes de ce principe, elle a épuisé ses forces pour arriver là, il ne lui en reste plus pour s'y maintenir; elle revient sur ses pas, et après quelques années d'oscillation, finit par s'arrêter dans une forme mixte, dans des institutions formant une sorte de compromis entre son point de départ et celui qu'elle a touché un moment. C'est ainsi que la liberté religieuse dans sa route vers une émancipation complète, vers des religions, ou pour mieux dire, des opinions qui s'appuieraient seulement sur l'assentiment de la conscience individuelle, s'est arrêtée aux confessions des sectes réformées; ainsi, encore, la France, depuis quinze ans, fait une halte dans la monarchie représentative, comme à moitié chemin entre la monarchie pure et la république. Puisse-t-elle, d'ailleurs, y reprendre longuement haleine!

Mais, comme il est facile de le concevoir, cette pensée d'avenir n'éclate pas simultanément chez tous les individus, et tous n'en admettent pas immédiatement toutes les conséquences. Pendant qu'un petit nombre la comprend, y a foi, et se résout néanmoins à n'en cueillir que les fruits déjà mûris par le temps, d'autres la repoussent, et pour la fuir se réfugient en imagination dans un passé où ils ne croient jamais remonter assez haut pour le trouver purifié des modifications successives par lesquelles il s'est fait le présent. D'autres encore, par un sentiment opposé, se précipitent vers l'avenir le plus éloigné qu'ils puissent rêver, et il arrive alors qu'en même temps que les partis se jettent dans l'arène des intérêts positifs, pour s'y disputer

la direction de la société, les doctrines, désertant cette société telle qu'elle s'est faite, se réfugient de plus en plus dans ce qu'elles ont d'exclusif, de sorte qu'il se fait entre elles comme un abîme qui, chaque jour, se creuse un désert, qui, chaque jour, s'agrandit.

Ces formules paraissaient à M. Ballanche tout-à-fait applicables à ce qui se passait au moment où il écrivait.

Louis XVIII, dans sa Charte, avait fait une large part aux libertés publiques, on ne peut le nier;

En même-temps il l'octroyait, et il datait son règne de la mort de l'enfant qui devait régner.

Il faut le dire, en agissant ainsi, Louis XVIII pouvait se croire équitable médiateur entre le passé et l'avenir.

En l'octroyant, il pouvait penser avoir scellé une alliance définitive entre le vieux principe de la légitimité qu'il continuait, et le principe de liberté qui venait de surgir au monde;

Et, dans un certain sens, dater son règne comme il le faisait, c'était dire que la chaîne des destinées sociales n'avait point été rompue : c'était accepter la révolution, y mettre la main, s'en déclarer complice.

Mais les partis ne consentirent point à en juger ainsi : loin de vouloir jeter sur le terrain les fondemens de la patrie nouvelle, ils en firent un champ de bataille.

L'un vit dans l'octroi de la Charte, dans la Charte tout entière, une faiblesse, une lâcheté, une inique consécration d'une odieuse révolution :

L'autre, dans la forme de cet octroi, dans la date du règne, une négation de toute légitimité de la révolution, une confiscation de la souveraineté nationale au profit de la royauté de droit divin.

Dans la sphère religieuse, même dissentiment : les uns s'efforçaient de ranimer des croyances qui s'étei-

gnaient, de rendre quelques parcelles d'autorité, ou seulement d'influence politique, à ce catholicisme qui jadis avait créé et constitué l'Europe, dont l'autorité temporelle n'avait été long-temps que le ministre;

Mais les croyances qui, grâce à la disposition des esprits, devenue sérieuse, recevaient partout un accueil plein de respect, trouvaient constamment de triples barrières au-devant de leurs pas, aussitôt qu'elles tentaient de pénétrer dans la vie politique; et, du milieu des masses, des multitudes de voix leur criaient déjà ce que vient de leur répéter naguère l'éclatante voix d'un prêtre : « Votre royaume n'est plus de ce monde. »

Même dissentiment dans la littérature. Un petit nombre, exclusif dans son admiration pour les belles et pures formes littéraires du siècle de Louis XIV, lui avait voué un culte de fidèle imitation : mais d'autres, en s'égarant souvent, cherchaient des formes nouvelles, et en cela ils étaient les organes d'un besoin général; car il faut que la pensée, qui, se réalisant dans le monde, fait l'histoire d'une époque, finisse par s'écrire, et elle en devient la littérature. C'est pour cela que la littérature d'une époque en demeure pour la postérité l'image, l'expression fidèle; mais c'est aussi pour cela que les formes littéraires, le langage même d'une époque, ne réfléchissent, n'expriment fidèlement qu'elle seule. Ne voyons-nous pas Racine lui-même s'éloigner de plus en plus de nous, devenir le contemporain de Virgile? Ne nous faut-il pas apprendre aussi en quelque sorte son harmonieux et admirable langage? Bossuet s'adresse-t-il toujours à nos sympathies actuelles? Et n'est-il pas arrivé à la toute gracieuse madame de Sévigné de nous révolter étrangement?

Une autre opposition se manifestait dans les masses ; elle éclatait parfois d'une façon bizarre dans les individus : c'était un désaccord plus ou moins profond, mais toujours positif et réel, entre les mœurs et les opinions. Les mœurs, qui jusque-là avaient toujours reproduit les opinions, avaient cessé de le faire aussi fidèlement ; elles étaient en arrière, et cela devait être, car les opinions, se formant dans la sphère intellectuelle, ne peuvent, par une raison que j'ai déjà dite, se réaliser immédiatement par les mœurs. Le jury, le divorce, en étaient des exemples, mais surtout la liberté de la presse, dont ceux qui s'en proclamaient les plus ardens défenseurs ne laissaient pas de se montrer alarmés, par une sorte de pudeur qui s'effarouche de toute publicité, lors même qu'elle est innocente, inoffensive.

Les masses suivaient les hommes éminens qui marchaient vers l'avenir ; j'aurais dû dire qu'elles les y poussaient, car les supériorités qui les dominent, le génie lui-même qui paraît les entraîner, ne sont d'ordinaire que des manifestations plus ou moins éclatantes de leur instinct confus ; et les masses ont le sentiment profond de leur avenir.

Ici cependant, et il faut le dire, car justice est due à tous, des esprits distingués, de nobles caractères, se faisaient remarquer parmi ceux qui s'égarèrent dans les voies du passé, et qui ne devaient plus marcher à la tête des peuples. Parmi eux brillait, entre tous, un homme éminent par de puissantes facultés, M. de Maître, génie fier et hautain, prophète du passé, pour qui le livre de l'avenir était fermé d'un triple sceau. Il marchait dans son siècle, égaré dans son siècle, ne le voyant ni ne le comprenant. Il semblait que la Providence, après l'avoir ébloui de la vue éclatante de la société

féodale, pendant qu'elle était jeune et forte, l'avait ensuite poussé parmi nous frappé d'aveuglement. Du sein de ces ténèbres prolongées, il continuait à voir toujours radiense, toujours brillante, cette société qui alors expirait. Ce n'était déjà plus qu'un cadavre qu'il espérait encore la revoir bientôt sur le trône, que dans l'illusion de son orgueil il se croyait peut-être appelé à l'y replacer; mais sa propre mission était une mission de deuil. Son éloquente voix n'était destinée qu'à prononcer une sorte d'oraison funèbre; et c'est ainsi que, sans action sur ses contemporains, sans profit pour l'humanité, devait se consumer son beau génie, vain et magnifique ornement au milieu d'éternelles funérailles.

Autour de lui se pressaient ceux de son parti dont les convictions étaient profondes, religieuses : ceux-là méprisaient les monarchies mixtes; ils se souvenaient du précaire appui qu'elles avaient prêté au trône de Louis XVI. Ils méprisaient le despotisme paisible et corrompu où s'était endormi Louis XV. Ils étaient hostiles à la monarchie de Louis XIV, car ils ne pouvaient oublier qu'à Versailles s'était achevé l'ouvrage commencé par Richelieu; que là, les antichambres avaient mieux fait que les échafauds; que là, la noblesse décimée s'était avilie, mort éternelle d'où les castes ne renaissent plus au monde politique. Ils savaient que l'immense pouvoir central créé par Louis XIV brisa, par son action continue, les influences de la noblesse, du clergé, de la magistrature; que par lui la noblesse, cessant d'être véritablement une institution, ne fut plus que la frivole décoration du trône, et qu'ainsi la société put être livrée sans contrepoids à la révolution, à l'esprit du progrès : aussi, dans leurs rêves, dans leurs désirs, c'était le moyen âge qu'ils ressuscitaient, sous

des formes un peu différentes peut-être, mais avec quelques-unes de ses vigoureuses institutions, et surtout de ses fortes croyances.

Quant aux hommes de l'avenir, partant de l'hypothèse d'un contrat primitif, et ne se rendant peut-être pas très-exactement compte des formes de la nouvelle société qu'ils cherchaient avec ardeur, ils marchaient vers une sorte de république systématiquement nivelée, dont les États-Unis d'Amérique ne nous offrent guère qu'une grossière ébauche, et dont Bentham nous enseigne l'utopie.

Or, les dissidences qui se manifestaient entre ces doctrines n'étaient point accidentelles, passagères; loin de là, profondes, permanentes, elles tenaient à leur esprit, à leur principe même.

Si les hommes du passé voyaient la décadence où les autres croyaient au progrès, s'ils pensaient que la société allait s'ébranlant de plus en plus sous la main de l'homme, et qu'il fallait se hâter d'arrêter ce mouvement, au bout duquel elle devait se briser; et pour cela, l'emprisonner au plus vite dans des formes déjà sanctionnées par les siècles, et l'y frapper d'immobilité;

Si les hommes de l'avenir croyaient ne pouvoir repousser trop dédaigneusement tous débris du passé du nouvel édifice social qu'ils se flattaient d'élever;

Si les premiers pensaient que l'autorité dans la société, que sa direction morale, devaient appartenir à la tradition, et les autres à la raison individuelle, à l'assentiment personnel;

C'est que, différant d'opinion sur l'origine même de la société, les uns y voyaient une institution divine, les autres l'œuvre des mains de l'homme, le prix de ses propres sueurs.

Et comme cette question de l'origine des sociétés est, au fond, la même que celle de l'origine du langage,

Les uns croyaient aussi à l'origine divine du langage, à une langue primitive révélée à l'homme, qu'il aurait parlée en s'éveillant au monde;

Tandis que les autres ne voyaient autre chose, dans les langues, que le résultat des efforts de l'homme, qu'ils croyaient avoir été suffisants à les tirer savantes et harmonieuses de la simple interjection.

Ils devaient donc différer, et ils différaient effectivement sur le rôle du langage, dans le développement de l'intelligence humaine.

Les uns croyaient que le langage avait dû précéder la pensée, parce qu'il lui était nécessaire; les autres qu'il était né de cette pensée.

Et, en définitive, c'est à cette question de la nécessité du langage pour la pensée que venaient se rattacher les deux séries d'opinions opposées que nous venons de parcourir.

Mais les deux solutions opposées qu'elles en donnaient ne pourraient-elles donc pas se trouver toutes deux également vraies?

C'est-à-dire, serait-il impossible que les hommes se divisassent en deux classes : l'une qui penserait par la parole, l'autre chez qui la pensée ayant précédé la parole, aurait fait cette parole pour se manifester?

En effet, si l'une de ces opinions est décidément fautive, absurde, comment se fait-il que toutes deux paraissent s'appuyer sur des raisonnemens et des autorités qui se balancent?

Mais d'un autre côté, si toutes deux sont également vraies, si les hommes se divisent bien réellement dans les deux classes que je viens de dire, ce n'est plus seu-

lement par quelques modifications purement extérieures, qu'ils diffèrent : un abyme est entre eux. L'intelligence humaine n'existe pas aux mêmes conditions, n'obéit pas aux mêmes lois chez tous; et alors, si nous nous reportons à l'époque où écrivait M. Ballanche, nous ne nous étonnerons plus de l'irritation des partis, des conspirations qui éclataient çà et là, de l'impatience de tous d'en appeler à l'épée, même de l'empressement d'une faction à se jeter sur le couteau sanglant de Louvel pour en frapper les libertés publiques; nous verrions là comme deux races d'hommes vivant sur le même sol et se le disputant, deux races se repoussant par tous les points, et devant se combattre par toutes leurs facultés.

Ce fut cependant en proposant cette hypothèse, qui semblait devoir rendre toute conciliation impossible, que M. Ballanche essaya de rapprocher les doctrines ennemies.

Il supposait également vrais les deux faits qui servent de fondement à chacune d'elles, et il établissait entre ces deux faits un rapport de succession nécessaire, considérant le second comme un résultat inévitable du premier; tous deux comme également légitimes à deux époques de l'histoire de l'humanité.

Ainsi, il disait que la parole avait été originairement nécessaire à l'homme pour penser;

Qu'une langue primitive lui avait été révélée, où se trouvaient déposées les idées sociales et religieuses propres à son développement moral;

Que cette langue se trouvait en quelque sorte écrite dans l'ensemble des institutions sociales où il était né;

Qu'alors, et tant que l'œuvre de l'homme avait dû être de conserver la société telle que Dieu l'avait faite, la tradition entre les mains de ceux qui avaient mission

de marcher à la tête des peuples, avait dû régner avec une autorité souveraine.

Mais il disait aussi qu'un terme avait été assigné à cette mission de la parole;

Que, primitivement, elle enfermait en quelque sorte la pensée, afin que la pensée sous cette enveloppe pût germer dans le cœur de l'homme;

Qu'un moment avait dû arriver où celle-ci se produisit libre et spontanée dans le monde, se faisant elle-même un langage, parvenant par elle-même à des idées sociales ou religieuses;

Que cette langue avait dû s'écrire aussi dans de nouvelles institutions, dans de nouvelles croyances;

Que dans ces institutions et ces croyances c'était la raison individuelle qui devait régner à titre légitime, car elles étaient l'œuvre des propres mains de l'homme.

De la sorte, M. Ballanche se portait médiateur entre M. de Maistre et Jean-Jacques, entre le droit divin et la souveraineté du peuple; il disait que dans l'histoire de l'humanité, les points de vue les plus opposés n'étaient pas toujours contradictoires; qu'il fallait oser les accepter tous, et ne point porter la main sur l'homme, noble créature de Dieu; ne point le mutiler pour le forcer à entrer dans le lit de Procuste de théories exclusives. Aux hommes du passé, il montrait dans l'avenir de nouvelles terres sociales, magnifiques conquêtes des siècles; il les en dotait au nom même de leurs sympathies pour les temps écoulés. Puis, donnant six mille années de date aux droits que les hommes du progrès croyaient seulement nés de la veille, il apportait la sanction de tous les temps, le concours de l'humanité entière à l'œuvre qu'ils entreprenaient. Et, en effet, il enseignait aux uns et aux autres que les destinées so-

ciales ont un développement harmonique et providentiel ; qu'elles forment une chaîne continue dont aucun anneau ne peut être brisé par la force brutale ou le hasard aveugle.

Mais ce n'est pas assez que cette chaîne enlace de ses anneaux la terre tout entière. Il faut en rattacher au-delà de ce monde les deux extrémités ; car, de même que le pilote sur l'Océan demande sa route aux étoiles du ciel, c'est au ciel aussi que le philosophe demande le mot de la mystérieuse énigme de notre monde.

Et il suffit bien en effet d'un seul coup-d'œil jeté sur l'homme pour se convaincre que cette terre ne peut le contenir tout entier !

Emprisonné dans le temps et dans l'espace, il s'y agite avec une impatience mal contenue. Il a des souvenirs et des espérances du ciel ; il se montre sur la terre comme un étranger, comme un voyageur égaré, comme un roi détrôné, qui, sous le manteau de l'exilé, laisse percer quelques débris de la pourpre. Il est fugitif, variable, périssable, mais il a des instincts exquis : l'amour, la religion, la poésie, par lesquels il touche à l'éternel et à l'infini. Demain en poussière, et le sachant, il n'en réclame pas moins l'éternité pour les sentimens qui font battre sa misérable poitrine, et elle lui paraît suffire à peine à leur immensité. Au milieu de mille tombeaux qui s'ouvrent à ses côtés, et par lesquels la terre entière paraît lui crier du fond de ses entrailles mort et néant, il croit à sa propre immortalité. Il honore la vertu ; il a foi en Brutus, en Charlotte Corday ; il se plaît à déployer des facultés noblement inutiles sur cette terre ; et si quelquefois, comme ébloui de son propre éclat, il tente de lui échapper en se réfugiant dans quelques systèmes avilissans, produits d'une pensée

qui tend à se dégrader, toujours il leur échappe par quelques-uns de ses beaux côtés, toujours il ne tarde pas à leur donner d'éclatans démentis.

Mais qu'était-il avant de paraître sur cette terre? Préexistait-il à son apparition dans l'humanité? Sous quelle forme et de quelle façon?

Cette vie passagère, qui peut-être n'est qu'un point dans la continuité de nos destinées, est-elle un châtiement ou bien une récompense? une déchéance ou bien une conquête?

Au bout de notre route terrestre, arrosée de nos sueurs et de notre sang, Dieu nous délivrera-t-il pour toujours de ces voiles pesans de l'espace et du temps, sous lesquels nous courbons maintenant nos têtes? Verrons-nous alors face à face, et Dieu, et l'infini, et l'éternité? Ou bien seulement, un peu moins accablés sous un tissu plus léger, sommes-nous destinés à camper encore sur quelqu'autre globe, dans les étroites limites du fini?

Que sommes-nous enfin? Sommes-nous bien réellement des individus? Avons-nous une âme, une conscience? ou ne sommes-nous que des parties d'un tout, et serait-ce seulement une étincelle d'une âme universelle qui brille en nous?

Ces redoutables mystères, auxquels nous touchons par notre cercueil et par notre berceau, il n'est aucun de nous qui ne les agite souvent dans son sein, qui ne les ait sondés d'une téméraire pensée, tantôt avec espérance, tantôt avec angoisse.

En effet, là seulement est le mot de notre existence terrestre.

C'est pour cela que M. Ballanche, dans ses *Essais de Palingénésie sociale*, ouvrage dont je vais mainte-

nont exposer l'idée fondamentale, voulant chercher les lois du développement de l'humanité, se demande d'abord à quel titre, à quelle condition, nous était imposée notre mission terrestre.

Il croit que nos facultés nous avaient été données pour remplir cette mission ;

Que le développement de l'humanité en était l'accomplissement ;

Et qu'ainsi ce seul fait devait suffire à dévoiler les mystères de la condition humaine, à révéler les grandes lois de l'histoire.

Or, M. Ballanche, s'en rapportant à l'autorité des antiques traditions, presque unanimes sur ce point, à des instincts confus qui témoignent en nous pour cette idée, admit que la présence de l'homme sur la terre était le résultat d'une déchéance.

Il pense que l'essence humaine a préexisté à l'humanité ;

Que, condamnée à une purification terrestre, elle a été brisée, dispersée dans nos apparentes individualités ;

Qu'ainsi déchus, nous sommes jetés sur cette terre pour y marcher à la réhabilitation dans le sentier pénible de l'expiation ;

Que sur notre route doivent se rencontrer mille épreuves, degrés divers d'une initiation progressive qui nous conduit à la réhabilitation ;

Que nous marchons au but enchaînés les uns aux autres par les liens indissolubles de la solidarité, ou plutôt de l'identité.

Semblables aux gouttes de rosée d'abord éparées, et bientôt réunies au fond du calice de la fleur, nos individualités apparentes se brisant successivement, et re-

tombant dans le sein de Dieu, doivent-elles à la fin des temps reconstituer une essence humaine, une? Je sais que telle n'est pas l'idée de M. Ballanche; et sans doute dans la suite de son ouvrage, il s'expliquera plus nettement sur ce qu'il entend par le retour à l'unité; quoi qu'il en soit, et c'est de cela seulement qu'il s'agit ici, il pense qu'à ce point de départ, à ce but de l'homme, se rattachent deux ordres distincts de sentimens, de penchans : les uns bas et terrestres, les autres nobles, élevés, divins.

A chaque pas qu'il fait dans le monde, la vie lui présente, sous des formes diverses, une épreuve où doit s'engager une lutte entre ces deux sortes de facultés, entre ces deux natures qui sont en lui.

Gagner les grades d'un perfectionnement successif, s'initier ainsi de jour en jour à une perfectibilité indéfinie, telle est sa tâche dans le monde, et c'est peut-être pour cela qu'au moment où la vie l'abandonne, au moment où cette lutte a cessé, comme symbole de la victoire de la partie divine sur la partie terrestre de sa nature, une expression presque céleste se répand aussitôt sur son visage.

Mais, condamné qu'il est par l'anathème antique, ce n'est pas seulement dans son propre sein que l'homme doit trouver l'épreuve, ce n'est pas seulement au fond du foyer domestique que doit se passer son expiation;

Dans le monde social, il faudra de même qu'il traverse l'épreuve et subisse l'expiation.

Aussi M. Ballanche croit-il que les peuples, dans la carrière qu'ils fournissent, vont de même de la déchéance à la réhabilitation;

Que de là naissent comme deux élémens opposés enfermés dans leur mystérieuse organisation, et repré-

sentés au-dehors par le patriciat et le plébéianisme, qui en sont comme les organes extérieurs.

Il pense que la lutte intime et cachée de ces deux élémens produit le mouvement de développement que je me suis efforcé de décrire il n'y a qu'un instant; lutte qui se trouve extérieurement manifestée par celle des deux castes à laquelle aucun peuple n'aurait échappé.

Selon M. Ballanche, à la naissance même d'une nation, les patriciens se trouvent les dépositaires d'une certaine quantité d'idées sociales et religieuses; ils redisent les dernières paroles d'une révélation primitive; ils forment à eux seuls la société civile et politique.

Le plébéianisme n'a d'abord pas d'existence qui lui soit propre; il est formé de cliens assimilés à leurs patrons, portant le nom du patron, vivant de la vie du patron, extension du patron.

Mais il est réservé au plébéianisme, pour prix d'épreuves multipliées et de conquêtes successives, d'être initié successivement à tous les mystères, de partager tous les trésors de la société civile et politique; et ce progrès, sans doute continu, M. Ballanche le divise en trois époques, ou plutôt en trois événemens principaux, dont chacun résume tout le progrès d'une époque.

Les plébéiens, d'abord enveloppés, pour ainsi dire, dans le patron, s'en séparent peu à peu; ils arrivent à une existence personnelle, à vivre pour eux-mêmes; ils ont acquis la conscience.

Puis, après avoir ainsi vécu d'une misérable vie, mêlés les uns aux autres, mais sans propriétés, sans aïeux, sans descendans, sans droits d'aucune espèce, en dehors de toute société, ils doivent enfin obtenir le mariage légal, qui fonde la société. l'étend dans le passé

et dans l'avenir : ils ont conquis pour toujours la société civile.

Puis enfin, à une troisième époque, ils pénètrent dans la société politique, ils entrent en partage des dignités sociales, et imposent aux patriciens superbes le joug pesant de l'égalité, et alors le patriciat s'annule, se dissout dans le sein du plébéianisme : sa mission est terminée.

Tant que dure cette mission des patriciens, c'est à eux à marcher en tête des sociétés humaines, aux plébéiens à les suivre, comme une troupe de néophytes, subissant l'épreuve, attendant l'initiation. Mais, si les patriciens trahissent cette mission, s'ils font de l'ordre social une cité inaccessible, méconnaissant le droit d'asile, alors la guerre est substituée à l'épreuve, la conquête à l'initiation, et le plébéianisme entre dans la cité, tumultueusement rangé autour de quelque chef inconnu, surgi tout à coup du milieu de la foule, qui aura saisi d'une main hardie la hache des révolutions et l'étendard de l'émancipation ; car le plébéianisme ne peut reculer. Le plébéianisme est le symbole de l'humanité se faisant elle-même. Au spectacle de ces luttes sanglantes, retracées dans l'histoire, ne sentons-nous pas par tous nos instincts, par notre foi dans son triomphe, qu'il y a là l'accomplissement d'une grande loi providentielle ?

M. Ballanche ne nous dit pas encore, ce me semble, pourquoi les épreuves sont ainsi différentes pour deux classes d'hommes, à quel titre on naît patricien ou plébéien : toutefois on peut présumer dès à présent que, dans le système de l'auteur, le partage des classes et des castes est un moyen d'initiation, qu'il tient au brisement de l'unité primitive, qu'il est préparatoire, et

n'altère point l'identité d'essence. C'est donc le même problème du retour à l'unité, que je posais tout à l'heure, et que la suite de la Palingénésie essaiera sans doute de résoudre.

Quoi qu'il en soit, c'est toujours par l'idée qu'il s'est faite de la mission terrestre de l'homme, que M. Ballanche s'explique les origines du langage, de la croyance et de la société.

Il croit que, si la terre devait contenir l'homme tout entier, il eût peut-être été appelé à créer lui-même l'ordre social, à inventer les langues, à s'élever jusqu'aux croyances, que c'eût été là une assez éclatante couronne pour prix de ses efforts; qu'au contraire, si cette terre n'est qu'un lieu de passage où aussitôt entré il doit travailler sans relâche à son perfectionnement intellectuel et moral, il a fallu qu'il reçût d'une main inconnue ce qui fait de lui un être intellectuel et moral, c'est-à-dire la société, les langues et les croyances : il a fallu qu'il y fût né, qu'il les sût avant de les avoir apprises, qu'il naquît en quelque sorte avec un passé, tel enfin que nous le montre l'Écriture, homme et non pas enfant. Nous voyons en effet la société, qui est pour l'individu ce que Dieu fut pour l'homme primitif, ne déposer cet individu dans la vie active qu'après l'avoir muni d'un enseignement prématuré.

Mais a-t-il existé un premier peuple dont tous les autres peuples qui ont paru sur la scène du monde seraient descendus? Eut-il une religion dont toutes les religions postérieures ne seraient que des altérations plus ou moins incomplètes? A-t-il parlé une langue dont nous redisons encore les sons affaiblis et dénaturés par les échos qui nous les ont transmis de siècle en siècle?

Plusieurs philosophes et plusieurs historiens ont admis cette hypothèse.

A mesure qu'on remonte vers les premiers temps de l'histoire, on voit tous les peuples se lier les uns aux autres, comme si tous se rattachaient en définitive à un tronc commun.

On voit de même la multitude des langues que parlent les hommes se pénétrer les unes les autres par quelques points, se rapprocher par leurs étymologies, et former, quant à leur structure grammaticale, comme deux langues à moitié universelles qui paraissent se confondre en s'enfonçant dans l'unité de l'intelligence humaine.

Les religions antiques viennent aussi se classer en trois vastes systèmes :

Dans l'une, l'homme préoccupé de l'union nécessaire qui doit exister entre Dieu et le monde, divinise le monde, ou absorbe Dieu dans le monde; c'est le panthéisme.

Dans l'autre, remarquant l'opposition de deux principes qui paraissent en lutte dans l'univers, la sorte d'égalité de forces que cette lutte suppose, il explique le monde par ce combat; c'est le dualisme.

Dans l'autre enfin, ce dont l'homme paraît frappé, c'est de l'incommensurable supériorité de la cause créatrice sur la matière créée; il place entre elles un abîme qu'il creuse sans cesse, anéantissant le monde et ses lois devant l'idée sublime qu'il se fait de la puissance et de la nature divine.

Ces trois systèmes ne sont au fond que l'expression d'un même besoin d'en appeler de l'ordre visible à l'ordre invisible, du monde à Dieu. Ne serait-il pas possible qu'à l'origine des temps ils eussent été harmoni-

quement confondus en une seule, mais vaste et magnifique croyance?

M. Ballanche ne nous dit nulle part ce qu'il pense positivement de cette religion primitive, et du rôle de ce premier peuple dans l'histoire de l'humanité, quoiqu'il semble admettre implicitement l'existence de l'une et de l'autre. En revanche, il revient souvent sur la nécessité qu'une langue ait été donnée originairement à l'homme.

Les *Essais de Palingénésie sociale* sont destinés à retracer le cycle complet des destinées humaines, d'après les doctrines dont je viens de donner la courte analyse.

Dans *Orphée*, M. Ballanche a voulu tracer le mythe de la déchéance, faire l'épopée de l'homme déchu, frappé d'anathème, mais aux yeux duquel brille dans un lointain avenir le dogme consolant de la réhabilitation.

Dans la *Formule générale*, il a voulu peindre, si je puis m'exprimer ainsi, l'incarnation des deux principes, au sein de la réalité, dans les murs de Rome, et leurs luttes historiques sous les noms de patriciat et de plébéianisme.

Enfin dans la *Ville des Expiations*, noble cité encore inachevée, où il serait téméraire à moi de porter mes pas, M. Ballanche nous montrera, je pense, les dernières traces de la déchéance s'effaçant du front de l'homme et l'humanité réhabilitée. — Ainsi la *Ville des Expiations* sera un mythe comme *Orphée*, mais un mythe l'opposé de celui d'*Orphée*.

De ces trois grands ouvrages il n'a paru que des fragmens du second¹; *Orphée* seul est terminé : c'est donc d'*Orphée* seulement qu'il m'est permis de hasarder une analyse incomplète.

¹ M. Ballanche vient de publier tout récemment un épisode détaché de la *Ville des Expiations*. (Voyez à la fin de ce numéro.)

Dans le poème, pour réaliser l'idée générale que je viens d'énoncer, M. Ballanche nous fait assister au spectacle de la Grèce encore barbare, mais naissant à la vie sociale, obéissant à l'influence civilisatrice de l'Égypte, ou, comme il le dit lui-même, à l'enfantement merveilleux de l'occident par l'orient.

Il nous montre, à la première lueur des temps historiques, le peuple d'Égypte déjà vieux, racontant une histoire de plusieurs siècles, pendant que les autres peuples, encore à leurs premiers pas, bégayaient à peine leurs premiers mots.

La terre qu'il habitait était évidemment nouvelle, et, par un contraste bizarre, les monumens qui la couvraient attestaient la haute perfection de l'art qui les avait élevés; il fallait donc que cet art eût grandi, se fût développé ailleurs, ou bien qu'il fût descendu du ciel sur les ailes dorées de la révélation.

Ce peuple ne savait rien de son origine. Dès le commencement des âges, il paraissait s'être trouvé sur ce coin de terre, voyageur égaré, perdu. Là, entre des mers, des montagnes inaccessibles, sur une boue fangeuse, sans cesse menacé par l'océan, il avait dû avoir long-temps une existence misérable et précaire. Mais alors même il n'avait pas été exclu des harmonies providentielles établies entre la terre et l'homme. Par un décret spécial, ses destinées avaient été confiées au fleuve merveilleux du Nil. Ce fleuve, qui sans doute avait coulé long-temps obscur, ignoré, se montrait tout à coup large, rapide, comme accourant dans toute sa puissance pour accomplir sa mission. On voyait que, se précipitant contre l'océan, il l'avait forcé à reculer, que du limon mêlé à ses eaux il avait créé tout à coup, sur l'espace qu'il venait de conquérir, un sol tout nou-

veau ; puis, faisant rentrer d'année en année dans son sein cette terre qui en était sortie, il l'imprégnait d'une nouvelle fécondité, et se plaisait à l'offrir encore à l'homme, récréée, pour ainsi dire, et prête à se couvrir de riches, d'innombrables moissons.

Que ce fleuve eût été tari dans sa source, et bientôt la population de la magnifique Egypte, après s'être un moment débattue dans les angoisses de la faim, disparaissait sous les flots de la mer ou les sables du désert.

L'Égyptien avait façonné de mille manières ce sol, miraculeusement préparé ; il l'avait coupé en tous sens de canaux, de chaussées, de routes, couvert de villes populeuses, embelli d'obélisques et de palais ; il y avait élevé une multitude de temples. Et au milieu de toutes ces pompes de la civilisation se montraient sombres et silencieuses les célèbres pyramides. On ignorait le monarque, imité depuis par deux autres, qui avait élevé la plus ancienne. Quel qu'il fût, il avait été sans doute grand et puissant ; sans doute aussi, de même que le reste des hommes, il avait passé bien promptement de l'enfance à la décrépitude : sa vie, à peine agitée par quelques joies incomplètes, par quelques désirs demeurés inaccomplis, vague fugitive dans l'océan des âges, s'était brisée sans laisser de traces. Mais il avait mis un orgueil bizarre à s'éterniser dans la mort ; il s'était construit un tombeau qui devait apparaître immuable, éternel, au milieu de vingt empires tour à tour élevés et renversés ; il avait épuisé toute sa puissance à porter un témoignage plus durable et plus éclatant de son propre néant.

Ce peuple de l'Égypte, qui avait le sceptre de la civilisation, ce peuple-roi pouvait donc lire sans cesse,

dans ces gigantesques hiéroglyphes, ce terrible arrêt qu'une main mystérieuse fit apparaître en face d'un despote : « Dieu a compté les jours de votre règne, et » en a marqué l'accomplissement.—Vous avez été pesé » dans la balance, et vous avez été trouvé léger. »

Aussi ce spectacle avait-il fait sur les Egyptiens une impression profonde ; la grande pensée de la mort s'élevait dans leur intelligence comme les Pyramides dans la vallée du Nil.

Passagère chez les autres hommes, cette pensée était pour eux le centre et le but de leurs autres pensées ; ils appelaient leurs maisons des hôtelleries, et leurs tombeaux des maisons ; ils employaient leur vie entière à acquérir un tombeau ; les morts avaient place à leurs festins ; les morts étaient les témoins et les garans de leurs plus saints engagemens. Enfin leur vie même, où ne pouvait se manifester aucun acte de volonté, n'était qu'un long brisement de l'individualité, qu'une sorte de mort prolongée.

Toutefois le spectacle de l'Égypte extérieure, tout éclatant qu'il était, n'était pour ainsi dire qu'un voile, qu'un rideau, cachant un autre spectacle plus sublime, les saintes initiations.

Dans ces mystérieuses cérémonies, les prêtres admettaient à connaître les traditions, les doctrines dont ils étaient dépositaires, ceux qui s'en étaient montrés dignes en subissant certaines épreuves.

Parmi ces traditions, les plus importantes devaient être les doctrines de la solidarité, de la déchéance et de la réhabilitation.

Puis, si nous en croyons M. Ballanche, qui s'est fait leur interprète parmi nous, les prêtres enseignaient aussi que l'humanité accomplit ses destinées en par-

courant un orbite immense dont un seul point touche à la terre ; ils disaient que l'instant où elle franchit ce point, tout borné, tout limité qu'il est, contient peut-être deux éternités pouvant être ou l'expiation du passé ou la conquête de l'avenir.

D'autres fois, récitant d'antiques poèmes, où s'était exprimé la sagesse des premiers âges, ils racontaient l'histoire merveilleuse du phénix renaissant de ses cendres, symbole de l'immortalité de l'âme ; ou bien l'histoire de Job, où ce dogme consolateur apparaissait de nouveau, comme le mot de l'horrible énigme des malheurs du juste et de la prospérité du méchant dans ce monde ; ou bien encore le mythe de Prométhée, titan superbe, qui jadis avait dérobé au char du Soleil un feu créateur, et l'avait versé dans le sein de l'homme. Ils ajoutaient qu'une divinité jalouse ou irritée, ayant saisi Prométhée, l'avait cloué au sommet du Caucase ; mais Prométhée, les yeux fixés sur un mystérieux avenir, défiait les supplices, ne cessait de parler de triomphe, et les néophytes devaient reconnaître dans sa destinée celle de l'humanité, qui, à travers de douloureuses et passagères épreuves, marche aussi à la conquête d'une palme immortelle.

La poésie aurait donc conservé dans les temples les vérités premières, jadis révélées à l'homme ; grâce à elle, les grands hommes, les héros, les bienfaiteurs de l'humanité, recevant une vie immortelle en échange de leur vie périssable, auraient continué à marcher pendant les siècles à la tête de l'humanité, pour la diriger dans son évolution sociale.

Les épreuves subies, les initiés, dans les poétiques imaginations de M. Ballanche, se trouvaient revêtus à l'égard du genre humain d'une sorte de sacerdoce :

missionnaires de la civilisation, ils devaient en aller porter la lumière et les bienfaits aux hommes encore barbares : pétrissant comme une molle argile ces rudes élémens des sociétés humaines, ils devaient en faire un peuple, une nation ; puis les initier par degré à tous les mystères de la vie sociale.

Or, M. Ballanche a supposé que, parmi les noms de ces conquérans pacifiques, la postérité conservant le nom du seul Orphée, l'aurait imposé à tous : c'est pour cela qu'il en a fait le héros de son poème ; pour lui Orphée est la personnification de l'influence égyptienne sur la civilisation grecque, intermédiaire entre l'homme civilisé et l'homme barbare, l'homme déchu et l'homme réhabilité ; les représentant tous les deux, il est aussi l'homme tout entier, l'homme même.

M. Ballanche a réussi avec un rare bonheur à donner une mystérieuse et poétique réalité à cette existence symbolique.

Nous voyons d'abord Orphée errant au hasard dans l'immensité du monde ; il ne peut nommer ni sa patrie, ni ceux qui lui ont donné le jour ; des oracles lui ont révélé qu'il ne lui sera pas accordé de se survivre dans une longue postérité.

Ayant dévoué sa vie à la noble mission de répandre parmi les hommes les enseignemens qu'il a puisés dans le sanctuaire de l'Égypte, long-temps il sème une parole stérile, et si l'harmonie de sa lyre attire pour quelques instans autour de lui les barbares au milieu desquels il va hardiment se placer, il ne tarde pas à s'en voir abandonné.

Les paroles qu'il prononce n'enchaînaient d'aucuns liens, ni à lui, ni entre eux, ceux qui l'écoutaient ; ils se dispersent bientôt, semblables aux feuilles balayées

par le vent d'automne, un moment amoncelées, aussitôt disséminées.

C'est qu'Orphée ne s'adressait d'abord qu'à l'intelligence des hommes ; il ne lui avait pas été donné tout à coup de parler à leurs sympathies les plus vives : il fallait pour cela qu'un sentiment qu'il ignorait encore, l'amour, éveillât en lui-même ces facultés, jusqu'alors endormies dans son propre sein.

Eurydice, nom consacré par la tradition, devient pour lui la muse de cette nouvelle et puissante poésie.

Mais il est impossible de donner une idée des aimables et suaves couleurs dont M. Ballanche nous dépeint ce personnage.

Eurydice a eu, dès ses jeunes années, le pressentiment d'un avenir plein de grandeur et de mystère ; en voyant Orphée, elle a compris à qui appartenait cet avenir ; sa destinée s'échappe des affections calmes et virginales, au milieu desquelles elle s'est écoulée jusque là innocente et paisible, pour se mêler à la destinée orageuse et magnanime d'Orphée ! On voit quelquefois aussi dans une vaste prairie une eau limpide qui s'égaré en gracieux contours ; du milieu de l'herbe touffue, elle élève un moment d'harmonieux murmures ; puis elle va se perdre au sein de quelque fleuve rapide et majestueux qui a parcouru de lointaines contrées, et roule vers la mer ses ondes bruyantes et troublées.

Les dangers, les travaux qu'elle partage avec Orphée ne sauraient l'effrayer : avec la grande pensée d'amour, la force du lion et le courage du guerrier n'entrent-ils pas dans le sein de la jeune fille ?

Orphée enseigne aux hommes les saintes lois de la justice, il institue les cités ; cédant à l'autorité de sa parole, sur le seuil de la vie sociale, l'homme fort et ro-

buste tend une main amie à l'être débile qui naguère s'enfuyait à son aspect; le manteau sacré du droit s'étend également sur l'un et sur l'autre. En même temps, à la vue, à la voix d'Eurydice, l'instinct de la pudeur, le sentiment de la beauté, l'amour enfin, mille autres qualités exquises naissent dans le cœur de l'homme.

Type de la femme, qui l'est elle-même des sentimens dévoués, Eurydice sait initier les hommes aux grandes pensées du dévouement, aux joies douloureuses du sacrifice : joies ineffables et mystérieuses, où viennent se reposer de nobles âmes après de longues, de bien longues souffrances.

C'est ainsi qu'Orphée put accomplir la noble mission à laquelle il s'était consacré; la poésie en a symbolisé les merveilles en redisant d'âge en âge comment les bêtes féroces le suivaient, domptées par les harmonies de sa lyre, et comment les pierres, s'arrachant des entrailles de la terre, venaient d'elles-mêmes former les fondemens des cités.

M. Ballanche conduit d'abord en Samothrace le poète et sa compagne; il nous peint cette contrée comme ayant été bouleversée dès les premiers âges du monde par d'horribles convulsions de la nature, au milieu desquelles s'étaient englouties des nations entières. Au moment où Orphée y aborda, quelques hommes, débris d'une civilisation détruite, y erraient au hasard sur les ruines d'un sol profondément bouleversé. Sans lois, sans propriétés, sans tombeaux, à peine conservaient-ils encore quelques usages bizarres, quelques traditions obscures, restes du grand naufrage où s'était englouti l'ancien ordre social, et qui de jour en jour périssaient dans leurs mains. En dehors de la loi du progrès, universelle dans le nouvel ordre de choses qui s'établissait

sur la terre, voyageurs jetés loin de la patrie sur une plage inconnue, ils allaient y mourir avant d'avoir fondé une autre patrie, lorsque Orphée, les saisissant d'une main puissante, entreprit de rattacher leurs destinées à moitié brisées aux destinées nouvelles de l'humanité.

Subjugués par l'harmonie de sa lyre, les farouches habitans de la Samothrace l'écoutèrent avec ravissement; des facultés, des sympathies long-temps assoupies, s'éveillèrent dans leurs cœurs; ils se trouvèrent enchaînés par un lieu subitement formé, et entrèrent tous ensemble dans ce nouveau monde, que la voix d'Eurydice et d'Orphée faisait sortir du chaos.

Orphée institue parmi eux la propriété, origine de tous les droits sociaux : il leur enseigne le mariage et les funérailles; il enchaîne de mille liens l'intérêt de chacun à l'intérêt de tous, et créant l'autorité, base, lien, pivot de toute société, il la légitime en la fondant sur l'assentiment. Il ranime dans leurs cœurs l'idée d'un dieu juste et bienfaisant, qui s'était éteinte dans le souvenir effrayant des antiques catastrophes; il leur apprend à reconnaître ses lois providentielles dans l'ordre et les harmonies du monde; il leur apprend aussi à remplacer, par des paroles harmonieusement combinées, les sons rudes et grossiers qu'ils articulaient à peine, tristes restes d'une ancienne langue, qui attestaient que l'intelligence humaine elle-même avait eu ses bouleversemens.

Nous voyons Orphée porter ensuite les mêmes bienfaits chez d'autres peuples, chez les Thraces entre autres, où, se montrant au moment où deux partis allaient s'exterminer dans une sanglante bataille, pour mieux dire une horrible mêlée, sans art et sans gloire, il calme leurs haines et suspend leurs fureurs.

Mais voulant déjà nous faire pressentir un des traits caractéristiques de la civilisation grecque, M. Ballanche nous montre Orphée s'adressant simultanément à toutes les intelligences, n'assujétissant pas les peuples à la lente initiation des castes, croyant pouvoir épargner à l'humanité la peine de se faire elle-même, et suppléer par l'élan spontané au lent travail du perfectionnement.

En Samothrace, aux hymnes d'espérance d'Orphée, célébrant l'ère nouvelle qui s'ouvre pour le monde, se mêlent les accens funèbres d'une sibylle des anciens âges. Les sibylles, suivant M. Ballanche, étaient l'expression individualisée d'un peuple ou même d'un cycle social; elles avaient la vue du passé et de l'avenir; mais seulement à demi-réalisées, sans existence personnelle, elles devaient vivre et mourir avec le peuple ou le cycle qu'elles exprimaient. Aussi, dès l'arrivée d'Orphée, celle-ci a-t-elle senti ses facultés s'affaiblir : son œil troublé ne peut plus percer les ténèbres de l'avenir qui s'avance; elle interroge Orphée sur cet avenir avec anxiété, et dans de ravissantes paroles. Elle voudrait y accompagner encore d'un long regard la race infortunée des hommes; car de nobles sympathies sont en elle, et, prêtresse des cultes primitifs, si elle a supplié par le sang, c'est qu'elle croyait les hommes sous le coup d'un antique anathème, et craignait qu'un dieu irrité, s'en prenant à l'espèce entière de la faible rançon qui lui était refusée, ne s'en fit de ses propres mains un immense holocauste. Mais elle interroge vainement : c'est Orphée, c'est le nouveau cycle social qui la tue.

Cependant Eurydice, pensée fécondatrice des grandes pensées d'Orphée, apparition merveilleuse qui a enchanté un moment son imagination, reste pour lui la vision de l'épouse; elle meurt l'épouse-vierge.

Orphée voit aussi mourir Erigone, prêtresse de Bacchus, qui a senti pour lui tous les tourmens de l'amour, et qu'il a tenté d'élever jusqu'à lui, elle dont l'existence devait s'écouler dans une sphère inférieure : la vierge ne peut supporter les accords immortels, les puissantes révélations qu'il tire de sa lyre !

Soumis à la condition humaine, il fallait bien qu'Orphée le fût aussi à la douleur. La douleur seule pouvait lui apprendre le cœur de l'homme, lui donner le pressentiment de sa destinée. Nous élancerions-nous par la pensée au-delà de cette terre, si cette terre était toujours riante et belle ? et ne sont-ce pas les rudes atteintes de la destinée qui, nous refoulant douloureusement sur nous-mêmes, nous forcent à descendre dans l'intimité de notre nature ?

Lorsque sur le chemin de la vie nous avons trouvé quelques-uns des mécomptes qui y attendent l'homme, lorsque nous avons vu le terrible mystère de la mort s'accomplir sur un être chéri, que nous avons rencontré la trahison plus odieuse encore, des souffrances aiguës, déchirantes, glaçantes, pénètrent dans notre poitrine, notre cœur se remplit d'une immense amertume, qui ne cesse de déborder en flots intarissables d'émotions cruelles. Les hommes et la nature nous paraissent hostiles ; les perspectives de notre vie, dépeuplées d'espérances et d'illusions, deviennent sombres, désenchantées ; mais alors nous voyons quelquefois poindre à l'horizon les grandes pensées de Dieu et de l'immortalité de l'âme, qui se montrent à nous avec une évidence de jour en jour plus consolante.

Ainsi, lorsqu'on gravit de hautes montagnes, le ciel semble perdre par degrés les éclatantes couleurs qu'on lui voyait de la plaine ; terne et sombre, il s'assombrit

encore, laissant enfin briller d'innombrables étoiles; et çà et là peut se rencontrer quelque lac solitaire que le souffle d'aucun vent ne peut troubler, et qui, dans ses ondes immobiles, réfléchit leur immuable lumière; c'est le symbole d'une âme devenue calme après de longues agitations, et contemplant déjà l'éternelle vérité.

Bien peu d'hommes, il est vrai, sont appelés à goûter ce calme sublime.

M. Ballanche nous montre Orphée lui-même troublé de pensées funestes aux derniers pas de sa carrière, mêlant l'impatience du but à la résignation de l'épreuve.

Cependant une autre jeunesse se glisse dans le sein d'Orphée, à mesure que les rides couvrent son front; un monde nouveau se montre à lui en même-temps que ses yeux se ferment à la lumière du soleil, et il en célèbre les merveilles par des hymnes inspirées, recueillies par Thamyris, poète aveugle, initié comme lui aux mystères de l'Égypte.

A la fin du poème, les grandes destinées de Rome apparaissent dans le lointain.

Tel est le cadre poétique où M. Ballanche a renfermé ses idées sur les origines de la société, celles du langage, les destinées de l'homme, etc.; mais ce serait bien à tort qu'on chercherait des allégories dans les personnages ou les événemens de ce poème: M. Ballanche ne traduit pas de pensée dans ce langage, et s'il emploie le mythe et le symbole, c'est que sa pensée, instinctivement pour ainsi dire, sans qu'il en ait conscience, naît et se développe sous cette forme.

Pour avoir épuisé la liste des ouvrages de M. Ballanche, il reste seulement à parler du *Vieillard et du Jeune homme* et de l'*Homme sans nom*.

Le premier de ces ouvrages est un dialogue : un vieillard et un jeune homme, examinant ensemble l'état de la grande société européenne, se rendent mutuellement compte de leurs impressions. Le jeune homme ne peut comprendre cette société, si différente de celles où par l'étude il a vécu d'une factice et précoce expérience; il regrette les hiérarchies sociales brisées, il s'indigne de voir la religion bannie de l'ordre social, son nom même effacé du préambule des lois; il s'éloigne de cette société de toutes les puissances de son âme, s'exile de son siècle pour se réfugier dans le passé; comme Caton, il se déclare pour le vaincu. Mais le vieillard lui fait apercevoir comment l'état de choses qui le révolte se rattache par mille liens à celui qu'il poursuit de ses vains regrets; il lui dévoile, de la marche irrésistible et providentielle des sociétés humaines, ce que sa longue expérience lui a permis d'en saisir. Il le ramène ainsi doucement vers le siècle qui l'effrayait; car, par un gracieux renversement d'idées, c'est sous les cheveux blancs que se sont abritées l'intelligence du présent et les riches espérances d'avenir.

Dans l'*homme sans nom*, M. Ballanche, reproduisant quelques-unes de ses doctrines sur la légitimité historique de certaines institutions sociales, les fit servir au développement d'une situation traitée sous mille formes, mais au fond de laquelle réside un inépuisable intérêt: c'est celle d'un homme dont la vie doit s'écouler en désaccord avec ses opinions et ses sentimens, d'un homme condamné à son propre tribunal par la loi morale, qu'il lit éclatante de vérité dans sa propre conscience; condamnation terrible, qu'aucun tribunal sur la terre, que Dieu lui-même ne saurait remettre.

L'*homme sans nom* est un régicide. mais un régicide

qui croit à la royauté, pour mieux dire, à la légitimité, et redit en elle un dogme social. Cependant, mêlé aux premiers événemens de la révolution, membre de la Convention au moment du procès de Louis XVI, et montant à la tribune pour absoudre, trouble de cœur ou fascination d'esprit, il a prononcé les paroles fatales.

Une sorte de délire, provenant de la violence de ses remords, pousse le régicide sur le chemin du roi qu'on conduisait au supplice; il avait je ne sais quelle vague espérance que l'horrible tragédie ne s'achèverait pas : mais elle s'acheva. Pour employer une expression de celui qui en fut le principal acteur, *un petit débat*¹ s'engagea au pied de l'échafaud entre Sanson et le descendant de Saint-Louis; et Sanson en sortit au milieu d'impies applaudissemens, tenant à la main la tête de Louis. *L'homme sans nom* quitte aussitôt Paris, et va ensevelir ses remords au fond d'un village écarté. M. Ballanche nous le montre vivant là de longues années loin de toutes relations sociales, s'enfermant dans son crime, s'en faisant en quelque sorte une patrie; le régicide veut y vivre seul, y souffrir seul, y mourir seul : s'il consent à entrer en rapport avec les hommes, c'est pour s'exposer volontairement à leurs haines, à leurs mépris, aux sentimens les plus amers qu'ils puissent témoigner. Mais s'il accueille ses odieuses tortures avec empressement, désespérant de les mesurer jamais à son crime, de les trouver suffisantes à son expiation, ce n'est pas parce qu'un peu de sang a coulé sous sa main, que ce sang a été celui d'un innocent condamné sans être jugé, d'un prisonnier égorgé

¹ C'est le mot employé par Sanson dans une lettre insérée au *Moniteur*, et où il rend compte du courage et de la résignation du roi, en ce funeste moment.

après le combat, c'est qu'à raison de ses convictions intimes, de sa religion politique, il croit à la sainteté des races royales, voit en elles des personnifications de la société tout entière, et qu'il se sent au fond du cœur coupable d'un crime dont son crime extérieur n'est, pour ainsi dire, qu'un horrible symbole; et s'il se mêle quelque adoucissement aux remords du régicide, c'est lorsque deux prêtres, approfondissant davantage avec lui les doctrines au nom desquelles il se voyait condamné, lui eurent montré, dans le terrible mystère de la solidarité, le décret providentiel qui prédestine les races royales à périr lorsque les sociétés qu'elles personnifient doivent mourir elles-mêmes pour revivre sous des formes nouvelles. Il n'aurait donc été qu'un instrument dans les mains de la Providence...

Et si *l'homme sans nom*, se trouvant au milieu de nous il y a peu de mois, eût vu le dogme de la légitimité se débattre sanglant au milieu des barricades, sa foi dans la sainteté de l'antique mission de ce dogme n'en aurait pas été ébranlée; mais sachant trop dans quelles mains il se trouvait déposé, il aurait pensé qu'il était condamné de bien haut; et ceux qui prétendaient se dévouer à lui, ne lui auraient que trop rappelé que Jupiter frappe d'aveuglement ceux qu'il veut perdre.

Si je puis me permettre maintenant de hasarder quelques courtes réflexions sur les idées de M. Ballanche, j'avouerai d'abord qu'il ne me paraît nullement prouvé que tous les peuples de la terre, nécessairement, et par le fait seul de leur existence, se soient toujours et partout divisés en ces deux castes, patriciat et plébéianisme.

Il me semble que nous ne retrouvons historiquement cette division en castes que chez les seules nations con-

quises ; les patriciens , tant qu'ils existent , y demeurent les représentans des premiers conquérans. Ainsi l'Inde , sous les voiles dont elle s'enveloppe encore , nous laisse apercevoir , ou plutôt pressentir dans ses quatre castes , deux , peut-être trois conquêtes superposées. Mais la Chine , qui ne fut conquise qu'après avoir été civilisée , dont la civilisation triompha de ses conquérans , et annula les conséquences de la conquête , la Chine ne nous montre aucune distinction de castes ; on n'aperçoit point que son mouvement social ait été le résultat d'une lutte intestine : le peuple sorti d'un seul germe paraît s'y être harmoniquement développé.

D'un autre côté , admettons que ce phénomène de la distinction des castes et de leurs luttes soit commun à tous les peuples : précisément parce qu'il leur serait commun , il ne pourrait expliquer que ce qu'ils ont eux-mêmes de commun , d'identique , leur constitution en quelque sorte physique , leur vie pour ainsi dire organique ; mais il ne pourrait expliquer leur caractère individuel , moral , le rôle que chacun d'eux doit jouer dans le monde , l'idée qu'il a mission de manifester.

Encore moins suffirait-il à nous expliquer le développement complet de l'humanité , le caractère distinctif de chacune des grandes époques que nous y remarquons , l'idée autour de laquelle à chacune de ces grandes époques les peuples ont en quelque sorte gravité , et que chacun d'eux réfléchissait par quelque face.

Enfin , on pourrait peut-être reprocher à M. Balanche d'avoir traversé trop rapidement la réalité historique , ne s'arrêtant qu'un moment dans le monde romain , et de n'avoir visité l'Orient et nos temps modernes que sous la robe brillante du mythe.

Cependant au point de vue où il s'est placé , en par-

tant comme lui de l'hypothèse d'une révélation primitive, il est peut-être possible de lire les grandes lois de l'histoire dans celle de l'intelligence humaine. On voit alors le monde social tout entier sortir de la pensée même de l'homme. Essayons de jeter un coup-d'œil sur ce magnifique spectacle, en nous gardant toutefois de sortir du cercle des doctrines chrétiennes et platoniciennes, où se tient constamment M. Ballanche.

Admettons, comme il le fait sans doute, que les idées, comme l'entend Platon, préexistaient en Dieu, unies à sa substance sans lien entre elles.

Dans son activité volontaire, Dieu ayant uni les idées par le lien ineffable et mystérieux du Verbe, le monde exista alors dans l'intelligence divine comme une pensée non manifestée.

Voulant manifester cette pensée, il parla :

Par cette parole, le monde idéal devint le monde plastique; et, pour constituer cette terre, atôme dans l'infini, visible à nos faibles yeux, l'essence revêtit le temps, l'espace, la forme; subit le mouvement, l'organisation, la vie.

Cette parole est dans le monde plastique ce que fut le Verbe dans le monde idéal, lien, support, condition des choses; elle est pour l'univers entier ce que sont pour nous, sur ce grain de poussière et dans l'infirmité de notre intelligence, le temps, l'espace, la substance, la causalité;

Qu'elle se taise, la substance rentre dans l'essence, et le monde plastique est réabsorbé dans le monde idéal.

Ainsi l'univers est une image rendue manifeste de la pensée divine; chaque atôme en réfléchit une partie, et par son rapport avec le tout l'exprime tout entière.

L'intelligence de l'homme fut un reflet affaibli de

l'intelligence divine; ses idées, des images dégradées, obscurcies des idées de Dieu;

En lui tombèrent aussi quelques reflets du Verbe et de la parole éternelle;

Par l'ensemble des facultés qui, dans son entendement borné, représentait le Verbe infini, il put agir sur les idées qui étaient en lui; il put en faire une pensée, et manifester au dehors cette pensée par la parole.

Mais les idées nées avec lui, ce trésor qu'il portait dans son sein, lui demeurèrent d'abord cachées; son organisation matérielle était comme un voile qui lui dérobaient la vue de son être intellectuel.

Et ce fut seulement lorsque, pour ainsi dire, sous le toucher de la sensation, il laissa échapper des sons et des paroles, que dans ces sons et ces paroles il vit apparaître comme dans un miroir sa propre pensée;

En venant au monde, il apportait donc la langue avec lui; il parla, comme sous le soufflé qui fait vibrer ses cordes, la harpe éolienne rend d'harmonieuses modulations.

Et si pour éviter une expression contestée, on ne veut pas dire que le langage fut révélé à l'homme, on peut dire au moins qu'il est inné en lui.

Y eut-il une ou plusieurs langues primitives? Cette question n'est que secondaire, et rentre probablement dans celle-ci : Y eut-il sur la terre, à l'origine des âges, une seule ou plusieurs races d'hommes?

Cependant la révélation que l'homme portait en lui-même lui apparaissant dans le langage,

Sa raison individuelle s'éveilla et se posa en quelque sorte en face de cette révélation;

Elle agit sur les idées qui s'y trouvaient comprises, s'en empara, se les assimila.

Ainsi trois époques dans le développement intellectuel de l'homme : apparition dans l'intelligence d'un premier élément ; naissance d'un second élément se plaçant en opposition du premier ; domination définitive de ce dernier par l'absorption, l'assimilation du premier à sa propre nature.

Ces trois époques, pour avoir en quelque sorte co-existé dans l'homme primitif, n'en sont pas moins distinctes ; elles se retrouvent avec des limites plus ou moins indécises dans le développement de l'homme individuel.

L'individu naissant dans la société en reçoit le langage, c'est-à-dire toute une révélation ; par sa raison, par l'ensemble de ses facultés, il agit sur le fond commun : se l'appropriant, il devient un être moral, intelligent, un homme.

Or l'humanité, considérée comme être collectif, est la manifestation de la nature humaine par toutes ses faces ; c'est-à-dire elle est tout entier, l'homme complet.

Elle obéit donc aux mêmes mobiles que l'homme ;

Et l'histoire étant le déploiement de l'humanité dans le temps,

Le développement historique de l'humanité doit reproduire sur une immense échelle, dans de colossales proportions, le développement moral de l'homme primitif et de l'homme individuel.

En effet, l'antiquité orientale, l'antiquité grecque et romaine, et nos temps modernes, semblent correspondre aux trois époques que nous avons remarquées ;

Par les vastes synthèses qui composent sa science et paraissent avoir précédé l'examen des faits, par ses cultes saisissant l'homme tout entier et suffisant à sa

poésie, par ses institutions immuables où s'ancrèrent toute personnalité, qui demandent leur sanction à la croyance, non à la raison, à l'assentiment individuel, l'antiquité orientale exprime un principe immuable, substantiel, une révélation primitive restée frappée d'immobilité :

A Rome, le patriciat exprime encore le même principe; mais en face de lui et pour lutter contre lui naît au sein du plébéianisme un principe actif, individuel.

En Grèce, les deux principes se retrouvent encore en présence;

Seulement, au lieu d'exister au sein de deux castes superposées l'une sur l'autre, chacun s'est retranché dans une ville où il règne exclusivement : Sparte, représentant l'Orient, est l'asyle du principe stationnaire; Athènes est le trône du principe actif, individuel, elle annonce nos temps modernes; et autour de ces deux villes se groupent les autres villes de la Grèce, suivant le degré d'affinité que leur constitution politique leur donne avec l'une ou l'autre : on peut surtout le remarquer dans la guerre du Péloponèse.

Enfin notre Europe moderne, par des caractères en tout l'opposé de l'Orient; des sciences qui renoncent à l'inspiration, à l'intuition; une poésie, expression de sentimens individuels; des religions qui ont laissé à la pensée la liberté dans tous les sens; des institutions qui toujours se rapportent aux individus; des institutions politiques qui s'adressent à l'assentiment, quelles que soient d'ailleurs leurs formes; l'Europe moderne représente à un haut degré un principe actif, personnel, la raison individuelle.

A ce point de vue, l'humanité se montre à nous dans sa majestueuse individualité.

Mais, si quittant cette terre par la pensée, nous nous élevions dans l'espace, alors en même temps que nous verrions notre globe et les autres planètes de notre système disparaître dans la multitude des mondes créés, et le soleil d'abord immense, étincelant, n'être plus qu'un point à peine lumineux dans la poussière des soleils semée dans l'immensité, nous verrions aussi l'humanité se briser, se dissoudre, pour ainsi dire, dans l'océan des êtres.....

Mais il est bien temps d'abandonner ces étroites formules, où je me suis efforcé d'emprisonner la pensée de M. Ballanche, voulant parcourir dans un petit nombre de pages le cercle entier de ses idées.

Et maintenant le moment serait arrivé sans doute où je devrais essayer d'apprécier le genre d'inspiration de M. Ballanche. Je devrais peut-être dire que sa philosophie, expression d'un amour ardent et naïf de l'humanité, est devenue pour lui une véritable religion. Je devrais parler de la fraîcheur, pour ainsi dire, virginale de ses croyances, dire comment on ne peut le lire sans se sentir doucement pénétré de sa foi dans l'avenir, de sa sympathie pour les temps écoulés. Il vous subjugué par la sincérité de sa conviction, avant qu'il soit possible d'examiner sur quelles idées elle se fonde. En le lisant, il semble que l'on se trouve dans une atmosphère où l'on respire plus librement, on se sent allégé des mauvaises idées qu'on nourrit souvent contre l'homme, on croit à ce qu'il a de noble et de divin, on se livre à de magnifiques espérances sur la destinée. On ne peut pénétrer dans la pensée de l'auteur, sans éprouver une émotion presque religieuse; on y voit, non la vaine préoccupation d'un moment, mais une conviction intime et profonde : on sent qu'on approche

d'une sorte de sanctuaire où il a noblement renfermé sa vie, loin des agitations et des intérêts de son temps. C'est ainsi, en effet, que M. Ballanche a compris la mission de l'écrivain : ce n'est pas lui que nous eussions jamais vu mettre son intelligence au service d'un intérêt, d'un parti; ne trouver dans la littérature, dans ce monde de la pensée, qu'une antichambre conduisant au ministère, où il fallait se résigner à venir attendre, ou bien qu'une sorte de Sinamary où l'on arrivait déporté sous le coup de quelque disgrâce. — On ne l'a jamais vu non plus chercher avidement de frivoles succès, de passagers applaudissemens, en se faisant le servile écho de la foule : il a compris, au contraire, que c'était à lui de l'initier à ses propres idées; si de flatteurs et de légitimes suffrages n'étaient venus, au bout de quelques années, récompenser ses longs travaux, s'enveloppant de son manteau, il se serait résigné à attendre la postérité. Le sort de Milton ni celui de Vico ne l'auraient effrayé. Il se serait aussi rappelé que madame de Staël, le génie qui brille parmi nous d'un si merveilleux éclat, devança trop son siècle pour en être comprise; que pour nous élever jusqu'à bégayer sa pensée, nous, hommes de ce temps, il a fallu les révolutions qui ont brisé le sabre impérial, et le vaste mouvement intellectuel qui a fondé la liberté.

Après avoir tenté de développer la pensée principale de M. Ballanche, il resterait encore, pour compléter ce petit travail, à apprécier le mérite littéraire de ses ouvrages, surtout la valeur philosophique de son système, en le comparant à quelques systèmes contemporains de l'Allemagne. Mais mesurant ma tâche à mes forces, je laisse volontiers ce soin à de plus habiles. Je me croirai d'ailleurs presque certain d'avoir fait partager au lec-

teur ma vive et sympathique admiration pour l'auteur de la *Palingénésie*, si j'ai réussi à présenter un résumé quelque peu fidèle de ses doctrines.

AUG. BARCHOU.



Littérature.

LA

NIÈCE DU GOUVERNEUR,

IMBROGLIO A LA MANIÈRE ESPAGNOLE,

PRÉCÉDÉ D'UN PROLOGUE ET SUIVI D'UN ÉPILOGUE.

PERSONNAGES DU PROLOGUE ET DE L'ÉPILOGUE.

LE MARQUIS DE LA ROCA, } auteurs de la *Nièce du Gouverneur*.
PEDRO VALLEZ, }
LE DIRECTEUR.
OSORIO, jeune premier de la troupe.
CATALINA, jeune première.
ACTEURS.

PERSONNAGES DE L'IMBROGLIO

DON JUAN D'AYAMONTE, gouverneur de Murcie.
DON LOPEZ DE CASTEREY, } gentilshommes de cette ville
DON ALVARO MANRIQUE, }
DON LÉON DE GUZMAN.
DONA ISABELLE D'AYAMONTE, nièce du gouverneur
DON LOUIS DE VILLENAS.
MEIMENGEN.
BARTHOLOMEO.
ROBERTI.
CARLO, valet de don Louis.
DIEGO, valet de dona Isabelle.
VITTORIA, suivante de dona Isabelle
DIAZ, alguazil.
SEIGNEURS ET DAMES de Murcie.
VALETS OU SUIVANTES.
ALGUAZILS.

LA

NIÈCE DU GOUVERNEUR.

Prologue.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le foyer du théâtre; la répétition vient de finir.

LE DIRECTEUR, PEDRO, OSORIO, CATALINA,
UNE ACTRICE.

LE DIRECTEUR.

Allons ! à ce soir, et bonne chance !

PEDRO.

Ah ! qui sait si le public aura bien ou mal digéré !... Osorio, que présagez-vous de notre succès ?

OSORIO.

Franchement, je ne puis vous répondre ; mais je trouve que vous exagérez quelquefois l'expression de la passion.

PEDRO.

Défaut si l'on veut, mais il est bon : faire plus fort que nature est un écart de talent ; faire plus faible est un vice de la médiocrité.

CATALINA, dans un coin, à une Actrice.

Eh bien, ma chère! vous continuez vos débuts..... avec succès, m'a-t-on dit?

L'ACTRICE.

Oui; et vous-même, que dites-vous du rôle que vous jouez ce soir?

CATALINA.

Mais pas mal, je vous assure; non, réellement, pas mal, ma parole d'honneur!...

OSORIO, à Pedro.

Votre illustre collaborateur n'est pas venu à la répétition: cela prouve bien peu d'inquiétude pour le succès.

PEDRO.

C'est qu'il n'est inquiet que pour sa part de travail dans l'ouvrage, quelques points et virgules, des trémas, et une quantité prodigieuse de points d'exclamation.

OSORIO.

Il en est, à ce qu'il paraît, de cet ouvrage comme de l'enfant qu'a eu Catalina quand il l'entretenait: il s'en croit fanatiquement le père, et s'appitoyait sur les cris de la senora en mal d'enfant. On dit que la rusée Andalouse lui répondit que c'était bonté pure à lui de gémir sur un accident...

PEDRO.

Voici le marquis lui-même.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Bonjour, tous. (A Pedro.) Bonjour, mon cher. (A Catalina.) Salut, senora. Eh bien! la répétition?

LE DIRECTEUR.

Elle est finie depuis un quart d'heure.

LE MARQUIS.

Quoi ! vous ne m'avez pas attendu !

LE DIRECTEUR.

Votre seigneurie est d'ordinaire si exacte, que, ne la voyant pas à l'heure juste, nous avons pensé qu'elle ne viendrait pas.

LE MARQUIS.

J'avais un rendez-vous ; ne pourriez-vous pas recommencer ?

LE DIRECTEUR.

C'est impossible : nous avons d'autres ouvrages à répéter après.

LE MARQUIS.

Il faudrait au moins reprendre la fin avec un nouveau dénouement que je vous apporte.

PEDRO.

Un nouveau dénouement ! le matin de la première représentation !...

TOUS.

C'est impossible.

LE MARQUIS.

Ce sera l'affaire de rien : au lieu de votre dénouement en dialogue, la pièce sera finie par un discours que prononcera le héros. Avec de la bonne volonté et un souffleur...

PEDRO.

Mais, pourquoi cette résolution subite ?

LE MARQUIS.

D'abord, mon cher, c'est que votre dénouement malheureux était du plus mauvais goût ; ensuite la marquise Andujar, qui doit assister à la représentation, ne peut les supporter : l'autre jour, au *Médecin de son déshonneur*, on a été obligé de l'emporter évanouie de sa loge. Tenez, (à Pedro.) lisez ce dénouement.

PEDRO, après l'avoir lu rapidement.

Il est fort bien sans doute ; mais la pièce est manquée avec

une fin heureuse ; d'ailleurs, sauf de bien rares exceptions, les dénouemens tristes font plus d'effet que les autres. Cela est fondé sur une base sûre et invariable, la malignité humaine : faites du bien aux hommes, ils l'oublient ; faites-leur du mal, ils se souviennent de vous. Non, je ne puis accepter cette fin...

LE MARQUIS.

En ce cas, je retire l'ouvrage, mon cher, et vous vivrez comme vous pourrez ; je suis auteur aussi bien que vous, les comédiens avaient refusé la pièce avant les améliorations que j'ai apportées au style par mon travail.

PEDRO, à part.

Et à leurs cerveaux par votre vin de France.

LE MARQUIS.

Ainsi donc choisissez.

PEDRO.

Non, c'est impossible ; c'est... à part. c'est me déshonorer. Haut. Attendez du moins quelques jours, que nous ayons le temps d'en causer.

LE MARQUIS.

Eh ! comment voulez-vous que je fasse?... La marquise Andujar part demain pour ses terres.

OSORIO, à Pedro.

Qu'est-ce donc que cette marquise Andujar ?

PEDRO, à Osorio.

Une femme qui l'envoie promener toutes les fois qu'il lui parle d'amour. Non, Osorio ; non, Catalina, vous ne direz pas le dénouement!..

OSORIO, à Pedro.

C'est ici le jugement de Salomon : on reconnaît le véritable père.

PEDRO.

Je le crois bien, on veut tuer l'enfant. Mon cher directeur, vous ne voulez pas?..

LE DIRECTEUR.

Monsieur le marquis, considérez un peu...

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que cela me fait? Mon cher, si vous ne jouez pas ce soir comme je l'entends, je retire la pièce et j'écris au ministre. Je vous ferai ôter demain votre brevet, votre patente, comment appelez-vous cela? d'administrateur de théâtre. Voilà mon dernier mot.

LE DIRECTEUR, à Pedro.

Nécessité n'a point de loi; il faut céder. (A Osorio.) Apprenez le nouveau dénouement.

CATALINA.

Mais je perds ainsi ma tirade.

LE MARQUIS.

Vous y gagnerez quelque chose qui vaut mieux qu'une tirade : j'ai un certain écriin... Et vous... (Il parle bas à d'autres acteurs.)

PEDRO.

Quoi! Catalina!

CATALINA.

Le directeur l'exige.

PEDRO, aux autres acteurs.

Quoi! vous!...

LES AUTRES ACTEURS.

Le directeur l'exige.

PEDRO, à Osorio.

Et vous, Osorio, mon ami, ma vie est entre vos mains.

OSORIO.

Retirez la pièce; c'est le seul moyen de la sauver.

PEDRO.

Eh! si je le fais, je meurs de faim demain.

OSORIO.

Alors ne la retirez pas.

UN VALET, entrant.

L'auteur de la pièce nouvelle, s'il vous plaît?

LE MARQUIS, précipitamment.

C'est moi...

LE VALET.

Une lettre de la marquise Andujar pour M. le marquis.

LE MARQUIS.

A quoi bon m'appeler marquis? Nommez-moi seulement D. Louis de La Roca. Qu'est-ce que ces vains titres donnés par la naissance, auprès de ceux acquis par la gloire? C'est déparer l'or que de le mêler avec du clinquant. Vous ne me croirez peut-être pas, mais j'aimerais mieux m'appeler Calderon tout court que le duc de Medina Cœli, bien que sa race ait des droits au trône d'Espagne. Mais à propos, ma lettre...

Lisant. La marquise m'attend dans une demi-heure; vite il faut recommencer la répétition.

LE DIRECTEUR.

En scène....

PEDRO.

Rage et enfer.... Ah!... si je ne mourais pas de faim!...

SCÈNE III.

Sept heures du soir.

OSORIO, seul dans sa loge, s'habillant.

Maudit tailleur! m'apporter toujours mes habits à l'heure juste! Rien ne va, rien n'est prêt, ni costume ni mémoire... Je sais mal le nouveau dénouement; j'ai répété vingt fois l'autre, et serais presque tenté de le dire, en dépit du marquis; mais tout va retomber sur moi, c'est sûr: c'est moi seul qui l'exécute.... Que faire?...

Un garçon de théâtre entre, deux lettres à la main.

Deux lettres pour vous, monsieur, très-pressées.

OSORIO, ouvrant la première.

Voyons!.... Ah! c'est de Pedro.

« Mon ami, j'ai réfléchi; je ne puis laisser dire le nouveau

dénouement du marquis : si vous l'exécutez , je vous donnerai à choisir , après la pièce , de deux pistolets , et la cervelle de l'un de nous sautera. »

Oh ! mon Dieu ; ceci devient sérieux. Et l'autre lettre... C'est du marquis.

« Mon cher , j'apprends que le petit Pedro se donne du mal pour faire dire son dénouement au lieu du mien : si vous jouez la fin de la pièce comme il l'a faite , je vous fais donner , ainsi qu'à lui , trois cents coups de bâton , et avant huit jours le théâtre sera fermé , et Osorio à la tour de Ségovie. »
Diable !...

LE GARÇON DE THÉÂTRE, *accourant.*

Monsieur , monsieur , on va lever la toile ; c'est à vous de paraître.

OSORIO.

Que faire ?... Je ne sais où donner de la tête. Mon manteau , mon chapeau ! Le dénouement... On lève la toile... Le diable emporte auteurs et théâtre !

Il sort en courant.

La Nièce du Gouverneur.

SCÈNE PREMIÈRE.

Il fait nuit. Une rue de Jaen, ville d'Andalousie. Une porte s'ouvre ; il en sort une femme et un jeune homme enveloppe dans son manteau.

D. LOUIS DE VILLENAS, VITTORIA.

VITTORIA.

Adieu, puisqu'il le faut.

D. LOUIS.

Adieu!...

VITTORIA.

Vous reviendrez me voir?

D. LOUIS.

Sans doute... mais qui êtes-vous?

VITTORIA.

Vous le saurez si vous revenez... Penserez-vous à moi?

D. LOUIS.

Toujours! *Vittoria rentre.* Toujours!... jusqu'à après-demain matin, s'il fait beau dans la journée de demain. Voilà une bonne fortune qui ne m'a pas coûté cher. Mais où suis-je?... où est Carlo?... Je lui avais ordonné de m'attendre ici hier au soir : le drôle aura trouvé que je m'amusais trop.

et qu'il n'était pas juste que je prolongeasse autant son ennui. Comment revenir à mon hôtel? je ne trouverai pas, dans la nuit, le chemin... Je n'ai pas passé douze heures dans cette ville... Heureusement voici le jour.

SCÈNE II.

CARLO, D. LOUIS.

CARLO, se heurtant contre D. Louis.

Au secours! au meurtre!...

D. LOUIS.

Quel est ce voleur?... (Reconnaissant Carlo.) Ah! c'est toi, maraud!

CARLO.

Ah! c'est vous, monsieur! Je respire, je croyais être mort.

D. LOUIS.

Tu n'en vaudras guère mieux tout à l'heure, si tu ne m'expliques pas comment tu n'étais pas ici, comme je te l'avais dit.

CARLO.

Monsieur, vous m'aviez dit d'aller chercher pour vous, à votre hôtel, une lettre qui devait arriver, et de revenir.

D. LOUIS.

Eh bien!...

CARLO.

J'ai attendu la lettre jusqu'à cette heure; et vous m'aviez dit qu'elle était d'une telle importance, que je n'ai pas voulu reparaitre sans l'avoir. La voici; elle vous suit de poste en poste depuis Cordoue.

D. LOUIS.

C'est-à-dire que tu ne t'es réveillé que tout à l'heure. Donne-moi cette lettre. Je crois bien qu'elle est importante... elle est de mon père... L'aube me permettra de la

lire. Ordinairement ces paquets sont composés de deux parties, un sermon et une traite sur un banquier. Celui-ci paraît bien léger.... Il aura simplifié son envoi.... plaise aux dieux qu'il ne manque que la partie littéraire! (Ouvrant la lettre.) Hélas! il n'y a justement que celle-là.... Mais lisons, peut-être trouverai-je quelque renseignement. « Mon fils, j'ai résolu de mettre un terme à vos folies; je veux vous marier... » Il appelle cela mettre un terme à mes folies. « Celle que je vous destine est, dit-on, charmante; elle est certainement fort riche et de grande maison: c'est dona Isabelle d'Ayamonte, nièce de D. Juan d'Ayamonte, gouverneur de Murcie, le plus opulent seigneur d'Espagne, et le plus en crédit. Rendez-vous à Murcie chez le gouverneur, où doit arriver également la jeune fille, qui vivait dans une ville d'Andalousie, chez une parente dont elle vient d'hériter. Ce mariage est déjà convenu et presque connu; vous ne pouvez vous y refuser.

Votre père,

Le comte de VILLENAS. »

Épouserai-je, ou n'épouserai-je pas?... Le gouverneur est, dit-on, un grand misérable, quoiqu'il donne de très-beaux bals; mais la nièce en est-elle coupable? Et si elle est jolie et riche... Oui; mais en attendant, cela ne me donne pas d'argent, et j'en ai aussi besoin que de l'air que je respire... Ah! un *post-scriptum* que j'avais oublié sur l'autre page. « Si vous avez besoin d'argent, vous n'aurez qu'à vous nommer chez tous les banquiers de Murcie, et vous en trouverez. » A Murcie donc; il n'y a pas à hésiter, c'est le port; et vite! il me reste à peine assez de vivres pour la traversée.

Il sort avec Carlo.

SCÈNE III.

L'intérieur de la maison d'où est sorti don Louis.

VITTORIA *seule.*

C'est une chose bien singulière que le caprice!... Hier au soir un jeune homme me poursuit, dans les rues de la ville, de propos où la galanterie ressemblait à de l'impertinence, mais tournés cependant avec esprit. Je ne pouvais me défendre d'un certain plaisir à l'écouter; mais il prenait des libertés, il fallut bien se défendre. Je lui donne un soufflet: pour lui donner un soufflet, il fallait le regarder, et il était fort joli garçon. Il n'en devient que plus vif; je double le pas, je rentre chez moi, et ferme la porte, mais pas si vite qu'il ne soit déjà en dedans. Le diable a fait le reste... Pourvu qu'il ne le dise pas au moins... Bah! après tout, qui est-ce qui le sait? puis, je ne suis pas Espagnole pour rien.

SCÈNE IV.

VITTORIA, DIEGO.

DIEGO.

Salut à la belle Vittoria.

VITTORIA.

Bonjour, Diego.

DIEGO.

Quand je dis belle, le teint un peu pâle et les yeux un peu rouges... Auriez-vous pleuré?

VITTORIA.

Non.

DIEGO.

Eh! ne seriez-vous pas enrhumée?

VITTORIA.

Non, et pourquoi cette question ?

DIEGO.

C'est un danger auquel on s'expose par trop de politesse, en reconduisant hors de sa chambre, par une nuit froide, les gens qui vous rendent des visites... à cinq heures du matin.

VITTORIA.

Que veut-il dire?... Expliquez-vous, Diego.

DIEGO.

Oh ! rien ; j'étais à la lucarne de mon grenier à examiner le ciel pour savoir s'il pleuvrait aujourd'hui ; j'entends chuchoter au pied du mur ; je regarde, j'aperçois un homme qui sortait de cette maison, où il n'y a à cette heure d'autre homme que moi ; et comme il n'y avait pas de miroir dans la rue...

VITTORIA, à part.

Ah ! le malheureux ! il a tout vu.

DIEGO.

J'allais prendre mes pistolets et crier au voleur, quand je vous ai vu sortir après lui, lui dire un tendre adieu, et l'embrasser avec une effusion qui m'a appris à n'en pouvoir douter que c'était un de vos meilleurs amis ; sur quoi je me suis recouché, et j'ai dormi tranquillement.

VITTORIA, très-troublée.

Calomnie, calomnie infâme ! Diego, vous mentez.... vous avez mal vu.

DIEGO.

Mal vu.... j'ai de bons yeux pourtant. Mais, pour mieux m'en assurer, je vais chez la Léonarde, la vieille dévote, et Béatrix, la jeune coquette, qui demeurent en face, leur demander si elles n'auraient pas vu comme moi....

(Il fait quelques pas pour sortir.)

VITTORIA.

Non, Diego, restez ici ; je vais tout vous dire... mais promettez-moi le secret au moins.

DIEGO.

Oh! tout-à-fait; eh bien!...

VITTORIA, à part.

Ce que je fais est mal; mais c'est le seul moyen de m'en tirer. (Haut.) Eh bien! ce jeune homme était un amant...

DIEGO.

Je m'en doutais.

VITTORIA.

De ma maîtresse.

DIEGO.

Diable!... Est-ce bien vrai?

VITTORIA.

Aurais-je des amans en pourpoint de velours et en fraise de dentelle?

DIEGO.

Mais ce baiser.....

VITTORIA.

C'était un message que je devais porter à qui de droit.

DIEGO.

Ah! c'est différent. (A part.) Au fait, j'aime autant que ce soit sa maîtresse qu'elle. (Haut.) Il paraît que la petite personne use déjà de sa liberté. (A part.) Cela est même plus piquant ainsi. A propos, un courrier vient d'apporter une lettre pour dona Isabelle... timbrée de Murcie...

VITTORIA.

Donnez-la-moi, que je la porte. Elle est encore couchée; mais elle m'a recommandé de lui faire connaître sans délai les lettres qui arrivent de cette ville.

DIEGO.

Oh! un instant... je suis curieux de voir ce qu'elle contient; en écartant un peu l'enveloppe....

VITTORIA.

Que voulez-vous?

DIEGO.

Voir si nous irons à Murcie, ou si nous resterons enterrés dans ce trou: n'est-ce pas naturel?

VITTORIA.

Prenez garde.... (Apercevant dona Isabelle dans le fond du théâtre.)
Diego, rendez-moi cette lettre à l'instant ; il me la faut.

SCÈNE V.

LES MÊMES, DONA ISABELLE D'AYAMONTE, en
demi-deuil.

D. ISABELLE, avançant précipitamment.

Qu'est-ce que cette lettre !

DIEGO, surpris.

Cette lettre... madame...

D. ISABELLE.

Oui ; donnez-la-moi à l'instant , je la veux ! (Elle la prend.) A
mon adresse !... Et vous vous permettiez... Je rends grâce à
cet intérêt qui vous fait lire les lettres qui me concernent ;
mais comme je vous ai pris pour valet de pied, et non comme
secrétaire, vous aurez la bonté de quitter la maison aujour-
d'hui même.

DIEGO.

Mais, senora.....

D. ISABELLE.

Allons, faites votre compte, et revenez dans un quart
d'heure pour la dernière fois.

DIEGO, à part.

C'est décidément elle qui a un amant ; je vais en appeler
toute la ville en témoignage.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

DONA ISABELLE, VITTORIA.

D. ISABELLE.

Voyons cette lettre ; elle est de mon oncle le gouverneur... On veut me marier à D. Louis de Villenas... Cela importe à mon oncle... cela m'importe peu. Je ne me laisserai pas sacrifier si le prétendu ne me convient pas.... Je suis riche.... La richesse, c'est l'indépendance ; si ce n'est pas le bonheur, c'en est du moins la base, et je ne la céderai qu'avec la certitude de n'y point perdre.

VITTORIA, à part.

Je me sens des remords de ce que j'ai dit... mais je n'ai pas le courage de réparer le mal... Voilà une mauvaise nuit, et surtout une mauvaise matinée, et il faudra dévider bien des rosaires pour qu'elles ne me soient pas comptées plus tard.

D. ISABELLE.

Vittoria?...

VITTORIA.

Senora?...

D. ISABELLE.

Je pars pour Murcie... Trouvez-moi un domestique, et que le domestique me trouve des muletiers : je veux partir aujourd'hui même.

VITTORIA.

Mais, madame, c'est impossible... Vous avez des fournisseurs à payer, des affaires à terminer dans cette ville.

D. ISABELLE.

Eh bien ! restez-y : je vous sais fidèle et intelligente, et je vous charge de tout. Vous viendrez me rejoindre à Murcie....

VITTORIA.

Comme il vous plaira, senora.

SCÈNE VII.

Un carrefour de forêt aux environs de Murcie.

**DON LOPEZ DE CASTEREY, LÉON DE GUZMAN,
DON ALVARO MANRIQUE.**

CASTEREY.

Amis, il faut nous munir d'armes, voici le moment ; demain il faut prendre jour pour l'exécution de notre dessein.

D. LÉON DE GUZMAN.

Oh ! demain sans délai. Mais voici un inconnu, prenons garde à nous.

MANRIQUE.

Il serait fâcheux qu'il s'arrêtât ici, où tous les nôtres vont venir nous rejoindre : il gênerait singulièrement nos délibérations.

CASTEREY.

Mais ne me trompé-je pas ? Oui... non... C'est mon ancien camarade d'université, c'est Louis de Villenas. C'est une âme noble, un cœur d'Espagnol ; c'est un conjuré de plus, il faut l'enrôler.

MANRIQUE.

Quoi ! vous voulez confier nos projets à cet étranger !

CASTEREY.

Il n'en est pas un pour moi... Je l'estime capable de seconder nos desseins, je le sais incapable de les trahir.... Il est jeune, vaillant ; c'est un auxiliaire utile.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DON LOUIS DE VILENAS, qui arrive à cheval.

D. LOUIS.

Hola! seigneur; veuillez m'indiquer, s'il vous plaît, la route de Murcie... Mais que diable! je connais cette figure... Eh! je ne me trompe pas, c'est toi, mon vieux Casterey!

CASTEREY.

C'est ton ancien camarade lui-même.

D. LOUIS, descendant de cheval.

Eh! que fais-tu ici?

CASTEREY.

Tu vas le savoir.... Louis, je te tiens incapable de trahir qui que ce soit, encore moins un ancien camarade, ton ami présentement; je vais mettre d'un mot ma vie et celles de plusieurs braves gentilshommes entre tes mains.

D. LOUIS.

Elles y seront plus en sûreté que la mienne, voilà ce que je puis promettre.

CASTEREY.

Écoute, D. Juan d'Ayamonte, que le roi a fait gouverneur de Murcie, s'en est rendu le tyran et le bourreau; il accable le peuple de corvées, la bourgeoisie d'exactions, la noblesse d'affronts; sa signature est devenue une formule d'arrêt, sa justice n'est que son plaisir, ses devoirs ne sont que ses intérêts. Son dédain humilie nos gentilshommes, son caprice ravit et déshonore nos femmes et nos filles. En vain nos plaintes contre lui sont-elles venues jusqu'à Madrid; elles y ont expiré comme un flot sur cette plage stérile et desséchée de la cour. Ne pouvant avoir justice, nous voulons vengeance; nous soulevons demain Murcie, et, dût notre révolte mettre toute l'Espagne en feu, dût cette pierre, en roulant, produire une avalanche, nous tuons demain le gouverneur...

VILLENAS.

J'en suis.

CASTEREY.

C'est bien. A Salamanque, quand il s'agissait de jouer quelque tour à nos maîtres ou de se révolter, c'était ton mot. Je crois qu'en grandissant ton âme ne s'est point rétrécie, tu n'as pas perdu les bonnes habitudes. Mais qui t'amenait toi-même à Murcie ?

D. LOUIS DE VILLENAS.

Ce qui m'amenait à Murcie... Attends... c'est... oui... ah! voilà ce que c'est : mon père m'a écrit de m'y rendre pour épouser la nièce de D. Pedro d'Ayamonte.

CASTEREY.

Comment ?

D. LOUIS.

Oui ; mais j'aime mieux conspirer contre lui. D'ailleurs je ne veux pas me marier, et cependant j'aurais besoin d'une dot!... Puis, tu as toujours fait de moi tout ce que tu as voulu, et j'ai toujours eu pour caractère de me ranger avec les opprimés, dussé-je être écrasé avec eux. Je vais lui dire que je ne veux pas de sa nièce.

CASTEREY.

Garde-t'en bien ; tu fais un fort mauvais conspirateur ; il faut avoir l'air d'accepter pour éloigner tout soupçon ; il donne ce soir un bal pour l'arrivée de cette même nièce qu'on te destine ; nous y serons... Cela ne nous empêchera pas d'y revenir demain sans masques ni dominos, avec des poignards en guise de bouquets ; au contraire, nous aurons étudié les lieux, c'est une connaissance qui n'est pas inutile.

D. LOUIS.

Mais n'êtes-vous que trois pour conspirer ?

CASTEREY.

Oh! nous avons des affidés dans toute Murcie; le premier tocsin mettra mille cloches en mouvement, et mille flambeaux s'allumeront à la première torche; nous avons des

conjurés qui se révoltent par patriotisme, comme nous, d'autres par oisiveté, d'autres par misère; nous avons, entre autres, deux Italiens et un Allemand qui arrivent tout fraîchement de la dernière conspiration de Venise : ce sont des hommes qui vivent de révolution comme d'autres vivent d'un art ou d'un métier; ils vont de pays en pays, cachant de longs poignards sous de longs manteaux, partout où il y a des troubles, qu'ils cherchent comme une grenouille cherche ses marécages. On les voit apparaître dans les empires comme des vers sur un cadavre; leur présence est signe de dissolution. Ils acquièrent, au risque de leur vie, une expérience de révolte et une théorie de bouleversement qu'ils mettent en usage pour gagner leur vie, jusqu'à ce qu'ils la perdent sur la roue ou sur le gibet. Il serait curieux qu'après avoir échappé aux périls d'immenses naufrages politiques, ils vinssent échouer dans cette obscure bourrasque. Mais qui sait?... On échappe souvent à la mitraille de vingt campagnes pour mourir de l'explosion d'un méchant pistolet de chasse qui crève.

D. LOUIS.

Il suffit, je suis des vôtres; j'ai laissé mes effets à une auberge sur la route, près d'ici; je vais les chercher, où te retrouverai-je?

CASTEREY.

A Murcie, à l'auberge du Lion d'or, place Royale.

VILLENAS.

Comptez sur moi; salut, seigneurs, à la vie, à la mort.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

CASTEREY, MANRIQUE, GUZMAN, PUIS MEIMEN-
GEN, BARTHOLEMEO, ROBERTI.

CASTEREY.

Nos amis les étrangers n'arrivent pas; je crains de ne pas leur avoir bien indiqué l'endroit où ils doivent se rendre:

comme nous sommes épiés à Murcie, j'ai choisi ce lieu, qui nous a paru très-bien caché aux yeux, mais je crains qu'il ne le soit trop; reprenons la route de la ville. Ah! les voici... C'est vous, vous arrivez bien tard.

MEIMENGEN.

Nous nous sommes égarés; nous avons été beaucoup plus loin qu'il ne fallait, et nous nous sommes trouvés tout à l'heure sur la route, à une auberge où des muletiers faisaient halte. Il s'était arrêté avec eux une jeune et jolie femme, avec deux ou trois suivantes et des domestiques armés; nous avons demandé son nom, c'était... vous ne devineriez jamais.

CASTEREY.

Qui donc?...

MEIMENGEN.

La nièce du gouverneur, donna Isabelle d'Ayamonte, qui arrive pour son mariage, avec ses diamans, ses parures, sa fortune, et peut-être des papiers importans à connaître pour nos desseins; elle va passer dans quelques minutes sur la route, à deux pas d'ici: si vous nous en croyez, nous nous saisirons des bagages de la nièce, en attendant que nous faisons affaire avec l'oncle.

MANRIQUE.

Quoi! arrêter et dévaliser une jeune femme innocente et sans défense!

BARTHOLOMEO.

N'est-elle pas une ennemie?... Nous sommes en guerre; c'est de bonne prise... D'ailleurs, deux choses servent puissamment dans les entreprises de ce genre: l'argent et la connaissance des desseins de l'ennemi; nous acquérons probablement l'un et l'autre par ce coup de main. Chose pareille nous est arrivée à la dernière révolution de Gènes.

GUZMAN.

Mais c'est changer de nobles conquérans de liberté en détraisateurs de grands chemins.

MEIMENGEN.

Écoutez, seigneurs cavaliers; nous nous sommes embar-

qués dans votre entreprise à condition de la servir à notre manière et non à la vôtre; nous vous en laisserons toute la gloire : que nous en ayons au moins quelque profit, sinon nous vous abandonnerons tout, mais avec les périls, et l'on verra si vous vous en tirerez.

CASTEREY, à Manrique et à Guzman.

Écoutez, il faut leur céder; les règles ordinaires sont hors de saison. (A Meimengen.) Faites donc ce que vous voudrez, mais nous ne nous en mêlerons pas.

MEIMENGEN.

C'est trop juste; allez nous attendre à Murcie : nous y serons nous-mêmes dans une heure avec notre proie.

(Casterey sort avec Manrique et Guzman.)

SCÈNE X.

MEIMENGEN, BARTHOLOMEO, ROBERTI.

MEIMENGEN.

C'est une affaire sans péril; la senora n'a auprès d'elle qu'un muletier et des domestiques; ils ont bien des armes, mais ils nous les offriront pour leur rançon : le premier coup de pistolet les fera tomber d'avance en syncope.

BARTHOLOMEO.

Nous partagerons également le butin, comme nous avons fait au dernier mouvement populaire de Pise; mais que ferons-nous de la femme?

ROBERTI.

Oui, de la femme...

MEIMENGEN.

De même que du butin... Mais que diable!... que l'affaire réussisse d'abord, et nous verrons ce que nous ferons après... Attention, je vois approcher la petite caravane; suivez-moi, et point de bruit jusqu'à ce que j'aie tiré mon premier coup de pistolet.

(Ils sortent; le théâtre reste vide un instant.)

SCÈNE XI.

D. LOUIS DE VILLENAS *rentre, tenant son cheval par la bride. Carlo le suit.*

D. LOUIS.

Enfin, la route est à deux pas, nous a-t-on dit, et nous n'avons qu'à suivre tout droit pour arriver à Murcie (On entend le bruit de coups de feu avec des cris : au secours!). Mais que diable!... Sont-ce là des voyageurs, des femmes attaquées par des brigands; hola! Carlo, mes pistolets : prends les tiens, et par saint Jacques de Compostelle, voyons qui aura les crânes les plus durs.

(Il sort en courant.)

CARLO.

Quel enragé!... Il est fou... Pas tant, pourtant;... voilà deux brigands à bas... Les domestiques achèvent le troisième. Le voici qui revient avec la senora, saine et sauve, dans ses bras : c'est tout-à-fait une aventure de roman...

SCÈNE XII.

VILLENAS, DONA ISABELLE, *évanouie dans ses bras, niffletiers, domestiques.*

VILLENAS.

Rassurez-vous, madame... Elle est toujours évanouie... Qu'elle est belle! Un flacon, de l'eau, quelque chose... (Une suivante tire un flacon que Villenas fait respirer à D. Isabelle.)

DONA ISABELLE, *revenant à elle.*

Où suis-je?... Grâce, seigneurs brigands... Mais quoi!... ce ne sont plus eux... Seigneur cavalier... est-ce à vous que je suis redevable?...

VILLENAS.

Moi seul suis redevable au sort, qui m'a accordé le bon-

heur de pouvoir vous secourir... Les misérables ne voulaient pas lâcher prise; il a fallu leur brûler la cervelle pour leur faire entendre raison.

DONA ISABELLE.

Comment remercier tant de valeur et de générosité? Vous êtes blessé, je crois?

VILLENAS.

Oh! ce n'est rien.

DONA ISABELLE.

Prenez au moins ce mouchoir pour étancher le sang.

VILLENAS.

Je prendrai ce mouchoir, mais non pour cet usage.

DONA ISABELLE.

A qui dois-je un tel service?...

VILLENAS, à part.

Lui dire mon nom, c'est lui révéler mon prochain mariage dont on peut parler d'un instant à l'autre, c'est inutile; on ne sait pas ce qui peut arriver. (Haut.) Permettez-moi de rester ignoré; mon nom d'ailleurs ne serait pas moins inconnu de vous quand vous me l'entendriez prononcer. Mais vous-même?

DONA ISABELLE.

Permettez-moi de garder le même silence; je tiens à prouver que mon sexe n'est pas moins discret que le vôtre.

VILLENAS.

Du moins permettez que je vous reconduise jusqu'à Murcie; même accident peut vous arriver encore.

DONA ISABELLE.

Je ne voudrais pas abuser...

VILLENAS.

Je vais moi-même à Murcie...

UNE SUIVANTE à dona Isabelle.

Senora, voici des gens envoyés par votre oncle au-devant de vous, qui arrivent avec des chevaux.

DONA ISABELLE.

Je vous remercie, seigneur cavalier; j'aurai une escorte jusqu'à Murcie, je ne vous donnerai pas la peine de m'accompagner; veuillez agréer de nouveau l'expression de ma vive reconnaissance.

VILLENAS.

Quoi! ne vous reverrai-je jamais?

DONA ISABELLE.

Jamais!... c'est un mot de damnés ou de démons; mais cependant à moins que le hasard...

VILLENAS.

Je ferai en sorte que le hasard nous réunisse.

DONA ISABELLE, *souriant*.

Adieu donc jusque-là, seigneur cavalier.

(Elle sort.)

VILLENAS.

Elle est charmante... Mais qui est-elle?... Je m'y perds.. Ah! je n'y renonce pas; elle ne veut pas que je la suive... soit... mais elle ne m'empêchera pas de la retrouver... Allons! ventre à terre jusqu'à Murcie.

(Il remonte à cheval et part.)

SCÈNE XIII.

La chambre d'une auberge à Murcie.

VILLENAS, *arrivant, à son domestique*.

Faites desseller les chevaux, je m'arrête ici.

(Entre un valet en riche livrée.)

LE VALET.

Seigneur, le gouverneur, qui a appris votre arrivée en cette ville, m'envoie vous prier d'accepter un appartement dans son hôtel, et de vouloir bien assister ce soir à son bal; il vous prie même de l'honorer de votre visite en ce moment même.

(Il sort.)

VILLENAS, à part.

Casterey m'a recommandé la prudence, il faut obéir; je vais seulement lui écrire un mot pour lui dire ce qui m'arrive; je ne suis pas sûr de le voir aujourd'hui : il est prudent maintenant qu'on ne me voie pas aller chez lui, mais nous nous retrouverons au bal... Singuliers événemens!... Prendre mesure pour une bière sur un homme en habit de fête.

SCÈNE XIV.

Une chambre du palais du gouverneur.

D. JUAN D'AYAMONTE, seul.

D. Louis de Villenas avait l'air embarrassé et contraint pendant toute sa visite, mais il m'a paru disposé à épouser ma nièce... Je pense toujours à ces réunions secrètes qu'on m'a dit avoir lieu chez Casterey... On remue, il y a quelque chose là-dessous... Par saint Jacques!... le poids de leur tête fatiguerait-il leurs épaules, et faudra-t-il les en délivrer? Heureusement j'ai des émissaires adroits, et ce sont les fils par lesquels je les tiens... Et ma nièce qui n'arrive pas... tout me contrarie aujourd'hui.

SCÈNE XV.

D. AYAMONTE, DONA ISABELLE, suivie des alguazils qui l'ont escortée.

DONA ISABELLE.

Ah! bonjour, mon oncle.

AYAMONTE, l'embrassant.

C'est toi; je commençais à être inquiet.

DONA ISABELLE.

Vous aviez raison de l'être avec une police si mal faite;

savez-vous que j'ai été attaquée à quelques lieues de Murcie par trois brigands? Ils ont tué mon muletier, et sans le courage d'un jeune voyageur, qui a fait feu sur eux, j'étais perdue : mes gens ont repris courage, et les trois assaillans sont restés sur la place.

AYAMONTE.

Quel est ce voyageur?...

DONA ISABELLE.

Je ne puis pas plus vous donner des renseignemens sur lui que sur les brigands : il m'a quittée à quelques pas du lieu du combat, lorsque j'ai rencontré l'escorte que vous m'envoyiez.

AYAMONTE.

C'est singulier; voici la première fois, depuis long-temps, que j'entends parler d'attaques de ce genre : ma surveillance avait fait justice exacte de tous les brigands, soit de ville, soit de grande route. J'avais écrasé également du pied les sangsues et les vipères; il faut que ce soit une attaque particulière. *A un alguazil : Diaz, faites chercher et apporter les cadavres de ces hommes à Murcie.*

L'ALGUAZIL.

On a prévenu vos désirs : on les a apportés; leurs costumes et leurs figures annoncent des étrangers.

AYAMONTE.

Aucun papier, aucun indice !

L'ALGUAZIL.

Des stylets, des cigares et une madone, voilà tout ce qu'on a trouvé sur eux.

AYAMONTE.

Il suffit, laissez-nous... Je verrai au fond de cette affaire... *(Les alguazils sortent.)* C'est un soupçon à mettre avec des preuves... Mais parlons d'autre chose : tu sais que, pour ton arrivée, je donne ce soir un grand bal.

DONA ISABELLE.

Eh bien ! vous le donnerez sans moi ce soir : la fatigue du voyage, la peur que j'ai eue, m'empêcheront d'y paraître.

AYAMONTE.

Mais ce bal n'est donné que pour toi... Sans toi, comment veux-tu que je fasse ?

ISABELLE.

C'est ce que je vous demanderai plutôt, moi qui ai fait cinquante lieues...

AYAMONTE.

Je comptais, ce soir, te présenter ton prétendu, qui vient d'arriver ; il est fort bien ; sa résolution est conforme à celle de son père, mais cependant il parle de ses projets avec une tiédeur que ta vue dissiperait bientôt.

ISABELLE.

Oh ! bien, demain, après... Un mari, cela ne presse jamais... *A part.* Ce jeune homme me revient à la tête... Je donnerais ma plus belle dentelle pour savoir qui il est.

AYAMONTE.

Je vais contremander le bal, puisque tu ne veux pas voir D. Louis de Villenas ce soir. *(Il sonne.)* Je puis en attendant te montrer son portrait, que son père m'a envoyé ; tiens.

(Il lui donne un petit portrait.)

DONA ISABELLE.

Est-il possible !... Mais c'est mon inconnu.

UN VALET, *entrant.*

Que veut monseigneur ?...

AYAMONTE.

Envoyez mes gens chez toutes les personnes que j'ai invitées ce soir, et faites-leur dire que le bal est remis ; je ferai savoir plus tard le jour.

ISABELLE.

Mon oncle, décidément, puisque vous avez fait tous les apprêts de votre bal, je ne le ferai pas manquer ; j'irai malgré ma lassitude

AYAMONTE.

Il paraît que le portrait du prétendu est un talisman qui vaut mieux que mes prières.

ISABELLE.

Mais c'est à une condition, c'est que vous ferez de votre bal, un bal déguisé, et que personne ne sera admis qu'en domino ou masqué.

AYAMONTE.

Allons, il faut faire ce que tu veux : les femmes ont plus de caprices en trois minutes que nous de volontés en trois mois. (Au valet.) Faites avertir partout qu'on ne sera reçu qu'en domino ou en masque.

ISABELLE.

Adieu, mon oncle, il est tard; je vais dormir quelques heures, puis m'habiller pour le bal. (A part, en sortant.) Quel plaisir de l'intriguer! Que je vais lui faire passer une mauvaise nuit!

(Elle sort.)

AYAMONTE, seul.

Elle est partie : folle, ricuse, insouciant, elle ne craint pas de conspiration, elle; peu lui importe qu'on se réunisse toutes les nuits dans Murcie! Mais, à propos de cela, quelle idée! Ne puis-je pas faire servir mon bal de ce soir.....

(Appelant.) Diaz, Diaz paraît; vous connaissez bien don Lopez de Casterey, le gentilhomme aux trouses duquel je vous ai mis depuis quelques jours. Guettez-le ce soir; s'il vient au bal, et s'il est en domino, ou déguisé, vous m'aurez à l'instant même un costume et un masque exactement pareils au sien.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

Une salle du bal.

D. LOPEZ DE CASTEREY, D. PEDRO DE MANRIQUE; PUIS D. LÉON DE GUZMAN, EN DOMINO ET MASQUÉS.

CASTEREY, à Manrique.

C'est une heureuse idée que vous avez eue, Manrique, de mettre des nœuds particuliers aux ceintures de nos dominos pour nous reconnaître entre tous. Sait-on ce que sont devenus nos trois aventuriers?...

D. LÉON DE GUZMAN, arrivant.

Je puis vous le dire, moi : après avoir eu la folie d'attaquer la senora, ils ont eu la sottise de se laisser tuer tous trois par ses gens et par un voyageur inconnu, qui est accouru au secours. Nulle preuve n'était sur eux, qui pût nous trahir?...

CASTEREY.

Aucune; ne nous affligeons qu'à demi de leur perte : ils servaient notre conspiration utilement, mais ils la déshonoraient. C'était un métal dont l'alliage rendait le nôtre plus solide, mais lui ôtait de sa valeur. Je voudrais retrouver Villenas.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES; VILLENAS, DIAZ, EN DOMINO, QUI S'APPROCHE PEU À PEU DE CASTEREY.

CASTEREY, à Villenas.

C'est toi, tu as bien fait de ne pas venir me voir aujourd'hui, pour ne pas éveiller de soupçon; mais apprends que notre dernière réunion se fera demain à deux heures de l'après-midi.

VILLENAS.

J'y serai, si je suis quitte à cette heure de la présentation à ma future, qu'on me fait subir également demain à midi : elle n'aura pas lieu ce soir, comme je le croyais. Et tu persistes à vouloir que je ne la refuse pas ?

CASTEREY.

Plus que jamais. Ne va pas laisser briller aux yeux de d'Ayamonte la lame du poignard, au moment de la lui mettre dans le cœur. Mais à propos, sais-tu ce qu'il est arrivé à trois de nos hommes ?

VILLENAS.

Non!...

CASTEREY, apercevant Diaz.

Attends; voici un homme de mauvais mine : sous son masque, je crois le reconnaître pour un agent de la police de Murcie; il ne faut pas qu'il nous voie causer long-temps ensemble. Fais semblant de te promener dans cette salle, et quand il sera parti, nous continuerons notre conversation.

(Ils se séparent.)

DIAZ, à part.

Un domino rose avec des cordons orange qui figurent un œillet.

SCÈNE XVIII.

DON LOUIS DE VILLENAS, CASTEREY,
DONNA ISABELLE.

Dona Isabelle passe au fond, et regarde D. Louis de Villenas; celui-ci s'approche; elle lève à demi son masque, puis le laisse retomber.

D. LOUIS DE VILLENAS.

C'est elle!... Senora...

DONA ISABELLE.

Je ne vous connais point, seigneur cavalier.

D. LOUIS DE VILLENAS.

Me trompé-je... Il m'a bien semblé pourtant reconnaître un coin de son sourire... Senora...

DONA ISABELLE.

Je ne vous connais pas, seigneur, vous dis-je. . Veuillez ne pas me suivre...

D. LOUIS DE VILLENAS.

Quoi! nul moyen de lier conversation! (On entend l'air du fandango.) Veuillez du moins m'accepter pour votre cavalier au fandango, si l'on ne m'a point prévenu.

DONA ISABELLE.

Pour cela, je puis vous l'accorder.

(Ils commencent un fandango dans un salon au fond.)

CASTEREY, qui suivait des yeux Diaz, qui disparaît, se retourne du côté où était Villenas.

Villenas... Eh bien!... Qu'est-il devenu?... Bon, le voilà qui danse un fandango; Villenas... Le voilà qui emporte sa danseuse dans une autre salle... Ah! le mauvais conspirateur!...

SCÈNE XIX.

Une galerie éclairée par la lune; au fond on voit étinceler le bal derrière les vitraux.

DON LOUIS DE VILLENAS, DONA ISABELLE.

DONA ISABELLE, entre précipitamment.

Il est sur mes pas... Je ne puis lui échapper... Oui, le voilà qui cherche la porte de la galerie. Ah! l'imbécile! il prend celle qui est à côté... Non, non, le voici...

(Entre don Louis de Villenas.)

D. VILLENAS.

Ah! vous ne fuirez jamais assez loin pour que je ne vous suive pas. Je vous ai reconnue : vous êtes celle que j'ai sauvée ce matin. En vain votre ingratitude me méconnaît; nous avons changé de rôle : ma vie est entre vos mains.

DONA ISABELLE.

Vous croyez ne pas vous tromper?

VILLENAS.

Oh! il n'est pas dans le monde deux tailles pareilles à celle que j'ai entourée de mes bras ce matin, pour vous emporter évanouie hors du champ de bataille, et ce soir au sein de la danse, mon bras vous a reconnue.

DONA ISABELLE.

Eh! bien, oui. c'est moi, mais que voulez-vous?...

DON LOUIS DE VILLENAS.

Votre amour!....

DONA ISABELLE.

Vous êtes bien audacieux!....

D. LOUIS DE VILLENAS.

L'excès de ma passion me permet de l'être: qui donne beaucoup, peut demander autant.

DONA ISABELLE.

Vous êtes bien prompt à vous enflammer.

D. LOUIS DE VILLENAS.

Oh! il suffit de jouer avec un fer rouge, pour qu'il s'attache à vos mains. Lorsqu'on a échangé quelques regards avec deux beaux yeux, lorsqu'on a exposé sa vie pour conserver une autre vie plus chère, lorsqu'on a emporté une danseuse palpitante dans une atmosphère de lumières, de parfums et de musique, cela est déjà trop!... Un violent amour s'attache vite à vous, il n'a pas besoin de longues habitudes, de preuves multipliées, de connaissances intimes. Il y a des vues assez longues pour voir dans une âme, c'est celle d'un amant. Touchez un gant, ramassez un éventail, respirez une haleine, et le poison est gagné... L'amour est dans votre sang.

DONA ISABELLE.

Je ne suis pas si prompte à m'enflammer.

D. LOUIS DE VILLENAS.

Oh! vous, savez-vous, saurez-vous jamais ce que c'est

que l'amour? vous, créature céleste, mais où Dieu mit tout à la surface; vous qui ne ressentez pas la flamme dont vous rayonnez, mais qui voyez la vie à travers le prisme qui vous donne à vous-même tant d'éclat! Les battemens de votre cœur sont une musique; votre âme a la forme d'un sourire; l'amour pour vous n'est qu'un vague instinct qui vous avertit que le bras nerveux d'un cavalier sied mieux autour de votre taille dans la danse, que le bras arrondi d'une de vos compagnes; c'est un parfum qui vous attire dans l'air où respire celui que vous aimez; mais ce n'est pas la vapeur qui vous y fait mourir. Vous vous laissez aller dans la vie comme dans une gondole paisible entre deux rives enchantées. Quand vous avez fini votre journée, vous posez votre beau front entre les deux mains de l'ange du sommeil, qui y laisse tomber des songes comme des fleurs, et vous vous endormez indécise entre votre passion de la veille et celle du lendemain. Mais vivez pour nous tuer, c'est votre destinée; d'ailleurs seriez-vous assez forte pour porter le quart de l'amour que j'ai en moi tout entier? Passez donc sur cette terre sans la toucher, et sans vous informer des traces que vous y laissez.

DONA ISABELLE, *a part.*

C'est bien là le portrait de mon masque, son langage paraît sincère; mais il faut une dernière épreuve. *(Haut.)* Je sais qui vous êtes, ne cherchez pas à me tromper, vous vous nommez don Louis de Villenas; vous êtes venu à Murcie pour épouser dona Isabelle d'Ayamonte, la nièce du gouverneur chez qui nous sommes; vous devez lui être présenté demain à midi. Vous voyez que je suis bien informée.

D. LOUIS DE VILLENAS, *embarrassé.*

Il est vrai, je dois épouser... mais je n'épouserai...
a part. Au diable Casterey avec sa précaution... Je ne puis dire que je n'épouserai pas dona Isabelle.

DONA ISABELLE.

Eh bien! si vous m'aimez, je n'en veux qu'une seule preuve; refusez demain formellement dona Isabelle.

D. LOUIS.

Quoi, la refuser demain !...

DONA ISABELLE.

Publiquement.... Je serai au nombre des personnes qui assisteront à cette présentation, ainsi vous ne pouvez échapper à mes regards.

D. LOUIS.

Je pourrais vous promettre de ne pas l'épouser.... Mais lui faire cet affront !

DONA ISABELLE.

Voyez à laquelle de nous deux vous voulez le faire.

D. LOUIS.

Eh bien ! tout ce que vous voudrez, magicienne.... Oui, je la refuserai, je l'insulterai, je vous la sacrifierai publiquement, mais que puis-je espérer après cela ?

DONA ISABELLE.

Beaucoup, si vous avez le courage de refuser dona Isabelle.

D. LOUIS.

Je le ferai.

DONA ISABELLE.

Et moi je gage bien que non. On vient de ce côté, il faut nous séparer.

D. LOUIS.

Un baiser du moins pour prix de ma soumission.

DONA ISABELLE.

Allons, je vous l'accorde Villeuas l'embrasse : que je suis heureuse ! à part : s'il ne me l'avait pas demandé, je lui aurais proposé, je crois. Ah ! voilà un homme qui sait aimer ! Mon bal est fini, je puis rentrer chez moi.

On entre dans la galerie ; dona Isabelle et don Louis s'esquivent.

SCÈNE XX.

Un autre salon du bal.

DON LOUIS, UN DOMINO.

(Don Louis de Villenas se promène et cherche à retrouver dona Isabelle. Il aperçoit un domino absolument semblable à celui de Casterey; il s'en approche.)

D. LOUIS.

Casterey, je t'avertis que, malgré ma promesse, je ne puis demain accepter la main de dona Isabelle, je dois la refuser; la précaution pourrait être bonne pour mon intérêt, si j'en avais un autre que celui de mon honneur. Quoi! tu veux que j'accepte en mariage une femme demain, et qu'après demain, peut-être, j'assassine son oncle (le Domino fait un mouvement); cela t'indigne toi-même! Je refuserai dona Isabelle, n'est-ce pas?

LE DOMINO, d'une voix sourde.

Soit.

D. LOUIS.

Je trouverai un prétexte.... Cela n'aura point l'air d'un affront, aucune haine ne paraîtra me pousser; sois tranquille, je n'éveillerai aucun soupçon. Attends-moi toujours chez toi à deux heures, je ne manquerai pas au rendez-vous.

(Il sort.)

AYAMONTE, se démasquant.

Ni moi non plus...

SCÈNE XXI.

La chambre à coucher de dona Isabelle.

DONA ISABELLE, VITTORIA, PUIS AYAMONTE,
UNE SUIVANTE.

DONA ISABELLE, se levant.

Quelle heure est-il?...

VITTORIA.

Dix heures.

DONA ISABELLE.

Ah! c'est vous, Vittoria.

VITTORIA.

Où, senora, j'arrive en poste de Murcie.

DONA ISABELLE.

Vous y avez terminé toutes mes affaires.

VITTORIA.

Où, senora.

DONA ISABELLE.

Allons, vite, habillez-moi!... Je n'ai plus que deux heures pour faire la plus grande toilette de ma vie... *(Se regardant dans son miroir.)* J'ai eu bien tort d'aller au bal hier, voilà ce que j'ai ce matin, le teint pâle et les yeux battus!... Que c'est désagréable! mais le bonheur fera revenir mes couleurs.
(On frappe.) Voyez qui frappe.

UNE SUIVANTE.

Madame, c'est monseigneur le gouverneur, il dit qu'il faut qu'il vous parle à l'instant même.

DONA ISABELLE.

Il arrive bien mal à propos, en véritable oncle de comédie: n'importe, donnez-moi ma mantille, et qu'il entre.

(Entre le gouverneur.)

Eh bien ! mon oncle, toujours pour midi la présentation ?...

AYAMONTE.

Oui, la présentation au tribunal. J'ai appris bien des choses ; il se trame une conspiration contre moi dans cette ville.

DONA ISABELLE.

Prenez vos mesures pour la prévenir ; vous savez que moi je n'entends rien à la politique.

AYAMONTE.

Oui, mais ton prétendu est au nombre des membres de cette conspiration, qui ne va à rien moins qu'à m'assassiner.

DONA ISABELLE, se levant.

C'est impossible.

AYAMONTE.

Il me paraît que tu reprends goût à la politique ?

DONA ISABELLE.

Qui vous l'a dit ?

AYAMONTE.

Lui-même hier au bal, j'avais un domino parfaitement semblable à celui de Casterey ; il m'a pris pour lui, et m'a révélé clairement ce que mes agens m'avaient fait soupçonner depuis long-temps. Ils ont un rendez-vous aujourd'hui à deux heures chez Casterey, et des alguazils déguisés veillent déjà sur toutes les issues de la maison. Des mandats d'arrêt sont lancés contre tous les affidés de Casterey, mais je ne les ferai mettre à exécution qu'à l'heure du rendez-vous, afin de les prendre tous ensemble. Voici celui (il tire de sa poche un parchemin) qui regarde Villenas, je ne crains pas qu'il m'échappe ; il est près de moi, je n'ai qu'à étendre la main pour le saisir ; d'ailleurs partout où il ira, il sera enveloppé d'un réseau de regards vigilans.

DONA ISABELLE.

Mais est-il possible qu'arrivé d'hier, il ait déjà...

AYAMONTE.

Il a trouvé le temps d'ourdir une conspiration.

DONA ISABELLE.

Mais ce jeune homme, dont la loyauté est connue, vous aurait-il promis de m'épouser, s'il avait le dessein de vous assassiner ?...

AYAMONTE.

Aussi vent-il rétracter sa promesse; il doit venir à midi, ici, mais pour te faire un affront, pour te refuser publiquement; il me l'a dit hier encore.

DONA ISABELLE, sautant de joie.

C'est cela, c'est cela.

AYAMONTE.

Comment ?...

DONA ISABELLE.

Oui, mon oncle; il me refuse... par amour pour moi. Cela vous étonne! Il m'aime depuis deux jours sans savoir qui je suis: en voulez-vous des preuves? C'est lui qui a exposé sa vie pour sauver la mienne des attaques des brigands hier, et qui hier soir m'a promis, dans le bal, de refuser pour moi un des plus beaux partis de toute l'Espagne, dona Isabelle d'Ayamonte, une personne de notre connaissance. Il a pu être égaré par quelques fanatiques; mais son amour me répond de lui: il ne fera que ce que je voudrai,

AYAMONTE.

Ma sûreté exige cependant qu'on mette ce mandat à exécution.

DONA ISABELLE.

Différez au moins jusqu'après notre entrevue; vous ne risquez rien jusque-là. Je vous réponds de lui... Mon cher oncle... me refuserez-vous la première grâce que je vous demande de ma vie?

AYAMONTE.

Toute Murcie, toute l'Espagne à genoux la demanderait sans l'obtenir: mais toi, tu seras plus favorisée: je vais re-

mettre ces parchemins à Diaz, et je lui dirai de n'en exécuter le contenu qu'à mon signal, et je ne le donnerai qu'avec ta permission. Seulement je vais faire retarder l'entrevue jusqu'à l'heure de la réunion des conspirateurs, pour qu'il ne puisse se trouver à cette dernière.

Il sort.

DONA ISABELLE.

Il m'a aimée assez pour me sacrifier sa vie et sa fortune; mais il est Espagnol.... s'il allait ne pas m'aimer assez pour me sacrifier sa vengeance.

SCÈNE XXII.

L'appartement de don Louis de Villenas.

DON LOUIS DE VILLENAS, s'habillant.

Allons, voilà un mot qui m'avertit que mon entrevue n'est que pour deux heures... On dirait que c'est un fait exprès... Je ne pourrai assister à la réunion chez Casterey... C'est une grande folie que cette conspiration; je l'ai acceptée comme une partie de plaisir, sans y réfléchir: je ne faisais pas plus cas de ma vie alors que d'une journée.... Depuis je suis devenu amoureux, je souffre plus; mais je tiens à la vie, car je puis être heureux. Qu'elle est belle! Ah! toute la fête n'était qu'un temple dont elle était l'idole... Qu'on est triste le lendemain d'une fête!... on a la tête aussi lourde qu'on avait la veille les pieds légers. Tout s'est envolé, danse, plaisirs, musique: il ne m'est resté que mon amour; mais hier il m'emportait malgré moi, comme une aile au-dessus de la terre; aujourd'hui il m'attache à son niveau comme un poids.... il est amer et désespéré.... la hache du bourreau l'éteindra dans mon sang... Que dire d'ailleurs à d'Ayamonte pour prétexte du refus que je vais faire de sa nièce?

Entre Cast.

CARLO.

Seigneur, une lettre très-pressée pour vous, au timbre de Jaen.

D. LOUIS DE VILLENAS.

De qui est-elle? Je me suis arrêté il y a quelques jours à Jaen pour la première fois de ma vie, et je n'y ai passé qu'une nuit... Il est vrai que je ne l'ai point passé seul. Ah! c'est d'une vieille amie de ma mère.... J'oubliais en effet qu'elle demeurerait à Jaën.... Lisons... « Mon cher don Louis, j'apprends que vous allez épouser dona Isabelle d'Ayamonte; mais une aventure scandaleuse dont elle a été l'héroïne à Jaen ne lui permet plus de devenir l'épouse d'un homme d'honneur. Elle y avait un amant qu'on a vu sortir une nuit de chez elle; plusieurs voisins en ont été les témoins; un valet chassé par elle a confirmé le fait. Cette aventure est déjà connue de toute la ville, et ne peut tarder à l'être partout où elle ira. Voyez si vous pouvez allier votre sang au sien!... » Non certes! Et c'est cette femme qu'on voulait me donner, à moi!.... à moi, don Louis de Villenas! Pour qui m'ont-ils pris?... Ah! je vais leur rendre avec usure l'affront qu'ils ont voulu me faire, et nous verrons sur quel front il restera écrit... Plus de précaution, plus de ménagement... ma tête dût-elle tomber, je la porterai haut jusque-là.... Voici l'heure.... partons.... D'ailleurs, quel plaisir cela va faire à mon inconnue!

SCÈNE XXIII.

Le salon de don Juan d'Ayamonte.

SEIGNEURS ET DAMES, attendant.

UN SEIGNEUR.

Don Louis et dona Isabelle se font bien attendre : on voit bien qu'ils savent qu'on ne peut commencer sans eux.

UN AUTRE SEIGNEUR.

La senora est jolie.

UNE DAME.

Elle ne pêche point par trop de fraîcheur.

LE SEIGNEUR.

Elle est fatiguée par le voyage sans doute ; mais qui a pu faire ce mariage entre deux personnes qui ne s'étaient jamais vues ?

LA DAME.

Qu'en savez-vous, s'ils ne s'étaient jamais vus ? On dit qu'ils se connaissent depuis long-temps... On dit même... qu'il était temps que le mariage se fit...

LE SEIGNEUR.

Vraiment !...

LA DAME.

Oui, et quelqu'un qui connaît mon cousin les a vus s'embrasser en plein bal sous leurs dominos.

LE SEIGNEUR.

Bah !...

LA DAME.

C'est exact...

AUTRE SEIGNEUR, arrivant.

Savez-vous une chose ? Dona Isabelle a été attaquée hier, en arrivant à Murcie, par dix-huit brigands ; ils ont été mis en fuite... devinez par qui ?...

LA DAME.

Par une confrérie de la Sainte-Hermandad ?

LE SEIGNEUR.

Par son prétendu tout seul, qui se trouvait là.

LA DAME.

C'est merveilleux !

UNE AUTRE DAME, arrivant.

Ah ! je vous apporte d'étranges nouvelles.

LA PREMIÈRE DAME.

Qu'est-ce donc ?...

LA DEUXIÈME DAMÉ.

Mon mari a un correspondant d'affaires à Jaën, qui vient de lui écrire (baissant la voix) que la senora Isabelle d'Ayamonte avait mené dans cette ville une conduite scandaleuse ; qu'elle y recevait toutes les nuits un amant, et qu'on l'a vu sortir de chez elle.

LA PREMIÈRE DAME.

Ah ! c'est charmant, c'est charmant.

LE SEIGNEUR.

Et D. Louis de Villenas qui va épouser cela.

LA DEUXIÈME DAME.

Eh ! ne voyez-vous pas que c'est un mariage de convenance ?

LE SEIGNEUR.

Silence, voici la senora.

SCÈNE XXIV.

DON JUAN D'AYAMONTE, DONA ISABELLE D'AYAMONTE, très-parec : **SEIGNEURS ET DAMES.**

Les Seigneurs et les Dames entourent dona Isabelle, qui reçoit leurs félicitations.
(Tout à coup les portes s'ouvrent avec fracas ; entre précipitamment don Louis de Villenas.)

D. LOUIS DE VILLENAS.

D'Ayamonte, d'Ayamonte !... ta nièce est une infâme !... C'est donc à mon écusson que tu réserves de marquer la tache de ta maison ! Il n'en sera pas ainsi : je refuse hautement cette impudique, dont le déshonneur a déjà rempli la ville qu'elle habitait. Lis cette lettre, et tu sauras tout. Où est-elle ? où est-elle ?... que je lui brise sur le front son masque de vertu.

(Tout général.)

DONA ISABELLE.

Ah! mon Dieu... (Elle tombe évanouie.)

D. JUAN D'AYAMONTE.

Tu mens!.... rage et enfer!.... Vengeance!.... A moi, Diaz!

D. LOUIS DE VILLENAS.

Où est-elle? où est-elle?

D. JUAN D'AYAMONTE.

A tes pieds!...

D. LOUIS DE VILLENAS, apercevant Isabelle évanouie.

Dieu!... Misérable! Qu'ai-je fait?...

(Des alguazils entrent au même instant et se saisissent de lui; Diaz s'approche un papier à la main.)

DIAZ.

Au nom du roi, nous t'arrêtons, don Louis de Villenas, coupable de complot contre la sûreté de l'état, avec don Lopez de Casterey. Nous te sommons de nous suivre à l'instant, pour que tu rendes compte de ta conduite au tribunal.

D. LOUIS DE VILLENAS.

J'allais me rétracter, ils m'ont fermé la bouche.

(Les alguazils emmènent don Louis; on emporte dona Isabelle évanouie.)

UNE DES DAMES A L'AUTRE.

Quand je vous le disais.

(Tout le monde sort en cluchottant.)

SCÈNE XXV.

DON LOUIS, seul dans sa prison.

Ah! malheureux! mon sang bouillonne dans mes veines... Qu'ai-je fait? Non, c'est impossible, c'est une calomnie: les attaques des hommes ne peuvent atteindre un ange, et c'en est un... Sans réfléchir, sans attendre un instant, je l'ai flétrie

d'un affront public... elle si pure et si douce!... je l'ai vue étendue sans mouvement à mes pieds, dans la poussière, avec ses beaux cheveux et ses habits de noce, et c'est moi, moi!... Ah! quoi qu'il en soit, je la disculperai, je rétracterai ces infâmes mensonges : cela ne sauvera pas ma vie, mais bien mon âme; et, pour mieux prouver son innocence, je prendrai l'échafaud pour tribune... Mais j'entends depuis quelque temps des gémissemens dans la prison à côté de la mienne... ils se rapprochent... on vient... c'est Casterey!

SCÈNE XXVI.

DON LOUIS, CASTEREY

CASTEREY entre en se traînant contre le mur.

Ah! les misérables! ils ont commencé par moi les supplices de l'enfer; ils m'ont tout brisé... Ah! c'est toi, Louis... Eh bien! t'a-t-on mis à la question?

D. LOUIS.

Non... Quoi! ils ont eu l'audace?...

CASTEREY.

Oui, ils ont eu l'audace... et toi, ils t'ont épargné... toi... qui as le plus offensé d'Ayamonte; c'est singulier. C'était une terrible imprudence de ta part : elle nous aurait perdus, si nous ne l'avions déjà été... Prête-moi ton siège, il n'y en a pas dans notre prison... Oui, ces valets de bourreaux, à la solde de ce valet de roi qu'on nomme d'Ayamonte, m'ont horriblement fait souffrir. Une seconde torture, et je me tuerais si j'avais encore mon poignard.

D. LOUIS.

Voici le mien.

CASTEREY.

On ne t'a pas fouillé!... Comment?... et ta prison est pres-

que une chambre élégante. (A part.) Tout ceci n'est pas clair. (Haut.) Mais reprends ton poignard, je ne veux pas devancer le bourreau : il faut que la leçon soit complète, que l'Espagnol nous ait long-temps sous les yeux et ne nous voie pas refuser une goutte du calice de fiel ; il faut que de notre échafaud nous l'appelions à la liberté. Nous n'aurons jamais assez de sang pour féconder le sol de la patrie.... L'heure de l'audience ne peut tarder...

D. LOUIS.

Je dois, Casterey, te prévenir d'une chose qui pourrait t'étonner. Quoique l'on m'épargne la torture, ma mort est certaine, et je ne chercherai pas à l'éviter. J'ai conspiré contre d'Ayamonte, je l'avouerai, je m'en glorifierai même ; mais avec la même franchise je dois rétracter devant mes juges une calomnie infâme que j'ai avancée sans preuves contre une créature céleste, la nièce de ce damné d'Ayamonte : c'est celle que le hasard m'a fait sauver hier des mains de trois de nos conspirateurs qui l'attaquaient comme des brigands, et dont le hasard m'a rendu aussi amoureux, sans la connaître, que je suis ennemi de d'Ayamonte.

CASTEREY.

Ah ! tout est expliqué ; j'apprends à te connaître.

D. LOUIS.

Comment?...

CASTEREY.

Cette complaisance est sans doute le prix de ta grâce. C'est juste en effet. On t'emploie à rendre l'honneur à une femme perdue ; on te paie d'un prix aussi vil que ton métier ; on t'accorde une existence déshonorée et servile, et de prisonnier tu vas devenir esclave.

D. LOUIS, furieux.

Casterey !...

CASTEREY.

Vis, vis ; nous le désirons, nous l'exigeons même ; moi et mes braves compagnons, nous t'exilons de notre mort : qui

peut recourir à de pareils moyens pour sauver sa vie aurait peur devant l'échafaud... Tu ne déshonores que toi-même en vivant lâchement, tu nous déshonorerais tous par une fin honteuse...

D. LOUIS.

Casterey!... Rends grâce à d'anciens souvenirs d'amitié, rends grâce aux alguazils qui nous ont enlevé nos épées, rends grâce surtout à l'état de faiblesse où t'a mis la torture. Ce n'est pas trop de tout cela pour empêcher que je n'étouffe dans ta gorge tes paroles avec la vie. J'ai mis plus d'une fois la main sur mon poignard; et si je ne m'étais retenu, j'aurais justifié tes injures, j'aurais assassiné en lâche un homme sans armes. Mais tiens. (Il brise la lame de son poignard.) Tu peux recommencer maintenant! Peux-tu me soupçonner, moi qui, riche, à la veille de faire le plus beau mariage du royaume, et pouvant vivre long-temps et heureux, ai préféré me jeter, pour mourir, dans votre folle conspiration; moi qui ai flétri publiquement la nièce du plus puissant et du plus vindicatif gouverneur de toute l'Espagne? Mais là a commencé mon crime : j'ai dit une calomnie.

CASTEREY.

Tu sais trop bien que ce n'en est pas une; et d'ailleurs, quelle preuve en aurais-tu?

D. LOUIS.

Mon amour; et je suis décidé à tout réparer.

Entre le geôlier, qui remet une lettre à don Louis.

CASTEREY.

Tiens, voici ta grâce qu'on t'apporte.

D. LOUIS.

Ma grâce!... je la déchirerais...

CASTEREY, d'un air d'incrédulité.

Toi!....

D. LOUIS.

Homme implacable, prends toi-même, et déchire-la.

Il lui donne la lettre cachetée.

CASTEREY.

Soit... Mais c'est un billet doux, signé *Isabelle d'Ayamonte*.

D. LOUIS.

D'elle! oh! mon Dieu!...

CASTEREY.

Veux-tu le reprendre?

D. LOUIS.

Non, lis, mais sans rien altérer.. Il faut achever le sacrifice jusqu'au bout.

CASTEREY, lisant.

« Don Louis, vous m'avez égorgée, vous avez à jamais em-
 » poisonné ma vie; mais je sais qu'en insultant la nièce du
 » gouverneur, vous ne croyiez pas m'atteindre; je sais que vous
 » m'aimez, sachez que je ne vous aime pas moins. (D. Louis tres-
 » saillant.) Mon oncle ne pouvait trouver de supplices assez af-
 » freux pour vous : mes pleurs, mes longues prières ont fait
 » fléchir un instant sa colère; je puis même vous promettre
 » votre grâce, si vous rétractez au tribunal vos paroles ca-
 » lomnieuses, car je pense que vous-même maintenant les
 » reconnaissez telles. Il ne me reste plus qu'à mourir si vous
 » ne rendez promptement ce qu'on peut lui rendre d'hon-
 » neur à la malheureuse

» ISABELLE D'AYAMONTE. »

Eh bien! que vas-tu faire?

D. LOUIS.

Je ne rétracterai pas mes paroles.

CASTEREY.

C'est bien, don Louis; ta main; tu le jures?

D. LOUIS.

Où...

CASTEREY.

Adieu. Je retourne dire à nos compagnons que nul ne refuse de mourir, et que je ne les trompais pas quand je leur

ai dit que notre entreprise aurait en toi un homme de cœur pour soutien.

(Il sort.)

D. LOUIS, seul.

Et cependant elle va mourir!... Je suis un misérable, un assassin... qu'importe? je vais mourir moi-même, je ne verrai pas son désespoir, ses larmes; ah! cette idée pourtant est affreuse: la mort me paraît impuissante elle-même pour en éteindre le sentiment.

(Une petite porte s'ouvre; entre dona Isabelle, pâle et abattue; elle s'arrête, regarde D. Louis, et lui dit d'une voix étouffée):

Rends-moi mon honneur!...

D. LOUIS, pétriée.

Vous ici, dona Isabelle!...

DONA ISABELLE.

Rends-moi mon honneur!... Que t'avais-je fait, don Louis?

D. LOUIS.

J'ignorais...

DONA ISABELLE.

Eh bien! alors répare le mal que tu m'as fait. Crois-tu encore à la calomnie que tu as dite?...

D. LOUIS.

Oh! jamais: votre présence suffit pour anéantir ce soupçon; mais je ne puis publiquement...

DONA ISABELLE.

Tu ne peux! Eh bien! sais-tu ce qui a donné lieu à ce soupçon? Il y a quelques jours, un jeune homme s'arrêta à Jaën, petite ville d'Andalousie; il suivit dans la nuit la camériste d'une noble demoiselle de cette ville; il entra chez cette jeune fille, séduite par ses discours, et n'en sortit qu'au milieu de la nuit. On le vit fuir, et on accusa la maîtresse de cette suivante. On le crut généralement; c'était une calomnie. Ce jeune homme, don Louis, c'était toi: Vittoria, ma suivante, déchirée de remords, vient de l'avouer toute

en pleurs. Hier un jeune homme, à qui on avait proposé d'épouser cette pauvre calomniée, lui fit publiquement un affront que le sang même ne pourrait laver, et l'a déshonorée pour jamais ; ce jeune homme, don Louis, c'est toi. Aujourd'hui le même jeune homme sait qu'il a dit un mensonge infâme, qu'il a flétri tout l'avenir d'une jeune fille qui ne méritait pas un tel sort, que cette jeune fille l'aime ; que, par ses prières, ses larmes, ses humiliations, elle a presque obtenu sa grâce, et qu'elle va mourir si l'honneur ne lui est rendu : eh bien ! il ne veut pas dire : Cette femme est innocente. Cet ingrat, ce monstre, don Louis, c'est encore toi.

D. LOUIS.

Eh ! c'est justement cette grâce qu'on m'accorde qui m'empêche de parler et qui me lie !... Voulez-vous que l'on croie que je me suis rétracté pour l'obtenir ? Dona Isabelle, je ne connaissais pas encore votre sourire angélique, votre esprit, votre grâce céleste, et j'ai exposé ma vie pour vous. Cet affront que mon erreur a fait rejallir sur vous, je croyais qu'il humilierait votre rivale, celle que repoussait mon cœur qui n'était qu'à vous. Je puis tout faire pour vous, excepté de passer pour un lâche. Faites rétracter cette grâce, et sur l'échafaud, en face de toute la ville, pendant que le bourreau aiguisera sa hache, je parlerai, je prendrai à témoin le Dieu devant lequel je paraîtrai que je vous ai calomniée indignement, que vous êtes un ange de vertu, et ma tête, en roulant sur le pavé, témoignera aussitôt que ce n'était point la mort que je craignais.

DONA ISABELLE.

Ah ! tais-toi, tais-toi... méchant homme !. . Voilà comme ils sont tous... mourir ! Peu leur importe de laisser sur la terre un cœur brisé et des yeux qui pleureront à jamais... Mourir ! Ils ne voient que leur féroce bonheur... Moi aussi j'y pense à mon honneur, mais je sens mon amour ; car je t'aime, ingrat ; car j'avais pensé que cette réprobation qui me frappait pouvait devenir pour moi l'occasion d'un grand

bonheur : toute-puissante sur mon oncle le gouverneur, j'avais pensé que je lui persuaderais qu'une simple rétractation n'était point assez pour sa nièce, qu'il fallait que l'offenseur prouvât publiquement son estime pour l'offensée en lui offrant sa main... qu'elle ne devrait jamais accepter ; mais que cependant...

D. LOUIS.

Isabelle!... moi... ton mari!...

DONA ISABELLE.

Oui, j'aime, et j'aime plus profondément que toi, moi, où Dieu a mis tout à la surface ; moi qui n'ai rien au fond de l'âme, comme tu disais hier. Mais je crains le malheur, il me glace comme un hôte inconnu!... Le malheur!... Hélas!... Emmaillottée au temps de mon enfance dans des langes dorés, courtisée, adulée, j'ai toujours vu une escorte de flatteurs et de valets à mes ordres ; jamais nul ne se hasardait d'élever la voix devant moi : on eût dit que cette garde d'amis ou d'esclaves empêchait mon mauvais génie d'approcher. J'arrivai jusqu'à dix-huit ans sans connaître le malheur que de nom, et tout à coup il est venu fondre sur moi, terrible, imminent, inévitable, sans frein, sans ménagement : ah ! je n'ai pas la force de le supporter ; nous ne combattons pas à armes égales ; je fléchirai sous son poids jusqu'à ma tombe... Je me tuerai...

D. LOUIS.

Et c'est moi, moi qui l'assassinerais!... Comment n'ai-je pas senti que c'était impossible?

DONA ISABELLE.

Après le bal, don Louis, je m'étais bercé de ce rêve, impossible sans doute, inexécutable. Si notre vie, me disais-je, s'envolait comme ce fandango que nous dansions ensemble ; si nous passions rapidement aux bras l'un de l'autre, au sein de ce monde jaloux et bruyant, sans rien voir que nous, avec de la musique, des lumières et des parfums à l'entour, sans autre idée, sans autre souci que l'amour ; si, pour finir cette

douce vie, venait une mort encore plus douce ; si, comme à la fin de ce bal tumultueux, il tombait de son front une fleur, et puis une autre ; et si enfin nous nous endormions toujours l'un près de l'autre, y aurait-il écrit là haut un destin plus fortuné?...

D. LOUIS, se levant impétueusement et la saisissant avec ardeur.

Non, cet avenir sera le mien ; je le veux, je le veux... Que m'importent l'honneur et tous ses faux sermens?... Je ne sens que l'amour, plus fort que tout, au fond de mon cœur... Il ne fallait pas que Dieu me donnât de telles passions, s'il voulait que je les surmontasse ; il ne devait pas allumer ce feu, s'il ne voulait pas qu'il me brûlât. Aucune puissance humaine, aucune loi, aucun devoir ne pourrait t'arracher de mes bras ; l'air que je respire est dans ton haleine ! partout ailleurs j'étouffe et je ne peux plus vivre.

(Il presse avec rage Isabelle sur son cœur, ses lèvres sur les siennes ; il reste un instant comme évanoui ; tout à coup une cloche se fait entendre.)

DONA ISABELLE.

C'est l'heure où les accusés sont appelés à l'audience... Louis, que vas-tu dire?...

D. LOUIS.

Peux-tu en douter?... Je dirai que je suis un monstre, un misérable, et que tu es un ange.

DONA ISABELLE.

Allons, je répons de tout ; nous pouvons être heureux, don Louis. Je te quitte, mais ce n'est pas un adieu...

(D. Louis couvre sa main de baisers ; elle sort précipitamment par la petite porte qui lui a livré passage.)

D. LOUIS.

Oui, je dois réparer mon crime, lui rendre ce que je lui ai ravi si injustement : voilà ce que commande, avant tout, l'honneur.

(Une porte de la prison s'ouvre ; Gasterey et les autres accusés sortent enchaînés au milieu entre deux rangs de gardes.)

CASTEREY, à don Louis en passant.

Nous te précédon's au tribunal, D. Louis, songe à ton serment.

D. LOUIS, comme foudroyé.

Mon serment!...

SCÈNE XXVIII.

L'audience de justice.

(Les juges en demi-cercle, greffiers, alguazils, peuple; Casterey sur le banc des accusés; dona Isabelle dans une tribune.)

LE PRÉSIDENT.

D. Lopez de Casterey, avez-vous quelque chose à ajouter pour votre défense?

CASTEREY.

Oui, une chose...

LE PRÉSIDENT.

Parlez...

CASTEREY.

C'est que vous me faites l'effet de grands chiens noirs que le seigneur gouverneur mène avec lui à la chasse des criminels : quand ils sont abattus, il vous donne leur cœur à sucer pour récompense de vos services. Faites mention de ceci au procès-verbal ; j'ai fini.

LE PRÉSIDENT.

Alguazils, emmenez D. Lopez de Casterey : on appréciera son système de défense. Amenez D. Louis de Villenas.

(On fait asseoir don Lopez à côté, et on fait entrer Villenas.)

LE PRÉSIDENT.

Quels sont vos noms, prénoms et âge?

D. LOUIS.

D. Louis de Villenas, vingt-trois ans.

LE PRÉSIDENT.

D. Louis de Villenas, reconnaissez-vous être coupable de

complot contre la vie du gouverneur de Murcie, et contre la sûreté de la province ?

D. LOUIS.

Oui, seigneur président.

(Dona Isabelle s'agite dans sa tribune.)

LE PRÉSIDENT.

Vous reconnaissez-vous coupable de calomnie envers la nièce du gouverneur, dona Isabelle d'Ayamonte ?

CASTEREY.

Va-t-il faiblir?...

DONA ISABELLE.

Oh! mon dieu! que va-t-il dire? mon âme est suspendue à ses lèvres.

(Don Louis reste quelques instans à réfléchir; silence général mêlé d'agitation; tout à coup don Louis s'approche du public. Le souffleur à plusieurs reprises lui crie : Ah! l'amour l'emporte!)

D. LOUIS.

Messieurs, c'est une position vraiment très-embarrassante que la mienne, et je ne sais où diable les auteurs ont trouvé une situation pareille. Je ne sais comment m'en tirer à leur honneur et au mien : si je disculpe dona Isabelle et que je m'avoue calomniateur, vous sifflez, non sans quelque raison, parce que je manque à mon serment, et que je consentirai à passer pour un lâche ; si je fais le contraire, vous sifflez encore mieux, et avec bien plus de raison, parce que je manquerai à un autre serment, que je refuserai de rendre l'honneur à une femme estimable, à qui je l'ai ravi, et parce que mon sacrifice vous paraîtra au-dessus des forces humaines ; donc, je prendrai sur moi de vous laisser finir la pièce comme vous l'entendrez, et de ne point dire un dénouement qui ne pourrait être que faux ou cherché. M. le machiniste, voulez-vous baisser la toile ?

(La toile baisse au milieu de cris, de sifflets et de huées épouvantables. Les claqueurs demandent l'auteur; la toile se lève; Osorio vient pour le nommer; on lui jette des pommes cuites; la toile baisse de nouveau.)

Epilogue.

Le foyer des acteurs dans le théâtre; on entend siffler horriblement.

LE MARQUIS, PEDRO VALLEZ ; QUELQUES ACTEURS.

LE MARQUIS.

Plus de doute, on siffle; Pedro, entendez-vous? c'est votre dénouement, que vous avez voulu maintenir, qui excite l'orage. Tout allait bien jusque-là; vous êtes cause de la chute de mon ouvrage; vous me le paierez cher.

PEDRO.

Eh! pas du tout, seigneur marquis, vous y avez à peine touché à votre ouvrage, et ce que vous y avez fait l'a perdu!... C'est votre dénouement heureux qui rend l'événement sinistre.

LE MARQUIS.

Et moi je vous dis que c'est le vôtre qu'on siffle.

PEDRO.

Pas du tout, c'est le vôtre! Allez-vous-en au conseil d'état, et ne vous mêlez plus de littérature. Là seulement votre nom vous permet de faire des sottises impunément.

LE MARQUIS.

Insolent...

Il se prend aux cheveux.

LE DIRECTEUR.

Eh! Messieurs, Messieurs, apaisez-vous, voici d'ailleurs Osorio qui va vous mettre d'accord.

(Entre Osorio avec des pommes cuites largement étalées sur son manteau de velours.

LE MARQUIS.

N'est-ce pas, c'est le dénouement de Pedro qui a fait siffler?

PEDRO.

Non, c'est le sien! n'est-ce pas?

LE MARQUIS ET PEDRO ENSEMBLE.

Répondez.

OSORIO.

De grâce, messieurs, laissez-moi respirer, rassurez-vous; ce n'est ni l'un ni l'autre : c'est un dénouement de mon invention.

PEDRO.

Et pourquoi n'avoir pas dit le mien?

LE MARQUIS.

Pourquoi n'avoir pas joué comme je vous le disais?

OSORIO, tirant de sa poche la lettre du Marquis qu'il donne à Pedro, et celle de Pedro qu'il donne au Marquis.

Pour les deux raisons que voici; j'étais trop menacé dans le cas où j'aurais dit l'un de vos deux dénouemens, et je tiens trop à l'intégrité de ma cervelle et de mes épaules, qui me sont également utiles et agréables. Une autre fois accordez-vous mieux, et surtout prenez un sujet qui puisse finir, car le vôtre, assez beau du reste, ne pouvait avoir qu'un mauvais dénouement; c'était le nœud gordien, on pouvait le couper, et non pas le défaire.

PEDRO.

Donnez-vous donc de la peine! ah! j'abandonne cette ingrate poésie; je me fais garçon barbier, si je ne trouve quelque chose de pis.

LE MARQUIS.

Et moi je laisse dorénavant la littérature aux roturiers; cela est indigne des gens de notre état; d'ailleurs, je n'avais

presque rien fait à cette pauvre pièce ; mais si on eût dit mou dénouement, elle eût réussi.

PEDRO.

C'est-à-dire si on eût dit le mien !....

LE MARQUIS.

Ce n'est que par pitié pour ce pauvre auteur, qui mourait de faim, que j'ai consenti à m'en mêler ; je retourne aux affaires d'état ; je vais me faire nommer ministre.

OSORIO.

Allons, les deux auteurs déconfits prennent deux états également désespérés.

UN VALET.

La voiture du seigneur D. Louis.

LE MARQUIS.

A qui parle ce maraud?... je te chasse, si tu ne m'appelles désormais seigneur marquis.

PAUL FOUCHER.

George Farcy¹.



La révolution de juillet a mis en lumière peu d'hommes nouveaux, elle a dévoré peu d'hommes anciens; elle a été si prompte, si spontanée, si confuse, si populaire, elle a été si exclusivement l'œuvre des masses, l'exploit de la jeunesse, qu'elle n'a guère donné aux personnages déjà connus le temps d'y assister et d'y coopérer, sinon vers les dernières heures, et qu'elle ne s'est pas donné à elle-même le temps de produire ses propres personnages. Tout ce qui avait déjà un nom s'y est rallié un peu tard; tout ce qui n'avait pas encore de nom a dû s'en retirer trop tôt. Consultez les listes des héroïques victimes; pas une illustration, ni dans la science, ni dans les lettres, ni dans les armes, pas une gloire antérieure; c'était bien du pur et vrai peuple, c'étaient bien de vrais jeunes hommes; tous ces nobles martyrs sont et resteront obscurs. Le nom de Farcy est peut-être le seul qui frappe et arrête; et encore combien ce nom sonnait peu haut dans la renommée! comme il disparaissait timidement dans le bruit et l'éclat de tant de noms contemporains! comme il avait besoin de travaux et d'années pour signifier aux yeux du public ce que l'amitié y lisait déjà avec confiance! Mais la mort, et une telle mort, a plus fait pour l'honneur de Farcy qu'une vie plus longue n'aurait pu faire, et elle n'a interrompu la destinée de notre ami que pour la couronner.

¹ Ce morceau fera partie du recueil de vers et opuscules de Farcy, qui doit être publié, dans les premiers jours de juillet, chez M. Hachette.

Nous publions les vers de Farcy, et pourtant, nous le croyons, sa vocation était ailleurs; son goût, ses études, son talent original, les conseils de ses amis les plus influens, le portaient vers la philosophie; il semblait né pour soutenir et continuer avec indépendance le mouvement spiritualiste émané de l'École normale. Il n'avait traversé la poésie qu'en courant, dans ses voyages, par aventure de jeunesse, et comme on traverse certains pays et certaines passions. Au moment où les forces de son esprit plus rassis et plus mûr se rassemblaient sur l'objet auquel il était éminemment propre et qui allait devenir l'étude de sa vie, la Providence nous l'enleva. Ces vers donc, ces rêves inachevés, ces soupirs exhalés çà et là dans la solitude, le long des grandes routes, au sein des îles d'Italie, au milieu des nuits de l'Atlantique; ces vagues plaintes de première jeunesse, qui, s'il avait vécu, auraient à jamais sommeillé dans son portefeuille avec quelque fleur séchée, quelque billet dont l'encre a jauni, quelques-uns de ces mystères qu'on n'oublie pas et qu'on ne dit pas; ces essais un peu pâles et indécis où sont pourtant épars tous les traits de son âme, nous les publions comme ce qui reste d'un homme jeune, mort au début, frappé à la poitrine en un moment immortel, et qui, cher de tout temps à tous ceux qui l'ont connu, ne saurait désormais demeurer indifférent à la patrie.

Jean-George Farcy naquit à Paris le 20 novembre 1800, d'une extraction honnête, mais fort obscure. Enfant unique, il avait quinze mois lorsqu'il perdit son père et sa mère; sa grand'mère le recueillit, et le fit élever... En 1819, ses études terminées, il entra à l'École normale, et il en sortait lorsque l'ordonnance du ministre Corbière brisa l'institution en 1822... Durant ces vingt-deux années, comment s'était passée la vie de l'orphelin Farcy? La portion extérieure en est fort claire et fort simple; il étudia beaucoup, se distingua dans ses classes, se concilia l'amitié de ses condisciples et de ses maîtres; il allait deux fois le jour au collège; il sortait probablement tous les dimanches ou toutes les quinzaines

pour passer la journée chez sa grand'mère. Voilà ce qu'il fit régulièrement durant toutes ces belles et fécondes années; mais, ce qu'il sentait là-dessous, ce qu'il souffrait, ce qu'il désirait secrètement; mais l'aspect sous lequel il entrevoyait le monde, la nature, la société; mais ces tourbillons de sentimens que la puberté excitée et comprimée éveille avec elle; mais son jeune espoir, ses vastes pensées de voyages, d'ambition, d'amour; mais son vœu le plus intime, son point sensible et caché, son côté pudique; mais son roman, mais son cœur, qui nous le dira?

Une grande timidité, beaucoup de réserve, une sorte de sauvagerie; une douceur habituelle qu'interrompait parfois quelque chose de nerveux, de pétulant, de fugitif; le commerce très-agréable et assez prompt, l'intimité très-difficile et jamais absolue; une répugnance marquée à vous entretenir de lui-même, de sa propre vie, de ses propres sensations; à remonter en causant et à se complaire familièrement dans ses souvenirs, comme si lui, il n'avait pas de souvenirs, comme s'il n'avait jamais été apprivoisé au sein de la famille, comme s'il n'y avait rien eu d'aimé et de choyé, de doré et de fleuri dans son enfance; une ardeur inquiète, déjà fatiguée, se manifestant par du mouvement plutôt que par des rayons; l'instinct voyageur à un haut degré; l'humeur libre, franche, indépendante, élancée, un peu fauve, comme qui dirait d'un chamois ou d'un oiseau; mais avec cela un cœur d'homme ouvert à l'attendrissement et capable au besoin de stoïcisme; un front pudique comme celui d'une jeune fille, et d'abord rougissant aisément; l'adoration du beau, de l'honnête; l'indignation généreuse contre le mal; sa narine s'enflant alors et sa lèvre se relevant, pleine de dédain; puis un coup-d'œil rapide et sûr, une parole droite et concise, un nerf philosophique très-perfectionné; tel nous apparaît Farcy au sortir de l'École normale; il avait donc, du sein de sa vie monotone, beaucoup senti déjà et beaucoup vu; il s'était donné à lui-même, à côté de l'éducation classique qu'il avait reçue, une éducation morale plus intérieure et toute solitaire.

L'École normale dissoute, Farcy se logea dans la rue d'Enfer près de son maître et de son ami M. V. Cousin, et se disposa à poursuivre les études philosophiques vers lesquelles il se sentait appelé. Mais le régime déplorable qui asservissait l'instruction publique ne laissait aux jeunes hommes libéraux et indépendans aucun espoir prochain de trouver place, même aux rangs les plus modestes. Une éducation particulière chez une noble dame russe se présenta, avec tous les avantages apparens qui peuvent dorer ces sortes de chaînes; Farcy accepta. Il avait beaucoup désiré connaître le monde, le voir de près dans son éclat, dans les séductions de son opulence, respirer les parfums des robes de femmes, ouïr les musiques des concerts, s'ébattre sous l'ombrage des parcs; il vit, il eut tout cela, mais non en spectateur libre et oisif, non sur ce pied complet d'égalité qu'il aurait voulu, et il en souffrait amèrement. C'était là une arrière pensée poignante que toute l'amabilité délicate et ingénieuse de la mère ne put assoupir dans l'âme du jeune précepteur. Il se contint durant près de trois ans. Puis, enfin, trouvant son pécule assez grossi et sa chaîne par trop pesante, il la secoua. Je trouve, dans des notes qu'il écrivait alors, l'expression exagérée, mais bien vive, du sentiment de fierté qui l'ulcérât : « Que me parlez-vous de joie? Oh! voyez, voyez mon »
 » âme encore marquée des flétrissantes empreintes de l'es-
 » clavage, voyez ces blessures honteuses que le temps et mes
 » larmes n'ont pu fermer encore... Laissez-moi, je veux être
 » libre... Ah! j'ai dédaigné de plus douces chaînes; je veux
 » être libre. J'aime mieux vivre avec dignité et tristesse que
 » de trouver des joies factices dans l'esclavage et le mépris
 » de moi-même. »

Ce fut un an environ avant de quitter ses fonctions de précepteur (1825) qu'il publia une traduction du troisième volume des *Elémens de la philosophie de l'esprit humain*, par Dugald Stewart. Ce travail, entrepris d'après les conseils de M. Cousin, était précédé d'une introduction dans laquelle Farcy éclaircissait avec sagacité et exposait avec précision

divers points délicats de psychologie. Il donna aussi quelques articles littéraires au *Globe* dans les premiers temps de sa fondation.

Enfin, vers septembre 1826, voilà Farcy libre, maître de lui-même; il a de quoi se suffire durant quelques années, il part; tout froissé encore du contact de la société, c'est la nature qu'il cherche, c'est la terre que tout poète, que tout savant, que tout chrétien, que tout amant désire: c'est l'Italie. Il part seul; lui, il n'a d'autre but que de voir et de sentir, de s'inonder de lumière, de se repaître de la couleur des lieux, de l'aspect général des villes, des campagnes, de se pénétrer de ce ciel si calme et si profond, de contempler avec une âme harmonieuse tout ce qui vit, nature et hommes. Hors de là peu de choses l'intéressent; l'antiquité ne l'occupe guère; la société moderne ne l'attire pas. Il se laisse et il se sent vivre. A Rome, son impression fut particulière. Ce qu'il en aima seulement, ce fut ce sublime silence de mort quand on en approche; ce furent ces vastes plaines désolées, où il ne se laboure ni ne se moissonne jamais, ces vieux murs de brique, ces ruines au dedans et au dehors, ce soleil d'aplomb sur des routes poudreuses, ces villas sévères et mélancoliques dans la noirceur de leurs pins et de leurs cyprès. La Rome moderne ne remplit pas son attente; son goût simple et pur repoussait les colifichets: « Décidément, écrivait-il, je ne suis pas fort émerveillé de Saint-Pierre, ni du pape, » ni des cardinaux, ni des cérémonies de la semaine sainte, » celle de la bénédiction de Pâques exceptée. » De plus, il ne trouvait pas là assez d'agréable mêlé à l'imposant antique pour qu'on en pût faire un séjour de prédilection. Mais Naples, Naples, à la bonne heure! Non pas la ville même, trop souvent les chaleurs y accablent et les gens y révoltent. « Quel peuple abandonné dans ses allures, dans ses paroles, » dans ses mœurs! Il y a là une atmosphère de volupté grossière qui relâcherait les cœurs les plus forts. Ceux qui viennent en Italie pour refaire leur santé doivent porter leurs projets de sagesse ailleurs. » Mais le golfe, la mer,

les îles, c'était bien là pour lui le pays enchanté où l'on demeure et où l'on oublie. Combien de fois sur ce rivage admirable, appuyé contre une colonne, et la vague se brisant amoureusement à ses pieds, il dut ressentir, durant des heures entières, ce charme indicible, cet attiédissement voluptueux, cette transformation éthérée de tout son être, si divinement décrite par Chateaubriand au cinquième livre des *Martyrs* ! Ischia, qu'a chanté Lamartine, fut encore le lieu qu'il préféra entre tous ces lieux. Il s'y établit, et y passa la saison des chaleurs. La solitude, la poésie, l'amitié, un peu d'amour sans doute, y remplirent ses loisirs. M. Collin, jeune peintre français, d'un caractère aimable et facile, d'un talent bien vif et bien franc, se trouvait à Ischia en même temps que Farcy ; tous deux se convièrent et s'aimèrent. Chaque matin, l'un allait à ses croquis, l'autre à ses rêves, et ils se retrouvaient le soir. Farcy restait une bonne partie du jour dans un bois d'orangers, relisant Pétrarque, André Chénier, Byron ; songeant à la beauté de quelque jeune fille qu'il avait vue chez son hôtesse ; se relisant, dans une position assez semblable, quelqu'une de ces strophes chéries, qui réalisent à la fois l'idéal comme poésie mélodieuse et comme souvenir de bonheur.

Combien de fois, près du rivage
Où Nisida dort sur les mers,
La beauté crédule au volage
Accourut à nos doux concerts !
Combien de fois la barque errante
Bercea sur l'onde transparente
Deux couples par l'amour conduits,
Tandis qu'une déesse amie
Jetait sur la vague endormie
Le voile parfumé des nuits !

En passant à Florence, Farcy avait vu Lamartine ; n'ayant pas de lettre d'introduction auprès de son illustre compatriote, il composa des vers et les lui adressa ; il eut soin d'y

joindre un petit billet *qu'il fit le plus cavalier possible*, comme il l'écrivit depuis à M. Viguier, de peur que le grand poète ne crût voir arriver un rimeur bien pédant, bien humble et bien vain. L'accueil de Lamartine et son jugement favorable encouragèrent Farcy à continuer ses essais poétiques. Il composa donc plusieurs pièces de vers durant son séjour à Ischia; il les envoyait en France à son excellent ami M. Viguier, qu'il avait eu pour maître à l'École normale, réclamant de lui un avis sincère, de bonnes et franches critiques, et, comme il disait, *des critiques antiques avec le mot propre sans périphrase*. Pour exprimer toute notre pensée, ces vers de Farcy nous semblent une haute preuve de talent, comme étant le produit d'une puissante et riche faculté très-fatiguée, et en quelque sorte épuisée avant la production. On y trouve peu d'éclat et de fraîcheur; son harmonie ne s'exhale pas, son style ne rayonne pas; mais le sentiment qui l'inspire est profond, continu, élevé; la faculté philosophique s'y manifeste avec largeur et mouvement. L'impression qui résulte de ces vers, quand on les a lus ou entendus, est celle du stoïcisme triste et résigné qui traverse noblement la vie, en contenant une larme. Nous signalons surtout au lecteur la pièce adressée à un ami, victime de l'amour; elle est sublime de gravité tendre et d'accent à la fois viril et ému. Dans la pièce à madame O'R....., alors enceinte, on remarquera une strophe qui ferait honneur à Lamartine lui-même : c'est celle où le poète, s'adressant à l'enfant qui ne vit encore que pour sa mère, s'écrie :

Tu seras beau; les dieux, dans leur magnificence,
N'ont pas en vain sur toi, dès avant ta naissance,
Épuisé les faveurs d'un climat enchanté;
Comme au sein de l'artiste une sublime image,
N'es-tu pas né parmi les œuvres du vieil âge?
N'es-tu pas fils de la beauté?

Ce que nous disons avec impartialité des vers de Farcy, il le sentit lui-même de bonne heure et mieux que personne,

il aimait vivement la poésie, mais il savait surtout qu'on doit ou y exceller ou s'en abstenir. « Je ne voudrais pas, écrit-il à M. Viguier, que mes vers fussent de ceux dont on dit : *Mais cela n'est pas mal en vérité*, et qu'on laisse là pour passer à autre chose. » Sans donc renoncer, dès le début; à cette chère et consolante poésie, il ne s'empressa aucunement de s'y livrer tout entier. D'autres idées le prirent à cette époque : il avait dû aller en Grèce avec son ami Colin; mais ce dernier ayant été obligé par des raisons privées de retourner en France, Farcy ajourna son projet. Ses économies, d'ailleurs, tiraient à leur fin. L'ambition de faire fortune, pour contenter ensuite ses goûts de voyage, le préoccupa au point de l'engager dans une entreprise fort incertaine et fort coûteuse, avec un homme qui le leurra de promesses, et finalement l'abusa. Plein de son idée, Farcy quitta Naples à la fin de l'année 1827, revint à Paris, où il ne passa que huit jours, et ne vit qu'à peine ses amis, pour éviter leurs conseils et remontrances; puis partit en Angleterre, d'où il s'embarqua pour le Brésil. Nous le retrouvons à Paris en avril 1828. Tout ce que ses amis surent alors, c'est que cette année d'absence s'était passée pour lui dans les ennuis, les mécomptes, et que sa candeur avait été jouée. Il ne s'expliquait jamais là-dessus qu'avec une extrême réserve; il avait ceci pour constante maxime : « Si tu veux que ton secret reste caché, ne le dis à personne; car pourquoi un autre serait-il plus discret que toi-même dans tes affaires? ta confiance est déjà pour lui un mauvais exemple et une excuse. » Et encore : « Ne nous plaignons jamais de notre destinée; qui se fait plaindre se fait mépriser. » Mais nous avons trouvé, dans un journal qu'il écrivait à son usage, quelques détails précieux sur cette année de solitude et d'épreuves.

« J'ai quitté Londres le lundi 2 juin 1828; le navire *George et Mary*, sur lequel j'avais arrêté mon passage, était parti le dimanche matin; il m'a fallu le joindre à Gravesend;

» c'est de là que j'ai adressé mes derniers adieux à mes amis
» de France. J'ai encore éprouvé une fois combien les émo-
» tions, dans ce qu'on appelle les occasions solennelles, sont
» rares pour moi; à moins que ce ne soient pas là mes occa-
» sions solennelles. J'ai quitté l'Angleterre pour l'Amérique,
» avec autant d'indifférence que si je faisais mon premier pas
» pour une promenade d'un mille : il en a été de même de
» la France; mais il n'en a pas été de même de l'Italie : c'est
» là que j'ai joui pour la première fois de mon indépendance;
» c'est là que j'ai été le plus puissant de corps et d'esprit. Et
» cependant que j'y ai mal employé de temps et de forces!
» Ai-je mérité ma liberté? — Quand je pense que je n'avais
» déjà que des réminiscences d'enthousiasme, que je regret-
» tais la vivacité et la fraîcheur de mes sensations et de mes
» pensées d'autrefois! Était-ce seulement que les enfans s'a-
» musent de tout, et que j'étais devenu plus sévère avec moi-
» même? — Mais la pureté d'âme, mais les croyances encore
» naïves, mais les rêves qui embrassent tout, parce qu'ils
» ne reposent sur rien; c'en était déjà fait pour moi. Je ne
» voyais qu'un présent dont il fallait jouir, et jouir seul,
» parce que je n'avais ni richesses, ni bonheur à faire par-
» tager à personne; parce que l'avenir ne m'offrait que des
» jouissances déjà usées avec des moyens plus restreints; et
» ne pas croître dans la vie, c'est déchoir. — Et cependant
» du moins tout ce que je voyais alors agissait sur moi pour
» me ranimer; tout me faisait fête dans la nature; c'était vrai-
» ment un concert de la terre, des cieus, de la mer, des fo-
» rêts et des hommes; c'était une harmonie ineffable qui me
» pénétrait, que je méditais et que je respirais à loisir; et
» quand je croyais y avoir dignement mêlé ma voix à mon
» tour, par un travail et par un succès égal à mes forces et
» au ton du chœur qui m'environnait, j'étais heureux, —
» oui, j'étais heureux, quoique seul; heureux par la nature
» et avec Dieu. Et j'ai pu être assez faible pour livrer plus de
» la moitié de ce temps aux autres, pour ne pas m'établir
» définitivement dans cette félicité. La peur de quelque dé-

» pense m'a retenu, et la vanité, et pis encore, m'ont em-
 » porté plus d'argent qu'il n'en eût fallu pour jouir en roi de
 » ce que j'avais sous les yeux. — La société, — moi qui ne
 » vauz rien que seul et inconnu, moi qui n'aime et n'aimerai
 » peut-être plus jamais rien que la solitude et *le sombre plai-*
 » *sir d'un cœur mélancolique.* — Mais il faudrait des événe-
 » mens et des sentimens pour appuyer cela; il faudrait au
 » moins des études sérieuses pour me rendre témoignage à
 » moi-même. Un goût vague ne se suffit pas à lui seul, et c'est
 » pourquoi il est si aisé au premier venu de me faire aban-
 » donner ce qui tout à l'heure me semblait ma vie. J'en de-
 » meure bien marqué assez profondément au fond de mon
 » âme, et il me reste toujours une part qu'on ne peut ni cor-
 » rompre ni m'enlever. Est-ce par là que j'échapperai, ou ce
 » secret parfum lui-même s'évaporerait-il? »

Cette longue traversée, le manque absolu de livres et de conversation, son ignorance de l'astronomie qui lui fermait l'étude du ciel, tout contribuait à développer démesurément chez lui son habitude de rêverie sans objet et sans résultat.

29 juillet. — Encore dix jours au plus, j'espère, et nous
 » serons à Rio. Je me promets beaucoup de plaisir et de vraies
 » jouissances au milieu de cette nature grande et nouvelle.
 » De jour en jour je me fortifie dans l'habitude de la contem-
 » plation solitaire. Je puis maintenant passer la moitié d'une
 » belle nuit, seul, à rêver en me promenant, sans songer que
 » la nuit est le temps du retour à la chambre et du repos, sans
 » me sentir appesanti par l'exemple de tout ce qui m'entoure.
 » C'est là un progrès dont je me félicite. Je crois que l'âge, en
 » m'ôtant de plus en plus le besoin de sommeil, augmentera
 » cette disposition. Il me semble que c'est une des plus fa-
 » vorables à qui veut occuper son esprit. La pensée arrive
 » alors, non plus seulement comme vérité, mais comme sen-
 » timent. Il y a un calme, une douceur, une tristesse dans
 » tout ce qui vous environne, qui pénètre par tous les sens;
 » et cette douceur, cette tristesse tombent vraiment goutte à

» goutte sur le cœur, comme la fraîcheur du soir. Je ne con-
 » nais rien qui doive être plus doux que de se promener à
 » cette heure-là avec une femme aimée. » Pauvre Farcy! voilà
 que tout à la fin, sans y songer, il donne un démenti à son
 projet contemplatif, et, qu'avec un seul être de plus, avec
 une compagne telle qu'il s'en glisse inévitablement dans les
 plus doux vœux du cœur, il peuple tout d'un coup sa soli-
 tude. C'est qu'en effet il ne lui a manqué d'abord qu'une
 femme aimée, pour entrer en pleine possession de la vie et
 pour s'appriivoiser parmi les hommes.

29 novembre, Rio-Janeiro. — « Que n'ai-je écouté ma ré-
 » pugnance à m'engager avec une personne dont je connais-
 » sais les fautes antérieures, et qui, du côté du caractère,
 » me semblait plus habile qu'estimable! Mais l'amour de
 » m'enrichir m'a séduit. En voyant ses relations rétablies sur
 » le pied de l'amitié et de la confiance avec les gens les plus
 » distingués, j'ai cru qu'il y aurait de ma part du pédantisme
 » et de la prudence à être plus difficile que tout le monde.
 » J'ai craint que ce ne fût que l'ennui de me déranger qui
 » me déconseillât cette démarche. Je me suis dit qu'il fallait
 » s'habituer à vivre avec tous les caractères et tous les prin-
 » cipes; qu'il serait fort utile pour moi de voir agir un homme
 » d'affaires raisonnant sa conduite et marchant adroitement
 » au succès. J'ai résisté à mes penchans qui me portaient à
 » la vie solitaire et contemplative. J'ai ployé mon caractère
 » impatient jusqu'à condescendre aux désirs souvent capri-
 » cieux d'un homme que j'estimais au-dessous de moi en
 » tout, excepté dans un talent équivoque de faire fortune.
 » Si je m'étais décidé à quelque dépense, j'avais la Grèce
 » sous les yeux, où je vivais avec Molière, avec qui j'aime-
 » rais mieux une mauvaise tente qu'un palais avec l'autre.
 » Eh bien! cet argent que je me suis refusé d'une part, je
 » l'ai dépensé de l'autre inutilement, ennuyeusement, à
 » voyager et à attendre. J'ai sacrifié tous mes goûts, l'espoir
 » assez voisin de quelque réputation par mes vers, et, par

» là encore, d'un bon accueil à mon retour en France. En ce
 » faisant, j'ai cru accomplir un grand acte de sagesse, me
 » préparer de grands éloges de la part de la prudence hu-
 » maine, et, l'événement arrivé, il se trouve que je n'ai fait
 » qu'une grosse sottise... Enfin me voilà à deux mille lieues
 » de mon pays, sans ressources, sans occupation, forcé de
 » recourir à la pitié des autres, en leur présentant pour titre
 » à leur confiance une histoire qui ressemble à un roman
 » très-invraisemblable; — et pour terminer peut-être ma
 » peine et cette plate comédie, un duel qui m'arrive pour
 » demain, avec un mauvais sujet, reconnu tel de tout le
 » monde, qui m'a insulté grossièrement en public, sans que
 » je lui en eusse donné le moindre motif; — convaincu
 » que le duel, et surtout avec un tel être, est une absurdité;
 » et ne pouvant m'y soustraire; — ne sachant, si je suis
 » blessé, où trouver mil reis pour me faire traiter; ayant
 » ainsi en perspective la misère extrême, et, peut-être, la
 » mort ou l'hôpital; — et cependant, *content et aimé des*
 » *dieux*. — Je dois avouer pourtant que je ne sais comment
 » ils (*les dieux*) prendront cette dernière folie. *Je ne sais*,
 » oui, c'est le seul mot que je puisse dire; et, en vérité, je
 » l'ai souvent cherché de bonne foi et de sang-froid; d'où je
 » conclus qu'il n'y a pas au fond tant de mal dans cette dé-
 » marche que beaucoup le disent, puisqu'il n'est pas clair
 » comme le jour qu'elle est criminelle, comme de tuer par
 » trahison, de voler, de calomnier, et même d'être adultère
 » (quoique la chose soit aussi quelque peu difficile à débrouil-
 » ler en certains cas). Je conclus donc que, pour un cœur
 » droit qui se présentera devant eux avec cette ignorance
 » pour excuse, ils se serviront de l'axiome de nos juges de
 » la justice humaine : *Dans le doute, il faut incliner vers le*
 » *parti le plus doux*; transportant ici le doute, comme il con-
 » vient à des dieux, de l'esprit des juges à celui de l'accusé.»

L'affaire du duel terminée (et elle le fut à l'honneur de
 Farcy), l'embarras d'argent restait toujours; il parvint à en

sortir, grâce à l'obligeance cordiale de MM. Polydore de La Rochefoucauld et Pontois, qui allèrent au-devant de sa pudeur. Farcy leur en garda à tous deux une profonde reconnaissance, que nous sommes heureux de consigner ici.

De retour en France, Farcy était désormais un homme achevé; il avait l'expérience du monde, il avait connu la misère, il avait visité et senti la nature; les illusions ne le tenaient plus; son caractère était mûr par tous les points; et la conscience qu'il eut d'abord de cette dernière métamorphose de son être, lui donnait une sorte d'aisance au dehors, dont il était fier en secret: « Voici l'âge, se disait-il, où tout devient sérieux, où ma personne ne s'efface plus devant les autres, où mes paroles sont écoutées, où l'on compte avec moi en toute manière, où mes pensées et mes sentimens ne sont plus seulement des rêves de jeune homme auxquels on s'intéresse si on en a le temps, et qu'on néglige sans façon dès que la vie sérieuse recommence. Et pour moi-même, tout prend dans mes rapports avec les autres un caractère plus positif; sans entrer dans les affaires, je ne me défie plus de mes idées ou de mes sentimens, je ne les renferme plus en moi; je dis aux uns que je les désapprouve, aux autres que je les aime; toutes mes questions demandent une réponse; mes actions, au lieu de se perdre dans le vague, ont un but; je veux influencer sur les autres, etc. »

En même temps que cette défiance excessive de lui-même faisait place à une noble aisance, l'âpreté tranchante dans les jugemens et les opinions, qui s'accorde si bien avec l'isolement et la timidité, cédait chez lui à une vue des choses plus calme, plus étendue et plus bienveillante. Les élans généreux ne lui manquaient jamais; il était toujours capable de vertueuses colères; mais sa sagesse désespérait moins promptement des hommes; elle entendait davantage les tempéramens et entraît plus avant dans les raisons. Souvent, quand M. Viguiet, ce sage optimiste par excellence, cherchait, dans ses causeries abandonnées, à lui épancher quelque chose de son impartialité intelligente, il lui arrivait de ren-

contrer à l'improviste dans l'âme de Farcy je ne sais quel endroit sensible, pétulant, récalcitrant, par où cette nature, douce et sauvage tout ensemble, lui échappait; c'était comme un coup de jarret qui emportait le cerf dans les bois. Cette facilité à s'emporter et à s'effaroucher disparaissait de jour en jour chez Farcy. Il en était venu à tout considérer et à tout comprendre. Je le comparerais, pour la sagesse prématurée, à Vauvenargues, et plusieurs de ses pensées morales semblent écrites en prose par André Chénier :

« Le jeune homme est enthousiaste dans ses idées, âpre
» dans ses jugemens, passionné dans ses sentimens, auda-
» cieux et timide dans ses actions.

» Il n'a pas encore de position ni d'engagemens dans le
» monde; ses actions et ses paroles sont sans conséquence.

» Il n'a pas encore d'idées arrêtées; il cherche à connaître
» et vit avec les livres plus qu'avec les hommes; il ramène
» tout, par désir d'unité, par élan de pensée, par ignorance,
» au point de vue le plus simple et le plus abstrait; il rai-
» sonne au lieu d'observer, il est logicien intraitable; le droit,
» non-seulement domine, mais opprime le fait.

» Plus tard on apprend que toute doctrine a sa raison, tout
» intérêt son droit, toute action son explication et presque
» son excuse.

» On s'établit dans la vie; on est las de ce qu'il y a de
» raide et de contemplatif dans les premières années de la
» jeunesse; on est un peu plus avant dans le secret des dieux;
» on sent qu'on a à vivre pour soi, pour son bien-être, son
» plaisir, pour le développement de toutes ses facultés, et
» non-seulement pour réaliser un type abstrait et simple; on
» vit de tout son corps et de toute son âme, avec des hom-
» mes et non seul avec des idées. Le sentiment de la vie, de
» l'effort contraire, de l'action et de la réaction, remplace la
» conception de l'idée abstraite et subtile, et morte, pour

» ainsi dire, puisqu'elle n'est pas incarnée dans le monde...
 » On va, on sent avec la foule; on a failli, parce qu'on a
 » vécu, et l'on se prend d'indulgence pour les fautes des
 » autres. Toutes nos erreurs nous sont connues; l'âpreté de
 » nos jugemens d'autrefois nous revient à l'esprit avec honte;
 » on laisse désormais pour le monde le temps faire ce qu'il
 » a fait pour nous, c'est-à-dire, éclairer les esprits, modé-
 » rer les passions. »

Il n'était pas temps encore pour Farcy de rentrer dans l'Université; le ministère de M. de Vatimesnil ne lui avait donné qu'un court espoir. Il accepta donc un enseignement de philosophie dans l'institution de M. Morin, à Fontenay-aux-Roses; il s'y rendait deux fois par semaine, et le reste du temps il vivait à Paris, jouissant de ses anciens amis et des nouveaux qu'il s'était faits. Le monde politique et littéraire était alors divisé en partis, en écoles, en salons, en coteries. Farcy regarda tout et n'épousa rien inconsidérément. Dans les arts et la poésie, il recherchait le beau, le passionné, le sincère, et faisait la plus grande part à ce qui venait de l'âme et à ce qui allait à l'âme. En politique, il adoptait les idées généreuses, propices à la cause des peuples, et embrassait avec foi les conséquences du dogme de la perfectibilité humaine. Quant aux individus célèbres, représentans des opinions qu'il partageait, auteurs des écrits dont il se nourrissait dans la solitude, il les aimait, il les révérait sans doute, mais il ne relevait d'aucun, et, homme comme eux, il savait se conserver en leur présence une liberté digne et ingénue, aussi éloignée de la révolte que de la flatterie. Parmi le petit nombre d'articles qu'il inséra vers cette époque au *Globe*, le morceau sur Benjamin Constant est bien propre à faire apprécier l'étendue de ses idées politiques et la mesure de son indépendance personnelle.

Il n'y avait plus qu'un point secret sur lequel Farcy se sentait inexpérimenté encore, et faible, et presque enfant, c'était l'amour; cet amour que, durant les tièdes nuits étoilées du

tropique, il avait soupçonné devoir être si doux; cet amour, dont il n'avait guère eu en Italie que les délices sensuelles, et dont son âme, qui avait tout anticipé, regrettait amèrement la puissance tarie et les jeunes trésors. Il écrivait dans une note :

- « Je rends grâces à Dieu,
- » De ce qu'il m'a fait homme et non point femme;
- » De ce qu'il m'a fait Français;
- » De ce qu'il m'a fait plutôt spirituel et spiritualiste que
- » le contraire, plutôt bon que méchant, plutôt fort que faible
- » de caractère.
- » Je me plains du sort,
- » Qui ne m'a donné ni génie, ni richesse, ni naissance.
- » Je me plains de moi-même,
- » Qui ai dissipé mon temps, affaibli mes forces, rejeté ma
- » pudeur naturelle, tué en moi la foi et l'amour. »

Non, Farcy, ton regret même l'atteste; non, tu n'avais pas rejeté ta pudeur naturelle; non, tu n'avais pas tué l'amour dans ton âme! Mais chez toi, la pudeur de l'adolescence qui avait trop aisément cédé par le côté sensuel, s'était comme infiltrée et développée outre mesure dans l'esprit, et, au lieu de la mâle assurance virile qui charme et qui subjugue, au lieu de ces rapides étincelles du regard,

Qui d'un désir craintif font rougir la beauté, ¹

elle s'était changée, avec l'âge, en défiance de toi-même, en répugnance à oser, en promptitude à se décourager et à se troubler devant la beauté superbe. Non, tu n'avais pas tué l'amour dans ton cœur; tu en étais plutôt resté au premier, au timide et novice amour; mais sans la fraîcheur naïve, sans l'ignorance adorable, sans les torrens, sans le mystère; avec la disproportion de tes autres facultés qui avaient mûri ou

¹ Lamartine.

vieilli; de ta raison qui te disait que rien ne dure; de ta sagacité judicieuse qui te représentait les inconvéniens, les difficultés et les suites; de tes sens fatigués qui n'environnaient plus, comme à dix-neuf ans, l'être unique de la vapeur d'une émanation lumineuse et odorante; ce n'était pas l'amour, c'était l'harmonie de tes facultés et de leur développement que tu avais brisé dans ton être! Ton malheur est celui de bien des hommes de notre âge.

Farcy se disait pourtant que cette disproportion entre ce qu'il savait en idées, et ce qu'il avait éprouvé en sentimens, devait cesser dans son âme, et qu'il était temps enfin d'avoir une passion, un amour. La tête, chez lui, sollicitait le cœur, et il se portait en secret un défi, il se faisait une gageure d'aimer. Il vit beaucoup, à cette époque, une femme connue par ses ouvrages, l'agrément de son commerce et sa beauté, s'imaginant qu'il en était épris, et tâchant, à force de soins, de le lui faire comprendre. Mais soit qu'il s'exprimât trop obscurément, soit que la préoccupation de cette femme distinguée fût ailleurs, elle ne crut jamais recevoir dans Farcy un amant malheureux. Pourtant il l'était, quoique moins profondément qu'il n'eût fallu pour que cela fût une passion. Voici quelques vers commencés que nous trouvons dans ses papiers :

Thérèse, que les dieux firent en vain si belle;
 Vous que vos seuls dédains ont su trouver fidèle,
 Dont l'esprit s'éblouit à ses seules lueurs,
 Qui des combats du cœur n'aimez que la victoire,
 Et qui rêvez d'amour, comme on rêve de gloire,
 L'œil fier et non voilé de pleurs;

Vous qu'en secret jamais un nom ne vient distraire;
 Qui n'aimez qu'à compter, comme une reine altière,
 La foule des vassaux s'empressant sous vos pas;
 Vous à qui leurs cent voix sont douces à comprendre,
 Mais qui n'êtes jamais une âme pour entendre
 Des vœux qu'on murmure plus bas;

Thérèse, pour long-temps, adieu.....

La suite manque, mais l'idée de la pièce avait d'abord été crayonnée en prose; les vers y auraient peu ajouté, je pense, pour l'éclat et le mouvement; ils auraient retranché peut-être à la fermeté et à la concision.

« Thérèse, que la nature fit belle en vain, plus ravie de
» dominer que d'aimer; pour qui la beauté n'est qu'une
» puissance, comme le courage et le génie;

» Thérèse, qui vous amusez aux lueurs de votre esprit;
» qui rêvez d'amour comme un autre de combats et de gloire,
» l'œil fier et jamais humide;

» Thérèse, dont le regard, dans le cercle qui vous entoure
» de ses hommages, ne cherche personne; que nul penser
» secret ne vient distraire; que nul espoir n'excite; que nul
» regret n'abat;

» Thérèse, pour long-temps, adieu. Car j'espérerais en
» vain auprès de vous ce que votre cœur ne saurait me don-
» ner, et je ne veux pas de ce qu'il m'offre.

» Car où mon amour est dédaigné, mon orgueil n'accepte
» pas d'autre place; je ne veux pas flatter votre orgueil par
» mes ardeurs comme par mes respects.

» Mon âge n'est point fait à ces empressemens paisibles,
» à ce partage si nombreux; je sais mal, auprès de la beauté,
» séparer l'amitié de l'amour; j'irai chercher ailleurs ce que
» je chercherais vainement auprès de vous.

» Une âme plus faible ou plus tendre accueillera peut-être
» celui que d'autres ont dédaigné; d'autres discours rempli-
» ront mes souvenirs; une autre image charmera mes tris-
» tesses rêveuses, et je ne verrai plus vos lèvres dédaigneuses
» et vos yeux qui ne regardent pas.

» Adieu jusqu'en des temps et des pays lointains; jus-
» qu'aux lieux où la nature accueillera l'automne de ma vie,

» jusqu'aux temps où mon cœur sera paisible, où mes yeux
 » seront distraits auprès de vous. Adieu jusques à nos vieux
 » jours. »

Il sourirait à notre fantaisie de croire que la scène suivante se rapporte à quelque circonstance fugitive de la liaison dont elle aurait marqué le plus vif et le plus aimable moment. Quoi qu'il en soit, le tableau que Farcy a tracé de souvenir est un chef-d'œuvre de délicatesse, d'attendrissement gracieux, de naturel choisi, d'art simple et vraiment attique; Platon ou Bernardin de Saint-Pierre n'auraient pas conté autrement.

« 19 juin. — Hélène se tut, mais ses joues se couvrirent
 » de rougeur; elle lança sur Ghérard un regard plein de dé-
 » dain, tandis que ses lèvres se contractaient, agitées par la
 » colère. Elle retomba sur le divan, à demi-assise, à demi
 » couchée, appuyant sa tête sur une main, tandis que l'au-
 » tre était fort occupée à ramener les plis de sa robe. — Ghé-
 » rard jeta les yeux sur elle; à l'instant toute sa colère se
 » changea en confusion. Il vint à quelques pas d'elle, s'ap-
 » puyant sur la cheminée, ému et inquiet. Après un moment
 » de silence : « Hélène, lui dit-il d'une voix troublée, je
 » vous ai affligée, et pourtant je vous jure.... » — « Moi,
 » monsieur? non, vous ne m'avez point affligée. Vos offenses
 » n'ont pas ce pouvoir sur moi. » — « Hélène, eh bien! oui,
 » j'ai eu tort de parler ainsi; je l'avoue, mais pardonnez-
 » moi.... » — « Vous pardonner! Je n'ai pour vous ni res-
 » sentiment ni pardon, et j'ai déjà oublié vos paroles. »

» Ghérard s'approcha vivement d'elle. — « Hélène, lui
 » dit-il, en cherchant à s'emparer de sa main : pour un mot
 » dont je me repens.... » — « Laissez-moi, lui dit-elle en
 » retirant sa main : Faudra-t-il que je m'enfuie, et ne vous
 » suffit-il pas d'une injure? »

» Ghérard s'en revint tristement à la cheminée, cachant
 » son front dans ses mains; puis tout à coup se retourna les
 » yeux humides de larmes; il se jeta à ses pieds, et ses mains

» s'avançaient vers elle, de sorte qu'il la serrait presque dans
» ses bras. »

« Oui, s'écria-t-il, je vous ai offensée, je le sais bien; oui,
» je suis rude, grossier : mais je vous aime, Hélène; oh! cela,
» je vous défie d'en douter. Et si vous n'avez pas pitié de moi,
» vous qui êtes si bonne, Hélène, qui réconciliez ceux qui se
» haïssent... » Et voyant qu'elle se défendait faiblement :
» Dites que vous me pardonnez! Faites-moi des reproches,
» punissez-moi, châtiez-moi, j'ai tout mérité. Oui, vous
» devez me châtier comme un enfant grossier. Hélène, dit-il,
» en osant poser son visage sur ses genoux, si vous me frap-
» pez, alors je croirai qu'après m'avoir puni vous me par-
» donnez. »

» Ghérard était beau : une de ses joues s'appuyait sur les
» genoux d'Hélène, tandis que l'autre s'offrait ainsi à la peine.
» Il était là, tombé à ses pieds avec grâce, et elle ne se sentit
» pas la force de l'obliger à s'éloigner. Elle leva la main et
» l'abassa vers son visage; puis sa tête s'abassa elle-même
» avec sa main : elle sourit doucement en le voyant ainsi pen-
» ché sans en être vue. Et sans le vouloir, et en se laissant
» aller à son cœur et à sa pensée qui achevaient le tableau
» commencé devant ses yeux, sur le visage de Ghérard, au
» lieu de sa main, elle posa ses lèvres. »

» Elle se leva au même instant, effrayée de ce qu'elle avait
» fait, et cherchant à se dégager des bras de Ghérard qui
» l'avaient enlacée. Le cœur de Ghérard nageait dans la joie,
» et ses yeux rayonnans allaient chercher les yeux d'Hélène
» sous leurs paupières abaissées. « Oh! ma belle amie, lui
» dit-il en la retenant; comme un bon chrétien, j'aurais baisé
» la main qui m'eût frappé; voudriez-vous m'empêcher d'a-
» chever ma pénitence? » Et plus hardi, à mesure qu'elle
» était plus confuse, il la serra dans ses bras, et il rendit à
» ses lèvres qui fuyaient les siennes, le baiser qu'il en avait
» reçu. »

» Elle alla s'asseoir à quelques pas de lui, et l'heureux
» Ghérard, pour dissiper le trouble qu'il avait causé, com-

» mença à l'entretenir de ses projets pour le lendemain, aux-
 » quels il voulait l'associer. — Ghérard, lui dit-elle après un
 » long silence, ces folies d'aujourd'hui, oubliez-les, je vous
 » en prie, et n'abusez pas d'un moment.... » — « Ah ! dit
 » Ghérard, que le ciel me punisse si jamais je l'oublie. Mais
 » vous, oh ! promettez-moi que cet instant passé, vous ne
 » vous en souviendrez pas pour me faire expier à force de
 » froideur et de réserve un bonheur si grand. Et moi, ma
 » belle amie, vous m'avez mis à une école trop sévère pour
 » que je ne tremble pas de paraître fier d'une faveur. » —
 » Eh bien ! je vous le promets, dit-elle en souriant ; soyez
 » donc sage. » Et Ghérard le lui jura, en baisant sa main,
 » qu'il pressa sur son cœur. »

Durant les deux derniers mois de sa vie, Farcy avait loué une petite maison dans le charmant vallon d'Aulnay, près de Fontenay-aux-Roses, où l'appelaient ses occupations. Cette convenance, la douceur du lieu, le voisinage des bois, l'amitié de quelques habitans du vallon, peut-être aussi le souvenir des noms célèbres qui ont passé là, les parfums poétiques que les camélias de Chateaubriand ont laissés alentour, tout lui faisait d'Aulnay un séjour de bonne, de simple et délicieuse vie. Il réalisait pour son compte le vœu qu'un poète de ses amis avait laissé échapper autrefois en parcourant ce joli paysage :

Que ce vallon est frais, et que j'y voudrais vivre !
 Le matin, loin du bruit, quel bonheur d'y poursuivre
 Mon doux penser d'hier qui, de mes doigts tressé,
 Tiendrait mon lendemain à la veille enlacé !
 Là, mille fleurs sans nom, délices de l'abeille ;
 Là, des prés tout remplis de fraise et de groseille ;
 Des bouquets de cerise aux bras des cerisiers ;
 Des gazons pour tapis, pour buissons des rosiers ;
 Des châtaigniers en rond sous le coteau des aulnes,
 Les sentiers du coteau mêlant leurs sables jaunes
 Au vert doux et touffu des endroits non frayés,
 Et grimant au sommet le long des flancs rayés ;
 Aux plaines d'alentour, dans des foins, de vieux saules

Plus qu'à demi noyés, et cachant leurs épaules
 Dans leurs cheveux pendans, comme on voit des nageurs;
 De petits horizons nuancés de rougeurs;
 De petits fonds rians, deux ou trois blancs villages
 Entrevus d'assez loin à travers des feuillages;
 — Oh! que j'y voudrais vivre, au moins vivre un printemps,
 Loin de Paris, du bruit, des propos inconstans,
 Vivre sans souvenir! —

Dans cette retraite heureuse et variée, l'âme de Farcy s'ennoblissait de jour en jour; son esprit s'élevait, loin des fumées des sens, aux plus hautes et aux plus sereines pensées. La politique active et quotidienne ne l'occupait que médiocrement, et sans doute, la veille des ordonnances, il en était encore à ses méditations métaphysiques et morales, ou à quelque lecture, comme celle des *Harmonies*, dans laquelle il se plongeait avec enivrement. Nous extrayons religieusement ici les dernières pensées écrites sur son journal, elles sont empreintes d'un instinct inexplicable et d'un sentiment sublime :

« Chacun de nous est un artiste qui a été chargé de sculpter
 » lui-même sa statue pour son tombeau, et chacun de nos
 » actes est un des traits dont se forme notre image. C'est à la
 » nature à décider si ce sera la statue d'un adolescent, d'un
 » homme mûr ou d'un vieillard. Pour nous, tâchons seule-
 » ment qu'elle soit belle, et digne d'arrêter les regards. Du
 » reste, pourvu que les formes en soient nobles et pures, il
 » importe peu que ce soit Apollon ou Hercule, la Diane chas-
 » seresse ou la Vénus de Praxitèle.

» Voyageur, annonce à Sparte que nous sommes morts ici
 » pour obéir à ses saints commandemens.

» Ils moururent irréprochables dans la guerre comme dans
 » l'amitié.

» Ici reposent les cendres de don Juan Diaz Porlier, géne-
 » ral des armées espagnoles, qui a été heureux dans ce qu'il

» a entrepris contre les ennemis de son pays, mais qui est
 » mort victime des dissensions civiles. »

Peut-être après tout, ces nobles épitaphes de héros ne lui revinrent-elles à l'esprit que le mardi, dans l'intervalle des ordonnances à l'insurrection, et comme un écho naturel des héroïques battemens de son cœur. Le mercredi, vers les deux heures après midi, à la nouvelle du combat, il arrivait à Paris, rue d'Enfer, chez son ami Colin, qui se trouvait alors en Angleterre. Il alla droit à une panoplie d'armes rares, suspendue dans le cabinet de son ami, et il se munit d'un sabre, d'un fusil et de pistolets; madame Colin essayait de le retenir, et lui recommandait la prudence: « Eh! qui se
 » dévouera, madame, lui répondit-il, si nous, qui n'avons
 » ni femme, ni enfans, nous ne bougeons pas! » Et il sortit pour parcourir la ville. L'aspect du mouvement lui parut d'abord plus incertain qu'il n'aurait souhaité: il vit quelques amis; les conjectures étaient contradictoires. Il courut au bureau du *Globe*, et de là à la maison de santé de M. Pinel, à Chaillot, où M. Dubois, rédacteur en chef du Journal, était détenu. Les troupes royales occupaient les Champs-Élysées, et il lui fallut passer la nuit dans l'appartement de M. Dubois. Son idée fixe, sa crainte était le manque de direction; il cherchait les chefs du mouvement, des noms signalés, et il n'en trouvait pas. Il revint le jeudi de grand matin à la ville, par le faubourg et la rue Saint-Honoré, de compagnie avec M. Magnin; chemin faisant, la vue de quelques cadavres lui remit la colère au cœur et aussi l'espoir. Arrivé à la rue Dauphine, il se sépara de M. Magnin, en disant: « Pour moi, je vais reprendre mon fusil que j'ai
 » laissé ici près, et me battre. » Il revit pourtant dans la matinée M. Cousin, qui voulut le retenir à la mairie du onzième arrondissement, et M. Géruzèz, auquel il dit cette parole d'une magnanime équité: « Voici des événemens dont, plus
 » que personne, nous profiterons; c'est donc à nous d'y
 » prendre part et d'y aider. » Il se porta avec les attaquans

vers le Louvre, du côté du Carrousel; les soldats royaux faisaient un feu nourri dans la rue de Rohan, du haut d'un balcon qui est à l'angle de cette rue et de la rue Saint-Honoré; Farcy, qui débouchait au coin de la rue de Rohan et de celle de Montpensier, tomba l'un des premiers atteint de haut en bas d'une balle dans la poitrine. C'est là, et non comme on l'a fait, à la porte de l'hôtel de Nantes, que devrait être placée la pierre funéraire consacrée à sa mémoire. Farcy survécut près de deux heures à sa blessure. M. Littré, son ami, qui combattait au même rang, et aux pieds duquel il tomba, le fit transporter à la distance de quelques pas dans la maison du marchand de vin, et le hasard lui amena précisément M. Loyson, jeune chirurgien de sa connaissance; mais l'art n'y pouvait rien : Farcy parla peu, bien qu'il eût toute sa présence d'esprit : M. Loyson lui demanda s'il désirait faire appeler quelque parent, quelque ami; Farcy dit qu'il ne désirait personne; et comme M. Loyson insistait, le mourant nomma un ami qu'on ne trouva pas chez lui, et qui ne fut pas informé à temps pour venir. Une fois seulement, à un bruit plus violent qui se faisait dans la rue, il parut craindre que le peuple n'eût le dessous, et ne fût refoulé; on le rassura; ce furent ses dernières paroles; il mourut calme et grave, recueilli en lui-même, sans ivresse comme sans regret. (29 juillet 1830.)

Le corps fut transporté et inhumé au Père Lachaise dans la partie du cimetière où reposent les morts de juillet.

Les amis de Farcy n'ont pas été infidèles au culte de la noble victime; ils lui ont élevé un monument funéraire qui devra être replacé au véritable endroit de sa chute. M. Colin a vivement reproduit ses traits sur la toile. M. Cousin lui a dédié sa traduction des *Lois* de Platon, se souvenant que Farcy était mort en combattant pour les *lois*. Et nous, nous publions ses vers, comme on expose de pieuses reliques.

Mais, s'il nous est permis de parler un moment en notre propre nom, disons-le avec sincérité, le sentiment que nous inspire la mémoire de Farcy, n'est pas celui d'un regret vul-

gaire; en songeant à la mort de notre ami, nous serions tenté plutôt de l'envier. Que ferait-il aujourd'hui s'il vivait? que penserait-il? que sentirait-il? Ah! certes, il serait encore le même, loyal, solitaire, indépendant, ne jurant par aucun parti, s'engouant peu pour tel ou tel personnage; au lieu de professer la philosophie chez M. Morin, il la professerait dans un collège royal; rien d'ailleurs ne serait changé à sa vie modeste, ni à ses pensées; il n'aurait que quelques illusions de moins, et ce désappointement pénible que le régime, héritier de la révolution de juillet, fait éprouver à toutes les âmes amoureuses d'idées et d'honneur. Il aurait foi moins que jamais aux hommes; et, sans désespérer des progrès d'avenir, il serait triste et dégoûté dans le présent. Son stoïcisme se serait réfugié encore plus avant dans la contemplation silencieuse des choses; la réalité pratique, indigne de le passionner, ne lui apparaîtrait de jour en jour d'avantage que sous le côté médiocre des intérêts et du bien-être; il s'y accommoderait en sage, avec modération; mais cela seul est déjà trop; la tiédeur s'ensuit à la longue; fatigué d'enthousiasme, une sorte d'ironie involontaire, comme chez beaucoup d'esprits supérieurs, l'aurait peut-être gagné avec l'âge; il a mieux fait de bien mourir! — Disons seulement, en usant du mot de Pindare: « Ah! si les belles et » bonnes âmes comme la sienne, pouvaient avoir deux jeu- » nesses! »

SAINTE-BEUVE.

Album.

VISION

D'HÉBAL, CHEF D'UN CLAN ÉCOSSAIS,

ÉPISEDE TIRÉ DE LA VILLE DES EXPIATIONS.

M. Ballanche, en détachant cet épisode du grand poème dans lequel il est encadré, a voulu jeter sa solution des destinées humaines au milieu des solutions diverses qui s'essayaient de toutes parts; il a voulu, sous une forme vivante, donner un résumé de sa doctrine, l'exposer en raccourci, mais vivement, aux yeux de tous, en regard des doctrines contradictoires qui se disputent l'avenir; il a cru faire, à propos de ces graves questions sur lesquelles l'attente est unanime, un opuscule de circonstance, une brochure philosophique; et il a fait cela, comme toujours, sous la forme d'un chant plein de beauté, sur le ton d'un oracle harmonieux.

Un Écossais, sujet à des accidens nerveux particuliers, et doué de seconde vue, s'était accoutumé, dès l'enfance, à vivre d'une double vie; il vivait comme nous tous, de là

vie vulgaire, individuelle, de la vie des intérêts, des appétits, du bon sens, de la raison; puis, dans certains momens d'absence, il passait outre, il s'élevait au-delà; sa vie individuelle s'exaltait, s'épandait, se divinisait, s'assimilait à la vie universelle; le centre de son petit monde gravitait vers le centre du grand monde, tendait à s'y confondre, n'y atteignait pas tout-à-fait, car Hébal aurait été Dieu, mais s'en approchait étonnamment et au-delà de toutes les limites appréciables. Dans une situation si extraordinaire, tout ce qui touchait dans l'avenir ou dans le passé les destinées humaines, retentissait en lui; il sentait ces choses générales et immenses comme on sent sa propre pensée, sa propre mémoire, ses propres désirs; une fois parvenu à cette hauteur, il n'y avait plus d'effort de la part de sa volonté; l'intuition était pure; le spectacle se déroulait au dedans de son âme, se réfléchissait dans sa *monade*, comme dans un miroir de diamant; il était assis au nœud de la grande chaîne magnétique, et tous les mouvemens évolutifs qu'avait manifestés le genre humain dès l'origine, tous ceux qu'il devait fournir encore jusqu'à la fin des temps, arrivaient confusément, ou tour à tour, à cet homme privilégié, comme des phénomènes de son être, comme des vibrations de ses nerfs, comme des battemens de son cœur. Cette fois, la vision d'Hébal est complète, et résume toutes ses autres visions antérieures; il touche à son heure suprême; il est ravi dans son extase dernière; les rapsodies mystérieuses, éparses et morcelées, qui avaient jusqu'alors rempli ses rêves trop tôt interrompus, se rejoignent, se rallient spontanément en cet instant solennel, et se composent tout d'un coup en une magnifique et ineffable épopée, qui n'occupe dans le temps humain que la durée d'une minute, la durée d'un air de l'*ave maria* joué par l'horloge à sonnerie; l'air joué, la minute expirée, l'épopée close, Hébal se réveille; il a peine à raconter sa vision, tant la parole successive est impuissante en face d'une telle instantanéité, et il meurt, car il a trop vu pour un mortel, et il a assez dit.

C'est cette épopée racontée par Hébal que M. Ballanche nous a donnée ; elle embrasse depuis les temps cosmogoniques jusqu'aux temps apocalyptiques , depuis Dieu avant la création jusqu'à l'homme après la destruction du globe ; toute l'histoire passe dans l'intervalle comme dans une longue vallée. Le christianisme suffit à M. Ballanche à travers ce cours immense des siècles passés et à venir ; il ne se sent jamais le besoin de franchir le cercle divin dont il considère le centre comme fixe , et le rayon comme infini ; la perfectibilité humaine y est à l'aise , et a de la marge comme on voit. On n'attend pas de nous une analyse ; l'intelligence des idées de M. Ballanche résulte de l'ensemble de ses écrits et d'une méditation lente et silencieuse. Il dit quelque part dans une note : « Une simple lecture des ouvrages de M. de » Maistre et de M. l'abbé de La Mennais ne suffit point. Il » faut en pénétrer le sens intime et général , s'en assimiler » la substance. » On pourrait donner à bien plus forte raison le même conseil à ceux qui veulent s'élever dans l'intelligence de M. Ballanche.

Félicitons-nous , félicitons la France que de tels ouvrages sortent de son sein , que de tels travaux lui maintiennent le rang philosophique dont l'Allemagne a failli un instant la précipiter. M. Ballanche est un philosophe tout original , qui nous appartient en propre , et qui , en tenant compte des travaux de nos voisins , ne s'inquiète jamais d'importer ni d'imiter. Il est lui-même , il se ressouvient , il devine , il raconte , avec son caractère vague , profond et doux ; il est historien , il est philosophe et théosophe , comme d'autres sont poètes , par instinct de nature , par conscience irrésistible , par candeur de vocation , par sentiment infus du passé , et je dirai presque , par une sorte de don de prophétie. Aux grandes époques de transformation pour le genre humain , il y a des hommes organisés de telle façon , que le travail d'enfantement extérieur se concentre et s'opère hâtivement dans leur sensibilité individuelle ; ils entendent tous les échos du passé qui viennent mourir dans leur âme ; ils pressentent tous

ies parfums d'un avenir désiré qu'ils ne verront pas ; ils sont à la fois inspirés et dévorés ; génies sereins et mélancoliques, nobles victimes, grands prêtres augustes de l'humanité progressive. Ils ont de rudes angoisses, des délices anticipées, des pensées difficiles qu'ils ont peine à rendre avant de mourir, mais qui, une fois énoncées, les rendent immortels dans la mémoire des âges. M. Ballanche est l'un de ces hommes.

Théâtre de l'Opéra.—Première représentation du *Philtre*, paroles de M. Scribe, musique de M. Auber.

Qui croirait que, dans un temps où la franche gaieté est presque exilée de tous lieux, elle eût trouvé un refuge à l'Opéra, à la grave Académie royale de Musique ! Cela seul est une nouveauté. Le *Philtre* est une jolie bluette, une légère composition lancée en avant-garde pour faire attendre des ouvrages plus importants dont s'occupe l'administration. Le sujet en est fort simple. La scène se passe sur les bords de l'Adour ; au lever du rideau, le théâtre est inondé de villageois au pittoresque costume basque. Guillaume, garçon de ferme, aime Thérésine, jeune et jolie fermière, tant soit peu coquette, qui désespère le pauvre garçon en écoutant les doux propos du sergent Joli-Cœur. Pour vaincre l'indifférence de Thérésine, Guillaume, qui vient d'entendre l'histoire du *loire-amoureux* du beau Tristan de Léonnais, s'adresse au charlatan Fontanorose, qui arrive dans le village au son des trompettes et des cimbales. Ce philtre, qui n'est autre chose qu'un flacon de bon vin, redonne du cœur et de la gaieté à Guillaume : il est sûr d'être aimé, il déjeune avec appétit, et chante de joyeux refrains. Étonnée d'un changement si subit, Thérésine promet de donner sa main au sergent-recruteur dans huit jours ; Guillaume ne s'en inquiète pas, le philtre aura produit son effet avant ce temps. Mais

arrive un ordre qui enjoint à Joli-Cœur de partir dès le lendemain ; il demande à épouser sur-le-champ. Thérésine veut éprouver jusqu'où ira le courage de Guillaume, et consent à tout.

La noce se prépare. Ici la scène change : Guillaume, si certain de sa conquête il n'y a qu'un instant, perd tout à coup sa confiance enfantine. Le philtre, qui ne doit agir que dans vingt-quatre heures, ne lui suffit plus : il lui en faut un dont l'effet soit plus prompt ; mais il n'a plus d'argent, et Fontanorose ne fait pas crédit. Heureusement que son rival Joli-Cœur est là pour lui offrir vingt écus pour prix de son engagement dans les troupes du roi. Il court chez le charlatan, qui lui vend un nouveau breuvage ; mais un moyen plus sûr que l'orviétan du docteur, et qui aplanit bien des obstacles, est un bon héritage que lui laisse un oncle qui s'avise de mourir subitement, comme cela arrive toujours au théâtre. Guillaume, qui ne sait pas encore l'heureuse nouvelle, est maintenant recherché, caressé par les jeunes filles qui naguère le dédaignaient. Il attribue tout cela à la vertu du philtre ; il épouse Thérésine, et saute de joie au cou de Fontanorose émerveillé, qui est reconduit en triomphe.

Comme on voit, il n'y a rien de bien neuf dans cette donnée : de jolis détails, une musique gracieuse et légère, ont décidé du succès. On a tout applaudi, depuis l'ouverture jusqu'aux costumes et décors, qui sont vrais et charmans. La partition de M. Auber abonde en jolis motifs : c'est un bouquet de fraîches et brillantes fleurs ; cependant l'ouverture et la romance de Tristan de Léonmais nous paraissent manquer de caractère. Le grand air de Joli-Cœur est d'une bonne facture ; mais Dabadie y est lourd. Levasseur mérite le même reproche dans le rôle de Fontanorose : le genre grave convient mieux à son allure. Quant à Nourrit, il est très-bien dans celui de Guillaume : il s'y est montré comédien et chanteur tout à la fois. Mademoiselle Dorus, chargée à l'improviste, par indisposition de madame Cinti, du rôle de Thérésine, s'en est tirée avec beaucoup de talent, et a été fort applaudie.

Pendant que la plupart des théâtres sont presque déserts, M. Véron trouve moyen d'attirer la foule à l'Opéra : M. Véron est un habile homme.

C'est par erreur que le *post-scriptum* de l'article intitulé : *Lettre sur le Théâtre à-propos d'Antony*, s'est glissé à la suite de cette lettre, signée F. L'auteur de l'article nous prie de déclarer que, n'ayant assisté à aucune des pièces dont ce *post-scriptum* rend compte, il n'en peut avouer les opinions. La responsabilité nous en rest toute entière.

TABLE

DES

MATIÈRES DU DEUXIÈME VOLUME.

1851.

VOYAGES.

Souvenirs de Grèce (1830), par M. <i>Gauttier d'Arc</i>	1
Les derniers jours de la Semaine-Sainte à Jérusalem, par M. le comte <i>A. Dclaborde</i>	29
Voyages dans l'intérieur du Brésil, par M. <i>de Saint- Hilaire</i>	149
Progrès des Explorations de l'Amérique, par M. <i>J. de Blosseville</i>	182
Manille, souvenirs d'un voyage autour du monde, par M. <i>Perrottet</i>	341
Voyage à la Nouvelle-Écosse, par M. <i>Eugène Ney</i>	390

HISTOIRE.

Constantinople en 1831, par M. <i>François Cressen</i>	43
Les Cappozoli et la Police napolitaine, par M. <i>Ch. Di- dier</i>	58
Essai de Palingénésie (Virginie et le Mont-Sacré), par M. <i>Ballanche</i>	221

Essai d'une formule générale de l'histoire de l'humanité, d'après les idées de M. Ballanche, par M. A. Barchou.	410
---	-----

LITTÉRATURE.

Scènes du Désert, par M. Alfred de Vigny.	70-248
L'Église, par M. Léon Halevy.	97
De la Littérature russe, par M. A. Jauffret.	98
Esquisses morales, par M. Émile Deschamps.	270
Une Débauche, par M. de Balzac.	287
La Nièce du Gouverneur, proverbe par M. P. Foucher.	457
George Farcy, par M. Sainte-Beuve.	515

CORRESPONDANCE, VARIÉTÉS.

Lettre sur les États-Unis, par M. E. Ney.	116
De l'état actuel des Colonies pénales dans l'Australie, par M. E. de Blossville.	130
Produit excessif de la consommation de l'opium dans l'île du Prince-de-Gales, par M. Soutange-Bodin.	306
Projet de constitution de la pairie en France, par M. Félix Bodin.	306
Album. — Lettre sur le Théâtre, à l'occasion d' <i>Autony</i> , drame de M. Alex. Dumas.	323
Lettre sur le Salon, par M. Henri Monnier.	335
Vision d'Hébal.	540
<i>Le Philtre</i>	543



TUFTS UNIVERSITY LIBRARIES



3 9090 007 508 142

